Les différents Jos Montferrand : une analyse des représentations d'un héros populaire depuis la Révolution tranquille (1959-2024)

Phillip Chipman

Dissertation soumise à l'Université d'Ottawa dans le cadre des exigences du programme de doctorat en sciences de l'activité physique.

Écoles des sciences de l'activité physique

Faculté des sciences de la santé

Université d'Ottawa

© Phillip Chipman, Ottawa, Canada, 2024

REMERCIEMENTS

Je voudrais tout d'abord remercier ma directrice de thèse, Christine Dallaire. Un projet de thèse est une production de longue durée et Christine a su, dès le début de mes études au doctorat, me conseiller à travers mon cheminement, m'offrir de l'assistance lorsque j'en avais besoin, et répondre à mes craintes. J'aimerais aussi remercier mon directeur de thèse, Michel Bock. Grâce aux discussions que j'ai eues avec Michel, j'ai développé mon intérêt pour l'étude des minorités francophones, de l'histoire et de Jos Montferrand.

Je veux remercier mon comité de thèse. Leurs commentaires et les questions qu'ils ont soulevées assurent que ma thèse soit plus élaborée.

Je remercie également tous les gens qui ont consacré du temps pour discuter avec nous de leurs œuvres et de leurs connaissances à propos de Jos Montferrand. Ces entrevues ont grandement contribué au développement de cette thèse et à l'avancement de l'analyse. Je remercie aussi les gens avec qui, tout au long du projet, j'ai eu une correspondance par courriel. Les informations divulguées par ces courriels sont très appréciées.

Je tiens à remercier les gens qui m'ont aidé dans mes recherches aux archives. Puisque la collecte de données pour cette thèse fut complétée lors de la pandémie, ces gens ont été indispensables dans la collecte électronique de plusieurs ressources d'archives. J'aimerais aussi remercier les gens qui m'ont accueilli lors de mes visites en présentiel et qui ont su me guider dans mes recherches.

Finalement, je remercie infiniment Caroline pour son amour et sa patience tout au long de cette aventure ainsi que ma mère pour son support moral lorsque la fin me semblait impossible. Thank you so much to both of you! I am forever grateful.

RÉSUMÉ

Cette thèse analyse les multiples représentations du bûcheron et cageux légendaire Jos Montferrand et leur usage entre 1959 et 2024. L'analyse de Jos Montferrand en tant que représentation construite, reconstruite et utilisée à différentes fins contribue à la compréhension de nombreuses pratiques, dont l'alimentation et la persistance de la référence canadienne-française dans la durée, l'établissement de lieux de mémoire et la construction identitaire, et la pratique du tourisme mémoriel qui entraîne une marchandisation de la mémoire, dans ce cas, de la légende de Jos Montferrand. Nous utilisons différentes pratiques, car certaines d'entre elles ne sont pas possibles dans certains milieux. Par exemple, le tourisme de la mémoire ne s'applique pas aux milieux franco-ontariens et québécois, cependant, l'analyse de la persistance de la référence est possible et s'inscrit dans le débat à propos de la référence canadienne-française qui postule, d'un côté, qu'elle est rejetée à l'aube de la Révolution tranquille, et de l'autre qu'elle persiste encore, simplement transformée ou adaptée en « nouvelle » référence, soit, dans notre cas, québécoise ou franco-ontarienne. Le cas de l'Outaouais québécois est particulier. Il est possible de repérer la persistance de la référence canadienne-française dans la conceptualisation d'une référence « régionale ». Cependant, le tourisme de la mémoire y joue un rôle important dans la représentation de Montferrand, et le concept de lieu de mémoire permet d'analyser la façon dont l'identité outaouaise est construite par un travail de la mémoire, une pratique sélective. Finalement, le secteur anglophone de l'Est ontarien et de la vallée de l'Outaouais ne pige pas dans la référence canadienne-française, mais pratique, plus qu'ailleurs, le tourisme mémoriel en utilisant la représentation de Montferrand pour des fins de consommation touristique. Dans ce milieu, il est aussi question d'appropriation culturelle et de représentation d'un Jos Montferrand anglicisé. À travers l'analyse, nous voulons montrer la manière dont un

personnage légendaire, dans notre cas Jos Montferrand, est adapté selon le milieu ou l'acteur qui se l'approprie et comment cette adaptation est utilisée pour adresser différentes demandes : identitaires, commerciales, référentielles, etc. Les données pour cette thèse ont été recueillies lors d'entrevues avec des acteurs qui ont représenté Jos Montferrand à leur manière, soit 17 individus qui ont contribué à la continuation de Jos Montferrand dans l'imaginaire populaire et culturel. De plus, une analyse textuelle de plusieurs articles de journaux en français et en anglais et de nombreux documents d'archives a été effectuée afin de peindre une image plus complète de la représentation de Jos Montferrand dans son milieu et dans son temps. Ainsi, nous sommes en mesure de conclure que Jos Montferrand a servi différentes causes dans différents milieux et dans la durée. L'analyse des milieux franco-ontariens et québécois démontre que la référence canadienne-française a bel et bien persisté après la Révolution tranquille et sert de base pour ces « nouvelles » références évoquées. Une analyse des représentations de Jos Montferrand dans l'Outaouais illustre un personnage construit à partir du modèle du travailleur forestier, un reflet du désir des gens de l'Outaouais d'associer leur identité au passé ouvrier de la région et des hommes qui ont contribué à son économie. Ce désir est apparent dans l'emplacement de nombreux lieux de mémoire qui tentent d'ancrer cette mémoire sélective dans la conscience identitaire des gens de la région. De plus, la marchandisation de la mémoire dans la région illustre un désir d'aller au-delà de l'identitaire en transformant la mémoire de Jos Montferrand en produit de consommation touristique. Cependant, la présence de la référence « régionale » démontre une certaine persistance de la référence canadienne-française. Mais celle-ci n'est pas évoquée à la même intensité que les milieux québécois et franco-ontariens. Finalement, la marchandisation de la mémoire est chose commune dans le milieu anglophone de l'Est ontarien et de la vallée de l'Outaouais. Alors qu'il y a une présence de construction identitaire à partir de

légendes locales, dont fait partie Joe Mufferaw, l'homologue anglais de Montferrand, le tourisme mémoriel bat son plein entre 1959 et 2024. Ces trouvailles montrent l'importance d'analyser les représentations de personnages légendaires dans leur contexte historique afin d'appréhender le processus de la construction identitaire et sa spécificité d'un milieu à l'autre.

Mots-clés: Référence, Jos Montferrand, Histoire, Québec, Ontario français, Outaouais, Héros, Commémoration, Mémoire, Légende, Représentation, Est ontarien, Vallée de l'Outaouais.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES X

CHAPITRE 1 : INTRODUCTION 1

PRÉSENTATION DES CONCEPTS 5
La référence 5
Le bouillonnement de la Révolution tranquille 7
Conséquence sur la référence 11
La mémoire 15
Les lieux de mémoire 17
Le tourisme mémoriel 19
La commémoration 21
La commémoration d'un héros 24

MÉTHODOLOGIE : HISTOIRE CULTURELLE, SOCIALE ET INTELLECTUELLE 31
Analyses qualitatives 34

PREMIERS TRAVAUX ACADÉMIQUES SUR MONTFERRAND 38

LE CAS DES ÉTATS-UNIS : JUSTIFICATION D'OMISSION 42
Notre recherche du côté américain 43

LES DONNÉES 46
La collecte 47
Les entrevues 53

STRUCTURE DU PROJET 54

CHAPITRE 2 : LE RÉCIT DOMINANT 60

CONTEXTE 63
Le réveil religieux 63
La modernité et l'urbanisation 65
Emparons-nous du sol 68

HISTOIRE DE MONTFERRAND, L'ATHLÈTE CANADIEN 71
Benjamin Sulte 74

JOS MONTFERRAND, LA REPRÉSENTATION 79
Le jeune Jos 79
La bataille au nom des siens 84
Un Jos Montferrand pieux 87
Un patriote charitable 89
Précurseur de la colonisation 91
La masculinité de Jos Montferrand 94

CONCLUSION 105

CHAPITRE 3 : L'OUTAOUAIS 108

CONTEXTE 111
Établir une région de la capitale fédérale 112
La CCN et son impact 115

À LA RECHERCHE D'UNE IDENTITÉ OUTAOUAISE 124

JOS MONTFERRAND DE 1960 À 2000 127
Le Festival des Raftsmen de Hull 127
Jos, l'ardent travailleur viril 129
Jos dans des médiums variés 135
Retour au Festival des Raftsmen de Hull 139
Jos, le croyant et le batailleur 143
Représenter Jos à leur façon 147

APRÈS LE FESTIVAL, LE CENTENAIRE DE HULL, LE PALAIS DE JUSTICE, LE CHANGEMENT IDENTITAIRE 151
Une décision prise « par bravade » 152
Une persistance du symbole du travailleur? 155
Jos sur la scène théâtrale 158

JOS MONTFERRAND DE 2000 À AUJOURD'HUI 164
Une remise à l'avant de la mémoire du travailleur 165
La contribution de Michel Prévost 169
En mémoire des cageux, et de leur chef. 176
Jos dans la toponymie 188
Jos chez les artistes 189
Un batailleur 200
Un héros âgé 203

CONCLUSION 206

CHAPITRE 4 : L'ONTARIO FRANÇAIS 212

CONTEXTE 215
Une scission avant les États généraux 215
Des concessions à demi-mesure et la résistance 219
Un vide culturel et une petite révolution tranquille 229

JOS MONTFERRAND DANS L'HISTOIRE DE L'ONTARIO FRANÇAIS 234

JOS MONTFERRAND SUR LA PLACE PUBLIQUE 240

JOS MONTFERRAND, PRODUIT DE LA FESFO 253
Nous! 101 faits historiques de l'Ontario français et le milieu scolaire 254
Des publications ultérieures 260
L'influence de la FESFO 270
L'identité franco-ontarienne 274

UN SYMBOLE POUR LE 400E 277
Jos, rebelle francophone 278
Les projets de commémoration et les musées 281

UN PERSONNAGE MÉCONNU? 282

CONCLUSION 284

CHAPITRE 5 : LE QUÉBEC 286

CONTEXTE : LA RÉVOLUTION TRANQUILLE ET SES SUITES 287
La présence d'un État libérateur 287
L'importance de la langue française 291
La pensée indépendantiste 293
Le PQ, les référendums et des accords échoués. 295
La période post-référendaire, un moment trouble avec son histoire 298
Une ouverture sur les autres et la question religieuse 301
La renationalisation 304

LA MÉMOIRE QUÉBÉCOISE 306
L'importance des patriotes 309

JOS DANS LA TOPONYMIE 311

UN JOS MONTFERRAND FORT DIFFÉRENT 313

UN PERSONNAGE ISSU DE LA LÉGENDE 317

UN JOS POUR LA JEUNESSE 322

JOS MONTFERRAND DANS LES ROMANS 329

UN QUÉBEC INCERTAIN 345

CONCLUSION 347

CHAPITRE 6 : LE MILIEU ANGLOPHONE 352

PRODUIT DE LA RÉGION 354

UNE REPRÉSENTATION QUI SE RAPPROCHE DU RÉCIT « DOMINANT » 356

UN MANQUE DE PERTINENCE OU UNE LÉGENDE PROPRE À EUX? 362

LA RECHERCHE FOLKLORIQUE ANGLOPHONE 371
La contribution de Joan Finnigan 372
Autres produits de la recherche folklorique 380

LA CONTRIBUTION DE BERNIE BEDORE 382
La genèse d'un conteur et d'un personnage 382
Un hommage à Jos Montferrand? 384
The Tall tales of Big Joe Mufferaw 388
Le penchant vers le commercial 391

Des tentatives toponymiques 397
Bedore et le tourisme mémoriel 398
Protéger sa « création » 401

UNE VARIÉTÉ DE PRODUITS COMMERCIAUX 407

CONCLUSION 413

CHAPITRE 7 : CONCLUSION 416

LA MÉMOIRE ET SES LIEUX 417

LE TOURISME DE LA MÉMOIRE 422

LA RÉFÉRENCE 425

LA MASCULINITÉ 429

MÉTHODES 434

EN GUISE DE CONCLUSION 440

ANNEXE A : ENTREVUES ET CORRESPONDANCES 441

ANNEXE B : RESSOURCES CONSULTÉES QUI ÉVOQUENT JOS MONTFERRAND 444

ANNEXE C : APPROBATION D'ÉTHIQUE 463

ANNEXE D : SOUMISSION À ORIGINAL 465

BIBLIOGRAPHIE 466

LISTE DES FIGURES

Figure 1 : « Pierre-Elliot Trudeau aux côtés de Jos Montferrand (Serge Lebel) ». P174, S1, D50280, Fonds Champlain Marcil. Archives nationales du Québec à Gatineau (BAnQ). Avec la permission des Archives nationales du Québec à Gatineau.

Figure 2 : « Montferrand (Serge Lebel) avec la ceinture Jos-Montferrand ». P174, S1, D50280, Fonds Champlain Marcil. Archives nationales du Québec à Gatineau (BAnQ). Avec la permission des Archives nationales du Québec à Gatineau.

Figure 3 : « Timbre Jos Montferrand, issu 1992 ». Crédit : Canada Post Corporation, 1992. Avec la permission de Canada Post Corporation.

Figure 4 : « Jos Montferrand, le défricheur ». Crédit : Roger Langevin. Photo prise par l'auteur.

Figure 5 : « Jos Montferrand, un géant gatinois ». TwitterX, ville de Gatineau, consultée en 2023. Crédit : Ville de Gatineau, dans le cadre de MosaïCanada 150/Gatineau 2017. Avec la permission de la ville de Gatineau.

Figure 6 : « Jos Montferrand par Jean-Yves Vigneau ». Page web officielle de l'artiste, consulté en 2023. Avec la permission de Jean-Yves Vigneau. Crédit : Jean-Yves Vigneau, artiste/sculpteur.

Figure 7 : Jos Montferrand sur la rue Montcalm à Gatineau, mai 2024. Photo prise par l'auteur.

Figure 8 : « Jos Montferrand par Christian Quesnel ». Avec la permission de Christian Quesnel. Crédit : Christian Quesnel, bédéiste.

Figure 9 : « Jos Montferrand dans 'hommage aux Franco-Ontariens' ». Photo prise par l'auteur. Crédit : Pierre Hardy, muraliste.

Figure 10 : « Jos Montferrand dans *Nous!* ». L'album *Nous!*. Avec la permission de Félix Saint-Denis. Crédit : Félix Saint-Denis, Directeur artistique de l'Écho d'un peuple et de L'ÉPOPÉE.

Figure 11 : « Joseph Montferrand par Marc Keelan-Bishop ». Avec la permission de Marc-Keelan Bishop. Crédit : Marc Keelan-Bishop, illustrateur.

CHAPITRE 1 : Introduction

Joseph (Jos) Montferrand décède en 1864 dans sa ville natale de Montréal, mais sa légende qui le suit de son vivant ne s'éteint pas avec lui. Au contraire, elle perdure à travers le folklore et quelques écrits dits « historiques ». Ses victoires en tant que pugiliste amateur qui défait un champion britannique d'un coup de poing et en tant que protecteur du droit de vote des Canadiens français appuyant un candidat du Parti patriote aux élections de 1832[1] retiennent l'attention dans la description de ses années à Montréal, alors qu'on répète surtout la fameuse scène de 1829 où Jos Montferrand s'était défendu contre 150 *Shiners*[2] sur le pont Union reliant Bytown et WrightTown[3] quant à ses années dans la région de l'Outaouais. Son passage dans cette région se distingue aussi par ses emplois dans l'industrie forestière : bûcheron, cageux et contremaître puisqu'il savait lire et écrire. Alors que certains anglophones indiquent avoir travaillé avec Montferrand sur les cages[4], sa légende ne s'ancre dans le milieu anglophone, et spécifiquement dans l'Est ontarien et la vallée de l'Outaouais, qu'à partir des années 1960 soit par les efforts de folkloristes qui souhaitent préserver l'héritage anglophone de la vallée de

---

[1] Alors que Benjamin Sulte indique la présence de Jos Montferrand aux élections de 1832 qui ont entraîné la mort de trois Canadiens français, les journaux indiquent la présence de Jos Montferrand aux élections de 1834. Bien que les journaux utilisent seulement le nom « Montferrand », la présence de « Joseph Montferrand » est confirmée dans un rapport rédigé par les greffiers de la paix, Jean-Baptiste (John) Delisle et Alexandre-Maurice Delisle. Lawrence Montague Lande Papers, 1983, lac_reel_h1469, 105482, H-1469, 106730, MG53, Library and Archives Canada / Bibliothèque et Archives Canada. Il est fort possible que Sulte se soit trompé avec le frère de Jos Montferrand, Louis Montferrand. On retrouve son nom dans la référence suivante qui discute de certains fier-à-bras présents lors des élections de 1832 : Appendice du XLIIe volume des Journaux de la Chambre d'assemblée de la province du Bas-Canada, depuis le 15 novembre 1832, jusqu'au 3 avril 1833, dans la troisième année du règne du Roi Guillaume Quatre, étant la troisième session du quatorzième Parlement provincial de cette province, session 1832-3, oocihm.9_00939_26, publications gouvernementales, Library and archive Canada / Bibliothèque et Archives Canada.

[2] Actif dans les alentours de Bytown autour des années 1830, les *Shiners* étaient un groupe d'immigrants irlandais formé par un entrepreneur dans l'industrie forestière au nom de Peter Aylen (le Roi des *Shiners*). Frustrés par le manque d'emploi à la suite de la construction du canal rideau à Bytown, les *Shiners* utilisent la violence afin d'intimider les travailleurs, Canadiens français et Irlandais, pour se créer de l'emploi.

[3] Maintenant Ottawa et Gatineau (secteur Hull) respectivement.

[4] Un certain Captain John Currie, qui aurait travaillé avec Jos Montferrand, soutient que « Joe Mofero » était « the most powerful man I ever knew ». Anson A. Gard, *Pioneers of the Upper Ottawa and the Humors of the Valley* (Ottawa: the Emerson Press, 1906), p. 61.

l'Outaouais, soit pour des fins de consommation touristique ou marchande sous la forme d'une illustration dans lequel Montferrand apparaît en tant que géant bûcheron comique au nom de Big Joe Mufferaw qui formait le paysage de la vallée de l'Outaouais à l'aide de sa force et ses animaux de compagnie[5]. Finalement, un scénario similaire encadre sa légende qui circule aux États-Unis. Jos Montferrand devient Jos Mouffreau, Joe Mafraw, ou le Mafraw, soit un géant bûcheron canadien qui travaille dans les chantiers du Nord-est américain, soit le cousin canadien, l'assistant, le cuisinier ou l'ennemi juré du bûcheron légendaire américain, Paul Bunyan[6].

La légende de Jos Montferrand perdure, car, selon Jean-Claude Dupont, les légendes répondent « aux injustices sociales et aux misères de la vie[7] ». Selon Dupont et Jacques Mathieu, elles répondent aussi à « un besoin psychologique [et] une recherche de sécurité et d'harmonisation[8] ». Les gens s'y attachent, car elles réfèrent à « un monde connu » dans lequel ils peuvent se situer[9]. De plus, selon Gaston Miron, les légendes sont nécessaires pour la survie d'une collectivité ; « les pays qui n'ont ni légendes ni mythes sont condamnés à disparaître[10] ». La légende n'est jamais réellement complète, elle s'adapte aux changements temporels et elle ne disparaît pas. Selon Dupont et Mathieu, alors que « la situation change […] le message demeure […] il sert de leçon de vie[11] ». Marius Barbeau compare la légende à un « caméléon [qui] change

[5] Dans les histoires écrites par Bernie Bedore, Mufferaw sauve et apprivoise un orignal, un castor, un aigle et une grenouille.
[6] Plusieurs livres folkloriques américains à propos de Paul Bunyan contiennent cette information. De plus, un court métrage par Disney diffusé en 1958 inclut aussi Montferrand sous le nom de Joe Mafraw ; un vendeur de scies mécaniques qui, après avoir défait Bunyan dans une compétition de coupe de bois, cause la retraite du bûcheron légendaire.
[7] Jean-Claude Dupont, *Légendes du Québec : un héritage culturel* (Québec : les éditions GID, 2008), p. 43.
[8] Jean-Claude Dupont et Jacques Mathieu, *Héritage de la francophonie canadienne* (Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1986), p. 71.
[9] Dupont et Mathieu.
[10] Gaston Miron, paraphrasé par Alain G. Gagnon, « Notes sur la *Genèse de la société québécoise* », dans Forum autour de la *Genèse de la société québécoise*, *Recherches Sociographiques* 36, nº 1 (1995) : p. 88-92, p. 90.
[11] Dupont et Mathieu, *Héritage de la francophonie canadienne*, p. 71.

de couleur avec le milieu [et la] génération[12] » et c'est justement ce que révèlent les différentes itérations de la légende de Jos Montferrand.

La première forme écrite connue de cette légende date de 1866 sous la plume de sir Wilfrid Laurier et est subséquemment propagée par André-Napoléon Montpetit (1884) et ensuite Benjamin Sulte (1884). Cela étant dit, le personnage de Jos Montferrand est toujours d'actualité. Selon le président de la Société d'histoire de l'Outaouais, Michel Prévost, « son plus grand exploit s'avère le fait qu'il demeure, plus de deux siècles après sa naissance, bien vivant dans notre mémoire[13] ». Prévost n'a certainement pas tort, car entre juillet 2020 et décembre 2023, Jos Montferrand émerge à plusieurs reprises dans les médias. *Le Droit* pige un article du blogue de Raymond Ouimet afin d'offrir une courte biographie du personnage[14]. Montferrand apparaît plus tôt dans le quotidien sous forme de sculpture qui se fait « récupérer » par l'artiste Jean-Yves Vigneau[15]. Cette statue est le sujet d'un reportage de Radio-Canada suivant un mandat de la ville de Gatineau de « redonner de la couleur au bonhomme[16] » et est abordée lors d'une entrevue entre Vigneau et Prévost dans le cadre d'un « Été sans pareil » à Gatineau dans laquelle les deux hommes partagent leurs interprétations de Montferrand et leurs attentes en ce qui concerne l'avenir du personnage[17]. *Le Devoir* dévoile le premier pavillon — le pavillon Jos Montferrand — proposé pour le musée fluvial national Philemon-Wright, un musée qui aurait été consacré à

[12] Marius Barbeau, « Préface », dans Claude Aubry, *Légendes du Canada français* (Hull : éditions de l'Espoir, 1977), p. 2.
[13] Ce passage revient dans tous les articles écrits par Prévost à propos de Jos Montferrand et dans son entrevue en 2020 avec l'artiste Jean-Yves Vigneau.
[14] Raymond Ouimet, « Le légendaire Jos Montferrand », *Le Droit*, 21 mars, 2021.
[15] Mathieu Bélanger, « Fini les fleurs pour Jos Montferrand », *Le Droit*, 11 juin, 2020 ; Louis-Denis Ebacher, « Jos Montferrand a eu chaud ! », *Le Droit*, 7 juillet, 2020.
[16] « La statue de Jos Montferrand prend des couleurs grâce à un foulard », *Radio-Canada*, 1 mars, 2021.
[17] Michel Prévost et Jean-Yves Vigneau, « Un géant en Outaouais : entretien autour du personnage de Jos Montferrand », Ville de Gatineau, 12 août, 2020. Vidéo YouTube, 56:21. https://www.youtube.com/watch?v=zyTI2RTuWGg.

l'histoire de la drave et des cageux à Gatineau et Ottawa[18]. Et finalement, *Le Droit* annonce que ABC stratégies, le promoteur du musée fluvial, maintenant Résonance Canada, ainsi que la Société d'histoire forestière du Québec et la Société d'histoire de l'Outaouais ont demandé au ministère de la Culture et des Communications du Québec de reconnaître Joseph Montferrand en tant que personnage historique[19]. En octobre 2023, trois ans après le dépôt de la demande, Jos Montferrand est finalement inscrit au Registre du patrimoine culturel du Québec et reconnu comme personnage historique important[20]. L'annonce incite Michel Prévost à publier un article qui présente le personnage dans le contexte de la région de l'Outaouais[21]. Il indique par ailleurs qu'une demande a été soumise à la Commission des lieux et monuments historiques du Canada pour désigner Jos Montferrand en tant que personnage historique canadien[22]. Présentée par Résonance Canada, cette demande reçoit un accueil favorable de la part du gouvernement fédéral et la désignation est annoncée par le ministre de l'Environnement et du Changement climatique et ministre responsable de Parcs Canada en août 2024[23]. La présence médiatique soutenue de Jos Montferrand révèle sa persistance comme symbole toujours pertinent.

Cette thèse de doctorat porte sur les représentations médiatiques, littéraires et imaginaires de Jos Montferrand depuis 1959 dans quatre milieux distincts : le Québec, la région de l'Outaouais, l'Ontario français et le milieu anglophone de l'Est ontarien et de la vallée de

---

[18] « Musée des cageux, raftmen. Pavillon Montferrand à Gatineau », *Le Devoir*, 12 et 13 septembre, 2020.
[19] Mathieu Bélanger, « Jos Montferrand aux côtés de Louis Cyr et Félix Leclerc ? », *Le Droit*, 22 août, 2020.
[20] Jérôme Labbé, « L'église St. James, la gigue et Jos Montferrand au Registre du patrimoine culturel », *Radio-Canada*, octobre 2023.
[21] Michel Prévost, « Jos Montferrand : figure légendaire désignée personnage historique », *L'info de la Vallée*, 6 décembre, 2023, https://infodelavallee.ca/culture/2023/12/06/chronique-historique-jos-montferrand-michel-prevost/.
[22] Michel Prévost, correspondance par courriel avec l'auteur, 20 janvier, 2024.
[23] Confirmé par Isabelle Regout, co-fondatrice de Résonance Canada, par correspondance courriel avec l'auteur, 23 janvier, 2024 ; voir Ani-Rose Deschatelets, « Jos Montferrand désigné comme personne historique nationale », *Le Droit*, 20 août, 2024 et le communiqué de presse de Parc Canada, affiché le 19 août, 2024, « Jos Montferrand, héros folklorique et cageux canadien français plus grand que nature, est désigné personne historique nationale », https://www.canada.ca/fr/parcs-canada/nouvelles/2024/08/jos-montferrand-heros-folklorique-et-cageux-canadien-francais-plus-grand-que-nature-est-designe-personne-historique-nationale.html.

l'Outaouais. Plus spécifiquement, nous analysons les différents usages des représentations de Jos Montferrand dans la pratique du tourisme mémoriel, dans l'emplacement de lieux de mémoire, dans la construction identitaire et dans la persistance de la référence canadienne-française.

Présentation des concepts

La référence

Selon Fernand Dumont, la référence « fonde » la société et permet à une collectivité de se conférer son identité et de s'ancrer dans son milieu[24]. Cette thèse débute lors d'un moment clé pour le Canada français où la référence canadienne-française est en période de « déclin » ou de « continuité » selon certains, ou « éclate » selon d'autres. La référence canadienne-française n'englobait pas seulement le Québec, mais le Canada français en entier. La référence est conçue à partir d'idéologies, d'une histoire collective, d'un imaginaire littéraire, de projets collectifs et de discours nationaux[25]. Elle est construite autour de la dialectique entre la « culture première » et la « culture seconde ». La culture première est spontanée, elle n'est pas réfléchie, elle est quasi inconsciente, innée, et anthropologique. Par exemple, c'est la culture que la population d'un village partage d'une façon qui semble « naturelle » ou instinctive. La culture seconde est lorsqu'on commence à réfléchir à propos de cette culture première ou de cette « expérience transmise », selon Enzo Traverso, comme étant l'expérience qui se « perpétue presque naturellement d'une génération à l'autre[26] ».

Cette réflexion, souvent le travail de l'historien qui entame l'analyse, illustre que cette culture première qui, selon notre exemple, semble restreinte à un seul village est partagée ailleurs et qu'il y a des similitudes et des différences. C'est ce travail de réflexion qui génère la

[24] Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise* (Montréal : éditions du Boréal, 1993).
[25] Dumont, p. 16.
[26] Enzo Traverso, *Le passé: mode d'emploi, histoire, mémoire, politique* (Paris : Éditions La Fabrique, 2005), p.10.

référence. La référence, dans ce cas, établit des paramètres afin que les gens, peu importe le milieu ou le temps, se reconnaissent et réalisent qu'ils partagent un destin commun[27]. Dumont explique que la référence sert de repère identitaire, que « sans être liés les uns aux autres par des relations concrètes (comme la famille) les individus se reconnaissent une identité commune à certains signes et symboles[28] ». Les gens se reconnaissent aussi, car ils partagent une mémoire historique et une utopie commune. Ce train de pensée rejoint l'étude des « imagined communities » de Benedict Anderson. Cependant, alors qu'Anderson peint une image presque élitiste, par le haut, de la création de la nation[29], Dumont ancre la référence dans un processus développée par le bas, par la culture première du village. Cependant, il est important de noter que, bien qu'ils ne construisent pas la référence, ; il y a présence « d'élites définitrices[30] ». Selon Dumont, les organisations politiques, alors l'Église, l'État, des associations ou des partis, œuvre à l'intégration de la référence dans la société[31].

Le débat à propos de la référence est important. Dumont conclut que la première référence est complétée en 1867 lorsque la genèse de la nation est terminée[32]. Malgré la construction de la référence à partir d'un nationalisme de survivance, défensif et conservateur, répété dans des « discours sur soi-même » constitués d'une mémoire de conquête et d'oppression et d'une « utopie agricole » qui persuadait les Canadiens français à se vouer à l'Église catholique, à l'agriculture et à la « mission providentielle[33] », la référence qui émerge suivant « l'éclatement » ou le « déclin » de la référence canadienne-française n'est pas « nouvelle » ; la

[27] Fernand Dumont, *Le lieu de l'homme* (Montréal : HMH, 1968).
[28] Dumont, *Genèse de la société québécoise*, p. 16.
[29] Benedict Anderson, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and the Spread of Nationalism* (London: Verso, 2006).
[30] Dumont, *Genèse de la société québécoise*, p. 326.
[31] Dumont, p. 16.
[32] Dumont, p. 320.
[33] Dumont, p. 267.

référence ne fait jamais table rase avec celle qui la précède. Il y a, selon plusieurs exemples que nous présentons plus loin, continuité ou persistance.

Dans un même ordre d'idée, alors que la culture seconde émerge par l'analyse de la culture première, cette analyse établie seulement une distance entre la culture première et la culture seconde ; la culture première n'est pas oblitérée, elle demeure la base nécessaire pour l'implantation de la référence. Puisque l'analyse de la culture première par la culture seconde se fait synchroniquement, on peut avoir l'impression que la culture première qu'on analyse est nouvelle. Cependant, ce n'est pas le cas. Bien que le processus de réflexion entre culture seconde et culture première se fait synchroniquement, la référence qui se développe par cette réflexion n'est pas un développement qui est ancré dans une période spécifique, par exemple l'année 1960, elle se fait diachroniquement, ou à travers le temps. Ceci indique que la réflexion qui se fait synchroniquement est complétée à partir de sédiments de la culture première qui ont persisté à travers le temps. Alors, ces sédiments, qui ont servi d'assises lors de la conceptualisation de la référence canadienne-française au XIXe siècle, persistent toujours lorsqu'une « nouvelle » référence est implantée. Ceci indique qu'alors qu'une nouvelle culture seconde s'établit, par exemple à partir des années 1960, ce qui se traduit par la conception d'une « nouvelle » référence, cette fois québécoise entre autres, les sédiments de la culture première qui appartiennent au Canada français assurent que la référence canadienne-française persiste dans la durée, du moins en partie.

Le bouillonnement de la Révolution tranquille

L'enjeu de la persistance ou de la rupture de la référence survient à l'aube de la Révolution tranquille. Le 22 juin 1960 est généralement reconnu comme le début de la Révolution tranquille, date inaugurale symbolique établie par l'arrivée au pouvoir des Libéraux

sous Jean Lesage. Selon un débat historiographique au Québec, ce moment marque une rupture totale avec le passé, le conservatisme et le clérical, et une entrée dans la modernité axée sur le libéralisme et la construction de l'État québécois. Cependant, plusieurs historiens soutiennent que la Révolution tranquille n'est pas un moment de rupture soudaine et qu'elle fut préparée plus tôt.

Selon Yvan Lamonde, le 22 juin 1960 est « une date fétichisée[34] ». Il postule qu'à partir des années 1930, en réaction à la crise économique, le Québec montre un désir d'être moderne. Selon Lamonde, on tend à évaluer sa situation présente, la crise, afin de regarder vers l'avenir ; « le passé n'est plus vu comme un moule à l'intérieur duquel il doit se caser[35] ». Alors que Lamonde ne soutient pas explicitement que la Révolution tranquille soit entamée lors de ces années, il illustre tout de même un désir d'être moderne et un certain rejet du passé ; des caractéristiques importantes de la Révolution. Selon Lamonde, la Révolution tranquille se prépare à la suite de la Deuxième Guerre mondiale, car la Guerre impose la modernisation sur le Québec et « est à l'origine de la poussée qui balisera les changements[36] ». Il ajoute que, pendant et après la guerre, on commence à critiquer le nationalisme traditionnel[37].

Comme Lamonde, Guy Rocher soutient que la période de la guerre cause une « mutation culturelle » qui engendre une « remise en question des idéologies et des mentalités » du Québec[38]. De son côté, sans se camper dans l'école des « révisionnistes » qui marque le progrès du Québec comme un processus « normal » tout en dédaignant la thèse du retard qui postule que le Québec entame sa modernisation après les autres provinces du Canada, notamment l'Ontario,

---

[34] Yvan Lamonde, *La modernité au Québec tome 2 : la victoire différée du présent sur le passé (1939-1965)* (Montréal : Fides, 2016), p. 2.
[35] Yvan Lamonde, *La modernité au Québec tome 1 : la crise de l'homme et de l'esprit (1929-1939)* (Montréal : Fides, 2011), p. 251.
[36] Lamonde, *La modernité au Québec tome 2*, p. 9.
[37] Lamonde, p. 420.
[38] Guy Rocher, *Le Québec en mutation* (Montréal : Hurtubise HMH, 1973), p. 20.

Jacques Rouillard soutient que le Québec entame sa Révolution tranquille, ou du moins s'implique dans le mouvement de la modernisation, beaucoup plus tôt. Les Québécois n'attendent pas la cloche du 22 juin 1960 pour s'urbaniser, s'industrialiser, diriger le Québec avec une pensée libérale et pour montrer des signes de conscience collective[39].

S'opposant à la perception que la Révolution tranquille était une rupture spontanée et pure et simple du traditionalisme, percevant la religion et le catholicisme comme une entrave à la modernité, Michael Gauvreau démontre qu'à partir des années 1930, et surtout à la suite de la Grande Dépression, le catholicisme montre une présence dynamique dans la modernisation du Québec, surtout prôné par des mouvements d'Actions catholiques. Comme les auteurs présentés ci-haut, la thèse de Gauvreau soutient que la Révolution tranquille se préparait bien avant les années 1960, mais cette fois-ci à l'intérieur de milieux catholiques. Gauvreau constate une rupture dans le catholicisme et un changement de discours afin de répondre aux demandes de la modernité, par exemple en appuyant l'idée que l'éducation est une responsabilité de l'État[40]. Dans un même ordre d'idée, É.-Martin Meunier et Jean-Philippe Warren démontrent la persistance de groupes catholiques à l'aube de la Révolution tranquille. Les auteurs expliquent qu'il y a, dans l'historiographie québécoise, un discours de rupture qui évoque la sortie de la Grande Noirceur comme un moment où le catholicisme est jeté par-dessus bord. Cependant, selon eux, un mouvement d'action catholique spécialisé, dirigé entre autres par des groupes comme la Jeunesse étudiante catholique, s'établit avec une « sortie religieuse de la religion[41] ». En redéfinissant l'engagement catholique par un discours axé sur le personnalisme, ou

---

[39] Jacques Rouillard, « La Révolution tranquille : rupture ou tournant ? », *Journal of Canadian studies / Revue d'études canadiennes* 32, nº 4 (1998) : p. 23-51.
[40] Michael Gauvreau, *The Catholic Origins of Quebec's Quiet Revolution, 1931–1970* (Montreal et Kingston : McGill-Queen's University Press, 2005).
[41] E., Martin Meunier et Jean-Philippe Warren, *Sortir de la « Grande noirceur», l'horizon « personnaliste » de la Révolution tranquille* (Sillery, Éditions du Septentrion, 2002), p. 32.

l'engagement dans sa communauté pour le bien de la personne, ces mouvements d'action catholique, qui prône l'importance d'agir, jouent un rôle moteur dans la force révolutionnaire de la Révolution tranquille. De ce fait, Meunier et Warren démontrent qu'au lieu d'être rejetée à la sortie de la Grande Noirceur, la religion s'investit dans l'édification de la Révolution tranquille[42]. Selon ces mouvements, puisque l'État travaillait pour le bien commun, il devenait impératif de se joindre à la cause.

De son côté, Pascale Ryan présente le discours de *l'Action nationale,* une revue du Québec qui, à cause de la dissension au sein du groupe entre les clericonationalistes ou traditionalistes et les nationalistes modernisateurs qui essaient de réconcilier la doctrine nationaliste avec le personnaliste, se penche sur des discussions à propos de la nationalisation et la modernisation de la province. Ryan démontre que le catholicisme n'était pas automatiquement associé à la défense du traditionalisme qui opposait la modernité. À partir des années 1930, *l'Action nationale* prône les droits des minorités et la préservation de la langue française, ainsi que le respect du pacte entre deux peuples fondateurs en partageant le pouvoir entre le gouvernement central et les gouvernements provinciaux. Il se joint aussi aux discussions à propos des troubles associés à l'industrialisation et l'urbanisation[43]. Comme le démontre Ryan, ce discours qui sera prôné à l'aube de la Révolution tranquille survient 30 ans plus tôt, marquant, encore une fois, la préparation de la Révolution tranquille comme un phénomène qui précède la date fétichisée de 1960.

En dehors de la discussion religieuse, d'autres évoquent le bouillonnement de la Révolution tranquille avant la date fétichisée. Alors que Benoît Melançon s'oppose à la thèse qui postule que l'émeute de 1955 au forum autour de la suspension de Maurice Richard est

[42] Meunier et Warren, p. 17.
[43] Pascale Ryan, *Penser la nation. La Ligue d'Action nationale (1917-1960)* (Montréal : Leméac, 2006).

l'événement déclencheur de la Révolution tranquille[44], Suzanne Laberge et Alexandre Dumas indiquent que les journaux couvrant l'événement démontrent une prise de conscience apparente par exemple dans l'article d'André Laurendeau intitulé « on a tué mon frère Richard[45] ». David Di Felice démontre aussi cette présence médiatique de « l'élément déclencheur » dans son projet de maîtrise qui porte sur l'analyse des journaux à propos de la suspension de Richard[46].

Conséquence sur la référence

Malgré ce débat, la notion que la Révolution tranquille cause une rupture avec le passé entraîne des conséquences sur le destin de la référence canadienne-française. Elle postule que la Révolution tranquille suscite une redéfinition complète des idéologies maintenant québécoises, et marque l'émergence d'un néonationalisme axé sur l'entrée dans la modernité et un caractère distinctif exclusivement québécois[47]. Le désir d'être exclusivement québécois et de regarder vers l'avenir afin de ne pas faire notre maître le passé cause une remise en question de la relation entre le Québec et le reste du Canada français.

Selon ceux qui se campent dans la thèse de la rupture, cette remise en question identitaire cause l'implantation d'une référence « québécoise » qui fait table rase avec la référence « canadienne-française » qui est devenue synonyme d'un passé et d'un traditionalisme que ces Québécois (maintenant) modernes doivent dédaigner. Le désir d'établir une référence « québécoise » est apparent lors des États généraux du Canada français tenus entre 1967 et 1969, lors desquels l'avenir constitutionnel de la nation canadienne-française est remis

---

[44] Benoît Melançon, « Il y a 60 ans, l'émeute du Forum », *Aujourd'hui l'histoire, Radio-Canada*, 17 mars, 2015.
[45] André Laurendeau, « On a tué mon frère Richard », *le Devoir*, 21 mars, 1955, dans Suzanne Laberge et Alexandre Dumas, « L'affaire Richard/Campbell : un catalyseur de l'affirmation des Canadiens français », *Bulletin d'Histoire Politique* 11, nº 2 (2003) : p. 30-44.
[46] David Di Felice, « The Richard Riot » : A Socio-Historical Examination of Sport, Culture, and the Construction of Symbolic Identities (thèse de maîtrise, Queen's University, 1999)
[47] Michael D. Behiels, *Prelude to Quebec's Quiet Revolution : Liberalism versus Neo-Nationalism, 1945–1960* (Kingston and Montreal : McGill-Queen's University Press, 1985).

en question. Pour les Québécois, la redéfinition de leur nation exclut les minorités francophones hors province. Cet événement établit deux écoles de pensée : celle de la « rupture » ou « l'éclatement » de la référence canadienne-française, et celle de la « continuité » ou de la « persistance ».

Pierre Savard soutient la thèse de la « rupture » et maintient que le Québec « abandonne » les Franco-Ontariens, et les autres minorités francophones canadiennes, ce qui cause « l'éclatement » du Canada français[48]. Du même avis, Marcel Martel marque l'année 1969, la fin des États généraux, comme le début d'une « rupture profonde » entre le Québec et les Franco-Ontariens[49]. Cependant, des études plus récentes démontrent la persistance de la référence canadienne-française en Ontario français et au Québec. Pour le milieu franco-ontarien, en analysant plusieurs « moments » succédant les États généraux, Michel Bock démontre que la référence canadienne-française est toujours présente dans l'imaginaire franco-ontarien et canadien[50]. Bock soutient qu'il soit davantage question de « déclin » que de « rupture ». Ce n'est qu'à la suite de l'échec de l'Accord du lac Meech en 1990, un accord dans lequel le Québec montre à nouveau un désir de rejeter les minorités francophones hors province, et suivant l'annonce d'un deuxième référendum au Québec que les dirigeants politiques franco-ontariens se concentrent à établir une référence strictement franco-ontarienne[51]. Dans un même ordre d'idée, François-Olivier Dorais affirme dans son analyse des œuvres de Gaétan Gervais que la référence

[48] Pierre Savard, « Relations avec le Québec », dans Cornelius Jaenen (dir.), *Les Franco-Ontariens* (Ottawa : les Presses de l'Université d'Ottawa, 1993) p. 231-263 ; p. 247.
[49] Marcel Martel, *Le deuil d'un pays imaginé. Rêves, luttes et déroutes du Canada français* (Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, 1997).
[50] Michel Bock, « Des braises sous les cendres. L'Ontario français et le projet national canadien-français au lendemain des États généraux (1969-1991) », dans Jean-François Laniel et Joseph Yvon Thériault (dir.), *Retour sur les États généraux du Canada français. Continuités et ruptures d'un projet national* (Québec : Presses de l'Université du Québec, 2016) p. 167-231 ; p. 222.
[51] Bock.

canadienne-française a connu une « continuité culturelle » après les États généraux[52]. Selon Dorais, on ne peut discuter de la « refondation » ou du « recommencement » de l'identité franco-ontarienne, car ces termes indiquent une rupture[53]. Finalement, dans son étude de la presse franco-ontarienne entre 1969 et 1982, Serge Miville démontre à son tour que la référence canadienne-française a persisté après les États généraux, pour connaître un déclin après l'adoption de la *Charte canadienne des droits et libertés*[54].

Pour la référence canadienne-française au Québec, Bock démontre sa persistance dans le discours nationaliste québécois entre 1970 et 1995. Il explique que pour les intellectuels de la revue *L'Action nationale*, le Québec servait toujours de métropole ou d' « État-parent » pour les minorités francophones hors province. Il ajoute que, selon ces nationalistes, malgré les bouleversements causés par la Révolution tranquille, tous les francophones « continuaient d'appartenir sans ambages au même "nous" national[55] ». Le Québec se perçoit toujours comme le protecteur de la francophonie canadienne, soit en portant assistance aux causes externes, comme le bilinguisme officiel infligé par le gouvernement fédéral, ou soit en se présentant comme « bercail de la diaspora » où les minorités francophones doivent immigrer afin de ne plus être minoritaire. Bien sûr, selon ces nationalistes, un Québec souverain est le meilleur endroit pour assurer la survie des francophones[56]. Pour sa part, Anne-André Denault démontre qu'entre 1970 et 2007, le Parti libéral du Québec (PLQ) et le Parti québécois (PQ) ont promu le rôle central du Québec dans la promotion de la francophonie. Selon Denault, il n'y a pas de

---

[52] François-Olivier Dorais, *Un historien dans la cité : Gaétan Gervais et l'Ontario français* (Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, 2016), p. 227.
[53] Dorais, p. 222.
[54] Serge Miville, « « Nous sommes l'un des deux peuples fondateurs et nous voulons être traités comme tel » : la référence canadienne-française dans la presse franco-ontarienne (1969-1982) », *Mens* 18, nº 1 (2017) : p. 111-148.
[55] Michel Bock, « Frères, repoussoirs ou étrangers? La « diaspora » francophone dans la conscience historique des intellectuels et militants du Québec : l'exemple de *L'Action nationale* (1970-1995) », *Cahiers Charlevoix* 13 (2020) : p. 373-440.
[56] Bock, p. 417.

« discours de l'abandon » dans ces deux partis. Au contraire, ils ont la situation des francophones hors province à cœur et tentent de l'améliorer[57]. D'un côté, le PLQ se présente comme le « porte-parole des francophones hors Québec » qui doit les « épauler dans leur droit francophone[58] ». Pour le PQ, un Québec souverain est « indispensable » pour que la province devienne un « chef-lieu » de la francophonie en Amérique[59]. De son côté, Jacques Parizeau, premier ministre du Québec lors du deuxième référendum sur la souveraineté du Québec, assure que la souveraineté du Québec n'est pas indicative d'un abandon des francophones du Canada[60].

De son côté, Dumont refuse de concevoir le changement référentiel en termes de rupture. Faisant allusion à ses concepts de mémoire et d'utopie qui postulent que la nation canadienne-française a une mémoire historique (de survivance) qui persiste et une utopie (de reconquête) qui la définit, Dumont soutient que, malgré la Révolution tranquille et « l'effritement de l'identité collective » causé par une « mutation de culture[61] », la société québécoise est dans une situation qui ressemble à celle du siècle précédent[62]. Bien que certains « avec une certaine assurance » postulent le contraire, Dumont soutient que la notion de la survivance, cette mémoire qui définit la référence canadienne-française, est toujours présente[63].

Bien que Dumont reconnaisse une certaine rupture à la suite de la Révolution tranquille, il l'évoque en termes de désir plutôt que de réalité[64]. Quoique l'abandon d'idéologies et de minorités canadiennes-françaises montre un « désir de rupture » avec le passé, Dumont allègue

---

[57] Anne-Andrée Denault, « Abandon ou solidarité? Les positions des partis politiques du Québec à l'égard des communautés francophones de 1970 à 2007 », dans Joseph Yvon Thériault, Anne Gilbert et Linda Cardinal (dir.), *L'espace francophone en milieu minoritaire au Canada. Nouveaux enjeux, nouvelles mobilisations* (Montréal : Éditions Fides, 2008), p. 431-463.
[58] Denault, p. 444.
[59] Denault, p. 449.
[60] Denault, p. 448.
[61] Dumont, *Genèse de la société québécoise*, p. 13.
[62] Dumont, p. 335.
[63] Dumont.
[64] Fernand Dumont, *La vigile du Québec, Octobre 1970 : l'impasse ?* (Montréal : éditions Hurtubise HMH, 1971).

que ce n'est pas « un rejet pur et simple du parler d'hier », mais une « profonde transmutation[65] ». Il soutient qu'au Québec, « les thèmes, les valeurs d'autrefois sont toujours là, modulés autrement[66] ». En ce qui a trait à l'Ontario français, Dumont soutient qu'alors que les Franco-Ontariens ont de nouveaux projets et clament pour une nouvelle identité, ce projet tend toujours vers la survivance ou la sauvegarde d'une identité contre une menace extérieure et à l'assimilation[67] ; la référence, bien que fragile, n'est pas complètement repoussée.

La mémoire

En lien avec la rupture du passé que Dumont déplore, Joseph-Yvon Thériault et Martin Meunier soutiennent qu'au moment de la Révolution tranquille, « le Québec vit un rapport trouble avec sa mémoire » et souhaite faire « table rase » avec le passé[68]. Selon Daniel Tanguay, cette période était caractérisée par un intérêt presque obsessif sur l'avenir et une méfiance du passé[69]. Dumont déplore cette dissolution de la mémoire lors de la Révolution tranquille causée par un désir de faire « notre maître l'avenir[70] ». Il soutient que si le Québec ne se réconcilie pas avec son passé et ne se refait pas une mémoire, il entrera « dans une agonie plus silencieuse[71] ». Lors d'une conférence en 1985, Dumont ajoute qu'un peuple sans mémoire se retrouve sans identité[72]. Selon Dumont, ce délaissement de la mémoire est entamé dans les années 1940[73].

---

[65] Dumont, p. 93.
[66] Dumont.
[67] Fernand Dumont, « Essor et déclin du Canada français », *Recherches sociographiques* 38, nº 3 (1997) : p. 419-467.
[68] É.-Martin Meunier et Joseph Yvon Thériault (dir.), *Les impasses de la mémoire : histoire, filiation, nation et religion* (Montréal : Fides, 2007), p. 11.
[69] Daniel Tanguay, « Le « moment mémoire » à l'heure du présentisme contemporain », dans É-Martin Meunier et Joseph Yvon Thériault (dir.), *Les impasses de la mémoire : histoire, filiation, nation et religion* (Montréal : Fides, 2007) p. 15-28 ; p. 17.
[70] Dumont, *La vigile du Québec*, p. 48.
[71] Dumont, p. 95.
[72] Serge Cantin, « Nation et mémoire chez Fernand Dumont. Pour répondre à Gérard Bouchard », *Bulletin d'histoire politique* 9, nº 1 (2000) : p. 40-59, p. 50.
[73] Dumont, *La vigile du Québec*, p. 94.

Pierre Nora, qui consacre une étude entière à propos de la mémoire et de l'histoire, explique que ce délaissement est un produit de la modernité[74]. Lorsque le monde occidental (la France spécifiquement dans le cas de Nora) se modernise, il y a une « accélération de l'histoire », un moment où la discipline de l'histoire se sépare de la mémoire[75]. Nora ajoute que l'accélération de l'histoire entame l'intérêt envers l'historiographie, ou le moment où « l'histoire commence à faire sa propre histoire ». Selon lui, l'historiographie est l'histoire qui se retourne vers elle-même afin de faire ressortir ce qui ne lui appartient pas. La mémoire étant perçue comme une intrue, elle tente de s'en délivrer[76]. Il soutient que la mémoire et l'histoire sont antinomiques ; la mémoire est absolue, subjective et affective, alors que l'histoire est objective, scientifique et relative[77]. Selon Nora, cette mémoire que l'histoire tente de repousser est une « mémoire vraie, sociale et intouchée, celles dont les sociétés dites primitives ou archaïques ont représenté le modèle et emporté le secret ». Elle est « intégrée, dictatoriale et inconsciente d'elle-même, organisatrice et toute-puissante, spontanément actualisatrice[78] ».

Nora postule que la présence de l'histoire cause la mort de la « mémoire vraie » afin d'établir une « mémoire transformée par son passage en histoire » qui est le contraire de la mémoire, car histoire est « volontaire et délibérée, vécue comme un devoir et non plus spontanée, psychologique, individuelle et subjective, et non plus sociale, collective et englobante[79] ». Selon Nora, « tout ce qu'on appelle aujourd'hui mémoire n'est donc pas de la mémoire, mais déjà de l'histoire[80] », car l'histoire est une reconstruction « toujours

---

[74] Pierre Nora, « Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux », dans Pierre Nora (dir)., *Les Lieux de Mémoire, vol. 1 : la République* (Paris : Éditions Gallimard, 1984) p. xvii-xlii.
[75] Nora, p. xvii.
[76] Nora, p. xxi.
[77] Nora, p. xix.
[78] Nora, p. xviii.
[79] Nora, p. xxv.
[80] Nora.

problématique et incomplète » du passé et non le « vrai » passé[81]. Dans les temps modernes, l'histoire « est ce que font du passé nos sociétés condamnées à l'oubli, parce qu'emportés dans le changement[82] ». Par définition, l'histoire est synonyme de changement, elle est « iconoclaste et irrévérencieuse », elle ne cherche pas à exalter ce qui s'est véritablement passé, mais à anéantir le passé et préserver les matériaux de ce passé nécessaires à son travail[83].

Les lieux de mémoire

Il était important d'illustrer comment Nora perçoit la mémoire afin de comprendre son concept du lieu de mémoire. Nora soutient que la présence de lieux de mémoire est la preuve que la mémoire vivante est morte ; « il y a des lieux de mémoire parce qu'il n'y a plus de milieu de mémoire[84] ». Le fait qu'il existe des lieux de mémoire révèle la disparition de « collectivité-mémoire », les groupes responsables de la perpétuation de la « mémoire vraie », dans son cas, les paysans de la France qui sont producteurs et propagateurs de cette mémoire[85]. Il ajoute que l'érection des lieux de mémoire est ce moment précis où la mémoire « vraie » se dissipe et devient une mémoire reconstituée[86]. Les lieux de mémoire sont des productions qui surviennent d'un « sentiment qu'il n'y a pas de mémoire spontanée[87] ». Pour Nora, c'est clair : « habiterions-nous encore notre mémoire, nous n'aurions pas besoin d'y consacrer des lieux de mémoire. Il n'y aurait pas de lieux de mémoire, car il n'y aurait pas de mémoire emportée par l'histoire[88] ». Il ajoute que la construction de lieux de mémoire, ces « bastions sur lesquels on s'arc-boute » est

[81] Nora, p. xix.
[82] Nora, p. xviii.
[83] Nora, p. xxi.
[84] Nora, p. xvii.
[85] Nora.
[86] Nora, p. xxiii.
[87] Nora, p. xxiv.
[88] Nora, p. xix.

nécessaire parce qu'on a l'impression que notre mémoire et ce qu'elle contient sont en danger de disparition[89].

Des lieux de mémoire sont des « restes », des fragments, des « hallucinations artificielles du passé[90] ». Selon Nora, lorsqu'on passe à l'histoire, ou lorsqu'on écrit notre histoire, on repousse la mémoire vivante. Cette perte de la mémoire vivante, qui joue un rôle important dans la construction identitaire, oblige chaque groupe de se redéfinir en revitalisant sa mémoire[91]. On revitalise notre mémoire, et dans ce cas notre identité, en se donnant un « devoir de mémoire » présenté comme un « besoin de récupérer [le] passé englouti[92] ». Selon Nora, ce devoir est apparent dans « le besoin [des gens] de partir à la recherche de leur propre constitution, de retrouver leurs origines[93] ». Selon Anne Bourgon, ce devoir se fait par un « travail de mémoire », un processus sélectif qui a une fonction commémorative[94]. Ce travail fonde les lieux de mémoire qui établissent la mémoire que les personnes qui les érigent souhaitent préserver par peur de l'oublier. Inspiré de Nora, Bourgon présente l'établissement de lieux de mémoire comme un « syndrome d'une société en crise d'identité ». Les responsables de lieux de mémoire cherchent des repères dans leur passé, créer un sentiment de vivre ensemble et tente de se redéfinir ou de retrouver leur identité[95].

---

[89] Nora, p. xxiv.
[90] Nora, p. xxxii.
[91] Nora, p. xxix.
[92] Nora.
[93] Nora.
[94] Anne Bourgon, « Note de problématique sur le tourisme de la mémoire », extrait de *Valorisation et mise en réseau des lieux de mémoire de l'internement et de la déportation en Seine-Saint-Denis*, Anne Bourgon, Hermine de Saint-Albin et Thomas Fontaine (dir.), réalisée par *Topographie de la mémoire*. Consulté sur https://www.tourisme93.com/note-problematique-internement-deportation.html.
[95] Anne Bourgon, « La notion de lieu de mémoire », extrait de *Valorisation et mise en réseau des lieux de mémoire de l'internement et de la déportation en Seine-Saint-Denis*, Anne Bourgon, Hermine de Saint-Albin et Thomas Fontaine (dir.), réalisée par *Topographie de la mémoire*. Consulté sur https://www.tourisme93.com/notion-lieu-memoire.html.

Nora précise que ces lieux de mémoire peuvent être topographiques, monumentaux et portables, ainsi que matériels (statues, monuments), fonctionnels (romans, manuels scolaires) et symboliques[96]. Plusieurs lieux de mémoire consacrés à Jos Montferrand sont établis entre 1959 et aujourd'hui : romans historiques, contes, statues, marqueurs topographiques, chansons, etc. Ces lieux de mémoire établissent une mémoire sélective par peur de l'oubli. Il est possible qu'on craigne d'oublier la légende et le personnage de Jos Montferrand. Cependant, nous sommes d'avis qu'on craint d'oublier ce que Montferrand représente. Par exemple, dans la région de l'Outaouais, Jos Montferrand s'inscrit dans le récit de l'industrie forestière. Au moment où les Hullois se sentent ensevelis sous le poids du gouvernement fédéral et de la CCN, ils tentent de se fonder une identité unique. Confrontés à l'effacement du milieu ouvrier pour faire place à la fonction publique, ils s'identifient en se tournant vers un passé industriel révolu. Selon ce discours, les gens de Hull, et par extension la région de l'Outaouais sont des gens qui ont participé au développement de la région lors de l'ère des cageux. Jos Montferrand ressort comme le cageux par excellence, le représentant de ces hommes et de cette industrie. À l'instar de Nora, si les Hullois ne sentaient pas que leur histoire et leur identité étaient en danger, ils n'établiraient pas des lieux de mémoire qui évoquent Jos Montferrand et l'industrie forestière. Dans ce cas, l'analyse des lieux de mémoire consacrés à Montferrand permet d'appréhender l'identité que les acteurs souhaitaient évoquer.

Le tourisme mémoriel

Le concept de lieu de mémoire est important afin d'appréhender la pratique du « tourisme de la mémoire » d'Enzo Traverso. L'œuvre de Traverso est consacrée à l'utilisation de la mémoire à des fins de consommation et de commercialisation, spécifiquement dans le milieu

[96] Nora, « Entre mémoire et histoire », p. xxxv.

touristique. Selon Traverso, la mémoire « envahit […] l'espace public des sociétés occidentales ». Cette mémoire est « puissamment amplifiée par les médias, souvent régentée par les pouvoirs publics ». Selon Traverso, il y a une « obsession commémorative » apparente dans l'établissement de lieux de mémoire[97]. Traverso est d'avis que, lors de l'implantation de cette mémoire, « le passé se transforme en mémoire collective après avoir été sélectionné et réinterprété selon les sensibilités culturelles, les interrogations éthiques et les convenances politiques du présent[98] ». La notion de « travail de mémoire », ce processus sélectif de la mémoire, se retrouve aussi dans la présentation de Traverso. Selon lui, le « tourisme de la mémoire » prend forme dans ce processus sélectif. Traverso définit le tourisme mémoriel comme une « *réification du passé*, c'est-à-dire sa transformation en objet de consommation, esthétisé, neutralisé et rentabilisé, prêt à être récupéré et utilisé par l'industrie du tourisme et du spectacle[99] ». La mémoire récupérée est transformée en « produit de marchand » qui est offert à une foule de consommateurs[100].

Dans ce sens, les lieux de mémoire peuvent avoir à la fois une fonction identitaire et une fonction commerciale. Dans l'intérêt du tourisme, la mémoire consacrée à Jos Montferrand est adaptée afin de répondre à une demande marchande. Dans le cas de la région de l'Outaouais, comme le montre le troisième chapitre, la représentation de Jos Montferrand au Festival des Raftsmen de Hull accentue son rôle dans l'industrie forestière de la région, ce qui établit un sentiment d'appartenance entre la représentation (et l'événement) et les visiteurs provenant de l'interne, en l'occurrence, de l'Outaouais québécois. En même temps, son côté batailleur, surtout contre des anglophones, est occulté afin de paraître séduisant aux visiteurs externes, par exemple

[97] Traverso, *Le passé: mode d'emploi, histoire, mémoire, politique*, p. 10.
[98] Traverso.
[99] Traverso, p. 11, accent dans l'original.
[100] Traverso.

les anglophones qui proviennent de l'autre côté de la rivière des Outaouais. Cet usage de la légende de Jos Montferrand montre comment un personnage légendaire est utilisé afin de répondre à différentes fins, dans ce cas économique.

La commémoration

Patrice Groulx indique qu'il est fréquent d'ajouter à la mémoire ou de la déformer lors de la commémoration d'événements ou de personnages. La commémoration est un autre concept important pour notre thèse, car les lieux de mémoire consacrés à Jos Montferrand commémorent sa légende et ses exploits. Selon Groulx, la mémoire, diffusée par la commémoration, est une représentation du passé et non le « vrai » passé. Il est d'avis que la commémoration devient trompeuse, car, à plusieurs reprises, elle « réinvente le passé pour célébrer le présent » ce qui indique que les commémorateurs se « défilent du devoir de l'histoire » d'être objectif et scientifique[101]. Que la commémoration soit trompeuse ne nous concerne pas. Il ne s'agit pas pour nous de vérifier la véracité de tel ou tel récit, mais de comprendre les usages qu'on en a faits. La commémoration est importante, car elle nous laisse percevoir les valeurs que les acteurs lui attribuent. Les individus qui contribuent à la représentation de Jos Montferrand, appréhendés par Jean-Pierre Rioux comme des « porteurs de mémoire[102] », choisissent d'omettre certains éléments afin de commémorer un Jos Montferrand qui représente *leurs* valeurs et *leur* réalité, afin de l'adapter « plus ou moins à [leur] propre existence[103] ».

Patrice Groulx, dans son analyse de la résurrection et de l'appropriation du « mythe de Dollard des Ormeaux et la bataille du Long-Sault » en tant qu'événements historiques

---

[101] Patrice Groulx, « La commémoration de la bataille de Sainte-Foy du discours de loyauté à la « fusion des races » », *Revue d'Histoire de l'Amérique Française* 55, nº 1 (2001) : p. 45-83, p. 83.
[102] Jean-Pierre Rioux, « La mémoire collective » dans Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli (dir.), *Pour une histoire culturelle* (Paris : Seuil, 1997), p. 325-340 ; p. 338.
[103] Patrice Groulx, *Pièges de la mémoire. Dollard des Ormeaux, les Amérindiens et nous* (Hull : Collection Asticou, 1998), p. 10.

identitaires, démontre que la commémoration définit « l'horizon » d'une collectivité[104]. Il soutient qu'à l'aide de « l'opération de modelage et de diffusion », la bataille du Long-Sault et ses protagonistes ont été transformés pour refléter des valeurs sociétales spécifiques[105]. Les scènes commémoratives et les récits historiques et amateurs cristallisent les personnages du passé dans des rôles fixes projetés en métaphore dans le présent du lecteur « qui les adaptera plus ou moins à sa propre expérience[106] ». Groulx tente de montrer comment les récits passent d'une société à une autre en se remaniant et comment ils s'attachent à la mémoire et à l'identité d'un groupe[107]. Par exemple, il montre que la bataille de Sainte-Foy a été produite et reproduite afin de « rallier le public à [une] stratégie politique » qui diffère selon le groupe qui la reproduit[108].

Ce même enjeu est illustré dans l'étude de Stéphanie St-Pierre. Elle montre dans son analyse de la figure d'Étienne Brûlé que les différentes représentations du personnage reflètent l'époque dans laquelle elles sont produites[109]. St-Pierre note que Benjamin Sulte, qui écrit à propos de Brûlé dans le cadre du tricentenaire de Québec, soutient que le personnage symbolisait « un mode de vie à jamais aboli par l'industrialisation et l'urbanisation croissante » et reflétait « le développement organique du Canada français » dans un milieu opprimé par l'anglophone[110]. St-Pierre soutient que pour les francophones de l'Ontario « à la recherche d'une histoire et de personnages qui justifieraient leur présence », Brûlé devient un « héros franco-ontarien » et pour certains, « le premier Franco-Ontarien[111] ». Elle ajoute que dans le méga spectacle l'Écho d'un

---

[104] Groulx.
[105] Groulx.
[106] Groulx.
[107] Groulx, p. 375.
[108] Groulx, « La commémoration de la bataille de Sainte-Foy du discours de loyauté à la « fusion des races » », p. 82.
[109] Stéphanie St-Pierre, « Étienne Brûlé : la création d'un personnage », *Revue du Nouvel-Ontario*, nº 29 (2004) : p. 5-44.
[110] St-Pierre, p. 30.
[111] Stéphanie St-Pierre, « Étienne Brûlé, premier Franco-Ontarien », *Encyclopédie du Patrimoine Culturel de l'Amérique Française*.

peuple, dirigé par Félix Saint-Denis, « Brûlé incarne l'esprit et les défis culturels contemporains de la jeunesse franco-ontarienne, dont l'ouverture à la diversité, évoquant ainsi la notion de multiculturalisme[112] ». Selon St-Pierre, il y a un débordement de l'histoire afin « d'atteindre la représentation et l'usage du passé pour forger une identité et une mémoire collective[113] ».

Selon Colin C. Coates et Cecilia Morgan, ce débordement historique montre un changement de couleur et de forme selon les exigences du moment[114]. Ils soutiennent que la représentation de Marie de Verchères, reconnue pour son rôle dans la défense du fort Verchères en Nouvelle-France, est modifiée afin de refléter des valeurs spécifiques. La femme guerrière est remplacée par la brave jeune femme domestiquée — un reflet de la femme « moderne[115] ». L'image de Marie de Verchères ressort comme un piquet sur lequel on accroche des traits particuliers jugés utiles pour la population[116].

L'analyse de Jos Montferrand en tant que représentation et commémoration utilisées à de fins spécifiques rejoint l'étude de François Dosse qui soutient que représenter, et nous ajoutons commémorer, « veut dire *toujours aussi* scotomiser, oblitérer, repousser dans l'ombre, refouler[117] ». Ce choix d'accentuer certaines dimensions et d'en éliminer ou d'en taire d'autres est un indice de la manière dont les acteurs qui s'approprient la figure de Jos Montferrand souhaitent s'identifier et identifier leurs milieux.

---

[112] Stéphanie St-Pierre, « Étienne Brûlé ou l'écart entre l'homme et le personnage », *Société historique du Nouvel-Ontario*, 17 mai, 2014.
[113] St-Pierre, « Étienne Brûlé : la création d'un personnage », p. 40.
[114] Colin M. Coates et Cecilia Morgan, *Heroines and History. Representations of Madeleine de Verchères and Laura Secord* (Toronto, Buffalo, London: University of Toronto Press, 2002), p. 5.
[115] Coates et Morgan, p. 41.
[116] Coates et Morgan, p. 66.
[117] François Dosse, *La marche des idées : Histoire des intellectuels – histoire intellectuelle* (Paris : Édition la découverte, 2003), p. 91. Accent de l'auteur.

Selon Groulx, ce processus d'élimination indique « une narration du passé vouée au prestige de son objet » permettant aux observateurs de se souvenir et de s'identifier[118]. Il ajoute que différentes interprétations liées à la commémoration « respect[ent] des conventions culturelles, répond[ent] à des enjeux de pouvoir » et forment un mythe[119]. Dans ce cas, ce n'est pas surprenant que la représentation de Jos Montferrand change selon le milieu dans lequel elle émerge et la période dans laquelle elle est ancrée.

La commémoration d'un héros

Julie Perrone, dans son analyse de l'appropriation de Maurice Richard en tant que héros canadien-français à différentes époques, démontre que les collectivités souhaitent se représenter sous une lueur positive en reflétant des caractéristiques favorables de leurs héros[120]. À l'aide du concept d'héroïsation d'Orrin E. Klapp, Perrone démontre que la représentation de Richard reflète les besoins d'une collectivité et les valeurs qu'elle veut promouvoir. Perrone conclut qu'il y a deux versions de l'histoire de Maurice Richard : la vraie et celle « constamment corrigée » qui « reflètent les années passées, tout comme les valeurs et les besoins changeants de la société[121] ». La « vraie » dans ce cas, fait allusion à la mémoire vivante de Maurice Richard, celle qui est assez facile d'appréhender, car Richard est un personnage contemporain ; dans un sens, on le connait personnellement. La version constamment corrigée est ce que Nora caractériserait en tant que lieux de mémoire ; une mémoire sélective qui empêche l'oubli et répond à un besoin.

---

[118] Groulx, *Pièges de la mémoire*, p. 10.
[119] Groulx, « La commémoration de la bataille de Sainte-Foy », p. 46.
[120] Julie Peronne, « Le processus d'héroïsation du Rocket », (Thèse de Maîtrise, Université de Montréal à Québec, 2008).
[121] Peronne, p. 96.

De leur côté, Laberge et Dumas présentent aussi le « remodelage » de Maurice Richard. Ils soutiennent qu'en lui transmettant leurs valeurs et en mettant l'accent sur le fait que Richard « incarnait les traits typiques des Canadiens français des années 1950 », les Canadiens français rehaussent le personnage de Maurice Richard d'un symbolisme reflétant la réalité canadienne-française[122]. Laberge et Dumas soutiennent que pour les Canadiens français la figure de Richard illustrait le nationalisme et la survivance du « petit peuple ». D'un autre côté, ils démontrent que des Canadiens anglais voyaient en Richard un symbole de violence et de révolte ou faisaient simplement allusion à sa performance en tant que joueur de hockey professionnel. Howard Ramos et Kevin Gosine ont la même conclusion dans une analyse des journaux canadiens francophones et anglophones suivant la mort du Rocket. Dans la majorité des journaux anglophones, le symbolisme de Maurice Richard est enfoui sous ses statistiques en tant qu'athlète professionnel alors que les journaux francophones le présentent comme un joueur de hockey hors pair porteur d'une symbolique nationaliste[123]. Selon Benoît Melançon, les médias francophones établissent une certaine appartenance au personnage en concluant que « le nous qui pleure Maurice Richard est Québécois et c'est pour ce nous que Richard doit être un modèle[124] ». Melançon montre aussi un contraste entre le Rocket *québécois* et le Rocket *canadien.* En guise d'exemple, il inclut deux images : du côté anglophone, un drapeau avec les couleurs des Canadiens de Montréal sur lequel on voit le numéro 9 ; du côté francophone, les symboles du Rocket sont représentés sur un drapeau du Québec.

Les représentations médiatiques ainsi que les productions artistiques et littéraires francophones et anglophones de Jos Montferrand montrent que, comme Maurice Richard,

---

[122] Laberge et Dumas, « L'affaire Richard/Campbell ».
[123] Howard Ramos et Kevin Gosine, « The Rocket : Newspaper Coverage of the Death of a Québec Cultural Icon, a Canadian Hockey Player », *Journal of Canadian Studies / Revue d'études canadiennes* 36, nº 4 (2002) : p. 9-31.
[124] Benoît Melançon, *Les yeux de Maurice Richard* (Montréal : Éditions Fides, 2006), p. 214.

Montferrand est utilisé pour différentes causes par différents groupes linguistiques. Et tout comme Maurice Richard, Jos Montferrand est perçu, par certains, en tant que héros populaire et de proximité. Selon Orrin E. Klapp, un héros n'est pas un individu avec des pouvoirs surnaturels qui vit un traumatisme à l'enfance, mais tout simplement un modèle qui évoque les attitudes et le comportement appropriés afin d'affronter des changements causés par une période de réorientation sociale[125]. Lors de ces moments d'incertitude, le héros prend des formes plus extravagantes, il devient « une image de l'idéal, une légende, un symbole[126] » ; selon Perrone, il est décuplé[127].

La force de Jos Montferrand le démarque et en fait une figure propice à l'héroïsation. Pas une force surnaturelle, mais une force admirable qui lui vaut une reconnaissance parmi ses contemporains et ses premiers biographes. Perrone démontre que le héros n'est pas une entité fixe ; « il se construit et se modifie selon les besoins d'une société, d'une identité » afin de demeurer un « important marqueur identitaire[128] ». Elle ajoute que la survie d'un héros dépend « du public qui l'héroïse et qui lui permet d'atteindre et de conserver son statut[129] ». Perrone explique que lorsqu'un personnage devient un héros, il est transformé en symbole « intériorisé par ceux qui le décodent, de manière différente pour chacun[130] ». Les représentations qui caractérisent Jos Montferrand en tant que héros, et celles qui ne le reproduise pas ainsi nous permettent de comprendre les valeurs auxquelles s'attachent ceux qui le définissent, ou refusent de le définir, en termes de héros. Selon Klapp, le personnage héroïsé devient un personnage avec

[125] Orrin E. Klapp, « The Creation of Popular Heroes », *American Journal of Sociology* 54, nº 2 (1948): p.135-141, p. 141.
[126] Klapp, p. 135.
[127] Perrone, « Le processus d'héroïsation du Rocket », p. 63.
[128] Perrone, p. 4.
[129] Perrone, p. 5.
[130] Perrone, p. 65.

lequel un groupe se crée un lien de fierté et d'union[131]. Il ajoute qu'à partir du moment où l'homme est héroïsé, l'homme « réel » est complètement transformé en symbole et préservé en image idéale construite autour d'un mélange d'histoire et d'exagération ; l'homme comme tel devient d'importance secondaire[132]. Selon les milieux étudiés, comme les lieux de mémoire et les instances de commémoration, les représentations de Jos Montferrand en tant que héros nous permettent d'appréhender la pratique du tourisme de la mémoire, la construction identitaire et/ou la persistance de la référence canadienne-française. Klapp est d'avis que lorsque le processus d'héroïsation est complété, l'homme « réel », ou la mémoire vraie, est complètement remplacé par une mémoire transformée, une reconstruction historique et idéologique.

Contrairement à Maurice Richard, il est difficile d'appréhender la mémoire « vraie » de Jos Montferrand et sa vie d'homme « réel ». Il y a peu d'informations disponibles qui offrent des faits documentés de la vie de Jos Montferrand. Nous avons accès à son baptistaire daté en 1802 et signé par un certain Mgr Sauvage[133]. Puis, un annuaire de l'année 1860-1861 de la ville de Montréal contient le nom de « Joseph Montferrant » qui était un « navigator », faisant certainement allusion à son emploi comme guide de cages, qui habitait au 152 sur Sanguinet[134], adresse confirmée par Benjamin Sulte dans sa biographie de Montferrand. Nous avons aussi accès à un registre d'inhumation incluant le nom de Joseph Montferrand, inhumé en 1864 à l'âge de 63 ans par un certain Mgr Nardey[135]. Finalement, la pierre tombale de la « famille Joseph Montferrand » se retrouve au cimetière Notre-Dame-des-Neiges à Montréal.

---

[131] Orrin E. Klapp, « Hero Worship in America », *American Sociological Review* 14, nº 1 (1949): p.53-62, p. 62.
[132] Klapp, p. 61.
[133] « Canada, Québec, registres paroissiaux catholiques, 1621-1979, » base de données avec images, FamilySearch (https://familysearch.org/ark:/61903/3:1:3QS7-89MB-N3DD?cc=1321742&wc=9RL3-FM9 : 16 July 2014), Montréal > Notre-Dame > Baptêmes, mariages, sépultures 1796-1805 > image 1496 of 1815; Archives Nationales du Quebec (National Archives of Quebec), Montreal.
[134] Montreal Directory, 1860-1861, accédé sur http://more.stevemorse.org/montreal_en.html, 6 juin, 2024.
[135] « Québec, registres paroissiaux catholiques, 1621-1979, » database with images, FamilySearch (https://familysearch.org/ark:/61903/3:1:3QSQ-G993-4QCF?cc=1321742&wc=HCLR-

Au moment où nous rencontrons Jos Montferrand dans les œuvres de Laurier, Montpetit et Sulte, l'homme « réel » est déjà héroïsé et sa mémoire « vraie » est remplie d'exploits divulgués par la tradition orale et transcrits par ces trois auteurs. Bien que Klapp marque une démarcation claire entre l'homme « réel » et le héros, cette démarcation est bien plus simple à faire dans le cas de Maurice Richard que dans celui de Jos Montferrand. Cependant, nous répétons que ce qui nous intéresse n'est pas la vie « réelle » de Montferrand, mais bien son utilisation comme symbole et comme représentation qui assure qu'une mémoire désirée, comme celle de la lutte pour la survivance par exemple, soit bien ancrée dans la conscience d'un groupe.

Dans notre thèse, Jos Montferrand ressort comme un produit de consommation pour le tourisme, comme un lieu de mémoire qui préconise une identité spécifique, ou comme une légende qui illustre la persistance de la référence canadienne-française. Bien qu'il ait réellement vécu, nous avons seulement accès au personnage à travers l'histoire orale et les écrits de Laurier, Montpetit et Sulte. Alors que ces trois hommes ont contribué à l'édification de Jos Montferrand dans la durée, il est important de comprendre que leurs œuvres sont des représentations construites par un travail de mémoire sélectif. C'est aussi le cas pour la plupart des gens qui ont contribué aux représentations de Jos Montferrand entre 1959 et aujourd'hui, qui à leur tour ont soit appris à propos de Jos Montferrand à travers les histoires orales racontées par des pères ou des grands-pères qui travaillaient dans l'industrie forestière, soit par la lecture de la biographie écrite par Benjamin Sulte en 1884. Il est vrai que Laurier était le premier à publier un récit à propos du personnage, mais ce texte est incomplet et demeure introuvable. Pour sa part, Montpetit, qui devance Sulte de peu, inscrit une courte présentation des exploits de Jos Montferrand dans une compilation d'hommes forts canadiens-français.

829%3A16470801%2C23492102%2C38109101 : 16 July 2014), Montréal > Notre-Dame > Sépultures 1863-1864 > image 421 of 475; Archives Nationales du Quebec (National Archives of Quebec), Montreal.

Le texte de Sulte, consacré entièrement au personnage, offre, à notre connaissance, le récit sur la vie de Jos Montferrand le plus complet comparativement à ceux de Laurier et Montpetit et s'avère le récit dominant qui circule chez les francophones, étant la source la plus fréquente des acteurs contemporains qui s'intéressent à Jos Montferrand. Il est important d'établir une de nos limites. Bien que nous sachions que le texte de Sulte est utilisé par presque tous les acteurs francophones qui consacrent un œuvre à Jos Montferrand à partir de 1959, nous ne sommes pas en mesure de conclure que le texte de Sulte est le récit dominant du XIXe et du XXe siècle. Il est possible qu'un autre texte soit apparu entre 1884 et 1959, cependant nous n'avons pas étudié cette période. Nous concluons que le récit de Sulte est le récit dominant dans les milieux francophones étudiés à partir de 1959 considérant les références fréquentes à Sulte pour mieux connaître le personnage et de le représenter à nouveau. Le deuxième chapitre l'abordera plus en détail, mais il est encore important de noter que la « biographie » de Jos Montferrand est un reflet du contexte historique et socioculturel de l'époque de sa publication. Dans le deuxième chapitre, nous présentons cette première biographie comme un lieu de mémoire qui reflète la référence canadienne-française qui entoure Benjamin Sulte et qui influence son écriture et sa représentation de Jos Montferrand.

Sulte construit une représentation de Jos Montferrand par un travail sélectif de la mémoire. Il ancre son personnage dans des idéologies et des événements qu'il juge importants. Le but du prochain chapitre sera de présenter un exemple concret de la sélection mémorielle en analysant la biographie écrite par Sulte comme une *représentation* de Jos Montferrand. De plus, nous démontrerons le rôle d'un lieu de mémoire dans le fondement d'une identité. Et finalement, nous présenterons la première référence canadienne-française qui influence l'œuvre de Sulte. En mettant cette référence en évidence, ainsi que les éléments qui la constituent, notamment le

recours à une mémoire de survivance et une utopie de reconquête, nous serons par la suite en mesure d'illustrer la persistance de la référence canadienne-française au Québec (hors Outaouais) et en Ontario français à l'aube de la Révolution tranquille.

De plus, puisque plusieurs acteurs à partir de 1959 utilisent la biographie écrite par Sulte comme point de départ dans la construction de leur représentation respective, en présentant cette œuvre, nous serons en mesure d'indiquer la pratique mémorielle à partir de 1959 dans le but identitaire ou économique. Ces acteurs n'évoquent pas l'œuvre de Sulte *verbatim*. Certains éléments sont rejetés afin de répondre à leur besoin dans leur contexte. Peu importe à quelles fins répond Montferrand, nous démontrons que sa légende et sa représentation continuent, par divers moyens, à donner du sens à une expérience collective particulière.

L'analyse débute en 1959, l'année où Gilles Vigneault chante sa première composition, *Jos Montferrand*, dans la boîte à chansons La Butte à Mathieu[136], qui paraît par la suite sur les ondes, interprétée par Jacques Labrecque, et plus tard par Vigneault. Cette chanson désigne une revitalisation et commémoration du personnage dans l'imaginaire canadien-français. Certains des acteurs qui ont contribué aux représentations du personnage évoquent cette chanson comme porte d'entrée à la légende de Jos Montferrand. Selon Gérard Goyer et Jean Hamelin, Vigneault illustre un « nouveau Montferrand, fort différent de celui des générations précédentes en ce qu'il reflète les nouvelles valeurs de la culture québécoise[137] ». Autrement dit, le Montferrand de Vigneault est adapté au besoin du chanteur, ou selon lui, au besoin plus important de la province de Québec confrontée à un questionnement identitaire à l'aube de la Révolution tranquille. La chanson de Vigneault n'est pas biographique, mais imaginaire. Montferrand continue à provenir

[136] Myriam Genest, « La chanson québécoise tout sauf tranquille ! » *À rayons ouvert*, nº 84 (2010), p. 15.
[137] Gérard Goyer and Jean Hamelin, « MONTFERRAND, dit Favre, JOSEPH » dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol.9, Université Laval, 2003, http://www.biographi.ca/fr/bio/montferrand_joseph_9F.html .

d'une certaine tradition orale tirée de l'imagination du chanteur. Une imagination influencée par son contexte historique. Goyer et Hamelin présentent le Jos Montferrand de Vigneault en tant que représentation d'un « pays symbolique[138] », alors que Jean-Yves Vigneau fait allusion à un « pays rêvé[139] », les trois faisant référence au Québec en plein changement à l'aube de la Révolution tranquille.

Méthodologie : histoire culturelle, sociale et intellectuelle

Puisque notre but est de comprendre la signification des différentes représentations de Jos Montferrand pour chacun des milieux qui se l'approprient, cette thèse propose une histoire culturelle de Jos Montferrand comme symbole. Selon Jean-François Sirinelli, l'histoire culturelle étudie les représentations qui varient parmi un groupe d'humain qui tente de comprendre sa place dans le monde[140]. L'analyse des représentations de Jos Montferrand, construites par différents acteurs, offre ainsi un début de réponse pour comprendre comment les gens représentent et se représentent le monde qui les entoure[141]. Montferrand devient une sorte d'étude de cas d'une plus grande représentation de soi. Pascal Ory indique que l'histoire culturelle doit être conçue comme « une vaste nébuleuse » ou une « sorte de trou noir qui a absorbé toutes sortes de problématiques particulières[142] ». Il ajoute qu'une caractéristique importante de l'histoire culturelle est qu'elle est pluridisciplinaire. Ainsi, cette thèse n'est pas seulement une histoire culturelle, mais aussi une histoire sociale et intellectuelle.

Antoine Prost soutient d'ailleurs que l'histoire intellectuelle, qu'il définit comme une « histoire des représentations collectives », est « le couronnement de l'investigation », elle vient

---

[138] Goyer et Hamelin.
[139] Jean-Yves Vigneau, entrevue avec l'auteur, janvier 2021.
[140] Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli, « Introduction », dans Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli (dir.), *Pour une histoire culturelle* (Paris : Seuil, 1997), p. 16.
[141] Rioux et Sirinelli.
[142] Pascal Ory cité par Dosse, *La marche des idées*, p. 42.

après les autres, car il est difficile de comprendre une représentation sans savoir ce qu'elle représente[143]. Prost ajoute que « toute culture est culture d'un groupe » ce qui rend l'histoire culturelle « indissociablement sociale en ce qu'elle s'attache à ce qui différencie un groupe d'un autre[144] ». Comme l'explique Prost, cette culture du groupe devient la « médiation entre l'individu et son expérience : elle est ce qui permet de penser l'expérience, de se la dire à soi-même en la disant à d'autres[145] ». De ce fait, l'individu demeure une pièce importante de l'histoire sociale et afin de comprendre la culture construite, les gens responsables, ces « intellectuels » ou acteurs/auteurs culturels, doivent être étudiés comme des gens influencés par leur milieu et leur réalité.

L'histoire intellectuelle nécessite une analyse des œuvres dans leur contexte et une inscription à « deux lignes de force » : une, diachronique, qui relie et compare le texte ou l'œuvre avec ceux qui ont été créés « dans une même branche d'activité culturelle » à travers le temps, et l'autre, synchronique, qui demande l'analyse de l'œuvre en relation avec d'autres productions faites « dans d'autres domaines de la même époque[146] ». Tout au long de la thèse, les représentations de Jos Montferrand sont analysées dans le contexte dans lequel elles ont été construites, elles sont comparées et contrastées aux représentations qui les précèdent et, finalement, elles sont comparées et contrastées aux représentations de la même époque et du même milieu. Cette démarche permet de comprendre l'utilisation et l'importance de Jos Montferrand comme symbole identitaire dans la durée et dans le milieu en question.

---

[143] Antoine Prost, « Sociale et culturelle indissociablement », dans Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli (dir.), *Pour une histoire culturelle* (Paris : Seuil, 1997), p. 131-146 ; p. 145.
[144] Prost, p. 143.
[145] Prost, p. 144.
[146] Carl Schorske, cité par Dosse, *La marche des idées*, p. 11.

Selon Patrice Groulx, examiner les conditions de production des représentations offre « des réponses aux interrogations identitaires soulevées par des changements structurels ou superficiels de la vie sociale[147] ». Ann Thomson soutient qu'en plus de comprendre l'œuvre dans son contexte, il faut comprendre ce que les acteurs tentaient d'accomplir et pourquoi[148]. Dans ce cas, nous analysons les œuvres et leurs créateurs. Elle ajoute que nous devons considérer ce qui « préoccupait les acteurs à un moment donné plutôt que d'imposer nos propres questionnements[149] ». François Dosse est plutôt d'avis que l'histoire intellectuelle est constituée d'un « va-et-vient » entre les questions qui motivaient les acteurs dans leur contexte et les questions que nous posons à partir de notre présent[150]. Sans imposer nos propres valeurs sur les œuvres et leurs créateurs, juxtaposer notre enquête au questionnement des acteurs impliqués offre une analyse plus complète. Jos Montferrand est encore évoqué comme symbole de nos jours. Les questions posées pour comprendre les représentations contemporaines doivent orienter l'analyse des représentations passées afin de noter des continuations, des similitudes ou des ruptures.

Afin de comprendre les œuvres et les auteurs dans leur contexte historique, l'analyse de contenu des œuvres ne suffit pas. Anthony La Vopa encourage l'ajout de textes autobiographiques, de journaux intimes et de correspondances qui peuvent à leur tour éclaircir la valeur des idées du passé[151]. Selon Dosse, nous ne devons pas nous arrêter au « seuil des œuvres », mais bien utiliser une « démarche internaliste ainsi qu'externaliste » en incluant les

---

[147] Groulx, *Pièges de la mémoire*, p. 13.
[148] Ann Thomson, « L'histoire intellectuelle : quelles idées, quel contexte ? » *Revue d'histoire moderne & contemporaine* 5, nº 59 (2012) : p. 47-64 ; p. 58.
[149] Thomson, p. 63.
[150] Dosse, *La marche des idées*, p. 12.
[151] Anthony La Vopa, « A New Intellectual History? Jonathan Israel's Enlightenment, » *The Historical Journal* 52, nº 3 (2009) : p. 717–738.

archives privées des acteurs, des entrevues, et de connaître le contexte social, politique et historique dans lequel les œuvres ont été créées[152].

Une histoire culturelle des représentations de Jos Montferrand n'est pas suffisante. Le milieu dans lequel ces œuvres sont construites et circulent doit être analysé. De plus, ces œuvres doivent être comprises dans leurs contextes en analysant les acteurs responsables ; leurs valeurs, leur entourage, leurs relations sociales. Une histoire culturelle, intellectuelle et sociale permet une analyse approfondie de la reproduction de différents Jos Montferrand entre 1959 et aujourd'hui.

Analyses qualitatives

Afin d'offrir une approche pluridisciplinaire de l'analyse des représentations de Jos Montferrand, nous avons opté pour quelques analyses qualitatives qui, parfois, se juxtaposent. Le corpus analysé est varié. Comme le présentera la section à propos des données, nous avons analysé, entre autres, des articles de journaux, des manuels scolaires, des synthèses d'histoires, des images, des vidéos et nous avons mené plusieurs entrevues avec des gens qui ont contribué aux représentations contemporaines de Jos Montferrand.

Puisque la légende de Jos Montferrand nous interpelle, et non la mémoire « vraie » de l'homme, et puisque nous analysons du contenu textuel reproduisant cette légende, sous des formes variées, nous avons mené une analyse narrative de ces textes et des transcriptions d'entrevues. L'analyse narrative aborde les textes, dans notre cas, les différentes façons qu'on livre la légende de Jos Montferrand, afin de comprendre les motivations des individus qui la racontent. L'analyse narrative nous permet d'appréhender le sens et les implications du texte. Anna de Fina et Alexandra Georgakopolou soulignent l'importance d'analyser les textes en tant

[152] Dosse, *La marche des idées*, p. 300.

que matériels formés par des pratiques socioculturelles à l'intérieur d'un contexte spécifique. De plus, elles soutiennent que l'analyse des façons dont les textes se développent et émergent dans un contexte est aussi importante que l'analyse du produit final. Finalement, elles maintiennent que bien que les récits se développent dans un contexte spécifique, ils participent, à leur tour, à former un contexte nouveau qui illustre les idéologies, les relations sociales et les pratiques à l'œuvre[153].

Nous analysons la légende de Jos Montferrand réitérée, d'une certaine mesure, par différentes personnes, dans des contextes distincts. Certains éléments sont retirés alors que d'autres sont ajoutés afin de construire un récit qui répond à leurs situations sociales, culturelles, politiques, etc. De ce fait, le contexte étudié nous offre un raisonnement pour les changements apportés à la légende. En même temps, ces changements nous offrent une compréhension plus substantielle du contexte. Ces « nouveaux » Jos Montferrand répondent à des besoins variés. En analysant ces « nouveaux » récits qui émergent depuis 1959, il est possible de mieux comprendre le contexte dans lequel ils se développent.

Les images et les sculptures forment aussi une grande partie du corpus. Dans ce cas, l'analyse qualitative de contenu permet d'appréhender les représentations visuelles. Il est important de noter, comme le fait James Drisko et Tina Maschi, que l'analyse qualitative de contenu est aussi utile pour analyser les textes écrits. Alors que l'analyse narrative tente de comprendre le contexte du récit, l'analyse de contenu cherche à soulever les thèmes récurrents dans le texte et dans les images[154]. C'est dans ce sens que nos méthodes d'analyses qualitatives

[153] Anna De Fina et Alexandra Georgakopolou (dir.), *The Handbook of Narrative Analysis* (Malden et Oxford: John Wiley & Sons, 2015), p. 2-3.
[154] James Drisko et Tina Maschi, *Content Analysis* (New York et Oxford : Oxford University Press, 2015), p. 82.

se juxtaposent. Nous tentons de cerner le contexte de production du récit de même que le récit lui-même et les thèmes qui en émergent.

Pour être plus explicite, Mike Huggins utilise le concept de l'analyse qualitative *visuelle* du contenu pour traiter les images. Selon lui, « seeing is knowing » et le visuel offre énormément de potentiel pour approfondir notre compréhension d'un sujet. Huggins analyse non seulement la signification d'une image, mais aussi comment une image est produite, par qui, pourquoi et dans quel contexte[155]. Il nous prévient de la possibilité de ce qu'il appelle la « visualité » ou le fait que la vision est toujours construite culturellement[156]. Dans ce sens, Huggins explique que nous devons être vigilants face au processus subjectif de l'analyse d'une image; par conséquent, il faut éviter de laisser notre perception culturelle créer une distorsion. Cette problématique se présente surtout, dans son cas, dans une dynamique de pouvoir dans laquelle un chercheur blanc, par exemple, analyse les pratiques sportives de tribus africaines. Il est toutefois important pour nous de prendre compte de notre subjectivité de chercheur bilingue, anglo-québécois, ayant un intérêt pour les hommes forts, l'histoire et le Canada français, et d'analyser les images (et les textes) dans leur contexte respectif.

Les thèmes qui émergent nous interpellent de prime abord dans l'analyse du visuel. Après tout, notre thèse, bien que divisée par milieu, note des thèmes spécifiques pour chacun des milieux étudiés. Ayant un intérêt pour les hommes forts, nous nous attendions que les thèmes de la masculinité et de la force émergent. De plus, avec une connaissance limitée de Jos Montferrand, il était supposé que le thème de la force se rattache à la bataille. Nous avions aussi déjà un intérêt pour l'identité canadienne-française, surtout québécoise, cependant nous ne

[155] Mike Huggins, « the visual in sport history : approaches, methodologies and sources », *The International Journal of the History of Sport* 32, no. 15 (2015): p. 1813-1830.
[156] Huggins, 1816.

savions pas quelles couleurs ces identités prendraient dans les représentations de Jos Montferrand. En analysant les données textuelles et visuelles, et en menant des entrevues, plusieurs thèmes ont commencé à s'installer. Par exemple, nous avons découvert une identité canadienne-française au sein de l'Ontario français qui met de l'avant le thème de la lutte. De plus, bien que nous sussions que Jos Montferrand était bûcheron, les documents à propos de la région de l'Outaouais soulignaient les thèmes de l'industrie forestière et de l'ardent travailleur. Les thèmes du tourisme mémoriel et de la commercialisation du personnage ont aussi émergé dans l'analyse des documents.

Puisque la présence de thèmes est importante dans notre analyse, il est dans ce sens que notre analyse qualitative du contenu rejoint l'analyse thématique. Après tout, Drisko et Maschi soutiennent que l'analyse thématique est une variante qui se rapproche étroitement de l'analyse qualitative du contenu[157]. Dans les deux cas, les chercheurs tentent de faire ressortir des thèmes d'un contenu analysé. De plus, comme l'explique Philipp Mayring, le but des deux méthodes, et surtout de l'analyse qualitative du contenu, est l'analyse de textes, peu importe leur forme, dans un contexte spécifique[158].

Notre analyse thématique ne rejoint pas celle de Virginia Braun et Victoria Clarke dans le sens où, contrairement à leur approche, nous n'avons pas établi des codes spécifiques, par exemple dans un programme d'analyse qualitatif comme NVivo, pour séparer et codifier nos thèmes[159]. La thèse n'est pas divisée par thèmes, mais bien par milieux. Néanmoins, l'analyse qualitative de contenu a débuté par l'analyse thématique pour relever différents thèmes qui semblaient s'installer, presque de soi, dans les milieux étudiés. Évidemment, différents thèmes

[157] Drisko et Maschi, *Content Analysis*, p. 83.
[158] Philipp Mayring, « Qualitative Content Analysis », *Forum Qualitative Sozialforschung / Forum : Qualitative Social Research* 1, no. 2 (2000), cité par Drisko et Maschi, p. 85-86.
[159] Virginia Braun et Victoria Clarke, *Thematic Analysis: a Practical Guide* (Californie: SAGE, 2022).

peuvent se manifester dans un milieu, mais l'un d'eux semble toujours prédominer. Enfin, la signification des thèmes et leur relation avec le contexte nous interpellent, mises en évidence par une analyse relationnelle du contenu, plutôt que la fréquence de leur émergence, ce que fournirait une analyse conceptuelle du contenu.

Premiers travaux académiques sur Montferrand

La majorité des écrits à propos de Jos Montferrand se veulent biographiques. Montferrand est inclus dans de nombreuses compilations d'hommes forts du Québec et on s'inspire surtout de la soi-disant « biographie » écrite par Benjamin Sulte[160]. Certains de ces auteurs qui se basent sur les écrits de Sulte offrent, à leur tour, ce qu'ils décrivent comme une biographie de Jos Montferrand tout en proposant une courte analyse du symbolisme du personnage.

Jacques Gouin, qui commente un article de Lysiane Gagnon publié dans *La Presse*, indique que Jos Montferrand « symbolisait, à son époque, l'asservissement collectif qui nous subjuguait ». Selon Gouin, bien que Jos Montferrand ressorte de l'histoire en tant que batailleur, le souvenir du personnage ne doit pas être diminué à une « pénible constatation ». Il conclut que Montferrand doit être perçu comme « le symbole stylisé d'une ère qu'il ne faudrait plus jamais revivre », une ère caractérisée par la bataille et le « recours aux moyens de défense les plus primitifs », soit l'usage des poings[161].

De son côté, Louis-Marie Bourgoin ancre son analyse de Jos Montferrand dans le climat violent de l'Outaouais. Contrairement à Gouin, Bourgoin ne met pas d'accent sur la bataille, mais sur le métier. Il soutient qu'en tant que contremaître de chantier et guide de cages, Jos

[160] Par exemple, Ben Weider, *Les hommes forts du Québec de Jos Montferrand à Louis Cyr* (Trois-Pistoles : Éditions Trois-Pistoles, 1999) ; Luc Gonthier, *Les hommes forts du Québec* (Montréal : Caractère, 2015).
[161] Jacques Gouin, « Jos Montferrand. Histoire, légende et symbole », *Asticou*, nº 3 (1969) : p. 5-9, p. 9.

Montferrand symbolisait « la reconquête canadienne-française[162] » de l'Outaouais. Il conclut que Montferrand doit être honoré en tant que « représentant de ces hommes merveilleux qui ont ouvert notre région au développement économique[163] », soit les cageux et les bûcherons qui travaillaient sur les deux rives de la rivière des Outaouais.

Gérard Goyer et Jean Hamelin dans une analyse des premières biographies de Jos Montferrand écrites par Laurier (1868), Montpetit (1884) et Sulte (1884), indiquent que Montferrand était un héros pour « un peuple nostalgique et inquiet, en quête d'un symbole sur lequel il pourrait projeter ses peurs, ses frustrations et ses rêves[164] ». Alors que les auteurs débutent leur analyse avec une biographie du personnage dans le cadre du *Dictionnaire biographique du Canada*, ils présentent les premiers écrits en termes de constructions idéologiques où Montferrand illustre « le prolongement de l'idéologie cléricale, ruraliste et nationaliste des élites ». Selon Goyer et Hamelin, l'importance de Jos Montferrand comme héros s'explique par le fait « que plus une collectivité se perçoit faible et menacée, plus elle s'accroche à des géants », concluant qu'en étudiant la situation des francophones de l'Amérique du Nord, on aperçoit que leur fixation avec le culte de la force, et Jos Montferrand, n'est pas qu'une simple coïncidence. Alors que Goyer et Hamelin, au moment où ils écrivent leur article en 1977, terminent en indiquant que Jos Montferrand, « fort différent de celui des générations précédentes », continu d'être un « élément du pays symbolique », leur analyse du personnage porte sur les années 1866 à 1925, période où Montferrand est présenté en tant que héros national par Laurier, Montpetit, Sulte et, dans une certaine mesure, Gérard Malchelosse[165].

---

[162] Louis-Marie Bourgoin, « Jos Montferrand, contremaître de chantier et guide de cage », *Asticou*, nº 23 (1980) : p. 34-39, p. 34.
[163] Bourgoin, p. 38.
[164] Goyer et Hamelin, « MONTFERRAND, dit Favre, JOSEPH ».
[165] Goyer et Hamelin.

Déjà, dans ces « nouvelles » présentations biographiques de Jos Montferrand, un symbolisme est attribué au personnage. D'un côté, un reflet de l'industrie forestière, d'un autre, un héros d'une nation opprimée. Pour cette raison, nous reviendrons à ces œuvres dans les chapitres d'analyse.

Comme Goyer et Hamelin, Michel Prévost offre différentes notices biographiques de Jos Montferrand, mais en portant attention à la figure de Montferrand en Outaouais. Les multiples travaux et présentations de Prévost à propos de Jos Montferrand font de lui un des acteurs principaux dans la construction des représentations du personnage dans la région de l'Outaouais. Nous y reviendrons donc dans les chapitres d'analyse. En tant qu'ancien archiviste en chef de l'Université d'Ottawa et toujours président de la Société d'histoire de l'Outaouais, l'intérêt de Prévost pour l'histoire de la région se manifeste dans ses travaux sur Jos Montferrand. En plus d'offrir une biographie du personnage, il fait un recensement des différentes représentations toponymiques de Montferrand dans la région. Outre ses propos sur l'appropriation de Jos Montferrand en tant que mascotte par l'équipe professionnelle de football canadien, le Rouge et Noir d'Ottawa en 2014, Prévost n'offre pas d'analyse du personnage en tant que symbole identitaire au-delà de l'Outaouais.

Du côté anglophone, la majorité des travaux à propos de Jos Montferrand sont des traductions des premières biographies. Alors que Joan Finnigan publie une traduction anglophone de la biographie écrite par Sulte, elle ajoute des entrevues effectuées dans les années 1970 avec des Ontariens anglophones qui offrent leurs perceptions du personnage. La figure de Montferrand est construite à travers les versions variées de la légende qu'ils

évoquent[166]. Cette approche est fort intéressante pour répertorier différentes interprétations qui circulent dans le milieu anglophone de l'Est ontarien et de la vallée de l'Outaouais.

Pour terminer, George Monteiro se distancie de la pratique d'offrir une biographie de Jos Montferrand avec l'analyse de la présentation du personnage écrite par André-Napoléon Montpetit en 1884. Il soutient que Montpetit situe la biographie de Montferrand dans un cadre légendaire en insérant un événement marquant — la bagarre contre sept frères — dans la vie de l'homme fort dans le but de créer une légende. Monteiro affirme que cet événement est un produit de l'imagination de Montpetit basé sur la légende de la bête à sept têtes[167]. Monteiro offre par ailleurs la seule analyse de la représentation de Jos Montferrand aux États-Unis. Il étudie l'évolution de la légende canadienne-française dans les légendes américaines et analyse Montferrand en tant que « prototype historique » et « signification ethnique » aux États-Unis durant l'immigration canadienne-française. Il démontre cependant que l'image et le nom de Jos Montferrand changent rapidement dans le milieu américain, au point d'être oubliés par les Canadiens français des États-Unis[168]. Monteiro propose des arguments importants sans toutefois identifier les sources qui les appuient.

Contrairement à la tendance d'offrir une révision biographique de Jos Montferrand ou d'analyser les premières biographies du personnage, notre thèse n'est pas biographique. Nous offrons la première analyse de l'appropriation du personnage de Jos Montferrand en explorant les différentes représentations qui en découlent dans différents milieux. À l'instar de Goyer et Hamelin qui commentent le symbolisme de Montferrand dans les premiers écrits entre 1866 et

---

[166] Joan Finnigan, *Giants of the Ottawa Valley* (Burnstown: General Store Publications, 1981).
[167] George Monteiro, « Montferrand meets the McDonalds : Freezing one Frame in the Growth of a Legend », *Canadian Folklore canadien* 6 (1984): p. 95-101.
[168] George Monteiro, « Histoire de Montferrand: l'Athlete Canadien and Joe Mufraw », *The Journal of American Folklore* 73, nº 287 (1960): p. 24–34.

1925, nous analysons ce symbolisme depuis 1959, moment où Jos Montferrand est revitalisé dans l'imaginaire populaire par la chanson de Gilles Vigneault. Finalement, notre thèse offre aussi la première analyse des représentations de Jos Montferrand comme élément important dans la conceptualisation d'une référence et d'une identité.

Le cas des États-Unis : justification d'omission

Un des buts initiaux de cette thèse était d'inclure une analyse des représentations de Jos Montferrand aux États-Unis. La question de la présence de Jos Montferrand dans ce pays fut posée à plusieurs reprises et par plusieurs chercheurs, dont George Monteiro et Michel Prévost. Monteiro conclut qu'il n'y a pas eu de présence *physique* de la part de Jos Montferrand dans les milieux franco-américains. Le mouvement des Canadiens français vers les industries dans le Nord-est américain entraîne le transport de la tradition orale dans les quartiers francophones ce qui résulte en la présence de Jos Montferrand dans les légendes forestières des États-Unis. Selon Jean-Pierre Pichette, le Jos Montferrand américain n'est qu'une « adaptation », un résultat du contact entre francophones du Québec et Franco-Américains « d'origine »[169].

Pour sa part, ce qui interpelle Prévost n'est pas tant la présence *physique* de Montferrand, mais plutôt sa présence *toponymique*. Prévost se questionne sur l'absence de Jos Montferrand dans la toponymie franco-américaine[170]. L'étude de Monteiro et la présence de Jos Montferrand dans plusieurs légendes du bûcheron américain Paul Bunyan démontrent que le héros canadien-français était connu dans le milieu américain, mais son absence dans la toponymie ne permet pas d'ancrer sa visibilité sur le territoire ni son importance en tant que symbole identitaire[171]. Il est

[169] Jean-Pierre Pichette, « La diffusion du patrimoine oral des Français d'Amérique », dans Claude Poirier (dir.), *Langue, espace, société. Les variétés du français en Amérique du nord* (Québec : Presses de l'Université Laval, 1994), p. 127-143 ; p. 135.
[170] Prévost et Vigneau, « Un géant en Outaouais : entretien autour du personnage de Jos Montferrand », Vidéo YouTube.
[171] W.B. Laughead, *The marvelous exploits of Paul Bunyan* (Minneapolis : Red River Lumber Co., 1922); James Stevens, *Paul Bunyan* (New York: Garden City Pub. Co, 1925); Esther Shepard et Kent Rockwell, *Paul Bunyan*

possible que la panoplie de noms qui fait référence au personnage complique la situation. Comment identifier les représentations du personnage au cœur de notre analyse parmi les divers noms qui circulent dans la culture populaire américaine ? Jos Montferrand ? Joe Mufferaw ? Joe Mofero ? Le Mufraw ? Joe Murphy ? Joe Mouffreau ? Joe Mouffron ? La multiplication des noms dans son appropriation et sa réappropriation retire le réel de la légende, faisant place à un personnage qui n'arrive pas à la hauteur du bûcheron américain Paul Bunyan dont le nom, aux États-Unis, a acquis une notoriété incontestable.

Cette thèse ne pourra répondre à cette question ni apporter une nouvelle réponse à la présence américaine de Jos Montferrand. Nos recherches auprès de centres d'archives et notre correspondance avec plusieurs professeurs et archivistes franco-américains nous ont convaincus de mettre cette analyse de côté, étant donné le manque de sources primaires, afin de nous concentrer sur la présence québécoise et ontarienne des représentations de Jos Montferrand.

Notre recherche du côté américain

Pour repérer les archives potentielles aux États-Unis, nous avons commencé par l'étude de George Monteiro, publié en 1960. Le but premier n'était pas de nier la présentation légendaire de Montferrand, mais bien d'examiner sa présence physique. Notre lecture de Monteiro nous a amenés à consulter le livre de Jacques Ducharme écrit en 1943 qui indique que selon un certain Adolphe Robert, Jos Montferrand aurait vécu dans le comté de Manchester au New Hampshire[172]. Quoique Ducharme maintienne que Robert était un témoin, il n'inclut aucune

(San Diego: Harcourt Brace Jovanovich, 1985); Marion Vallat Emrich et George Gershon Korson, *The child's book of folklore* (New York: Dial Press, 1947); Frank Shay, *Here Audacity! American Legendary Heroes* (Freeport: Books for Libraries, 1967); Paul Robert Walker, *Big Men, Big Country: a Collection of American Tales* (San Diege: Harcourt, 1993); Helen M. Robinson, *Open Highways, book 4* (Chicago: Scott Foresman, 1965); Louie Blanchard, *The lumberjack frontier; the life of a logger in the early days on the Chippeway* (Lincoln: University of Nebraska Press, 1969); Richard M. Dorson, *America in Legend, Folklore from the Colonial Period to the Present* (New York: Pantheon Books, 1973).

[172] Jacques Ducharme, *The Shadows of the Trees: the Story of French Canadians in New England* (New York: Harper, 1943).

référence. Dans son compte-rendu du livre de Ducharme, Gabriel Nadeau prévient les lecteurs que bien que ce livre soit catégorisé en tant qu'étude historique, ce n'est pas du tout le cas. Nadeau soutient que Ducharme offre une étude « incomplète » qui se termine par une bibliographie imprécise, « problématique et incorrecte[173] ».

À partir de ce manque d'information et ce scepticisme, nous avons contacté des experts dans plusieurs institutions à la recherche de pistes, dont l'Université du Maine[174], le collège Lewiston-Auburn[175], l'Université Acadia[176], le collège Saint-Anselm[177], l'institut francophone du collège Assumption[178] et le American Antiquarian Society[179]. En guise de ressources autres que le livre de Ducharme, les individus qui nous ont offert de l'assistance ont suggéré quatre lectures : le livre de Benjamin Sulte qui se retrouve dans la plupart des universités et des archives franco-américaines, le chapitre de Brigitte Lane dans *Harvard Dissertations in Folklore and Oral Tradition*[180], le *Rhode Island History* écrit et publié par le Rhode Island Historical Society[181] et le *Rhode Island, American Guide Series*[182].

Brigitte Lane arrive à la même conclusion que Monteiro. Elle reprend ses travaux afin de conclure que *la légende* de Jos Montferrand (et non Jos Montferrand, l'homme) arrive aux États-Unis lors de l'exode canadien-français, pour ensuite être modifiée par le transfert culturel et

---

[173] Gabriel Nadeau, « The Shadows of the Trees : the Story of French Canadians in New England, Review », *The Canadian Historical Review* 25, nº 1 (1944): p. 79–80.
[174] Archiviste, Anna Faherty ; Franco-American Programs, Jacob Albert ; Special Collections, Desiree Butterfield-Nagy.
[175] Research and instruction librarian, Maureen Perry ; Archiviste, Anna Faherty.
[176] Professeur, Patrick Lacroix.
[177] Archivist & head of special collections, Keith P. Chevalier ; Professeur, Robert B. Perreault.
[178] Librarian & archivist, Elizabeth M. Lipin.
[179] Head of readers' services, Kimberly Toney.
[180] Brigitte Lane, « Franco-American Folk Traditions and Popular Culture in a Former Milltown: Aspects of Ethnic Urban Folklore and the Dynamics of Folklore Change in Lowell, Massachusetts », dans Albert B. Lord (dir.), *Harvard Dissertations in Folklore and Oral Traditions* (New York & London: Garland Publishing, 1990), p. 180-226.
[181] *Rhode Island History* (Providence: the Rhode Island Historical Society, 1972).
[182] *American Guide Series, Rhode Island: a Guide to the Smallest State* (Boston: Houghton Mifflin Company, 1937).

géographique[183]. Dans le *Rhode Island History*, Jos Montferrand est aussi présenté comme une légende transportée et transformée par l'immigration canadienne-française[184]. Finalement, le *American Guide Series* soutient que « l'homologue de Paul Bunyan », un « hercule canadien-français au nom de Joe Monferrat » qui pouvait soulever une charrue à une main et qui étampait sa botte dans les plafonds de taverne se retrouvait à Woonsocket[185]. Sans accès à des sources primaires pour appuyer ces observations, nous ne pouvons conclure avec certitude que Jos Montferrand s'y retrouvait réellement.

Nous avons mis un terme à nos recherches après plusieurs correspondances avec le professeur Patrick Lacroix de l'Université Acadia. Selon nos recherches, Jos Montferrand « disparaît » entre 1823, l'année qu'il est recruté par la Compagnie de la Baie d'Hudson, et 1827, l'année où il se retrouve dans les chantiers de l'Outaouais. Ceci indique que si Montferrand est allé travailler aux États-Unis, ce serait entre ces deux dates. Selon Lacroix, l'émigration a commencé en 1820 et les Canadiens français se sont rendus au Vermont et dans l'état de New York, car le travail à Woonsocket et les alentours se faisait rare. De plus, pour contrer le point de Ducharme qui indique que Montferrand aurait travaillé pour la manufacture Amoskeag[186], Lacroix soutient que cette compagnie n'existait pas dans les années 1820. Effectivement, la manufacture est fondée dans les années 1830[187], période où Jos Montferrand se retrouvait dans la région de l'Outaouais. Enfin, les études de François Weil, Yves Roby et la thèse de doctorat de Ralph D. Vicero indiquent qu'alors que l'émigration vers la Nouvelle-Angleterre a débuté plus

---

[183] Lane, « Franco-American Folk Traditions and Popular Culture in a Former Milltown », p. 183.
[184] Richard S. Sorrell, « Sports and Franco-Americans in Woonsocket, 1870–1930 », dans *Rhode Island History* (Providence: the Rhode Island Historical Society, 1972), p. 117-126, p. 125.
[185] *Rhode Island: a Guide to the Smallest State*, p. 101.
[186] Ducharme, *the Shadows of the Trees*, p. 164.
[187] Tamara Hareven, *Family Time and Industrial Time the relationship between the family and work in a New England industrial community* (Cambridge: Cambridge University Press, 1982); Tom Long and Stacy Milbouer, «A Brief History and Overview of Amoskeag Falls », *New Hampshire Magazine*, 1 Avril, 2010. https://www.nhmagazine.com/a-brief-history-and-overview-of-amoskeag-falls/

tôt, la période dans laquelle l'émigration canadienne-française est la plus significative est entre 1840 et 1860[188]. Bien que Jos Montferrand prenne sa retraite des chantiers dans les années 1840, il continue d'être maître de cages. Ce qui amène à la dernière hypothèse de Lacroix. Dans les années 1820, l'industrie forestière dans la région de l'Outaouais est à son plus haut. Pour un jeune homme, canadien-français, en recherche d'emploi, se rendre dans les chantiers de l'Outaouais semble plus logique que de chercher un emploi en territoire américain alors que l'émigration au sud de la frontière est peu nombreuse et que l'industrie en Nouvelle-Angleterre est dans ses humbles débuts[189].

Le but de cette section n'était pas de décourager les futurs chercheurs qui s'intéresseront à la présence de Jos Montferrand aux États-Unis. Nous voulions simplement faire preuve de transparence et décrire notre démarche. Lors d'une rédaction d'un projet de thèse, d'un livre ou d'un article, il faut identifier les balises pour assurer sa réalisation. Nous espérons, comme tant d'autres, de voir un jour une analyse beaucoup plus approfondie de la présence symbolique ou physique de Jos Montferrand aux États-Unis et souhaitons, comme Prévost, le développement d'un indice toponymique américain qui indiquerait la présence du personnage dans l'imaginaire collectif franco-américain.

Les données

Contrairement à d'autres Canadiens français qui font figure de symbole identitaire comme Maurice Richard et Louis Cyr, Jos Montferrand n'a laissé qu'une lettre datée en avril 1859 dans laquelle il indique au destinataire qu'il est trop occupé pour l'aider, mais qu'un certain

[188] François Weil, *les Franco-Américains, 1860-1980* (Paris : Belin, 1989) ; Yves Roby, *les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776-1930* (Sillery : Septentrion, 1990) ; Ralph Dominic Vicero, « Immigration of French Canadians to New England, 1840–1900 : a Geographical analysis », (Dissertation, University of Wisconsin, 1968).
[189] Correspondance électronique avec Professor Patrick Lacroix. 22 avril, 2020.

Édouard Trépanier est un homme de confiance qui pourrait lui rendre service[190]. Dans le cas de Maurice Richard, les chercheurs peuvent se fier aux chroniques qu'il a corédigées pour la presse écrite. Louis Cyr, pour sa part, a publié ses mémoires dans *La Presse* et a laissé des archives personnelles dans lesquelles se retrouvent tous les articles de presse qu'il collectionnait[191]. Jos Montferrand n'a pas laissé d'archives documentaires. Cette thèse porte donc entièrement sur des sources secondaires qui offrent leur interprétation du personnage de même que sur des entrevues avec certains des auteurs des représentations de Montferrand depuis 1959.

La collecte

Nous avons visité plusieurs archives dont la collection nationale de la Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) à Montréal, la BAnQ Gatineau, le Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF) à l'Université d'Ottawa, Bibliothèque et Archives Canada à Ottawa et Arnprior & McNad/Braeside Archives à Arnprior. De plus, nous avons commandé certains documents électroniquement du Queen's University Archives à Kingston et du Clara Thomas Archives and Special Collections qui se retrouve dans l'Université York à Toronto. Les bases de données numériques utilisées sont la BAnQ numérique, Eureka, Factiva, EBSCO, Proquest, Pressreader et the Hudson's Bay Company Archives. Nous avons aussi visité plusieurs musées dont, le Bytown Museum à Ottawa, le Musée canadien de l'histoire à Gatineau, le musée de Mattawa et le musée virtuel du patrimoine franco-ontarien. Les expositions muséales permettent de comprendre les représentations de Jos Montferrand au point de vue local, régional et national.

---

[190] Dans son entrevue avec Vigneau, Prévost explique que l'historien Jean-François Lozier soulève un doute à propos de cette lettre. Il demande s'il est possible que quelqu'un ait simplement signé « J. Montferrand » afin de vendre la lettre. Voir à partir de 40 :20. La lettre a été reproduite dans l'article de Jacques Gouin dans *Asticou*. Gouin, « Jos Montferrand. Histoire, légende et symbole », p. 7.

[191] Louis Cyr, *Mémoires de l'homme le plus fort du monde* (Montréal : VLB éditeur, 1980).

La collecte de données a débuté par des recherches sur Internet par mots-clés. Nous voulions voir ce qui ressortait des moteurs de recherche à propos de Jos Montferrand et son homologue anglophone Joe Mufferaw. De plus, une discussion avec notre directrice et directeur de thèse nous a guidés vers Michel Prévost qui, à ce point, avait déjà publié plusieurs articles à propos du personnage. Une conversation préliminaire avec Prévost a soulevé autres sources intéressantes, par exemple un timbre qui illustre Jos Montferrand. De là, nous avons effectué des recherches par mots-clés dans les collections numériques des bibliothèques et archives énumérées plus haut et nous avons compilé des dates clés quand des représentations de Jos Montferrand émergeaient dans l'espace culturel, social et politique. Avec ces dates établies comme des « moments Montferrand », nous avons continué des recherches plus approfondies du contexte de ces dates et l'utilisation de Montferrand lors de ces moments. Un moment, par exemple, peut être l'organisation du Festival des Raftmen de Hull ou l'emplacement d'un monument. Cependant, la technique la plus importante pour nous était l'apparition du mot « Montferrand », « Montferrant » ou « Mufferaw ». Si, par exemple, la recherche de mots-clés identifiait un roman, ou la mention de son nom à l'intérieur d'un roman, le roman était inclus dans le corpus analysé et on tentait de contacter l'auteur. Par cette méthode, nous avons trouvé plusieurs sources consacrées à Montferrand entre 1959 et aujourd'hui et plusieurs articles de journaux qui évoquaient des événements dans lesquelles Montferrand émergeait.

Plusieurs manuels scolaires ont été examinés. Alors que nous avons aussi feuilleté plusieurs synthèses historiques de l'histoire du Québec, de l'Ontario français et du Canada, il y a très peu de synthèses qui incluent Jos Montferrand. Toutefois, les synthèses qui le mentionnent permettent de comprendre comment Jos Montferrand est représenté dans un contexte historique plus large. Plus spécifiquement, nous analysons, par exemple, les différences entre Jos

Montferrand dans une synthèse de l'histoire du Québec et une synthèse de l'histoire du Canada. Ou entre une synthèse écrite en 1970 et une écrite en 2015. Ou même une synthèse écrite en français et une écrite en anglais. Ceci nous permet aussi de voir, premièrement, si la synthèse reflète la référence mise de l'avant et, deuxièmement, si le Jos Montferrand qui s'y trouve rejoint cette même référence.

Notre analyse des manuels scolaires porte sur les héros populaires dans les écoles. Selon Coates et Morgan, le manuel scolaire est souvent la première manifestation d'un passé historique pour l'élève[192]. L'inclusion de Jos Montferrand dans ces manuels offre une analyse du héros populaire dans un contexte plus vaste de l'histoire du Québec et permet de répondre à certaines questions : est-ce que Montferrand est présenté dans un contexte québécois ? Canadien ? Est-il dépeint dans un contexte d'industrie forestière ? Ou dans une description consacrée strictement aux légendes ? Comme avec les synthèses historiques, nous comparons la représentation de Jos Montferrand dans les manuels anglophones aux manuels francophones, en plus de comparer des manuels ontariens aux manuels québécois.

Nous avons compilé plusieurs sources de divers types adressées à la jeunesse, dont le livre, la chanson, le programme télévisé, les jeux interactifs, les bandes dessinées et des livres à colorier. Selon Benoît Melançon, ces données ciblant la jeunesse offrent une représentation additionnelle, un « discours destiné aux enfants[193] ». Notre analyse de ces discours distingue les éléments retenus, comme la bravoure, et ceux rejetés, comme la violence, afin de comprendre comment les représentations de Jos Montferrand destinées à la jeunesse visent une description concise, éducative et attirante.

---

[192] Coates et Morgan, *Heroines and History*, p. 164.
[193] Melançon, *Les yeux de Maurice Richard*, p. 123.

Nous avons aussi réuni des sources pour un public plus mature. Il existe des romans, des chansons, des bandes dessinées, des pièces de théâtre et des programmes télévisés ciblés aux adolescents et aux adultes. Bien que la compilation de sources pour différentes tranches d'âge permette de comparer les ressemblances et différences des représentations pour la jeunesse et le public mature, nous analysons aussi, à travers ces travaux de fiction, les valeurs des créateurs. Comme c'est le cas pour l'historien, l'écrivain, le chanteur, l'auteur de théâtre ou le scénariste adopte une posture spécifique et cherche à livrer un message dans la création de son œuvre. Par notre démarche d'une histoire intellectuelle des représentations de Jos Montferrand, nous analysons la production et la diffusion de ces œuvres. Une analyse du contexte dans lequel un livre est paru ou une chanson est diffusée et de l'année de publication offre une étude plus nuancée des représentations de Montferrand. Les entrevues avec certains auteurs servent par ailleurs à cerner l'intention derrière la représentation d'une version du personnage plutôt qu'une autre.

Afin de comprendre la visibilité du personnage de Jos Montferrand de façon plus large, nous analysons des monuments, la toponymie, des affiches promotionnelles et des festivals. Une statue, un nom de rue, une affiche promotionnelle, un dessin, une plaque commémorative ou une murale sont des éléments dans lesquels on commémore la légende de Jos Montferrand dans l'espace public. Comme avec le livre, nous analysons l'année de réalisation de la commémoration, la personne ou le groupe responsable, l'emplacement et le contexte historique. Finalement, la présence de Jos Montferrand lors d'un festival ou d'une célébration démontre l'importance du personnage pour le groupe ou la collectivité qui organisent l'événement. Par exemple, la mascotte de Jos Montferrand au Festival des Raftsmen de Hull souligne la signification du personnage dans cette fête régionale.

La commercialisation du personnage de Montferrand est l'un des éléments qui émergent dans l'analyse de sa promotion pour un auditoire élargie. Jos Montferrand est transformé en marchandise ou devient le visage d'un produit de vente dans plusieurs milieux. Comme c'est le cas pour la toponymie et les monuments, ces produits diffusent la légende et le personnage de Jos Montferrand à un large public. Du moins, elle offre de la visibilité au personnage et éveil potentiellement la curiosité d'en savoir davantage. Selon Melançon, certains « versants matériels » deviennent des « versants culturels » et s'ancre comme éléments importants pour la représentation d'un personnage et la construction identitaire[194].

La représentation de Jos Montferrand sur des produits commerciaux ne date pas d'hier. Une collection spéciale du musée de l'Histoire canadien inclut une boîte de cigare vendu au début du XXe siècle qui illustre les plus grands exploits du personnage[195]. Sheldon Posen, qui est responsable de cette collection, indique que les boîtes de cigares, et les produits commerciaux en général, « nous permet[tent] de comprendre ce que pensait les gens du passé, qui était important dans leur entourage, s'ils avaient un sens de l'humour et qu'est-ce que voulait dire, pour eux, d'être Canadien[196] ». Il ajoute, dans une correspondance, qu'il est fort probable que la boîte qui représente Jos Montferrand était conçue afin de faire ressortir ce produit. Sans avoir de lien avec le produit comme tel, par exemple le cigare n'aurait pas été de taille plus grande qu'un autre et Montferrand n'a pas été dépeint comme fumeur, l'image de Jos Montferrand aurait attiré un acheteur francophone à Montréal[197]. Nous analysons les produits commerciaux réunis à partir de 1959 pour des fins similaires. Alors que certains produits reflètent l'idée de Jos Montferrand,

---

[194] Melançon, p. 184.
[195] Sous le couvercle, exposition principale. *Le Canada raconté par les boîtes à cigares, 1883-1935.* Boîte Joe Montferrand, daté 1912. *Musée Canadien de l'Histoire*.
https://www.museedelhistoire.ca/cmc/exhibitions/tresors/cigares/cigarbox023f.html.
[196] Sous le couvercle.
[197] Sheldon Posen, correspondance courriel avec l'auteur, 29 avril 2020.

dans le cas d'un café avec une torréfaction élevée, suggérant que le café est aussi fort que le personnage, d'autres n'utilisent Montferrand que pour faire ressortir leur produit du lot. Dans les deux cas, nous tentons de comprendre la signification de la figure légendaire pour les milieux qui produisent et vendent cette marchandise.

Cette thèse repose aussi sur un dépouillement sélectif de plusieurs journaux, de reportages télévisés et de reportages à la radio, en français et en anglais. Nous avons recueilli les journaux à fort tirage dans chacun des milieux. Nous avons aussi effectué une recherche par mots-clés afin d'identifier les événements marquants associés à Jos Montferrand. De plus, nous avons ciblé des moments clés (par exemple, la parution d'un livre ou la tenue d'un festival) dans les bases de données numériques en utilisant la fonction de recherche par mots-clés et par dates spécifiques. La circulation de la figure de Jos Montferrand dans les médias est un indice qu'il était et est encore d'actualité. Les reportages et les journaux alimentent l'analyse des différentes représentations de même que leur contexte de production et de circulation. Pour le Québec, nous avons recueilli des articles du *Journal de Montréal*, de *La Presse*, du *Devoir*, du *Soleil* et du *Montreal Gazette*. Du côté ontarien, les articles analysés proviennent du *Ottawa Citizen*, du *Ottawa Journal*, du *Globe and Mail* et du journal *Le Droit*. *Le Droit* est aussi le quotidien francophone à plus fort tirage en Outaouais. De plus, l'accès à des bases de données numériques a identifié des articles de journaux à moins forts tirages pertinents pour notre analyse. C'est le cas pour *La Gatineau*, *La Revue de Gatineau*, le *Arnprior Chronicle-Guide*, l'*Express* et le *Ottawa Sun*. D'autres reportages proviennent de Radio-Canada et de son homologue anglophone, CBC.

Les entrevues

Nous avons mené des entrevues avec plusieurs acteurs qui ont participé à la représentation de Jos Montferrand afin d'offrir une analyse nuancée des données. L'Annexe A contient le nom des individus avec qui nous avons échangé en mode virtuel, par téléphone ou par correspondance. En raison de la pandémie de Covid-19, il n'a pas été possible d'effectuer d'entrevues en personnes. Ces individus nous ont renseignés sur le processus de création, sur l'interprétation, sur la réception, sur l'audience visée et sur les connaissances de chacun des acteurs à propos de Montferrand de même qu'à propos de l'impact du contexte historique sur le sens donné à Jos Montferrand. En effet, il est important de comprendre « l'intellectuel » qui produit la représentation que d'analyser l'œuvre quand on entame une histoire culturelle.

Nous voulions discuter avec tous les acteurs qui ont produit, à leur façon, une représentation de Jos Montferrand dans un roman historique, une chanson, un article dans la presse populaire, etc. Puisque notre étude débute en 1959 et que certains projets furent réalisés dans les années 1960, quelques acteurs étaient décédés lorsque nous avons entamé notre thèse. Après avoir reçu le certificat d'approbation éthique (voir Annexe C), si leur courriel était disponible sur Internet, nous avons envoyé des courriels directement aux personnes responsables des œuvres. Si ce n'était pas le cas, nous avons communiqué avec la maison d'édition ou les agents afin d'être mis en contact avec ces acteurs. Les gens qui ont accepté de discuter avec nous ont reçu par la suite le formulaire de consentement qu'ils devaient lire, signer et retourner avant la date de l'entrevue.

Quelques acteurs préféraient échanger par courriel, alors nous leur avons envoyé le guide d'entrevue et ils ont répondu aux questions par écrit. Un va-et-vient par courriel a ensuite permis de clarifier des réponses et tenter d'ouvrir un échange plus poussé.

Nous avons posé les mêmes questions à tous les participants. Nous voulions savoir, entre autres, comment ils connaissaient Jos Montferrand, ce qui a mené à la production de leur œuvre, ce qu'ils cherchaient à accomplir, comment ils percevaient Jos Montferrand, etc. Ayant analysé les œuvres et les entrevues médiatiques, nous avons rédigé des questions spécifiques à leur représentation de Jos Montferrand de même que des questions pour approfondir des informations provenant du contenu médiatique dans le but de susciter une discussion plus large et offrir l'opportunité à chacun et chacune de partager leur expérience et réalisation.

Finalement, avec le consentement des participants, les entrevues par Zoom et par téléphone furent enregistrées. Nous avons retranscrit toutes les entrevues par écrit afin de faire l'analyse du contenu et l'analyse narrative. Par un processus d'analyse itérative entre les transcriptions et les œuvres, nous étions en mesure de faire des liens et d'expliquer quelques thèmes en fonction du contexte de production et de la réception de l'œuvre.

Structure du projet

Cette thèse est structurée par milieu. Cette structure permet de présenter chaque représentation de Jos Montferrand dans son entourage respectif. Par la suite, les représentations seront comparées et contrastées. Il est important aussi, dans chacun des chapitres, de présenter les représentations de Jos Montferrand chronologiquement afin d'analyser l'évolution temporelle des représentations. Puisque l'histoire évolue, la figure de Montferrand devrait suivre cette tendance.

Afin de réaliser cette structure, la thèse est divisée en chapitre. En excluant le prochain chapitre, chaque chapitre correspond à un milieu, par exemple l'Outaouais. Diviser la thèse par milieu indique que Jos Montferrand est évoqué dans plusieurs endroits. Comment se fait-il qu'un personnage comme Jos Montferrand, pourtant simple travailleur forestier qui a vécu à Montréal

et qui a travaillé dans la région de l'Outaouais, soit remémoré dans plusieurs milieux? La réponse pourrait être liée à la période historique dans laquelle a vécu Montferrand. Il est né à Montréal et a travaillé dans la région de l'Outaouais avant l'acte d'Union de 1840. Lors de cette période, la frontière géographique et identitaire entre le Québec et l'Ontario n'existait pas ; les chantiers forestiers de l'Outaouais se retrouvaient autant au Québec qu'en Ontario. Les deux endroits partagent le même système économique, politique et culturel. Jos Montferrand était un Canadien, qui signifie francophone du Canada avant l'imposition du terme Canadien français, qui a circulé et marqué différentes régions au Québec et en Ontario. Par la suite, le Canada est uni et les frontières provinciales s'érigent. Cependant, la légende de Jos Montferrand est déjà établie des deux côtés de la frontière ; il « appartient » aux Canadiens français du Québec (plus tard Québécois) comme aux Canadiens français de l'Ontario (plus tard Franco-Ontariens). Dans ce cas, il se prête facilement à une récupération multiple.

Il est aussi intéressant de noter sa présence dans les légendes anglophones de l'Est ontarien et de la vallée de l'Outaouais. L'industrie forestière n'était pas seulement composée de travailleurs francophones. Montferrand transigeait avec des marchands et des draveurs anglophones aussi. Puisque l'industrie forestière s'étale sur les deux rives de la rivière des Outaouais, nous pouvons proposer l'hypothèse que la légende de Jos Montferrand, propagée par la tradition orale, s'est répandue dans les contes de bûcherons anglophones qui à leur tour répandaient son nom, maintenant anglicisé et transformé en Joe Mufferaw, dans les familles anglophones de l'Est ontarien et de la vallée de l'Outaouais. Le sixième chapitre démontre sa continuité dans les légendes anglophones des communautés de l'Est ontarien et de la vallée de l'Outaouais associées à la foresterie de la région.

Le prochain chapitre décrit la « première représentation » de Jos Montferrand, soit la « biographie » écrite par Benjamin Sulte, campé dans son contexte canadien-français caractérisé par une industrialisation et une urbanisation rapide. Cette « première représentation » est le reflet de la référence canadienne-française construite durant cette période historique et sert de source pour les différentes constructions de Jos Montferrand à partir de 1959. La synthèse de cette œuvre permet, dans les chapitres suivants, d'indiquer ce qui est préservé et ce qui est rejeté dans les transformations de Montferrand dans le travail de la mémoire et de la référence.

Le troisième chapitre analyse les représentations de Jos Montferrand dans la région de l'Outaouais. L'analyse débute en Outaouais, car c'est le milieu dans lequel la présence de Montferrand est la plus ressentie. Dans les années 1960, la Commission de la Capitale nationale se procure plusieurs acres de terrains sur l'Île de Hull afin d'y établir un centre gouvernemental fédéral. Pour certains, ces constructions fédérales prennent l'allure d'un empiètement sur le sol québécois. Confrontés à une présence grandissante du milieu fonctionnaire, les gens de Hull, et de l'Outaouais, tente de se construire une identité à partir d'un passé industriel : celui de l'ère forestière et des cageux. Jos Montferrand est évoqué dans ce contexte afin de répondre à une redéfinition identitaire évoquée par l'emplacement de nombreux lieux de mémoire. Cependant, il peut aussi être question de redéfinition référentielle.

Il est important de noter que, dans sa genèse de la société québécoise, Fernand Dumont conceptualise la référence à partir du concept de la nation, et non de la région. Cependant, dans un article dans lequel Dumont analyse l'idée d'une référence « régionale », il postule qu'il n'y a pas nécessairement d'incompatibilité entre la référence « nationale » et la référence « régionale »[198]. La région de l'Outaouais demeure un cas intéressant. Dumont explique que la

[198] Fernand Dumont, « Mouvements nationaux et régionaux d'aujourd'hui », *Cahiers internationaux de sociologie* 66 (1979) : p. 5-17.

région est définie par les gens qui l'habitent ; ils l'interprètent « comme un pays qui possède des paysages, des genres de vie et parfois un langage particulier », pour établir ce que Dumont appelle une « personnalité régionale[199] ». Cependant, lorsque des gens de l'externe aménagent la région, ils deviennent des « définiteur[s] de la situation » qui conçoivent la nation d'une vue externe[200]. Dans le cas de l'Outaouais, on réfère aux Canadiens anglais et au gouvernement fédéral qui s'installent dans la région, et à la culture québécoise qui s'ajoute à la culture locale de l'Outaouais. La présence d'une vue interne et d'une vue externe illustre la dualité de la région. D'un côté, Dumont évoque la région qui « suscite un langage vide », qui est un contenant vide ou une « coque vide » qui attend de se faire remplir par un définiteur externe, et de l'autre, comme un endroit qui « suscite un langage plein », une région qui a son bagage historique et sa mémoire historique sur laquelle elle s'appuie afin de se définir[201]. Cette dualité dans la région pointe à la possibilité qu'il y ait deux références dans la région de l'Outaouais : québécoise (avec la persistance canadienne-française) et canadienne-anglaise. Bien qu'il y ait persistance de la référence canadienne-française dans les représentations régionales de Jos Montferrand, des sédiments d'une référence canadienne-anglaise peuvent aussi émerger. Il est cependant important de noter que l'Outaouais n'est pas une version miniature du Québec. Le concept de la référence « régionale » ne postule pas que les idéologies nationales sont inévitablement reproduites au niveau local ou régional. Les gens de l'Outaouais tentent d'inscrire une spécificité régionale lors d'une période de bouleversement identitaire.

Le chapitre suivant analyse la figure de Jos Montferrand dans le milieu franco-ontarien, spécifiquement dans l'Est ontarien. L'industrie forestière du XIXe siècle, dans lequel se retrouve

[199] Dumont, p. 12.
[200] Dumont, p. 11.
[201] Dumont, p. 12-13.

Jos Montferrand, est à son apogée dans cette région. Ce quatrième chapitre présente un contraste intéressant entre la manière dont l'Outaouais québécois représente Montferrand comparé à l'Outaouais ontarien. Le Jos franco-ontarien est inséré dans un contexte de lutte linguistique et culturel. Les Franco-Ontariens, en tant que minorité importante de la province de l'Ontario, doivent constamment lutter pour leurs droits, leur présence, voire leur continuité dans la durée. Montferrand, dans ce cas, devient le héros d'une communauté qui ressent, presque perpétuellement, l'oppression de la majorité anglophone.

Le cinquième chapitre analyse les représentations de Jos Montferrand au Québec. Pour cette thèse, il était important de séparer l'Outaouais du reste du Québec. Premièrement, la présence de Montferrand est beaucoup plus grande dans la région de l'Outaouais, ce qui devient un élément important en soi. Deuxièmement, la manière dont le personnage est représenté diffère dans chacun des milieux. Finalement, non seulement l'Outaouais se retrouve entre deux rives et deux langues, elle se retrouve aussi, par moments, entre deux références : québécoise et canadienne-anglaise. Cette position à cheval rend intéressant le développement de la représentation de Jos Montferrand à l'intérieur de deux références. En ce qui concerne le milieu québécois, les représentations de Montferrand sont analysées depuis le contexte de la Révolution tranquille et du désir d'être autonome, voire, pour certains, souverain. Les enjeux politiques du Québec créent une plateforme intéressante sur laquelle nous pouvons faire ressortir la figure de Jos Montferrand. Les Québécois, depuis les années 1960, sont en recherche d'une identité propre à eux. Suffit de voir si Jos Montferrand peut fournir des pistes.

Le sixième chapitre analyse les représentations de Jos Montferrand dans le milieu anglophone ; spécifiquement dans la vallée de l'Outaouais et l'Est ontarien. Le plus grand nombre de représentations du personnage en anglais se retrouvent dans cette région. Comme

c'est le cas pour le milieu outaouais et franco-ontarien, l'industrie forestière a eu un impact significatif sur le développement de cette région. De plus, en tant que bûcheron et cageux dans cette industrie, Jos Montferrand aurait côtoyé les employés forestiers des deux langues, laissant sa marque dans l'imaginaire francophone et anglophone. Dans ce cas, il est presque naturel que Montferrand fasse surface exclusivement dans ce milieu. Le milieu anglophone offre une analyse intéressante, car il y a un contraste important dans lequel Montferrand est représenté. Bien que des folkloristes et chercheurs aient à cœur de reproduire la représentation proposée par Sulte, il existe aussi une tradition orale anglophone qui dépeint Mufferaw différemment, notamment par un dessin de l'homme fort destiné aux jeunes et des représentations pour une visée économique. Le milieu anglophone de l'Est ontarien et de la vallée de l'Outaouais présente le plus de cas de tourisme de la mémoire. Par l'appropriation culturelle, on transforme Montferrand en produit de consommation associé au tourisme régional.

Finalement, dans la conclusion, nous revisitons les grands traits de la thèse afin de noter les contrastes entre les représentations de Jos Montferrand dans la durée et entre les milieux analysés. De plus, nous évoquons ce que les représentations de Jos Montferrand enseignent à propos de la référence canadienne-française et de sa persistance dans la durée. Contrairement à l'école de pensée de la « rupture », notre approche conceptuelle indique que la référence canadienne-française a bel et bien persisté à la suite de la Révolution tranquille. Ce positionnement conceptuel est évoqué par l'analyse de Jos Montferrand par milieu et dans la durée depuis 1959. Finalement, cette thèse offre l'opportunité de se questionner à propos de la rédaction d'une histoire culturelle et sur la place de la mémoire dans l'écriture de l'histoire. Jos Montferrand est un produit mémoriel sur lequel les gens reflètent leurs aspirations et leurs craintes. La mémoire, à son tour, est un élément important dans la construction identitaire.

CHAPITRE 2 : Le récit dominant

La « première vie » de Jos Montferrand se termine avec son décès. La tradition orale assure une « deuxième vie » au personnage en propageant sa légende tout en amplifiant ses exploits. À l'instar de Gérard Goyer et Jean Hamelin, les représentations de Jos Montferrand évoquées dans cette thèse contribuent à sa « troisième vie », déclenchée par le feuilleton de sir Wilfrid Laurier en 1866[1]. Cette « troisième vie » est alimentée par le contexte historique dans lequel elle est établie. De plus, dans le cas de la biographie par Benjamin Sulte, cette « troisième vie » reflète la référence en place lors de sa production ce qui inclut, selon Fernand Dumont, un recours à l'utopie et à la mémoire[2]. Le but de ce chapitre est d'analyser le début de cette « troisième vie » en présentant le récit dominant, la biographie de Jos Montferrand écrite par Benjamin Sulte en 1884, dans son contexte historique. Sulte écrit l'histoire commémorative de Montferrand en l'insérant dans son entourage socioculturel et dans ses propres idéologies. Jos Montferrand et ses exploits deviennent des reflets de la référence canadienne-française conceptualisée vers la fin du XIXe siècle.

L'analyse de ce récit dévoile plusieurs référents, qui servent de paramètres identitaires, qui se retrouvent dans cette référence. Ces paramètres reviendront dans les prochains chapitres lorsque nous analyserons la persistance de la référence canadienne-française et l'emplacement de lieux de mémoire dans un contexte changeant. Bien que ce chapitre analyse en détail l'œuvre de Sulte, utilisée par la majorité des acteurs à partir de 1959 afin de construire leurs propres représentations, nous incluons la compilation d'hommes forts d'André-Napoléon Montpetit, présentée sous forme d'articles au nom de « Tour de force » dans *l'Opinion publique* à partir de

[1] Gérard Goyer and Jean Hamelin, « MONTFERRAND, dit Favre, JOSEPH » dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol.9, Université Laval, 2003, http://www.biographi.ca/fr/bio/montferrand_joseph_9F.html.
[2] Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise* (Montréal : éditions du Boréal, 1993).

1871[3] et ensuite compilée en livre en 1884, afin de montrer que la présentation du personnage par Sulte n'est pas unique dans son temps. De plus, Sulte réfère par moment à l'œuvre de Montpetit. Le livre de Montpetit en dit aussi énormément sur les pensées et les craintes des auteurs à la fin du XIXe siècle. Cependant, le récit de Sulte demeure le plus important dans notre cas, car il est le seul, à notre connaissance, entièrement consacré à Jos Montferrand ; Montpetit n'offre que quelques anecdotes.

Laurier mériterait sans doute une place dans cette thèse si le feuilleton était complet. Quoique l'éditeur de *l'Indépendance canadienne,* Médéric Lanctôt, annonce que le feuilleton serait publié en entier en quelques mois, le journal cesse d'exister pour des raisons financières après la publication de seulement deux extraits du travail de Laurier[4]. Comment se fait-il que Laurier montre de l'intérêt pour Jos Montferrand, au point d'écrire une biographie d'une « centaine de pages » selon Lanctôt[5]?

Laurier commence à s'intéresser au personnage lors de son séjour dans les Cantons de l'Est. Atteint par des quintes de toux qu'il croyait être la tuberculose, Laurier quitte Montréal pour se rendre dans cette région où il devient rédacteur en chef pour le journal le *Défricheur*. Laurier explique à un ami qu'il avait beaucoup de temps libre, surtout lorsque le journal cesse d'être publié. Afin de se distraire, Laurier écrit à propos de différents habitants. La légende de Jos Montferrand lui parvient par des histoires orales racontées par des amis qui lui rendent visite[6].

---

[3] Exemple, *L'Opinion publique*, 16 novembre 1871 ; 23 novembre 1871.
[4] Une partie du feuilleton est publiée dans *L'Indépendance canadienne* 22 avril 1868 et *L'Indépendance canadienne* 25 avril 1868.
[5] Gilles Lemieux, « La vie de l'illustre Joe Montferrand par sir Wilfrid Laurier » *Asticou,* nº 8 (1971) : p. 27-34; p. 29.
[6] Lemieux, p. 28.

La raison pour laquelle Laurier développe une telle fixation pour Montferrand n'est pas claire. Cependant, il consacre énormément de temps au personnage au point de se perdre dans son œuvre ; Laurier explique que « sans y penser [il] avai[t] écrit presque toute la vie du célèbre voyageur[7] ». Selon Laurier, « Montferrand réunit dans sa personne, tous les traits du caractère national et tous aussi complètement développés que le puisse comporter la nature humaine[8] ». Il ajoute que « chez lui, la bravoure indomptée, la force musculaire, la soif des dangers, la résistance aux fatigues – ces qualités distinctives du peuple d'il y a cinquante ans – furent poussées à un degré presque prodigieux[9] ». Nous sommes d'avis que la clé pour comprendre l'intérêt de Laurier se retrouve dans ce passage.

Alors que Montpetit compare Montferrand aux Français d'avant la Conquête[10], Laurier le compare aux hommes qui vécurent 50 ans avant l'écriture de son œuvre. Fait-il référence aux hommes du Parti canadien qui opposaient les dirigeants politiques britanniques et demandaient une certaine autonomie pour le peuple canadien? L'hypothèse est logique lorsque nous notons les dates et lorsque nous reconnaissons que Laurier, avant d'être premier ministre du Canada, était un des fondateurs du Parti rouge, successeur du Parti canadien, devenu le Parti patriote. Laurier devient aussi le vice-président et, selon Gilles Lemieux, « une des âmes dirigeantes » de l'Institut canadien, « ce foyer du libéralisme[11] ». Il n'est pas surprenant dans ce cas que Laurier postule qu'« aucun nom, après celui du grand Papineau (chef du Parti patriote), n'a été plus popularisé, partout où sur la terre d'Amérique, se parle la langue de France[12] ». Est-ce que Laurier voit en Montferrand les désirs de son ancien parti? Comme Sulte, est-ce qu'il associe Jos

[7] Lemieux.
[8] Lemieux, p. 31.
[9] Lemieux.
[10] A. N. Montpetit, *Nos hommes forts. Napoléon Mathurin, héroïque naufragé* (Québec : C. Darveau, 1884).
[11] Lemieux, « La vie de l'illustre Joe Montferrand par sir Wilfrid Laurier », p. 28.
[12] Lemieux, p. 30.

Montferrand au Parti patriote et à leur cause? Malgré cet intérêt, Montferrand ne fait qu'une courte apparition dans ces deux publications dans lesquelles Laurier, sans offrir d'exemples, mentionne la générosité du personnage, sa soif du danger, et sa force musculaire[13]. Finalement, l'œuvre de Laurier est mise de côté, car ni Montpetit ni Sulte n'y réfèrent.

Contexte

Le réveil religieux

Histoire de Montferrand, l'athlète canadien par Benjamin Sulte est publié lors d'une période marquée par le renouveau religieux. À partir de 1840, les Canadiens français se retournent vers l'Église et la religion catholique afin d'adresser certaines craintes liées à leur existence et afin d'atténuer une anxiété. Alors que René Hardy présente ce « renouveau » ou ce « réveil » religieux comme un phénomène planifié de l'avance par le haut[14], nous sommes du même avis que Louis Rousseau qui soutient que le renouveau vient du bas ; d'un besoin de la population auquel répond le clergé[15]. Cette demande survient à la suite de plusieurs événements troublants : un déclin économique, une difficulté dans l'agriculture due à un manque de terre à cultiver, l'échec des rébellions de 1837-1838, l'acte d'Union associé à l'assimilation, un contingentement des professions libérales (avocat, médecin, etc.) et le début de l'émigration aux États-Unis.

À la tête de ce renouveau, Mgr Ignace Bourget, le porte-étendard du mouvement ultramontain, recrute auprès de plusieurs ordres religieux européens afin de combler le manque de prêtres et répondre aux besoins des Canadiens français[16]. Selon Bourget, l'Église était un

---

[13] Lemieux, p. 31.
[14] René Hardy, *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec, 1830-1930* (Montréal : Boréal, 1999).
[15] Louis Rousseau, « Note de recherche : à propos du 'réveil religieux' dans le Québec du XIXe siècle : où se loge le vrai débat? », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 49, nº 2 (1995) : p. 223-245.
[16] Roberto Perin, *Ignace de Montréal. Artisan d'une identité nationale* (Montréal : Boréal, 2008).

joueur important dans l'éducation, le bien-être, la politique, et la santé « ce qui assurait, à ses yeux, la perpétuation d'une société unique et distincte en Amérique du Nord[17] ». Sous Bourget et l'ultramontanisme, le Québec est dirigé par une Église-nation ou une « religion nationale[18] » dans laquelle « les prêtres ont le droit d'intervenir dans la politique » et où « l'État est dans l'Église et non l'Église dans l'État[19] ». Selon Philippe Sylvain, ce système paraissait au clergé « seule capable de sauver le christianisme de "l'esprit moderne", de la "société moderne", de ce qu'il avait "d'antichrétien au fond de tous les systèmes actuels"[20] ».

La mainmise de l'Église est surtout apparente dans la politique autour de la Confédération. Selon Marcel Bellavance, pour le Québec, la Confédération n'a pas été un « choix libre ». Le clergé catholique fait preuve d'une participation « militante » envers l'acceptation de la Confédération et l'élection du Parti conservateur comme premier gouvernement québécois post-confédération. Bellavance démontre que, par « la chaire et le confessionnel », le clergé prêchait les bienfaits de la Confédération et promouvait le candidat conservateur en privant le sacrement à ceux qui votaient pour l'opposition[21]. Selon Yvan Lamonde, cette « influence indue » n'est qu'un élément du pouvoir de l'Église. Son réel désir d'autorité se retrouve dans le « programme catholique » en 1871 ; « un projet de parti politique […] sur lequel devraient s'engager des députés éligibles par de "vrais" catholiques[22] ». Selon

---

[17] Perin.
[18] Gabriel Dussault, *Le Curé Labelle. Messianisme, utopie et colonisation au Québec, 1850-1900* (Montréal : Hurtubise HMH, 1983), p. 325.
[19] Dumont, *Genèse de la société québécoise*, p. 225-226.
[20] Philippe Sylvain, « Quelques aspects de l'antagonisme libéral-ultramontain au Canada français », dans Jean-Paul Bernard (dir.), *Les idéologies québécoises au 19e siècle* (Montréal : Éditions Boréal express, 1973), p. 127-149 ; p. 129.
[21] Marcel Bellavance, *Le Québec et la Confédération : un choix libre? Le clergé et la constitution de 1867* (Sillery : Éditions du Septentrion, 1992).
[22] Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec, volume 1 : 1760*-1896 (Montréal : Éditions Fides, 2000) p. 367-368.

Fernande Roy, la présence de cette Église-nation cause un discours « passéiste et rétrograde » qui vient opposer la campagne et l'agriculture à la ville et l'industrie[23].

Pourtant Mgr Bourget était impliqué dans une « révolution institutionnelle » qui permet aux Canadiens français de « s'approprier l'espace urbain industriel et d'y enraciner leur culture[24] ». Selon Roberto Perin, cette « cléricalisation de la société » permet aux Canadiens français de s'intégrer dans la ville et l'industrie[25]. Il est vrai, comme l'indique Dumont, qu'un discours de la survivance émerge lors de cette période. Cependant, alors que le discours présente une population « vouée à l'immobilisme » et présente un peuple « résigné à une condition d'infériorité qui lui paraît congénitale[26] », Dumont insiste pour dire qu'il est « inévitable [que la survivance] soit animé par le besoin d'un dépassement[27] ». Mgr Bourget soutenait que le peuple canadien-français était « entièrement chez lui au Québec » et qu'ils « ne sont ni conquis, ni subjugués, ni inférieurs[28] ». Le discours de Bourget révèle un désir de s'affirmer au lieu de se replier sur soi-même, reflétant ainsi une certaine idée de progrès.

La modernité et l'urbanisation

C'est ce que Perin démontre dans sa biographie de l'archevêque. Il soutient que la thèse qui défend que l'ultramontanisme, Mgr Bourget en tête, « aurait tourné le dos à la modernité et plongé le Québec dans un long sommeil hibernal qui aurait duré jusqu'à la Révolution tranquille » est fausse[29]. Bien que le clergé et certaines élites s'opposaient à la modernité, surtout au matérialisme, à l'urbanisation et à l'industrialisation, le discours n'était pas rétrograde. Effectivement, le parti au pouvoir était conservateur et ses idéologies étaient conservatrices,

---

[23] Fernande Roy, *Histoire des idéologies au Québec aux XIXe et XXe siècles* (Montréal : Boréal, 1993), p. 38.
[24] Perin, *Ignace de Montréal*, p. 94.
[25] Perin.
[26] Dumont, *Genèse de la société québécoise*, p. 187, 236.
[27] Dumont, p. 236.
[28] Perin, *Ignace de Montréal*, p. 21.
[29] Perin, p. 14.

mais, comme l'explique Gabriel Dussault, ce conservatisme était « sélecti[f] et sectoriel […][30] ». Les élites prônaient la préservation de « notre langue, nos institutions et nos droits », mais ils n'opposaient pas la modernité et le progrès. Au contraire, les élites incluent dans leurs discours sur soi-même « la science, le progrès technologique, le développement urbain et industriel[31] ». Pour certains, les centres industriels causaient des « défections et des défaillances morales de toutes sortes » au point où le catholicisme était « démantelé[32] ».

Selon Dumont, la présence de « l'Autre », soit l'anglo-protestant, complexifie le rapport à l'urbanisation, car elle apporte la domination des Canadiens français par « l'étranger[33] ». Dussault soutient qu'alors que la prolétarisation des francophones était perçue négativement, la prolétarisation aux mains des « étrangers » était bien pire[34]. Dans ce sens, les Canadiens français étaient encouragés à quitter la ville afin de se soustraire à l'oppression anglophone.

De plus, la ville et l'industrie étaient perçues comme néfastes à la santé et à la virilité. Morris Mott utilise le terme « crise urbaine » pour définir le sentiment d'émasculation causé par la modernisation. Selon lui, l'industrialisation était la cause principale de la sédentarité due à la mécanisation de l'industrie. La sédentarité, par la suite, cause une santé chancelante et, ultimement, l'émasculation de l'homme[35]. Jeffrey Vacante illustre le même discours dans son étude sur la masculinité canadienne-française aux XIXe et XXe siècles. Afin de contrer la perception de l'émasculation causée par la sédentarité liée à l'industrialisation, les Canadiens anglais adoptent un discours militariste, surtout axé sur la participation à la guerre des Boers en

[30] Dussault, *Le curé Labelle*, p. 331.
[31] Dussault.
[32] Léon Gérin dans Dussault, p. 14.
[33] Dumont, *Genèse de la société québécoise*, p. 266.
[34] Dussault, *Le curé Labelle*, p. 26.
[35] Morris Mott, « One Solution to the Urban Crisis: Manly Sports and Winnipeggers, 1900–1914 », *Urban History Review/Revue d'histoire urbaine* XII, nº 2 (1983): p. 57-70.

Afrique du Sud[36]. Selon Mott, afin d'écarter tout risque d'émasculation, les Canadiens anglais participent au sport organisé[37].

À cette époque, le sport organisé au Canada était surtout réservé aux anglophones des classes moyennes et élevées, aussi nommés les amateurs[38]. Les Canadiens français pour leur part se tournent plutôt vers les activités de force et l'agriculture. Vacante illustre cet engagement dans la ruralité en évoquant le discours du clergé qui prêchait aux Canadiens français catholiques d'être méfiant de la ville et de l'industrialisation, car, dû à la « overcivilization », elles étaient la cause de « poverty, overcrowding, disease, loose morals, and unhealthy bodies ». Selon le clergé, la vie agraire était favorable pour le développement d'une masculinité virile[39]. Le journal ultramontain, les *Mélanges religieux,* utilise un discours similaire à celui que révèle Vacante. L'abbé Jean-Baptiste Proulx soutient que les plaisirs de la ville « ruinent la santé, amollissent les constitutions, tandis qu'un exercice rude et continu forme ces natures mâles et vigoureuses qui assurent la force et la prépondérance aux peuples adonnés aux travaux des champs[40] ». Faisant allusion aux points néfastes de la ville et de l'industrie, le curé Antoine Labelle soutient que « l'ouvrier peut gagner parfois plus d'argent que le cultivateur, mais la constitution du premier se détériore au travail délétère des fabriques et l'affaiblissement de ses descendants qui suivent la même carrière ne fait que progresser de génération en génération et entraîne les maux lamentables qui sont la plaie des pays manufacturiers[41] ».

---

[36] Jeffrey Vacante, *National Manhood and the Creation of Modern Quebec* (Vacouver: UBC Press, 2017), p. 31.
[37] Mott, « One Solution to the Urban Crisis: Manly Sports and Winnipeggers, 1900–1914 ».
[38] La notion de l'amateurisme dictait qui avait accès au sport organisé. Dans le cas du sport organisé au Canada au XIXe siècle, seulement les gens avec assez d'argent et de temps libre pouvaient participer ; dans ce cas, pour la plupart, les Canadiens anglais. Voir Alan Metcalfe, *Canada Learns to Play : the Emergence of Organized Sport, 1807-1914* (Toronto: Oxford University Press, 1987). Pour certaines exceptions et la participation de certains Canadiens français, voir Paul R. Dauphinais, « A Class Act : French-Canadians in Organized Sport, 1840-1910 », *International Journal of the History of Sport* 7, nº 3 (1990): p. 432-442.
[39] Vacante, *National Manhood and the Creation of Modern,* p. 20.
[40] Abbé Jean-Baptiste Proulx, cité par Dumont, *Genèse de la société québécoise*, p. 268.
[41] Le curé Labelle, cité par Dumont, p. 263.

Emparons-nous du sol

La colonisation devient une des solutions à l'oppression et à la crise urbaine. Selon Dussault, elle « constitue l'un des phénomènes les plus importants de la seconde partie du XIXe siècle québécois[42] ». Le but de la colonisation n'était pas de retrouver les anciennes habitudes attachées au repli de soi et à l'agriculture, mais bien, selon Dumont, de « *refonder* la nation dans une croisade de reconquête » afin d'« édifier en parallèle une société différente[43] ». Il ajoute que pour certaines élites, la colonisation est une « revanche sur le destin[44] », un désir de recommencer à neuf « sur un territoire encore vierge, patrimoine incontesté de la nation où elle dominera à son tour[45] ». Au fond, selon Dussault, un des buts était de « conquérir nos conquérants[46] ».

Ce discours est clair dans les actions de Mgr Bourget. Perin démontre que l'archevêque prêchait la colonisation des Cantons de l'Est, « une enclave anglo-protestante, favorisant ainsi leur occupation du territoire québécois[47] ». Dans cette « utopie de reconquête » « anti-colonialiste[48] », l'agriculture n'est pas le point focal. On prône l'industrie, l'exploitation de ressources naturelles et la construction de nouvelles villes. Le clergé joue un rôle important. Ceux qui dirigent les colons vers de nouveaux territoires sont perçus comme des « missionnaires colonisateurs » alors que les « curés de campagne » prêchent les bienfaits de la colonisation du haut de la chaire et tentent de recruter des colons supplémentaires[49]. Sous la supervision de l'Église, la colonisation prend une tournure messianique à en devenir une mission providentielle.

---

[42] Dussault, *Le curé Labelle*, p. 7.
[43] Accent dans l'originale. Dumont, *Genèse de la société québécoise*, p. 263.
[44] Dumont, p. 265.
[45] Dumont.
[46] Dussault, *Le curé Labelle*, p. 332.
[47] Perin, *Ignace de* Montréal, p. 46.
[48] Dussault, *Le curé Labelle*, p. 333, 328.
[49] Dussault, p. 9.

Selon Dussault, lorsqu'on est subordonné à un pouvoir externe, dans ce cas-ci une force dominante anglophone et protestante, on se retourne vers un messianisme ethnique afin de justifier nos actions[50].

La colonisation devient aussi la solution pour contrer une émigration à grande envergure : lorsqu'on colonise notre pays, on n'émigre pas. Dussault démontre que le clergé considérait l'émigration aux États-Unis comme la cause d'un « affaiblissement numérique » important, surtout en ce qui a trait aux nombres de catholiques francophones[51]. La conclusion du clergé n'est pas exagérée. Selon Yves Roby, entre 1840 et 1900, plus de 400,000 Canadiens français émigrent aux États-Unis, spécifiquement dans le Nord-est américain, afin de travailler dans l'industrie du textile[52]. Ralph D. Vicero révèle qu'en seulement 20 ans, de 1840, marquant le début de la période la plus importante de l'émigration aux États-Unis, à 1860, 70,000 Canadiens français quittent leurs terres pour se rendre dans les industries américaines[53]. Les causes sont nombreuses. Selon François Weil, les terres au Québec sont saturées et plusieurs d'entre elles ne produisent plus de bonnes récoltes. Il ajoute que les problèmes agricoles étaient causés par « une faiblesse du drainage », un manque de connaissance en matière d'agriculture « moderne » apportée par l'industrialisation, et par le fait que les sols manquaient d'engrais[54]. Selon Roby, ce « courant du trop-plein agricole[55] » poussait les Canadiens français à se diriger vers les industries[56].

---

[50] Dussault, p. 325.
[51] Dussault, p. 26.
[52] Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776-1930* (Sillery : Septentrion, 1990).
[53] Ralph Dominic Vicero, « Immigration of French Canadians to New England, 1840–1900 : a Geographical analysis », (Dissertation, University of Wisconsin, 1968), p. 148.
[54] François Weil, *Les Franco-Américains, 1860-1980* (Paris : Belin, 1989), p. 14.
[55] Terme utilisé par Paul Ohl. Paul Ohl, *Louis Cyr, une épopée légendaire* (Outremont : les éditions Libre Expression, 2005), p. 48.
[56] Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776-1930,* p. 19.

Alors que le développement de la ville de Montréal amène un mouvement d'urbanisation significatif, la ville n'était pas une bonne option pour cette population rurale. D'un côté, comme nous l'avons démontré, le clergé décourageait l'établissement en ville des Canadiens français et de l'autre, comme le démontrent Jean Hamelin et Yves Roby, comparé aux habitants ruraux, les Canadiens français de la ville éprouvaient plus de misères, entre autres en étant plus pauvres et en ayant un taux plus élevé de morts infantiles[57]. De plus, outre les exhortations du clergé, le secteur industriel en développement était encore trop peu développé pour absorber le surplus de main d'œuvre provenant du milieu rural[58]. Finalement, malgré l'établissement de « petits Canadas » aux États-Unis afin d'accueillir les Canadiens français et leur offrir un sentiment d'appartenance, les études de Roby et de Weil démontrent que ces nouveaux Franco-Américains vivaient dans la misère ; ils vivaient dans des conditions insalubres, travaillaient entre 60 et 74 heures par semaine, et étaient mal rémunérés[59].

Bien que l'élite cléricale vienne a accepté l'émigration en percevant l'établissement de « petits Canadas » comme une mission providentielle de la propagation du catholicisme aux États-Unis, dans un premier temps, elle était opposée à ce que les Canadiens français quittent leur terre. Voici la réaction du père Zacharie Lacasse : « Lâches! Qui avez abandonné votre patrie, quand elle pouvait vous nourrir, soyez esclaves! Déserteurs de la plus belle des causes, portez sur votre front courbé vers la terre les stigmates du déshonneur[60] ». Selon l'abbé Henri-Raymond Casgrain, le Franco-Américain « a jeté bien loin de lui le solide vêtement d'étoffe du pays que sa bonne mère lui avait fait au départ[61] ». Paul Ohl révèle la présence de rumeurs que

---

[57] Jean Hamelin et Yves Roby, *Histoire économique du Québec (1851-1896)* (Montréal : Fides, 1971), p. 7.
[58] Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776-1930.*
[59] Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776-1930* ; Weil, *Les Franco-Américains, 1860-1980.*
[60] Père Zacharie Lacasse, *Une mine produisant l'or et l'argent* (Québec : Darveau, 1880), p. 78. Cité par Paul Ohl. Ohl, *Louis Cyr, une épopée légendaire*, p. 66.
[61] Abbé Henri-Raymond Casgrain, « Lettres américaines », *L'Opinion publique*, 30 mars 1882. Cité par Paul Ohl. Ohl, *Louis Cyr, une épopée légendaire*, p. 66.

les familles d'émigrés ne baptisaient plus leurs enfants, ce qui, selon le clergé, était inacceptable[62].

Histoire de Montferrand, l'athlète canadien

Au moment de la publication de la biographie de Jos Montferrand, le mouvement de colonisation est encore en cours, l'attrait des industries aux États-Unis cause encore plusieurs familles à quitter leur terre, la modernisation continue son chemin, mais l'idéologie ultramontaine perd son feu. Bien que l'ultramontanisme ne soit plus la voix dirigeante de ces mouvements, la religion catholique et le clergé ne sont pas moins présents et influents. Comme le démontre René Hardy, entre 1880 et 1920, malgré le repoussement du pouvoir ultramontain, l'abstention à la messe se fait rare[63].

Voilà où se retrouve la référence canadienne-française qui influence Benjamin Sulte. Une référence à la fois catholique et conservatrice, sans être rétrograde. Elle se nourrit d'une mémoire de conquête face à l'oppresseur anglophone, de survivance et de la force présente dans un passé révolu ainsi que d'une utopie de reconquête et d'un désir d'être maître de son destin. La référence influence aussi l'historiographie qui se développe au même moment. Dans le cas de François-Xavier Garneau, qui publie son *Histoire du Canada depuis sa découverte à nos jours* entre 1840 et 1852, Dumont démontre qu'en utilisant une mémoire d'oppression, l'auteur construit son histoire du Canada selon la même utopie de reconquête qui mettait les Canadiens (français) en lutte constante contre une force externe ; contre les « sauvages » lors du Régime français et contre les Anglais lors du Régime britannique[64]. De plus, Dumont illustre que malgré son approche libérale à l'histoire du Canada qui oppose le cléricalisme, Garneau fait preuve de

[62] Ohl.
[63] Hardy, *Contrôle social et mutation*.
[64] Dumont, *Genèse de la société québécoise*, p. 287.

conservatisme en insistant sur le fait que les Canadiens « soient fidèles à eux-mêmes » et qu'ils ne se « laissent pas emporter par le brillant des nouveautés sociales et politiques. Ils ne sont pas assez forts pour se donner carrière sur ce point ». Selon Garneau, puisque la force des Canadiens (français) vient de leurs traditions, ils ne doivent pas s'en éloigner et ne doivent pas les changer abruptement[65].

Pour sa part, influencé par le renouveau religieux et la référence canadienne-française, l'abbé Jean-Baptiste Ferland publie son *Cours d'histoire du Canada* entre 1861 et 1865. Par une présentation axée sur l'influence de la religion et de l'Église catholique, Ferland évoque le passé du Canada français comme un moment d'exaltation en raison de la présence de la religion dans la culture francophone. Alors que Garneau se penche sur la politique, Ferland évoque l'action des missionnaires, surtout en ce qui a trait à l'établissement du Régime français et la lutte contre les peuples autochtones[66]. Dans le cas de Garneau et de Ferland, le recours à une mémoire de survivance contre un danger externe entraîne une utopie de reconquête par le peuple canadien-français.

Finalement, la religion et la sauvegarde d'un peuple sont aussi des thèmes prépondérants dans l'œuvre de l'abbé Henri-Raymond Casgrain. Casgrain écrit l'histoire en se référant à la même mémoire de survivance que ses contemporains. Selon lui, la Providence assure le succès des explorateurs français et l'établissement du Régime français. La Conquête, qu'il marque, comme Garneau, en tant que rupture, assure une « renaissance dans la population », propulsée par la présence de « jeunes et vaillants » fidèles. Selon Casgrain, afin d'assurer la survivance, les Canadiens (français), comme l'indique d'ailleurs Garneau, doivent « rester fidèles à eux-

[65] François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, tome IV, p. 317. Cité par Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, p. 292.
[66] Dumont, p. 301-303.

mêmes[67] ». Plus tard, dans ses *Légendes canadiennes*, Casgrain peint l'illustration de son « brave pionnier » : « les cheveux au vent, un éclair dans les yeux, le front sillonné d'une balle […] près de sa charrue, tenant de la main gauche son fusil dont la batterie fumerait encore, de la main droite, versant l'eau du baptême sur le front de son ennemi vaincu et mourant qu'il vient de convertir à la foi[68] ». Réelle illustration du Canadien français conquérant qui, par la force et par la fidélité à ses traditions (la présence de la charrue), assure la survivance de ses coutumes et de sa religion.

Dans tous les cas, à partir de la moitié du XIXe siècle, et surtout à la suite des échecs des insurrections, les historiens canadiens-français évoquent le passé comme une période qui propulse la « nouvelle » nation canadienne-française dans l'avenir. Ce discours s'ancre dans la naissance du Canada français comme projet national, un projet conçu avec une référence construite à partir d'une mémoire de survivance et d'une utopie de reconquête, qui à son tour, assure la survivance du projet et de la nation dans la durée.

De son côté, Sulte produit la commémoration de Montferrand en reflétant cette référence et en renvoyant à la même mémoire, la même utopie et le même désir. L'auteur utilise certains éléments de son entourage afin de construire une représentation, voire un modèle du parfait Canadien français. Il est important de rappeler que selon Patrice Groulx lorsqu'il y a commémoration, il y a réinvention du passé afin de définir l'horizon d'une collectivité[69]. À l'instar de Pierre Nora, cette réinvention répond à une crainte de l'oubli[70].

---

[67] Henri-Raymond Casgrain, *Histoire de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation précédée d'une esquisse sur l'histoire religieuse des premiers temps de la colonie* (Desbarats : Québec, 1864). Cité par Dumont, *Genèse de la société québécoise*, p. 303-304.
[68] Henri-Raymond Casgain, *Œuvres complètes*, tome III (Montréal : Beauchemin, 1896). Cité par Dumont, *Genèse de la société québécoise*, p. 305.
[69] Patrice Groulx, *Pièges de la mémoire. Dollard des Ormeaux, les Amérindiens et nous* (Hull : Collection Asticou, 1998), p. 10.
[70] Pierre Nora, « Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux », dans Pierre Nora (dir)., *Les Lieux de Mémoire, vol. 1 : la République* (Paris : Éditions Gallimard, 1984) p. xvii-xlii.

Ce lieu de mémoire, la biographie de Jos Montferrand, est écrit et publié lors d'une période de modernisation importante. Le peuple et l'homme d'antan, représentatifs d'une force et d'une survivance importante, se font remplacer par les industries et les professions manufacturières. Sulte reconduit la mémoire afin d'empêcher l'oubli de cette période héroïque et masculine. De plus, dans la biographie de Jos Montferrand, la référence est perpétuée et affichée aux lecteurs à travers la pratique mémorielle et la commémoration. Les thèmes évoqués dans l'œuvre de Benjamin Sulte qui forment la représentation du héros sont : la religion, l'oppression et le protecteur, la présence de l'oppresseur anglophone, l'urbanisation, la colonisation, l'émigration et la masculinité. Ces thèmes sont des reflets de la référence canadienne-française et répondent au désir de Sulte d'inscrire une mémoire d'ancêtres courageux et forts dans la durée.

Benjamin Sulte

Finalement, la manière dont Sulte aborde son sujet doit aussi être considérée. L'analyse de Patrice Groulx aide à comprendre Sulte en tant qu'auteur de la biographie de Montferrand ainsi que son implication dans la représentation de son personnage. En premier lieu, sans préciser que Sulte était rétrograde, Groulx indique qu'il était « un tenant de l'agriculturisme et du conservatisme social[71] ». Bien que l'agriculture ne soit pas un point central de la biographie de Jos Montferrand, Benjamin Sulte raconte l'histoire d'un homme qui quitte le milieu urbain afin de poursuivre une carrière dans les chantiers. Dans son *Histoire des Canadiens français*, Sulte fait des héros des « habitants qui ont fait souche » et, par l'action de la commémoration, rend ces gens, « eux », en « nous », les « membres de la nationalité » du présent[72]. Nous le rappelons, Jos

[71] Patrice Groulx, « Benjamin Sulte, père de la commémoration », *Journal of the Canadian Historical Association* 12 (2001): p. 49–72, p. 51.
[72] Groulx, p. 54

Montferrand n'est pas un bourgeois ni un membre de l'élite, il est un homme de « chez nous », un héros de proximité.

De plus, un des objectifs de Sulte est de « prouver que ses compatriotes (les Canadiens français) ne sont ni une anomalie historique, ni une présence indésirable en Amérique, ni les résidus dégénérés de la civilisation française[73] ». N'est-ce pas ce que Mgr Bourget tente de faire à son tour? Ou le curé Labelle qui élut le peuple canadien-français comme les colonisateurs d'une nouvelle collectivité en parallèle à l'oppresseur anglophone? À notre avis, voilà l'objectif de la biographie de Jos Montferrand. Benjamin Sulte, tout en ancrant son œuvre dans la référence, tente de démontrer, à travers le Canadien français modèle, Jos Montferrand, que les Canadiens français ne sont pas des anomalies, mais bien un peuple fort et persévérant. Dans sa représentation de Montferrand, certains éléments sont oblitérés afin de présenter une image favorable ; une étape nécessaire, selon François Dosse, lors de la commémoration d'un personnage[74].

Finalement, Groulx démontre que Sulte souhaite « l'enracinement et l'épanouissement de la nation en Amérique du Nord » en respectant la tradition, en renforçant le Québec comme foyer national, par la colonisation, l'instruction et l'enrichissement[75]. Sulte écrit la biographie de Jos Montferrand en y transmettant ses désirs et ses peurs. Jos Montferrand devient son lieu de mémoire et la biographie sert « de bastion » sous lequel il défend l'identité de sa « race ».

Toutefois, la question se pose : pourquoi Jos Montferrand? Comment est-ce que Sulte a rencontré le personnage et d'où provient son intérêt pour ses exploits? Comme ce fût le cas pour Laurier, les intentions de Sulte ne sont pas explicitées dans la biographie qu'il rédige. Nous

---

[73] Groulx.
[74] François Dosse, *La marche des idées : Histoire des intellectuels – histoire intellectuelle* (Paris : Édition la découverte, 2003), p. 91.
[75] Groulx, « Benjamin Sulte, père de la commémoration », p. 55.

supposons que Montferrand entre dans l'imaginaire de Sulte lorsqu'il travaillait au parlement à Ottawa. Sulte explique que son but initial était de publier dans la presse une histoire d'Ottawa et il se fonde surtout sur l'histoire orale des habitants de la région lors de l'ère de la drave. Cependant, il décide de détacher Montferrand du lot et de lui consacrer une biographie[76]. Mais pourquoi Jos Montferrand? À l'instar de Groulx, nous pouvons conclure que Sulte avait une admiration pour les héros ou les hommes forts canadiens-français d'autrefois. Cette admiration est claire dans la manière dont Sulte présente Jos Montferrand. Sous sa plume, Montferrand ressort comme un homme sans failles, représentant d'un passé honorable et courageux. Selon Sulte, Montferrand « personnifie un monde déjà disparu, des mœurs d'un autre âge, des coutumes dont l'étude nous surprend[77] ». Il réfère au monde dans lequel régnait la loi du plus fort et où le combat était fréquent. Ailleurs, Sulte indique que Montferrand « symbolise son époque – on ne saurait contester qu'il en fût le type le plus extraordinaire[78] ». En écrivant cette biographie de Montferrand, Sulte cherche à « faire ressortir son mérite » en énumérant ses nombreux exploits[79].

L'étude de Jennifer Connor offre aussi des pistes pour comprendre l'intérêt de Benjamin Sulte envers Jos Montferrand spécifiquement et la force canadienne-française en général. Connor campe l'œuvre de Sulte dans le contexte du développement scientifique des années 1880. Elle propose que l'auteur, à travers sa représentation de Jos Montferrand, voulait démontrer que la force canadienne-française était un phénomène évolutionnaire façonné par le climat nordique et le territoire rugueux du Canada[80]. Connor précise qu'alors que la théorie de Charles Darwin sur

---

[76] Benjamin Sulte, *Histoire de Montferrand, l'athlète canadien* (Montréal: Camyré et Braseau, 1884), p. 48
[77] Sulte, p. 47.
[78] Sulte, p. 35.
[79] Sulte, p. 38.
[80] Jennifer Connor, « The Legend of Joseph Montferrand and its Scientific Context in the 1880s », *Canadian Folklore canadien* 8 (1986) : p. 7-20.

la sélection naturelle et l'influence de l'environnement existe depuis 1859, elle est acceptée dans le milieu scientifique entre 1880 et 1890, moment où Sulte et Montpetit publient leurs œuvres sur les hommes forts canadiens-français[81].

Le climat froid, le terrain rugueux, et les conditions difficiles sont des facteurs qui ont formé la force « naturelle » des Canadiens français. Connor retrouve Montferrand dans une étude écrite par Dr William Hingston à propos de l'impact du climat canadien sur la vie et la santé. Selon Hingston, le climat canadien a formé la force et le caractère de Jos Montferrand (et des ancêtres français). Selon lui, Jos Montferrand a fait un portage de plus de 505 livres sur une période de 18 heures sans prendre de pause. Sur un groupe de neuf hommes, seulement Montferrand et « un indien » ont survécu[82].

Benjamin Sulte évoque aussi l'environnement canadien dans une publication précédente. La biographie de Jos Montferrand paraît pour la première fois en 1883 dans la collection *Mélanges historiques* dans laquelle Sulte inclut plusieurs courtes histoires incluant une biographie de George-Étienne Cartier et une histoire du jeu d'échecs[83]. Cette première biographie de Montferrand ne se termine pas avec la mort du personnage comme c'est le cas dans le livre consacré entièrement au héros. Une section additionnelle présente d'autres hommes forts et leurs exploits. Un passage en particulier est à retenir. Selon Sulte, certaines circonstances influencent le développement de l'homme canadien[84] : « l'air, le sol, le manger, le boire, la vie que l'on mène – en un mot l'hygiène[85] ». Selon lui, « la nature est un grand laboratoire de

[81] Connor, p. 18.
[82] William Hingston, *the Climate of Canada and its Relation to Life and Health* (Montréal: Dawson Brothers, 1884). Cité par Connor, p. 13.
[83] Gérard Malchelosse (dir.), *Mélanges historiques. Études éparses et inédites de Benjamin Sulte* (Montréal : G.Ducharme, 1924), p. 7.
[84] À noter que pour Sulte, le terme Canadien indique les Canadiens de langue française; Canadiens français.
[85] Malchelosse, *Mélanges historiques*, p. 58.

chimie, composé de salles, de compartiments, de corridors. Il s'agit de tomber dans la bonne chambre[86] ». Il n'y a aucun doute que, selon Sulte, Jos Montferrand soit tombé dans la bonne.

Il est important de souligner que Sulte se fit aux anecdotes et à l'histoire orale. Le seul texte à sa disposition et dont il emprunte des passages est la compilation d'hommes forts écrite par André-Napoléon Montpetit. Tout au long de la biographie, Sulte indique qu'il a rédigé son œuvre en se servant du bouche-à-oreille. Telle personne lui a raconté que. Il a entendu tel exploit lors d'une discussion avec telle personne. Il a « plus d'une fois entendu dire […][87] ». Et il se fit à plusieurs « témoins de la scène[88] ». Il clarifie qu'il va toujours « aux informations » pour en apprendre davantage, mais ces « informateurs » sont, pour la plupart, des petits-fils d'un tel[89]. En fermeture, il explique qu'il a rencontré Jos Montferrand « vers 1860 » au marché Bonsecours à Montréal[90]. Cependant, il donne l'impression aux lecteurs qu'il n'a pas réellement rencontré l'homme, mais bien qu'il l'ait vu au loin, car il raconte que Montferrand saluait les commerçants et se rendait chez le boucher. Le passage d'une discussion avec Montferrand provient de la compilation de Montpetit. En note de bas de page sur la dernière page, Sulte indique : « inutile de dire que dans cet écrit j'ai fait de mon mieux à l'aide de renseignements parfois diffus et peu faciles à vérifier. La critique à le champ libre. Je donne ce que je sais[91] ». Alors que Sulte soutient que les exploits de Montferrand « ne souffrent point contradiction », il est difficile d'établir ce que Orrin E. Klapp appel une « mémoire vraie » du personnage. Cependant, cela importe peu. Nous soutenons que Sulte offre la première *représentation* de Jos Montferrand, et

[86] Malchelosse, p. 59.
[87] Sulte, p. 36
[88] Sulte, p. 27.
[89] Par exemple, un petit-fils l'informe que Jos Montferrand n'a jamais perdu de bataille. Sulte, p. 36.
[90] Sulte, p. 45.
[91] Sulte, note de bas de page, p. 47.

non un texte véridique. À travers les anecdotes, Sulte peint une image positive de son héros qui rejoint la référence mise en place et son contexte historique.

Jos Montferrand, la représentation

Goyer et Hamelin soutiennent que Sulte, Montpetit et Laurier embellissent la vie de Jos Montferrand et agrandissent ses exploits. Selon eux, les traits de Montferrand « visaient à valoriser la collectivité et à exorciser les frayeurs populaires[92] » qui étaient, à la fin du XIXe siècle, l'urbanisation, l'industrialisation, les conflits politiques, les conflits ethniques, la sous-représentation dans l'économie, l'émigration aux États-Unis, etc. Rappelons que selon Klapp, le héros, dans ce cas Jos Montferrand, est évoqué lorsqu'une collectivité est sujette à une réorientation sociale pour devenir un personnage avec lequel un groupe se crée un lien de fierté et d'union[93]. Il devient aussi l'image de l'idéal et évoque les attitudes appropriées et souhaitées. Selon Goyer et Hamelin, « comme figure populaire, Montferrand en vint à incarner les idéaux, l'éthique et les aspirations de la collectivité canadienne-française ». Dans le cas de Sulte, le personnage est un « prolongement de l'idéologie cléricale, ruraliste et nationaliste des élites ». Bien que Sulte, en tant que membre de l'élite, s'en empare, son Montferrand demeure un héros de proximité qui est associé au peuple et non à la classe supérieure. Les auteurs concluent que dans la lutte, des « Canadiens français trouvèrent dans la légende de Montferrand des raisons d'espérer et de se valoriser[94] ».

Le jeune Jos

Joseph (Jos) Montferrand naît en 1802 à Montréal, dans le quartier Saint-Laurent, un quartier dans lequel se retrouvaient plusieurs tavernes. Le thème de la religion apparaît tôt dans

[92] Goyer et Hamelin, « MONTFERRAND dit Favre, JOSEPH ».
[93] Orrin E. Klapp, « Hero Worship in America », *American Sociological Review* 14, nº 1 (1949): p. 53-62, p. 62.
[94] Goyer et Hamelin, « MONTFERRAND dit Favre, JOSEPH ».

la représentation du personnage. Dans un aperçu de la jeunesse de Montferrand, Sulte explique qu'il « manifestait de la piété » dès un très jeune âge et « une grande confiance en Dieu et une profonde vénération pour la Sainte-Vierge[95] ». Sa piété était si impressionnante que le révérend M. Sauvage, qui a fait sa première communion, « le citait comme exemple à ses condisciples[96] ». Avec cette piété venait une force héréditaire presque surnaturelle.

La notion de la force héréditaire revient souvent dans la biographie de Jos Montferrand et dans l'histoire de la force canadienne-française et québécoise. Sulte indique que les Canadiens français doivent leur force aux « voyages si célèbres de nos compatriotes [français] [qui] ont fourni à la race canadienne un contingent énorme de vigueur physique[97] ». Dans plusieurs analyses, on aperçoit une admiration pour les hommes du passé jumelée à une lamentation de la faiblesse du présent. Certaines études qui datent du XXe et XXIe siècle décrivent la même théorie : les Canadiens français, et plus tard les Québécois sont forts, car leurs ancêtres étaient forts. Donald Guay présente « la force des Québécois » en rappelant l'histoire des immigrants français. Selon lui, on insistait sur le fait que les hommes français qui devaient coloniser la Nouvelle-France « soient de bons jeunes garçons bien robustes » et que les femmes soient « saines et fortes[98] ». Guay se penche sur la thèse de la sélection naturelle afin d'expliquer que les gens qui survivaient au voyage vers la nouvelle terre et à l'environnement canadien étaient la source de la force héréditaire[99].

Selon Ben Weider, la force des Canadiens français provient de la France et du travail physique lié à l'agriculture ; mode de vie par excellence lors de la période de la colonisation[100].

---

[95] Sulte, *Histoire de Montferrand*, p. 5.
[96] Sulte, p. 5
[97] Malchelosse, *Mélanges historiques*, p. 59.
[98] Donald Guay, « La force des Québécois », *Cap-aux-diamants*, n° 69 (2002) : p. 10-12, p. 10.
[99] Guay, p. 11.
[100] Ben Weider, *Les hommes forts du Québec de Jos Montferrand à Louis Cyr* (Trois-Pistoles : Éditions Trois-Pistoles, 1999), p. 7-8.

Luc Gonthier est du même avis, « il fallait être doté d'une force physique et d'une endurance hors du commun pour défricher cette terre neuve et la cultiver dans des conditions climatiques nettement plus difficiles qu'en France, la mère patrie[101] ». André Napoléon Montpetit fait aussi l'éloge des hommes français en introduction de sa compilation d'hommes forts près de 120 ans plus tôt. Selon lui, un Français valait facilement dix Anglais[102]. Ces hommes forts, qui devaient leur force à « l'âme et à la foi » portaient de gros poids que les contemporains de Montpetit considéraient comme « écrasant[103] ». Les hommes du passé étaient « forts et braves [et] avec du cœur plein le corps, ils bravaient le froid, le chaud, la tempête, la faim, la soif » ; ils étaient des protecteurs avec « le fanatisme du drapeau, et une haine envenimée contre l'Anglais[104] ».

Et Jos Montferrand dans tout cela? « Montferrand était l'homme de [son] grand-père, l'homme d'une génération de pionniers, d'explorateurs, de voyageurs hardis[105] ». Selon Montpetit, Jos Montferrand avait une « personnalité nationale[106] » et choisissait la mort avant la fuite[107]. Dans sa jeunesse, une pensée venait à l'esprit de Montpetit lorsqu'il entendait parler de Montferrand : « comme j'étais fier alors d'être Canadien![108] ». Selon Édouard-Zotique Massicotte, la force canadienne-française provient d'un « héritage qui n'est pas à dédaigner[109] ». Les Canadiens d'avant étaient « robustes, braves, résistants et agiles » et ont acquis cette « réputation » « par des actes héroïques et des prouesses extraordinaires[110] ». Massicotte fait aussi allusion à la thèse de la sélection naturelle lorsqu'il explique que « nos pères furent sobres,

---

[101] Luc Gonthier, *Les hommes forts du* Québec (Montréal : Caractère, 2015), p. 6.
[102] Montpetit, *Nos hommes forts. Napoléon Mathurin, héroïque naufragé,* p. 18.
[103] Montpetit, p. 14.
[104] Montpetit, p. 16.
[105] Montpetit, p. 22.
[106] Montpetit, p. 21.
[107] Montpetit, p. 25.
[108] Montpetit, p. 31.
[109] E. Z. Massicotte, *Athlètes canadiens-français. Recueil des exploits de force, d'endurance, d'agilité, des athlètes et des sportsmen de notre race depuis le XVIIIe siècle* (Montréal : Librairie Beauchemin, 1919), p. 7.
[110] Massicotte, p. 7.

vigoureux et sains […] grâce à un concours de circonstances[111] ». Selon lui, « les faibles », incapables de survivre dans l'environnement canadien « devaient disparaître promptement[112] ». De son côté, Sulte explique que Montferrand doit sa force à son grand-père français qui est resté à Montréal après sa capitulation, à son père qui était voyageur « très fort et très brave », et à sa mère, une « femme robuste et pas commode du tout[113] ». Sulte ajoute qu'avec cette force venait un devoir : protéger les siens.

Très tôt, on demande au jeune Jos de veiller sur les autres, de protéger l'opprimé. Selon Sulte, dès l'enfance « il connut la force dont il était doué, et, comme il avait en tout un grand sens de la justice et de l'équité, on ne le vit jamais maltraiter ses camarades[114] ». À la petite école, Montferrand suivait la devise du politicien Ignace de Salaberry, un homme apparemment doté d'une grande force[115] : « force à superbe ; merci à faible[116] ». À l'adolescence, Montferrand rencontre son premier défi : trois fiers-à-bras « de la campagne ». Alors que Jos travaillait dans un trou, un certain Michel Duranleau lui pousse sur la tête avec son pied. Furieux, Montferrand sort du trou et « rosse » Duranleau et ses compagnons[117].

Deux éléments intéressants ressortent de ce passage. Le premier, qui revient à plusieurs reprises dans la biographie, est que Jos Montferrand se bat rarement contre une seule personne. Sulte donne l'impression que Montferrand, toujours en infériorité numérique, surtout contre l'anglophone, réussit toujours à s'en sortir. Deuxièmement, Sulte met l'accent sur le fait que les trois hommes sont « de la campagne ». Voici le passage qui suit la bataille de Montferrand : « Tous trois étaient de la campagne. Les gens du quartier Saint-Laurent considérèrent cette

---

[111] Massicotte, p. 12.
[112] Massicotte, p. 12.
[113] Sulte, *Histoire de Montferrand*, p. 3-5.
[114] Sulte, p. 5.
[115] Massicotte, *Athlète canadiens-français*, p. 36.
[116] Sulte, *Histoire de Montferrand*, p. 5.
[117] Sulte, p. 6.

victoire comme un item à leur crédit[118] ». Sulte croyait important d'indiquer que les hommes n'étaient pas de la ville. Est-ce qu'il tente de démontrer aux lecteurs que malgré le fait que Jos Montferrand vient du milieu urbain, il n'est pas affecté par les maux de l'urbanisation auxquels font allusion Montpetit, Massicotte et même le curé Labelle?

Massicotte, faisant référence à son présent, constate un « affaiblissement partiel[119] ». Il blâme l'industrialisation qui assure que « tout le monde put se faire transporter et s'éviter la moindre fatigue », et l'urbanisation qui assure que « nos compatriotes sont condamnés à vivre sédentairement dans des atmosphères peu saines[120] ». Il ajoute que l'« on comprendra que nous soyons rendus à un tournant inquiétant de notre existence[121] ». Selon Montpetit, dans ses alentours, « la force physique, pour laquelle le Canadien des premiers temps de la Colonie avait une admiration si grande, perd sensiblement de son prestige[122] ». Il déplore le fait que « les coups de poing le cèdent aux coups de langue » et qu'« on sème le champ clos de mensonges, de calomnies, d'injures » pour enfin demander : « serions-nous plus civilisés pour cela?[123] ». Est-ce que la défaite de la campagne par un homme urbain prouve l'importance et la force du personnage? Sulte insère ce genre de phrase sporadiquement à travers le texte, comme s'il tentait de justifier son choix de placer Montferrand sur un piédestal et de le lier à la force de la nature.

La renommée de Jos Montferrand se fit en 1818 à la suite d'un match de boxe sur le Champ-de-Mars à Montréal. Âgé de 16 ans, Jos regardait un match entre deux boxeurs anglais. Le gagnant fut proclamé « champion du Canada ». Selon Sulte, le nouveau champion lança un appel à la foule afin de trouver un nouvel adversaire. À ce moment, « le sang de Montferrand ne

---

[118] Sulte.
[119] Massicotte, *Athlètes canadiens-français*, p. 7.
[120] Massicotte, p. 14.
[121] Massicotte.
[122] Montpetit, *Nos hommes forts*, p. 13.
[123] Montpetit.

fit qu'un tour ; il ne voulait pas laisser la palme à un Anglais![124] ». L'adolescent saute dans le cercle et défait son adversaire avec un seul coup de poing. « Le lendemain, toute la ville prononçait le nom de Jos Montferrand[125] ». Cet extrait illustre le désir de Jos Montferrand de prouver le courage et la force d'un Canadien (français) face à l'anglophone. De plus, Jos est encore présenté comme le protecteur qui saute dans le cercle afin de préserver l'honneur des Canadiens, qui à leur tour en sont reconnaissants.

La bataille au nom des siens

Tout au long de sa vie (de la biographie), Montferrand se bat contre l'anglophone. À partir de 1820, il se retrouve à l'extérieur de Montréal, soit en tant que charretier dans les alentours de Kingston ou en tant que bûcheron, cageux, défricheur et guide de cages dans la région de l'Outaouais. Ses métiers variés le mettent en contact avec plusieurs hommes de taille qui cherchent à tester leur force ou à l'opprimer. Lors d'une bataille avec un « mulâtre » ou un « homme de couleur », Montferrand le tue accidentellement après lui avoir fracassé « la mâchoire en quatre morceaux » avec un coup de pied[126]. En tant que voyageur pour la compagnie du Nord-Ouest, il confronte un « métis » qui travaillait pour la Compagnie de la Baie d'Hudson et qui s'amusait à « insulter les hommes et les appeler en combat singulier[127] ». En acceptant de faire un duel au pistolet, Montferrand lui apprend une leçon en « abrég[eant] la distance » afin de prouver son courage. Montferrand finit par tirer sous le nez de son adversaire afin de lui faire « sentir la poudre » et le force à genoux pour qu'il présente ses excuses[128].

[124] Sulte, *Histoire de Montferrand*, p. 9.
[125] Sulte.
[126] Sulte, p. 10.
[127] Sulte, p. 12.
[128] Sulte.

Dans les chantiers de bûcherons, le grand Jos était le protecteur des siens contre les concurrents pour les emplois et les anglophones oppresseurs. Alors qu'il transportait « plusieurs milliers de piastres destinées à la paie de ses gens », Montferrand fut attaqué par cinq hommes (remarquer l'infériorité numérique) avec des bâtons qui voulaient « le dévaliser ». Facilement, Montferrand « assomma trois d'entre eux et s'empara des deux autres pour les livrer à la justice[129] ». Lors d'une fête « chez un Canadien de Buckingham » un groupe de *Shiners* empêche un jeune Canadien de participer à la danse. Considérant cette action comme une insulte envers sa « race », Montferrand vide la maison d'un trait[130]. Lors d'une autre occasion, Montferrand s'empoigne d'un major britannique qui « affectait un profond mépris des Canadiens » et, avec chaque coup que Montferrand lui donnait, lui disait « insulterez-vous encore les Canadiens![131] ». Plus tard, des officiers d'un navire anglais entrent dans un hôtel dans le but de tout vandaliser. Montferrand, qui dormait à l'étage du haut, descend au rez-de-chaussée et « laissa [tous les officiers] aux mains des médecins[132] ».

La notion de « l'Autre » et l'oppression qu'il cause sont très présentes dans la représentation qu'en fait Benjamin Sulte. Bien que Jos Montferrand s'en prenne aux Anglais dans des joutes organisées, la majorité du temps il ressort comme un héros et un protecteur du Canadien opprimé. C'est particulièrement le cas lorsqu'il s'en prend aux Irlandais, des compétiteurs dans l'industrie forestière de la région de l'Outaouais. Pour Sulte, c'est clair, Montferrand était « le protecteur attitré des Canadiens de l'Ottawa. Si une bande de ses compatriotes subissait une défaite, c'était à lui de prendre la revanche[133] ». C'est le cas pour

[129] Sulte, p. 13.
[130] Sulte, p. 14.
[131] Sulte, p. 17.
[132] Sulte, p. 18.
[133] Sulte, p. 22.

Martin Hennessey, un Irlandais qui « insulte les Canadiens », se promène de chantier en chantier et sème la terreur. Selon le conte de Sulte, Hennessey, entouré d'un groupe de *Shiners*, s'en prend à Montferrand dans une taverne. Se retrouvant encore une fois en infériorité numérique face à un oppresseur anglophone, Montferrand est encerclé des *Shiners* et repoussé au centre du combat s'il tente d'esquiver une attaque. Après être sorti de la taverne avec succès, le combat continue jusqu'à ce que Montferrand « écrase » la figure de son adversaire « comme une pomme cuite ». Selon Sulte, « Hennessay [sic] ne provoqua plus les Canadiens après cela[134] ».

Finalement, la bataille en 1829 sur le pont Union[135] qui rejoignait Bytown à Hull est son exploit le plus célèbre. Selon Benjamin Sulte, les *Shiners* tendent un piège à Montferrand lorsqu'il traverse le pont en direction de Hull. Au moment de passer la guérite du pont, quelqu'un la referme derrière lui et la verrouille. En se tournant, Montferrand est face à face avec 150 hommes qui « brandissaient des gourdins et proféraient des menaces en s'excitant les uns et les autres ». Au lieu de s'échapper, Montferrand se précipite vers la bande, s'empare d'un des *Shiners* par les chevilles, et l'utilise comme une massue afin d'abattre les autres. Lorsqu'il en atteint un, Jos l'empoigne et le lance dans la rivière des Chaudières. Selon Sulte, qui entend cette histoire d'un « témoin », « la scène était horrible. Le sang coulait du parapet dans la rivière. […] Montferrand venait de passer le pont comme il passait partout : en vainqueur[136] ».

Il est important de noter que Jos Montferrand venait de passer un genre de blocus créé par les *Shiners*. Le groupe était reconnu pour barrer le chemin aux passants et demander de l'argent pour leur passage. Plusieurs hommes, dont des rivaux canadiens, se sont retrouvés noyés dans la

---

[134] Sulte, p. 25-26. Sulte ajoute que Hennessey est tué d'un coup de pistolet plusieurs années après cet événement. Selon le HWTProject family registry, c'est faux. Hennessey est tué lors d'une bagarre avec un certain Hiram Whitney. On prétend aussi que Hennessey était vainqueur lors de la bagarre décrite par Sulte et qu'il était même capable de frapper le plafond d'une taverne avec son talon…un exploit attitré à Jos Montferrand. http://hwtproject.ca/directory/hennessey-martin-and-emily-____-hennessey/

[135] Maintenant le pont des Chaudières.

[136] Sulte, *Histoire de Montferrand,* p. 27-28.

rivière des Chaudières[137]. Montferrand, en passant le pont et en vainquant ce groupe d'hommes, rendait une faveur aux siens qui était souvent menacée par ces Irlandais. La présence de « l'Autre » est claire et le rôle de Jos Montferrand en tant que héros et protecteur ne peut être plus apparent. Il est le héros de proximité pour son peuple et le symbole de la défense et de la persévérance canadienne-française, autrement dit l'incarnation de l'utopie de reconquête.

Un Jos Montferrand pieux

La religion demeure un élément important lorsque Sulte décrit les bagarres de son héros. Lorsque Montferrand décide d'affronter ses 150 adversaires, il « avait invoqué la Sainte-Vierge et fait le signe de la croix[138] ». D'un côté, selon cette présentation, Montferrand demandait la protection de la vierge Marie, d'un autre, « religieux fervent » qu'il était, « chaque fois qu'il s'est trouvé dans quelque péril, il a invoqué la Sainte-Vierge pour qu'elle lui donnât du courage[139] ». De plus, Montferrand, dès un jeune âge, avait « promis à [sa] mère et à la Sainte-Vierge de n'agir que [s'il] voyai[t] une chose mauvaise, un tort, une insulte imméritée, ou le fort opprimant le faible[140] ». Dans un sens, toutes les bagarres énumérées ont été résolues sous la supervision et la protection de la vierge Marie.

En 1842, Montferrand protège même le porte-étendard de l'ultramontanisme, Mgr Ignace Bourget, lors de la bénédiction d'une cloche à Buckingham. Mgr Bourget et un groupe de prêtres étaient entourés « d'une centaine » de *Shiners* qui « voulurent empêcher la cérémonie et menacèrent de tuer l'évêque ». Montferrand « assomma dans le conflit plusieurs de ces fanatiques[141] ». Cette scène ne nous permet pas de conclure que Montferrand était ultramontain

[137] Michael S. Cross, « The Shiners' War: Social Violence in the Ottawa Valley in the 1830s », *The Canadian Historical Review* 54, nº 1 (1973): p. 1–26.
[138] Sulte, *Histoire de Montferrand*, p. 28.
[139] Sulte, p. 40.
[140] Sulte, p. 41.
[141] Sulte, p. 35.

ou même qu'il était en accord avec les idéologies ultramontaines. Cependant, Mgr Bourget était une figure catholique très importante pour le Canada français au moment de la publication de l'œuvre de Sulte. De plus, les *Shiners*, qui regroupaient des Irlandais catholiques et des Irlandais protestants, sont présentés par Sulte en tant qu'orangistes[142]. Les orangistes étaient des membres de l'Ordre Orange, une société fraternelle qui défendait le protestantisme. Dans ce cas, cet événement illustre l'attaque d'un chef religieux catholique et d'une église catholique par un groupe de protestants, mettant en valeur Jos Montferrand comme le défenseur du catholicisme.

C'est clair que même si, comme l'explique Patrice Groulx, les ultramontains avaient mené une guerre contre Sulte, car, selon ce dernier, la langue française, et non la religion catholique, occupait une place supérieure dans l'identité nationale[143], le catholicisme demeure un marqueur identitaire important dans la représentation de Jos Montferrand. Religieux fervent dès un jeune âge, Montferrand continu à illustrer de la piété en exigeant que ses hommes aillent à la messe le dimanche s'ils se retrouvaient à proximité d'une église[144], en ne les laissant pas se coucher « pendant le mois de mai, sans leur faire dire en commun le chapelet[145] », et en démontrant de la clémence envers un adversaire qui montre des signes d'être croyant. C'était le cas pour un des 150 *Shiners* qui tomba à genoux devant Montferrand et traça le signe de la croix sur son corps. Bien que Montferrand le laisse passer derrière pour s'attaquer aux autres, l'homme lance une roche derrière la tête du héros pour finalement se faire étendre « raide à ses pieds[146] ».

[142] Sulte, p. 23.
[143] Groulx, « Benjamin Sulte », p. 55.
[144] Sulte, *Histoire de Montferrand*, p. 41.
[145] Sulte, p. 40.
[146] Sulte, p. 28.

Un patriote charitable

Les thèmes de l'opprimé et du protecteur ne sont pas seulement présents dans les scènes de bagarre. Sulte décrit un Jos Montferrand charitable envers les siens. Il l'évoque en tant qu'homme généreux qui s'assurait que ses hommes soient rémunérés pour leur effort et qui gâtait les siens dans les tavernes en leur payant la tournée. La majorité du temps, il faisait ceci en « laissant sa carte de visite », une empreinte de sa botte dans le plafond d'une taverne qui, selon Sulte, rapportait énormément de clients et d'argent au propriétaire[147]. De plus, si un charretier perdait son cheval, Jos et son frère Louis quêtaient de l'argent pour lui en procurer un nouveau[148]. Jos Montferrand était aussi le protecteur des « veuves et [d]es enfants tombés dans la misère[149] ».

De plus, après les insurrections de 1837-1838, Montferrand et un ami « allaient de porte en porte, même chez les Anglais réputés ardents bureaucrates, et demandaient la charité » pour les détenus politiques qui étaient mal nourris dans les prisons. Selon Sulte, « pas un Canadien les renvoyait les mains vides [et] la plupart des Anglais donnaient par admiration pour l'excellent caractère et les prouesses de Montferrand[150] ». Sulte soutient que son héros avait même participé aux élections de 1832 qui se sont conclues en émeute et avec la mort de trois Canadiens aux mains des soldats britanniques. Après que son ami Antoine Voyer tua « un tory d'un coup de poing », une bande se mobilisa contre lui. Montferrand « lança un coup de poing qui renversa trois hommes » et les deux Canadiens firent fuir le reste des attaquants[151].

[147] Sulte, p. 32.
[148] Sulte, p. 16.
[149] Sulte, p. 17.
[150] Sulte, p. 38.
[151] Sulte, p. 33.

Les élections dans ce temps se faisaient à haute voix et c'était commun d'embaucher des fiers-à-bras (dont faisait partie Jos Montferrand) afin d'empêcher des votes pour l'opposition. Sulte raconte qu'un jour on tenta d'engager Montferrand afin d'assurer la victoire de l'opposition ; ce dernier répondit : « Si c'est pour mon parti, pas d'argent. Si c'est contre mon parti, tout l'or de la terre ne m'achèterait pas[152] ».

Selon une enquête policière des élections de 1832, Jos Montferrand n'était pas présent lors des événements. L'enquête stipule que le frère du grand Jos, Louis Montferrand, parfois simplement nommé Montferrand dans le rapport, était un des fiers-à-bras recrutés par les leaders politiques pour la journée des élections. L'enquête clarifie que « Montferrand » et un dénommé Bill Collins « empêchaient les partisans de M. Tracey de crier hourra pour M. Tracey[153] ». Il y a plusieurs éléments forts intéressants dans ce rapport. Premièrement, Bill Collins est, selon Sulte, un homme que Jos Montferrand lance dans un foyer lors d'une bataille ; il est curieux de voir ce même homme aux côtés de son frère[154]. Deuxièmement, Collins et Montferrand empêchent l'élection de Daniel Tracey, un candidat pour le Parti patriote ; le parti de Jos Montferrand selon Sulte.

Il est toutefois possible que Sulte se soit trompé ou ait décidé de son plein gré d'omettre un événement dépeignant Jos Montferrand comme un criminel. Un article du *Quebec Mercury* note la présence d'un « Montferrand » à des élections à Montréal en novembre 1834, aux côtés d'un dénommé « Lavictoire ». Selon l'article, ce Montferrand et plusieurs autres hommes arrivent sur place en calèche et « without provocation whatever, commenced a furious and brutal

[152] Sulte, p. 20. Sulte ne spécifie pas de quel parti il s'agit. Cependant, tout au long de la biographie, le lecteur peut assumer, par les propos de Sulte, que Montferrand se case du côté du Parti patriote.
[153] Enquête devant la Chambre d'assemblée du Bas-Canada sur les événements du 21 mai 1832, à Montréal. Québec, 1833. Ressource en ligne. Collection de la BAnQ. https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/3254841.
[154] Sulte, *Histoire de Montferrand*, p. 20.

assault upon several persons then present ». L'article indique que Montferrand, « without the least insult or provocation, struck an Irishman named Michael Moyan, a mason, two or three times on the head, with a large bludgeon[155] ». Quelques jours plus tard, le *Montreal Herald* note aussi la présence d'un dénommé « Montferrand » à ces élections. Montferrand serait un « attendant » de Papineau[156].

Il est possible que ce « Montferrand » soit le grand Jos, car dans sa biographie, Sulte indique qu'un de ses amis était un aubergiste au nom d'Étienne Lavictoire[157]. Cependant, il est intéressant que d'un côté, Sulte fait intervenir Jos Montferrand dans les élections de 1832 spécifiquement, un événement qui se termine tragiquement pour les Canadiens français, alors que de l'autre, il omet sa présence dans les élections de 1834. Groulx soutient que dans la commémoration il y a réinvention du passé alors que Nora explique que la mémoire est subjective et affective. Sommes-nous témoins d'un travail de mémoire affectif de la part de Sulte afin de rendre son personnage plus héroïque en l'insérant dans des événements clés de l'histoire du Canada français? Est-il aussi possible que Sulte omette l'élection de 1834, car Jos Montferrand est dépeint comme un criminel et un être violent? Comme l'indique Groulx, la commémoration est belle et bien trompeuse.

Précurseur de la colonisation

Les thèmes de la colonisation et l'émigration ne sont pas aussi présents que ceux de la force, la protection et la religion, mais leur mention permet de noter comment Benjamin Sulte imprègne le personnage de ses idéologies et ses espoirs. Premièrement, le Jos Montferrand de Sulte est un fier Canadien, patriotique et attaché à sa patrie. Après que Montferrand ait défait des

[155] « Lower Canada. Montreal (*Herald*) November 3, 1834 », *The Quebec Mercury*, 6 novembre, 1834, p. 1.
[156] *The Montreal Herald*, 15 novembre, 1834, p. 2.
[157] Sulte, *Histoire de Montferrand*, p. 20.

officiers anglais dans un hôtel, il fut approché par un capitaine de la marine anglaise qui annonce que « le champion de la marine anglaise […] serait heureux de voir ce que peut faire contre lui un Canadien ». Par « patriotisme » et sans hésitation, Montferrand accepte. Montferrand, qui s'excite en entendant la musique du régiment (rappel de la Conquête?), entre dans le cercle et défait le champion. Le capitaine était si impressionné qu'il l'invite à dîner et lui offre de le faire voyager autour du monde. Montferrand répondit : « J'irai dîner avec vous à bord, mais nous n'irons pas plus loin ensemble. Si vous saviez comme je ne suis pas attaché à l'argent, et combien il m'en coûterait de partir de mon pays[158] ». Sans directement faire allusion à l'émigration, Sulte présente un homme qui refuse de quitter son pays, peu importe l'offre. Un passage cité par Paul Ohl permet d'en connaître davantage à propos du point de vue de Sulte envers l'émigration aux États-Unis. Sulte, qui publie dans la *Revue canadienne* écrit : « Un mal affreux sévit, qui dépeuple nos villes, enlève aux ateliers nos vaillants travailleurs, arrache des sillons les bras les plus utiles, et suscite l'effroi dans tous les nobles cœurs[159] ».

Sulte termine la biographie en représentant Jos Montferrand comme le « précurseur des œuvres » du curé Labelle. Selon lui, Montferrand prêchait que les Canadiens devaient s'emparer du sol « autrement l'Anglais nous écrasera ». Comme l'indique Sulte, « Durant les dernières années de sa vie, il (Jos) parlait sans cesse de ce sujet et encourageait la jeunesse à défricher le sol ». Sulte soutient que Montferrand croyait que « dans les villes, nous ne pouvons plus commander ; notre valeur est à la campagne[160] ». Pourtant, au moment de sa retraite, Jos Montferrand décide de retourner finir sa vie dans sa ville natale de Montréal et non dans un

[158] Sulte.
[159] Benjamin Sulte, « Les fils du Saint-Laurent », *Revue canadienne,* novembre 1864, p. 694. Cité par Paul Ohl, *Louis Cyr, une épopée légendaire,* p. 66.
[160] Sulte, *Histoire de Montferrand,* p. 48.

milieu rural. De plus, selon la biographie de Sulte, le grand Jos n'était ni un défricheur ni un colonisateur.

À notre connaissance, il n'y a que deux références à un Jos Montferrand défricheur : la revue *la Laurentie* dans laquelle l'auteur indique que Montferrand fut engagé par Baxter Bowman pour défricher des terres près de la rivière du Lièvre dans les Hautes-Laurentides[161], et la statue par Roger Langevin au nom de « Jos Montferrand, le défricheur » érigé sur l'île de la Ferme-Rouge à Saint-Aimé du Lac-des-Îles en 1996. Il est important de rappeler « l'horizon d'attente » de Benjamin Sulte afin d'assurer l'enracinement des Canadiens dans l'Amérique du Nord. Sulte, le « tenant de l'agriculturisme et du conservatisme social » met l'accent, entre autres, sur la colonisation et le renforcement du Québec comme foyer national. Ce n'est pas sans raison que Goyer et Hamelin indiquent que le Jos de Benjamin Sulte est le « prophète de la colonisation[162] », une caractéristique utilisée par Gabriel Dussault pour présenter Antoine Labelle[163].

C'est ce que le curé Labelle souhaitait : coloniser le nord du Québec et établir de nouvelles villes canadiennes-françaises. Mgr Bourget présente un discours similaire. Montferrand souhaite s'acquérir les terres avant l'anglophone, alors que Mgr Bourget souhaite coloniser les Cantons de l'Est afin de diminuer la présence de l'Anglais. Dans le cas de Sulte, il ancre son œuvre, la biographie de Jos Montferrand, dans son contexte et ses propres idées et, par extension, établi un lieu de mémoire qui évoque ces idées et l'identité qu'il souhaite fonder. Sulte souhaite que le mouvement de la colonisation prenne de l'envergure afin que les Canadiens français occupent leur territoire.

---

[161] Luc Coursol, « Les premiers forestiers de la lièvre, » *La Laurentie : Bulletin de la Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides* 1, nº 4 (2009) : p. 7-15, p. 7.
[162] Goyer et Hamelin, « MONTFERRAND dit Favre, JOSEPH ».
[163] Dussault, *Le curé Labelle.*

La masculinité de Jos Montferrand

Le dernier thème est celui de la masculinité. Ce thème revient dans les représentations de 1959 à aujourd'hui et il y a un contraste entre la masculinité du Jos Montferrand de Benjamin Sulte et la masculinité prépondérante dans l'industrie forestière et dans la culture des tavernes. Les concepts de la masculinité et du genre sont des concepts construits et superfluides. L'idée de ce qu'est l'homme et de sa masculinité souhaitée est relative au milieu. Selon Anna Clark, la masculinité existe en tension ou en tandem ; les questions de classe, de race et d'ethnicité compliquent le concept du genre et mettent en évidence sa réalité changeante[164].

Vacante met cette tension en évidence dans son étude à propos de la masculinité canadienne-française au XIXe et au XXe siècle. Comme nous l'avons mentionné, le clergé avait associé l'émasculation de l'homme à la « overcivilization », à l'industrialisation et aux maux associés à l'urbanisation. Dans ce cas, afin qu'un homme demeure viril, il devait rester sur sa terre, devait être domestiqué et devait vivre une vie agraire[165]. Cependant, Vacante démontre qu'une autre masculinité existait, celle-ci définit par une résistance envers le clergé catholique. Selon ces hommes, pour la plupart des membres du Parti patriote et de l'Institut canadien, et presque tous des croyants du libéralisme, la domesticité était réservée aux femmes tandis que la masculinité se retrouvait dans la politique[166]. Vacante démontre aussi qu'à la fin du XIXe siècle, la religion et la pratique religieuse sont associées à la féminité. Puisque le clergé souhaitait s'intégrer dans la sphère domestique, les chefs religieux s'associent avec des femmes et leur permettent de participer à des organisations religieuses. Cette association nourrit une perception

[164] Anna Clark, « The Rhetoric of Masculine Citizenship: Concepts and Representation in Modern Political Culture », dans Stefan Dudink, Anna Clark et Karen Hagemann (dir.) *Representing Masculinity: Male Citizenship in Modern Western Culture* (New York: Palgrave Macmillan, 2007): p. 3–24.
[165] Vacante, *National manhood and the creation of modern Quebec*, p. 20.
[166] Vacante, p. 21.

voulant que la pratique religieuse soit efféminée ce qui aura pour effet de décourager certains hommes d'y participer[167].

Finalement, à partir du XXe siècle, plusieurs intellectuels associent la masculinité à l'identité nationale. Selon Henri Bourassa, les hommes canadiens-français atteindront leur « vraie masculinité » en se dissociant de la Grande-Bretagne et en adoptant une indépendance politique[168]. Pour sa part, Lionel Groulx soutenait qu'afin que l'homme surmonte les difficultés attribuées à l'industrialisation, il devait montrer de la loyauté envers sa nationalité. Il croyait que la cause première de l'infériorité des hommes canadiens-français était l'absence d'une conscience nationale forte[169]. L'association entre la masculinité et la conscience nationale serait revenue en force, selon Vacante, avec la montée souverainiste. L'auteur soutient que pour les souverainistes, la masculinité, définie par une conscience nationale forte, ne s'accomplirait que par l'indépendance du Québec. L'échec de l'indépendance, dans ce cas, laisse le sentiment de masculinité dans un « state of incompleteness[170] ».

Les études de Louise Bienvenue et de Christine Hudon illustrent aussi cette tension dans la construction de la masculinité. Bienvenue et Hudon analysent les collèges classiques québécois au XIXe et au XXe siècle. Ce qui ressort de leur étude est une ambiguïté dans la conception de la masculinité. Selon elles, il y a « une dissonance entre la culture du dedans (faisant référence aux collèges) et celle du dehors (le reste de la société)[171] ». Elles soutiennent que la culture masculine à l'extérieur des collèges est définie par « la force physique, la vitalité

[167] Vacante, p. 35.
[168] Vacante.
[169] Vacante, p. 36.
[170] Vacante, p. 182.
[171] Louise Bienvenue et Christine Hudon, « « Pour devenir homme, tu transgresseras… » Quelques enjeux de la socialisation masculine dans les collèges classiques québécois (1880-1939) », *the Canadian Historical Review* 86, nº 3 (2005) : p. 485-511 ; p. 492.

sexuelle, l'esprit de conquête, la soif de liberté et […] par une certaine forme de gaillardise[172] ». Cependant, bien que cette masculinité soit dominante, Bienvenue et Hudon révèlent que les prêtres-enseignants prêchaient la discipline et la chasteté comme des marqueurs de masculinité, ce qui soustrait toute notion de virilité dans la conceptualisation de l'homme religieux.

Cela étant dit, les auteures démontrent que les jeunes hommes qui fréquentent ces écoles définissent leur masculinité par la transgression : lecture de livres osés, usage de tabac, fugue, visite cachée de l'autre sexe. Elles indiquent aussi que la bataille fait partie de cette définition du mâle : « se battre est toujours un bon moyen de prouver que l'on n'est pas efféminé[173] ». La présence de transgression et de violence afin de définir l'homme démontre que la culture masculine interne n'est pas totalement protégée de la culture externe. Nous repérons un certain idéalisme dans la représentation de Jos Montferrand chez Benjamin Sulte. Les transgressions et des actes virils semblent être des actes « normaux » dans la définition de l'homme. Pourtant, comme nous le démontrons plus loin, le Montferrand de Sulte n'agit jamais immoralement et serait le dernier à transgresser.

Dans une autre étude, Hudon note aussi l'importance du sport (et non seulement le travail physique) comme indicateur d'une masculinité virile. Elle soutient que certains collèges justifiaient l'usage de « bons » sports afin de former le caractère et la masculinité des garçons. Hudon présente ces pratiques comme des activités qui contribuent à « la promotion d'une spiritualité aux accents virils », qui contraste avec le discours religieux qui demande de renier le corps[174]. Ce discours religieux rejoint le mouvement philosophique de la chrétienté musculaire, popularisé dans les universités en Angleterre et transmis par la suite aux universités anglophones

[172] Bienvenue et Hudon, p. 491.
[173] Bienvenue et Hudon, p. 508.
[174] Christine Hudon, « « Le muscle et le vouloir ». Les sports dans les collèges classiques masculins au Québec, 1870-1940 », *Historical Studies in Education / Revue d'histoire de l'éducation* 17, nº 2 (2005) : p. 243-263; p. 257.

du Canada, qui attribuait de l'importance à certaines activités, dont le rugby, comme formateur d'une jeunesse virile *et* catholique[175]. Ce qui ressort de ces études est, encore une fois, la notion que le genre, dans ce cas la masculinité, est dicté par ce que les garçons « font », leur performance, et que la virilité, comme l'indique George Mosse, est dominante dans la culture du monde occidental[176]. De plus, ces études illustrent que cette masculinité virile axée sur la performance émerge dans ces collèges, malgré le fait que la masculinité prônée par les religieux qui supervisent et encadrent ces garçons en est une de discipline du corps et de l'esprit. Les garçons qui fréquentent ces établissements tentent de se définir en tant qu'hommes et ne sont pas immunisés à cette culture externe, à cette notion de virilité ; ils performent (en cachette) d'une manière qui rejoint cette masculinité externe.

Ajoutons aussi la culture de la taverne à laquelle appartient Jos Montferrand qui célèbre aussi cette notion de virilité, de rudesse et de force physique. Prenons pour exemple le lieu de naissance de Montferrand, le faubourg Saint-Laurent, ainsi que ses visites dans les tavernes de Bytown et ses alentours. Selon Sulte, le faubourg « réunissai[t] avant 1840 tous les hommes forts de passage à Montréal » et les « tavernes y abondaient[177] ». Dans une entrevue, Hugues Théorêt soutient que le quartier était « un milieu dur et tough[178] ». Selon Kevin B. Wamsley et Robert S. Kossuth, la bataille et la force étaient des marqueurs de masculinité importants dans la culture de la taverne au XIXe siècle. Ils ajoutent que l'habileté de se défendre et de répondre aux défis avec succès était des « expressions symboliques de masculinité » qui marquaient « l'honneur de

[175] Don Morrow et Kevin Wamsley, *Sport in Canada: a History*, 4th edition (Don Mills: Oxford University Press, 2017), p. 190.
[176] George L. Mosse. *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne* (Paris : Édition Abbeville, 1997).
[177] Sulte, *Histoire de Montferrand*, p. 7.
[178] « Jos Montferrand, le bûcheron qui aimait la bagarre ». Hugues Théorêt, entrevue avec Jacques Beauchamp. Aujourd'hui l'histoire. Radio-Canada, 20 février 2020.

l'homme » et contribuait à sa renommée[179]. Cependant, la masculinité d'un homme n'était pas seulement valorisée par la force et la victoire. Wamsley et Don Morrow expliquent que le combattant devait faire preuve de « fair play » et devait seulement se battre si le combat était justifié[180]. Le Jos Montferrand de Sulte participe pleinement à cette culture. Tout au long du texte de Sulte, Montferrand répond aux défis avec succès et refuse de participer dans des batailles injustifiées. De plus, selon Wamsley et Kossuth, un désir d'afficher sa masculinité animait la culture des tavernes. Les hommes se démarquaient par leur performance de la virilité en démontrant leurs exploits. Dans ce cas, le coup de pied de Montferrand le qualifierait en tant qu'homme viril. Cependant, les hommes se démarquaient aussi par des compétitions de boissons et des batailles qui finissaient souvent en bagarre générale dans la rue[181]. Rappelons que selon Sulte, Montferrand buvait rarement et était toujours en contrôle de ses moyens.

La tension dans la construction du genre est bien présente dans la représentation de Jos Montferrand par Benjamin Sulte. Montferrand est à la fois religieux et partisan du Parti patriote qui démontre une forte conscience nationale. De plus, il participe pleinement dans la culture de la taverne et connaît énormément de succès dans ce milieu. Selon les études sur la masculinité canadienne-française, il n'y a pas de doute que Montferrand est viril, mais une virilité associée à quelle version de la masculinité? Sulte présente Jos Montferrand comme un homme patient, serein, qui n'aimait ni l'alcool ni la violence injustifiée, un homme humble et galant. Montferrand avait « une grande douceur de caractère » et une « profonde modestie[182] ». Sulte le caractérise comme un homme « doux » et « honnête » qui « s'était acquis la réputation d'un

[179] Kevin B. Wamsley et Robert S. Kossuth, « Fighting it out in Nineteenth-Century Upper Canada/Canada West: Masculinities and Physical Challenges in the Tavern », *Journal of Sport History* 27, nº 3 (2000): p. 405–430 ; p. 406–407.
[180] Morrow et Wamsley, *Sport in Canada: a History*, p. 166.
[181] Wamsley et Kossuth, « Fighting it out », p. 419.
[182] Sulte, *Histoire de Montferrand*, p. 5.

gentleman[183] ». En ce qui a trait à la bataille, il se battait seulement s'il voyait le fort opprimer le faible et il « méprisait les batailles sans motifs[184] ». Sulte ajoute que « lorsque les têtes s'échauffaient » à cause de l'alcool fort que Montferrand ne buvait pas, « il savait se retirer[185] ». Selon Sulte, Montferrand ne buvait qu'une fois par mois « à peine » et « toujours sur la réserve[186] ». Montferrand n'avait pas les instincts du côté de la bataille, mais plutôt du travail ; il « ne cherchait qu'à gagner sa vie et à aider sa famille[187] ». Il avait toujours le « sang-froid » et « se battait en négligence », seulement en cas de légitime défense[188]. Il faisait preuve de « gaieté et politesse, à la mode des anciens seigneurs » et « ne stationnait nulle part sans faire acte de galanterie[189] ». Aux yeux des femmes, il était « irrésistible »; un réel « Adonis[190] ». Lorsqu'il était en ville, « ses soirées appartenaient aux dames » et il ne leur manquait jamais de respect[191]. « Avec ses grands yeux bleus, ses cheveux blonds, son teint clair, ses joues rosées[192] », lorsqu'il entrait dans une pièce « il attirait tous les regards, captivait les cœurs », « on ne voyait que lui[193] ». Selon Sulte, Montferrand était « l'un des hommes les plus captivants et les plus polis de l'époque[194] ». Cependant, Montferrand n'était pas domestiqué. Il aimait l'aventure et vivait, la majorité du temps, dans le plein air, au milieu d'une forêt ou sur une cage au milieu d'un fleuve ou d'une rivière. Selon Vacante, ce genre de vie était associé au coureur des bois et était découragé par le clergé, car cette masculinité était associée à la surconsommation d'alcool, à la

[183] Sulte, p. 6.
[184] Sulte, p. 36.
[185] Sulte, p. 8.
[186] Sulte, p. 24.
[187] Sulte, p. 10.
[188] Sulte, p. 15.
[189] Sulte, p. 31.
[190] Sulte.
[191] Sulte.
[192] Sulte, p. 30.
[193] Sulte, p. 31.
[194] Sulte, p. 30.

violence, au tapage et à l'impolitesse[195]. Des traits qui, selon Benjamin Sulte, n'étaient pas des caractéristiques de Jos Montferrand. Alors, comment définir la masculinité du Montferrand de Sulte?

La recherche sur la masculinité dans l'industrie forestière du XIXe siècle démontre que Sulte brosse le portrait d'un homme idéal sans failles et sans faiblesse ; un modèle à émuler. Prenons pour exemple le métier de voyageur. En premier lieu, la période pendant laquelle Montferrand aurait été un voyageur pour la Compagnie du Nord-Ouest (CNO) porte à confusion. Selon Sulte, son héros entre en service de la CNO en 1823, l'année suivant le décès de son père[196]. Il y a deux erreurs dans cette observation. Premièrement, le père de Jos Montferrand, Joseph Favre Montferrand, meurt en 1808, alors que le grand Jos n'a que 6 ans[197]. Deuxièmement, en 1823 la CNO n'existe plus. En 1821, elle est fusionnée dans la Compagnie de la Baie d'Hudson (CBH)[198]. De plus, le nom de Joseph Montferrand n'apparaît pas dans les registres d'employés de la CBH entre 1821 et 1827, l'année où Montferrand se retrouve dans la région de l'Outaouais[199]. Goyer et Hamelin indiquent vaguement qu'on perd Montferrand de vue entre 1823 et 1827 parce qu'il s'engage dans la CBH, mais il n'y a pas de références pour appuyer cette thèse[200]. Il est probable que Montferrand n'ait jamais signé de contrats ou que son registre fut perdu.

---

[195] Vacante, *National Manhood and the Creation of Modern Quebec*, p. 25.
[196] Sulte, *Histoire de Montferrand,* p. 12.
[197] Joseph Favre Montferrand, 1773-1808. *Family Search. https://www.familysearch.org/tree/person/details/L6QN-H4K.* Confirmé par Malchelosse, *Mélanges historiques,* p. 11.
[198] Jennifer S.H. Brown, « Compagnie du Nord-Ouest », *l'encyclopédie canadienne,* 6 juin 2007. https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/compagnie-du-nord-ouest, consulté le 5 mai 2020.
[199] Nous avons recherché les documents avec les noms suivants : Montferrand, Montferrant, Montferrat, Montferand, Montferant, Mofero, Mufferaw, Mufraw, Favre et Fabre. Nous avons vu tous ces noms lors de nos recherches. Fonds Southern and Northern Department abstracts of servants' accounts books, 1821–1827. Archives of Manitoba. Microfiches numérisées. Accessible : http://pam.minisisinc.com/scripts/mwimain.dll/144/LISTINGS_WEB2_INT/LISTINGS_DET_REP_FULL_GR/SISN%2027616?sessionsearch.
[200] Goyer et Hamelin, « MONTFERRAND dit Favre, JOSEPH ».

Mais est-ce possible que Sulte assigne un rôle à son personnage afin de le rendre héroïque et viril? La pratique n'est pourtant pas rare chez les élites. Morrow et Wamsley dévoilent que plusieurs hommes qui appartenaient à une classe élevée s'inventaient un passé viril construit à partir de la profession de voyageur. Selon les auteurs, ces hommes qui n'ont jamais visité le territoire de traite inventaient ces histoires afin de paraître plus virils et ultimement gagner de la valeur dans leurs cercles masculins[201]. Ceci rejoint la thèse de Mosse qui insiste sur le fait que lors de la modernisation, le monde occidental décide que la virilité est une caractéristique importante de la masculinité. Mosse, qui soutient que la masculinité est une réalité historique, caractérise la virilité comme un besoin commun des hommes à travers le monde occidental[202], ce qui, dans notre cas, inclut le Canada français. Mosse insiste sur le fait que durant la période de modernisation, durant laquelle *Histoire de Montferrand* est publiée, la masculinité virile servait de symbole qui représentait la « régénération personnelle et nationale[203] ». La virilité inclut entre autres la force physique et le courage. La masculinité est alors quelque chose qui est « fait[204] », une performance répétée qui se conforme aux normes établies par le milieu qui construit le genre[205]. En inventant des faits, ou en s'inventant une performance, ces hommes se projettent dans une situation perçue comme virile, dans ce cas les intempéries du voyageur et se présentent en tant qu'hommes forts et courageux.

Afin d'ajouter à la définition du « voyageur », Joseph-Charles Taché dans son roman *Forestiers et Voyageurs* publié sous forme de livre la même année que *Histoire de Montferrand* indique deux éléments d'importance. Premièrement, la définition de « voyageur » selon Taché

---

[201] Morrow et Wamsley, *Sport in Canada: a History*, p. 21-22.
[202] Mosse, *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*.
[203] Mosse, p. 11.
[204] Candace West et Don H. Zimmerman, « Doing Gender », *Gender & Society* 1, nº 2 (1987): p. 125–151.
[205] Judith Butler, « Performance Acts and Gender Constitution: an Essay in Phenomenology and Feminist Theory », *Theatre Journal* 40, nº 4 (1988): p. 519–531.

est large. Le terme ne veut pas simplement dire « un homme qui voyage […] ou qui a vu du pays[206] ». Un voyageur était un homme « au tempérament aventureux […] capable d'être […] découvreur, interprète, bûcheron, colon, chasseur, pêcheur, marin, guerrier[207] ». Montferrand aurait pu tenir n'importe lequel de ces emplois. Par exemple, il était bûcheron avant d'être guide de cages. Deuxièmement, la définition du « bon voyageur » de Taché est importante. Le voyageur était un homme fort, courageux et travaillant, mais aussi un homme « catholique et français », qui n'oppose pas les règles de la société, qui ne renie pas sa « race » et qui ne se met pas « au ban de la société[208] ». Selon Sulte, Montferrand était un fervent religieux et un francophone patriotique qui n'a jamais renié sa « race » et sa société.

L'analyse de Carolyn Podruchny offre un autre aperçu sur la masculinité de ces hommes. Selon elle, la masculinité des voyageurs était évaluée par leur performance physique : par leur habileté de pagayer sur de longues distances, par leur force et leur endurance lors du portage, par leur facilité à relever des défis sur l'eau et aux postes d'échanges et par leurs prouesses sexuelles, parfois en ayant plusieurs épouses autochtones à la fois dans des « monogamies fluides », des relations qui ne duraient qu'une ou quelques saisons, selon la circonstance de l'emploi de l'homme en question[209]. Podruchny ajoute que dans cette « rough culture », alors que la masculinité du voyageur était établie par un processus de baptême en traversant un point difficile dans le voyage, les connotations religieuses étaient partiellement rejetées[210]. Selon Ronald S.

---

[206] Joseph-Charles Taché, cité par Maurice Lemire, « L'appel des grands espaces », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* 8, nº 1 (1996) : p. 9-27, p. 14.
[207] Taché dans Réjean Beaudoin, *Naissance d'une littérature : essai sur le messianisme et les débuts de la littérature canadienne-française (1850-1890)* (Montréal : Boréal, 1989), p. 104.
[208] Caractéristique du « bon voyageur », Taché cité par Beaudoin, *Naissance d'une littérature*, p. 104.
[209] Podruchny indique que ces relations pouvaient être à long terme (résultant souvent à la naissance d'un enfant), ou purement sexuelles. Carolyn Podruchny, « Baptizing Novices: Ritual Movements among French Canadian Voyageurs in the Montreal Fur Trade, 1780–1821 », *The Canadian Historical Review* 83, nº 2 (2002): p. 165–195 ; p. 191-192.
[210] Selon Podruchny, les voyageurs démontraient leur croyance en priant lorsqu'ils quittaient la ville et se rendaient dans les territoires « sauvages ». Cependant, bien que le "mock baptism" des voyageurs retenait quelques éléments

Lappage, la distance parcourue et le temps vécu à « l'intérieur », autrement dit loin de la société, ajoutaient au symbolisme de la masculinité[211].

Il y a aussi un contraste avec la masculinité des travailleurs forestiers du XIXe siècle. Comme l'indique Chad Gaffield, la force physique, la bravoure et le courage contre les intempéries étaient des marqueurs identitaires importants pour la virilité du travailleur. Cependant, la violence et la bataille définissaient aussi cette culture masculine. Selon Gaffield, la culture masculine des lieux de travail, soit les chantiers de bûcherons, le chantier du canal rideau, ou les chemins de fer, avait « un lien direct avec les conditions de travail[212] ». Il est vrai que la force physique était valorisée afin d'accomplir une tâche difficile, mais cette même force était aussi nécessaire pour la protection des gages et des emplois. Dans le cas du chantier forestier, bien qu'on se batte par loisir, dans la lutte ou la boxe (jusqu'à abandon), on se bat aussi contre la compétition qui tente de saisir le chantier pour son propre gain.

C'est surtout le cas lors de la guerre des *Shiners* où les Canadiens français et les Irlandais (*Shiners*) s'affrontent pour les emplois. Bien que cette guerre mette des groupes ethniques en opposition, Gaffield soutient qu'elle est aussi économique ; Jos Montferrand se battait afin de protéger les acquis de son employeur, Baxter Bowman ce qui, en retour, assurait son emploi[213]. Gaffield souligne que la violence faisait partie de la culture masculine du travailleur forestier. Il démontre aussi que l'abus de l'alcool était fréquent parmi les travailleurs. Ces hommes buvaient soit pour passer le temps, soit pour noyer la peur ou la tristesse. Il était chose courante de perdre un camarade dans le courant de la rivière des Outaouais ou de se blesser gravement. La

---

rattachés à la religion catholique, comme l'utilisation de l'eau afin de « purifier » un homme, les connotations du baptême n'étaient pas religieuses.

[211] Ronald S. Lappage, « The Physical Feats of the Voyageur », *Canadian Journal of Sport History* 15, nº 1 (1984): p. 30–37, p. 30.

[212] Chad Gaffield, « Société, culture et développement institutionnel : 1826-1886 », dans Chad Gaffield (dir.), *Histoire de l'Outaouais* (Institut québécois de recherche sur la culture, 1994), p. 208-249, p. 210.

[213] Gaffield, p. 218-220.

consommation d'alcool est un problème sérieux au point où les marchands de bois doivent interdire la boisson sur les chantiers[214]. Finalement, la manière dont Jos Montferrand est représenté contraste avec la réputation des travailleurs forestiers circulant à l'extérieur des chantiers. Selon Gaffield, les hommes de chantier étaient perçus comme des hommes irresponsables et indisciplinés qui se détachaient de leur devoir en tant qu'homme, par exemple la vie familiale[215]. Pour Benjamin Sulte, Jos Montferrand n'est ni irresponsable ni indiscipliné.

Cependant, il est vrai que sa vie familiale n'est pas un sujet courant de ses représentations. Mise à part la courte mention en fin de document par Benjamin Sulte à propos des mariages de Jos Montferrand, cette facette de sa vie est inconnue. On ne met pas l'accent sur sa vie amoureuse ou parentale. Cela peut être expliqué par le fait que, selon les documents, Jos Montferrand se marie à son retour à Montréal en 1852 avec Marie-Anne Trépanier. Cependant, il n'y a rien qui indique que Montferrand et Trépanier se fréquentaient lorsqu'il s'arrêtait à Montréal en route vers les chantiers de l'Outaouais. Trépanier décède en 1864 et Montferrand épouse Esther Bertrand. La même année Montferrand meurt et son fils, Napoléon-Louis Fabre, naît l'année suivante[216]. Il est impossible de savoir si Montferrand fréquentait des femmes quand il était en Outaouais ou s'il a eu d'autres enfants.

Plusieurs éléments dans la recherche sur la masculinité des voyageurs et des travailleurs forestiers marquent le Jos Montferrand de Benjamin Sulte comme une représentation idéale d'un homme canadien-français. C'est aussi le cas pour le « bon voyageur » de Taché. Maurice Lemire soutient que Taché « réhabilite le bon voyageur » afin de glorifier le passé canadien-français et

---

[214] Gaffield, p. 214.
[215] Gaffield, p. 210.
[216] Voir Arbre généalogique famille : Trépanier, Généalogie du Québec et d'Amérique française, https://www.nosorigines.qc.ca/GenealogieQuebec.aspx?genealogie=Trepanier_Marie-Anne&pid=766591, consulté juillet 2024 ; voir aussi Arbre généalogique famille : Montferrand, Généalogie du Québec et d'Amérique française, https://www.nosorigines.qc.ca/GenealogieQuebec.aspx?genealogie=Montferrand_Joseph&pid=766567, consulté juillet 2024.

d'inscrire des héros dignes dans la mémoire de la collectivité[217]. Nous postulons que Sulte fait de même avec la biographie de Montferrand. La masculinité de Montferrand est une mosaïque colligée par Benjamin Sulte afin de répondre à une crainte. La représentation de Jos Montferrand est remplie de performances masculines qui illustrent sa virilité, son courage et sa force. Les performances de Montferrand sont racontées à Sulte par un « témoin » ou inventées par l'auteur afin de répondre à un besoin. Sulte, comme le fait Taché avec son « bon voyageur », embellit son personnage par un travail de mémoire sélectif afin de l'installer comme modèle à émuler et comme une représentation du remède contre la détérioration de l'homme lors de la crise urbaine.

Conclusion

En conclusion, Benjamin Sulte présente un personnage qui frôle la perfection humaine au XIXe siècle. Jos Montferrand est beau, grand, fort, patient, charitable, courageux, loyal, honnête, humble, patriotique et travaillant. Il dédaigne la bataille, mais se bat sans hésitation si le fort opprime le faible ou si sa patrie est menacée. De plus, il est un fervent pratiquant qui se bat pour ses croyances religieuses et décide de s'abstenir de l'alcool. Cependant, il est douteux que ce soit le vrai Jos Montferrand, ou ce que Klapp appelle « l'homme réel ». Cet homme parfait est le produit de l'imagination d'un auteur qui vit certaines craintes en lien avec son contexte.

Le Canada français change. L'ultramontanisme perd son feu, mais l'Église ne se renferme pas sur elle-même ; le catholicisme au Québec connaît un renouveau. La modernisation et la modernité apportent d'un côté, le progrès, de l'autre un exode aux États-Unis et une crainte que l'homme ne perde sa valeur identitaire au point d'être efféminé. À travers tout ça, le Canadien (français) est mis de côté, poussé aux marges de la société et de l'histoire ; il est une anomalie. À l'aide d'une biographie d'un personnage dont les exploits frôlent la démesure,

[217] Lemire, « L'appel des grands espaces », p. 14.

Benjamin Sulte réussit à remettre de la vie et de la force dans l'idée de la « race » canadienne (française).

Jos Montferrand devient un lieu de mémoire qui évoque la force et le courage des siens et un reflet de la référence présente à cette époque : une référence religieuse, catholique et conservatrice construite autour d'une utopie de reconquête et une mémoire de survivance. Sous la plume de son auteur, Montferrand conquit l'oppresseur et participe à la survie d'un peuple qui, historiquement, était destiné à disparaître. Les paramètres révélés servent de points de repère autour desquels Sulte construit sa représentation. Jos est un croyant pratiquant catholique, un défenseur de la réalité canadienne-française, un pilier contre l'oppresseur anglophone, et un homme viril non affecté par les maux de la modernisation. Ces paramètres ne reviendront pas tous dans l'analyse des représentations du personnage à partir de 1959. Il était toutefois important de les analyser afin de noter les différences entre la représentation dominante construite par Sulte et les paramètres qui s'ensuivent 100 ans après le décès de Jos Montferrand.

Il était aussi important de présenter l'œuvre de Sulte afin d'illustrer la construction de lieux de mémoire. À partir de 1959, d'autres acteurs utilisent Jos Montferrand afin d'établir des lieux de mémoire qui évoquent leurs besoins identitaires, néanmoins la légende de Jos Montferrand, par moment, illustre la persistance de la référence canadienne-française. Le contexte historique change, mais certains éléments évoqués par Sulte perdurent. La présence de sédiments indique, après tout, la persistance de la référence canadienne-française dans la durée. Bien qu'il y ait des éléments qui pointent vers une rupture, d'autres pointent vers une continuité. La référence canadienne-française survit, mais pas telle quelle.

Pour sa part, Jos Montferrand demeure important. Il devient un modèle pour plusieurs acteurs qui, comme Benjamin Sulte, l'évoquent afin de faire sens, pour soi et pour les autres, de

leurs réalités, leurs craintes, et leurs espérances. Pour finir, il est important de noter que Jos Montferrand n'est pas le seul homme fort ancré dans la légende afin de servir de modèle de force. Les publications de Montpetit et de Massicotte sont des preuves que la force était valorisée. La différence entre, par exemple, Jean-Baptiste Grenon qui transportait un ours vivant à travers le village, qui sortait des souches de la terre avec ses mains, et qui a tué un soldat britannique d'un coup de poing[218] et Jos Montferrand est que le nom de Montferrand a survécu dans l'imaginaire populaire. Dans un sens, le but de Benjamin Sulte de mettre Jos Montferrand sur un piédestal a été un succès ; on parlait de lui en 1884, et on continue de parler de lui jusqu'à aujourd'hui.

[218] Grenon est sujet d'analyse dans Montpetit, *Nos hommes forts* ; Massicotte, *Athlètes canadiens-français* ; Philippe Aubert de Gaspé, *Mémoires* (Tours : Mame, 1930).

CHAPITRE 3 : L'Outaouais

Région « fragile[1] », « négligée[2] », « marginale[3] », et « vulnérable[4] », l'Outaouais, selon plusieurs, est une région perpétuellement en quête de son identité. Cette difficulté est attribuée à sa proximité à l'Ontario. Situé « entre deux mondes[5] », l'Outaouais est tiré d'un côté par le gouvernement québécois et de l'autre, par le gouvernement fédéral. Pierre Louis Lapointe caractérise cette situation comme « une forme de colonialisme » dans laquelle la région « est soumise comme nulle autre région du Québec à un chantage économique et idéologique incessant[6] ».

Le chapitre précédent montre que Benjamin Sulte effectue un travail de mémoire important en incarnant ses craintes et ses aspirations dans le personnage de Jos Montferrand, en l'ancrant dans son contexte historique et en l'enracinant dans la référence qui l'entoure, soit la référence canadienne-française établie au XIXe siècle. Le Jos de Sulte est religieux, fort, protecteur des opprimés, amoureux de sa patrie, il souhaite conquérir de nouveaux espaces et représente une masculinité virile qui semble disparaître avec la modernisation du Québec. Sulte évoque une version reconstruite d'un homme canadien-français qui frôle la perfection en reflétant les espoirs d'un passé héroïque, menacé par l'avènement de la modernité. En ce qui a trait à la référence, le Montferrand de Sulte appartient à la mémoire de la survivance canadienne-française en assurant la continuité de son peuple et représente l'utopie de reconquête dans sa

---

[1] Chad Gaffield, « Introduction générale » dans Chad Gaffield (dir.), *Histoire de l'Outaouais* (Institut québécois de recherche sur la culture, 1994), p. 11-17, p. 11.
[2] Caroline Andrew, « La présence gouvernementale », dans Chad Gaffield (dir.), *Histoire de l'Outaouais* (Institut québécois de recherche sur la culture, 1994), p. 461-492, p. 475.
[3] Pierre Louis Lapointe, « Géographie, histoire et définition d'une identité régionale : le cas de l'Outaouais », *Histoire Québec* 11, nº 2 (2005), p. 4-17 : p. 11.
[4] Denise Latrémouille, « L'Outaouais, « terra incognita » ou terre de légende? », *Histoire Québec* 11, nº 1 (2005), p. 26-29 : p. 29.
[5] Gaffield, « Introduction générale », p. 11.
[6] Lapointe, « Géographie, histoire et définition d'une identité régionale », p. 14.

participation fructueuse dans l'industrie forestière ; une industrie dominée par le marchand anglophone et remplie de conflits ethniques et économiques.

Cependant, cette façon de représenter le personnage est ancrée dans le contexte de Benjamin Sulte, soit le Québec à la fin du XIXe siècle. Que se passe-t-il avec la représentation de Jos Montferrand entre 1959 et aujourd'hui dans la région de l'Outaouais? Bien que la région se retrouve dans le Québec, elle est aussi influencée par sa proximité à l'Ontario. Ici, le concept de la référence « régionale » est important. La région de l'Outaouais est définie par deux forces ; une interne, provenant des habitants de la région qui tentent, comme nous allons le démontrer, de construire une identité régionale qui, par moment, oppose l'empiètement perçu du gouvernement fédéral et de sa fonction publique et une provenant d'acteurs externes qui « définissent la situation » en aménageant la région. Dans ce contexte, les acteurs sont d'un côté, le gouvernement fédéral qui souhaitent annexer les environs de Hull afin de créer une capitale nationale et un symbole d'un Canada uni, et le gouvernement québécois qui, après avoir négligé la région, décide d'y investir des ressources afin d'asseoir sa présence et opposer les mouvements d'annexion du gouvernement fédéral, et de l'autre, la culture locale des gens de l'Outaouais. La référence « régionale » est une construction complexe ; cependant, comme l'indique Dumont, il n'y a pas d'incompatibilité entre cette référence « régionale » et la référence « nationale »[7].

Alors qu'une référence « régionale » s'établit dans la région de l'Outaouais, elle n'est pas détachée de la référence québécoise qui se développe à partir de la Révolution tranquille. Elle n'est pas non plus détachée de la référence canadienne-anglaise qui se développe aussi autour des années 1960, pendant ce que José E. Igartua appelle « the other Quiet Revolution », une

[7] Fernand Dumont, « Mouvements nationaux et régionaux d'aujourd'hui », *Cahiers internationaux de sociologie* 66 (1979) : p. 5-17.

période où le Canada anglais tente de se soustraire à ses référents britanniques afin d'établir une identité réellement et uniquement canadienne[8]. Malgré la présence de deux « nouvelles » références, des sédiments de la référence canadienne-française persistent – quoiqu'en filigrane : Montferrand est le travailleur *canadien-français* qui protège les siens contre l'oppresseur. Il est important de noter que l'Outaouais n'est pas une version miniature du Québec. L'Outaouais demeure, depuis longtemps, l'une des régions les plus fédéralistes du Québec. Il y a une percée péquiste dans les années 1970 en réaction à l'anglicisation de la région, mais ce n'est qu'une percée éphémère.

La région est aussi remplie de lieux de mémoire consacrés à Jos Montferrand. En tant que milieu fragile et menacé, l'Outaouais tente de se définir en opposition à l'image bureaucratique que le gouvernement fédéral implante sur l'Île de Hull. Alors que le milieu ouvrier est jeté par-dessus bord et remplacé par la fonction publique, les Hullois adoptent des symboles qui évoquent un passé industriel dans lequel les hommes étaient forts et héroïques. On tente de contrer l'oubli de cette version de la région en évoquant les travailleurs forestiers qui ont contribué à son développement. Comme l'explique Pierre Nora, l'implantation de lieux de mémoire est une réaction à cette crainte de l'oubli. Parmi ces symboles se retrouve la représentation de Jos Montferrand, le bûcheron et cageux par excellence sur les deux rives de la rivière des Outaouais.

Comme le fait Sulte, les acteurs responsables des représentations de Montferrand à partir de 1959 effectuent un travail de mémoire important afin d'illustrer Jos le travailleur, ce qui ancre dans l'histoire de la région, d'un côté, le personnage, et de l'autre, plus important encore, la contribution de l'industrie forestière et des hommes courageux qui ont bravé les intempéries. Par moment, cette remémoration prend une tournure touristique. Certains acteurs participent au

[8] José E. Igartua, *The Other Quiet Revolution. National Identities in English Canada, 1945-71* (Vancouver, Toronto: UBC Press, 2006).

tourisme de la mémoire en injectant des valeurs spécifiques dans la légende de Jos Montferrand tout en retirant les éléments jugés indésirables afin de construire un produit séduisant pour les touristes. Peu importe les demandes, ce chapitre montre à quel point Jos Montferrand, et ce qu'il représente, soit l'industrie forestière et les hommes qui y ont participé, sont importants pour la construction identitaire dans la région de l'Outaouais.

Contexte

Afin de bien situer l'analyse, il est important de spécifier l'endroit étudié. L'Outaouais est une région vaste constituée de quatre municipalités régionales de comté (MRC). Selon les données recueillies pour l'Outaouais, Jos Montferrand apparaît en tant que représentation et symbole identitaire dans les alentours de Hull, désormais Gatineau depuis la fusion municipale en 2001. Il n'y a qu'une seule instance où Jos Montferrand se retrouve à l'extérieur de Gatineau-Hull. Vu son passage dans la Haute-Outaouais, Bouchette tente, en 2009, d'inaugurer un complexe sportif en sa mémoire[9]. Autre que cette mention dans le journal local, il n'y a pas de *complexe Jos-Montferrand* à Bouchette.

Il est aussi important de noter la présence de Montferrand dans la MRC Antoine-Labelle. Dans les années 1990, à la suite de débats et au mécontentement de certains, la MRC Antoine-Labelle est rattachée à la région des Laurentides[10]. Comme l'indique le chapitre précédent, certains soutiennent que Montferrand s'est retrouvé dans les Laurentides en tant que défricheur le long de la rivière du Lièvre marquant sa présence dans le tissu identitaire de la région. Considérant la proximité des Laurentides à l'Outaouais, et le rôle joué par Montferrand dans les deux endroits, en tant que cageux et bûcheron dans l'un, et défricheur et bâtisseur dans l'autre,

[9] Rodrigue Lafrenière, « Le célèbre Jos Montferrand est souvent passé par Bouchette », *La Gatineau*, juillet 2009, p. 17.
[10] Roger Blanchette, *Les régions du Québec, histoire en bref : L'Outaouais* (Québec : les Presses de l'Université Laval, 2009), p. 140.

inclure la MRC Antoine-Labelle dans ce chapitre a du sens sur le plan géographique et sur le plan du contenu des représentations.

Établir une région de la capitale fédérale

L'analyse de l'Outaouais à partir de 1959 débute avec la présence ressentie de la Commission de la Capitale nationale (CCN) et l'intérêt continu du gouvernement fédéral pour la création de la région de la capitale nationale (RCN). À travers la CCN, le gouvernement fédéral souhaite créer une région qui réunit Hull et Ottawa afin de symboliser l'union du Canada et l'harmonie entre les francophones et les anglophones. Cependant, comme l'indique Caroline Andrew, le gouvernement fédéral s'intéresse à la région de l'Outaouais bien avant cette date. En 1899, à travers la Commission d'embellissement d'Ottawa, on souhaite faire d'Ottawa le « Washington du Nord ». Quatre ans plus tard, le rapport Todd recommande l'annexion des parcs naturels de l'Outaouais, une recommandation qui revient en 1913 dans le rapport Holt. En 1927, la Commission du district fédéral continue de montrer de l'intérêt pour la région de l'Outaouais, pour enfin acquérir des terres dans le parc de la Gatineau à partir de 1938.

En 1949, le rapport Gréber présente « une vision de la capitale qui inclut Hull et l'Outaouais[11] ». Le but est de préserver l'emploi fédéral du côté ontarien, et transformer le côté québécois en secteur récréatif axé sur le plein air. Selon Gréber, cette « capitale comme symbole de la nation représente l'unité », marquant la rivière des Outaouais comme un trait d'union entre les provinces[12]. Cette visée montre une vision pancanadienne qui, depuis la Confédération, perçoit le Canada comme un pays unificateur, du moins, symboliquement. L'étude de Igartua illustre qu'avant les années 1960 et la « other Quiet Revolution », l'histoire du Canada mettait l'accent sur la supériorité de la culture anglaise (d'Angleterre) et sur l'inévitable continuité des

[11] Rapport Gréber, cité par Andrew, « La présence gouvernementale », p. 467.
[12] Rapport Gréber, cité par Andrew, p. 470.

traditions et des référents anglais au Canada. Igartua démontre que la nation canadienne était définie de manière ethnique, mettant l'accent sur la généalogie de l'individu et sur sa descendance[13]. Dans le cas du Canada avant les années 1960, cette nation était conçue à partir d'une identité essentiellement anglaise qui était construite à partir de référents anglais ou d'Angleterre. Simplement, le Canadien était un sujet britannique, blanc et anglo-saxon[14]. Malgré le désir exprimé à partir de 1949 d'unir symboliquement le côté francophone et le côté anglophone, cette union était superficielle.

Comme le démontre Igartua, ce n'est qu'à partir des années 1960, au moment où le Québec remet en question son rôle et son destin à l'intérieur de la Confédération et à la suite des propositions lancées par la Commission Laurendeau-Dunton en 1963 que le Canada anglais change son discours identitaire. Selon Igartua, la volonté des Québécois d'obtenir l'égalité symbolique, linguistique et économique avec les Canadiens anglais a forcé ces derniers « to re-examine their own views of themselves and of their relationship with French Canada[15] ». En conséquence de ce mouvement, la Commission Laurendeau-Dunton, aussi appelée la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme ou Commission BB, concevait le Canada comme une alliance de deux nations et deux peuples fondateurs : un anglophone et un francophone. Subséquemment, Pierre Elliot Trudeau fait adopter la *Loi sur les langues officielles* en 1969 qui dicte que le français et l'anglais sont les langues officielles du Canada. Cependant, selon Trudeau, le bilinguisme officiel relevait davantage d'une simple réalité démographique que d'une réalité culturelle. Dans ce sens, Trudeau larguait la notion du biculturalisme afin de promouvoir le multiculturalisme canadien.

[13] Igartua, *The Other Quiet Revolution. National Identities in English Canada, 1945-71*.
[14] Igartua.
[15] Igartua, p. 164.

Comme de fait, en 1971, Trudeau établit officiellement le bilinguisme au côté du multiculturalisme, indiquant que le gouvernement du Canada reconnaît et respecte la diversité culturelle. Cependant, les Canadiens doivent attendre le rapatriement de la Constitution canadienne en 1982 avant que le multiculturalisme soit enchâssé dans la nouvelle constitution. Iguarta soutient que, de son côté, la Commission BB suppose l'équivalence entre langue et culture, ce qui dénote l'importance de la culture francophone et la culture anglophone au sein du Canada[16]. Alors que cette union n'est que symbolique, voire superficielle, au moment où Gréber propose l'établissement de la RCN, à partir de 1968, et surtout avec la présence de Trudeau à la tête du gouvernement fédéral, la RCN vient à représenter l'union des anglophones et des francophones du pays et devient un symbole de l'harmonie des peuples à travers le pays.

C'est ici où nous situons la référence canadienne-anglaise, du moins jusqu'au rapatriement de la Constitution canadienne en 1982 et de la préséance d'un discours axé sur le multiculturalisme par l'établissement de la *Loi sur le multiculturalisme canadien* et l'ajout de l'article 27 dans la Constitution qui maintient et promeut la diversité canadienne. Les paramètres qui unissent les Canadiens sont une notion, quoique symbolique, d'union nationale des deux peuples fondateurs, surtout prônée par la Commission BB et la RCN. Peu importe où ils se retrouvent au pays, les Canadiens se reconnaissent symboliquement en tant que peuple uni et accueillant des deux nations. Comme nous le montrerons plus loin, cette référence canadienne-anglaise est évoquée dans certaines représentations dans la région de l'Outaouais, mettant en pratique la théorie de Dumont à propos des références « régionales ».

[16] Igartua, p. 211.

La CCN et son impact

En 1958, le projet de Jacques Gréber apporte l'établissement de la CCN qui a pour mandat d'établir la RCN comme symbole d'union et de cohésion entre les deux peuples fondateurs. De plus, la CCN répond à certaines recommandations de la Commission BB. En indiquant que le Canada est composé de deux peuples fondateurs, la Commission BB révèle aussi que, d'un côté, la langue française en Ontario avait un statut inférieur à l'anglais, et de l'autre, la population francophone au Québec était en « sous-développement économique ». Pour contrer le déséquilibre linguistique, on propose la *Loi sur les langues officielles* qui promet d'offrir des services fédéraux dans les deux langues, alors que pour contrer le déséquilibre économique, la Commission recommande l'établissement de bureaux fédéraux au Québec[17].

Afin d'établir la fonction publique fédérale à Hull, un des premiers mandats de la CCN est la désindustrialisation de l'Île de Hull. Sophie-Hélène Legris-Dumontier révèle que « la CCN déplore depuis longtemps le fait que les industries hulloises enlaidissent le paysage de la capitale[18] ». Le désir de rendre la vue depuis la capitale plus agréable cause l'expropriation d'une grande partie de la population de Hull et la perte d'emploi de plusieurs ouvriers. Selon Legris-Dumontier, les ouvriers ne représentent que 17 % des travailleurs en 1961, alors qu'ils en représentaient 39 % vingt ans plus tôt[19]. L'industrie et le statut d'ouvrier étaient des éléments importants de l'identité hulloise. Les gens faisaient partie d'un milieu manufacturier. La désindustrialisation de Hull ne cause pas seulement un changement au paysage, mais un bouleversement du tissu social et de l'identité du milieu. L'étude de Legris-Dumontier dévoile

[17] La Commission Laurendeau-Dunton ou Commission BB, cité par Charles Castonguay, « Le bien-fondé de la clause Québec dans l'Outaouais, vingt ans après le coup de force constitutionnel de 1982 », *Bulletin d'histoire politique* 12, nº 2 (2004): p. 174-188, p. 175.
[18] Sophie-Hélène Legris Dumontier, « La Commission de la capitale nationale et l'île de Hull : entre identité nationale et conscience régionale (1959-1979) » (thèse de maîtrise, Université d'Ottawa, 2014), p. 66.
[19] Legris-Dumontier, p. 64.

que la désindustrialisation de la région n'assurait pas seulement que Hull soit « englobée, mais aussi dépendante », commercialement, économiquement, socialement et industriellement[20]. Les ouvriers qui n'avaient plus d'emploi devaient se rendre du côté ontarien pour chercher du travail.

De plus, alors que la CCN et le gouvernement fédéral annonçaient des édifices fédéraux du côté québécois, la construction se faisait attendre. Les gens qui désiraient travailler dans la fonction publique devaient, comme les ouvriers, se rendre à Ottawa. Ce favoritisme pour le côté ontarien de la part de la CCN cause du mécontentement et une levée de boucliers du côté hullois. À partir de 1967, « 8000 des 13 000 gagne-pains de Hull travaillent à Ottawa, ce qui accroît la dépendance économique des Hullois envers Ottawa[21] ». Le conseil municipal de Hull reproche à la CCN que l'absence d'édifices fédéraux à Hull cause une perte économique d'environ 181 000 $ par année. Dans ce cas, comme l'explique Legris-Dumontier, la construction d'édifices fédéraux et la transformation du milieu manufacturier en un milieu fonctionnaire devient une nécessité pour la prospérité de Hull et de ses habitants[22]. Il est important de le répéter, la progression d'un milieu manufacturier en un milieu fonctionnaire a un impact immense sur la perception de soi des Hullois qui, historiquement, œuvraient dans le secteur industriel.

La région de l'Outaouais, négligée par le gouvernement québécois depuis longtemps, reçoit l'attention du Québec à partir de 1967. L'élection du Parti libéral du Québec en 1960 et son désir d'être « maître chez nous » y est pour quelque chose. Le Québec n'était ni sourd ni aveugle à l'empiètement du gouvernement fédéral de son côté de la rivière. Le désir d'autonomie et de prendre son avenir en main convainc le gouvernement provincial et le reste du Québec de

[20] Legris-Dumontier, p. 66.
[21] Legris-Dumontier.
[22] Legris-Dumontier, p. 68.

s'engager dans le développement de l'Outaouais. Le gouvernement met en place la Commission d'étude sur l'intégrité du territoire du Québec, aussi appelée la Commission Dorion qui devait évaluer la situation en Outaouais et dresser un rapport. La Commission Dorion soutient qu'« il est essentiel et urgent que le gouvernement du Québec » s'investisse dans son propre territoire puisque l'Outaouais est la « porte d'entrée sur le sol québécois[23] ». Legris-Dumontier caractérise la création de la Commission Dorion comme « un moment clé pour la rive québécoise de la RCN, car elle marque la prise de conscience du gouvernement provincial de la situation dans laquelle se trouve Hull comme métropole de l'ouest du Québec, mais aussi de l'importance accrue que les plans de la CCN ont désormais[24] ».

En 1968, la Commission Dorion recommande au gouvernement du Québec de centraliser ses bureaux municipaux à Hull et de construire un nouveau palais de justice afin d'ancrer sa présence dans la région. Le but était qu'Hull devienne « un reflet fidèle et digne de la nation canadienne-française[25] ». La présence du gouvernement québécois dans Hull devient plus pressante lorsqu'en 1969, le gouvernement fédéral se porte acquéreur de six hectares de terrains dans le centre-ville de Hull afin de construire des édifices fédéraux. En réponse aux recommandations de la Commission Dorion et en réaction à l'acquisition de terrains par le gouvernement fédéral, le gouvernement du Québec acquiert en 1970 un espace de deux acres et demi. Selon Oswald Parent, le député de Hull à l'Assemblée nationale dans les années 1970, « le but du gouvernement québécois est d'être le symbole visible de la présence du Québec dans le voisinage immédiat des édifices fédéraux[26] ». Comme nous le verrons plus loin, l'espace

[23] Andrew, « La présence gouvernementale », p. 476.
[24] Legris-Dumontier, « La Commission de la capitale nationale et l'île de Hull », p. 59.
[25] Andrew, « La présence gouvernementale », p. 476.
[26] Andrew, p. 478.

« québécois » devient la Place du Centre en 1978, dans laquelle se retrouve, entre autres, l'immeuble du gouvernement québécois nommé Jos-Montferrand.

De son côté, l'élection de Pierre-Elliot Trudeau comme premier ministre du Canada en 1968 influence la décision du gouvernement fédéral de s'investir davantage dans Hull. Sentant que la présence québécoise près d'Ottawa et le discours d'indépendance s'amplifiaient, Trudeau soutenait que Hull devait officiellement être inclus dans la RCN. Il est important de noter que le Parti libéral du Québec et l'Union Nationale élue en 1966 n'étaient pas des partis souverainistes. Le discours de souveraineté provenait d'un mouvement de gauche devenu parti politique en 1963 : le Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN). La pensée souverainiste prend ensuite de l'expansion en 1968, année d'élection de Trudeau, avec la création du Parti québécois qui se retrouvera au pouvoir au Québec en 1976 et à la tête d'un référendum pour la souveraineté de la province 4 ans plus tard. Selon Andrew, « tout le débat sur la place du Québec à l'intérieur du Canada et sur la relation entre francophones et anglophones canadiens influence énormément la présence du gouvernement fédéral dans l'Outaouais[27] ». L'intention derrière l'acquisition des terres à Hull était que « par une plus grande intégration physique de la rive québécoise, on ne peut que rendre plus difficile la séparation du Québec[28] ».

En 1969, le rapport de la CCN intitulé *Hull 1969-1995* présente le plan concret de l'aménagement d'édifices fédéraux dans Hull. Selon le rapport, « l'aménagement doit traduire les objectifs nationaux de l'unité sociale, de la dualité linguistique et de la diversité culturelle[29] ». Le rapport explique que les édifices servent de renforcement au symbole « d'une capitale dont le cœur unit deux cultures, deux provinces et deux villes[30] ». Selon la Commission BB,

[27] Andrew, p. 470.
[28] Andrew.
[29] Andrew, p. 471.
[30] Andrew, p. 472.

l'établissement d'un « territoire de la capitale [...] ouvrirait la voie à une égalité linguistique complète[31] ». Le discours à propos de l'inclusion de Hull dans la RCN rejoint la référence canadienne-anglaise axée sur l'union canadienne. Ce discours, marqué par la présence du gouvernement fédéral et la prise de conscience du gouvernement provincial apporte une deuxième vague d'expropriation des Hullois. Andrew dévoile qu'« entre 1969 et 1974, 4000 personnes sont affectées par l'expropriation[32] ».

Legris-Dumontier illustre que « les années 1960 sont synonymes d'une prise de conscience pour Hull quant à sa situation précaire comparativement à celle d'Ottawa, ainsi que celle du reste du Québec[33] ». Une grande partie de cette prise de conscience est identitaire. Dans son étude de la présence de la CCN à Hull, Legris-Dumontier évoque la résistance à l'empiètement de la part de plusieurs associations hulloises et de la part des citoyens. Selon elle, les années 1970 marquent une époque « où la Cité de Hull commence à se questionner sur son identité » tirée des deux côtés par le gouvernement québécois et le gouvernement fédéral[34]. Une partie de la crainte de la part des Hullois provenait du fait que la CCN fonctionnait presque secrètement. C'était surtout le cas pour le plan sur 26 ans de la CCN nommé *Hull 1969-1995* qui était confidentiel et qui n'informait donc pas les Hullois de ses intentions[35]. De plus, Hull se sentait mal représenté dans les débats sur son avenir, car les discussions et décisions de la CCN n'incluaient aucune représentation municipale. Finalement, le pouvoir de la CCN semblait illimité ; surtout en ce qui a trait aux expropriations. Legris-Dumontier présente le cas de « l'affaire Munro » découlant de la saisie par la CCN des terres de Harold Munro à Gloucester en

[31] La Commission BB, citée par Castonguay, « Le bien-fondé de la clause Québec dans l'Outaouais, vingt ans après le coup de force constitutionnel de 1982 », p. 177.
[32] Andrew, « La présence gouvernementale », p. 473.
[33] Legris-Dumontier, « La Commission de la capitale nationale et l'île de Hull », p. 88.
[34] Legris-Dumontier, p. 101.
[35] Legris-Dumontier, p. 92.

Ontario, sans préavis. La CCN détenait donc un énorme pouvoir d'expropriation, car, selon la Cour suprême du Canada, « le mandat de la Commission implique l'acquisition des biens nécessaires à son accomplissement et aucun recours ne peut être pris pour l'en empêcher et ce, autant par une province qu'une municipalité[36] ». Seul le gouvernement fédéral peut l'arrêter ; le même gouvernement fédéral qui l'a établie.

Alors que, comme nous l'avons illustré, le Conseil municipal de Hull se plaint de la perte de l'apport financier causé par les expropriations et le retard dans la construction de bureaux fédéraux, la CCN n'y porte pas attention. Cependant, un mouvement de résistance s'installe dans la Cité. En 1969, la formation de l'Assemblée générale de l'Île de Hull (AGIH) mène à plusieurs manifestations de la part de citoyens engagés surtout contre les expropriations qui, selon eux, forcent les Hullois à vivre dans des logements qui ne sont pas abordables. Certains citoyens refusent même de quitter leur demeure[37]. Legris-Dumontier révèle que l'AGIH est très active : elle rencontre le maire, publie des lettres dans *Le Droit*, et organise des soirées et des manifestations[38]. En 1973, l'AGIH devient le Regroupement des comités de citoyens de Hull (RCCH) qui se tourne au militantisme et « transforme la lutte des citoyens contre les expropriations à une lutte de classe contre le gouvernement fédéral et la petite bourgeoisie locale[39] ». Cette tournure est causée par la présence au Québec du mouvement marxiste-léniniste, cependant de courte durée. Le RCCH expulse ces militants, mais revendique toujours activement une compensation pour les expropriés. Avec l'expulsion des membres militants marxistes-léninistes, le Regroupement se préoccupe aussi du bien-être des entrepreneurs qui ont été affectés

[36] Legris-Dumontier, p. 60.
[37] Legris-Dumontier, p. 103.
[38] Legris-Dumontier, p. 104.
[39] Legris-Dumontier, p. 107.

par les expropriations. Ces entrepreneurs doivent rebâtir leur entreprise et leur clientèle et doivent acquérir un immeuble plus dispendieux à l'extérieur de l'Île de Hull[40].

Un fait intéressant que Legris-Dumontier évoque est que certains des Hullois qui ont été expulsés de leur résidence ne s'opposent pas aux rénovations faites par la CCN, seulement à l'expropriation qui en résulte. Selon Caroline Andrew, André Blais et Rachel des Rosiers, cette « approbation résignée » reflète « l'idéologie dominante selon laquelle il ne faut pas s'opposer au "progrès", ce progrès étant évidemment associé au "modernisme", à toutes ces nouvelles composantes (routes, édifices en hauteur) propres à une ville "prospère" et "dynamique"[41] ». Legris-Dumontier ajoute que « les Hullois voulaient être fiers de leur ville » et savaient que toutes les recommandations évoquées par les différentes Commissions allaient dans le sens du « progrès » de la ville de Hull[42]. Cependant, ce « progrès » et la « modernisation » de Hull avait un impact sur la langue. L'anglais devenait beaucoup plus utilisé vu la présence grandissante du gouvernement fédéral dans le Hull moderne.

En 1973, on établit un Comité consultatif de l'identité hulloise qui a comme mandat « de conseiller les autorités municipales en matière d'aménagement de terrains et de conservations de sites historiques dans la Cité en vue de donner une identité propre à la Cité de Hull[43] ». Par exemple, le Comité demande à la CCN d'être consulté davantage afin d'intervenir dans l'établissement de l'identité de la Cité. D'ailleurs, avant la formation de ce Comité, Aimé Guertin, qui était député du Parti conservateur à Hull entre 1927 et 1935, explique dans un mémoire que l'histoire de Hull est mise de côté dans l'écriture de l'histoire de la RCN. Il est

[40] Legris-Dumontier, p. 128.
[41] Caroline Andrew, André Blais et Rachel Des Rosiers, *Les élites politiques, les bas-salariés et la politique du logement à Hull* (Ottawa : Éditions de l'Université d'Ottawa, 1976), cité par Legris-Dumontier, p. 128.
[42] Legris-Dumontier, p. 128.
[43] Legris-Dumontier, p. 119.

d'avis que « le désir du fédéral de créer un nationalisme canadien se fait donc au détriment de l'attachement identitaire hullois, voire québécois à grande échelle[44] ».

Conscient du danger pour la langue française causé par la présence du fédéral et l'utilisation de l'anglais dans ses bureaux, le Comité souhaite aussi que l'affichage dans les lieux publics de la Cité soit en français afin de diminuer l'anglicisation de la population de Hull qui est dangereusement à la hausse[45]. Legris-Dumontier illustre qu'entre 1971 et 1976, « la proportion anglophone de la population de Hull augmente de 25,4% tandis que le groupe francophone n'augmente que de 16% ». De plus, « la part des Hullois dont la langue maternelle est le français chute de 1,5% […] soit de 82,4% à 80,9%[46] ». Dans ce sens, le Comité relie une partie de l'identité hulloise à la langue française.

De son côté, Charles Castonguay présente l'établissement de bureaux fédéraux comme une « chirurgie à ciel ouvert » qui cause une « dislocation sociale ». Selon lui, cette dislocation réduit « le caractère français » de Hull et de l'Outaouais, ce qui ultimement, « amoindrit l'aptitude de sa culture à la survie[47] ». Castonguay, comme Legris-Dumontier, illustre qu'entre 1971 et 1976, Hull connaît une période d'anglicisation importante. Selon Jean Cimon, la construction d'immeubles fédéraux « imprime dans l'esprit des anglophones d'Ottawa une image bilingue de l'agglomération urbaine de Hull, ce qui génère désormais une immigration croissante des Ontariens anglophones du côté québécois[48] ». Selon Castonguay, une des seules choses qui freine réellement l'anglicisation de Hull est l'ajout de la Clause Québec dans la *Charte de la langue française*¸ aussi appelée la loi 101. La Clause Québec qui, selon Castonguay, était «

---

[44] Legris-Dumontier, p. 81.
[45] Legris-Dumontier, p. 120.
[46] Legris-Dumontier, p. 10.
[47] Castonguay, « Le bien-fondé de la clause Québec dans l'Outaouais, vingt ans après le coup de force constitutionnel de 1982 », p. 185.
[48] Jean Cimon, *Le Dossier Outaouais: réflexions d'un urbaniste* (Québec: Éditions du Pélican, 1979), cité par Castonguay, p. 180.

taillée sur mesure pour l'Outaouais[49] » et servait de réel « geste de légitime défense[50] » restreignait

> l'accès à l'école anglaise aux seuls enfants dont au moins l'un des parents a été scolarisé en anglais au Québec ou qui, résidant déjà au Québec, a fait leurs études en anglais dans une autre province ou un autre pays. Tous les nouveaux venus provenant du reste du Canada ou de l'étranger seraient tenus d'inscrire leurs enfants à l'école française[51].

Selon Castonguay, cette clause « agissait comme un filtre. Elle obligeait les anglophones qui, en provenance de l'Ontario ou du reste du Canada, voulaient déménager du côté québécois de la région de la capitale à envoyer leurs enfants à l'école française[52] ». La Clause Québec reste en vigueur jusqu'au rapatriement de la Constitution canadienne en 1982. Pour contrer cette clause, le gouvernement fédéral impose la Clause Canada qui donne accès à l'école anglaise au Québec aux élèves canadiens dont au moins un parent fut scolarisé en anglais au Canada[53]. Selon Castonguay, bien que la Clause Québec ralentisse l'anglicisation de l'Outaouais durant la fin des années 1970, l'anglicisation garde le cap au XXIe siècle. Castonguay est d'avis que l'anglicisation continue d'augmenter à cause du « pouvoir d'assimilation massivement supérieur de l'anglais », surtout en ce qui a trait aux allophones[54]. Selon lui, alors que le temps avance, l'Outaouais continuera à être soumis à une « anglicisation à petit feu[55] ».

Malgré les démarches entreprises par différents groupes dont le RCCH et le Comité consultatif de l'identité hulloise, André Cellard et Jean Harvey illustrent qu'à la fin des années

[49] Castonguay, p. 181.
[50] Castonguay, p. 182.
[51] Castonguay, p. 181.
[52] Castonguay.
[53] Castonguay, p. 182.
[54] Castonguay, p. 183.
[55] Castonguay, p. 185.

1970 et au tournant des années 1980, « on souligne l'état déplorable de la culture en Outaouais » et l'on demeure en quête identitaire[56].

À la recherche d'une identité outaouaise

Nous nous attendions à retrouver Jos Montferrand dans ce contexte de conflit, de résistance et de redéfinition, hache à la main et prêt à défendre l'Outaouais contre l'empiètement du gouvernement fédéral. Nous nous attendions surtout à voir un Jos Montferrand protecteur de la langue française confrontée à une anglicisation indomptable, comme le font plusieurs des acteurs québécois hors Outaouais. Montferrand est présent dans la région de l'Outaouais, mais l'image du Jos « justicier » n'apparaît que superficiellement. En 1969, *Le Droit* publie une copie de l'œuvre d'un « artiste politisé ». L'image illustre une pieuvre qui représente la ville de Hull qui tente de répandre son tentacule au quartier de Lucerne. Le tentacule est coupé par une hache qui porte le nom de Jos Montferrand. À partir de cette image, on présume que Jos Montferrand utilise sa hache afin d'empêcher l'envahissement de Hull qui tente d'annexer ce quartier[57].

Il faut attendre 2015 pour retrouver Montferrand en tant que défenseur contre l'expropriation et l'embourgeoisement des Hullois. Le groupe de musique *Charabia* écrit une chanson intitulée *Jos Montferrand* pour un documentaire à propos de l'embourgeoisement du Vieux-Hull réalisé par le journal indépendant de l'Université d'Ottawa, *La Rotonde*[58]. Dans la chanson, le chanteur Roland Locqueville se place sur le pont des Chaudières avec le désir de se suicider. Il demande où est Jos Montferrand pour l'empêcher de s'enlever la vie, ou pour venir en aide au Vieux-Hull qui, selon Locqueville, est réduit en cendres[59]. Quoique fort intéressant

---

[56] André Cellard et Jean Harvey, « La vie socioculturelle », dans Chad Gaffield (dir.), *Histoire de l'Outaouais* (Institut québécois de recherche sur la culture, 1994), p. 687-734, p. 711.
[57] « Jos Montferrand justicier », *Le Droit*, juillet 1969, p. 17.
[58] LaRotondeVideo, « Vieux Hull (documentaire) », YouTube, 24 avril, 2015, vidéo, 38 :18, https://www.youtube.com/watch?v=gbxSR9td7jw.
[59] Charabia, *Jos Montferrand*, Bandcamp, mai 2015, MP3 digital, 3:51, https://charabia.bandcamp.com/track/jos-montferrand

comme représentation de Jos Montferrand, cette chanson n'est qu'une des rares instances qui évoquent le personnage pour contester la transformation de Hull. Le Jos Montferrand des années 1960 en Outaouais ne représente pas une lutte explicite. Les acteurs qui le mettent de l'avant l'évoquent surtout en tant que représentant d'une industrie révolue, d'une histoire de travailleurs ardus ramenée au présent. Comme l'indique Legris-Dumontier, dans les années 1960, « le Hull historique et son tissu social sont appelés à disparaître pour faire place à la modernité, au progrès[60] ». Les représentations de Jos Montferrand servent de réaction à cette disparition.

Cellard et Harvey expliquent qu'on se retourne « paradoxalement » vers son passé afin de se présenter comme société distincte du reste du Canada, non seulement en Outaouais, mais à travers tout le Québec. Paradoxale parce que l'avènement de la Révolution tranquille et la modernisation du Québec promettent le repoussement du passé afin de se concentrer sur l'avenir. Selon les auteurs, « l'héritage de leur passé leur (les Québécois) serviront à affirmer leur différence au cours des années 1960-1970[61] ». La négligence du gouvernement québécois cause un « vide culturel » pour la région de l'Outaouais qui doit être rempli. Cellard et Harvey soutiennent que ce vide culturel cause « la récupération de la clientèle québécoise par la voisine ontarienne et l'assimilation rapide des francophones de l'Outaouais[62] ». Privés d'institutions, de salle de spectacle, de musée, de festival, et de repères sociaux et culturels, les gens de l'Outaouais se rendent en Ontario afin de s'épanouir et se retrouver. Cellard et Harvey caractérisent les infrastructures culturelles de l'Outaouais à l'époque comme « lamentable[63] ».

[60] Legris-Dumontier, « La Commission de la capitale nationale et l'île de Hull », p. 94.
[61] Cellard et Harvey, « La vie socioculturelle », p. 709-710.
[62] Cellard et Harvey, p. 711.
[63] Cellard et Harvey, p. 710.

Les auteurs remarquent un « réveil culturel » du côté québécois à la fin des années 1960 et une reconnaissance de l'« urgence[64] » de se démarquer de la rive ontarienne.

Le réveil culturel est marqué par la fondation en 1966 de la *Société historique de l'Ouest du Québec* et par la publication du premier numéro de la revue historique régionale *Asticou* en 1968. Ces médiums d'histoire montrent un désir d'écrire et de propager l'histoire de la région qui, rappelons-le, selon Guertin était absente de la rédaction de l'histoire de la RCN. En ce qui a trait à l'identité régionale, l'Outaouais se tourne vers son passé industriel et vers « l'activité économique dominante au début de la colonisation[65] » ; un contraste au milieu fonctionnaire imposé sur la région par le gouvernement fédéral. L'image qui en ressort est celle du raftman, l'homme viril et courageux qui bravait les eaux de la rivière des Outaouais afin de contribuer au développement économique de la région.

Selon Cellard et Harvey, « cette association mentale (celle du raftman) était probablement ce que la région avait de plus de distinctif à offrir comme symbole[66] ». Pour sa part, Roger Blanchette fait allusion à une « culture des Raftman » dans les années 1960-1970[67]. Une culture qui selon Cellard et Harvey puise dans « les origines historiques » et est un contraste à « la tertiarisation accélérée de la région [qui] relègue au second plan l'industrie du bois à laquelle se sont si longtemps identifiés les habitants de l'Outaouais[68] ». La représentation de Jos Montferrand émerge à l'intérieur de cette « renaissance » industrielle, du moins une renaissance symbolique. L'image du raftman et des références à l'industrie forestière s'ancrent dans

[64] Cellard et Harvey.
[65] Cellard et Harvey, p. 729-730.
[66] Cellard et Harvey, p. 730.
[67] Blanchette, *Les régions du Québec*, p. 136.
[68] Cellard et Harvey, « La vie socioculturelle », p. 730.

l'Outaouais et construisent une identité propre à la région. Jos Montferrand en ressort comme un représentant des travailleurs de la forêt et des valeurs nécessaires pour réussir dans le domaine.

Jos Montferrand de 1960 à 2000

Les noms évocateurs de certains lieux publics mettent en évidence l'importance de l'industrie forestière dans la région : brasserie Les Raftsmen, brasserie la Drave, pont des Draveurs, Promenade du Portage, etc. On offre même une statue de draveurs au général Charles de Gaule lors de son passage dans la ville de Hull en 1968[69]. La présence du Festival des Raftsmen de Hull à partir de 1967 est surtout significative pour notre analyse. Ce festival était entièrement consacré à l'industrie forestière et aux hommes qui travaillaient dans les chantiers et sur l'eau. Selon Cellard et Harvey, le Festival des Raftsmen de Hull fut « la manifestation la plus spectaculaire de cette recherche d'identité par le retour aux sources[70] ». Ce festival, qui « a pour but immédiat de promouvoir l'industrie touristique et de stimuler l'économie de la région de l'Outaouais[71] », se disait un événement qui « honore les pionniers de la région de Gatineau et la période où le bois était son industrie principale[72] ». Cellard et Harvey ajoutent que lors des festivals, « une communauté a le plus tendance à mettre en valeur, pour les visiteurs et pour ses besoins propres, les traits qu'elle croit distinctifs et représentatifs de son coin de pays[73] ».

Le Festival des Raftsmen de Hull

Les organisateurs du Festival des Raftsmen de Hull mettent en valeur l'industrie forestière et utilisent Jos Montferrand comme représentant de cette identité régionale. Ils ne voulaient pas simplement célébrer cette appartenance entre gens de l'Outaouais, mais visaient

---

[69] Cellard et Harvey, p. 731.
[70] Cellard et Harvey, p. 730.
[71] Dispositions générales du Festival des Raftsmen de Hull inc., 1967, P143, 1986-12-005, boîte 1, Fonds Festival des Raftsmen 1967-1974, Archives nationales du Québec à Gatineau, Gatineau, QC.
[72] Communiqué de presse, 1966, P143, 1986-12-005, boîte 2, Fonds Festival des Raftsmen 1967-1974, Archives nationales du Québec à Gatineau, Gatineau, QC.
[73] Cellard et Harvey, « La vie socioculturelle », p. 729.

une renommée internationale. Le Championnat canadien des hommes forts, inclus dans les journées de festivités, avait comme but d'accueillir des hommes de toute la nation canadienne. De plus, les organisateurs des compétitions forestières du festival invitaient des compétiteurs des États-Unis et de l'Europe. Louis Rocque du journal *Le Droit* va jusqu'à caractériser la présence de Pierre Elliot Trudeau à l'édition de 1968 comme un événement qui aurait « donné une résonance nationale ou internationale » au festival[74]. La figure 1 évoque un questionnement important à propos du discours du festival. Bien que Jos Montferrand en ressort comme un symbole de l'événement, alors de l'identité outaouaise, la présence de Pierre Elliot Trudeau marque un pont entre l'Outaouais et Ottawa. Trudeau est le représentant de la référence canadienne-anglaise et de la vision pancanadienne. Il prône le bilinguisme, le multiculturalisme et l'harmonie nationale. Est-ce que sa présence à l'événement, en tant qu'invité honorifique, indique que le discours du festival rejoint la référence canadienne-anglaise? Il n'y a aucun doute qu'un des buts principaux du festival est lucratif ; les organisateurs participent de plein gré au tourisme mémoriel. Cependant, est-ce possible que les organisateurs invitent le Canada, voire le monde en entier avec un but aussi identitaire démontrant une ouverture pancanadienne? L'un n'empêche pas l'autre. La manière dont Jos Montferrand est représenté offre une réponse.

Figure 1 — Pierre-Elliot Trudeau (centre) aux côtés de Jos Montferrand (droit, arrière) (Serge Lebel). Avec la permission des Archives nationales du Québec à Gatineau.

[74] Louis Rocque, « Pierre brute qui peut devenir bijou rare », *Le Droit*, juillet 1968, p. 6.

Jos, l'ardent travailleur viril

Tous les mois de juillet, entre 1967 et 1973, le Festival des Raftsmen de Hull accueillait plusieurs milliers de visiteurs sur une période de 10 jours. Des hommes de partout dans le monde fendaient ou sciaient des bûches, montaient des poteaux de bois, tentaient de rester debout sur un billot dans l'eau et participaient à la souque à la corde. Le gagnant de ces compétitions recevait une somme d'argent et la ceinture Jos-Montferrand. De plus, le festival intégrait le Championnat canadien des hommes forts avec des événements axés sur la force, par exemple, le transport de la brouette sur 25 pieds et le lancer de la pierre. Selon Alexie Maheu-Bourassa, le festival était un événement masculin conçu par des hommes pour des hommes[75]. En tant qu'événement consacré aux exploits de force des hommes de chantier, le Festival des Raftsmen de Hull présentait une masculinité du travailleur caractérisée par un physique imposant et une force spectaculaire.

Outre ces compétitions, les visiteurs pouvaient assister à la parade d'ouverture du festival, participer au bal Jos-Montferrand, aller prendre un verre ou un repas « traditionnel » au Café Jos-Montferrand, danser dans les rues tout en écoutant le spectacle d'un artiste québécois, et participer à plusieurs autres activités comme la course de rallye ou la chasse pour la hache de Jos Montferrand. Bien qu'il soit apparent que Jos Montferrand eût une place importante dans le festival, le personnage légendaire n'y était pas dans la planification initiale. Lors de sa conception, le créateur Robert Normand souhaitait créer un carnaval d'été à Hull afin d'augmenter le tourisme et aider l'économie. Normand propose deux noms : « la semaine des draveurs » ou le « lumberjack week ». Tous les deux faisaient référence à l'histoire industrielle

[75] Alexie Maheu-Bourassa, « Les hommes forts, un idéal masculin des festivals forestiers au Québec, 1967-1990 » (thèse de maîtrise, Université Laval, 2016).

de la région et ne démontraient aucune préférence de rendre hommage aux travailleurs spécifiquement canadiens-français. On souhaite commémorer tous les travailleurs forestiers[76].

Les symboles de ce festival devaient être « les copains », deux arbres vêtus de costume bleu et rouge — les couleurs du Québec et du Canada respectivement. Normand explique que les copains représentent les Canadiens français de Hull (bleu) et les Canadiens anglais (rouge) « qui résident de l'autre côté des frontières Québécoises [sic][77] ». Ces arbres qui devaient représenter l'harmonie entre les Canadiens français et les Canadiens anglais, autrement dit, le bilinguisme canadien auquel renvoie le symbolisme de la RCN n'apparaissent jamais lors du festival. À leur place, nous retrouvons le Hullois, Serge Lebel, personnifiant Jos Montferrand. Jos Montferrand devient le symbole officiel du festival le 20 décembre 1966 lors d'une réunion entre le comité d'organisation du festival et le conseil municipal de Hull[78]. De plus, selon un procès-verbal donné à l'assemblée du bureau de tourisme et du centenaire, le festival devait porter le nom « festival Jos-Montferrand » avant d'être changé pour le Festival des Raftsmen de Hull.

Il est probable que la décision d'inclure Jos Montferrand dans le festival et de le transformer en symbole des travailleurs du passé industriel de la région réside dans l'impression que Montferrand « appartient » à la région de l'Outaouais. Cependant, la raison justifiant le rejet du nom « festival Jos-Montferrand » n'est pas explicite. Il est possible que les organisateurs souhaitassent reconnaître et commémorer la contribution de tous les cageux au développement de la région et non la contribution d'un seul homme légendaire. En ce qui a trait à « l'appartenance » de Montferrand à la région, l'échevin Edmond Bériault explique qu'à la suite

[76] Projet de festival d'été pour la Cité de Hull, p.4, Robert Norman, 1966, P143, 1986-12-005, boîte 1, Fonds Festival des Raftsmen 1967-1974, Archives nationales du Québec à Gatineau, Gatineau, QC.
[77] Projet de festival d'été pour la Cité de Hull, p. 39.
[78] Étude du programme, p.4, 1966, P143, 1986-12-005, boîte 1, Fonds Festival des Raftsmen 1967-1974, Archives nationales du Québec à Gatineau, Gatineau, QC.

de son décès, Jos Montferrand fut désigné « citoyen de Hull », une information que nous ne retrouvons nulle part ailleurs[79]. Dans un rapport du comité ad hoc du festival, nous retrouvons l'échevin d'Ottawa Charles Saint-Germain, qui reviendra au prochain chapitre. Ce qui est important à noter est que Saint-Germain était un partisan de Jos Montferrand et au début du mois de décembre de 1966, il propose à l'assemblée du conseil du centenaire du Canada d'adopter le personnage comme thème et symbole des célébrations prévues à Ottawa. Suivant cette nouvelle, un membre du comité ad hoc du festival demande à Saint-Germain de « retirer sa proposition en faveur de la Cité de Hull ». Le comité va jusqu'à demander au conseil municipal de Hull d'adopter Jos Montferrand comme symbole du centenaire pour la ville[80]. La réponse était négative. L'échevin Bériault clarifie que Jos Montferrand « ne devenait pas le symbole des fêtes du centenaire, à Hull », mais seulement le symbole du festival[81]. Alors que *La Presse* indique que Hull ait « repêché » Jos Montferrand pour leurs festivités du centenaire après qu'Ottawa refuse l'adoption du personnage[82], la figure de Montferrand est rattachée au Festival des Raftsmen de Hull et non à un événement organisé indépendamment par la ville de Hull pour célébrer le centenaire de la Confédération canadienne.

Lors de sa première année d'activité, le Festival des Raftsmen de Hull est supervisé par le comité du centenaire de la Confédération canadienne et est inclus dans le programme des festivités. Nous rappelons que l'échevin Bériault soutenait que Montferrand n'était pas un symbole de la ville, mais spécifiquement du festival. Un discours similaire circule en 1969 lorsque les Hullois réclament un nouveau nom pour la ville. Selon Legris-Dumontier, le désire

---

[79] « Jos Montferrand : personnage symbolique de la ville et thème du Festival des Raftsmen », *Le Droit*, décembre 1966, p. 21.
[80] Rapport du comité ad hoc, 1966, p.4-5, P143, 1986-12-005, boîte 1, Fonds Festival des Raftsmen 1967-1974, Archives nationales du Québec à Gatineau, Gatineau, QC.
[81] « Jos Montferrand : personnage symbolique de la ville et thème du Festival des Raftsmen », *Le Droit*, décembre 1966, p. 21.
[82] « Hull fêtera la Confédération en brûlant ses arbres de Noël », *La Presse*, décembre 1966, p. 31.

des citoyens d'établir un concours pour un nouveau nom francophone « démontre ainsi un attachement à son histoire et à sa composition qu'elle veut voir refléter dans son nom, dans son identité[83] ». Un des noms proposés est « Montferrand ». Cependant, ce n'est pas clair si le nom « Montferrand » est proposé dû à sa connotation francophone ou à cause de son rôle dans l'histoire de la ville. Peu importe la raison, ce nom et tous les autres proposés sont rejetés. Hull retiendra son nom jusqu'à la fusion municipale de 2001. La réaction de l'ancien maire de Hull, Marcel d'Amour, à la nomination de « Montferrand » est particulièrement intéressante. D'Amour, qui semblait refuser, comme Bériault, d'associer Montferrand explicitement à la ville, soutient qu'« il ne faut pas exagérer avec le nom de Jos Montferrand […] ce nom identifie bien le festival local, mais de là à changer le nom de Hull pour celui de Montferrand, il y a tout un monde ![84] ».

Dans ce cas, nous sommes d'avis que Jos Montferrand ne représente pas le défenseur de l'assimilation et de la langue française ou le sauveur des expropriés, mais le symbole de travailleurs d'un passé révolu proposé par un festival important pour la région. Il est le représentant d'une industrie forestière à laquelle les gens de l'Outaouais se rattachent afin de se créer une identité. Dans ce sens, Jos Montferrand fait partie de cette construction identitaire. Alors qu'il est l'homme fort et le protecteur des Canadiens français du XIXe siècle, il est, avant tout, le travailleur, le bûcheron légendaire et le raftman *par excellence*. Par ailleurs, la masculinité du personnage ressort dans ce contexte de travail forestier. En tant que représentant d'un festival masculin, la masculinité de Jos Montferrand est illustrée par sa taille, sa force, son habileté en tant que bûcheron et cageux, et par son affrontement du climat et du territoire

[83] Legris-Dumontier, « La Commission de la capitale nationale et l'île de Hull », p. 94.
[84] Philippe Gagnon, « La boîte aux secrets », *Le Droit*, février 1969, p. 17.

canadien. L'image de l'homme ardu travailleur remplace celle du batailleur hors pair évoquée par Benjamin Sulte.

Dans son commentaire dans la presse à propos du symbolisme de Jos Montferrand pour le festival, Bériault mentionne sa « stature athlétique » et le fait que Montferrand « est véritablement le modèle de l'homme des chantiers[85] ». Il y a rarement mention de ses batailles sur lesquelles s'attarde Sulte tout au long de sa biographie de Montferrand. Le programme du festival de 1967 énumère les événements du festival que nous avons déjà mentionné en indiquant qu'ils « ont été choisis en conséquence » du symbole choisi, Jos Montferrand[86]. Ailleurs, le comité indique que les événements choisis pour animer le festival conservent « la tradition que Jos Montferrant [sic] était un homme à tout faire », un travailleur polyvalent[87]. La masculinité du personnage est mise de l'avant par sa polyvalence dans l'industrie forestière. Il avait non seulement la force pour exceller dans le métier, il était aussi débrouillard.

Les journaux à l'extérieur de Hull qui publient des articles à propos du festival offrent la même représentation du travailleur viril. *La Presse* présente Jos Montferrand comme « le véritable prototype de l'homme des chantiers[88] » et « le plus célèbre des raftsmen[89] ». Le *Ottawa Citizen* le définit en tant que le « mightiest raftsman[90] ». Ailleurs, Montferrand est le « benevolent lumberjack[91] », le « legendary lumberman, strongman and athlete of the Gatineau

[85] « Jos Montferrand : personnage symbolique de la ville et thème du Festival des Raftsmen », *Le Droit*, décembre 1966, p. 21.
[86] Étude de programme p.4, 1967, P143, 1986-12-005, boîte 1, Fonds Festival des Raftsmen 1967-1974, Archives nationales du Québec à Gatineau, Gatineau, QC.
[87] Rapport du comité ad hoc p.2, 1966, P143, 1986-12-005, boîte 1, Fonds Festival des Raftsmen 1967-1974, Archives nationales du Québec à Gatineau, Gatineau, QC.
[88] Dollard Morin, « Le Festival des Raftsmen », *La Presse*, décembre 1966, p. 54.
[89] « Hull s'apprête à fêter son Festival des raftsmen », *La Presse*, juillet 1970, p. 2.
[90] « '68 Raftsmen festival seen in Hull as crucial test of its future », *The Ottawa Citizen*, juin 1968, p. 59.
[91] « Hull raftsmen revive legend », *The Ottawa Citizen*, juin 1967, p. 15.

area of a hundred years ago[92] », le « legendary Hull lumberjack[93] » et finalement le « figure which could be identified with West Quebec and the lumber trade which helped develop the region and the lakes and forests[94] ». Tout au long de la durée du festival, jusqu'en 1973, les journaux et les documents d'archives du Festival des Raftsmen de Hull présentent Jos Montferrand sous l'image du travailleur forestier.

Si sa force est mentionnée, c'est dans le contexte de son emploi. Dans *Le Droit* en 1966, Montferrand est « cet homme, le plus fort […] qui ait foulé le sol de notre région[95] ». Selon Henri Laperrière du même journal, Montferrand est un « hercule canadien-français », mais aussi « le "cageux" de l'Outaouais, le chef de gang dans les chantiers, le roi des Raftsmen[96] ». L'année suivante, Laperrière présente Jos Montferrand comme celui qui « a bravé les assauts de son périlleux travail et des gens rudes de son milieu[97] ». Lors de la planification du festival de 1970, le lien entre Montferrand et l'industrie est clair, le symbole du festival est « Jos Montferrand, le raftsman[98] ». La brochure distribuée dans le cadre de cette édition du festival indique que Montferrand « bravait les assauts de son travail et de son milieu ». Alors que ce n'est pas clair si ces assauts provenaient d'individus ou d'intempéries, la version anglophone clarifie la chose : « Jos Montferrand battled against nature's forces and challenges[99] » ; il est un travailleur viril de

[92] « Hull plans festival of Raftsmen », *The Ottawa Journal*, mai 1967, p. 5.
[93] « Hull unveils Jos. Montferrand », *The Ottawa Journal*, juin 1967, p. 30.
[94] Rob Bull, « Reincarnation of Big Joe Big Hit with Hull's Junior Set », *The Ottawa Journal*, juillet 1968, p. 13.
[95] « Si Ottawa a sa statue, Hull aura sa ceinture », *Le Droit*, septembre 1966, p. 20.
[96] Henri Laperrière, « Et Jos Montferrand », *Le Droit*, juin 1969, p. 23.
[97] Henri Laperrière, « Mais le nôtre est bien réel », *Le Droit*, juin 1970, p. 5.
[98] Planification du festival, 1970, P143, 1986-12-005, boîte 1, Fonds Festival des Raftsmen 1967-1974, Archives nationales du Québec à Gatineau, Gatineau, QC.
[99] Brochure festival 1970, P143, 1986-12-005, boîte 2, Fonds Festival des Raftsmen 1967-1974, Archives nationales du Québec à Gatineau, Gatineau, QC.

chantier qui affronte les intempéries de la nature. L'année suivante, sous le thème de « Jos Montferrand en plein air », le personnage est illustré comme le « géant de nos forêts[100] ».

Jos dans des médiums variés

Le même lien est établi dans des œuvres indépendantes du festival. Dans une pièce de théâtre intitulée *Jos Montferrand à Pointe-Gatineau* présentée en 1967, le réalisateur John Marier rend hommage, non à Jos Montferrand spécifiquement, mais aux Canadiens français et surtout aux travailleurs canadiens-français de Pointe-Gatineau[101]. Selon *Le Droit*, « Jean [sic] Marier a écrit une pièce dans le but de faire ressortir les faits et gestes de Pointe-Gatineau par l'entremise de son héros Montferrand[102] ». Le drame commence avec un groupe de femmes de Pointe-Gatineau qui attendent l'arrivée de leurs maris ; des cageux canadiens-français qui, sous la supervision de Jos Montferrand, reviennent d'un long voyage sur les radeaux. Tout au long de la pièce, on retrouve un Jos Montferrand pieux et brave qui défend les hommes de Pointe-Gatineau contre des attaquent des *Shiners*.

Marier évoque un Montferrand qui est une copie conforme du personnage de Benjamin Sulte. « La belle Françoise » courtise Montferrand, mais par galanterie, il refuse ses avances. Il prie pour la sécurité de ses hommes. Il combat seul contre un groupe d'oppresseurs, surtout sur le pont Union contre 200 *Shiners* qui tentent d'interrompre le travail des Canadiens français. Et finalement, il est charitable ; il offre de l'argent à « la belle Françoise » à la suite de la mort de son frère Edgar aux mains des *Shiners*. Cependant, comme le remarque *Le Droit*, le drame est surtout un hommage à Pointe-Gatineau et à ses hommes canadiens-français.

---

[100] Planification du festival, 1971, P143, 1986-12-005, boîte 1, Fonds Festival des Raftsmen 1967-1974, Archives nationales du Québec à Gatineau, Gatineau, QC.
[101] John Marier, « Jos Montferrand à Pointe-Gatineau : un drame avec musique », 1967, S8576 A653 J67 1960z fol., collection de préservation, Bibliothèque et archives Canada, Ottawa, ON.
[102] Edgar Demers, « De ceci et de cela », *Le Droit*, mars 1967, p. 12.

Le drame se termine avec un groupe de ces derniers qui, sans l'aide de Montferrand, sauve d'une noyade Ishbel (Lady) Aberdeen, l'épouse du Gouverneur général du Canada, Lord Aberdeen. Cet acte fait en sorte que Lord Aberdeen visite Pointe-Gatineau et reconnaît l'importance de ce village et de ses habitants. Jos Montferrand juge par la suite que les hommes de Pointe-Gatineau sont rendus courageux et forts et qu'ils n'ont plus besoin de sa force. Il décide de quitter le village afin de trouver des gens qui ont besoin de lui. L'importance de Montferrand dans ce drame est que les habitants de Pointe-Gatineau apprennent de lui ; il est un modèle de confiance et de force que ces hommes vont plus tard émuler. De plus, comme c'est le cas pour le festival, Jos Montferrand est associé à l'industrie forestière et aux hommes qui ont participé à l'économie de l'Outaouais. Cependant, Marier est explicite dans sa présentation : Jos représente les travailleurs canadiens-français et défend l'honneur des siens.

Il y a ici la présence, en filigrane, de sédiments de la référence canadienne-française. Le drame de Marier est une histoire de survivance et de reconquête, par moments, contre des oppresseurs, injectée de sentiment de fraternité et d'amour. Il y a, en petite dose, une allure nationale au drame. Montferrand est le protecteur, des hommes de Pointe-Gatineau spécifiquement, certes, mais aussi des Canadiens français au large. Nous ne concluons pas que la référence canadienne-française est le fer de lance de la pensée de Marier. Cependant, il est toutefois important de noter la persistance de ces sédiments dans la conscience identitaire des acteurs de l'Outaouais. Ces acteurs effectuent un travail de mémoire qui souligne l'importance de l'industrie forestière pour la région et l'identité, ce qui appartient spécifiquement à l'identité régionale, tout en injectant, parfois implicitement, l'idée de la protection d'un projet national, dans ce cas, canadien-français.

Un autre élément intéressant est la manière dont Marier représente le personnage. Il est avant tout le chef des cageux qui excelle dans le domaine du bois et de la bataille, mais il est aussi un homme sensible ; une représentation qui ressort dans les travaux des acteurs québécois du XXIe siècle. Lors d'une conversation avec Françoise, Montferrand explique, avec une certaine tristesse, qu'il ne sait ni lire ni écrire et qu'il connaît seulement la force. Cependant, il remarque que la force, selon lui « bâtit autant de rancune que de respect[103] ». De plus, il explique qu'il n'a pas « d'endroit [qu'il] peut appeler chez [lui][104] ». Sa maison, ce sont les forêts et la rivière ; tout au long de la pièce, la chanson « le Canadien errant » l'accompagne. Marier est conscient qu'il reconstruit la mémoire de Jos Montferrand. Il établit notamment Montferrand dans des événements qui se produisent après sa mort. Par exemple, Pointe-Gatineau est inaugurée en 1876, soit 12 ans après le décès de Montferrand. De plus, Marier ancre Montferrand dans Pointe-Gatineau, car il est d'avis que le personnage se sentirait chez lui dans cette ville étant donné sa proximité et son lien économique avec la rivière des Outaouais[105]. Ce qui est important à noter est que Jos Montferrand est toujours associé à l'industrie forestière, à la rivière des Outaouais et aux hommes qui ont participé au développement économique de la région.

Le lien entre Montferrand et la rivière est explicite dans l'émission *Fais ton baluchon*, diffusée à Radio-Canada en 1967. L'émission suit le professeur Millefeuille, interprété par Roland Chenail, alors qu'il enseigne au jeune Pascal (André Montmorency) la géographie et l'histoire des différentes régions du Québec. Dans l'épisode à propos de la rivière des Outaouais, Millefeuille évoque la légende de Jos Montferrand. Le héros qu'il nomme « l'hercule canadien-français » et le « grand maître de l'Outaouais » est décrit exactement comme le fait Benjamin

[103] Marier, « Jos Montferrand à Pointe-Gatineau, un drame avec musique », p. 28.
[104] Marier, p. 23.
[105] Marier, note de l'auteur en introduction de script.

Sulte. Les mêmes exploits sont évoqués, son lieu de naissance, l'étampe de son pied, le fait qu'il était boxeur, qu'il détestait la bataille et qu'il devait sa renommée à sa force. Alors que Millefeuille présente Montferrand comme le « protecteur attitré des Canadiens français de l'Outaouais », il spécifie qu'il était « Canayen », un terme que, comme nous le démontrons plus loin, Félix Saint-Denis utilise en entrevue[106]. Le terme « Canayen » renvoie au fait que Montferrand appartient à tous les Canadiens français. Il est important de le noter, surtout en 1967 lorsqu'on remet en question le statut du Canada français lors des États généraux à Montréal. L'utilisation de ce terme indique que Jos Montferrand est un symbole canadien-français, et non spécifiquement outaouais, québécois ou franco-ontarien. De plus, bien qu'un simple terme, il indique la persistance de la référence canadienne-française et de l'identité qu'elle confère. En terminant, Millefeuille présente rapidement la guerre des *Shiners* et le rôle de Montferrand dans les batailles, en évoquant surtout la scène du pont[107].

Les *Shiners* sont aussi évoqués dans un ouvrage publié par la CCN en 1967 intitulé *La région de l'Outaouais autrefois* dans lequel on offre un « aperçu d'histoire d'Ottawa, Hull et de la région de la capitale nationale ». Le document n'offre qu'une courte mention de Jos Montferrand comme « draveur » et « terreur des *Shiners*[108] ». La CCN publie un ouvrage similaire l'année suivante dans lequel Montferrand est un « géant » « bûcheron et draveur […] très courageux, et d'une force herculéenne, mais d'humeur pacifique ». Cependant, il est aussi reconnu pour « des batailles qu'il aurait livrées aux draveurs irlandais à Hull et à Bytown[109] ».

---

[106] *Fais ton baluchon*, « La rivière Outaouais: Jos Montferrand », interprété par Roland Chenail et André Montmorency, diffusé 17 juin, 1967 par Radio-Canada, consulté sur la plateforme Curio le 17 janvier, 2024, https://curio.ca/fr/catalogue/561b6ae3-e1c9-4fad-b478-02b6c511bc94.
[107] *Fais ton baluchon*, « La rivière Outaouais: Jos Montferrand ».
[108] Commission de la capitale nationale, *La région de l'Outaouais autrefois : aperçu d'histoire d'Ottawa, Hull et de la région de la capitale nationale* (Ottawa : Services d'information et d'histoire, 1967), p. 17.
[109] Courtney C. J. Bond (au sein de la CCN), *Le pays de l'Outaouais. Un guide historique de la région de la capitale nationale* (Ottawa : Services d'information et d'histoire, 1968), p. 54-55.

Les *Shiners*, ces « draveurs irlandais » et ennemis jurés de Jos Montferrand selon la légende, sont rarement mentionnés dans le cadre du Festival des Raftsmen de Hull qui est l'acteur principal dans la représentation du personnage dans les années 1960 et 1970.

Retour au Festival des Raftsmen de Hull

Les images utilisées lors du festival et dans *Le Droit* illustrent un Montferrand fort, habile et imposant ; sa virilité est évoquée par sa performance. Quand les journaux ne montrent pas Montferrand qui manie sa hache et qui scie des bûches, il est présenté comme l'homme fort qui est capable de transporter des charges lourdes. Dans une des images dans *Le Droit,* on peut voir Jos Montferrand (Serge Lebel) qui scie une bûche à l'aide d'une scie à main. Dans une autre, il promène le maire de Des Chênes, Kenneth Lloyd sur une brouette sans « aucune difficulté[110] ». Toutes les années, les journaux accompagnent leur reportage du festival par des images d'hommes, la majorité en pleine action et en torse nu. De plus, au Festival des Raftsmen de Hull, le prix et le titre qu'on accorde au gagnant des compétitions illustrent la masculinité de Jos Montferrand et des participants. Il est significatif que le gagnant des événements soit couronné « Jos Montferrand » et reçoive la ceinture Jos-Montferrand que Jos Montferrand (Serge Lebel) porte à sa taille tout au long du festival ; symbole du transfert du titre de « Jos Montferrand » par le « vrai » Jos Montferrand à son égal. Dans ce sens, Montferrand est bel et bien le travailleur habile et imposant qui, selon la représentation qu'on en fait, serait en mesure de rapporter la première place dans les événements de bûcherons.

Figure 2 – Montferrand (Serge Lebel) avec la ceinture Jos-Montferrand. Avec la permission des Archives nationales du Québec à Gatineau.

[110] « Le festival des Raftsmen bat son plein », *Le Droit,* juillet 1971, p. 34.

L'histoire de la masculinité canadienne démontre souvent l'association de la masculinité d'un homme à sa force, son emploi physique et à son habileté d'affronter un environnement rude. Gillian Poulter soutient qu'une identité canadienne masculine fut construite en s'associant à des traditions, des pratiques et des images qui étaient perçues comme rudes et masculines. La plupart du temps, ces illustrations démontraient des activités hivernales, comme la raquette, dans des milieux difficiles. Selon Poulter, les hommes qui participaient dans ces activités souhaitaient démontrer qu'ils étaient virils, car ils étaient capables d'affronter le froid canadien[111]. Selon Dave Brown, l'environnement rude canadien servait d'un « convenient panacea, helping to account for and explain the oral, racial, and social purity of the Canadien people » ce qui, ultimement, avait un impact bénéfique sur la représentation masculine de l'homme canadien[112]. Dans une autre étude, Poulter soutient que les vêtements étaient aussi des marqueurs importants de la masculinité d'un homme. Dans certains cas, le port des mocassins et de la ceinture fléchée représentait un homme « sauvage » par son association avec les autochtones (les mocassins), mais aussi virilement canadien, par son port de la ceinture fléchée[113]. Elle ajoute que les soldats canadiens lors de la rébellion du Nord-Ouest démontraient leur uniforme et leur peau bronzée comme un « badge of honour » qui illustrait leur courage et leur masculinité[114]. Dans ce sens, le costume du bûcheron porté par Serge Lebel (Jos Montferrand) devient un reflet de sa masculinité lié à l'industrie forestière, et la pratique des hommes des compétitions du festival de se mettre torse nu était un reflet de leur désir de paraître fort, virile et masculin. Finalement, Michael Robidoux soutient que plusieurs activités propres aux autochtones, par exemple le canot, la

---

[111] Gillian Poulter, « Snowshoeing and Lacrosse: Canada's Nineteenth-Century 'National Games' », *Culture, Sport and Society* 6, nº 2-3 (2003): p. 293-320.
[112] Dave Brown, « the Northern Character Theme and Sport in Nineteenth-Century Canada », *Canadian Journal of History of Sport* 20, nº 1 (1989): p. 47-56; p. 47.
[113] Gillian Poulter, *Becoming Native in a Foreign Land: Sport, Visual Culture & Identity in Montreal 1840-85* (Vancouver: UBC Press, 2009).
[114] Poulter, p. 279, p. 263.

crosse, le toboggan et les raquettes, ont été appropriées par les Canadiens afin de démontrer l'habileté des hommes à affronter et maîtriser le climat et l'environnement canadien. Ce symbolisme était important afin de mettre de l'avant une masculinité canadienne virile[115].

Il est aussi intéressant de noter que la masculinité évoquée par le festival contraste avec deux masculinités présentes en Outaouais lors des festivités. D'un côté, rappelons que Vacante soutient qu'à partir du XXe siècle, et surtout pendant la période où le Parti québécois tente d'acquérir la souveraineté du Québec, la masculinité est définie par la conscience nationale. Vacante postule que l'échec de l'indépendance met en doute la masculinité des Québécois[116]. Dans les représentations de Jos Montferrand au sein du festival, il n'y a aucune allusion à la conscience nationale ou à l'indépendance du Québec. Il est toutefois intéressant de noter, comme le fait Vacante, cette tension dans la construction du genre.

De plus, lors du déroulement du Festival des Raftsmen de Hull, une masculinité additionnelle s'est ancrée dans l'Outaouais, spécifiquement avec l'implantation de la fonction publique fédérale ; celle du « white-collar masculinity ». Selon Thomas Andrew Joyce, l'arrivée des corporations lors de la modernisation de l'occident a causé une crise de la masculinité. Il explique qu'alors que la masculinité était définie par l'habileté de travailler physiquement et d'être un producteur, le col blanc était perçu comme efféminé et faible, car il n'était pas producteur de biens et appartenait à une hiérarchie dans laquelle il devait répondre à un homme en position de supériorité ; il n'était pas un « self-made man »[117]. Bien que les bureaux fédéraux à Hull n'aient pas été des corporations, les travailleurs existent au sein d'une même hiérarchie de

[115] Michael A. Robidoux, « Historical Interpretations of First Nations Masculinity and its Influence on Canada's Sport Heritage », *The International Journal of the History of Sport* 23, nº 2 (2006): p. 267-284.
[116] Vacante, *National Manhood and the Creation of Modern Quebec*.
[117] Thomas Andrew Joyce, « A Nation of Employees: The Rise of White-Collar Workers and the Perceived Crisis of Masculinity in the 1950s », *the Graduate History Review* 3, nº 1 (2011): p. 24-48.

pouvoir et sont définis comme des « white-collar workers ». Dans une présentation au Business History Conference, Joyce explique que, malgré cette perception d'une crise, le « white-collar masculinity » est reconnu, car le travail en corporation, et nous ajoutons le travail de bureau en général, est perçu comme l'apogée de la masculinité moderne[118]. De ce fait, alors que Hull commence à être définie par la présence de fonctionnaires, le Festival des Raftsmen de Hull raccorde l'identité outaouaise avec une masculinité d'antan définie par la force physique, le courage contre les intempéries et la virilité.

Afin de comprendre la dynamique du genre au festival, il est important de cerner les paramètres de la participation des femmes aux festivités. En règle générale, les femmes étaient présentes en tant que spectatrices. Si elles voulaient participer au festival, soit elles tentaient leur chance dans la compétition de beauté qui couronnait la prochaine Miss Raftsmen, soit elles participaient dans la compétition de tricot jugé par Jos Montferrand[119]. Dans les rares moments où Montferrand est en présence de femmes dans les images, on le met en position d'homme admiré (pour sa force ? Pour sa beauté ?) ou en position de pouvoir. Par exemple dans une image publiée dans le *Ottawa Citizen*, on voit Jos Montferrand (Serge Lebel) qui soulève deux femmes assises sur chacune de ses épaules alors que dans une autre, publiée dans *Le Droit*, les deux mêmes femmes regardent Montferrand (Lebel) d'un regard admirateur alors qu'il pose avec sa hache. Rappelons que Sulte présente Jos Montferrand comme un homme galant et séduisant qui attirait les femmes lors de ses arrêts à Montréal et à Québec. Bien qu'elles soient rares, les représentations de l'homme attirant ressortent au Festival des Raftsmen de Hull. Par exemple,

[118] Thomas Andrew Joyce, « Manly after All: White-Collar Workers and the Defense of Corporate Manhood in the 1950s » (présentation de conférence, the Business History Conference (BHC), Columbus, OH, mars 2013).
[119] « Mlle Festival des Raftsmen », *Le Droit*, juin 1972, p. 1 ; « Le Tricothon », *Le Droit*, juillet 1972, p. 8.

dans une correspondance avec une certaine Miss Robin Frazer, Montferrand est un « ladies man[120] ».

Jos, le croyant et le batailleur

Bien que Sulte associe la masculinité de Jos Montferrand à son métier, la majorité de la biographie évoque la virilité du personnage par sa prouesse en tant que batailleur, surtout contre l'anglophone. Il n'y a qu'une seule instance dans le cadre du festival où Montferrand est explicitement en conflit avec un ou des adversaires. Cette représentation est d'ailleurs la seule faisant référence au catholicisme, pourtant un thème prépondérant dans le récit dominant de Jos Montferrand. Alors que le programme des festivités indique qu'il y avait des prières à l'ouverture du festival, Jos Montferrand n'est pas affilié au catholicisme et à la croyance religieuse. Est-ce le résultat de la sécularisation du Québec à la suite de la Révolution tranquille ? La seule mention de religion et de bataille provient d'une histoire racontée par Serge Lebel (Jos Montferrand) dans le journal *Le Droit*. Lebel, qui se met dans la peau du personnage légendaire afin de s'adresser au journal, raconte un exploit dans lequel il (Jos Montferrand) défend un prêtre d'un groupe « d'Anglais » sur les rives d'Aylmer. Selon Lebel, il avait « rossé les Canadiens de langue anglaise qui voulaient s'en prendre aux Canadiens français[121] ». Cette représentation de Jos Montferrand en tant que batailleur n'est pas présente dans le festival en tant que tel, surtout pas considérant que le récit illustre Montferrand contre des Anglais.

Le Festival des Raftsmen de Hull était organisé dans le cadre du centenaire de la Confédération canadienne et souhaitait montrer une ouverture pancanadienne et biculturelle. Ce genre de représentation violente contre l'anglophone allait tout simplement contre le principe des

[120] Correspondance de Robert Norman à Miss Robin Frazer, octobre 1970, P143, 1986-12-005, boîte 2, Fonds Festival des Raftsmen 1967-1974, Archives nationales du Québec à Gatineau, Gatineau, QC.
[121] « Jos Montferrand lance le Festival des Raftsmen », *Le Droit*, juin 1967, p. 17.

organisateurs. Le festival était aussi un attrait touristique pour des gens de l'Ontario et des États-Unis. Puisque le but était d'attirer le plus de visiteurs que possible, il est improbable que les organisateurs du festival veuillent évoquer un homme qui se battait contre des anglophones. Finalement, comme le festival rendait hommage aux pionniers de l'industrie, il est fort possible qu'il reconnaisse aussi la contribution des marchands de bois anglophones. Il est donc peu probable que le festival souhaitait promouvoir une lutte linguistique. L'année suivante, *Le Droit* indique que Jos Montferrand sera présent au Festival des Raftsmen de Hull de 1968 et que si le festival « ne marche pas à son goût, il se propose de casser quelques têtes[122] ». Bien qu'une simple instance, ce passage offre un exemple d'une représentation de Jos Montferrand qui est absente de la biographie de Sulte. L'auteur du *Droit* dépeint un Jos Montferrand violent et impatient ; une image qui n'est pas adoptée par les organisateurs du festival.

Il y a seulement deux instances dans lesquelles les organisateurs font allusion aux batailles de Jos Montferrand. La première est dans un communiqué de presse dans le cadre de la parade de la coupe Grey en 1967 à Ottawa dans laquelle le festival y inscrit un char allégorique afin de promouvoir l'événement. Le communiqué indique que Jos Montferrand était un « excellent wrestler who did not seek out opponents but was already to answer a challenge » et bien qu'il se batte dans les tavernes « he was not a tavern brawler ». Finalement, Montferrand était « a true sportsman who never used illegal or dirty tricks in his fights and who was a champion of the underprivileged and the smaller man[123] ». Une représentation similaire est incluse dans une lettre de sollicitation envoyée à Miss Robin Frazer dans laquelle Montferrand

[122] « Jos Montferrand de retour à Hull », *Le Droit*, juin 1968, p. 17.
[123] Document Parade de Coupe Grey, 1967, P143, 1986-12-005, boîte 2, Fonds Festival des Raftsmen 1967-1974, Archives nationales du Québec à Gatineau, Gatineau, QC.

est présenté comme le « strong, defender of the oppressed » et un « superman[124] ». Ici, la nuance est importante. Jos Montferrand est le défenseur des opprimés en général, et non le défenseur des opprimés canadiens-français spécifiquement. Les organisateurs du festival semblent se détourner de l'idée que Montferrand était un homme violent afin de le représenter en tant que héros et protecteur, digne de la biographie de Benjamin Sulte.

Ceci est aussi apparent avec leur refus d'utiliser la chanson de René-Salvator Catta comme chanson thème du festival. En 1967, Catta envoie sa *Ballade de Jo Montferrand* au comité du festival afin qu'elle soit utilisée comme chanson officielle des festivités. Nous nous devons de recopier les paroles en entier afin de montrer les intentions du comité.

> On vous opprime, on vous pille et renfonce. Défendez-vous ! Cognez loyalement ! Sortez vos poings qui fatiguent vos poches. Au champ de foire sur le pont d'Aylmer. Mon féroce abattis de Shiners. Dans le bouillon, par-dessus la rambarde, mieux qu'un discours, toffa nos libertés. Le respect monte et la justice bouge quand la force l'étreint et le soulève. Redressez-vous, tordus ! Montrez vos cornes ! Jo [sic] Montferrand natif de Montréal. Minorité fertile et gémissante, quêteux en droit d'une place au soleil, pour saint patron, quoi qu'il en fût, je vous donne, Jo [sic] Montferrand natif de Montréal[125].

Nous connaissons le refus du comité, car la chanson choisie comme chanson thème est « les Raftsmen sont arrivés » par Tex Lecor. La chanson de Catta a une connotation violente et représente un personnage rebelle et patriotique. La décision du comité de se détourner de ce genre de représentation peut être expliquée par le fait que, premièrement, le festival était tenu dans le cadre du centenaire, alors l'événement devait, en quelque sorte, représenter le Canada. La violence envers l'Anglais ne représente pas bien la vision pancanadienne. Deuxièmement, le festival accueillait des familles et planifiait des événements pour les enfants. Le personnage

[124] Correspondance de Robert Norman à Miss Robin Frazer, octobre 1970, P143, 1986-12-005, boîte 2, Fonds Festival des Raftsmen 1967-1974, Archives nationales du Québec à Gatineau, Gatineau, QC.
[125] Ballade de Jo Montferrand, par René Salvator Catta, boîte 2, Fonds Festival des Raftsmen 1967-1974, Archives nationales du Québec à Gatineau, Gatineau, QC.

impatient et féroce qui « casse des têtes » n'est pas perçu dans ce contexte comme une image à promouvoir auprès des jeunes enfants. Troisièmement, le festival avait comme but de faire la promotion de l'identité outaouaise. En se penchant sur leur héritage industriel et héroïque, les organisateurs ne voulaient pas représenter la population de l'Outaouais comme des gens rebelles et violents, mais comme des travailleurs ardus qui ont contribué au développement de la région.

Alors que la majorité du temps, le festival ne présente qu'une facette du personnage, *Le Droit*, profitant de la présence de Jos Montferrand comme mascotte des festivités, offre plus d'informations à propos du personnage historique et légendaire. À l'intérieur de ces courts extraits se retrouvent, *ad nauseam*, les biographies écrites par Laurier, Sulte et Massicotte. Dans ces articles, Jos Montferrand n'est pas tout simplement le travailleur, car ce n'est pas la manière dont les premiers prosateurs ont représenté le personnage. *Le Droit* reproduit l'article de sir Wilfrid Laurier (Gilles Lemieux) en 1971 et 1972[126]. En 1969, 1971 et 1972, Gilles Lemieux reproduit la représentation écrite par Benjamin Sulte[127]. En 1972, il se penche sur un extrait par Massicotte[128] et en 1973 sur un extrait publié dans *le Nord de l'Outaouais* par Louis Taché en 1938[129]. Finalement, en 1971, Jacques Gouin reproduit, *verbatim*, son article publié en 1967 dans *Asticou* dans lequel il reproduit des extraits de la biographie écrite par Sulte[130]. Les présentations biographiques de Jos Montferrand dans *Le Droit* dans les années 1960 et 1970 ne réinventent pas

[126] Gilles Lemieux, « Sir Wilfrid Laurier raconte Joe Montferrand », *Le Droit*, juillet 1971, 17 ; Gilles Lemieux, « Sir Wilfrid Laurier raconte Joe Montferrand (1) », *Le Droit*, juillet 1972, p. 14 ; Gilles Lemieux, « Sir Wilfrid Laurier raconte Joe Montferrand (2) », *Le Droit*, juillet 1972, p. 22.
[127] Gilles Lemieux, « Montferrand a été un personnage qui a donné confiance aux nôtres », *Le Droit*, juillet 1969, p. 20 ; Gilles Lemieux, « La « carte de visite » de Jos Montferrand… », *Le Droit*, juillet 1971, p. 13 ; Gilles Lemieux, « Jos Montferrand fait maison nette à Buckingham », *Le Droit*, juillet 1972, p. 14.
[128] Gilles Lemieux, « Jos Montferrand : le pied plus dangereux que le poing », *Le Droit*, juillet 1971, p. 1.
[129] Gilles Lemieux, « Jos Montferrand contre les Chêneurs », *Le Droit*, juillet 1973, p. 14. La scène du pont racontée par Taché est tiré du récit de Sulte.
[130] Jacques Gouin, « Jos Montferrand n'était pas un « hercule mal dégrossi » », *Le Droit*, juillet 1971, p. 33.

le personnage et ne le dépeignent pas non plus en ligne avec les représentations dominantes du festival. Elles reproduisent simplement les écrits historiques.

Représenter Jos à leur façon

Nous nous intéressons aux contours de la représentation de Jos Montferrand lors des années de turbulences identitaires dans l'Outaouais. L'acteur principal de cette construction identitaire est le Festival des Raftsmen de Hull qui se penche sur l'industrie forestière et sur Jos Montferrand comme travailleur, un thème qui n'était pas en avant-plan dans la première représentation conceptualisée par Benjamin Sulte. Cette première analyse montre la tendance des organisateurs du festival d'évoquer un Jos Montferrand qui n'était pas associé à la violence et à la bataille. L'association entre Jos et la protection de l'opprimé est rare. Est-ce qu'on perçoit une certaine appropriation canadienne afin d'ancrer la représentation de Montferrand dans le discours de l'harmonie des peuples? Rappelons que le Festival des Raftsmen de Hull se déroule au même moment où les Hullois sont affectés par les expropriations. Alors que le reste de la Cité tente de résister à l'empiètement du gouvernement fédéral et de se créer une identité francophone, les organisateurs du festival, bien qu'ils répondent au besoin d'établir une identité outaouaise en mettant l'accent sur l'industrie forestière qui a contribué au développement de la région, ancrent la légende de Jos Montferrand dans une certaine vision pancanadienne qui prône la paix et la camaraderie. Ces éléments sont surtout présents dans la première conceptualisation des mascottes du festival illustrée plus haut. L'enjeu de la mémoire et de la commémoration est clair. Les organisateurs choisissent des éléments de la légende de Jos Montferrand qui répondent à leur besoin.

Les organisateurs participent aussi au tourisme de la mémoire en répondant à des besoins de consommation liés au tourisme. Ce but est explicite dans l'approche du comité d'organisation.

Robert Norman, président du comité d'organisation du Festival des Raftsmen de Hull, raconte la conceptualisation du festival et énumère les étapes qu'il a prises afin de réaliser le projet. Une des premières étapes était la création d'un « Comité du Tourisme et du Centenaire » qui avait comme mandat de recommander certaines solutions afin d'augmenter le tourisme à Hull. Parmi les recommandations, on suggère l'établissement d'un festival d'été axé sur l'industrie de la région, qui rivaliserait le Carnaval de Québec[131]. Le comité « souligne le fait qu'Ottawa est la troisième ville la plus visitée au Canada actuellement. En conséquence, il faudrait voir à attirer ces touristes [à Hull][132] ». Le comité recommande aussi d'envoyer des lettres à différentes villes au Canada et aux États-Unis qui ont organisé le même genre de festival afin d'en apprendre davantage en ce qui a trait aux événements touristiques[133]. L'aspect touristique est aussi explicite dans une lettre de sollicitation afin de regrouper des bénévoles pour le déroulement de l'événement. Robert Norman termine son appel à l'aide en indiquant que le slogan sera « OPÉRATION TOURISTE[134] ».

Afin de répondre à ce slogan et aux demandes financières, le festival doit répondre à une demande qui va au-delà de la population de l'Outaouais, surtout si les organisateurs veulent accueillir une foule internationale. Associer Montferrand à l'industrie forestière et aux hommes qui ont formé la région assure que la population de l'Outaouais se tisse un lien d'appartenance avec l'événement. De plus, l'illustration de cette histoire et de la légende du personnage présente l'histoire de la région aux visiteurs de l'extérieur. Cependant, cette histoire est atténuée ; il n'y a aucune mention des *Shiners* et de la bagarre présente dans les chantiers, ou de la violence qui

[131] « Histoire du festival des Raftsmen », rédigé par Robert Norman, date inconnue. P143, 1986-12-005, boîte 2, Fonds Festival des Raftsmen 1967-1974, Archives nationales du Québec à Gatineau, Gatineau, QC.
[132] « Histoire du festival des Raftsmen », rédigé par Robert Norman, p. 2.
[133] « Histoire du festival des Raftsmen », rédigé par Robert Norman, p. 2.
[134] Lettre de sollicitation, rédigée par Robert Norman, 22 novembre, 1966. P143, 1986-12-005, boîte 2, Fonds Festival des Raftsmen 1967-1974, Archives nationales du Québec à Gatineau, Gatineau, QC.

tourmentait ce domaine. Il n'y a aussi pas mention que Jos Montferrand ait tué des hommes en les lançant dans les chutes des Chaudières ou en leur donnant un coup de pied sur la tempe. Les organisateurs doivent accueillir la population anglophone qui provient de l'externe, du reste du Canada, mais aussi de l'interne, de la population anglophone grandissante dans la Cité de Hull. Finalement, un Jos Montferrand passif était le bon choix de commercialisation afin d'accueillir les anglophones des deux côtés de la rivière des Outaouais et de la vallée de l'Outaouais. Comme nous le démontrons dans le sixième chapitre, dans les années 1960 et 1970, la légende de Jos Montferrand est évoquée parmi une partie de la population anglophone de la vallée de l'Outaouais. Il est possible qu'en associant Montferrand à l'industrie qui s'étale sur les deux rives – québécoise et ontarienne – ces anglophones ressentent un certain attachement à la légende. Cela devait surtout être le cas avec la présence au festival de l'auteur d'Arnprior, Bernie Bedore qui, comme nous le démontrons plus loin, a participé à la circulation d'une version de Jos Montferrand anglicisée dans la vallée de l'Outaouais [135].

En 1974, le comité du Festival des Raftsmen de Hull annonce la fin du festival. Cette décision est prise après la publication du rapport Ross la même année, que le comité perçoit comme une « insulte[136] ». Le rapport avait comme but d'évaluer la rentabilité et la signification du Festival des Raftsmen du Hull. Selon le rapport Ross, le coût du festival était trop élevé et le symbolisme du raftman ne résonnait pas avec le reste de la province du Québec. En ce qui a trait à Jos Montferrand, le rapport soutient que son lien trop étroit avec le festival faisait en sorte que le personnage perdait son « don d'ubiquité[137] ». Le rapport n'a certainement pas tort. À partir de

[135] Bedore installait sa géante statue en papier mâché de Jos Montferrand et faisait la promotion de ses livres consacrés à des lecteurs de jeunes âges. Lettre de Bernie Bedore à Gilles Bélanger qui discute les plans d'accueillir Bedore au festival, 1968, P143, 1986-12-005, boîte 2, Fonds Festival des Raftsmen 1967-1974, Archives nationales du Québec à Gatineau, Gatineau, QC.
[136] Communiqué de presse, 1974, P143, 1986-12-005, boîte 2, Fonds Festival des Raftsmen 1967-1974, Archives nationales du Québec à Gatineau, Gatineau, QC.
[137] « Le festival des Raftsmen doit être repensé », *Le Droit,* février 1974, 1, 19.

1970, les organisateurs du festival se donnent un devoir de presque s'approprier Jos Montferrand pour le festival.

Lors d'une assemblée, les organisateurs votent pour la construction d'un monument à Montferrand qui serait dirigé par les organisateurs du festival et installé dans le parc Eddy, désormais le parc des Portageurs près du pont des Chaudières[138]. Ailleurs, Robert Gauvin, membre du comité du festival et éditeur aux imprimeries Gauvin, propose d'éditer l'histoire de Jos Montferrand écrite par Benjamin Sulte et de la remettre en vente. Selon Gauvin, le comité du festival recevrait jusqu'à 20 % du prix de vente. Lors de la même réunion, le conseil d'administration propose l'achat des droits de la biographie originale par Benjamin Sulte « et ainsi, le tout devient la propriété exclusive et intégrale du festival[139] ». Ici, les pratiques du tourisme mémoriel des organisateurs du festival rejoignent celles du conteur anglophone Bernie Bedore qui reviendra dans un prochain chapitre, dans sa quête de monopoliser le personnage en transformant Montferrand en un produit commercialisé.

Pour l'édition de 1970, les organisateurs du festival souhaitent créer des « boutons de l'Ordre Jos Montferrand » qui serait remis au bénévole ainsi que des « statuettes Jos Montferrand en porcelaine […] donnée à l'occasion[140] ». La même année, afin d'ancrer Montferrand davantage dans le festival, on parle de construire une section entièrement réservée à Jos Montferrand afin de commémorer ses exploits[141]. Est-ce que la représentation du travailleur de l'industrie forestière représentait bel et bien l'identité outaouaise ? Ou le Festival des Raftsmen

[138] Assemblée générale, 1970, P143, 1986-12-005, boîte 1, Fonds Festival des Raftsmen 1967-1974, Archives nationales du Québec à Gatineau, Gatineau, QC.
[139] Résumé des minutes de l'administration, 1970, P143, 1986-12-005, boîte 1, Fonds Festival des Raftsmen 1967-1974, Archives nationales du Québec à Gatineau, Gatineau, QC.
[140] Réunion du comité d'organisation, 1970, P143, 1986-12-005, boîte 1, Fonds Festival des Raftsmen 1967-1974, Archives nationales du Québec à Gatineau, Gatineau, QC.
[141] Rapport au sujet du projet, 1970, P143, 1986-12-005, boîte 1, Fonds Festival des Raftsmen 1967-1974, Archives nationales du Québec à Gatineau, Gatineau, QC.

de Hull voulait tout simplement ancrer le personnage légendaire dans leur attraction ? Nous retournons à Cellard et Harvey qui soutiennent que l'Outaouais se retourne vers un passé industriel afin de se créer une identité. Dans ce cas, Jos Montferrand, à travers le travail des acteurs comme les organisateurs du Festival des Raftsmen de Hull, devient le représentant par excellence de cette industrie et de cette identité. De plus, comme le montreront les représentations de Jos Montferrand dans l'Outaouais à partir des années 2000, l'image du travailleur ne disparaît pas ; Jos demeure le raftman et le bûcheron qui contribua à l'économie de la région et à l'identité de l'Outaouais.

Après le festival, le centenaire de Hull, le palais de justice, le changement identitaire

L'année suivant la mise à terme du festival, Hull marque les célébrations de son centenaire. Un autre indice que Jos Montferrand n'est pas entièrement ancré dans la conscience de la ville de Hull est que la seule mention du personnage dans le cadre de leur centenaire est dans l'ouvrage *Hull d'aujourd'hui 1875…1975* publié par la Cité de Hull. Jos Montferrand est inclus dans une section écrite par un courtier d'assurances et un président d'auberge (et non un historien) qui décrit le développement de l'industrie forestière et mérite un total de six lignes de description. Dans ce court texte, Montferrand est le « colosse d'une force herculéenne et d'une agilité incroyable » et fait partie des « plus célèbres raftsmen[142] ». Malgré la courte description du personnage, il est cependant intéressant de voir à nouveau la référence à l'industrie forestière et non à ses batailles. L'absence de Jos Montferrand dans le tissu identitaire hullois (et outaouais) après la fin du Festival des Raftsmen de Hull peut être expliquée par le fait que Hull, comme tant d'autres villes québécoises, se modernisait. Nous rappelons que, selon Legris-Dumontier, les Hullois ne s'opposaient pas à la notion du « progrès » et de la « modernité » qui se développait

[142] Cité de Hull, *Hull d'aujourd'hui 1875…1975* (Société des éditions montréalaises inc., 1975), p. 22-23. Le courtier en question est homme qui s'appelait Bernard Pelletier. Il était président de l'auberge « Les Raftsmen ».

dans leur Cité avec la présence des bureaux fédéraux. Il est possible que dans cette vision du Hull moderne, Jos Montferrand représentait une ère révolue.

Une décision prise « par bravade »

Jos Montferrand est remis de l'avant avec l'arrivée au pouvoir du Parti québécois en 1976. Il est important de noter que Montferrand, dans ce cas, n'est pas représentatif de Hull spécifiquement, mais bien du gouvernement québécois au pouvoir. Selon Castonguay, l'élection de candidat péquiste dans Hull illustre le fait que dans les années 1970, « les Hullois se montrent de plus en plus hésitants devant les projets et prétentions des gouvernements fédéral et provincial[143] ». L'arrivée au pouvoir du Parti québécois marque une présence plus ressentie du gouvernement québécois en Outaouais, surtout après l'élection de la péquiste Jocelyne Ouellette dans le district électoral de Hull. En tant que ministre des Travaux publics, Ouellette procède à l'ouverture de la Place du Centre qui comprend l'édifice du gouvernement du Québec. Depuis 1978, cet édifice porte le nom de Jos-Montferrand.

Selon Cellard et Harvey, le choix fut pris « par bravade » puisque ce seul édifice du gouvernement québécois est « noyé au cœur du complexe d'édifices fédéraux[144] ». Selon Ouellette, elle a préféré nommer l'édifice « du nom de ce grand patriote de l'Outaouais plutôt que de lui donner un nom qui aurait peu de résonnance au cœur des résidants [sic] de Hull[145] ». Ailleurs, Ouellette explique que « si j'ai choisi de lui rendre ce modeste hommage, c'est que Jos Montferrand a été et restera encore pour longtemps à venir un exemple à suivre, un motif de fierté pour tous les Québécois[146] ». Pour Ouellette, Montferrand n'est pas une source de fierté

[143] Castonguay, « Le bien-fondé de la clause Québec dans l'Outaouais, vingt ans après le coup de force constitutionnel de 1982 », p. 181.
[144] Cellard et Harvey, « La vie socioculturelle », p. 730.
[145] « Place Jos Montferrand! », *Le Droit*, mai 1978, p. 13.
[146] Gilles Paquin, « L'administration québécoise loge à l'enseigne de Jos Montferrand », *Le Droit*, mai 1978, p. 2.

pour le Canada français, mais spécifiquement pour le Québec. Pour finir, elle ajoute que pour Montferrand, « les sentiments de justice, de loyauté et de droit s'exprimaient à travers son ardeur à défendre ses compatriotes constamment attaqués dans leur foi, leur langue et leurs biens matériels[147] ». Ici, Ouellette évoque le personnage comme un protecteur de la langue française ; un élément qui est absent des représentations de l'Outaouais. Cet attachement à la langue sera particulièrement important pour les acteurs québécois hors Outaouais.

Depuis remplacée, la plaque initiale dans l'édifice Jos-Montferrand indiquait que Jos Montferrand était un grand patriote qui avait participé aux rébellions de 1837, un fait que, 10 ans plus tard, l'historien Pierre-Louis Lapointe conteste. Dans une entrevue avec *The Ottawa Citizen*, Lapointe explique que « Montferrand had nothing to do with the rebellions, but given the political context of 1978, he was a convenient symbol, part of the ideological tug-of-war between Quebec and the federal government[148] ». Cette première plaque rejoint la pratique mémorielle québécoise d'associer Jos Montferrand aux insurrections ; à un désir de reconquête de la liberté des francophones (du Québec) face à un oppresseur. Comme le notera le cinquième chapitre, plusieurs acteurs québécois créent un lien entre Montferrand et les rébellions. Bien que la persistance de la référence canadienne-française dans l'Outaouais émerge en filigrane dans peu de représentations jusqu'à ce point, celle évoquée par Ouellette illustre la ténacité de cette référence dans la conscience québécoise. Ce fier protecteur des Québécois évoqué par Ouellette est nourri d'une mémoire de conquête face à un oppresseur, de survivance contre un danger externe, et d'une utopie de reconquête prônée par un désir d'être maître de son destin. Ces

[147] « Jocelyne Ouellette inaugure l'Édifice Jos Montferrand », *La Voix de l'Est,* mai 1978, p. 12 ; « À la mémoire du patriote que fut Jos Montferrand », *Le quotidien du Saguenay*, mai 1978, p. 7 ; « Centre administratif Jos Montferrand inauguré à Hull », *La Tribune*, mai 1978, p. 6.
[148] Philip Authier, « Legendary Quebec lumberjack faces final challenge in name-change debate », *The Ottawa Citizen*, août 1988, p. c1.

éléments d'utopie et de mémoire étaient importants pour la persévérance du projet canadien-français au XIXe siècle, et ils sont toujours importants pour ce « nouveau » projet québécois. Cependant, encore une fois, la plaque est une représentation nationale qui attache Montferrand au Québec au large, et non régionale qui illustre un Jos Montferrand qui appartient spécifiquement à la région de l'Outaouais. Aujourd'hui, la plaque indique :

> Grand patriote doué d'une force physique exceptionnelle, Jos Montferrand vécut la majeure partie de sa vie dans l'Outaouais. Il se distingua comme conducteur et guide de flottille, contremaître de chantiers au service des marchands de bois et marqua l'époque historique de la drave dans la région de la Gatineau[149].

Le contraste est important. Ouellette ne mentionne pas l'industrie forestière. Elle préfère mettre l'accent sur le patriotisme de Jos Montferrand et sur le fait qu'il était le protecteur des Québécois et un justicier du Québec qui avait participé aux rébellions des patriotes. De plus, Montferrand n'est pas simplement un symbole de l'Outaouais, il est la fierté de *tous* les Québécois. Il est un personnage qui reflète la référence québécoise ; une référence construite avec des discours sur la défense de la langue française et de la culture québécoise et sur l'importance de rester fidèle à sa patrie, surtout face à un envahisseur anglophone. Dans cette référence québécoise, la survivance est toujours importante, maintenant dans un État autonome, et ce même État ressort comme un symbole de reconquête de la part des Québécois face à un gouvernement fédéral perçu comme empiétant sur leurs prérogatives nationales.

L'emplacement de l'immeuble Jos-Montferrand sur la rive outaouaise est aussi significatif. Jos Montferrand est installé comme un pilier au milieu de l'empiètement fédéral et anglophone. L'établissement de cet immeuble se fait dans un contexte politique important. Dans ce sens, Montferrand est le défenseur contre ceux qui écrasent les Québécois dans la région

[149] Photographie de la plaque envoyée par correspondance courriel par Brigitte Massé, directrice des services judiciaires criminel, pénal et jeunesse de Gatineau et du Palais de justice de Maniwaki, 10 décembre 2019.

frontalière. La décision de Ouellette suscita la résistance de la part du Barreau. Initialement, le Barreau de Hull s'opposait à l'idée d'utiliser le nom d'un batailleur afin de nommer le Palais de Justice. Il contestait ce choix en dépeignant le personnage comme un voyou qui réglait ses comptes à l'aide de ses poings[150]. Le Barreau s'y oppose à nouveau au changement de nom 10 ans plus tard. Le Barreau n'était pas en accord avec le fait que le Palais de Justice porte le même nom que le bar de l'aréna de Hull ou d'une brasserie qui se retrouvait dans la ville[151]. Dans *The Ottawa Citizen,* les membres du Barreau soutiennent qu'ils n'aiment pas que l'édifice porte le nom d'un batailleur ; « if Montferrand were alive today, he's more likely be sitting in the prisoner's box on assault charges than being honored by having a courthouse named in his memory[152] ». Il faut croire que les membres du Barreau ne s'intéressent pas à la représentation du travailleur ou du justicier mis de l'avant par d'autres acteurs. Selon eux, il n'y a aucun doute que Montferrand est un batailleur. Le Barreau est d'avis que le Palais de Justice devrait porter le nom de Louis-Joseph Papineau « étant donné son passé prestigieux » et son lien à la région de l'Outaouais. Les membres du Barreau notent aussi que Papineau était un avocat et qu'il avait « siégé comme député au fédéral ainsi qu'au provincial[153] ». Ils mettent de côté le fait que Papineau était le chef du Parti patriote qui avait monté des insurrections qui ont causé son exil aux États-Unis par peur d'emprisonnement ou pire encore.

Une persistance du symbole du travailleur?

Alors que Cellard et Harvey soutiennent que la recherche identitaire de l'Outaouais continue à la fin des années 1970, la planification d'un Colloque sur l'identité de l'Outaouais en

[150] Françoise Côté, « L'évolution sociale est souvent dominée par des luttes politiques », *La Presse*, novembre 1978, p. 15.
[151] Régis Bouchard, « Le Barreau ne veut plus de Jos-Montferrand », *Le Droit*, juillet 1988, p. 8.
[152] Philip Authier, « Legendary Quebec lumberjack faces final challenge in name-change debate », *The Ottawa Citizen*, août 1988, p. c1.
[153] Régis Bouchard, « Le Barreau ne veut plus de Jos-Montferrand », *Le Droit*, juillet 1988, p. 8.

1981 démontre que la quête continue au-delà de cette période. Le Colloque est organisé dans la ville de Hull par Pierre-Louis Lapointe. Selon lui, l'Outaouais est encore mal compris et est « tiraillé » par les conflits entre « les forces fédéralistes et autonomistes[154] ». Selon Carmen Hodgson, qui participe aux discussions, il y a une ambivalence dans la façon dont on parle de la région de l'Outaouais : « les uns en parlent dans l'intention d'en nier l'importance, les autres avec l'intention de la renforcer ; les uns la voient comme un mode de communication donnant accès à un voisin différent et comme l'occasion de développer un talent particulier, les autres, comme une passoire par où fuit notre identité française et québécoise[155] ». Le but du Colloque, selon Lapointe, était « de mieux connaître la région par le biais de témoignages, et de travaux de recherches sur l'évolution de l'Outaouais québécois[156] ». Selon un participant du Colloque, le but était plus direct : « nous cherchons à définir l'identité de l'Outaouais québécois[157] », une tâche qui, selon les discussions en fin de document, ne semble pas complétée à la fermeture du Colloque.

Tout au long du Colloque, on présente des gens importants pour la région, on présente la situation géographique et géopolitique, on souligne la présence et la reconnaissance du peuple autochtone, la topographie, l'histoire des services offerts (financiers, médicales, etc.) et aussi l'industrie forestière. Aucune des présentations à propos de l'industrie ne mentionne les *Shiners*, Jos Montferrand, ou le conflit qui tourmentait cette dernière. Cellard et Harvey remarquent que

---

[154] Pierre-Louis Lapointe, « Échanges sur l'identité régionale / Discussions on Regional Identity », dans Pierre-Louis Lapointe (dir.), *Actes du colloque sur l'identité régionale de l'Outaouais, tenu à Hull les 13, 14 et 15 novembre 1981 / Proceedings of the Forum on the Regional Identity of Western Quebec, held in Hull on November 13, 14 and 15, 1981* (Institut d'histoire et de recherche sur l'Outaouais inc., 1981), p. 279-285, p. 284.
[155] Carmen Hodgson, « Sur quoi se fonde l'identité régionale », dans Pierre-Louis Lapointe (dir.), *Actes du colloque sur l'identité régionale de l'Outaouais, tenu à Hull les 13, 14 et 15 novembre 1981 / Proceedings of the Forum on the Regional Identity of Western Quebec, held in Hull on November 13, 14 and 15, 1981* (Institut d'histoire et de recherche sur l'Outaouais inc., 1981), p. 271-275, p. 271.
[156] Lapointe, « Échanges sur l'identité régionale / Discussions on Regional Identity », p. 284.
[157] Lapointe, p. 280.

la « culture du raftman » ne persiste pas après le dernier Festival des Raftsmen de Hull. Pourtant, l'image choisie comme page couverture des Actes du Colloque en dit beaucoup. Sur la couverture, on y retrouve un bûcheron, hache à la main, avec la région de l'Outaouais à la place d'un visage. Le bûcheron porte un foulard avec des motifs de fleur de lys (attachement au Québec) et se tient devant un arrière-plan de feuilles d'érable (attachement au Canada). Alors que les gens discutent à propos d'une identité propre à l'Outaouais dans les années 1980, un certain attachement à l'industrie forestière est toujours présent, ce qui contraste avec le désir de l'Outaouais de paraître moderne comme son voisin ontarien. Pourtant, comme le remarquent Cellard et Harvey, à partir des années 1980, « les manifestations de masse et l'image que la région veut donner d'elle-même changent : elles prennent un tour à la fois plus touristique, dépersonnalisées et plutôt branchées sur la CCN[158] ».

Legris-Dumontier et Caroline Andrew expliquent que dans les années 1980 et les années 1990, la CCN continue d'utiliser le discours d'unité. On voit toujours dans la RCN le symbole de l'union entre les deux peuples fondateurs[159]. Comme nous l'avons démontré, Castonguay illustre que la persévérance de ce symbolisme cause une anglicisation « à petit feu » de l'Outaouais ce qui « amoindrit » la survie culturelle[160]. Il est alors possible que ça soit une victoire de la CCN et de la vision pancanadienne sur l'identité régionale axée sur l'industrie et le travailleur. Le bois et le raftman sont remplacés par la bicyclette et la montgolfière, des symboles canadiens plus universels que le radeau et la perche de draveur. Cellard et Harvey montrent qu'alors que de Gaulle reçoit une statue de draveurs dans les années 1960, le pape Jean-Paul II reçoit une

[158] Cellard et Harvey, « La vie socioculturelle », p. 731.
[159] Legris-Dumontier, « La Commission de la capitale nationale et l'île de Hull », p. 152 ; Caroline Andrew, « La politique régionale », dans Chad Gaffield (dir.), *Histoire de l'Outaouais* (Institut québécois de recherche sur la culture, 1994), p. 735-760, p. 749.
[160] Castonguay, « Le bien-fondé de la clause Québec dans l'Outaouais, vingt ans après le coup de force constitutionnel de 1982 », p. 185.

bicyclette lors de sa visite en 1984[161]. La disparition du passé industriel apporte aussi la mise de côté de Jos Montferrand comme symbole identitaire. Dans *Le Droit*, on ne publie pas d'informations biographiques à propos de Jos Montferrand après 1977[162]. En fait, l'article de Louis-Marie Bourgoin dans *Asticou* en 1980 semble être la dernière publication à propos du personnage légendaire, un article fidèle à la représentation de la région, qui met l'accent sur les emplois de Montferrand et son rôle dans l'industrie forestière en tant que contremaître[163].

Jos sur la scène théâtrale

Jos Montferrand se retrouve à nouveau sur l'avant-scène de la culture outaouaise en 1989. Afin de souligner l'ouverture du Musée canadien des civilisations à Hull, le Théâtre lyrique de Hull, qui à leur tour célèbre leur 25e anniversaire, organise une comédie musicale intitulée *La légende de Jos Montferrand — les chantiers sont terminés*. Écrite par Eugène Sauvé et réalisée par la présidente du Théâtre lyrique de Hull, Jocelyne Deslauriers, la pièce met en vedette Jos Montferrand (André Ouellet) alors qu'il aide son ami Gabriel à obtenir la main d'Esther, la fille d'un marchand riche. Montferrand doit prouver l'innocence de Gabriel pour un crime qu'il n'a pas commis, comploté par son ennemi Vital Poitevin qui souhaite se débarrasser de Gabriel afin d'obtenir la main d'Esther, mais surtout, la fortune de son père[164]. Dans le synopsis, on peut lire que l'opérette souligne « son (Montferrand) grand désir de secourir le plus faible[165] ». Montferrand est « le symbole du redresseur de torts et du protecteur des faibles[166] ».

---

[161] Cellard et Harvey, « La vie socioculturelle », p. 731.
[162] Le dernier article recueilli est « Un géant sensible qui aimait bien les jolies femmes », *Le Droit*, décembre 1977, p. 8.
[163] Louis-Marie Bourgoin, « Jos Montferrand, contremaître de chantier et guide de cage », *Asticou*, no 23, 1980 : p. 34-39.
[164] Eugène Sauvé et Jocelyne Deslauriers, « La légende de Jos Montferrand – les chantiers sont terminés », Musée canadien des civilisations, 21 au 24 juillet 1989.
[165] Synopsis de la pièce, 1989, P138,S2,SS2,SSS1,D48, Fonds Productions lyriques de Gatineau - Archives nationales du Québec à Gatineau.
[166] Synopsis de la pièce, 1989, P138,S2,SS2,SSS1,D48, Fonds Productions lyriques de Gatineau - Archives nationales du Québec à Gatineau.

La réapparition de Montferrand à ce moment est intéressante. Rien ne semble pointer à une renaissance de l'intérêt envers le passé industriel lors de cette période. Comme nous l'avons expliqué, Cellard et Harvey remarquent que le symbole de l'industrie forestière est remplacé par un symbole plus universel, digne de la CCN qui continue de marquer sa présence dans les années 1980 et 1990. Même le Festival des Raftsmen de Hull qui tente une renaissance en 1989 échoue ; l'événement reçoit très peu d'attention médiatique et retourne dans l'ombre à la fin des festivités. Il se peut que la proximité du musée à la rivière des Outaouais soit pour quelque chose. Comme le remarque Caroline Andrew, le Musée canadien des civilisations, inauguré à Hull en 1989 et le Musée des beaux-arts du Canada inauguré à Ottawa en 1988 « ont tous deux un lien direct avec la rivière : ils sont tournés vers elle et semblent ainsi destinés à en rapprocher les rives[167] ». Est-ce possible que le musée voulût, à travers des événements marquant son inauguration, établir son lien avec la rivière? Si c'est le cas, Jos Montferrand est un bon choix. Il était, selon plusieurs, le cageux par excellence. Mais ce n'est qu'une hypothèse et comme nous l'avons démontré, le lien entre Jos Montferrand et la rivière des Outaouais a été fait auparavant.

Il est aussi intéressant que l'ancien maire de Hull, Michel Légère, continue d'associer Montferrand à la région de l'Outaouais et à ses travailleurs forestiers. Il est possible que Deslauriers ait perçu l'ouverture du musée comme une opportunité de présenter l'histoire de la région. Comme ce fut le cas dans les années 1960 et 1970, on valorise l'industrie forestière et ses héros. Légère montre son approbation de cette démarche en déboursant 30 000$ envers la réalisation de la pièce et en demandant que d'autres fassent autant[168]. Selon Légère, l'opérette servira « d'expression sophistiquée de notre passé rude et pénible, c'est l'art qui vient affirmer la

[167] Andrew, « La politique régionale », p. 750.
[168] Correspondance de Michel Légère à Jocelyne Deslauriers, 17 décembre 1987, P138,S2,SS2,SSS1,D48, Fonds Productions lyriques de Gatineau - Archives nationales du Québec à Gatineau.

fierté de nos racines authentiques[169] ». Dans une autre correspondance, il ajoute que l'opérette « devient un médium représentatif de notre culture régionale, autant par l'idée du sujet exploité – Jos Montferrand : héros local historique – que par le mode d'expression – le chant : modus inhérent à la culture francophone en Amérique du Nord[170] ». Le projet lui fait ressentir « un profond sentiment d'appartenance[171] ». Selon Deslauriers, les exploits de Montferrand « ont largement contribué à alimenter le patrimoine régional » et le projet illustre « ce thème authentique de l'identité outaouaise », soit l'industrie forestière et la présence de Montferrand[172]. Du même avis, Légère soutient que l'opérette « exploite un thème authentique de l'identité hulloise puisque Jos Montferrand représente un fait historico-culturel vécu[173] ». Il ajoute que « ce sujet […] authentifie les origines de la région outaouaise et affirme l'existence de notre communauté aujourd'hui[174] ». Selon l'écrivain de l'opérette, Eugène Sauvé, « produire Jos Montferrand, c'est identifier ses racines et faire renaître le sentiment d'appartenance à des mœurs qui ont donné l'Outaouais sa raison d'être[175] ». Pour Légère, « Jos Montferrand c'est l'identité outaouaise[176] ». Cependant, il semble y avoir de l'exagération dans l'étendue de l'appartenance de Jos Montferrand. Est-il restreint à l'Outaouais en tant que simple représentant de la région et de son histoire? Légère se contredit. Selon lui, « Jos Montferrand, c'est plus que la légende, c'est

[169] Correspondance de Michel Légéré à Jocelyne Deslauriers, 17 décembre 1987, P138,S2,SS2,SSS1,D48, Fonds Productions lyriques de Gatineau - Archives nationales du Québec à Gatineau.
[170] Correspondance de Michel Légéré à Jocelyne Deslauriers, 27 octobre 1987, P138,S2,SS2,SSS1,D48, Fonds Productions lyriques de Gatineau - Archives nationales du Québec à Gatineau.
[171] Correspondance de Michel Légéré à Jocelyne Deslauriers, 27 octobre 1987, P138,S2,SS2,SSS1,D48, Fonds Productions lyriques de Gatineau - Archives nationales du Québec à Gatineau.
[172] Conférence de presse donnée par Jocelyne Deslauriers, 8 juin 1988, P138,S2,SS2,SSS1,D48, Fonds Productions lyriques de Gatineau - Archives nationales du Québec à Gatineau.
[173] Message public du maire, Michel Légère, date inconnu, P138,S2,SS2,SSS1,D48, Fonds Productions lyriques de Gatineau - Archives nationales du Québec à Gatineau.
[174] Message public du maire, Michel Légère, date inconnu, P138,S2,SS2,SSS1,D48, Fonds Productions lyriques de Gatineau - Archives nationales du Québec à Gatineau.
[175] Synopsis de la pièce, 1989, P138,S2,SS2,SSS1,D48, Fonds Productions lyriques de Gatineau - Archives nationales du Québec à Gatineau.
[176] Correspondance de Michel Légère à Jocelyne Deslauriers, 17 décembre 1987, P138,S2,SS2,SSS1,D48, Fonds Productions lyriques de Gatineau - Archives nationales du Québec à Gatineau.

le personnage de réputation nationale dont la rengaine des 'Raftsmen' est fredonnée sur les lèvres au-delà de notre région… ». Il ajoute que le bûcheron légendaire est « un bâtisseur de l'Amérique dans la francophonie…[177] ». Dans une lettre envoyée au Conseil des arts du Canada, Légère soutient que « l'opérette de Jos-Montferrand est un thème à caractère national puisque Jos-Montferrand représente un fait historique important[178] ». Pourtant, dans ses correspondances avec Deslauriers, on se restreint au régional.

L'opérette ne semble pas avoir eu de résonnance dans la région. En février 1989, seulement quelques mois avant le début des représentations planifiées pour le mois de juillet, le Théâtre lyrique de Hull lance une demande de financement aux entrepreneurs et aux gens de la région (tant à Hull qu'à Ottawa). Bien que le conseil municipal de Hull ait donné une somme de 30 000$, le financement provient d'entreprises nationales comme Hydro-Québec, du gouvernement du Québec et du ministère des Communications du Canada[179]. Est-ce possible que pendant les années 1980, période où, selon Cellard et Harvey, les symboles qui représentent la région changent, Jos Montferrand n'ait plus sa place dans la conscience régionale globale? De plus, alors que Deslauriers, Sauvé et Légère soutiennent que l'industrie forestière est un élément important de l'identité régionale, elle est très peu mentionnée dans la comédie musicale.

L'opérette ouvre en 1835 sur les rues de Hull. Plusieurs femmes attendent l'arrivée des bûcherons qui sont partis travailler dans les chantiers pendant 10 mois. Comme l'indique le titre du projet ; les chantiers sont terminés. Vital Poitevin, l'antagoniste de la pièce, attend l'arrivée de Gabriel afin de s'en débarrasser pour de bon. Cependant, la présence de Jos Montferrand

[177] Correspondance de Michel Légère à Jocelyne Deslauriers, 17 décembre 1987, P138,S2,SS2,SSS1,D48, Fonds Productions lyriques de Gatineau - Archives nationales du Québec à Gatineau.
[178] Lettre envoyée au Conseil des arts du Canada par Michel Légère, 13 janvier, 1988, P138,S2,SS2,SSS1,D48, Fonds Productions lyriques de Gatineau - Archives nationales du Québec à Gatineau.
[179] Demande envoyée à Lydia Patry-Cullen, responsable des Affaires publiques pour Petro-Canada, 15 février, 1989, P138,S2,SS2,SSS1,D48, Fonds Productions lyriques de Gatineau - Archives nationales du Québec à Gatineau.

complique les choses. La seule association entre la région et l'industrie, ainsi qu'entre Montferrand et l'industrie est le fait que les hommes reviennent des chantiers. La pièce présente une histoire d'amour et de manigances qui illustre Montferrand comme le protecteur de Gabriel au nom de l'amour. Comme ce fut le cas avec John Marier et sa pièce en 1967, Eugène Sauvé explique qu'il a « inventé une histoire tout en y ajoutant des éléments tirés de la vie du héros[180] » ; autrement dit, il répond à son besoin théâtral. Alors que Jos n'est pas le travailleur, il est le protecteur et le batailleur à la négligence, digne de la représentation de Sulte. Cependant, il n'est pas le protecteur des Canadiens français en général, mais bien d'un seul homme. Afin de se débarrasser de Montferrand, Poitevin engage un groupe de *Shiners*. Les *Shiners* devaient empêcher Montferrand de se rendre à l'auberge d'Agapit l'Espérance afin de prouver l'innocence de son ami. Une histoire d'amour et de manigance de ce genre est pourtant universelle et ne représente pas spécifiquement la région de l'Outaouais et les hommes qui ont contribué à son développement. Jos Montferrand devient un symbole universel qui rejoint une audience nationale, et non spécifiquement régionale. Sa seule association à la région est sa présence dans la ville de Hull.

Le Montferrand de l'opérette est aussi une représentation de la masculinité virile. Cependant, sa masculinité n'est pas évoquée par son rôle dans l'industrie, comme le fait le Festival des Raftsmen de Hull, mais par sa performance dans la bataille et par son physique. Dans la préface du programme de la production, le romancier Jean Côté présente Montferrand comme « l'homme PLUS […] d'une beauté puissante et à la bonté virile ». Selon Côté, on peut le comparer à « Samson, chez les Hébreux, Héraclès chez les Grecs, Tijl Uilenspegel, chez les

[180] Synopsis de la pièce, 1989, P138,S2,SS2,SSS1,D48, Fonds Productions lyriques de Gatineau - Archives nationales du Québec à Gatineau.

Flamands, Guillaume Tell, chez les Suisses, Louis Mandrin, chez les Français, etc.[181] ». La masculinité dans la représentation de Côté est explicite. Cependant, Côté ajoute un aspect nationaliste qui n'est pas présent dans la région ou dans l'opérette. Selon l'écrivain, Montferrand fait partie de « ces hommes [qui] pouvaient être des démons dans l'esprit des gens au pouvoir, mais ils étaient estimés par les réprimés dont ils exprimaient la révolte, ou par les citoyens dont ils magnifiaient le sens civique ou le nationalisme[182] ». Côté ajoute que Montferrand ne se battait jamais pour l'argent, seulement pour sa patrie. Il explique qu'il était un homme patient, mais qu'il ne fallait pas « le pousser à bout » comme le faisaient d'ailleurs « certains étrangers anglophones », auquel cas Montferrand « se déchaînait ». Finalement, Côté note que Montferrand était « un vrai Canadien français québécois[183] ». L'ajout de « québécois » est important. Pour Côté, qui se proclame ouvertement en faveur de la souveraineté québécoise, Montferrand est un Canadien français qui appartient au territoire du Québec.

En ce qui a trait à la masculinité du personnage, on présente l'acteur qui interprète Jos Montferrand par son aspect physique. Dans les journaux, on met l'accent sur le fait qu'André Ouellet était culturiste avec un physique impressionnant[184]. Lors d'une conférence de presse, Deslauriers soutient qu'alors que Ouellet impressionne par sa voix, avec son physique musculaire, il a « la prestance du personnage de 'Jos Montferrand' ». Selon elle, avec ses « traits personnels », faisant référence à sa musculature, « nul doute que le vrai Jos Montferrand aurait aimé faire sa connaissance[185] ».

---

[181] Jean Côté dans la Préface du programme de la comédie musicale, 1989, P138,S2,SS2,SSS1,D48, Fonds Productions lyriques de Gatineau - Archives nationales du Québec à Gatineau.
[182] Jean Côté dans la Préface du programme de la comédie musicale, 1989.
[183] Jean Côté dans la Préface du programme de la comédie musicale, 1989.
[184] « André Ouellet ressuscite Jos Montferrand », *Le Régional*, juillet 1989, p. 3.
[185] Conférence de presse donnée par Jocelyne Deslauriers, 8 juin 1988, P138,S2,SS2,SSS1,D48, Fonds Productions lyriques de Gatineau - Archives nationales du Québec à Gatineau.

Outre la comédie musicale, il n'y a pas de représentations dignes de mention lors des années 1980 et 1990. *Le Droit* publie quelques courtes biographies sporadiques — des reproductions de passages écrits par Sulte — lors des années 1990, mais rien qui propulse Montferrand sur l'avant-scène de la région.

Jos Montferrand de 2000 à aujourd'hui

L'entrée dans le XXIe siècle ne résout pas la quête identitaire dans la région de l'Outaouais. En 2005, Denise Latrémouille fait encore référence à une « identité floue » dans la région[186], alors que Pierre Louis Lapointe termine un de ses articles en soutenant que le sentiment d'appartenance en Outaouais doit être valorisé[187]. Quatre ans plus tard, Roger Blanchette soutient que la question identitaire est encore importante en Outaouais[188]. En 2013, le *Diagnostic culturel de l'Outaouais* soutient que l'affirmation d'une identité régionale est un défi. Selon le document, le « portrait culturel » de la région affirme qu'on doit se préoccuper de la culture en Outaouais[189]. Selon le rapport final *Columbo 1806* écrit par ABC Stratégies, désormais Résonance Canada dans leur cadre de médiation culturelle, en 2016, la ville de Gatineau parlait encore en termes de « défi identitaire » dans la région[190]. De plus, les médiateurs culturels de Résonance Canada, Isabelle Regout et Alexandre Pampalon, remarquent que cette quête identitaire prend de l'élan à la suite de la fusion de Gatineau en 2001[191]. Une remarque logique considérant que cinq municipalités ne deviennent qu'une.

---

[186] Latrémouille, « L'Outaouais, « terra incognita » ou terre de légende? », p. 26.
[187] Lapointe, « Géographie, histoire et définition d'une identité régionale : le cas de l'Outaouais », p. 16.
[188] Blanchette, *Les régions du Québec*, p. 108.
[189] Ville de Gatineau, *Diagnostic culturel de l'Outaouais*, sous la coordination de Julie Martineau, octobre 2013.
[190] ABC Stratégies, « Identité à fleur d'eau. Cageux de l'Outaouais, draveurs du Québec. Rapport final Columbo 1806 » Gatineau, ABC Stratégies, 2018.
[191] ABC Stratégies, « Identité à fleur d'eau. Cageux de l'Outaouais, draveurs du Québec. Rapport final Columbo 1806 », 2018-2019.

Une remise à l'avant de la mémoire du travailleur

À partir de l'année 2000, il y a une certaine renaissance de Jos Montferrand sur le plan culturel. Alors que Montferrand est représenté comme le défenseur des Canadiens français, et malgré le fait que certains acteurs présentent son côté violent, le thème dominant des représentations est, comme dans les années 1960 et 1970, celui du travailleur. Dans la quête d'une identité, les acteurs impliqués se retournent vers la même mémoire afin de décrire la région, une mémoire qui inclut la présence de travailleurs ardus dans l'industrie forestière, représentée par Jos Montferrand comme cageux et bûcheron par excellence. En 2000, afin de souligner le bicentenaire de la ville de Hull[192], le peintre Jérémie Giles remet à la ville une fresque intitulée *D'or et d'azur, de sueur et de labeur*, qui représente, en cinq plans, l'histoire de Hull. Cette fresque sert de lieu de mémoire qui commémore des événements et des gens importants de l'histoire de Hull. Par la peinture, Giles illustre les éléments qui définissent l'identité hulloise. Parmi ces éléments se retrouve un Jos Montferrand bâtisseur de la région. Bien que cette représentation soit assez complète, il y a une pratique sélective de la mémoire afin d'évoquer des éléments que Giles croit importants pour la présentation de l'histoire. Selon le concept des lieux de mémoire de Pierre Nora, s'il n'y avait pas une sensation d'oubli et une quête identitaire active dans l'Outaouais au XXIe siècle, on n'aurait pas besoin de créer cette fresque.

Afin d'accompagner la fresque, Denise Latrémouille, qui ne l'oublions pas, évoquera l'identité outaouaise comme une « identité floue » cinq ans plus tard, publie un catalogue explicatif des « principaux acteurs de l'histoire de Hull[193] ». Dans le document portant le même

[192] La ville semble remettre son origine à 1800 au lieu de 1875. Nous devons souligner que la ville fête son centenaire en 1975.
[193] Denise Latrémouille, *D'or et d'azur, de sueur et de labeur* (Hull : Domtar inc., 2000).

nom que la fresque, Latrémouille divise sa présentation en cinq sections. Celle qui nous interpelle pour cette analyse est intitulée « l'industrialisation », la partie inférieure, droite de la fresque en question. Jos Montferrand se retrouve dans cette section ; premier indice de l'association entre le personnage et l'industrie forestière. Il est représenté en transportant un billot de bois équarri. Le peintre montre une intention d'illustrer Montferrand, non comme batailleur ou protecteur, mais comme bâtisseur important dans l'industrie de la région.

De son côté, Latrémouille ne le décrit pas en relation à l'industrie. Le seul indice de cette association est le fait que « ses exploits dans l'Outaouais se situent avant 1840, avant l'ère des scieries, alors que l'on menait encore les trains de bois jusqu'à Québec ». Sinon, Montferrand est « renommé depuis 16 ans, pour triompher des matamores de tout acabit », il participe dans la légendaire scène sur le pont Union, il étampe son pied sur les plafonds de tavernes et finalement « sa réputation de redresseur de torts et de protecteur des faibles le fit choisir pour nommer le Palais de Justice de Hull[194] ». Il est important de remarquer que, comme le font les organisateurs du Festival des Raftsmen de Hull, Latrémouille ne présente pas Montferrand comme le protecteur des Canadiens français, mais tout simplement le protecteur des faibles, peu importe leur origine. Bien que la fresque montre clairement un Jos Montferrand travailleur, la description n'en fait pas allusion. Peut-être en tant qu'historienne, Latrémouille souhaitait présenter une histoire plus complète du personnage tandis que pour un peintre qui a un espace limité pour représenter le personnage, l'association à l'industrie est plus commune aux représentations régionales qu'on a faites antérieurement.

La même année et l'année suivante, Montferrand est le sujet de plusieurs articles et commentaires dans le journal *Le Droit*. Les responsables de la fusion municipale lancent une

[194] Latrémouille, *D'or et d'azur, de sueur et de labeur*, p. 65.

demande au public pour trouver un nom pour la nouvelle ville. *Le Droit* se donne la responsabilité de recevoir et publier les différentes suggestions. Le nom de « Montferrand » se retrouve dans la liste de noms suggérés. La suggestion vient de littéraires régionales, mais aussi de lecteurs et de citoyens. Il est important de le noter afin d'illustrer l'opinion que les citoyens ont de Jos Montferrand.

Au début des discussions qui portent sur le nouveau nom pour la fusion, la littéraire et ancienne directrice du Centre de recherche sur les francophonies canadiennes à l'Université d'Ottawa, Yolande Grisé, suggère Jos Montferrand qu'elle qualifie en tant que « héros populaire, figure de légende, emblème historique de la culture des travailleurs[195] ». Il n'y a aucune mention de la violence du personnage ni de sa fonction de défenseur du faible. Plus tard, un lecteur au nom de George Lessard suggère aussi Montferrand, car il est « sans conteste celui personnifiant et symbolisant le plus et le mieux les pionniers de cette partie du Québec ». Lessard présente Montferrand en tant que « voyageur, conducteur d'hommes, défenseur des siens, redresseur de torts » dont la « vie laborieuse se déroula dans les forêts de l'Outaouais et sur ses cours d'eau […] comme contremaître de chantier et guide de cage ». Selon Lessard, Montferrand « a été un digne représentant de ces hommes merveilleux qui ont ouvert notre région au développement » ; il était « l'archétype du draveur » et « prototype de nos vaillants pionniers, nos fondateurs[196] ». Il est intéressant de voir, dans la présentation de Grisé et dans celle de Lessard que Montferrand est le représentant des travailleurs forestiers en général. Alors qu'il est, selon Lessard, le « défenseur des siens », il n'y a aucune indication que Lessard fasse référence aux Canadiens français plutôt qu'aux travailleurs forestiers. L'association au projet du Canada français ne semble pas importante pour certaines gens de l'Outaouais. Ce qui est important est que Montferrand était

[195] Yolande Grisé, « Une ville, un nom? », *Le Droit*, novembre 2000, p. 42.
[196] George Lessard, « Un nouveau nom pour une nouvelle ville! », *Le Droit*, janvier 2001, p. 17.

l'emblème d'une industrie importante pour le développement de la région. Mais ceci n'est pas le cas pour tout le monde.

Un autre lecteur le présente comme « un travailleur de l'industrie du bois » qui défendait « les Canadiens français contre les attaques des Anglais et des Irlandais ». Cette personne se dit en faveur de Montferrand, car c'est un « nom associé à la drave [et un] nom français qui symbolise la ténacité et le courage des Canadiens français[197] ». L'année suivante, Grisé continue de montrer son soutien pour Montferrand en qualifiant l'homme en tant que « voyageur, bûcheron, draveur et contremaître ». Elle ajoute que le nom de Montferrand symbolise aussi l'ardeur de la ville d'affronter le futur avec courage, comme il l'a fait devant 150 *Shiners* sur le pont des Chaudières[198]. Pour André Poirier, Montferrand était « un homme du peuple » et porter ce nom offrirait « le potentiel d'y rattacher des activités et des sites touristiques avec le thème des anciens travailleurs de la forêt[199] ».

Les gens qui s'y opposent n'adressent pas le fait que Montferrand penche sur le légendaire ou l'invraisemblable, ou que ses exploits ressortent du fabuleux. Ils ont soit un parti pris pour un autre nom, ou soit qu'ils perçoivent Montferrand comme « un gars assis à la taverne en train de boire une grosse Mol (Molson)[200] ». En général, le consensus autour de « Montferrand » est positif. Il est un défenseur des opprimés qui représente « un de ceux pour qui "l'avenir appartient à ceux qui lutte" (la devise du journal *Le Droit*) voulait dire quelque chose[201] », mais aussi l'industrie forestière et le passé révolu de la région ; un passé économique qui fait partie de l'histoire et du développement de l'Outaouais.

---

[197] « Un nom à trouver, les pours et les contres », *Le Droit*, février 2001, p. 4.
[198] Yolande Grisé, « Montferrand, P.Q. », *Le Droit*, février 2001, p. 17.
[199] André Poirier, « Montferrand, un mot très élégant », *Le Droit*, mars 2001, p. 19.
[200] « Bienvenue à Trudeau P.Q. », *Le Droit*, mars 2001, p. 4.
[201] « Bienvenue à Trudeau P.Q. », *Le Droit*, mars 2001, p. 3.

La contribution de Michel Prévost

Depuis 1978, un porteur de mémoire important dans la représentation de Jos Montferrand propage ses défenses du personnage. Ancien archiviste en chef à l'Université d'Ottawa et président de la Société d'histoire de l'Outaouais, Michel Prévost se donne comme mission de réhabiliter la mémoire de Jos Montferrand dans la région de l'Outaouais. Il explique qu'il se porte à la défense du personnage depuis ces années afin d'offrir une image plus positive de Montferrand[202]. Selon lui, la transition d'un milieu industriel à un milieu fonctionnaire a eu comme conséquence que l'emploi du travailleur forestier, et les symboles qui lui sont attachés ont perdu leur valeur. Jos Montferrand, au lieu d'être perçu comme un héros, était vu comme un « pilier de tavernes[203] ». Il apporte ce même point en 2003 dans une entrevue avec Christine Langlois du journal *Le Droit*. Selon Langlois, Prévost tente de « réhabiliter le géant dans la mémoire collective de la communauté[204] ».

Bien que Prévost « le défend[e] depuis 1978[205] », son premier article est publié en 2002. La même année, Prévost débute ses « mardis Jos Montferrand », des « causeries » qui avaient comme but de « démystifier la légende de Montferrand et découvrir les différentes facettes de ce personnage fascinant de l'histoire de l'Outaouais ». Selon Prévost, il voulait, plus spécifiquement, démystifier sa « mauvaise réputation en Outaouais » et remplacer le titre de pilier de tavernes par celui de « roi de nos forêts et pilier de notre folklore[206] ». À propos de cette citation provenant d'une entrevue donnée en 2002 à titre de président de la Société d'histoire de l'Outaouais, Prévost souligne que « notre » fait allusion au « folklore de l'Outaouais ».

---

[202] Michel Prévost, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.
[203] Prévost, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.
[204] Christine Langlois, « Jos Montferrand revient au goût du jour », *Le Droit*, novembre 2003, p. 4.
[205] Marc-André Joanisse, « Le prévôt du patrimoine », *Le Droit*, novembre 2004, p. 15.
[206] Valérie Lessard, « Le légendaire Jos Montferrand démystifié », *Le Droit*, août 2002, p. 24.

Cependant, après avoir récemment pris connaissance de l'Inventaire du patrimoine culturel de la MRC d'Antoine Labelle, Prévost est d'accord avec l'explication que Montferrand « fait partie du folklore à l'échelle de l'Amérique du Nord[207] ». Prévost confirme que son article et ses conférences apparaissent en 2002 afin de souligner le bicentenaire de la naissance de Jos Montferrand[208].

La même année, Jos Montferrand est inclus dans une étude à propos des francophones de la municipalité de Pontiac dans l'Outaouais. Luc Bouvier démontre que le Pontiac a connu une grande présence de francophones, qu'il surnomme « les sacrifiés de la bonne entente », qui se font repousser à la marge de la société par l'anglicisation grandissante dans la région. Dans une section consacrée à l'industrie forestière dans le Pontiac, Bouvier présente rapidement la guerre des *Shiners* afin d'illustrer les conflits ethniques entre francophones et Irlandais. Selon Bouvier, Montferrand était un joueur important lors de cette guerre, alors sa figure légendaire « appartient donc à l'histoire du Pontiac francophone[209] ». Tout comme Prévost et Sulte, Bouvier ne s'attarde pas sur un seul élément de la vie de Jos Montferrand ; il n'est pas tout simplement le travailleur. L'auteur offre une présentation complète du personnage qui, sans offrir de note bibliographique, semble être tirée de la biographie par Sulte.

Pour sa part, entre 2002 et 2023, Prévost publie plusieurs articles et participe à plusieurs entrevues afin de faire connaître et réhabiliter le personnage. Qui est Jos Montferrand selon Michel Prévost ? Bien que le thème du travailleur soit le point focal de notre analyse de l'Outaouais et ressort souvent dans les représentations de Prévost, le thème du défenseur apparaît

---

[207] Prévost souligne cette information par correspondance le 20 janvier, 2024. Pour l'inventaire du patrimoine culture de la MRC d'Antoine-Labelle, voir, https://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=27226&type=pge.

[208] Prévost, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.

[209] Luc Bouvier, *Les sacrifiés de la bonne entente. Histoire des francophones du Pontiac* (Montréal : L'Action nationale, 2022), p. 52. Publié pour la première fois en 2002.

à plusieurs reprises dans ses discours. Selon Prévost, si Montferrand avait à se battre, il le faisait toujours à la défensive. Il était le « Maurice Richard du XIXe siècle », le « chef incontesté des Canadiens français[210]. » Dans certains articles, Prévost indique que « pendant une trentaine d'années au XIXe siècle, Joseph (Jos) Montferrand se bat pour défendre les Canadiens français de l'Outaouais et de l'Est ontarien contre un groupe de fiers-à-bras irlandais, les Shiners […][211] ». Il ajoute surtout cet élément dans le contexte de l'appropriation de Jos Montferrand par l'équipe de football professionnelle, le Rouge et Noir d'Ottawa, en 2014. À plusieurs reprises, Prévost soutient que Montferrand n'attaquait jamais les Irlandais et ne frappait pas le premier. Selon lui, l'essence du personnage est la défense des siens lors des grandes tensions pendant l'ère des cages dans la région au XIXe siècle.

Les articles de Prévost se ressemblent tous ; des copies, ou presque, de son premier article en 2002[212]. Ce qui ressort de ses articles est, comme la plupart des acteurs intéressés au personnage, une référence à la biographie écrite par Benjamin Sulte. Les thèmes de la défense et du protecteur étaient valorisés par Sulte et ils sont inclus dans les articles de Prévost par la suite. Comme dans le drame de Marier, il y a une certaine persistance, en filigrane, de la référence canadienne-française. Le Montferrand de Prévost est le protecteur des Canadiens français ; celui qui assure la reconquête de soi dans un milieu « où les tensions entre Irlandais et Canadiens

---

[210] Michel Prévost, « Jos. Montferrand, de la légende à la réalité », *Histoire Québec* 11, nº 1 (2005) : p. 37-40, p. 39.
[211] Michel Prévost, « Jos Montferrand ou Big Joe Mufferaw? » *Hier encore*, nº 7 (2015) : p. 32-33, p. 32 ; Michel Prévost, « le grand Joseph (Jos) Montferrand, figure de légende », *Le Chaînon* 33, nº 1 (2015) : p. 43-48, p. 43.
[212] Michel Prévost, « Joseph (Jos) Montferrand : roi des forêts de l'Outaouais ou pilier de tavernes? » *Cap-aux-Diamants* 69 (2002) : p. 13-17 ; Michel Prévost, « Joseph (Jos) Montferrand : roi des forêts de l'Outaouais ou pilier de tavernes? » *L'Outaouais généalogique* 25, nº 4 (2003) : p. 134-138 ; Michel Prévost, « Qui était donc Jos Montferrand », *Par-Delà Le Rideau* (2004) : p. 16-18 ; Michel Prévost, « Jos. Montferrand, de la légende à la réalité », *Histoire Québec* 11, nº 1 (2005) : p. 37-40 ; Michel Prévost, « Jos Montferrand, figure légendaire de l'Outaouais », *Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française* (2012), www.ameriquefrancaise.org/fr/article670/Jos_Montferrand ; Michel Prévost, « Jos Montferrand : roi des forêts de l'Outaouais ou pilier de tavernes », *Journal du clan Laniel* 11, nº 3 (2014) : p. 14-15 ; Michel Prévost, « le grand Joseph (Jos) Montferrand, figure de légende », *Le Chaînon* 33, nº 1 (2015) : p. 43-48 ; Michel Prévost, « Jos Montferrand ou Big Joe Mufferaw? » *Hier encore*, nº 7 (2015) : p. 32-33.

français et entre commerçants anglais et colons francophones sont vives[213] ». Par Montferrand, on a accès à une mémoire de survivance. Ce qui est pertinent aussi est le fait que Prévost évoque Montferrand comme le défenseur des Canadiens français des deux côtés de la rivière des Outaouais. Le Montferrand de Prévost n'appartient pas strictement à l'Outaouais, au Québec ou à l'Ontario français, il est un symbole du Canada français d'avant les États généraux. De ce fait, le Montferrand de Prévost montre que le Canada français « d'avant les États généraux » continue de vivre, d'une certaine manière, qu'il est loin d'être complètement mort.

Cependant, nous indiquons que cette persistance se passe en filigrane, car le thème du défenseur n'est pas aussi central dans les articles de Prévost qu'il l'est dans l'œuvre de Sulte. Prévost profite de la figure de Montferrand pour présenter l'histoire de la région et l'importance de l'industrie forestière pour le développement de l'Outaouais. Les titres qu'il donne à Montferrand sont révélateurs de la façon dont Prévost perçoit le personnage. Jos Montferrand est « le roi de l'Outaouais », « le roi des rivières de l'Outaouais », « le roi de la rivière des Outaouais », « le roi des forêts de l'Outaouais », « le roi des forêts », « le roi des bûcherons », « le plus célèbre bûcheron du pays ». Certes, il n'est pas le batailleur, il est le « bûcheron », « draveur », « cageux », « raftman », « contremaître de chantier » et « l'homme de confiance de grands barons anglais ». Prévost accomplie son but de présenter Jos Montferrand comme grand défenseur des Canadiens français, mais il contribue aussi, comme les organisateurs du Festival des Raftsmen de Hull 40 ans plus tôt, à mettre de l'avant la représentation du travailleur, et d'étroitement lier Jos Montferrand à l'industrie forestière, ainsi à l'héritage de la région. Dans une entrevue récente, Prévost explique que « Jos Montferrand c'est un personnage qui est très, très lié à l'histoire de l'Outaouais […] À partir de lui, on peut faire une grande partie de l'histoire

[213] Prévost, « Jos. Montferrand, de la légende à la réalité », p. 40.

du XIXe siècle, parce que l'Outaouais c'est l'industrie forestière. Et qui est associé à l'industrie forestière ? Le plus gros personnage c'est Jos Montferrand[214] ». Prévost soutient que les gens de l'Outaouais doivent être fiers de leur origine et de leur histoire, une histoire qui inclut, au premier plan, l'industrie forestière, « pis quand on est fier de ça, ben faut aussi être fier de Jos Montferrand[215] ».

Contrairement aux organisateurs du Festival des Raftsmen de Hull, Prévost ne cache pas le fait que Montferrand se battait. Cependant, il ne met pas l'accent sur cet élément comme le font les acteurs de l'Ontario français. Prévost est un défenseur du patrimoine régional et perçoit Montferrand comme une figure importante pour la région. Dans son cas, Montferrand est un lieu de mémoire important pour se souvenir de l'industrie et des luttes qui ont contribué au développement de la région. Dans sa quête d'empêcher l'oubli, il n'est pas nécessaire pour Prévost de cacher certains côtés de son héros ; il ne participe pas au tourisme mémoriel et n'adopte pas de visées marchandes non plus. De plus, il ne s'inscrit pas dans le discours nationaliste comme certains acteurs québécois et franco-ontariens, alors l'accent n'est pas mis sur l'aspect de défenseur national de Montferrand. Alors que le thème de la religion est significatif dans l'œuvre de Sulte, Prévost le mentionne à peine. En énumérant les qualités de Montferrand, Prévost inclut qu'il était « pieux ». Outre cette mention, Prévost explique que dans le contexte des tensions entre les *Shiners* et les Canadiens français en Outaouais, « Montferrand devient un symbole de l'idéal de l'idéologie nationaliste basée sur la foi et sur la langue[216] ». Bien que Prévost raconte la scène du pont, il ne mentionne pas que Montferrand faisait le signe

[214] Le temps d'une bière, « Eps # 35, Jos Montferrand, Pilier de Tavernes », YouTube, 24 juin 2022, vidéo, 1 :01 :59, https://www.youtube.com/watch?v=RDXlNr4EAko&t=1s
[215] Prévost, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.
[216] Prévost, « Joseph (Jos) Montferrand : roi des forêts de l'Outaouais ou pilier de tavernes? », p. 16 ; Prévost, « Jos. Montferrand, de la légende à la réalité », p. 40.

de la croix avant de s'engager dans la bataille ou qu'il avait promis à la Sainte-Vierge qu'il se battait seulement pour défendre le faible. Il faut croire qu'au XXIe siècle, lorsque Prévost écrit ses articles, la religion n'est plus pertinente. Du moins, pas comme qu'elle était lorsque Sulte construit sa représentation de Jos Montferrand.

En 2006, *Le Droit* diffuse le débat à propos du changement de nom du boulevard McConnell-Laramée, désormais le boulevard des Allumetières à Gatineau. Prévost, qui contribue au débat, soutient que « le nouveau nom devrait avant tout refléter l'histoire et le développement de la ville ou de l'Outaouais et s'avérer un élément identitaire et de fierté pour les Gatinois ». Prévost suggère qu'on le nomme le boulevard Montferrand. Selon lui, Montferrand est un « illustre défenseur des Canadiens français au XIXe siècle très lié à l'industrie forestière[217] ». À la mention des Allumetières, Prévost changera d'avis et votera pour ce nom qui démontre la participation des femmes dans le développement de la ville[218]. À la fin des débats en 2007, le nom de Montferrand se retrouve parmi les cinq finalistes. Selon l'ancien maire de Gatineau Maxime Pedneaud-Jobin, qui écrit pour le Comité de toponymie de la Ville de Gatineau, « nommer un de nos plus grands axes routiers, c'est contribuer à construire notre identité, notre fierté. La meilleure façon de le faire est de mettre en valeur ceux et celles qui ont construit la région, de souligner ce qui nous distingue des autres régions du Québec, de mettre en valeur notre histoire bien à nous[219] ». Dans ce sens, il est significatif que Montferrand soit inclus par ce comité parmi les cinq finalistes. Montferrand, selon les membres du comité, a contribué à la construction de la région, fait partie de leur histoire et est un marqueur identitaire. Les gens qui s'opposent à « Montferrand » comme nom de ville font allusion aux faits qu'il était batailleur et

[217] Michel Prévost, « Quelques pistes de réflexion pour le boulevard McConnell-Laramée », *Le Droit*, novembre 2006, p. 21.
[218] Prévost, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.
[219] Maxime Pedneaud-Jobin, « Des noms plates? », *Le Droit*, février 2007, p. 16.

violent, mais soutiennent aussi « qu'il n'y a pas que le développement économique dans notre histoire[220] ». Cela indique que, selon ces opposants, Jos Montferrand est étroitement lié à l'industrie forestière et que dans l'histoire de la région, il n'y a pas seulement la foresterie et les hommes qui y ont participé, dont Montferrand[221].

Finalement, à la suite d'une motion en 2020 afin de reconnaître Jos Montferrand en tant que personnage historique national en vertu de la loi sur le patrimoine culturel, Prévost explique que Montferrand « est d'une grande importance pour l'industrie de la forêt dans le Canada français […] Pendant trop longtemps, ici, nous n'avons pas valorisé nos ancêtres dont plusieurs étaient des bûcherons et des cageux. C'est en train de changer[222] ». Bien que le nom de Montferrand, ou d'autres comme « le Vieux Prince » Aimé Guérin, qui était draveur entre le lac Ontario et Montréal pendant 56 ans[223], ne sont pas explicitement valorisés dans la région, on retrouve toutefois la Promenade du Portage, le pont du Portage, la Place du Portage et le pont des Draveurs qui renvoient à ce passé industriel et aux hommes qui ont participé au développement de la région. Cependant, comme l'indique Gérard Lacasse, directeur général de la Société d'histoire forestière du Québec, Montferrand, ce « bûcheron, draveur, cageux et contremaître […] va ramener tout cet univers dans notre mémoire collective. Si on ne fait rien, ça va se perdre. Mes petits-enfants ne savent pas ce que c'est un draveur ». La représentation doit être plus explicite afin d'assurer sa continuité.

Lacasse, comme tant d'autres dans la région participe à un travail de mémoire important. Selon lui, une facette importante de l'histoire de la région tombe dans l'oubli et il est crucial

---

[220] Jacinthe Beaudin, « Les noms et non les causes », *Le Droit*, février 2007, p. 22.
[221] Ceux qui s'opposent, pour la plupart, vote pour le nom « Bobino » faisant référence au personnage de Guy Sanche dans l'émission du même nom. La série fut diffusée entre 1957 et 1985 sur Radio-Canada.
[222] Mathieu Bélanger, « Jos Montferrand aux côtés de Louis Cyr et Félix Leclerc », *Le Droit*, août 2020.
[223] Centre de recherche sur les francophonies canadiennes, *La présence française en Ontario : 1610 : passeport pour 2010*, « La flottaison du bois », https://crccf.uottawa.ca/passeport/l/lD4/lD4a.html

qu'on établisse des éléments afin d'empêcher cette amnésie culturelle. Il est d'avis qu'établir un lieu de mémoire, dans ce cas en inscrivant le nom de Montferrand en tant que personnage historique du Québec, est un moyen efficace de s'assurer qu'on s'en souvient. Lacasse ajoute que ce ne sont pas ses exploits qui rendent Jos Montferrand légendaire, mais bien « ce qu'il représente pour l'émergence de toute une industrie qui a permis de développer le Québec ». Lacasse conclut que « la plus importante industrie dans le développement du Québec était l'affaire de gens valeureux comme Jos Montferrand et ça doit être mis de l'avant[224] ». À la suite de la demande, Jos Montferrand est reconnu comme figure historique importante et est inscrit au Registre du patrimoine culturel du Québec en 2023[225]. Quelques mois après la désignation, Prévost écrit un court article qui décrit le rôle de Montferrand dans l'industrie forestière. Il souligne son symbolisme en tant qu'homme fort pour les Canadiens français dans une lutte entre groupes ethniques dans le contexte de l'industrie et présente rapidement la scène du pont en 1829. Prévost conclut son article en évoquant l'absence toponymique de Montferrand dans la Vallée-de-la-Gatineau[226]. Il est vrai que la majorité des représentations de Montferrand sont dans la ville de Gatineau, à l'extérieur de cette MRC.

En mémoire des cageux, et de leur chef.

Isabelle Regout et Alexandre Pampalon de Résonance Canada sont responsables pour la demande de reconnaissance de Jos Montferrand en tant que personnage historique. Dans une demande d'avis au conseil du patrimoine culturel, on peut lire qu'une demande fut lancée en 2018 afin de proposer « la désignation du voyage du Columbo, des draveurs et des cageux

[224] Mathieu Bélanger, « Jos Montferrand aux côtés de Louis Cyr et Félix Leclerc », *Le Droit*, août 2020.
[225] Jérôme Labbé, « L'église St. James, la gigue et Jos Montferrand au Registre du patrimoine culturel », *Radio-Canada*, octobre 2023.
[226] Michel Prévost, « Jos Montferrand : figure légendaire désignée personnage historique », *L'info de la Vallée*, 6 décembre, 2023, https://infodelavallee.ca/culture/2023/12/06/chronique-historique-jos-montferrand-michel-prevost/.

comme événements et personnages historiques en vertu de la Loi sur le patrimoine culturel[227] ». On refuse en indiquant que la désignation « d'un personnage significatif de l'histoire du Québec ayant pratiqué les métiers de draveurs » sera préférable. On évoque Jos Montferrand comme étant « le draveur et le cageux qui s'était le plus distingué dans l'histoire du Québec[228] ». Le même rôle est attribué à Montferrand dans l'avis de désignation publié par le ministère de la Culture et des Communications du Québec en octobre 2023. On indique que « Jos Montferrand est une figure emblématique du travail dans l'industrie du bois au Québec ». La majorité de la description du personnage évoque ses emplois et son rôle dans l'industrie. La seule allusion à la bataille est que « ses démonstrations de force réalisées fréquemment dans un contexte de compétition entre travailleurs francophones et anglophones fascinent la population[229] ». Cependant, ces compétitions peuvent être violentes, comme la bagarre, ou simplement productives, liées spécifiquement aux pratiques de l'industrie, par exemple bûcher du bois.

Cette représentation rejoint la pratique de Regout et Pampalon. Bien qu'ils ne repoussent pas complètement la bataille dans leur représentation de Jos Montferrand, par exemple, selon eux, Montferrand « a été mythologisé comme protecteur des Canadiens-français [sic][230] » et « défendait avec vaillance l'honneur des Canadiens-français [sic] à une époque de troubles et

---

[227] Nous pouvons conclure que la demande fut lancée par Résonance Canada. Bien que le nom de la personne ou du groupe responsable soit caché dans le document, Regout et Pampalon, qui sont responsables de Résonance Canada, nous ont divulgué qu'ils tentent depuis longtemps de faire reconnaître Montferrand et les draveurs comme personnages historiques importants du Québec. De plus, ce sont Regout et Pampalon qui nous ont fait parvenir ces documents par courriel le 19 décembre 2023.

[228] Ministère de la Culture et des Communications du Québec, « Demande d'avis au conseil du patrimoine culturel – Joseph Montferrand dit Favre (1802-1864) », 1 avril, 2020, envoyé par courriel, par Isabelle Regout et Alexandre Pampalon (Résonance Canada), 19 décembre, 2023.

[229] Mathieu Lacombe, ministre de la Culture et des Communications du Québec, « Avis de désignation – Joseph Montferrand dit Favre (1802-1864) », 26 octobre, 2023, envoyé par courriel, par Isabelle Regout et Alexandre Pampalon (Résonance Canada), 19 décembre, 2023. Pour accès public, voir Répertoire du patrimoine culturel du Québec, « Montferrand dit Favre, Joseph, Intérêt patrimonial », https://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=27226&type=pge.

[230] ABC stratégies, *Rapport d'activités MMXVIII,* « Dans le courant du règne du Roi des cageux, Jos Montferrand – cageux et draveur héros canadiens », 2019, p. 23.

d'oppression[231] », l'association étroite entre Montferrand et les cageux est chose commune dans les travaux de Résonance Canada. À partir de 2017, Regout et Pampalon se donnent comme mission de promouvoir l'histoire des cageux et l'importance de l'industrie forestière pour le développement de la région de l'Outaouais. Dans le cadre des célébrations du 150e anniversaire de la Confédération canadienne, Résonance Canada lance le projet « Columbo 2017 » qui inscrit l'héritage des draveurs et des cageux au cœur de l'identité culturelle québécoise[232]. La même année, Regout et Pampalon distribuent un cahier pédagogique à la Commission scolaire des Draveurs en Outaouais qui a comme but de promouvoir et transmettre l'histoire des draveurs, des bûcherons, des cageux et de l'industrie forestière dans les écoles de l'Outaouais. Accompagné de l'image du timbre issu en 1992, l'élève peut lire : « Savais-tu que Jos Montferrand a travaillé pour Philémon Wright et a donné aux cageux leurs exploits les plus légendaires ?[233] ». L'accent est mis sur le rôle de Jos Montferrand dans l'industrie forestière et non sur ses batailles ou ses exploits.

Alors que le timbre est distribué à travers tout le Canada et sera analysé en détails au sixième chapitre, il est utile de l'inclure ici puisque Résonance Canada associe étroitement Montferrand à l'industrie forestière. Le timbre dépeint un bûcheron portant la hache. L'ajout du radeau manié par des cageux derrière le personnage illustre son lien avec la rivière, un lien que Résonance Canada fait dans tous ses documents. Alors que le timbre est un produit de Poste

[231] ABC stratégies, « Dans le courant du règne du Roi des cageux, Jos Montferrand – cageux et draveur héros canadiens », p. 25.
[232] ABC Stratégies, « Hommage à nos héros nationaux. Rapport d'activités Columbo 2017 », 2017
[233] ABC Stratégies, « Cahier pédagogique Défi Inventif-Créatif », 2017.

Canada, une compagnie fédérale qui rejoint le pays en entier, l'image présentée rejoint la pratique mémorielle de l'Outaouais d'associer Jos Montferrand à l'industrie forestière et aux hommes qui ont contribué à son développement. Le titre du timbre est révélateur. On illustre « Jos Montferrand, bûcheron légendaire/legendary lumberjack » et non « Jos Montferrand, protecteur des Canadiens français ». Le timbre fait partie d'une collection nommée « Héros légendaires. Une série sur le folklore canadien ». Alors qu'un livret présentait les quatre héros légendaires choisis, dont Jos Montferrand et Laura Secord, Résonance Canada ne présente pas son contenu. Montferrand est tout simplement le « bûcheron légendaire » associé à la forêt et à la rivière.

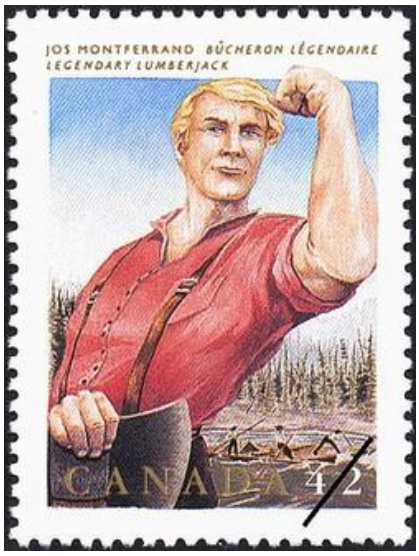


Figure 3 - Timbre Jos Montferrand, issu 1992. © Canada Post Corporation, 1992. Avec la permission de Canada Post Corporation

Une représentation similaire ressort dans les manuels scolaires québécois. La plupart des manuels qui incluent Jos Montferrand en tant que sujet d'étude l'intègrent dans des modules à propos de l'industrie forestière ou à propos de l'Outaouais. Dans un seul manuel, Montferrand est présenté exclusivement en lien avec le conflit entre les anglophones et les francophones au XIXe siècle. Dans la section « l'époque de Jos Montferrand », il n'y a aucune mention de sa présence en Outaouais. Selon Yves Tessier, l'auteur du manuel en question, « les exploits de Jos Montferrand rappellent l'époque où les anglophones et les francophones se disputaient encore la direction politique de la colonie. Ils commémorent les lendemains de Conquête qui conduiront aux rébellions de 1837-1838[234] ». Dans *Chroniques du Québec et du Canada, des Origines à*

[234] Yves Tessier, *Histoire du Québec : d'Hier à l'an 2000 : les fondements historiques du Québec contemporain* (Montréal : Guérin, 1994), p. 133-135, p. 134.

1840, bien qu'on présente une biographie générale du héros, Montferrand est le « bûcheron et l'homme fort » qui à son arrivée dans l'Outaouais avait « bûcher dans les forêts denses » et avait participé au développement de l'industrie de la région. Si le combat est présent, c'est dans le contexte de l'industrie contre des travailleurs irlandais et non dans une symbolique plus générale des anglophones contre les francophones, comme le fait Tessier[235]. Dans *Le Québec, une histoire à suivre…*les auteurs omettent les batailles contre les Anglais et les Irlandais, mais notent que Montferrand était un boxeur à Montréal. Outre cette mention, Montferrand est placé dans le contexte de l'industrie forestière en Outaouais en tant que « bûcheron, draveur, cageux et contremaître[236] ». Elspeth Deir et John Fielding débutent leur présentation de Montferrand avec ses emplois en Outaouais. Ses combats sont expliqués comme faisant « partie du mode de vie des bûcherons de la haute vallée de la rivière des Outaouais » ; ils sont une réalité de l'industrie. Étant un homme costaud et agile, « Montferrand est idéal pour ce travail », pas seulement celui de bûcheron, mais comme protecteur des siens[237]. Dans *Le Québec : Héritages et Projets,* Montferrand est présenté comme « l'ouvrier ». La biographie débute directement avec ses nombreux emplois dans l'industrie forestière et la majorité de la page est consacrée à sa vie en Outaouais dans les chantiers et sur la rivière. Sa naissance et son implication dans les élections sont brièvement mentionnées[238]. Montferrand est présenté dans la section du secteur forestier dans *Tour d'Horizon du Canada*, dans laquelle les auteurs expliquent que Jos était un « bûcheron d'une force légendaire qui parcourait les forêts de la vallée de l'Outaouais » et qui devait être fort

[235] Ève Bernier Cormier, Geneviève Goulet et André Thibault, *Chroniques du Québec et du Canada, des Origines à 1840,* 2e ed., Manuel de l'élève, 3e Secondaire (Montréal : Pearson, 2018), p. 270.
[236] Raymond Bédard, Jean-François Cardin, Sébastien Brodeur-Girard et Claudie Vanasse, *Le Québec, une histoire à suivre… des revendications et luttes dans la Colonie Britannique aux enjeux de la société québécoise depuis 1980*, 2e cycle secondaire, 1ère année, Manuel de l'élève, Vol.2. (Laval : Éditions Grand Duc, 2007), p. 265.
[237] Elspeth Deir et John Fielding, traduit par Louise Durocher, *Le Canada : un patrimoine à raconter*, module 3 : les conflits et les changements (Montréal : McGraw-Hill, 2001), p. 362.
[238] Jean- François Cardin, *Le Québec : héritages et projets* (Laval : Éditions HRW, 1994), p. 205.

afin d'accomplir ses tâches[239]. Gaétan Jean et Virginie Martel n'incluent qu'une bulle d'information « savais-tu » dans le contexte du commerce du bois en Outaouais qui décrit les traits physiques de Jos Montferrand. La bulle mentionne qu'il a « repoussé 150 adversaires sur le pont reliant Hull et Bytown », et que « ses exploits physiques de bûcheron et de draveur en font un véritable héros pour les Canadiens français de l'époque[240] ». Finalement, dans le manuel *Au fil des temps,* Jos Montferrand est inclut dans la section à propos du commerce du bois dans laquelle il se présente en tant que personnage qui a passé « la moitié de [sa] vie à travailler dans l'industrie forestière de l'Outaouais. [Il est] ouvrier dans la coupe et le transport du bois » et qu'il accomplit « plusieurs exploits de bagarreurs » sans offrir plus de détails[241]. Peu importe l'année scolaire, la majorité des représentations de Jos Montferrand le place à l'intérieur de l'industrie forestière et l'illustre comme un homme qui a eu plusieurs emplois qui ont contribué au développement de l'Outaouais.

Récemment, les éditions Québec Amérique publient la série « Savoir » dans laquelle on diffuse des connaissances sur les régions du Québec. Dans le livre consacré à l'Outaouais, Jos Montferrand est inclus dans la section « une région en développement » qui présente l'industrie forestière et l'emploi des bûcherons. Alors que Jos est inclut dans le contexte de l'industrie, on le nomme chef des Canadiens français dans les querelles contre les Irlandais ; des querelles liées à la rivalité dans l'industrie[242]. Par la suite, le livre offre une courte biographie du personnage qui présente ses emplois et son symbolisme en lien avec la guerre des *Shiners*. Plus spécifiquement, on évoque son exploit sur le pont Union contre 150 de ces hommes. Alors que Montferrand est

[239] John Molyneux et Marilyn Olsen, *Tour d'horizon du Canada* (Toronto : McGraw-Hill, 1982).
[240] Gaétan Jean et Virginie Martel, *Voyages,* manuel : géographie, histoire et éducation à la citoyenneté : 2e cycle du primaire (Anjou : Éditions CEC, 2004).
[241] David Bessette, Lucie Parent et Anne-Catherine Lafaille, *Au fil des Temps,* 3e ed., 5ieme année, géographie, histoire et éducation à la citoyenneté (Anjou : Éditions CEC, 2003).
[242] Émilie Rivard, *Savoir. L'Outaouais* (Montréal : les éditions Québec Amérique, 2023), p. 9.

illustré comme une personnalité importante de l'histoire de l'Outaouais, on conclut que « Jos Montferrand a apporté espoir et fierté aux Canadiens français du 19e siècle[243] ».

L'année suivant le lancement du projet Columbo 2017 par Résonance Canada, les médiateurs culturels lancent leur second projet, *Columbo 1806.* Selon Regout et Pampalon, ce projet « se veut une réponse au constant énoncé dans le diagnostic culturel selon lequel l'Outaouais est à la recherche de son identité et que celle-ci constitue un préalable au développement culturel de l'Outaouais[244] ». Dans ce travail de mémoire, le but du projet est d'illustrer Gatineau « comme lieu de naissance des cageux et la ville par excellence de la drave[245] ». Dans ce contexte, Jos Montferrand est « le plus célèbre des guides de cages » qui a travaillé pour Philémon Wright et Baxter Bowman. Il n'y a aucune mention de ses batailles. Le seul exploit attaché à la description est l'étampage de son pied dans les tavernes.

La même année, *Le Droit* lance un appel pour un musée régional qui permettrait de véhiculer l'histoire de l'Outaouais[246]. Une demande similaire fut lancée en 1998 pour transformer l'usine désaffectée de la E.B. Eddy en musée qui aurait le but de « raconter et conserver l'histoire des hommes et des femmes qui ont bâti cette ville grâce à l'industrie du bois[247] ». Regout et Pampalon divulguent que la planification d'un musée a débuté au sein de Résonance Canada en 2015[248]. Cependant, le premier document concernant ce musée est publié en 2019. Dans leur *Plan muséologique du Musée fluvial national Philemon-Wright,* les auteurs

---

[243] Rivard, p. 11.
[244] ABC Stratégies, « Identité à fleur d'eau. Cageux de l'Outaouais, draveurs du Québec. Rapport final Columbo 1806 », 2018-2019.
[245] ABC Stratégies, « Identité à fleur d'eau. Cageux de l'Outaouais, draveurs du Québec. Rapport final Columbo 1806 », 2018-2019.
[246] Mathieu Bélanger, « Le milieu patrimoine se mobilise pour un musée », *Le Droit,* octobre 2018, p. 11.
[247] Normand Harrington, « Mise en valeur de l'usine désaffectée de E.B. Eddy. Un compromis qui ferait deux gagnants », *Le Droit,* novembre 1998, p. 21 ; Antoine Normand, « Un musée-usine : pourquoi pas? », *Le Droit,* octobre 1998, p. 21.
[248] Isabelle Regout et Alexandre Pampalon, entrevue avec l'auteur, 23 décembre 2020.

présentent le musée comme une « locomotive pour permettre à la région de retrouver son identité et prendre véritablement sa place, tant à l'échelle provinciale que nationale[249] ». Ils se donnent personnellement un « devoir de mémoire envers nos ancêtres, les cageux et draveurs[250] ». La notion d'un devoir de mémoire ressort dans le travail de la mémoire par Pierre Nora. Répétons que selon Nora, le devoir de mémoire illustre un « besoin de récupérer [le] passé englouti » afin qu'une collectivité puisse rechercher « leur propre constitution [et] retrouver leurs origines[251] ». Selon Regout et Pampalon, « la mondialisation nous invite à (re)découvrir notre territoire d'appartenance, notre histoire et nos repères culturels pour mieux accueillir les Néo-Canadiennes et Néo-Canadiens[252] ». Cette approche rejoint l'argument de Nora en ce qui a trait à l'établissement de lieux de mémoire. Regout et Pampalon qualifient le musée comme « Ce lieu de mémoire [qui] se distinguera par l'offre d'une explication pancanadienne du déroulement et de la progression des différentes phases de l'industrie forestière — le bois équarri, le bois de sciage et le bois de pulpe — tout en reconnaissant que l'Outaouais est le berceau de cette grande industrie canadienne[253] ».

Dans ce plan, Jos Montferrand est placé dans un besoin de prise de conscience et de sentiment d'appartenance. Il est le « représentant du monde des cageux[254] ». Tout au long de leurs efforts pour l'établissement du musée, Regout et Pampalon continuent d'associer Montferrand à l'industrie forestière et au développement de la région. Il est « sans doute l'un des

[249] ABC Stratégies, « Plan muséologique du Musée fluvial national Philemon-Wright », 2019, p. 20.
[250] ABC Stratégies, « Plan muséologique du Musée fluvial national Philemon-Wright », 2019, p. 20.
[251] Pierre Nora, « Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux », dans Pierre Nora (dir)., *Les Lieux de Mémoire, vol. 1 : la République* (Paris : Éditions Gallimard, 1984) p. xvii-xlii, p. xxix.
[252] ABC stratégies, « Dans le courant du règne du Roi des cageux, Jos Montferrand – cageux et draveur héros canadiens », p. 11.
[253] ABC Stratégies, « Plan muséologique du Musée fluvial national Philemon-Wright », 2019, p. 24.
[254] ABC Stratégies, « Plan muséologique du Musée fluvial national Philemon-Wright », 2019, p. 30.

personnages les plus représentatifs de l'époque des cageux[255] » ; « un célèbre cageux » à qui on doit « li [er] le processus de mythologisation du site des chutes des Chaudières[256] ». Si la bataille est discutée, c'est dans le contexte de l'industrie. Il est, sans aucun doute, le « protecteur attitré des Canadiens français[257] », mais il est aussi un « Ulysse canadien[258] ». Le choix de « Ulysse » est intéressant. Alors que d'autres le surnomment « l'hercule », Regout et Pampalon se penchent sur « Ulysse », ce héros grec qui, en route vers sa terre natale après le combat de Troie, est dérivé par une tempête causée par Poséidon. Ulysse est affilié à la mer et au transport par bateau. Selon eux, Montferrand est une « légende maritime » et non une « légende de la terre » ; il était le « maître des cages[259] ».

Regout et Pampalon confirment qu'au sujet de Jos Montferrand, ils ont « voulu comprendre son rôle dans l'industrie forestière » et caractérisent le personnage comme « ce lien de fierté d'homme qui a défriché l'impossible ». Jos est « un cageux […] un marin atypique, un marinier qui part avec sa cage […][260] ». Presque 50 ans après la fin du Festival des Raftsmen de Hull, un autre groupe représente Jos Montferrand presque exclusivement dans le contexte de l'industrie forestière. De plus, Résonance Canada souligne souvent le « déficit identitaire » dans l'Outaouais et leur solution, comme c'était le cas dans les années 1960-1970, est le commerce du bois et les travailleurs impliqués dans le développement économique au XIXe siècle.

Le musée fluvial ne voit jamais le jour. Cependant, Regout et Pampalon utilisent leurs ressources pour fonder la *Maison des Cageux* à Lanoraie au Québec. Cette maison est présentée

---

[255] ABC Stratégies, « Proposition de classement du site patrimonial des chutes des Chaudières et de l'ensemble industriel E.B. Eddy en Outaouais », 2020, p. 15.
[256] ABC Stratégies, « Proposition de classement du site patrimonial des chutes des Chaudières et de l'ensemble industriel E.B. Eddy en Outaouais », 2020, p. 17.
[257] ABC Stratégies, « Proposition de classement du site patrimonial des chutes des Chaudières et de l'ensemble industriel E.B. Eddy en Outaouais », 2020, p. 17.
[258] Regout et Pampalon, entrevue avec l'auteur, 23 décembre 2020.
[259] Correspondance téléphonique entre Regout et Pampalon, et l'auteur, 3 septembre 2020.
[260] Regout et Pampalon, entrevue avec l'auteur, 23 décembre 2020.

comme le premier musée consacré aux cageux. En plus de visites guidées (et libres), le musée offre des conférences qui en enseignent davantage à propos de l'industrie du bois et du rôle des cageux au Québec. Comme ce fut le cas pour le musée fluvial Philemon-Wright, Regout et Pampalon incluent Jos Montferrand dans leur établissement. À leur arrivée à la *Maison des Cageux*, les visiteurs rencontrent une sculpture en bois de Jos Montferrand qui donne un coup de pied vers le ciel ; une évocation de son exploit où il étampe son pied dans le plafond d'une taverne. Sur une plaque on peut lire que Jos Montferrand était un « pilote de cages ». Le personnage est présenté en utilisant des analogies de bateau et de mer. Il est une « silhouette musclée [qui] se dresse en mât de beaupré à la proue de l'immense train de bois sorti des forêts profondes de l'Outaouais et passant au large de Lanoraie ». On peut lire que Montferrand était un « légendaire pilote et maître de cage » que son équipage tenait « en estime ». La plaque explique le rôle de Montferrand (ou d'un cageux) sur le radeau avant d'expliquer le contexte de l'industrie forestière et présenter les auteurs qui ont écrit à propos des cageux[261]. Comme ce fut le cas avec leur représentation du personnage depuis 2015, Regout et Pampalon continuent de mettre de l'avant un Jos Montferrand presque exclusivement associé à l'industrie forestière.

C'est ce que révèle la désignation récente de Jos Montferrand en tant que personne historique nationale. Dans une entrevue avec le journal *Le Droit*, Regout explique que leur (Regout et Pampalon) but avec la désignation de Montferrand était « de faire connaître un pan de son histoire méconnue, celui d'être un marin atypique, un maître de cage ». De plus, ils voulaient, à travers Montferrand et les cageux, rappeler au Canada anglais « l'importance que le

[261] Images de la sculpture et de la plaque recueillies des réseaux sociaux de la Maison des Cageux en juillet 2023. Maison des Cageux – Columbo 1806, 2023, « Avez-vous entendu parler du fameux coup de pied de Montferrand, grand maître de cages? » 16 juillet, 2023, Facebook, https://www.facebook.com/Columbo1806/posts/pfbid0nMx5wpVhGsXJ1j9zPMrMn8tuspGm5otb73nrLN2v4NphYXvLrgcAjrFZJXRnbaazl.

Canada français a eue dans le développement du pays d'aujourd'hui ». Dans une description de Montferrand, Regout met un accent sur son rôle dans l'industrie forestière de la région. Selon elle, un de ses exploits « impossibles » était d'aller « chercher ces pins majestueux en Outaouais pour les amener à Québec, avec tous les obstacles que ça comporte et les rivières capricieuses ». Regout termine en indiquant que Montferrand est « le représentant d'exception de l'ère des cageux[262] ». Dans le communiqué de presse par Parcs Canada qui confirme la désignation de Montferrand, on offre une présentation complète du personnage. Il était « contremaître et maître de cages dans l'industrie du bois de la vallée de l'Outaouais », mais aussi « protecteur des Canadiens français ». Selon Regout et Pampalon, la désignation « marque à jamais l'épopée maritime des cageux qui pilotaient des radeaux assemblés en d'immenses trains de bois équarri sur le fleuve Saint-Laurent ». Pour sa part, le ministre de l'Environnement et du Changement climatique et ministre responsable de Parcs Canada, Steven Guilbeault, qui annonce la désignation en août 2024, présente Montferrand comme un personnage « à la base des récits des légendaires cageux du fleuve Saint-Laurent ». Selon lui, « il est l'emblème du courage et de la force physique des Canadiens français de la classe ouvrière dans les camps de bûcherons, et a inspiré les romanciers et les auteurs-compositeurs captivés par ses exploits[263] ».

À l'instar d'Enzo Traverso, les musées, comme celui que Résonance Canada a tenté d'établir à Gatineau et comme la *Maison des Cageux*, sont des éléments qui contribuent au tourisme de la mémoire. Bien qu'un but premier du musée soit la propagation de connaissance, dont l'histoire d'un événement ou d'une région, un élément important est l'attirance touristique

[262] Ani-Rose Deschatelets, « Jos Montferrand désigné comme personne historique nationale », *Le Droit*, 20 août, 2024.
[263] Communiqué de presse par Parcs Canada, 19 août 2024. « Jos Montferrand, héros folklorique et cageux canadien français plus grand que nature, est désigné personne historique nationale », https://www.canada.ca/fr/parcs-canada/nouvelles/2024/08/jos-montferrand-heros-folklorique-et-cageux-canadien-francais-plus-grand-que-nature-est-designe-personne-historique-nationale.html.

et la consommation. Comme les organisateurs du Festival des Raftsmen de Hull, Résonance Canada effectue un travail de mémoire important afin d'illustrer un Jos Montferrand qui est séduisant auprès d'un grand nombre de personnes. Les médiateurs culturels spécifient qu'ils voulaient offrir une image pancanadienne du développement forestier qui serait aussi intéressant pour les Néo-Canadiens. Dans ce cas, Jos Montferrand est, avant tout, le travailleur qui a contribué au développement économique de la région. Il est rare qu'on mette de l'avant ses batailles ou le conflit ethnique. Résonance Canada souhaite illustrer la région de l'Outaouais comme un milieu qui a été grandement affecté par l'ère des cages. Ils accomplissent cette tâche en commémorant les hommes qui ont participé dans ce milieu. Parmi eux se retrouvent, non le batailleur, mais Jos Montferrand, le Ulysse et le cageux par excellence.

Pour sa part, alors que Prévost, dans ses articles, offre un aperçu global de Montferrand, lorsqu'il en parle en entrevue, il se penche sur son rôle dans l'industrie et dans le développement économique de la région de l'Outaouais. Dans l'établissement de Jos Montferrand comme lieu de mémoire en Outaouais, ces acteurs, comme tant d'autres, souligne une facette spécifique de la légende de Jos Montferrand. Il est clair que Montferrand sert de lieu de mémoire, dans le sens que Nora l'applique, car l'industrie forestière et les hommes qui ont contribué au développement de la région sont évoqués lors d'un moment de questionnement identitaire. En essayant de se définir, on véhicule une mémoire spécifique afin de contrer l'oubli et une certaine anxiété collective. À la question, qui sommes-nous, Jos Montferrand illustre un peuple industrieux et courageux qui possède une histoire héroïque et importante pour le développement, d'un côté de la région, et de l'autre de l'économie du Canada. Prévost n'hésite pas à évoquer les conflits ethniques en tant que réalité du milieu forestier au XIXe siècle, mais son Jos Montferrand, qui est implicitement le batailleur qui n'instigue jamais la bataille, est explicitement le roi des

cageux, le géant des forêts et le bûcheron par excellence ; le représentant qui assure la continuité de cette histoire industrielle dans la conscience collective des gens de l'Outaouais. Ceci est encore plus significatif venant d'un défenseur du patrimoine régional. Son rôle premier étant d'empêcher l'oubli.

Jos dans la toponymie

La représentation du travailleur et de l'industrie est aussi le point focal dans la toponymie de la région de l'Outaouais. Selon Sonia Blouin du Comité de toponymie de la ville de Gatineau, Jos Montferrand est « bûcheron, draveur, contremaître de chantier et homme fort de l'Outaouais ». Autre qu'une description de la scène du pont et la remarque que Montferrand était une « source de fierté pour les francophones du Canada et du nord-est de l'Amérique, il fut le Maurice Richard de son époque », la présentation par Blouin s'attarde sur les emplois du personnage dans le contexte de l'industrie forestière[264].

La page web de la Commission de la toponymie du Québec contient trois références toponymiques qui portent le nom de Jos Montferrand. Les origines et significations de chacun rejoignent les représentations du travailleur. Pour l'édifice Jos-Montferrand, la Commission de la toponymie présente Montferrand comme un homme qui pratique le « métier de draveur sur la rivière des Outaouais, et on lui reconnaît une force physique extraordinaire ». Bien que « sa vie ait nourri plusieurs légendes québécoises », la description s'attarde sur la scène du pont qui est présenté comme un « conflit opposant Canadiens français et Irlandais autour d'un enjeu sur l'embauche de travailleurs dans l'industrie forestière, en Outaouais[265] ». Il n'y est pas mention des exploits de force du personnage, de son côté religieux, ou de ses exploits de pugiliste. La

[264] Sonia Blouin, « Comité de toponymie, Ville de Gatineau, rapport d'analyse. Dossier n° 52 », 2006.
[265] « Édifice Jos-Montferrand », *Commission de toponymie du Québec*, https://toponymie.gouv.qc.ca/ct/ToposWeb/Fiche.aspx?no_seq=353128

Commission offre une description similaire pour l'origine et la signification du chemin Jos-Montferrand à L'Ange-Gardien. Jos Montferrand « exerce le métier de cageux sur la rivière des Outaouais et il démontre une force exceptionnelle. Il a été également travaillé pour l'industrie du bois dans la région de L'Ange-Gardien ». La référence du lieu toponymique termine avec une description de l'emploi du cageux et son rôle dans l'industrie forestière[266]. Finalement, la signification de la rue Jos-Montferrand à Gatineau indique que Montferrand « exerce le métier de cageux sur la rivière des Outaouais et il démontre une force exceptionnelle ». La référence mentionne par la suite, comme le fait Benjamin Sulte, qu'en 1832, Montferrand « à la tête de patriotes […] participe à une émeute à la place d'Armes, où il s'en prend aux bureaucrates[267] ». Dans la quête identitaire de l'Outaouais, et dans le désir de reconnaître Jos Montferrand comme personnage important pour la région, les références toponymiques décrivent le personnage par son rôle dans l'industrie forestière et dans le développement économique de la région. Outre le chemin Jos-Montferrand, les représentations ne sont pas strictement axées sur Jos le travailleur, mais il est toutefois intéressant de voir ce thème évoqué à nouveau et prendre l'avant-plan de la représentation du personnage dans la région.

Jos chez les artistes

Plusieurs artistes qui ne se donnent pas la responsabilité de présenter l'histoire du personnage, dans le sens disciplinaire du terme, offrent des représentations variées de Montferrand. En 2004, le conteur Jacques Falquet présente son conte *Les travaux de Montferrand*. La plupart des représentations sont offertes dans les alentours de Gatineau, car selon Falquet, la réception de l'autre côté de la rivière a été plus froide. Après tout, le conte

[266] « Chemin Jos-Montferrand », *Commission de toponymie du Québec, https://toponymie.gouv.qc.ca/ct/ToposWeb/Fiche.aspx?no_seq=418634*
[267] « Rue Jos-Montferrand », *Commission de toponymie du Québec,* https://toponymie.gouv.qc.ca/ct/ToposWeb/Fiche.aspx?no_seq=429295

réfère à des événements qui se sont passé en Outaouais ce qui rend le spectacle plus pertinent sur la rive québécoise[268]. Falquet utilise ses talents de conteur afin d'offrir une vie pour Montferrand qui diffère des biographies habituelles. Dans le conte, il présente la naissance de Jos Montferrand et ses multiples travaux dans la région de l'Outaouais qui sont inspirés par des événements réels dans la région, par exemple, la contamination de vers blancs. Falquet, sans se restreindre dans les obligations de la discipline historique et de la biographie « dominante » du personnage, se réfère toutefois à l'industrie forestière et à la représentation de Montferrand en tant que travailleur.

Dès la naissance du personnage, les spectateurs sont présentés au travailleur de l'industrie forestière. Le Jos Montferrand de Falquet est né avec une hache dans la main et « les deux pieds bien attachés dans la même bottine ferrée avec des crampons de deux pouces », faisant référence aux bottes portées par les draveurs afin de marcher sur les billots. Son emploi en tant que voyageur l'amène en Outaouais où il est recruté comme exterminateur afin de résoudre le problème de vers blancs. Par la suite, à la recherche de l'orignal au panache en or, Jos Montferrand devient le défricheur qui retire tous les arbres de la région afin de trouver l'animal ; en lançant les billots dans l'eau, il débute la drave et l'ère des cageux. Le Jos de Falquet se bat sur le pont des Chaudières et contre les « trois frères Macdonald (avec le plus vieux, Ronald étant le pire) », et il se dispute avec Louis-Joseph Papineau dans une scène de matador ; Papineau devient le rhinocéros fonceur avec son toupet en forme de corne.

Cependant, en général, Falquet offre un conte qui évoque le développement de la région et met en avant-plan un Jos Montferrand travailleur. Le but de ce conte, selon Falquet, était de « faire quelque chose sur Montferrand qui était un hommage aux bâtisseurs de l'Outaouais et qui ridiculise un peu l'image qu'a essayé d'en faire Benjamin Sulte » ; une image idéologique qui

[268] Jacques Falquet, entrevue avec l'auteur, 16 décembre 2020.

attache Montferrand à une pensée nationaliste[269]. Plus spécifiquement, le rôle de Montferrand dans le conte est de démontrer « l'idée qu'il y a des gens qui ont joué des rôles importants comme bâtisseur […], les bûcherons qui se sont installé dans les chantiers et après dans les usines et tout. C'étaient des vies très, très dures et puis je veux qu'on rende hommage. Donc, revaloriser la vie, en fait, par l'intermédiaire d'un héros populaire, de revaloriser tous ces gens, le travail de ces gens et leur vie[270] ».

Alors que Sulte présente un héros protecteur des Canadiens français, le héros de Falquet est un héros industriel. Ses exploits héroïques sont associés au développement de la région et de l'industrie forestière. Bien qu'il inclue une bataille légendaire contre Ronald Macdonald et ses deux frères, la bagarre et la violence ne répondent pas à ses besoins d'héroïsation ; ces éléments sont mis de côté afin de préserver ce qui intéresse l'artiste : les gens qui ont construit la région et qui ont contribué au développement industriel. De plus, pour Falquet, Montferrand ne représente pas seulement les Canadiens français : « j'ai inclus tous les colons, mais je ne peux pas vraiment appeler ça colons, car ils n'ont pas fait de l'agriculture, mais les bûcherons qui se sont installés dans les chantiers et après dans les usines et tout[271] ». Dans ce conte servant de lieu de mémoire, l'image de Montferrand n'assure pas spécifiquement la continuité du rôle des Canadiens français dans l'histoire régionale, mais la contribution de tous les travailleurs. Dans le lieu établi par Falquet, plusieurs groupes ont contribué au développement de la région, et le conteur se donne un devoir de mémoire de commémorer tous ces hommes.

[269] Falquet, entrevue avec l'auteur, 16 décembre 2020.
[270] Falquet, entrevue avec l'auteur, 16 décembre 2020.
[271] Falquet, entrevue avec l'auteur, 16 décembre 2020.

On utilise une approche similaire dans la représentation de Montferrand en sculpture. En 1996, une sculpture de Jos Montferrand réalisée par Roger Langevin et intitulée *Jos Montferrand, le défricheur* est installée à Saint-Aimé-du-lac-des-îles dans la MRC Antoine Labelle. La sculpture, qui illustre Jos le travailleur, représente Jos Montferrand qui défriche la forêt afin de permettre l'établissement de Ferme-Rouge. Alors que la sculpture montre l'emploi forestier, la plaque offre une description plus complète du personnage : sa naissance, sa réputation de boxeur, ses emplois variés dans la région et son symbolisme comme défenseur des Canadiens français. L'auteur de la plaque ajoute que Montferrand était « patriote à l'extrême » sans toutefois offrir d'exemples de son patriotisme.

Figure 4 — Jos Montferrand le défricheur, réalisée par Roger Langevin

Ce lieu de mémoire tangible sert deux causes. D'un côté, rappeler aux gens que la région fut développée lors de l'ère de l'industrie et que plusieurs hommes, dont Jos Montferrand ont contribué à ce développement, et de l'autre, que Montferrand tenait un certain symbolisme nationaliste. Bien qu'à distance, un visiteur ne voit que la référence à l'industrie et à la force nécessaire dans ce milieu, rappelant le courage et la rudesse des hommes, la plaque qui l'accompagne note l'importance de Montferrand pour la survivance des Canadiens français. Ce lieu de mémoire est intéressant, car il y a une certaine persistance de la référence canadienne-française en filigrane dans sa représentation textuelle. À vue d'œil, Jos a contribué au développement de la région. Cependant, en détail, il a assuré le succès des Canadiens français

dans les Laurentides en étant le défenseur des siens, l'illustration de la reconquête et la mémoire de la survivance des siens.

La revue *La Laurentie* note aussi la présence de Jos Montferrand et son rôle dans le développement de la région des Laurentides. En 2009, Luc Coursol offre une courte biographie du personnage dans laquelle une page entière est consacrée aux emplois de Montferrand dans la région ; une sorte de curriculum vitae pour le bûcheron légendaire, alors que la deuxième page discute la scène du pont[272]. On réfère aussi à son rôle dans l'industrie forestière dans l'Inventaire du patrimoine culturel de la MRC d'Antoine-Labelle. Selon le texte de l'inventaire, « Montferrand est cependant étroitement associé aux régions de l'Outaouais et des Hautes-Laurentides pour y avoir passé plus de trente ans de sa vie ». Plus spécifiquement,

> il marque particulièrement l'imaginaire des régions forestières où l'on valorise l'adresse et la force physiques qui le caractérisent. La légende qui entoure sa personne évoque l'endurance, l'habileté et la robustesse des ancêtres à une époque où ce territoire presque vierge est encore à bâtir. Indissociables de l'industrie du bois, les Hautes-Laurentides le sont également de la figure héroïque du bûcheron, du draveur, du défricheur[273].

L'importance de Montferrand pour les Laurentides est aussi ressentie dans les produits locaux. Dans les années 2000, la microbrasserie du Lièvre, située à Mont-Laurier, tente de vendre une bière ambrée, *La Frousse,* dans les succursales de la Société des Alcools du Québec (SAQ). À la demande de la SAQ, la microbrasserie devait étiqueter leur bière ambrée d'un nom unique afin de mettre le produit en vente dans leur magasin. La microbrasserie décide de nommer la bière en l'honneur du héros légendaire. La bière *Jos Montferrand,* qui n'est plus disponible dans les SAQ et qui retient désormais seulement le nom *La Frousse,* représentait « son lien avec la région » et

---

[272] Luc Coursol, « Capsules d'histoire – Jos Montferrand », *La Laurentie, bulletin de la Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides* 1, nº 4 (2009) : p. 17-18, p. 17.
[273] Répertoire du patrimoine culturel du Québec, « Montferrand dit Favre, Joseph, évaluation d'inventaire, Inventaire du patrimoine culturel de la MRC d'Antoine-Labelle (2016) », https://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=27226&type=pge.

le fait que « son histoire est forte dans l'esprit des gens de la région[274] ». L'étiquette du produit montre Jos Montferrand le bûcheron. Le personnage porte la hache à l'épaule tout en ayant l'autre biceps en flexion, posé sur l'arrière-plan de l'intérieur d'une bûche créant un lien avec l'industrie forestière dans la région des Laurentides. La description du personnage fait allusion au fait que Montferrand « a été une légende de son vivant [et il est] devenu l'homme le plus fort de l'Outaouais et le grand défenseur des Canadiens français ».

Jos Montferrand fait aussi partie des multiples sculptures de terreaux et de fleurs assemblées dans le contexte des Mosaïcultures tenues à Gatineau en 2017. Étant le 150e anniversaire de la Confédération canadienne, le thème des Mosaïcultures était MosaiCanada150, un événement dans lequel les visiteurs voyaient des sculptures leur rappelant les différentes provinces et événements historiques de la nation. Parmi ces sculptures se retrouvaient « Jos Montferrand, un géant gatinois », une immense sculpture de fleur représentant Jos Montferrand le bûcheron. Assis sur une bûche, Montferrand était représenté appuyé sur sa hache, au milieu d'une pause du boulot ; une représentation gigantesque du travailleur dans l'industrie forestière de la région. Pour Lise Cormier, présidente de Mosaïculture internationale de Montréal, et pour l'ancien maire de Gatineau Maxime Pedneaud-Jobin, la présence de Montferrand était nécessaire afin de représenter Gatineau sur la scène internationale. Selon Cormier, « Jos Montferrand et les draveurs sont des sources de fiertés régionales » alors il était « important d'entrer aussi dans

Figure 5 - Jos Montferrand, un géant gatinois. Crédit : Ville de Gatineau, dans le cadre de MosaïCanada 150/Gatineau 2017. Avec la permission de la Ville de Gatineau.

[274] Correspondance courriel entre Danny Fillion, propriétaire de la microbrasserie du Lièvre, et l'auteur, janvier 2023.

l'histoire de la région. La thématique est le Canada, mais aussi Gatineau et l'Outaouais. Il fallait souligner Jos Montferrand[275] ».

Il est intéressant de voir Montferrand réapparaître en 2017 sur une plateforme aussi importante que les Mosaïcultures et d'une façon aussi grandiose considérant l'immensité de la sculpture. Montferrand n'est jamais apparu d'une telle manière à Gatineau ou dans ses alentours ; la sculpture la plus près est celle réalisée par Roger Langevin. En 2017, 150 ans après la signature de la Confédération, les Canadiens sont sans doute dans un profond questionnement identitaire et les provinces tentent de se rappeler leur histoire. Pour les résidents de l'Outaouais, l'histoire est axée sur l'industrie forestière et le développement économique de la région. Comme l'indique Cormier, puisque c'est le cas, Montferrand devait être évoqué comme représentant de cette ère révolue. Il est aussi possible que la présence active de Michel Prévost dans la région y soit pour quelque chose. À chaque occasion, que ce soit lors d'entrevues dans les journaux ou sur une variété de plateforme, dont la chaîne YouTube, Prévost illustre l'importance identitaire de Jos Montferrand pour la ville de Gatineau et ses alentours. Finalement, alors que Montferrand apparaît physiquement en 2017 dans le parc Jacques-Cartier à Gatineau, il était tout de même l'objet de nombreux articles de presse et de bulletins d'informations. Ce n'est que trois ans auparavant qu'on voit une levée de boucliers contre l'administration de l'équipe de football professionnel canadienne, le Rouge et Noir d'Ottawa, après qu'elle a décidé de nommer sa nouvelle mascotte Big Joe Mufferaw. L'importance de Montferrand pour la ville de Gatineau est apparente aussi dans les actions de Pedneaud-Jobin l'année suivant MosaïCanada150. Après l'événement, l'ancien maire souhaite préserver la structure de Montferrand et l'afficher dans la

[275] Mathieu Bélanger, « Mosaïcultures internationales à Gatineau, les premières », *Le Droit,* septembre 2015, p. 2.

ville de Gatineau « en raison du lien historique qui lie ce personnage plus grand que nature à la région de l'Outaouais[276] ».

L'album officiel des Mosaïcultures, dans lequel les œuvres sont décrites, présente une description assez complète de Jos Montferrand. On présente ses emplois, son image de « grand défenseur des petits des faubourgs populaires de Montréal », quelques exploits de force, la scène dans laquelle il étampe son pied au plafond, et finalement la scène du pont[277]. Il est important de noter que Montferrand n'est pas le protecteur des Canadiens français, seulement « des petits des faubourgs populaires de Montréal » et sur le pont, il ne se bat pas spécifiquement contre les *Shiners*, mais seulement contre « 150 fiers-à-bras ». Comme ce fut le cas pour le Festival des Raftsmen de Hull, les organisateurs des Mosaïcultures participent au tourisme de la mémoire dans un événement qui se veut pancanadien. Les attraits doivent être séduisants pour un grand nombre de gens, provenant de l'interne comme de l'externe. Évoquer une lutte ethnique de la part d'un grand défenseur des Canadiens français en particulier n'est pas une illustration universelle d'un Canada unifié. On choisit d'évoquer le rôle de Montferrand comme bâtisseur de la région tout en indiquant, rapidement, que les conflits physiques étaient une réalité du milieu. Il y a un contraste important avec la statue de Langevin. Bien que les deux représentations évoquent un travailleur, le texte qui accompagne la sculpture de Langevin ne cherche pas à représenter l'homme dans un but de consommation marchande ; l'accès à *Jos Montferrand le défricheur* est gratuit et permanent. Il était impossible de voir toutes les sculptures de l'événement MosaïCanada150 de l'extérieur, car le site était entouré de barrière opaque, cachant ce qui se retrouve à l'intérieur. Les visiteurs devaient débourser un montant afin d'apprécier l'art mis en évidence par les organisateurs.

---

[276] Mathieu Bélanger, « Gatineau héritera de Jos Montferrand », *Le Droit*, avril 2018, p. 5.
[277] « MosaïCanada150, Gatineau 2017 – album officiel », *Mosaïcultures internationales de Montréal*, 2017, p. 114.

Une plaque accompagnait la sculpture de Jos Montferrand sur laquelle les visiteurs pouvaient y lire, en français comme en anglais, le texte inclus dans l'album MosaïCanada150. Avec un simple regard, Jos Montferrand était tout simplement un bûcheron et le représentant des travailleurs de l'industrie forestière et du développement économique de la région. Cependant, la plaque offrait plus de détails à propos du personnage. À la suite de l'événement, les Mosaïcultures offrent la sculpture de Jos Montferrand en cadeau à la ville de Gatineau. La ville souhaitait installer la statue près du ruisseau de la Brasserie. Cependant, la structure est installée, à ce jour, sur la rue Montcalm. Après une seule année de refloraison de la sculpture, au coût de 54 000 $, la ville de Gatineau conclut que quelque chose doit être fait avec la statue qui coûte trop cher d'entretien[278]. Le contrat est donné à l'artiste Jean-Yves Vigneau qui a comme mandat de réutiliser la sculpture à un prix abordable.

Selon Vigneau, le Jos Montferrand des Mosaïcultures n'était pas représentatif du personnage. Sans sa hache, la structure ne démontrait qu'un « géant gentil couvert de fleurs qui court dans les champs[279] ». À la suite d'un commentaire d'une dame à propos de l'ancienne structure, Vigneau lui répond : « Jos Montferrand n'était pas un gars qui se promenait avec des fleurs madame[280] ». Selon Vigneau, les fleurs, le terreau, et toute indication que c'était une sculpture des Mosaïcultures devait disparaître afin de faire place à l'acier, la structure brute de l'œuvre. L'acier démontrait l'aspect « brute » du personnage, dans le sens de la force et dans le sens du fait que « le travail forestier n'était pas un travail facile[281] ». Le désir d'enlever les fleurs peut faire allusion à la masculinité virile du personnage. Jos Montferrand ne se promenait pas

[278] Mathieu Bélanger, « Des miettes pour améliorer les services », *Le Droit*, novembre 2018, p. 2 ; Denis Gratton, « J'ai un secret d'État pour vous », *Le Droit*, avril 2019, p. 8 ; Mathieu Bélanger, « Des stationnements remplacés par de l'art », *Le Droit*, mai 2019, p. 9.
[279] Jean-Yves Vigneau, entrevue avec l'auteur, 28 janvier 2021.
[280] Michel Prévost et Jean-Yves Vigneau, « Un géant en Outaouais : entretien autour du personnage de Jos Montferrand », Ville de Gatineau, 12 août, 2020. Vidéo YouTube, 56:21.
[281] Prévost et Vigneau, « Un géant en Outaouais : entretien autour du personnage de Jos Montferrand ».

avec des fleurs, selon Vigneau, il était fait d'acier, de bois, de sueur et de labeur. Sur sa page web officielle, Vigneau précise que, lors de la période dans laquelle vivait Jos Montferrand, la valeur d'un homme, alors du personnage lui-même, était jugée par le « nombre d'arbres qu'il pouvait abattre entre le lever et le coucher du soleil[282] ». La masculinité, dans ce sens, était liée à l'industrie, au travail physique et à la performance virile de l'homme.

Dans *Le Droit*, Mathieu Bélanger présente cette nouvelle sculpture du grand Jos comme une représentation de la « cohabitation[283] ». Selon Vigneau, ce n'est pas du tout le cas. « Parler de Jos Montferrand, explique Vigneau, ça me permet de parler de la forêt[284] ». L'œuvre illustre Jos Montferrand assis au milieu d'une forêt coupée. Les arbres, à cause de l'industrie, sont rendus des morceaux de bois de charpente de différentes mesures. Vigneau soutient qu'« il y avait un lien quand même avec Jos Montferrand, les bûcherons, la coupe de bois », mais il ajoute que le personnage est aussi lié à « la forêt qui avait dans l'Outaouais qui n'existe plus[285] ». Le Jos de Vigneau est un héros avec « un côté gris[286] ». Il est vrai qu'il a participé au développement économique de la région, mais il est aussi responsable de la déforestation de l'Outaouais. Selon Vigneau, en présentant Montferrand et l'industrie forestière, « on voit aussi les conséquences, on voit les restants, on

Figure 6 - Jos Montferrand par Jean-Yves Vigneau. Avec la permission de Jean-Yves Vigneau.

[282] http://www.vigjy.net/artiste/Dis%20moi%20ti%20jos.html. Consulté octobre 2023.
[283] Mathieu Bélanger, « Fini les fleurs pour Jos Montferrand », *Le Droit*, juin 2020.
[284] Vigneau, entrevue avec l'auteur, 28 janvier 2021.
[285] Vigneau, entrevue avec l'auteur, 28 janvier 2021.
[286] Prévost et Vigneau, « Un géant en Outaouais : entretien autour du personnage de Jos Montferrand ».

voit ce qu'il en reste, ce qui s'est développé, ce que c'est devenu, il y a des conséquences positives, négatives, tout ce que tu veux, mais une de celles-là c'est la disparition de la forêt[287] ». Ce qui donne un Jos Montferrand « assit au milieu d'une forêt où il ne restait plus d'arbres[288] ». La vision de Vigneau pour Jos Montferrand ne pouvait durer ; l'art de Vigneau était, dès le début, temporaire. Désormais, la statue de Jos Montferrand demeure toujours sur la rue Montcalm à Gatineau, mais le bois de charpente fut remplacé par un arrangement floral. Les gens qui passent sur la rue Montcalm peuvent toujours voir un géant assis sur une bûche avec une hache posée entre ses jambes. Cependant, l'absence de plaque n'offre aucune indication que ce personnage est Jos Montferrand. Le lien entre l'industrie et la ville demeure clair, mais la légende de Montferrand tombe dans l'oubli.

Figure 7 - Jos Montferrand sur la rue Montcalm à Gatineau, mai 2024.

Il est curieux de voir la représentation de Jos Montferrand par Jean-Yves Vigneau apparaître sur la place publique la même année que le déboulonnement de statues de figures canadiennes importantes. En 2020, un mouvement surgit qui a comme but de détruire ou vandaliser les statues qui sont perçues comme « controversées ». Au Canada, on déboulonne surtout la statue de l'ancien Premier ministre, John A. Macdonald pour son rôle dans l'établissement des écoles résidentielles qui étaient la cause de décès et de traumatismes infligés aux peuples autochtones[289]. En cette période de questionnement historique et identitaire

[287] Vigneau, entrevue avec l'auteur, 28 janvier 2021.
[288] Vigneau, entrevue avec l'auteur, 28 janvier 2021.
[289] Mathieu Gobeil, « Déboulonner ou non nos statues, un faux dilemme? », *Radio-Canada*, juin 2020, https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1715321/statues-deboulonner-racisme-debat-histoire-memoire-paquet-le-glaunec.

important, plusieurs mouvements tentent, dans un sens, de réécrire l'histoire en changeant le discours de la mémoire. Par ce travail de mémoire, Macdonald n'est plus strictement le premier Premier ministre du Canada et une figure importante pour l'établissement de la Confédération canadienne, il est un malfaiteur raciste qui est responsable de la mort de plusieurs milliers d'Autochtones canadiens. Ce n'est pas du tout à ce niveau-là que la figure de Jos Montferrand est remise en question. Les représentations de Montferrand ne sont ni déboulonnées ni vandalisées. Cependant, l'approche de Vigneau s'inscrit dans cette remise en question de la mémoire. Un des rôles du déboulonnement est de démontrer le côté obscur des figures qui ont longtemps été présentées comme des hommes vaillants et importants. Il est vrai que Montferrand est un héros pour plusieurs gens et une figure importante dans la conscience régionale de l'Outaouais, mais selon la représentation de Vigneau, on ne peut pas cacher qu'il a contribué au rasage important et irrévocable des forêts de la région.

Un batailleur

La représentation de Vigneau offre l'occasion de voir Jos Montferrand différemment. Bien que l'artiste associe le personnage à l'industrie forestière, comme tant d'acteurs avant lui, il montre un côté différent, un côté que Sulte ne présente pas et que Prévost, par la suite, ne discute pas ; un côté plus obscur. Le sujet de la déforestation ressort aussi dans le discours de Jacques Falquet[290]. Il est vrai que Jos Montferrand est perçu comme un héros, mais ce n'est pas du tout un personnage simple d'une bonté divine.

D'un côté, pour certains, Montferrand était, pour le bien ou pour le pire, un batailleur. Il a vécu lors d'une période violente et a été responsable, par moment, de cette violence. Lors d'une entrevue avec le titre révélateur de *Jos Montferrand, le bûcheron qui aimait la bagarre,* Hugues

[290] Falquet, entrevue avec l'auteur, 16 décembre 2020.

Théorêt soutient que Montferrand « va se faire la réputation de bully (une brute, un tyran) ». Il ajoute que le personnage n'était « pas un enfant de chœur […] c'était un criminel, d'un point de vue actuel. Il aurait été accusé de voie de fait ». Au sujet de l'édifice Jos-Montferrand, Théorêt est d'avis que « Jos Montferrand aurait passé son temps en prison » et que nommé un palais de justice en son honneur était une « ironie[291] ». Dans un article cinq ans plus tôt, Théorêt présente Montferrand comme « la terreur des chantiers » qui « ne pouvait tolérer que des Anglais ridiculisent un Canadien français[292] ».

Le bédéiste Christian Quesnel représente aussi Jos Montferrand en tant que batailleur, mais selon lui, la lutte et la violence qu'il a expérimentées devaient servir de « leçon d'histoire[293] ». En 2017, dans le cadre des célébrations du 375e anniversaire de Montréal, l'ancien maire de Gatineau, Pedneaud-Jobin, commissionne à Quesnel une œuvre qui représente le lien entre Gatineau et Montréal et qui est offerte à l'ancien maire de Montréal, Denis Coderre. Inspiré par l'incroyable Hulk, Quesnel représente Jos Montferrand comme une géante brute musclée. Avec de la colère dans ses yeux, et en lâchant un cri qui semble atroce,

Figure 8 — Jos Montferrand, par Christian Quesnel. Avec la permission de Christian Quesnel.

[291] « Jos Montferrand, le bûcheron qui aimait la bataille », *Aujourd'hui l'histoire*, Radio-Canada, 21 février 2020, audio, 23 :00, https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/aujourd-hui-l-histoire/segments/entrevue/155790/jos-montferrand-bucheron-bagarre-hughes-theoret
[292] Hugues Théorêt, « Les barons de bois débarquent », *Le Droit*, août 2015.
[293] Christian Quesnel, entrevue avec l'auteur, 4 novembre 2020.

Montferrand est illustré en train d'écraser un Irlandais au sol. Autour des personnages sont des références à la force et à la carrière de bataille du héros : « coq du faubourg Saint-Laurent […] a grandi entouré de différentes cultures, mais surtout de plusieurs salles de boxe anglaise et de taverne » ; « défenseur des travailleurs canadiens-français » ; « victorieux contre près de 150 fiers-à-bras Shiners sur le pont Union à Hull ». Le lien entre Montréal et Gatineau est représenté par l'hôtel de ville de Gatineau, le pont Jacques-Cartier à Montréal et le stade olympique de Montréal.

Quesnel explique qu'alors que Pedneaud-Jobin était ravi de l'œuvre, Coderre ne l'était pas. Selon Quesnel, « Coderre a vu ça comme un acte agressif » qui allait contre son discours de « vivre-ensemble », la promesse de l'ancien maire de rendre Montréal plus inclusif[294]. À la connaissance de l'artiste, l'œuvre n'a jamais été exposée dans la mairie. Quesnel est d'avis que les gens de la mairie de Montréal « ont raté une belle occasion en fait de faire de la médiation ». Il soutient que l'œuvre devait représenter l'habileté d'un peuple d'apprendre de son passé afin de s'améliorer ; « on a transcendé ça, on est passé au-dessus de tout ça, et on a réussi de faire en sorte qu'il y ait une cohésion sociale entre nous et une belle rencontre au niveau culturel[295] ». Dans un sens, Montferrand servait de contre-modèle, de leçon d'histoire qui ne devait plus se répéter. Selon Quesnel, le but était de démontrer qu'alors qu'il y avait des guerres entre les Canadiens français et les Irlandais, on doit reconnaître que cette guerre est terminée et mettre de l'avant la contribution de la population irlandaise. Selon l'artiste, « c'est l'exemple du passé, les exemples positifs et négatifs du passé qui peut nous amener à réfléchir sur des choses qu'on a[296] ». Outre la mention du film *Gangs of New York* afin de faire allusion aux conflits des

[294] Quesnel, entrevue avec l'auteur, 4 novembre 2020.
[295] Quesnel, entrevue avec l'auteur, 4 novembre 2020.
[296] Quesnel, entrevue avec l'auteur, 4 novembre 2020.

travailleurs dans lesquelles se retrouvait Montferrand, Quesnel ne relie pas étroitement le personnage à l'industrie. Dans le cas de son œuvre, la bataille est mise de l'avant, mais dans un but de rassemblement et non de division. Du moins, c'est l'intention de l'artiste même si elle ne semble pas explicite dans l'image et que ce soit l'agressivité du personnage qui saute aux yeux.

Le cas de l'œuvre de Quesnel démontre la présence de travaux de mémoire conflictuels. Selon Quesnel, il était important de ne pas oublier la violence du personnage et la guerre ethnique afin d'apprendre de cette leçon historique. L'œuvre est un lieu de mémoire qui empêche l'oubli d'une leçon importante et qui rappelle aux gens, comme l'indique Quesnel, que la lutte est terminée, elle a été transcendée afin d'accéder à un moment d'harmonie. De plus, elle assure que les gens n'oublient pas que ce conflit ne doit plus se produire. Cependant, la mémoire de Quesnel ne correspond pas à la mémoire de Coderre. Coderre promeut un désir de vivre ensemble, justement, par l'oubli. Il semble que pour Coderre, c'est en poussant ce genre d'événements dans l'ombre que les gens vivront en harmonie. Le passé, dans ce cas, n'est pas une leçon, mais bien un événement qui doit absolument être oublié.

Un héros âgé

En 2019, Jos Montferrand est sujet d'une bande dessinée écrite par Alexandre Fontaine-Rousseau et illustrée par Xavier Cadieux. Le récit présente un Jos Montferrand à la retraite, âgé et fatigué. Avec l'intention d'être une comédie, Montferrand passe son temps dans les tavernes à boire excessivement et à raconter ses exploits à des gens qui ne veulent plus les entendre. Montferrand est un homme qui vit dans la nostalgie et dans la gloire du passé. Par exemple, quand vient le temps de régler la facture, Montferrand tente, en vain, d'étamper sa botte sur le plafond de la taverne. La prémisse de la bande dessinée est que le fameux Jos Montferrand n'est

plus en mesure de fonctionner lorsqu'il est en lendemain de veille, ce qui arrive fréquemment, alors il cherche un remède : la poutine.

L'atmosphère de la bande dessinée montre que la vie de Jos Montferrand est étroitement liée à l'industrie forestière. Les événements se déroulent dans l'ère de la drave, dans laquelle l'admiration des gens va à celui ou celle qui est en mesure de faire de « la course de pitoune », une course montée sur un billot de bois[297]. Fontaine-Rousseau réfère à l'atmosphère du livre à un « bûchenivers » où tout dépend du bois et de l'industrie forestière[298]. À travers la bande dessinée, Fontaine-Rousseau conteste la nécessité de reconnaître Jos Montferrand en tant que héros en Outaouais. Il explique que lors de sa jeunesse à Gatineau, le personnage « essentiellement, ça l'avait l'air d'un ivrogne et d'un gars qui se bat[299] ». Il perçoit l'héroïsation de Montferrand par l'Outaouais comme une drôle de situation et voulait le faire paraître dans son art. Selon lui « la prémisse du livre c'est que cette figure historique là, quand tu la rencontres dans le livre, est déjà usée à corde. Elle a quelque chose de triste et de pitoyable[300] ». Le récit est « un récit crépusculaire, Jos Montferrand est rendu vieux, y'est rendu usé […] il est l'ombre de lui-même[301] ».

En conclusion, selon Fontaine-Rousseau, le personnage est un « drôle de héros » à qui il voulait donner de la complexité en présentant son processus de vieillissement ; « ce gars-là, tu le fais vieillir et qu'est-ce qu'il reste à la fin ?[302] ». Comme c'est le cas avec Vigneau, le récit de Fontaine-Rousseau s'insère dans le questionnement à propos de nos héros. Fontaine-Rousseau,

---

[297] Alexandre Fontaine-Rousseau et Xavier Cadieux, *La pitoune et la poutine* (Saint-Laurent : Éditions Pow Pow, 2019), p. 50.
[298] Alexandre Fontaine-Rousseau, entrevue avec l'auteur, 3 février 2021.
[299] Fontaine-Rousseau, entrevue avec l'auteur, 3 février 2021.
[300] Fontaine-Rousseau, entrevue avec l'auteur, 3 février 2021.
[301] Fontaine-Rousseau, entrevue avec l'auteur, 3 février 2021.
[302] Fontaine-Rousseau, entrevue avec l'auteur, 3 février 2021.

comme Vigneau, ne déboulonne pas Montferrand en le présentant comme une figure négative, cependant il offre une opportunité de percevoir Montferrand d'une manière différente.

Une publication récente fait aussi allusion à un Jos Montferrand qui vieillit. Sans se pencher sur la comédie comme le font Fontaine-Rousseau et Cadieux, et sans mettre en doute son symbole en tant que héros, Page Comann[303] présente un Jos Montferrand qui est à la fin de sa carrière. Le roman *Outaouais* suit le passage de Martin, un Irlandais qui quitte l'Irlande lors de la famine afin de commencer une nouvelle vie en Outaouais. Afin de quitter l'Irlande, Martin doit fuir le clan Mullargh qui interdit tout départ. Un événement cause la mort du fils de Deaglán Mullargh qui blâme Martin. Alors que ce dernier se retrouve en Outaouais, il doit s'assurer de se cacher de Mullargh qui l'a suivi dans ce Nouveau Monde afin de le tuer[304].

Les lecteurs doivent se rendre à la moitié du roman avant de rencontrer Jos Montferrand. Alors que Martin réside chez Joséphine Oldbear, le mari de celle-ci arrive accompagné de Montferrand. Dans le roman, on frôle les années 1850, Montferrand a vieilli et le poids de ses batailles et de sa profession se fait ressentir. Répondant aux commentaires de Joséphine qui s'exclament que les Irlandais n'ont pas encore « égorgés » notre héros, Montferrand répond : « Maintenant, je me bats contre les jours qui passent et me torturent de courbatures au réveil. Encore cinq ou six flottages et je rangerai mes bottes à clous dans l'armoire à souvenirs[305] ». On retrouve ensuite un Montferrand qui ressemble à celui de John Marier ; un individu qui ne connaît que l'industrie forestière. Selon Joséphine, il est impossible que Montferrand prenne sa retraite. En s'adressant à Jos, elle s'exclame, « Le sang qui coule dans tes veines transporte les pitounes. Mis à part laisser l'empreinte de ton talon au plafond des tavernes ou mener des trains

[303] Page Comann est le pseudo collectif du duo d'écrivains Ian Manook et Gérard Coquet.
[304] Page Comann, *Outaouais* (Lyon: M+ éditions, 2023).
[305] Comann, p. 202.

de cages, tu n'es capable de rien d'autre[306] ». Les remarques de Joséphine reflètent la manière dont la majorité des acteurs de l'Outaouais représente Montferrand. Dans leur travail de mémoire, on dirait qu'il ne reste plus rien de Jos Montferrand qu'un personnage qui a travaillé dans l'industrie forestière et qui a contribué au développement de la région. Comann s'insère aussi dans cette pratique en présentant Montferrand comme « le roi de la drave dans l'Outaouais[307] ». Plus loin, nous retrouvons un Jos nostalgique, comme celui de Fontaine-Rousseau et Cadieux. Afin de combler le silence pendant le repas, Montferrand raconte ses nombreux exploits lors de sa jeunesse dans l'industrie[308]. Après cette scène, le lecteur perd Montferrand de vue. Il n'y a qu'une seule mention plus tard dans la lecture lorsque Martin dit à un groupe « d'Anglais » qu'il s'est fait engager par Montferrand. En entendant son nom, les Anglais disent à Martin que Montferrand est un « paria » qui se battait pour les Français. Martin répond qu'avant tout, il est « le meilleur draveur de l'Outaouais[309] ».

Conclusion

Le lien entre Montferrand et l'Outaouais est fort. Par moment, on va même jusqu'à référer à la région comme le « pays de Montferrand[310] ». Ce n'est pas surprenant lorsque nous retrouvons à un moment ou un autre plusieurs références qui portent son nom : un édifice, une station de service, un Centre de la Petite Enfance, un pavillon de l'Université de Québec en Outaouais, un café, un bar. Il y a même un moment où après des réformes, le Centre de services scolaire des Portages-de-l'Outaouais aurait pu se nommer la Commission scolaire Jos-Montferrand[311]. De plus, en réaction à la publication du *Nous* par la Fédération de la jeunesse

[306] Comann.
[307] Comann.
[308] Comann, p. 203.
[309] Comann, p. 224.
[310] Paul Longpré, « You want a ride? – Yes, sir! » *La Presse*, juillet 1978, p. 2 ; « Festival de l'achigan. Invitation à tous », *Le Droit*, juin 1983, p. 35 ; Nicholas Maranda, « Un rêve en Deux », *Le Droit*, décembre 1991, p. 10 .
[311] « La nouvelle commission scolaire s'est trouvé un nom », *Le Régional*, février 1998, p. 15.

franco-ontarienne, analysée dans le prochain chapitre, Charles Thériault du *Droit* fait la remarque que l'auteur du *Nous*, Yves Saint-Denis, « n'hésite pas à traverser la rivière pour aller chercher des héros » et ramène Jos Montferrand « pourtant considéré comme un héros hullois[312] ».

Alors que les gens de l'Outaouais se sentaient pris « entre deux mondes » ce qui affecte leur identité, la région, comme le reste du Québec, se retourne vers son passé afin de se créer une image de soi. Ce passé pour l'Outaouais est l'industrie forestière. Certains acteurs qui se donnent la responsabilité de faire connaître l'histoire de la région ou de créer une identité « outaouaise » amènent Jos Montferrand à l'avant-scène. Bien qu'il soit le protecteur des Canadiens français et le justicier de la francophonie en Outaouais, la majorité de ces acteurs lie la représentation de Jos Montferrand à l'image du bâtisseur, à cette histoire héroïque de bûcheron, de draveur et de cageux. L'association du personnage à ce passé industriel est presque constante de 1960 à aujourd'hui.

À la fin des années 1960 et au début des années 1970, les organisateurs du Festival des Raftsmen de Hull présentent Montferrand en tant que représentant de l'industrie forestière en y attachant un discours axé sur l'emploi et la force liée à l'industrie. Près de 40 ans plus tard, Jos le travailleur refait surface sous la plume d'acteurs dont Michel Prévost et Résonance Canada. L'argument n'est pas que ces gens rejettent la représentation du justicier et du défenseur des Canadiens français ; ce thème est présent dans leurs écrits. Cependant, le Montferrand mis de l'avant est le travailleur forestier et le maître de cages, l'individu qui a contribué au développement de la région ; un développement économique très important dans l'histoire de l'Outaouais.

---

[312] Charles Thériault, « *Nous*, un magazine sur la culture franco-ontarienne », *Le Droit*, juin 1999, p. 7.

Entre 1980 et 2000, alors que le passé industriel est mis de côté afin de promouvoir une vision pancanadienne par l'évocation de symboles universels, les représentations de Montferrand disparaissent, ou presque. Le rejet d'une histoire axée sur le développement économique apporte le rejet du représentant de cette période. De plus, Jos le travailleur est absent de la représentation mise de l'avant par Jocelyne Ouellette et le Parti québécois. Le PQ n'avait pas besoin d'un modèle lié à l'industrie, il avait besoin d'un symbole de défense, de bataille, et de fierté. Jos Montferrand n'est pas le travailleur, il est le patriote. Cependant, cette représentation est nationale. Sur le plan municipal, Montferrand demeure celui qui a défriché les Laurentides, déforesté Gatineau, et transporté le bois de l'Outaouais jusqu'à Québec.

Ce chapitre montre la présence de plusieurs acteurs différents qui, pour la plupart, évoquent Montferrand dans le contexte de l'industrie forestière. De plus, la région de l'Outaouais est un milieu dans lequel on utilise le personnage à différentes fins. C'est un milieu parfait pour montrer les différents usages de sa légende. Dans tous les cas, le but initial est l'implantation d'une identité régionale par l'établissement de différents lieux de mémoire, ces bastions qui contre l'oubli et ancre une version retravaillée de l'histoire dans la conscience collective. Pour un artiste comme Quesnel, cette reconstruction est éducatrice dans le sens d'une leçon d'un conflit qui ne doit plus se reproduire. Pour un conteur comme Falquet, on retravaille la légende afin de commémorer tous les travailleurs de la région sans favoriser la survivance des Canadiens français. Pour le Théâtre lyrique de Hull, bien qu'on promeuve le drame comme un événement qui rappellera la contribution de Montferrand dans la région, on préserve seulement la force du personnage et l'image du protecteur pour répondre à une histoire d'amour et de fraternité. Pour les Mosaïcultures, le Festival des Raftsmen de Hull et Résonance Canada, on participe au tourisme de la mémoire. La sculpture, la mascotte et le musée sont tous des lieux de mémoire qui

retiennent un aspect important de l'histoire de la région : l'industrie et les hommes qui ont participé aux développements. Cependant, dans leur quête de livrer une représentation séduisante à un plus grand nombre de gens, les gens responsables de ces représentations atténuent la version violente de Montferrand. Bien qu'un but de ces lieux soit identitaire, la consommation touristique joue aussi un rôle important dans la manière dont on représente Montferrand. De plus, en lien avec la référence « régionale », on voit l'influence de la proximité d'Ottawa et de la référence canadienne-anglaise qui prône l'harmonie des peuples et l'union. L'identité que ces gens mettent de l'avant est bel et bien une identité propre à l'Outaouais. Par exemple, le reste du Québec ne met pas l'accent sur l'industrie forestière ; du moins pas aussi férocement que l'Outaouais. Cependant, cette identité semble influencée par la présence d'acteurs externes qui prônent une identité canadienne unificatrice. Dans le cas des Mosaïcultures et du Festival des Raftsmen, il n'y a aucune mention des batailles de Montferrand contre un oppresseur anglophone. Il est possible que dans leur ouverture aux touristes, les acteurs responsables de ces événements ancrent leurs représentations dans cette discussion d'harmonie et d'union. Dans le cas de Résonance Canada, la majorité de leurs documents à propos du Musée fluvial présente Montferrand comme le cageux par excellence tout en parsemant des mentions de ses batailles. Cependant, leur représentation la plus récente, installée à l'extérieur de la *Maison des Cageux* à Lanoraie ne fait aucune mention de violence ou de bagarres. Montferrand est, presque strictement, le « pilote de cages ».

Fontaine-Rousseau et Vigneau prennent l'opportunité de présenter un héros différent, voire de mettre l'héroïsme de Montferrand en question. Le but n'est pas identitaire, du moins pas dans le sens d'un Michel Prévost. Leurs œuvres démontrent bel et bien que Montferrand a joué un rôle dans l'industrie de la région, mais avant tout, ils forcent l'audience à remettre en question

sa perspective sur le personnage. Dans le cas de Fontaine-Rousseau, on retrouve un Montferrand vieux et usé qui vit dans la nostalgie. À la fin, on se demande si l'héroïsme de Montferrand était mérité. Pour Vigneau, Montferrand a contribué à la déforestation de la région. Ces représentations arrivent dans un contexte de déboulonnement de statues de figures canadiennes importantes. Nous ne croyons pas que ces acteurs participaient à un déboulonnement de Montferrand. Mais l'usage du personnage offre un questionnement à propos des gens qu'on élève au statut de héros.

Finalement, nous avons remarqué la persistance de la référence canadienne-française, quoiqu'en filigrane, dans quelques œuvres. Le drame de John Marier, les articles de Michel Prévost, le discours du professeur Millefeuille et la plaque qui accompagne la statue par Roger Langevin évoquent Jos Montferrand comme le protecteur des Canadiens français. Dans ces œuvres, Montferrand est le symbole de la survivance canadienne-française représentée par la mémoire de conflits et de victoires. De plus, le personnage et ses actions représentent l'utopie de la reconquête face à un oppresseur. Dans le cas de Marier, c'est la reconquête des Canadiens français de Pointe-Gatineau. Pour les autres, c'est la reconquête des Canadiens français dans l'industrie forestière, atteinte par la lutte contre un groupe d'oppresseur. Il est presque « normal » de retrouver une persistance de la référence canadienne-française dans les articles de Prévost, car il se fit beaucoup à l'œuvre de Sulte qui, comme nous l'avons indiqué, est un reflet de cette référence. Cependant, Prévost met plus l'accent sur l'industrie, étant un défenseur du patrimoine régional de l'Outaouais.

Le prochain chapitre montre un contraste important. Alors que l'industrie forestière était importante pour le développement du côté québécois et ontarien, lorsque nous rencontrons Jos Montferrand parmi les Franco-Ontariens, il est bel et bien le travailleur forestier, mais il est,

avant tout, le lutteur, celui qui protège la francophonie canadienne et qui assure sa continuité dans la durée. Il ressort comme le reflet de conflit et d'espoir ressenti par les gens de l'Ontario français.

CHAPITRE 4 : L'Ontario français

« L'Ontario français, c'est le nom d'un combat ». Voici la manière dont Gaétan Gervais introduit la question des minorités culturelles et des institutions au sein de l'Ontario français lors du colloque de l'Institut franco-ontarien de 1986[1]. L'histoire des Franco-Ontariens, du moins celle retenue par une certaine mémoire franco-ontarienne et surtout celle portée par les représentations de Jos Montferrand en Ontario français, est une histoire de défis, de luttes, et de succès. L'histoire de la lutte franco-ontarienne est surtout privilégiée dans ce chapitre, car les nombreux lieux de mémoire franco-ontariens qui évoquent Jos Montferrand assurent que cet aspect de l'identité franco-ontarienne ne tombe pas dans l'oubli. Un des acteurs principaux de cette mémoire de lutte dans le milieu culturel franco-ontarien est la Fédération de la jeunesse franco-ontarienne (FESFO). D'ailleurs, la FESFO et, plus spécifiquement, Yves et Félix Saint-Denis, sont les acteurs principaux dans la représentation de Jos Montferrand en Ontario français.

Les scènes et les événements qui ressortent de l'histoire divulguée par la FESFO sont surtout le Règlement 17 et la crise scolaire au début du XXe siècle, de la guerre des épingles qui en résulte, des manifestations à Sturgeon Falls et à Penetanguishene afin d'assurer une école secondaire francophone autonome et plusieurs autres événements qui mettent en valeur une communauté qui lutte contre l'assimilation et l'oppression. Les personnages historiques célébrés par les Saint-Denis sont des héros francophones qui assurent l'enracinement et la continuité de la francophonie en Ontario. Des explorateurs, des enseignantes, des évêques, des bûcherons ; des gens « ordinaires » qui ont osé s'emparer de leur destin et lutter pour leur place et celle de leurs

[1] Gaétan Gervais, « Introduction. Le problème des institutions en Ontario français », *Revue du Nouvel-Ontario*, nº 8 (1986), p. 9-12, p. 9.

confrères francophones[2]. À l'intérieur de ce panthéon de personnages canadiens-français et franco-ontariens se retrouve Jos Montferrand.

Si, dans l'Outaouais québécois, Jos Montferrand ressort comme un pilier de l'industrie forestière et un joueur clé dans le développement économique de la région, en Ontario français, on l'illustre principalement en tant que lutteur et protecteur des Canadiens français sur les deux rives de la rivière des Outaouais. Cela étant dit, il est inévitable qu'on associe Montferrand à l'industrie forestière. Il était, après tout, un bûcheron et un cageux de grande renommée durant l'ère des cages dans la région. Cependant, les acteurs qui l'évoquent, bien qu'ils l'associent avec la foresterie de la région, le font ressortir plutôt comme un batailleur tenace qui, lors de conflits physiques liés à l'industrie, assure la survie des francophones. De plus, contrairement au chapitre précédent, Montferrand devient le protecteur de la réalité française en Ontario.

Ces représentations n'émergent sur la place publique qu'à partir des années 1980. Pourtant, les Franco-Ontariens sont en lutte depuis ce qui semble être leur existence. Bien que cette lutte continue autour des années 1960 et à la suite de l'éclatement du Canada français, les Franco-Ontariens ont davantage conscience de lutter pour une identité distincte, et non plus en tant que Canadiens français d'abord. Comme nous le notons dans le premier chapitre, c'est à ce moment, selon certains, que la référence canadienne-française éclate à son tour. Puisque Jos Montferrand n'apparaît sur la place publique qu'à partir des années 1980, il est intéressant de noter son absence au moment où les Franco-Ontariens vivent un questionnement identitaire important, surtout à la suite des États généraux du Canada français entre 1967 et 1969. Comme nous le démontrerons plus loin, Jos Montferrand ne semble pas être pertinent pour le « réveil culturel », dont un des principaux épicentres sera le nord de la province. Les représentations de

[2] Le plus important document historique de l'histoire de l'Ontario français produit par la FESFO est le *Nous! 101 faits historiques de l'Ontario français* en 1999.

Jos Montferrand étant absentes, ce personnage ne peut offrir de pistes pour comprendre la circulation de la référence canadienne-française dans le milieu franco-ontarien entre 1960 et 1980. Cependant, nous avons déjà présenté plusieurs travaux qui démontrent cette persistance en Ontario français, dont les écrits de Michel Bock, François-Olivier Dorais et Serge Miville.

À partir des années 1990, après une courte mention dans l'historiographie franco-ontarienne, Jos Montferrand revient à l'avant-scène de la culture franco-ontarienne. L'évocation de Jos Montferrand dans un contexte de luttes et de succès démontre la pertinence continue de la référence canadienne-française dans le tissu identitaire franco-ontarien. En plus d'illustrer la persistance de la référence canadienne-française en Ontario français, Jos Montferrand peut être analysé comme un lieu de mémoire important pour la représentation des Franco-Ontariens en tant que peuple persévérant qui prend son destin en main et lutte pour sa reconnaissance et sa continuité en Ontario.

La pratique du tourisme de la mémoire émerge aussi dans les actions de l'échevin Charles Saint-Germain. Échevin du quartier St-Georges à Ottawa et président du conseil du tourisme de la vallée du Bas-Outaouais, Saint-Germain s'intéresse aux usages touristiques de Jos Montferrand pour la ville d'Ottawa. Les démarches de Saint-Germain pour la reconnaissance de Montferrand comme symbole du Centenaire canadien auraient pu s'insérer dans le sixième chapitre qui analyse les représentations de Jos Montferrand dans le milieu anglophone de l'Est ontarien et de la vallée de l'Outaouais. Cependant les actions de Saint-Germain sont évoquées par les journaux francophones et anglophones. Il est intéressant d'inclure Saint-Germain dans cette section, car son désir d'utiliser Montferrand à des fins touristiques contraste avec les usages qu'en font les autres acteurs franco-ontariens qui mobilisent Montferrand à des fins strictement identitaires. Comme c'est le cas pour le chapitre précédent, ce chapitre analyse les

représentations de Jos Montferrand dans un contexte historique particulier et sous la plume d'acteurs issus du milieu communautaire qui tentent d'établir et de répandre la fierté franco-ontarienne dans la province.

Contexte

Comme le démontre le débat à propos de la référence canadienne-française évoqué dans le premier chapitre, une certaine école de pensée soutient que les États généraux, organisés entre 1967 et 1969 à Montréal, ont causé une rupture référentielle qui force les Franco-Ontariens à illustrer leur particularisme et à se débrouiller sans l'assistance de leurs « frères » canadiens-français du Québec. Cependant, certaines études démontrent que la scission entre les Québécois et les minorités francophones survient bien avant. Nous avons déjà démontré que le Québec se tourne vers son sort à la suite de la Première Guerre mondiale, et surtout lors de la grande dépression.

Une scission avant les États généraux

Alors que Yvan Lamonde, qui s'intéresse particulièrement aux débats d'idées et à l'histoire intellectuelle, démontre que lors de la crise économique, le Québec commence à évaluer sa propre situation et tend son regard vers l'avenir, Yves Frenette, qui s'intéresse aux structures démographiques et socio-économiques, illustre une situation similaire pour le reste du Canada français. Selon lui, un mouvement important d'urbanisation et d'industrialisation à la suite de la Première Guerre mondiale cause une remise en question des institutions traditionnelles, dont fait partie l'Église catholique[3]. Contrairement à Frenette, qui réduit l'influence de l'élite cléricale qui, selon lui, évolue en marge des préoccupations des classes populaires, Julien Massicotte, qui analyse surtout la construction d'une référence en Acadie et

[3] Yves Frenette, *Brève histoire des Canadiens français* (Montréal : les Éditions du Boréal, 1998).

« l'acadianisation » de l'Église en Acadie, note l'importance de l'Église catholique pour le renforcement du tissu identitaire canadien-français. Alors que l'approche des deux historiens diverge, ils se rejoignent pour soutenir que la scission entre les Québécois et les minorités francophones date du début du XXe siècle[4]. De plus, Massicotte est d'avis que l'Église était porteuse de la référence canadienne-française. Avec une emprise importante sur la vie sociale et nationale, l'Église devenait un ancrage commun pour le projet du Canada français[5]. Pour l'Ontario français surtout, comme l'illustre Gaétan Gervais, le clergé catholique était chef de deux institutions primordiales, la paroisse et l'école, qui assuraient la survie de la culture et de la langue française en Ontario[6].

Selon Michel Bock, l'Église catholique, qui était aussi une Église « nationale », générait « des liens de parenté » entre les Canadiens français[7]. Cependant, comme le note Bock, une partie du clergé catholique se détache de la question nationale ce qui entraîne un affaiblissement de son rôle dans le tissage du projet canadien-français. Pendant la crise du Règlement 17, des directives pontificales venant de Rome soutiennent que la religion ne devrait pas se mêler au nationalisme. Comme l'indique Bock, « aux yeux de la hiérarchie romaine, la thèse de la langue, "gardienne" de la foi (ou encore de l'Église-nation canadienne-française) était irrecevable[8] ». De là, le clergé catholique devait être prudent dans ses discours religieux en n'évoquant pas le nationalisme. Bock est d'avis que cet événement démontre que « bien avant la

[4] Julien Massicotte, « Réflexions sur les États généraux du Canada français et l'Acadie du Nouveau-Brunswick », dans Jean-François Laniel et Joseph Yvon Thériault (dir.), *Retour sur les États généraux du Canada français. Continuités et ruptures d'un projet national* (Québec : Presses de l'Université du Québec, 2016), p. 85-108, p. 90.
[5] Massicotte.
[6] Gaétan Gervais, « Aux origines de l'identité franco-ontarienne », *Cahiers Charlevoix* 1, p. 125-168, p. 141.
[7] Michel Bock, « Des braises sous les cendres. L'Ontario français et le projet national canadien-français au lendemain des États généraux (1969-1991) », dans Jean-François Laniel et Joseph Yvon Thériault (dir.), *Retour sur les États généraux du Canada français. Continuités et ruptures d'un projet national* (Québec : Presses de l'Université du Québec, 2016) p. 167-231 ; p. 176.
[8] Bock, p. 179.

Révolution tranquille, le lien qui rattachait la question nationale à la question religieuse, sans dire qu'elle était en passe de se dénouer complètement, paraissait néanmoins compromis[9] ». Bock illustre aussi comment, au Québec comme en Ontario, pendant la crise économique, l'Église se détache des questions nationales afin de se pencher sur l'action sociale[10]. Cependant, comme il l'indique, la présence du clergé ne se dissipe pas complètement des débats sur la nation et son avenir ; c'est surtout le cas en considérant, comme nous l'avons démontré dans le premier chapitre, que certains groupes catholiques prônent la modernisation lors de la Révolution tranquille. Bock explique que « privés de l'armature structurelle que leur avait en partie fournie l'Église, historiquement, les Franco-Ontariens se devaient de réfléchir à l'avenir et de concevoir rapidement des solutions pour combler le gouffre institutionnel au bord duquel, soudain, ils se tenaient[11] ».

Serge Miville explique qu'à partir de ce moment, on prône déjà une certaine « provincialisation identitaire » caractérisée par une redéfinition du « nous » collectif tournée vers un besoin interne[12]. Cependant, Miville est un des historiens qui notent la persistance de la référence canadienne-française au lendemain des années 1960 en Ontario français. De ce fait, les Franco-Ontariens ne se redéfinissent pas en s'opposant complètement à la référence canadienne-française, des sédiments persistent dans cette « nouvelle » identité. Afin de se redéfinir, on se fie surtout aux gouvernements provincial et fédéral pour répondre à ses besoins. Comme l'indique Massicotte, au Québec comme en Ontario, « on réalise progressivement que l'État […] devient le

[9] Bock.
[10] Bock, p. 182.
[11] Bock, p. 189.
[12] Serge Miville, « Le grand « schisme »? La « première mémoire » des États généraux et la presse francophone au Canada », dans Jean-François Laniel et Joseph Yvon Thériault (dir.), *Retour sur les États généraux du Canada français. Continuités et ruptures d'un projet national* (Québec : Presses de l'Université du Québec, 2016) p. 59-84, p. 65.

moyen par excellence d'avancement pour la collectivité, ou encore de la contestation du statu quo[13] ».

Selon Gervais, les États généraux « apportèrent seulement une preuve éloquente » de la fin du Canada français[14]. Bock est d'avis que les États généraux ne sont que « la manifestation la plus éclatante » de cette scission[15]. Arrivé le temps des États généraux, le Québec savait déjà qu'il voulait s'occuper de ses propres problèmes, sans avoir à se soucier des minorités hors province. Comme le démontre l'étude de Gervais, tout au long des États généraux, les minorités francophones sont mises en marge des grandes discussions qui, la plupart, concernent le destin constitutionnel du Québec. Tout au long de l'événement, certains participants et les médias soutiennent que les États généraux du *Canada français* devraient se nommer les États généraux du *Québec*.

Bien que, lors de leur conception en 1961, les États généraux aient été promus comme un événement lors duquel on voulait discuter des différentes manières d'aider les minorités francophones, et par extension comment assurer la continuité du projet canadien-français, un changement de direction en 1966 modifie le discours du congrès. À partir de cette date, on parle surtout d'une redéfinition constitutionnelle et on adopte un nationalisme territorial qui répond au slogan libéral « Maître chez nous » et un néonationalisme québécois qui évoque le Québec en tant qu'État national du Canada français[16]. On parlait d'autonomie politique et territoriale, de la maîtrise des structures politiques et économiques québécoises et de l'importance de l'État. Selon Pierre Savard, cette nouvelle vague nationaliste « affirme résolument que le salut du Québec ne

---

[13] Massicotte, « Réflexions sur les États généraux du Canada français et l'Acadie du Nouveau-Brunswick », p. 94.
[14] Gaétan Gervais, *Des gens de résolution* (Sudbury : Prise de Parole, 2003), cité par Massicotte, p. 94.
[15] Michel Bock, « Se souvenir et oublier : la mémoire du Canada français, hier et aujourd'hui », dans Joseph Yvon Thériault, Anne Gilbert et Linda Cardinal (dir.), *L'espace francophone en milieu minoritaire au Canada : nouveaux enjeux, nouvelles mobilisations* (Québec : Les éditions Fides, 2008), p. 161-204, p. 187.
[16] Gaétan Gervais, « L'Ontario français et les « États généraux du Canada français » (1966-1969) », *Cahiers Charlevoix* 3 (1998) : p. 231-364.

peut s'accomplir en même temps que la sauvegarde des francophones hors Québec[17] ». Gervais est d'avis qu'à la suite des États généraux, les Franco-Ontariens (comme le reste des minorités francophones) sont « expulsés de la maison familiale[18] ». À partir de ce moment, les Québécois ne feront plus référence à leurs « frères » canadiens-français, soutient-il.

Rappelons que la mémoire franco-ontarienne qui présente l'histoire comme étant marquée de luttes et de succès met en scène une communauté fréquemment repoussée à la marge de la société et de l'histoire. Cependant, selon cette mémoire, ce n'est pas une communauté qui s'assoit sur son sort ou qui accepte sa position minoritaire ; c'est une communauté qui agit et se défend. Comme l'indique David Welch, « depuis les débuts de leur histoire, les Franco-Ontariens et Franco-Ontariennes ne se considèrent pas comme des victimes passives, mais comme des acteurs et actrices engagés dans la transformation de leur propre communauté[19] ».

Des concessions à demi-mesure et la résistance

Welch remarque qu'à partir des années 1960, le gouvernement provincial ontarien devient « de plus en plus interventionniste » en apportant d'importants changements en ce qui concerne l'économie et les institutions, notamment en investissant « des millions de dollars dans la transformation du système d'éducation, des services de santé et des services sociaux de la province[20] ». Selon Gervais, cette intervention est surtout en réaction au mouvement souverainiste du Québec. Le mouvement aurait « sensibilis[é] [les gouvernements] à l'iniquité du traitement fait à leur minorité française[21] ». Cependant, alors que le gouvernement fédéral et le gouvernement provincial de l'Ontario établissent des lois afin d'accommoder les minorités

[17] Pierre Savard, « Relations avec le Québec », dans Cornelius J. Jaenen (dir.), *Les Franco-Ontariens* (Ottawa : les Presses de l'Université d'Ottawa, 1993), p. 231-264, p. 247.
[18] Gervais, « Aux origines de l'identité franco-ontarienne », p. 131.
[19] David Welch, « Survivre en se transformant : les pratiques sociales en Ontario français au cours des années 60 et 70 », *Nouvelles pratiques sociales* 9, nº 1 (1996) : p. 151-167, p. 152.
[20] Welch, p. 157.
[21] Gervais, « Aux origines de l'identité franco-ontarienne », p. 144.

francophones, on dirait qu'il y a un astérisque attaché aux lois avec, en petits caractères, « des conditions s'appliquent ». Selon Savard, on dirait « que rien n'est acquis pour la minorité franco-ontarienne », tout doit être précédé par une lutte[22].

En 1963, le gouvernement libéral de Lester B. Pearson établit la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme (Commission BB), aussi appelé la Commission Laurendeau-Dunton. Le mandat d'André Laurendeau et d'Arnold Davidson Dunton était « de suggérer au Parlement les moyens de faire en sorte que le Canada se développât, à l'avenir d'après le principe de l'égalité entre les deux peuples qui l'ont fond[é][23] ». Valérie Lapointe-Gagnon, dans une étude étoffée de la commission BB, soutient que son établissement répondait à « des années d'insatisfaction des francophones » sur plusieurs fronts : leur statut dans la Confédération, le manque de bilinguisme au sein des services fédéraux et leur report aux marges de l'histoire du Canada[24]. Elle ajoute que pour les commissaires, le but était d' « imaginer le Canada idéal », un Canada à la fois inclusif et égal[25]. Deux ans après le début du mandat, la Commission réalise que le Canada vit « la crise majeure de son histoire » due, surtout, au mécontentement du Québec quant à sa place dans la Confédération[26]. Sous l'angle du bilinguisme et du biculturalisme, la commission tentait d'évaluer le « désir du vivre-ensemble » des Canadiens[27]. Ce que les commissaires trouvent est « alarmant » : un groupe de provinces renfermé sur eux-mêmes qui ne se considèrent pas un pays ; « comme si chaque province […] pensait à son propre sort[28] ». Les commissaires devaient trouver un remède afin d'établir un

---

[22] Pierre Savard, « De la difficulté d'être Franco-Ontarien », *Revue du Nouvel-Ontario,* nº 1 (1978) : p. 11-22, p. 17.
[23] Bock, « Se souvenir et oublier : la mémoire du Canada français, hier et aujourd'hui », p. 187.
[24] Valérie Lapointe-Gagnon, *Panser le Canada. Une histoire intellectuelle de la commission Laurendeau-Dunton* (Montréal : Boréal, 2018), p. 9.
[25] Lapointe-Gagnon, p. 8.
[26] Lapointe-Gagnon, p. 10.
[27] Lapointe-Gagnon.
[28] Lapointe-Gagnon, p. 365.

« vouloir-vivre ensemble » national[29]. On parle d'ouverture sur « l'Autre », d'empathie et de compréhension de la situation de chacun des deux groupes linguistiques[30].

Cependant, Bock révèle que la Commission critique la thèse des deux peuples fondateurs – Canadiens français et Canadiens anglais – « sous le prétexte qu'elle était foncièrement antidémocratique[31] ». On parle plutôt de « deux sociétés, l'une "francophone" et l'autre "anglophone"[32] » qui renvoient à la langue des individus plutôt qu'à deux communautés ayant une histoire et une culturelle distinctes. Les suggestions de la Commission apportent l'établissement de la *Loi sur les langues officielles* en 1969 qui reconnaît l'anglais et le français comme langues officielles du Canada. De plus, la loi stipule que tous les documents fédéraux et tous les services du gouvernement fédéral doivent être offerts dans les deux langues officielles. Ceci indique une victoire pour les Franco-Ontariens qui souhaitent préserver leur langue en tant que marqueur de leur identité. Cependant, alors que leur langue devient officielle à travers le pays, les francophones de l'Ontario (et du Canada) perdent leur statut de peuple fondateur et se voient conférer des droits individuels plutôt que collectifs. Selon Danielle Juteau et Lise Séguin-Kimpton, le « postulat individualiste » juxtapose des « individus autonomes et isolés, anglophones, francophones, autochtones ou autres, tous encadrés par un même système étatique[33] ». On n'est plus concerné avec l'épanouissement du groupe, mais bien de l'individu. Dans un sens légal, le francophone de l'Ontario n'appartient pas à la collectivité franco-ontarienne. Il est tout simplement un francophone (linguistiquement parlant) qui habite le

[29] Lapointe-Gagnon, p. 366.
[30] Lapointe-Gagnon révèle que, dans les actions de la Commission BB, il n'y avait aucune considération pour les Autochtones.
[31] Bock, « Se souvenir et oublier : la mémoire du Canada français, hier et aujourd'hui », p. 187.
[32] Bock, p. 189.
[33] Danielle Juteau et Lise Séguin-Kimpton, « La collectivité franco-ontarienne : structuration d'un espace symbolique et politique », dans Cornelius J. Jaenen (dir.), *Les Franco-Ontariens* (Ottawa : les Presses de l'Université d'Ottawa, 1993), p. 265-304, p. 288.

Canada. Deux ans plus tard, le gouvernement Trudeau établit une politique de multiculturalisme qui, d'un côté, favorise l'immigration au Canada, mais d'un autre, forme un discours multiculturel plutôt que biculturel[34]. Sous ce discours, le peuple fondateur franco-ontarien devient des Canadiens « parlant français », une minorité parmi tant d'autres. Ce fait s'ancre dans une période dans laquelle, selon Jimmy Thibault, les Franco-Ontariens tentent de « s'affirmer dans leur spécificité[35] ».

Encore en 1969, après la publication de plusieurs rapports concernant l'éducation en français en Ontario, les lois 140, *Loi sur l'administration des écoles* et 141, *Loi sur les écoles secondaires et conseils scolaires* sont adoptées ce qui apporte l'établissement d'une vingtaine d'écoles secondaires homogènes francophones dans la province ; une victoire de plus pour la communauté franco-ontarienne. Cependant, cette victoire demeure plutôt amère lorsqu'en 1970, la communauté francophone de Sturgeon Falls, malgré la majorité d'étudiants qui parlent français (1200 étudiants francophones sur un total de 1600 étudiants), se voit refuser la conversion d'une école secondaire bilingue en une école francophone[36]. Alors que le gouvernement provincial accordait aux Franco-Ontariens des écoles homogènes, la décision finale était prise par les Conseils scolaires qui représentaient, la plupart du temps, une majorité anglophone.

Dans le cas de Sturgeon Falls, le Conseil scolaire de Nipissing refusait la demande de la communauté francophone sous le prétexte que la construction d'une école anglophone pour accommoder les étudiants anglais était trop dispendieuse. Cette décision cause des boycottages, des manifestations, du piquetage, et le blocage d'accès à l'école de la part des étudiants et des

[34] Bock, « Se souvenir et oublier : la mémoire du Canada français, hier et aujourd'hui », p. 188.
[35] Jimmy Thibeault, « Écrire dans l'ombre de la longue décennie 1970 en Acadie et en Ontario français. La place de la relève littéraire dans le discours critique », *Recherches sociographiques* 61, nº 2-3 (2020) : p. 275-295, p. 275.
[36] Paul-François Sylvestre, *L'Ontario français, quatre siècles d'histoire* (Ottawa : les éditions David, 2019), p. 180.

parents francophones, soutenus par le journal *Le Droit* et plusieurs associations franco-ontariennes, dont l'ACFO. Ce moment de lutte et de ténacité résulte à la conversion de l'école bilingue en l'école secondaire homogène francophone, Franco-cité. À la fin des années 1970, un événement similaire éclate à Penetanguishene, ce qui résulte à l'ouverture, en 1982, de l'école secondaire Le Caron. La même année, l'article 23 de la nouvelle *Charte des droits et libertés* garantit, au niveau provincial, le droit à l'enseignement dans la langue minoritaire. Cet article, cependant, est un accord à demi-mesure. Le droit à l'instruction n'implique pas le droit à la gestion du système scolaire par les francophones. Le dossier doit être porté en Cour d'appel par des parents afin que les Franco-Ontariens soient accordés le droit à la gestion de leurs écoles. En 1986, on adopte la loi 75 qui crée les Conseils scolaires francophones.

Ces concessions teintées de compromis émergent aussi dans d'autres domaines. Bien que le français soit reconnu comme langue officielle en 1969 et que le système d'éducation semble s'ouvrir, avec difficulté, à la communauté francophone, les Franco-Ontariens doivent lutter afin d'être servis en français dans le système judiciaire et dans les services provinciaux de l'Ontario. En 1975, des jeunes du Collège Algonquin lancent le mouvement « *C'est l'temps* ». Le mouvement est une réaction à l'unilinguisme dans la province de l'Ontario. Les jeunes réagissent surtout au fait que les avancées linguistiques promises par le gouvernement provincial se font attendre. En 1971, on parle déjà d'accorder le bilinguisme judiciaire, mais rien ne bouge. Comme l'indique Linda Cardinal, « Le Mouvement *C'est l'temps* est l'expression de l'impatience d'un nombre grandissant de Franco-Ontariens devant la lenteur que met leur gouvernement à remplir les promesses multiples et répétées qu'il a faites aux francophones de l'Ontario[37] ».

[37] Linda Cardinal, « C'est l'temps. Le premier mouvement de revendication pour le droit à des services de justice en français en Ontario, 1975-1977 », Chaire de recherche sur la francophonie et les politiques publiques, 2011, p. 16.

Afin de faire bouger les choses, on prône la « désobéissance civile » sans violence. Par exemple, on refuse de payer des contraventions rédigées en anglais, on refuse de renouveler le permis de conduire ou les plaques d'immatriculation parce que les formulaires sont seulement disponibles en anglais, on refuse d'assister à son procès, car celui-ci est en anglais. Par moment, on encourage aussi les parents à ne pas remplir le certificat de naissance de leur enfant, car le formulaire n'est disponible qu'en anglais. Dans ce sens, on veut que « les francophones puissent naître et mourir en français[38] ». Certains des membres du mouvement, en raison de leur refus, passent une ou plusieurs nuits en prison.

Cependant, le mouvement est plus gros que cela. Selon Cardinal, *C'est l'temps* veut « sensibiliser les gens à la grandeur de la province afin de les inciter à réfléchir à la situation des Franco-Ontariens, à leur culture et à leurs droits[39] ». Le feuilleton distribué par les membres du mouvement indique qu'ils se portent à « la défense et la promotion du fait français en Ontario » et revendiquent « le droit d'exister et de vivre en français[40] ». Cardinal remarque que le mouvement *C'est l'temps* démontre que la question identitaire n'est pas réservée à l'élite franco-ontarienne, comme l'ACFO, « l'identité franco-ontarienne est dorénavant associée à la condition d'un peuple victime de discriminations et d'injustices du fait que ses membres parlent le français[41] ». Selon Donald Dennie, le mouvement *C'est l'temps* « sommait les Franco-Ontariens de passer à l'action dans les domaines de l'industrie et du commerce, du syndicalisme, de la santé, de l'agriculture, des communications, de l'éducation, de la Constitution[42] », cependant, il a dû limiter son action à la sphère juridique où il a connu du succès.

---

[38] Cardinal, p. 7.
[39] Cardinal, p. 16.
[40] Feuilleton *C'est l'temps*, cité par Cardinal, p. 16.
[41] Cardinal, p. 24.
[42] Donald Dennie, « La politique ontarienne et les Franco-Ontariens (1900-1995) », dans Joseph Yvon Thériault (dir.), *Francophonies minoritaires au Canada. L'état des lieux* (Moncton : les Éditions d'Acadie, 1999), p. 361-382, p. 376.

Dans certaines régions, les procès en français débutent à partir de 1978. Cependant, la communauté franco-ontarienne devra attendre 1984 pour l'établissement de la *Loi sur les tribunaux judiciaires* pour que le français et l'anglais soient officiellement reconnus dans le système judiciaire des tribunaux. La communauté franco-ontarienne gagne certains droits, cependant ce gain est fait à compte-goutte et rencontre de la résistance. Par exemple, la loi 8, *Loi de 1986 sur les services en français* qui garantissait les services en français à l'administration provinciale est, selon Dennie, le « couronnement des pressions exercées par de nombreux Franco-Ontariens pour la reconnaissance de leurs droits linguistiques[43] ». Pour la communauté francophone de l'Ontario cette loi sert de « levier » qui favorise sa participation « aux prises de décisions publiques à l'égard de ce qui les concerne[44] » et sert d'ouverture aux professionnels parlant le français[45], mais la loi rencontre de la résistance dans certains milieux anglophones, comme Sault Ste-Marie qui désirait être une ville unilingue anglaise afin de ne pas débourser pour les services en français[46].

La communauté franco-ontarienne doit faire preuve de détermination et de force afin de marquer sa place en Ontario, mais aussi pour défendre ses institutions. À la suite de l'élection du gouvernement conservateur de Mike Harris en 1995, la Commission Sinclair est établie afin de décider le destin du service de la santé en Ontario. Deux ans plus tard, la Commission recommande la fermeture de l'hôpital Montfort, « seul hôpital de langue française dans Ottawa-

[43] Dennie, p. 378.
[44] Bernard Grandmaître, « Le développement de la communauté franco-ontarienne », *Revue du Nouvel-Ontario*, nº 8 (1986) : p. 13-17, p. 15.
[45] Gaétan Gervais, « L'histoire de l'Ontario français (1610-1997) », dans Joseph Yvon Thériault (dir.), *Francophonies minoritaires au Canada. L'état des lieux* (Moncton : les Éditions d'Acadie, 1999), p. 145-162, p. 159.
[46] Cette résolution est rejetée en 1994. « Les dates-clés de la Loi 8 sur les services en français en Ontario », *Radio-Canada*, 14 novembre, 2016. https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/813917/loi8-dates-cles-services-francais-ontario

Carleton et seul hôpital universitaire de langue française en Ontario[47] ». Cette décision cause une levée de boucliers de la part de la communauté franco-ontarienne et du mouvement SOS Montfort dirigé par Gisèle Lalonde. Entre 1997 et 2002, le destin de Montfort est discuté et débattu sur les tribunaux. Pendant ce temps, plusieurs Franco-Ontariens s'embarquent dans un gigantesque mouvement de solidarité en entourant l'hôpital d'une chaîne humaine ou en manifestant pour la survie de leur institution. Selon Bock et Gervais, « les stratèges de Montfort comprennent l'importance de transformer leur combat en question nationale ». Les militants relient le combat pour Montfort au Règlement 17, à la défense de l'école Guigues et à l'épisode des épingles à chapeau[48]. Au final, la Cour divisionnaire de l'Ontario décide de garder Montfort ouvert, car, d'un côté, la fermeture de l'hôpital aurait enfreint sur la *Loi sur les services en français* et, d'un autre, « les institutions sont essentielles à la survie des collectivités culturelles […] elles expriment l'identité du groupe, la présence française en Ontario et au Canada, la réalité française dans la vie publique, et la force de la vitalité de la collectivité […] L'hôpital Montfort est un porte-étendard de la collectivité de la minorité francophone de l'Ontario, un symbole de la force et de la vitalité de cette collectivité[49] ».

Une levée de boucliers de la part de la communauté franco-ontarienne émerge aussi dans le contexte des études supérieures. Depuis 1978, les Franco-Ontariens demandent l'accès à une université francophone ; l'Université Laurentienne et l'Université d'Ottawa étant toute les deux bilingues. Une discussion sérieuse à propos de la construction d'une université francophone en Ontario débute en 2014. Quatre ans plus tard, le gouvernement Ford annonce que la situation

[47] Michel Bock et Gaétan Gervais, *L'Ontario français. Des Pays-d'en-Haut à nos jours* (Ottawa : Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques), p. 227.
[48] Bock et Gervais.
[49] Cité du Jugement Montfort, Cour divisionnaire de l'Ontario, 2001, par Joseph Yvon Thériault, « L'institution en Ontario français », *Mens* 6, nº 1 (2005) : p. 9-27, p. 23.

financière de la province cause l'annulation des plans de la création d'une université de langue française et le transfert du Commissariat aux services en français sous l'ombudsman de l'Ontario. Carol Jolin, président de l'Assemblée de la francophonie de l'Ontario, marque l'annonce comme un « jeudi noir » pour la communauté franco-ontarienne[50]. Après une autre période de lutte démarquant la persévérance de la communauté franco-ontarienne, l'Université de l'Ontario français est établie à Toronto en 2018 et accepte ses premiers étudiants 3 ans plus tard. Cependant, l'autonomie du Commissariat aux affaires francophones n'est jamais rétablie.

Les concessions à demi-mesure et la nécessité de constamment lutter pour leur droit peuvent être attribuées à la minorisation des Franco-Ontariens. Comme le révèle Bock et Gervais, la communauté franco-ontarienne est une minorité dans la province la plus populeuse, ce qui fait en sorte que les Franco-Ontariens « disposent d'un faible pouvoir politique et économique » et ils « sont confrontés au défi de l'assimilation[51] ». De plus, bien que la population francophone de l'Ontario soit la plus populeuse à l'extérieur du Québec, où il y a plus de 600,000 francophones, elle ne représente que 4,7% de la population provinciale[52]. En 1995, Gervais écrivait déjà que la communauté franco-ontarienne combattait l'assimilation « avec l'énergie du désespoir[53] ». La minorisation des Franco-Ontariens est surtout apparente dans un contexte de lutte constitutionnelle entre le gouvernement fédéral et le Québec, un conflit que Savard caractérise en tant que « guerre de géants » au milieu de laquelle les Franco-Ontariens

[50] Mathieu Simard, « Doug Ford élimine le projet de l'Université de l'Ontario français et le Commissariat aux services en français », *Radio-Canada*, 15 novembre, 2018. https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1136084/ford-elimination-universite-ontario-francais-commissariat-services
[51] Bock et Gervais, *L'Ontario français. Des Pays-d'en-Haut à nos jours*, p. 10.
[52] « Profile of the Francophone population in Ontario – 2016 ; Demographics aspects », Government of Ontario, https://www.ontario.ca/page/profile-francophone-population-ontario-2016#:~:text=Francophones%20make%20up%204.7%25%20of,in%20Eastern%20and%20Central%20Ontario, consulté juillet 2023.
[53] Gervais, « Aux origines de l'identité franco-ontarienne », p. 143.

demeurent « invisible[54] ». C'est surtout le cas lors des débats du rapport du lac Meech dans lequel « l'entente célébrait les deux Canadas, le Québec et le Canada anglais » et les minorités francophones étaient « laissées dans l'ombre[55] ».

Selon Paré, ces luttes constitutionnelles entre le Québec et le Canada ont créé un « monde de l'impuissance » dans lequel les Franco-Ontariens ont « un profond sentiment d'exclusion[56] ». Paré est d'avis que l'identité franco-ontarienne se nourrit de cette fragilité. Il dénote un « clignotement idéologique », un discours qui prône l'espoir et le désespoir, la visibilité et l'invisibilité et qui prévoit la fin inévitable de la communauté franco-ontarienne[57]. Nous appréhendons le clignotement idéologique de Paré comme un rappel constant de la part des Franco-Ontariens que leur identité est en voie d'extinction et que la lutte est absolument nécessaire. Dans ce cas, les lieux de mémoire en Ontario français sont essentiels. Ils assurent que les Franco-Ontariens n'oublient pas, d'un côté, que leur communauté était et est toujours en danger de disparaître sous l'assimilation anglophone, et de l'autre, qu'on assure la survie du « NOUS » franco-ontarien à travers la persévérance et la lutte, comme le présente Juteau et Séguin-Kimpton[58]. La légende de Montferrand dans ce cas est un modèle parfait. D'un côté, elle présente le défi des Canadiens français de survivre dans un milieu tourmenté de luttes pour la survivance, et de l'autre, elle illustre Montferrand comme le héros qui a lutté pour cette survivance, comme les Franco-Ontariens l'ont fait et devront continuer de le faire.

---

[54] Savard, « De la difficulté d'être Franco-Ontarien », p. 20-21.
[55] Michel Bock, « De nouveaux gains, de nouveaux défis (1982-1992), » dans Michel Bock et Yves Frenette (dir.), *Résistances, mobilisations et contestations : l'Association canadienne-française de l'Ontario (1910-2006)* (Ottawa : les Presses de l'Université d'Ottawa, 2019), p. 235-306, p. 282.
[56] François Paré, « Les Franco-Ontariens ont-ils droit au discours identitaire », dans Simon Langlois (dir.), *Identité et cultures nationales. L'Amérique française en mutation* (Québec : Les Presses de l'Université Laval, 1995), p. 167-178, p. 175.
[57] Paré, p. 172.
[58] Juteau et Séguin-Kimpton, « La collectivité franco-ontarienne : structuration d'un espace symbolique et politique », p. 265.

Un vide culturel et une petite révolution tranquille

En 1969, le rapport Saint-Denis, qui avait le mandat de « proposer des recommandations pour favoriser le développement de [la] vie artistique et culturelle à court et à long terme » conclut que l'Ontario français souffrait d'une « anémie culturelle[59] ». Bock démontre que selon le Comité Saint-Denis, cette anémie était attribuée à la marginalisation socio-économique des Franco-Ontariens due à leur statut de dominé face au capital anglo-saxon et due à leur minorisation dans la province ; et due à l'incapacité de l'élite traditionnelle à se concentrer sur le développement culturel par manque de ressources ou d'intérêt[60]. Afin de s'assurer « une part active à leur propre développement culturel », le rapport Saint-Denis recommandait à la communauté franco-ontarienne de se donner « une véritable politique culturelle[61] ».

Plusieurs jeunes du Nord de l'Ontario prennent en charge ce « réveil culturel », mais selon des prémisses intellectuelles très différentes de celles du Comité Saint-Denis. Selon Bock, bien que ce mouvement culturel de la contre-culture s'inspirât du mouvement aux États-Unis et au Québec, « la représentation identitaire que véhiculeraient les artistes de la contre-culture devait plutôt refléter ce qu'ils considéraient comme la condition véritable des Franco-Ontariens[62] » ; une condition axée sur la minorisation et l'assimilation dans l'Ontario, l'hybridité identitaire et la double aliénation subie par les Franco-Ontariens. Cette revendication est surtout portée par la Coopérative des artistes du Nouvel Ontario (CANO) qui déplore l'aliénation culturelle aux mains de l'élite française et québécoise ainsi que l'aliénation socio-économique aux mains des capitalistes anglo-saxons. Comme nous le démontrons plus loin, à travers l'art,

[59] Rapport Saint-Denis, cité par Michel Bock, « Une association nouvelle pour une ère nouvelle (1969-1982) », dans Michel Bock et Yves Frenette (dir.), *Résistances, mobilisations et contestations : l'Association canadienne-française de l'Ontario (1910-2006)* (Ottawa : les Presses de l'Université d'Ottawa, 2019), p. 171-234, p. 181.
[60] Rapport Saint-Denis cité par Bock.
[61] Rapport Saint-Denis cité par Bock, p. 182.
[62] Bock, p. 189.

CANO présente le Franco-Ontarien comme un homme nouveau, indiquant ainsi l'éclatement total de la référence canadienne-française en Ontario français.

Ce « réveil culturel » se manifestait surtout à travers le théâtre, la chanson, la poésie, le cinéma et la littérature. Selon François-Olivier Dorais, après le démantèlement institutionnel en Ontario français, plusieurs groupes se donnent la responsabilité de porter l'identité franco-ontarienne. Parmi eux se retrouvent les artistes et les écrivains qui diffusent leurs idées dans leurs œuvres respectives[63]. Selon Gervais, pendant les années 1970, « les jeunes et les artistes ont souvent été les plus militants dans l'affirmation de cette nouvelle identité franco-ontarienne[64] ». René Dionne réfère à la période dans laquelle se manifeste cette construction identitaire à une « petite révolution tranquille » dans laquelle la jeunesse culturelle acquit une « prise de conscience aiguë de la menace que fait peser sur son existence l'assimilation galopante[65] ». François Paré soutient que le développement d'une identité franco-ontarienne lors de ce « réveil » repose surtout « sur une réinterprétation de l'imaginaire » mis de l'avant dans la littérature et sous d'autres formes d'expression symbolique[66]. Selon Juteau et Séguin-Kimpton, ces expressions symboliques sont, entre autres, les festivals, les maisons de publications, le théâtre, l'art, et la littérature[67]. Jules Tessier explique que comme l'histoire, la littérature conscientise « un peuple, pour l'aider à se définir[68] ». Gervais est d'avis que la littérature comme

[63] François-Oliver Dorais, « Gaétan Gervais : un intellectuel franco-ontarien entre ruptures et constantes » dans Jean-François Laniel et Joseph Yvon Thériault (dir.) *Retour sur les États généraux du Canada français : Continuités et ruptures d'un projet national* (Québec : Presses de l'Université du Québec, 2016), p. 109-142, p. 113.
[64] Gervais, « Aux origines de l'identité franco-ontarienne », p. 148.
[65] René Dionne, « La littérature franco-ontarienne. Esquisse historique (1610-1987) », dans Cornelius J. Jaenen (dir.), *Les Franco-Ontariens* (Ottawa : les Presses de l'Université d'Ottawa, 1993), p. 341-390, p. 377.
[66] Paré, « Les Franco-Ontariens ont-ils droit au discours identitaire », p. 174.
[67] Juteau et Séguin-Kimpton, « La collectivité franco-ontarienne : structuration d'un espace symbolique et politique », p. 271.
[68] Jules Tessier, « Les Franco-Ontariens vus à travers leur littérature », dans Simon Langlois (dir.), *Identité et cultures nationales. L'Amérique française en mutation* (Québec : Les Presses de l'Université Laval, 1995), p. 179-204, p. 185.

les autres manifestations culturelles produites lors de ces années comble « le doute des années soixante-dix[69] », un moment où le milieu artistique tente d'établir une identité réellement franco-ontarienne. Pour Juteau et Séguin-Kimpton, l'art est « un moyen de communication avec la collectivité, un outil d'intervention sociale qui actualise les nouvelles dimensions de la réalité franco-ontarienne[70] ». Selon Jimmy Thibault, pour ces jeunes artistes, « le projet est donc clair […] il s'agit de se réinventer en affirmant une parole qui soit bien ancrée dans le présent et qui cherche à définir les paramètres de l'avenir[71] ».

Il est important de noter, comme le fait Gervais, que cette « nouvelle » identité franco-ontarienne, ou du moins l'appellation « Franco-Ontarien » n'était pas adoptée par tous. Gervais soutient que l'affirmation d'une identité purement franco-ontarienne provenait presque strictement du milieu artistique. Il explique que, bien que l'appellation « Franco-Ontarien » ait été assez commune, elle n'était pas « chargé[e] d'une signification identitaire » ou de « nouveaux contenus » ; les gens continuaient de s'appeler des Canadiens français[72]. Gervais postule que le terme franco-ontarien devient chose commune plus tard, par la force de « définisseurs de situation », des intellectuels, des journalistes, des politiciens, etc., qui ont, par la répétition, « réduit à un terme de mépris le mot "canadien-français" ce qui a assuré sa disparition du vocabulaire franco-ontarien[73] ». Cependant, selon Gervais, « "l'identité franco-ontarienne", comme "l'identité québécoise", et malgré les ruptures profondes, ne sera jamais que le prolongement de l'"identité canadienne-française", elle-même le prolongement de l'"identité

[69] Gervais, « Aux origines de l'identité franco-ontarienne », p. 147.
[70] Juteau et Séguin-Kimpton, « La collectivité franco-ontarienne : structuration d'un espace symbolique et politique », p. 274.
[71] Jimmy Thibault, « Écrire dans l'ombre de la longue décennie 1970 en Acadie et en Ontario français. La place de la relève littéraire dans le discours critique », *Recherches sociographiques* 61, nº 2-3 (2020) : p. 275-295, p. 276.
[72] Gervais, « Aux origines de l'identité franco-ontarienne », p. 159.
[73] Gervais.

française"[74] ». Bien que certains groupes artistiques construisent l'identité franco-ontarienne comme une rupture nette et précise avec l'identité canadienne-française, Gervais est d'avis qu'il y a continuité.

L'approche du Comité Saint-Denis diffère ainsi de celle de CANO. CANO est né d'un désir de marquer l'Ontario français d'artistes et d'œuvres proprement « d'ici ». Selon Lucie Hotte, avant les années 1970, les œuvres littéraires et artistiques propagées en Ontario français étaient créées par des artistes reconnus comme « canadien-français »[75]. Les membres de CANO souhaitaient créer des œuvres proprement franco-ontariennes qui illustraient la réalité de la communauté, soit la marginalisation et l'assimilation. Selon Hotte, « le mandat que se donnait CANO était de produire des œuvres qui non seulement témoigneraient de la culture et du vécu franco-ontariens, mais qui serviraient aussi à fonder une communalité, c'est-à-dire un sentiment d'appartenance à un groupe, et, par le fait même, une identité franco-ontarienne[76] ». François Paré va jusqu'à présenter ce mandat comme un « combat identitaire[77] ». Les membres de CANO ne souhaitent pas tisser un fil entre les Franco-Ontariens et les Québécois, ou avec le projet canadien-français en général. Dans leur œuvre, il y a une rupture avec l'identité du passé afin d'établir une conscience purement franco-ontarienne. Selon René Dionne, ces artistes « se veulent […] des animateurs hors pair de milieu et les interprètes par excellence de l'identité franco-ontarienne qui cherche à s'affirmer[78] ».

---

[74] Gervais, p. 168.
[75] Lucie Hotte, « Littérature et conscience identitaire : l'héritage de CANO », dans Andrée Fortin (dir.), *Produire la culture, produire l'identité?* (Québec : Presses de l'Université Laval, 2000), p. 53-68.
[76] Hotte, p. 56.
[77] François Paré, « Repères pour une histoire littéraire de l'Ontario français », dans Jacques Cotnam, Yves Frenette et Agnès Whitfield (dir.), *La francophonie ontarienne : bilan et perspectives de recherche* (Ottawa : Le Nordir, 1995) p. 269-282, cité par Hotte, p. 56.
[78] Dionne, « La littérature franco-ontarienne. Esquisse historique (1610-1987) », p. 378.

Cependant, cette approche oppose celle du Comité Saint-Denis, qui lui aussi prône le développement culturel franco-ontarien. Selon Bock, « le projet de société que proposa le Comité continuait de s'inscrire largement dans la logique du Canada français[79] ». Dans leur discours, on retrouvait la référence aux deux peuples fondateurs et une certaine continuation du Canada français, du moins parmi l'élite franco-ontarienne. En ce qui a trait au développement artistique, le Rapport Saint-Denis était d'avis qu'il ne pouvait exister « de vie artistique française sans la reconnaissance d'une authentique culture française, c'est-à-dire sans la reconnaissance, par la communauté globale (ici Bock ajoute l'Ontario et le Canada), d'une façon d'être et de vivre qui soit pleinement française, inévitablement différente de celle d'un autre groupe culturel[80] ». Bock ajoute que selon le Comité Saint-Denis, et contrairement à CANO, le développement artistique en Ontario français « devait donc servir à souligner et à renforcer la réalité politique fondamentale que représentait la dualité sociétale du pays[81] ».

Jos Montferrand n'apparaît nulle part dans ce « réveil culturel » du Nouvel-Ontario. Il n'y a aucune chanson ou pièce de théâtre qui illustre le personnage. Aucun poème ou roman n'utilise Montferrand comme personnage principal ou secondaire. De plus, il n'y a aucune mention de Jos Montferrand dans la collection *Les vieux m'ont conté* dirigée par le folkloriste Germain Lemieux, ce qui indique son absence dans le milieu folklorique franco-ontarien[82]. L'absence du personnage peut s'expliquer par l'endroit où Montferrand a travaillé et vécu, selon la légende, et par le contexte historique dans lequel se produit ce réveil. Montferrand a passé la majorité de sa vie en tant que travailleur forestier sur les deux rives de la rivière des Outaouais.

---

[79] Michel Bock, « « Jeter les bases d'une "politique franco-ontarienne" » : le Comité franco-ontarien d'enquête culturelle à l'heure des grandes ruptures (1967-1970) », *Cahiers Charlevoix* 9 (2012) : p. 61-106, p. 67.
[80] Rapport Saint-Denis, cité par Bock, p. 83.
[81] Bock.
[82] La collection offre un numéro annuellement de 1973 à 1991. Germain Lemieux, *Les vieux m'ont conté* (Montréal : Éditions Bellarmin).

Comme le montre le chapitre précédent, sa légende était propagée en Outaouais québécois et, comme le montrera ce chapitre et le sixième chapitre, dans l'Est ontarien francophone et anglophone, ainsi que dans la vallée de l'Outaouais. Il est possible que pour ces créateurs du Nord, Jos Montferrand n'ait pas fait partie de leur imaginaire. Dans ce sens, il est probable que Jos Montferrand soit un personnage réservé à l'imagination des Franco-Ontariens de l'Est de l'Ontario et de la vallée de l'Outaouais. Il était absent de la pensée identitaire des jeunes artistes responsables du réveil culturel franco-ontarien, car il ne faisait pas partie de leur conscience collective. En ce qui a trait au contexte historique, la jeunesse du Nouvel-Ontario avait le regard vers l'avenir ; un avenir dans lequel elle souhaitait être reconnue comme peuple qui s'affirmait haut et fort. Comme ce fut le cas pour la Révolution tranquille au Québec, peut-être que cette « petite révolution tranquille » franco-ontarienne désirait se détacher du passé afin de se concentrer sur l'avenir de l'Ontario français. Jos Montferrand appartient aux légendes du passé qui les lient aux Canadiens français et au territoire du Québec, ce n'est pas un personnage uniquement représentatif de l'Ontario français, et donc ne figure pas dans cette mouvance identitaire artistique.

Jos Montferrand dans l'histoire de l'Ontario français

Gervais révèle que, après le milieu artistique, l'intérêt pour la construction identitaire de la francophonie ontarienne émerge dans le milieu universitaire. À partir des années 1970, plusieurs études universitaires s'intéressent à l'identité franco-ontarienne, surtout dans le domaine de l'histoire et de la sociologie. On voit l'établissement de plusieurs institutions de recherche dont le Centre franco-ontarien du folklore à Sudbury, le Centre de recherche en civilisation canadienne-française à l'Université d'Ottawa, et l'Institut franco-ontarien de

Sudbury. On publie aussi le premier numéro de la *Revue du Nouvel-Ontario* qui contient des articles académiques concernant l'Ontario français[83].

En ce qui a trait à l'histoire, Robert Choquette, dans une des premières synthèses historiques de l'Ontario français, dévoile « l'ignorance que le Franco-Ontarien a de lui-même[84] ». Selon Choquette, « l'étude de son histoire aidera cet Ontario francophone à se connaître, condition nécessaire entre toutes pour pouvoir regarder les nouveaux horizons avec sérénité et confiance ». Il ajoute que l'individu qui connaît son histoire devient créateur de son destin[85]. Cette ignorance, selon lui, est le résultat d'un désintérêt « de sa propre histoire […] de ses racines et de son développement collectif[86] ». Selon Jean Lapointe, l'histoire du franco-ontarien « fait ressortir que la conscience d'appartenir à un groupe a toujours été un facteur important de son développement », ce qui illustre l'importance de s'identifier à la communauté et à la collectivité[87]. Afin de combler le vide historique, Choquette opte pour une approche dans laquelle il énumère les luttes qu'ont surmontées les Franco-Ontariens dans leur histoire et dans laquelle il illustre les « grands […] Ontariens français qui ont fait notre histoire[88] ». Selon Choquette, ces Franco-Ontariens « sont grands par la générosité, le courage, la persévérance, la bonhomie, la souffrance, le rire et l'ingéniosité dont ils firent preuve[89] ». Parmi ces grands personnages se retrouve Jos Montferrand.

Choquette et ses contemporains le démarquent spécifiquement par les batailles et les difficultés de l'industrie forestière. Dans une section consacrée à « la guerre des Shiners »,

---

[83] Gervais, « Aux origines de l'identité franco-ontarienne », p. 149.
[84] Robert Choquette, *L'Ontario français, historique* (Montréal, Paris : Éditions études vivantes, 1980), p. 232.
[85] Choquette, p. 233.
[86] Choquette, p. V.
[87] Jean Lapointe, « L'historiographie et la construction de l'identité ontaroise », dans Simon Langlois (dir.), *Identité et cultures nationales. L'Amérique française en mutation* (Québec : Les Presses de l'Université Laval, 1995), p. 153-166, p. 163.
[88] Choquette, *L'Ontario français, historique*, p. V.
[89] Choquette.

Choquette présente Jos Montferrand de la manière dont le fait Sulte : « il était un surhomme, beau, grand, pieux, dévoué, amant, chaleureux, sage, intelligent et gentil, mais selon Choquette, avant tout il est fort. Aucun Irlandais ne lui résiste[90] ». Après l'énumération de certains de ses emplois et l'inclusion de la scène du pont racontée par Benjamin Sulte, Choquette mentionne rapidement qu'il s'est battu contre les sept frères MacDonald. Choquette termine en affirmant que Montferrand était comme « le David qui abat le Goliath irlandais sur l'Outaouais entre 1829 et 1840[91] ». Le Montferrand de Choquette est un lutteur tenace, comme le peuple qu'il viendra à représenter. Dans la presse anglophone, Choquette le présente comme le « 19th century Rambo[92] », ce militaire hypermasculin qui défait de nombreux ennemis à la fois.

L'absence d'une dimension religieuse dans la représentation qu'en fait Choquette est curieuse, alors que c'était pourtant un élément important de ses études en général[93]. La seule allusion au religieux est le fait que Montferrand était « pieux » et « dévoué ». De plus, dans l'ajout de l'extrait de la scène du pont écrite par Sulte, Choquette utilise des points de suspension entre parenthèses afin d'alléger le texte. Parmi les passages supprimés, Choquette omet le moment où « Montferrand avait invoqué la Sainte-Vierge et fait le signe de la croix » avant de s'engager dans la bataille[94]. Choquette omet aussi le fait que Montferrand épargne un *Shiner* passé derrière lorsque ce dernier fait le signe de la croix. Est-ce possible que l'aspect religieux de Montferrand ne réponde pas au besoin identitaire franco-ontarien dans les années 1980? Après tout, on est sorti de l'Église-nation. Il semble qu'au moment d'écrire, on est plus préoccupé par

---

[90] Choquette, p. 71.
[91] Choquette.
[92] Robert Choquette, « A l'école. Ottawa francophones have come far in their quest for rights to education », *The Ottawa Citizen*, septembre 1995, p. A9.
[93] Une note biographique de Robert Choquette par le CRCCF démontre que l'ancien professeur de l'Université d'Ottawa donnait des cours de sciences de la religion et de l'histoire religieuse. De plus, la majorité de ses publications s'intéresse à l'Église catholique et la religion en Ontario français. https://arts.uottawa.ca/crccf/fonds/P166.
[94] Benjamin Sulte, *Histoire de Montferrand, l'athlète canadien* (Montréal: Camyré et Braseau, 1884), p. 28.

le souvenir de la lutte et de la survivance française en Ontario que de la religion catholique. Le lieu de mémoire nous rappelle le rôle protecteur de Jos Montferrand à travers sa bataille contre l'oppresseur.

La même année, Gaétan Vallières publie *L'Ontario français par les documents*. Comme Choquette, il insère Montferrand dans la bagarre contre l'Irlandais dans le contexte de l'industrie forestière. Présentant les Canadiens français comme les travailleurs qui devaient sécurisés leur emploi « au prix de luttes acharnées et violentes », il soutient, en ce qui a trait au personnage, « dans les chantiers, sur les radeaux ou dans les rues de Bytown, rixes éclatent, hissant dans la légende les faits et gestes de Jos Montferrand[95] ». Vallières inclut ensuite un extrait du livre de Benjamin Sulte dans lequel l'auteur énumère les emplois de Montferrand et où le personnage défend les gages de travailleurs canadiens-français contre cinq hommes qui tentent de les lui voler[96]. Dans la collection *Les Franco-Ontariens* publiée en 1993, Gaétan Gervais, qui écrit une courte histoire de l'Ontario français, présente la guerre des *Shiners* et explique que « ces épisodes ont donné naissance à la légende de Jos Montferrand, l'homme fort qui défendit les Canadiens (français)[97] ». Sa seule et courte mention du personnage rejoint la pratique des historiens précédents d'insérer Montferrand dans la lutte contre les Irlandais, spécifiquement dans la guerre des *Shiners*, au lieu de l'inclure dans le contexte général de l'industrie forestière comme le font les acteurs du milieu outaouais.

En ce qui a trait à l'enseignement de l'histoire dans les écoles primaires et secondaires ontariennes, il faut attendre les années 1980 avant la parution de manuels scolaires consacrés à l'histoire de l'Ontario français. Juteau et Séguin-Kimpton dévoilent que cette « carence du

---

[95] Gaetan Vallières, *L'Ontario français par les documents* (Montréal, Paris : Éditions Études Vivantes, 1980), p. 61.
[96] Vallières, p. 64-65.
[97] Gaétan Gervais, « L'Ontario français (1821-1910) », dans Cornelius J. Jaenen (dir.), *Les Franco-Ontariens* (Ottawa : les Presses de l'Université d'Ottawa, 1993), p. 49-126, p. 55.

matériel pédagogique adapté au milieu franco-ontarien sera en partie comblée par le travail du Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques[98] ». Deux des guides pédagogiques les plus utilisés lors de ces années sont *À la recherche d'une identité franco-ontarienne* et *Explorations et enracinements français en Ontario (1610-1978)*. Dans le premier, qui compile des documents originaux se rapportant à des thèmes spécifiques que les enseignants peuvent ensuite utiliser dans leur salle de cours, il n'y a aucune mention de Jos Montferrand[99]. Le deuxième document présente de très courts paragraphes historiques attachés à des références qui encouragent l'enseignant ou l'étudiant à continuer leur recherche au-delà du guide pédagogique. Vallières, qui contribue à l'écriture de ce guide avec l'aide de Jacques Grimard, inclut Jos Montferrand dans le contexte de la guerre des *Shiners* et indique, dans la page de référence qui s'y attache que « cette période donne lieu aux faits et gestes d'un héros devenu légendaire, Jos Montferrand ». Par la suite, Vallières invite le lecteur à consulter le livre de Benjamin Sulte ou l'article de Jacques Gouin publié dans *Asticou*[100].

Alors que les guides pédagogiques québécois insèrent Montferrand dans le contexte général de l'industrie forestière en Outaouais, un des premiers guides franco-ontariens opte pour une représentation axée spécifiquement sur le conflit. La manière dont ces auteurs commémorent Jos Montferrand démontre le processus sélectif de la mémoire. À travers leurs œuvres, ils établissent un lieu de mémoire propre au contexte des Franco-Ontariens. On souhaite ancrer dans la mémoire la lutte d'un peuple tenace qui a dû se battre pour sa survie en tant que minorité. Jos Montferrand ressort comme un pilier de cette lutte et comme le protecteur de cette minorité qui

---

[98] Juteau et Séguin-Kimpton, « La collectivité franco-ontarienne : structuration d'un espace symbolique et politique », p. 277.
[99] Bernard Clavel, Maurice Grenier, Michel L'Ecuyer et Gérald Samson, *À la recherche d'une identité franco-ontarienne* (Toronto : Éditions Champlain, 1984).
[100] Gaétan Vallières et Jacques Grimard, *Explorations et enracinements français en Ontario, 1610-1978* (Toronto : ministère de l'Éducation, 1980), p. 83.

souhaite résister à l'assimilation afin de survivre dans la durée. Jos Montferrand, bien qu'il soit le bûcheron hors pair, est avant tout le batailleur et le défenseur du « petit » peuple. De plus, il est possible d'appréhender dans les luttes exposées par les historiens une certaine persistance de la référence canadienne-française dans la conceptualisation identitaire franco-ontarienne. Montferrand, par ses bagarres, défend le projet canadien-français, l'aspect religieux en moins. Il représente une mémoire de survivance de la réalité francophone qui était présente dans la référence canadienne-française ; une mémoire qui se poursuit malgré « l'éclatement » de la nation canadienne-française. De plus, ces Franco-Ontariens partagent la même utopie que leurs prédécesseurs. Une utopie de reconquête contre une pression externe, dans ce cas l'assimilation. Jos Montferrand n'est pas spécifiquement ou uniquement le défenseur des Franco-Ontariens. Il est le protecteur des Canadiens français.

Les mentions de Jos Montferrand avant les années 1990 sont rares. Nous avons conclu que son absence s'explique par la raison d'être de la « petite Révolution tranquille » de l'Ontario français. Alors que cette prise de conscience était concrétisée par le milieu artistique, dans lequel Jos Montferrand est absent, le personnage est évoqué dans les premières synthèses historiques de l'Ontario français et dans un guide pédagogique. La représentation de Montferrand dans ces documents est celle du lutteur et du protecteur des Canadiens français dans les chantiers sur les deux rives de la rivière des Outaouais. En même temps, Montferrand, dans son rôle de protecteur, s'assure de la survivance de la réalité canadienne-française dans la durée. Cette représentation du personnage est celle qui sera propagée à la fin des années 1990. Alors que Jos Montferrand est mis sur la place publique dans les années 1960 et encore au début des années 1990, sa représentation en tant que protecteur de la francophonie ontarienne ne sera qu'établie

avec l'implication de Yves Saint-Denis et de son fils Félix, au sein de la Fédération de la jeunesse franco-ontarienne (FESFO).

Jos Montferrand sur la place publique

Pendant que les organisateurs du Festival des Raftsmen de Hull s'appropriaient Jos Montferrand pour en faire un symbole de leurs festivités et des travailleurs de l'industrie forestière de l'Outaouais, sur la rive ontarienne, l'échevin Charles Saint-Germain s'intéressait au personnage avec une vision touristique et marchande. Selon nos recherches, Saint-Germain, échevin du quartier St-Georges pendant les années 1960, est une des seules personnes qui montrent un intérêt pour la reconnaissance de Jos Montferrand dans la ville d'Ottawa. En tant que président du Comité municipal de la récréation et des parcs ainsi que président du conseil du tourisme de la vallée du Bas-Outaouais, Saint-Germain voyageait souvent en recherche de moyen d'augmenter le tourisme dans la ville d'Ottawa.

L'idée d'utiliser Jos Montferrand comme élément touristique lui vient après un voyage aux États-Unis en 1958, lors duquel il visite la géante statue du bûcheron légendaire américain Paul Bunyan au Minnesota. Selon lui, la ville d'Ottawa devait construire une statue de Jos Montferrand afin « d'imiter les Américains en matière de tourisme[101] ». Saint-Germain montre toujours un désir de rendre Montferrand publique en 1963 après que la CCN annonce la démolition de l'hôtel Le Castor sur la promenade Sussex afin d'établir un mile historique. Il soutient que Le Castor a une valeur historique en tant que taverne que Jos Montferrand a côtoyée et dans laquelle il a laissé la marque de sa botte « pour signifier au garçon de table qu'il désirait

[101] Jean-Charles Daoust, « Heureux d'être de retour de deux voyages d'études », *Le Droit*, octobre 1958, p.18.

une autre bière ». Saint-Germain était d'avis qu'un monument à Jos Montferrand pourrait être attaché à l'hôtel Le Castor afin d'indiquer sa présence dans la ville d'Ottawa[102].

Lors du débat à propos du destin de l'hôtel, Saint-Germain propose Jos Montferrand comme symbole du centenaire de la Confédération[103]. La proposition est officialisée trois ans plus tard. Saint-Germain, avec l'aide de l'échevin Maurice Egan, propose Montferrand en tant que « personnage représentatif de l'industrie du bois, la première importante industrie à s'établir dans la région ». De plus, selon Egan, la présence de Montferrand comblerait un manque de légendes « non seulement dans la région, mais bien dans tout le pays[104] ». Saint-Germain, comme le font les acteurs de l'Outaouais québécois, réfère au personnage en tant que représentant de l'industrie forestière. Il réfère aussi aux emplois de Montferrand dans la région et au fait qu'il était « défenseur des siens et redresseur des torts[105] ».

Afin de mettre l'accent sur les traits physiques du personnage, souvent en lien avec la force et la stature dans le cadre de l'industrie forestière, Saint-Germain s'attarde sur la grandeur de Montferrand. À un moment, il est un homme de « 6 pieds et 4 pouces[106] », ailleurs il mesure « 7 pieds et 2 pouces[107] ». Dans le cadre du carnaval d'hiver d'Ottawa, Saint-Germain se met à la recherche d'un homme de « sept pieds » pour personnifier Jos Montferrand[108]. Saint-Germain, mais aussi l'accent sur sa grandeur lorsqu'il propose une statue du personnage. Initialement, Saint-Germain souhaite avoir une sculpture en bois de « 75 pieds » installée dans le Marché

---

[102] Marcel Desjardins, « Monument à la mémoire de Jos Montferrand, promenade Sussex? », *Le Droit*, août 1963, p. 11.
[103] Marcel Desjardins, « L'historique hôtel Castor perpétuera la mémoire du fabuleux Jos Montferrand », *Le Droit*, août 1963, p. 3.
[104] « Jos Montferrand deviendra-t-il symbole du Centenaire à Ottawa », *Le Droit*, décembre 1966.
[105] Marcel Desjardins, « L'historique hôtel Castor perpétuera la mémoire du fabuleux Jos Montferrand », *Le Droit*, août 1963, p. 3.
[106] « St-Germain veut un monument à Montferrand sur la Place du Marché », *Le Droit*, octobre 1964, p. 3.
[107] « Ottawa a espoir d'ouvrir un kiosque à l'Expo 67 », *Le Droit*, novembre 1965, p. 4.
[108] Marcel Desjardins, « D'une rive à l'autre », *Le Droit*, juillet 1966, p. 2.

By[109]. Lorsque sa demande est refusée, il se contente pour une statue en bois de « 20 pieds »[110]. Finalement, on accepte l'installation d'une statue en plastique de Jos Montferrand d'une hauteur de 18 pieds[111].

Il importe de souligner que c'est surtout le tourisme qui interpelle Saint-Germain. Dans sa pratique du tourisme mémoriel, il souhaite illustrer un personnage qui sera accueillant pour tous. Bien qu'il mentionne, quoique rarement, que Montferrand était défenseur des siens, l'accent n'est pas sur la bataille et la tension. L'industrie forestière unit les deux côtés de la rivière des Outaouais alors que le conflit ethnique les sépare. De plus, Saint-Germain devait connaître les revendications franco-ontariennes qui témoignaient de tensions en Ontario. Son but, dans ce sens, était rassembleur. Son Jos Montferrand n'était pas le lutteur qui représente la division, mais bien le travailleur qui illustre le développement collectif des travailleurs forestiers.

Les discours axés sur la lutte et la protection des siens proviennent du journal *Le Droit*, et non de Charles Saint-Germain. Selon les auteurs du *Droit*, Montferrand « a joué un rôle prépondérant dans le conflit économique et racial qui se déclara entre les Irlandais, ou "Shiners", et les draveurs d'Ottawa, vers 1830[112] ». Lors de cette période, « Montferrand, qui jouissait d'une force herculéenne […] a su défendre ses confrères physiquement moins doués […][113] ». Le personnage « fait figure de légende dans les milieux canadiens-français à cause de ses bagarres légendaires contre les éléments irlandais et anglais[114] ». Il était « le redresseur de torts, le défenseur de la minorité canadienne-française d'Ottawa, au début du siècle[115] ». Alors qu'on décrit le personnage parfois en tant que « bûcheron », ou on illustre son exploit dans lequel il a

[109] Marcel Desjardins, « D'une rive à l'autre », *Le Droit*, mai 1965, p. 2.
[110] « Une statue de Jos Montferrand, Place du Marché », *Le Droit*, avril 1966, p. 2.
[111] « Jos Montferrand sera au marché By », *Le Droit*, août 1966, p. 4.
[112] « St-Germain veut un monument à Montferrand sur la Place du Marché », *Le Droit*, octobre 1964, p. 3.
[113] « St-Germain veut un monument à Montferrand sur la Place du Marché », *Le Droit*, octobre 1964, p. 3.
[114] « Ottawa a espoir d'ouvrir un kiosque à l'Expo 67 », *Le Droit*, novembre 1965, p. 4.
[115] « Une statue de Jos Montferrand, Place du Marché », *Le Droit*, avril 1966, p. 2.

étampé son talon sur le plafond d'une taverne, *Le Droit* s'attarde sur sa représentation en tant que protecteur des Canadiens français et son implication dans les luttes attachées à l'industrie forestière, ce qui s'accorde avec la manière dont les Franco-Ontariens se représentent à eux-mêmes.

Tout comme le désir d'utiliser Jos Montferrand comme attrait touristique dans le Marché By, l'espoir de le voir comme symbole des festivités du centenaire est d'une courte durée. En ce qui a trait à la statue, avant que la motion soit complètement rejetée, un compromis est atteint : la statue de Jos Montferrand devait être installée, dos à dos, à une statue du Colonel By. Marcel Desjardins clarifie qu'« il ne faudrait pas évidemment formaliser du fait que les deux hommes se tournent le dos[116] ». Ils représentent, tous les deux à leur manière, le développement de la ville. De plus, d'un point de vue touristique, le rapprochement des deux statues évoque un aspect de fraternité. Alors que Saint-Germain ne met pas l'accent sur l'élément violent de Montferrand, les légendes anglophones de la vallée de l'Outaouais et les journaux anglophones de la région présentaient cet aspect du personnage. Il est possible que la présence de By ait atténué cette image négative du héros des francophones, rendant le tout plus accueillant aux touristes et aux habitants de la ville et des alentours.

En ce qui concerne le symbole du centenaire de la Confédération, le Comité du symbole d'Ottawa pour le centenaire conclut que le Colonel By et le gouverneur Dalhousie seront les symboles officiels. L'historien Lucien Brault, qui siège sur le comité, soutient que Jos Montferrand fut éliminé, car « nous croyions que de tels hommes, fort physiquement seulement, n'étaient pas dignes de représenter la capitale d'un pays ». Il est possible que le commentaire de Brault soit le résultat de l'approche de Saint-Germain qui met surtout l'accent sur la grandeur et

[116] Marcel Desjardins, « D'une rive à l'autre », *Le Droit*, octobre 1965, p. 5.

la force de son personnage. De plus, selon Brault, « Montferrand, un Montréalais, n'a que passé à Bytown et il n'a rien fait, à ma connaissance, pour l'avancement de la ville[117] ». Ceci contraste avec la manière dont Montferrand est représenté en Outaouais québécois. Brault ajoute qu'« après un long examen de l'histoire de l'Ottawa, il m'a été impossible de trouver logiquement un Canadien français qui s'était réellement remarqué à titre d'Ottavien[118] ». Pourtant, une décennie plus tôt, Brault écrivait des articles pour *Le Droit* dans lesquels il indiquait la contribution de Jos Montferrand, un Canadien français, sur les deux rives de la rivière des Outaouais[119]. Dans l'éditorial du même numéro, on indique, à propos de Jos Montferrand que, « avec l'historien Lucien Brault […], nous sommes d'avis que […] l'élément francophone a autre chose à offrir qu'un fier-à-bras. Une force herculéenne, même si elle fut un record physique merveilleux, cadre mal les circonstances, si ce n'est une satire pour mettre en relief l'opprimé en face de l'oppresseur[120] ». Ici, le comité ne met que l'accent sur les éléments de force et de bataille attachés à Jos Montferrand. La manière dont le comité représente Montferrand démontre la pratique du tourisme de la mémoire, surtout pour un événement qui commémore et glorifie le Canada. L'image du batailleur contre un oppresseur anglophone ne s'accorde pas avec la vision pancanadienne axée sur l'harmonie des peuples.

La presse anglophone présente Jos Montferrand dans le contexte de l'érection de la statue et du symbole du centenaire d'une manière différente. De plus, ces articles en montrent davantage à propos de la manière dont Saint-Germain percevait ce héros. En premier lieu, la presse anglophone a une manière caricaturale de décrire Jos Montferrand ; un thème qui

---

[117] Lucien Brault, « Montferrand et Pine ou Dalhousie et By », *Le Droit*, décembre 1966, p. 2.
[118] Lucien Brault, « Montferrand et Pine ou Dalhousie et By », *Le Droit*, décembre 1966, p. 2.
[119] Lucien Brault, « Une bataille de Montferrand à Bytown », *Le Droit*, mai 1954, p. 20; Lucien Brault, « Encore sur Jos Montferrand », *Le Droit*, mai 1954, p. 20; Lucien Brault, « Exploits de Joseph Montferrand », *Le Droit*, février 1956, p. 5; Lucien Brault, « Le célèbre Jos Montferrand », *Le Droit*, février 1956, p. 3.
[120] « Éditorial. Un symbole…», *Le Droit*, décembre 1966, p. 1.

reviendra dans un prochain chapitre. Montferrand avait un « bone-crushing handshake, [il] crack [his] head on door sills and can clobber all comers in a street fight[121] ». Le Marché By où Saint-Germain voulait installer la statue en mémoire de Jos Montferrand est l'endroit où le personnage « bloodied so many noses[122] ». Montferrand était « Ottawa's brawling but gentle giant[123] ». Ailleurs, il est une « figure from semi-fictional annals of the lumber crews[124] ». Cette manière de représenter Montferrand cause un conflit entre Saint-Germain et Egan. Ce dernier évoque « Big Joe Mufferaw », le géant bûcheron accompagné d'immenses animaux de compagnie, popularisée par Bernie Bedore, comme candidat du centenaire. En premier lieu, Saint-Germain blâme Egan d'avoir volé son idée, et deuxièmement il indique que Mufferaw est « a clown and a buffoon[125] » qui provient de « foolish, comic tales that never existed, and never could » qui avait comme but de « debase the stature of Montferrand[126] ». Ailleurs, Saint-Germain caractérise Mufferaw de « misnomer » et de « fake figure […] designed to make a laughingstock of a hero[127] ». Pourtant, Bedore et Saint-Germain étaient en contact. Bedore souhaitait montrer son soutien pour l'érection d'une statue du personnage et pour sa reconnaissance comme symbole du centenaire du Canada[128].

À plusieurs reprises, Saint-Germain doit défendre l'existence de l'homme : « Joe Mufferaw's real name was Joseph Montferrand […] the toughest logger of them all […] his battle cry was : 'No man on the Ottawa can stand up to Joe Montferrand'[129] ». La manière dont

[121] Jack Danylchuck, « Jolly Giant, Joe Montferrant's Match Sought », *The Ottawa Journal*, janvier 1966, p. 3.
[122] Jack Danylchuck, « Jolly Giant, Joe Montferrant's Match Sought », *The Ottawa Journal*, janvier 1966, p. 3.
[123] « Joe Montferrand makes the grade », *The Ottawa Journal*, septembre 1966, p. 30.
[124] « Centennial Symbol. Jacl and Joe Get Heave-Ho », *The Ottawa Journal*, décembre, 1966, p. 32.
[125] « Joe returns in peace », *The Ottawa Citizen*, novembre 1966, p. 3.
[126] « Aldermen still play Centennial name game », *The Ottawa Citizen*, novembre 1966, p. 31.
[127] « Clash over 'Montferrand' – You stole my idea St. Germain tells Egan », *The Ottawa Journal*, novembre 1966, p. 19.
[128] Lettre de Charles Saint-Germain à Bernie Bedore, décembre 1966. Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.
[129] Dave Brown, « Below the Hill », *The Ottawa Journal*, juin 1966, p. 4.

Saint-Germain présentait Montferrand était bien différente du Big Joe Mufferaw de Bedore. Le personnage de Saint-Germain ressort comme un genre de Robin des bois. Il est vrai qu'il était un batailleur, mais il se battait afin d'accumuler de l'argent pour ensuite le donner au défavorisé[130]. Il était le « hero of the meek » qui, selon Saint-Germain, « became involved in scraps to defend the weak[131] ». Ailleurs, il précise que Montferrand était « a very charitable individual and most of his fights were on behalf of the little man[132] ». Bien que Saint-Germain défende le personnage et brosse un portrait positif de l'homme, ses intentions sont claires. Selon lui, le Marché By « is deprecating » et la statue de Montferrand servirait d'attrait touristique qui augmenterait le nombre d'acheteurs dans le marché[133]. Simplement dit, Jos Montferrand est « a potential moneymaker[134] ». Comme l'histoire le montre, il n'y a pas de statue en honneur de Jos Montferrand dans le Marché By, et il n'a pas été choisi comme symbole du centenaire de la Confédération canadienne. Il faut attendre environ 30 ans avant que Jos Montferrand apparaisse sur la place publique, et malgré sa présence, elle demeure cachée dans une allée peu fréquentée.

Au début des années 1990, le fondateur des magasins Tigre géant, Gordon Reid, demande au muraliste Pierre Hardy de peindre une murale en honneur des Franco-Ontariens afin de les remercier pour leur soutien depuis l'ouverture du magasin en 1961[135]. L'intention était de peindre la murale dans l'allée entre le premier magasin Tigre Géant et l'ancien bureau du journal *Le Droit*. Cette allée est située sur la rue George dans le Marché By. Certains journalistes critiquent son emplacement. Selon Denis Gratton du *Droit,* la murale « est un bel hommage,

---

[130] « Jos Montferrand makes the grade », *The Ottawa Journal*, septembre 1966, p. 30.
[131] « Statue to lumberjack proposed for market », *The Ottawa Citizen,* avril 1965, p. 3.
[132] « Jack Pine has rival in Big Joe », *The Ottawa Citizen,* septembre 1966, p. 57.
[133] « Statue to lumberjack proposed for market », *The Ottawa Citizen*, avril 1965, p. 3.
[134] Dave Brown, « Below the Hill », *The Ottawa Journal*, avril 1967, p. 17.
[135] Carl Martin, « Murale de 25,000$ à l'orée du marché By. Un négociant rend hommage aux francophones », *Le Droit*, août 1992, p. 9.

mais son emplacement est une insulte », car la murale est « invisible[136] ». Paul-François Sylvestre est d'avis que l'allée est « un cul-de-sac triste et sale d'Ottawa[137] ». Pierre Hardy explique que l'allée était un emplacement naturel qui offre une immersion complète[138]. L'assistante de Reid, Suzanne Fraser, explique que l'intention était de se « débarrasser des indésirables qui se réunissaient quotidiennement dans la ruelle ». Par indésirables, Fraser fait allusion aux « toutes sortes de personnes comme les drogués[139] ».

Hardy complète la murale « hommage aux Franco-Ontariens » en 1992. Selon l'artiste, le but était de créer « un sentiment d'appartenance, enrichir notre communauté, notre histoire, notre héritage et notre avenir[140] ». L'œuvre illustre plusieurs événements et personnages importants dans l'histoire de l'Ontario français. Le public peut y retrouver entre autres une peinture de la première copie du journal *Le Droit*, la légende de la chasse-galerie, un portrait du folkloriste Germain Lemieux, les gardiennes de l'école Guigues, et Jos Montferrand. Montferrand, posé sur un billot de bois qui traverse l'allée d'un bout à l'autre, relit les deux murales. Il est vêtu en tenue de cageux et tient une longue perche de draveur. Hardy représente le grand Jos comme suit : « he's big, muscular, smiling, buffalo check and traditional lopal/belt, armed with a log pick, holding his balance and stance on a pitoune, ready to jump into action[141] ». L'artiste illustre l'emploi de Montferrand et son rôle dans l'industrie forestière sans faire allusion à son côté bagarreur pourtant inclus dans la

Figure 9 - Jos Montferrand dans "hommage aux Franco-ontariens"

[136] Denis Gratton, « La murale invisible », *Le Droit*, septembre 2017, p. 8.
[137] Paul-François Sylvestre, « Le secret bien gardé d'un hommage franco-ontarien », *L'Express*, août 2018.
[138] Pierre Hardy, correspondance courriel avec l'auteur, octobre 2020.
[139] Martin, « Murale de 25,000$ à l'orée du marché By. Un négociant rend hommage aux francophones », *Le Droit*, août 1992, p. 9.
[140] Gratton, « La murale invisible », *Le Droit*, septembre 2017, p. 8.
[141] Hardy, correspondance courriel avec l'auteur, octobre 2020.

plupart des représentations franco-ontariennes. Hardy ajoute qu'il a « portrayed Jos as a Raftman in the spirit of the hard-working French-Canadian community[142] ».

Cependant, il est d'avis que le personnage représente bien plus que l'industrie. Montferrand est le « inspiring symbolic of the French Canadians resilience, joy of life and stamina[143] ». Sa première rencontre avec le personnage est survenue lors de soirées dans les bars du côté de Hull. Jos Montferrand venait à l'esprit lorsqu'on parlait des « street fights between the Anglos and the Francos » et à propos « des meetings halfway on the Chaudière Bridge where Jos in spirit or in person would take on the enemy from across the river[144] ». Alors que la représentation de Hardy ne fait pas allusion à la bagarre, sa connaissance de Montferrand, en tant que Franco-Ontarien, provient d'histoires de batailles ethniques. C'est un peu l'image que les historiens franco-ontariens des années 1980 mettent de l'avant. Montferrand est fréquemment associé à la guerre ethnique et économique de Bytown au XIXe siècle. Ce n'est pas surprenant que cette représentation « historique » marque la connaissance d'un Franco-Ontarien comme Pierre Hardy qui fut témoin des bagarres entre les anglophones et les francophones à Hull. Christian Quesnel raconte la même chose de son côté. Il se rappelait Montferrand lorsqu'il fréquentait les bars de Hull et la bagarre éclatait entre les francophones et les anglophones de l'Ontario[145]. Le contraste entre la représentation physique de Montferrand et la manière dont Hardy le décrit est important. Dans la conceptualisation d'une murale ouverte au public, une illustration de Montferrand qui lance un Irlandais est fort moins consensuelle que l'image d'un draveur en action. En rendant hommage aux Franco-Ontariens, Reid voulait aussi certainement paraître accueillant pour tous ses clients.

---

[142] Hardy, correspondance courriel avec l'auteur, octobre 2020.
[143] Hardy, correspondance courriel avec l'auteur, octobre 2020.
[144] Hardy, correspondance courriel avec l'auteur, octobre 2020.
[145] Christian Quesnel, entrevue avec l'auteur, 4 novembre 2020.

Bien que la murale rendant hommage aux Franco-Ontariens soit bien cachée, elle est accessible. Ce n'est pas le cas pour la plaque qui rend hommage à Jos Montferrand. Installée dans l'église Saint-Brigid, désormais le Saint Brigid's Centre for the Arts à Ottawa, la plaque de Jos Montferrand demeure inaccessible à moins qu'il y ait un événement offert par le centre[146]. Dans les années 2000, la Fondation du patrimoine ontarien demande à l'historien Yves Frenette d'énumérer certains noms ou événements qui mériteraient une plaque commémorative. Après que Frenette eut soumis une liste d'une cinquantaine de plaques potentielles, la Fondation en choisit dix. Parmi celles-ci s'en trouvait une consacrée à Jos Montferrand[147]. En 2009, la Fiducie du patrimoine ontarien décide de rendre hommage à Jos Montferrand en érigeant une plaque en son nom. Initialement, elle devait être installée à l'entrée du pont des Chaudières du côté ontarien, près de la passerelle du Sentier transcanadien. Selon Madison Hamilton de la Fiducie du patrimoine ontarien, on a changé d'avis à la suite de problèmes avec le contrat de propriété[148]. Malgré les demandes de Michel Prévost, la plaque demeure, à ce jour, quasi inaccessible dans Saint-Brigid's[149].

La plaque est dévoilée lors de la Semaine du patrimoine sous le thème « Typiquement ontarien », ce qui est intéressant, car Jos Montferrand n'était pas Ontarien. Ceci n'empêche pas Frenette d'inclure Montferrand dans sa liste de sujets *franco-ontariens*. Dans l'écriture des plaques, Frenette soutient qu'il avait trois objectifs en tête. Nous notons spécifiquement le premier : « rendre compte de la richesse et de la complexité du passé franco-ontarien[150] ».

---

[146] Nous avons tenté d'entrer dans le centre durant le jour à plusieurs reprises. De plus, nos courriels au centre afin d'avoir accès pour voir la plaque demeure non répondus.
[147] Yves Frenette, « Mémoire et histoire dans les communautés francophones minoritaires : réflexions d'un praticien », *Minorités linguistiques et société / Linguistic Minorities and Society*, nº 21 (2023) : p. 1-18, p. 9.
[148] Madison Hamilton, correspondance courriel avec l'auteur, février 2020.
[149] Michel Prévost, correspondance courriel avec l'auteur, décembre 2020.
[150] Frenette, « Mémoire et histoire dans les communautés francophones minoritaires : réflexions d'un praticien », p. 9.

Comme nous allons le démontrer plus loin, Yves et Félix Saint-Denis, qui sont responsables de la représentation de Jos Montferrand la plus répandue sur la place publique franco-ontarienne, associent la lutte franco-ontarienne à un projet canadien-français ; Montferrand, comme les Saint-Denis d'ailleurs, est le défenseur de la francophonie en général, et de la francophonie franco-ontarienne plus spécifiquement. Un élément, comme l'indique Frenette, qui est riche et complexe.

L'illustration qu'en fait Frenette montre un penchant similaire. En général, la plaque elle-même offre une description assez complète du personnage. Il était « fils de voyageur » né à Montréal, il excellait dans la boxe et la lutte, il a « travaill[é] la majeure partie de sa vie dans l'industrie forestière ». Ce qui ressort est le reste de la présentation. « Son nom est associé aux conflits qui opposent, dans la vallée de l'Outaouais, les ouvriers canadiens-français aux ouvriers irlandais à la recherche de travail durant ce qu'on a appelé la "guerre des Shiners" ». Ici, on rejoint la représentation qu'en font les historiens franco-ontariens des années 1980 et de Yves et Félix Saint-Denis au sein de la FESFO. On associe son nom au conflit de l'industrie, et non spécifiquement au développement économique et au développement régional comme on le fait en Outaouais. D'ailleurs, en se remémorant les plaques qu'il a rédigées, Frenette décrit Montferrand comme « ce batailleur qui terrorisait les bûcherons irlandais de la vallée de l'Outaouais dans les années 1830[151] ». La plaque se termine avec une courte description de la scène du pont et la mention que « le nom de Montferrand revêt une importance symbolique pour la communauté franco-ontarienne ».

Si c'est le cas, pourquoi installer la plaque dans un centre des arts irlandais? De plus, pourquoi ouvrir le dévoilement de la plaque avec une troupe de danse irlandaise? En ce qui a

[151] Frenette.

trait à sa symbolique. De quel symbole s'agit-il? Un de persévérance? De lutte? De survivance? La chose est clarifiée dans une brochure distribuée lors du dévoilement. Yves Frenette et Mary Elizabeth Aubé écrivent l'histoire de Jos Montferrand dans ce document alors que Michel Prévost révise le texte[152]. Bien que Frenette offre une présentation complète du personnage, le symbolisme qu'il lui attache est clair : « Jos Montferrand demeure un important symbole de force, de courage et de ténacité pour les Canadiens français qui se sont battus et ont réussi à maintenir leur culture, leur langue et leur patrimoine dans l'Ontario et le Canada[153] ». Frenette ajoute dans le texte que « le symbolisme de sa confrontation avec les Shiners sur le pont des Chaudières prendra une résonance toute particulière pour les Franco-Ontariens dans leur combat contre le Règlement 17[154] ». Selon Frenette, Jos Montferrand est un symbole de la ténacité et de la victoire à laquelle s'associe la communauté franco-ontarienne. C'est dans ce sens, nous croyons, que pour Frenette, Montferrand est un important sujet franco-ontarien. Il va sans dire qu'il est attaché à l'industrie forestière, mais son symbolisme demeure dans ses luttes et sa détermination d'assurer la continuité de la réalité francophone en Ontario. Cependant, afin de comprendre le symbolisme du personnage, la brochure de la Fiducie du patrimoine ontarien est nécessaire, la plaque elle-même n'y entre pas dans les détails.

Cette brochure révèle un élément important en ce qui a trait à la référence canadienne-française. Frenette, comme la plupart des acteurs franco-ontariens, associe la lutte de Montferrand à la survivance d'un certain projet canadien-français. Selon Frenette, Montferrand assure que les *Canadiens français* maintiennent leur culture, leur langue et leur patrimoine dans l'Ontario *et le Canada*. Il n'est pas question d'un lutteur au nom de la francophonie ontarienne,

[152] Michel Prévost, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.
[153] Mary Elizabeth Aubé et Yves Frenette, *Joseph Montferrand 1802-1864* (Toronto : Fiducie du patrimoine ontarien, 2009).
[154] Aubé et Frenette.

mais bien un protecteur de la francophonie canadienne. Montferrand évoque cette mémoire de survivance et cette utopie de reconquête contre un oppresseur.

En ce qui a trait à la visibilité de la plaque, son existence est à peine mentionnée dans les journaux. Premièrement, la plaque ne semble pas assez importante pour gagner l'attention de la presse. Seulement deux articles sont écrits à propos de la plaque et son dévoilement. Le premier, dans *Le Droit*, utilise cette occasion pour critiquer la ville de Gatineau et son manque de toponymie envers Jos Montferrand. Sinon, Michel Prévost est questionné à propos de l'emplacement, et répond que d'installer la plaque dans Saint-Brigid's démontre que les relations entre francophones et Irlandais se sont améliorées « et que les conflits d'autrefois sont vraiment d'autrefois ». Prévost termine son entrevue avec son discours habituel à propos de la sauvegarde de l'image de Jos Montferrand. Selon lui, cette reconnaissance « démontre que l'image négative qui lui est parfois attribuée s'estompe au fil du temps[155] ». Le deuxième, dans *l'Express*, mentionne seulement que la plaque sera placée près du pont des Chaudières, « endroit significatif dans l'histoire de Jos Montferrand », avec Michel Prévost qui ajoute que cette reconnaissance est « une nouvelle victoire pour [Montferrand] » et permet de lui donner une image positive[156].

Il est difficile de conclure si les représentations publiques de Jos Montferrand à travers Ottawa jouent des rôles importants dans sa représentation. Non seulement ces manifestations en disent peu à propos de sa symbolique, ils sont difficiles à voir et à apprécier. La représentation de Jos Montferrand en Ontario français est, sans aucun doute, mise de l'avant le plus clairement et le plus fréquemment par Yves et Félix Saint-Denis au sein de la FESFO qui désire faire connaître l'histoire de l'Ontario français auprès des jeunes.

---

[155] Justine Mercier, « Une plaque commémorative sera installée près du pont des Chaudières. L'Ontario honore Jos Montferrand », *Le Droit*, février 2009.
[156] Stéphane Jobin, « Jos Montferrand immortalisé. Une plaque est dévoilée pour honorer le personnage », *L'Express*, février 2009.

Jos Montferrand, produit de la FESFO

En 1992, lors d'une assemblée annuelle pour les Jeux franco-ontariens, une centaine de jeunes Franco-Ontariens demandent pour une manière de connaître leur histoire et leur identité. En guise de solution, Félix Saint-Denis et son père Yves lancent le document *À toi de jouer* en 1994 ou 1995, qui sera utilisé dans le volet quiz des Jeux franco-ontariens.

Selon la FESFO, Yves Saint-Denis était un « pilier de la francophonie ontarienne et canadienne » et un « grand défenseur de plusieurs luttes en Ontario français [qui] avait toujours à cœur la jeunesse franco-ontarienne[157] ». Selon son fils, Félix, Yves Saint-Denis était un passionné de l'histoire et de la culture ainsi que la langue française[158]. De plus, alors que Saint-Denis (père) était un grand défenseur des Franco-Ontariens, il était aussi souverainiste. Il était d'avis « qu'il fallait un pays pour les francophones en Amérique du Nord » et que le Québec était en mesure d'offrir ce pays[159]. Néanmoins, il semble que Saint-Denis croyait toujours à un projet canadien-français, dans le sens que le sort des Franco-Ontariens était lié à celui des Québécois. Il était, après tout, président de l'ACFO entre 1980 et 1982, au moment où l'association se portait à la défense du Québec lors du rapatriement constitutionnel. À ce moment, l'ACFO était d'avis que la sauvegarde du fait français en Amérique dépendait des pouvoirs constitutionnels québécois[160]. En ce qui a trait à la Constitution canadienne de 1982, Saint-Denis était d'avis que les Franco-Ontariens avaient reçu une « claque constitutionnelle », car la Constitution ne tenait pas compte de la particularité nationale des collectivités francophones, en tant que groupe,

---

[157] Pigé du compte Twitter de la FESFO le 11 septembre 2019 par Radio-Canada dans le cadre d'un hommage à Yves Saint-Denis à la suite de son décès. « Yves Saint-Denis, grand défenseur de la francophonie, est décédé », *Radio-Canada*, septembre, 2019, https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1295744/franco-ontariens-yves-saint-denis-mort.
[158] Félix Saint-Denis, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.
[159] « Yves Saint-Denis, grand défenseur de la francophonie, est décédé », *Radio-Canada*, septembre, 2019, https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1295744/franco-ontariens-yves-saint-denis-mort.
[160] Bock, « Une association nouvelle pour une ère nouvelle (1969-1982) », p. 230.

offrant plutôt des droits et libertés aux Canadiens en tant qu'individus appartenant à un État central[161].

Il n'y est pas question de la souveraineté québécoise dans les documents de la FESFO. Cependant, il est clair que Yves Saint-Denis et son fils Félix se portent à la défense du fait français en Ontario. Nous pouvons aussi conclure que, puisque ces œuvres proviennent des Saint-Denis, ces documents illustrent la persistance de la référence canadienne-française. Cela est surtout le cas lorsque la FESFO présente Montferrand comme le défenseur des Canadiens français et de la réalité francophone, et non spécifiquement des Franco-Ontariens.

Nous! 101 faits historiques de l'Ontario français et le milieu scolaire

En 1999, le document *À toi de jouer* est officiellement publié sous le nom *Nous! 101 faits historiques de l'Ontario français*[162]. Le but du document est de « saluer bien bas nos fiers prédécesseurs, remarquables en grand nombre par leur jeune âge, qui ont défendu nos droits, dans cette mer anglophone […] pour nous léguer un héritage linguistique et culturel d'une valeur inestimable[163] ». Plus loin, on indique que le but des 101 faits est de « donner un aperçu de la vaillance de notre peuple, particulièrement dans ses luttes quotidiennes pour le maintien des acquis[164] ». Consacrés à la jeunesse franco-ontarienne, les Saint-Denis souhaitent que ces jeunes « lisent un hommage à ces héros, ces héroïnes de la résistance que se sont avérés nos ancêtres et que sont encore et toujours les défenseurs de nos coutumes et de nos droits[165] ». En fermeture d'introduction, on peut lire « Seul peuple vaincu, conquis, cédé et abandonné dans l'histoire du

[161] Yves Saint-Denis, cité par Bock, p. 231.
[162] Félix Saint-Denis, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.
[163] FESFO, *Nous! 101 faits historiques de l'Ontario français*, 1999, p. 5.
[164] *Nous! 101 faits historiques de l'Ontario français*, 1999, p. 5.
[165] *Nous! 101 faits historiques de l'Ontario français*, 1999, p. 5.

monde à avoir conservé sa langue, les Canadiens français constituent une "race" de nobles entêtés[166] ».

L'intention du *Nous!* est claire dès le début. On veut faire connaître son histoire à la jeunesse franco-ontarienne ; une histoire de lutte, de ténacité, de survie, de victoire. On présente cette histoire en mettant l'accent sur les gens, ces « héros et héroïnes » qui se sont battus et qui ont assuré la continuité de la réalité francophone en Ontario. Dans ce sens, le document *Nous*! démontre la persistance de la référence canadienne-française dans la conscience de ces acteurs franco-ontariens. L'introduction présente un projet national, voire canadien-français, soit la survivance de la réalité francophone protégée par les Canadiens français, cette « "race" de nobles entêtés ». Il est vrai que le document est destiné aux jeunes franco-ontariens, cependant son discours fait allusion à une lutte plus large ; une lutte qui affecte toutes les minorités francophones du Canada. Ce ne sont pas seulement les Franco-Ontariens qui sont le peuple « vaincu, conquis, cédé et abandonné dans l'histoire du monde à avoir conservé sa langue », mais la francophonie canadienne tout entière. Les ancêtres évoqués sont des Canadiens français qui ont défendu les droits francophones de leur peuple. Félix Saint-Denis ira jusqu'à appeler Jos Montferrand un « Canayen » et de spécifier qu' « il n'y a pas de frontières pour être Canayen[167] ». Jos Montferrand, dans ce sens, est le défenseur du projet canadien-français.

Sur un point de vue esthétique et d'accessibilité, Félix Saint-Denis explique que leur but était de « dépoussiérer l'histoire, enlever les fils d'araignée, sortir des statues, des photos noir et blanc, de vieux manuels », ils voulaient rendre l'histoire plus attrayante ou « sexy »[168]. Sous l'œil artistique de Félix Saint-Denis et de Christian Quesnel, le *Nous!* contient plusieurs dessins

[166] *Nous! 101 faits historiques de l'Ontario français*, 1999, p. 5.
[167] Saint-Denis, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.
[168] Saint-Denis, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.

colorés créés par les artistes. Le *Nous!* est devenu un outil important dans les écoles franco-ontariennes. Grâce à sa présentation attirante et à son bas prix, la FESFO vendait énormément de copies aux écoles partout en Ontario français. Selon Saint-Denis, ce document répondait à un manque dans les écoles. Il n'a certainement pas tort. Les manuels scolaires d'histoire de l'Ontario français étaient rares. Deux guides pédagogiques ont déjà été présentés, avec un troisième étant l'*Agenda historique de l'Ontario français* écrit par Paul-François Sylvestre et Guy Morissette et envoyé dans les écoles en 1984[169]. Ce document présente, jour par jour, comme le fait un agenda, certains moments importants dans l'histoire de l'Ontario français. Comme le *Nous!*, l'agenda démontre que « des Franco-Ontariens (pour les Saint-Denis on parle de Canadiens français) ont joué un rôle important dans l'histoire de l'Ontario ». Le document est moins attrayant que le *Nous!* et laisse beaucoup à désirer en ce qui a trait à la description des événements et à leur valeur symbolique. C'est surtout le cas avec Jos Montferrand. Au lieu d'inclure Montferrand sous sa date de naissance ou de décès, on lit, en date du 6 août, que Benjamin Sulte est décédé en 1923. Le lien avec Jos Montferrand est le fait que Sulte est l'auteur de *Histoire de Montferrand, l'athlète canadien* dans lequel « il raconte les faits et gestes de ce héros devenu légendaire et les épisodes de la "guerre des Shiners" où les Irlandais s'opposent aux travailleurs forestiers canadiens-français[170] ». Alors que la mention est courte et, techniquement, appartient à Benjamin Sulte, il est intéressant de noter la manière dont Montferrand est évoqué. On l'associe, comme plusieurs autres historiens et auteurs franco-ontariens, à la guerre des *Shiners* et aux conflits qui opposent Canadiens français et Irlandais. De plus, cet événement n'est pas central dans la représentation qu'en a faite Sulte. Sylvestre prend

[169] Paul-François Sylvestre et Guy Morrissette, *Agenda historique de l'Ontario français* (Ottawa : Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, 1984), aucun numéro de page indiqué.
[170] Sylvestre et Morrissette, *Agenda historique de l'Ontario français.*

une approche similaire en 2005 dans *L'Ontario français au jour le jour* dans lequel il présente « près de 1400 éphémérides » de l'Ontario français. Comme son agenda, Sylvestre caractérise ce livre comme « un instrument de fierté franco-ontarienne, donc un ouvrage qui peut servir dans les salles de classe, notamment dans les cours d'histoire et les quiz sur l'Ontario français[171] ». Contrairement à l'agenda, Jos Montferrand mérite sa propre éphéméride. Sous la date de naissance du personnage, le 25 octobre, « L'homme fort Jos Montferrand » est surtout présenté dans le contexte de la lutte et des bagarres dans lesquelles « il excelle ». Selon Sylvestre, « Jos Montferrand contribue grandement à faire respecter ses compatriotes canadiens-français, notamment dans le milieu de la drave où des tensions existent entre francophones et anglophones à Bytown (Ottawa)[172] ».

Pour revenir à Saint-Denis et son implication dans la livraison de l'histoire dans des écoles franco-ontariennes, en même temps que la publication du *Nous!*, la FESFO met beaucoup de pression sur les Conseils scolaires pour changer le curriculum. Selon Saint-Denis, le thème central était « la question identitaire » qui serait manifestée par des cours d'histoire et « des programmes systémiques au niveau de l'animation culturelle dans les écoles » pour enfin connaître « tes artistes, ton histoire, ton territoire, tes référents[173] ». Ce qui nous interpelle est la manière dont Jos Montferrand est représenté dans le curriculum franco-ontarien. Est-ce qu'il ressemble au Jos illustré par les Saint-Denis et la FESFO? Jos Montferrand dans le *Nous!* reflète l'objectif du document. Il est le héros qui s'est battu afin d'assurer la survivance et la continuité des Canadiens français dans la durée. Dans le *Nous!*, Montferrand est un individu qui « ne tolérait aucune insulte faite aux Canadiens français ». Son plus célèbre exploit « fut sans doute

[171] Paul-François Sylvestre, *L'Ontario français au jour le jour : 1384 éphémérides de 1610 à nos jours* (Toronto : Éditions du Gref, 2005) : p. X-XI.
[172] Sylvestre, p. 252-253.
[173] Saint-Denis, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.

celui du pont d'Ottawa-Hull où il triompha seul de 150 "Shiners"[174] ». Par la suite, on peut lire une courte description de la scène du pont. Outre la mention que ce « géant doué d'une force herculéenne » était « contremaître de chantiers[175] », son association à l'industrie forestière n'est pas abordée, contrairement à ses représentations dans l'Outaouais québécois.

Dans un guide d'activité pédagogique attaché au *Nous!,* les élèves sont invités à participer au jeu « histoire de fous » dans lequel un élève joue l'aubergiste, et un autre personnifie Jos Montferrand. Le dialogue proposé entre les deux personnages se lit comme suit :

> Aubergiste : Comme ça c'est vous le Grand Jos qui a fait peur aux « Shiners » qui vandalisent nos chantiers de coupe de bois! Ça sera un honneur de dire à tous les « raftsmen » canadiens-français que vous avez mangé dans mon auberge!
>
> Jos Montferrand : Chère aubergiste, pour vous remercier de votre hospitalité, je vais vous laisser un souvenir…Cette égratignure au plafond est ma signature. Les « Shiners » ne vous embêteront plus jamais![176]

Bien que la mise en scène illustre l'exploit de Montferrand où il étampe son pied dans le plafond d'une taverne, d'un côté, il est celui qui « fait peur aux Shiners » et de l'autre, il se sert de sa marque de botte comme un signe d'avertissement aux *Shiners* qui visiteront l'auberge. Dans la version la plus répétée de cet exploit, Montferrand laisse sa « carte de visite » afin de payer pour la tournée de bière et attirer des admirateurs.

Dans le milieu scolaire, Jos Montferrand est présent dans le curriculum d'histoire avant l'intervention de la FESFO. En 1978, au sein du cours d'histoire pour le cycle intermédiaire, Jos Montferrand est inclus dans la section « migration des Canadiens français originaire du Bas-Canada de 1825 à 1860 ». Dans la section, les élèves sont invités « à se documenter sur le travail en forêt et la drave ; faire revivre les gestes légendaires de Jos Montferrand ». Cependant, on

---

[174] *Nous! 101 faits historiques de l'Ontario français*, 1999, p. 20.
[175] *Nous! 101 faits historiques de l'Ontario français*, 1999, p. 20.
[176] FESFO, *Idées d'activités pédagogiques préparées par la FESFO pour le document Nous!*, 1999.

attache le livre de Gaétan Vallières comme référence importante, dans lequel le grand Jos est rattaché à la guerre des *Shiners*[177]. L'enseignant(e) qui suit cette référence sera présenté(e) au Jos batailleur et protecteur. Cependant, le curriculum lui-même ne fait pas allusion à cette représentation du personnage. En 2015, Jos Montferrand se retrouve aussi dans le curriculum des études canadiennes et mondiales pour la 11e et 12e année. Dans le contexte d'un cours de 12e année consacrée à l'histoire de l'Ontario français, Montferrand est inclus dans la section « Identité, citoyenneté et patrimoine – accent sur : importance historique » qui a comme but de « décrire la contribution de personnes clés entre 1760 et 1867[178] ». Jos Montferrand est décrit comme un « draveur et athlète de la région de l'Outaouais ; héros et symbole de force et défenseur de son peuple et de sa langue contre, entre autres, les Shiners[179] ». Dans une piste de réflexion, l'élève est demandé : « Comment Jos Montferrand est-il arrivé à incarner et à symboliser les Canadiens français?[180] ». Ici, Jos Montferrand est mis de l'avant en tant que symbole canadien-français, surtout comme un symbole de force et de défense pour la langue et la réalité francophone. Le seul lien à l'industrie est la mention qu'il était « draveur ».

Nous ne pouvons conclure si cette représentation est due à l'influence de la FESFO. Chose certaine, c'est la représentation qu'en fait l'Ontario français depuis les synthèses d'histoire des années 1980. Il est toutefois important de mentionner que ce cours à propos de l'Ontario français n'est pas obligatoire, alors la représentation de Jos Montferrand n'est pas propagée à grande échelle. Stéphane Lévesque, Jean-Philippe Croteau et Raphaël Gani expliquent que le cours CHF40 sur l'Ontario français est premièrement optionnel et

[177] Ministère de l'Éducation, *Histoire, cycle intermédiaire, suggestions aux enseignants*, 1978, p. 5.
[178] Ministère de l'éducation de l'Ontario, *Le curriculum de l'Ontario 11e et 12e année, Études canadiennes et mondiales*, 2015, p. 525.
[179] *Le curriculum de l'Ontario 11e et 12e année, Études canadiennes et mondiales*, 2015, p. 525.
[180] *Le curriculum de l'Ontario 11e et 12e année, Études canadiennes et mondiales*, 2015, p. 526.

deuxièmement, « n'est pas offert dans toutes les écoles de l'Ontario compte tenu du peu d'inscriptions[181] ». L'histoire est obligatoire en 7e, 8e et 10e année[182], mais selon nos recherches, il n'y a aucune mention de Jos Montferrand dans ces curriculums[183]. Dans ce cas, c'est à la FESFO de faire connaître le personnage à travers leurs multiples documents consacrés à la jeunesse franco-ontarienne.

Des publications ultérieures

Dans les documents qui surviennent après le *Nous!*, Jos Montferrand n'est pas différent de sa première représentation dans le document de 1999. Ce n'est pas surprenant en considérant que Félix Saint-Denis supervise la création de la plupart de ces documents. Les multiples cahiers d'activités créés par Saint-Denis et l'équipe de la FESFO ont comme but de faire connaître l'histoire de l'Ontario français à la jeunesse franco-ontarienne et répondent aux défis que cette jeunesse tente de surmonter. Selon le document offrant un survol de la FESFO, ces défis sont « réussir sa quête d'identité » qui offrent l'opportunité aux jeunes d' « interagir avec des modèles positif.ves.s qui offrent aux jeunes une image à suivre, des valeurs et des vécus auxquels elles et ils peuvent s'associer », « surmonter la dévalorisation » qui offre « des occasions de reconnaissance afin de surmonter les images négatives que les gens ont de la jeunesse et de la francophonie », « s'identifier à la langue et la communauté francophone » qui suggère aux jeunes d'établir des contacts avec « des modèles culturels et vivre des événements […] qui permettent de connaître la culture et l'histoire franco-ontarienne […] », et finalement « réseauter

[181] Stéphane Lévesque, Jean-Philippe Croteau et Raphaël Gani, « La conscience historique de jeunes franco-ontariens d'Ottawa : histoire et sentiment d'appartenance », *Historical Studies in Education / Revue d'histoire de l'éducation* 27, nº 2 (2015) : p. 177-229, p. 226.
[182] Lévesque, Croteau et Gani.
[183] La dernière version du curriculum que nous avons pu consulter date de 2018.

avec des francophones » qui poussent les jeunes de « rencontrer d'autres jeunes de partout en province qui vivent une réalité semblable[184] ».

Les organisateurs de la FESFO, dont fait partie Félix Saint-Denis, répondent à ces défis avec des documents comme le *WOW!* qui présente « des biographies de modèles jeunesse de l'Ontario français […] des jeunes […] qui ont accompli quelque chose de remarquable dans une panoplie de domaines[185] » et avec des événements comme les Jeux franco-ontariens. Pour le document « WOW! », il est important de noter que les modèles présentés sont des modèles contemporains ; des jeunes qui se retrouvent présentement au sein de la communauté franco-ontarienne, et non des héros du passé. Jos Montferrand n'y est donc pas évoqué. Il est important, toutefois, de mettre l'accent sur le fait que la FESFO, dans son rôle de promoteur identitaire, illustre l'idée d'un héros (ou d'une héroïne) franco-ontarien. C'est ce que révèlent les documents historiques de la fédération. En ce qui concerne les défis, nous nous arrêtons surtout sur le premier : « réussir sa quête d'identité ». Un des rôles des lieux de mémoire, auxquels est rattaché Jos Montferrand en Ontario français à travers les documents de la FESFO, est d'illustrer des événements ou des personnages qui valorisent une communauté et qui forment une identité. C'est ce que Saint-Denis fait dans les documents consacrés à la jeunesse franco-ontarienne. Au lieu de présenter des modèles contemporains, comme il le fait dans *WOW!*, il consacre ces publications aux modèles de l'histoire franco-ontarienne.

Il est important de noter que, comme l'indique Patrice Groulx en ce qui a trait à la pratique commémorative, Saint-Denis et la FESFO évoquent les hauts faits et les événements spectaculaires de leur histoire afin de montrer, d'un côté la lutte franco-ontarienne, et d'un autre, la ténacité de la communauté et de ses héros. Sur le plan mémoriel, Saint-Denis tente

[184] FESFO, *Un survol de la FESFO,* date inconnue.
[185] FESFO, « WOW! 100 modèles jeunesse franco-ontariens », rédigé par Félix Saint-Denis, 1999.

d'empêcher que ces éléments se dissipent dans l'oubli. L'approche de la FESFO s'inscrit dans l'approche mémorielle franco-ontarienne qui, selon Lévesque et coll., « rendent compte des efforts des francophones de l'Ontario à "faire communauté" en reconstituant une genèse qui fait remonter la présence française ou même "franco-ontarienne" au régime français, soit le début du XVIIe siècle[186] », ce qui explique la présence de Samuel de Champlain et Étienne Brûlé comme « premier franco-ontarien » dans la représentation de l'histoire franco-ontarienne de la FESFO.

En partant du document *Nous!*, Saint-Denis publie plusieurs matériels pour la jeunesse franco-ontarienne qui présente les mêmes faits historiques, alors le même Jos Montferrand. Inspiré du *Nous!*, le cahier à colorier *Notre Histoire* inclut une image de Montferrand qui balance un Irlandais par les pieds pour frapper les autres. L'image est accompagnée de la description suivante : « Jos était un géant très fort et agile. Il faisait la drave dans la région de Bytown (Ottawa). Il se bagarrait souvent avec les "schiners" [sic] irlandais qui faisaient du grabuge dans les chantiers[187] ». Bien qu'il soit court, cet extrait évoque à nouveau Jos Montferrand dans sa bagarre contre les *Shiners*. La page suivante inclut les paroles à la chanson « Les Raftsmen » (bing sul le ring, bang sul le rang) que Saint-Denis adapte en « version Bytown » afin d'y inclure les personnages importants de l'histoire franco-ontarienne. Voici comment Montferrand y est

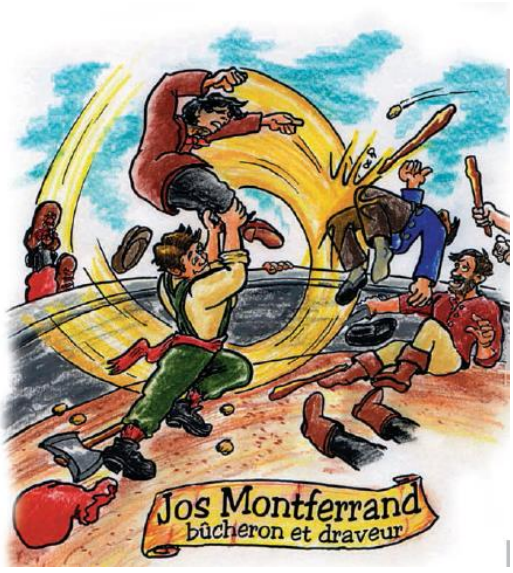


Figure 10 - Jos Montferrand dans Nous! Avec la permission de Félix Saint-Denis.

[186] Lévesque, Croteau et Gani, « La conscience historique de jeunes franco-ontariens d'Ottawa : histoire et sentiment d'appartenance », p. 222.
[187] FESFO, *Notre histoire*, 2001, p. 67.

présenté : « Dewors on entendit crier, C'est Montferrand qui vient d'passer, Quatorze Shiners ben maganés, Chez sœur Bruyère vont s'faire soigner[188] ». Encore une fois, dans sa représentation du personnage, Saint-Denis illustre Jos le batailleur qui s'en prend aux Irlandais dans le contexte de Bytown. Cette chanson est aussi sur l'album *Fiers* qui, à travers la musique, présente « l'histoire d'un peuple qui s'est donné le droit de risquer[189] ». En parallèle à la publication de l'album *Fiers*, la FESFO publie un document du même nom qui contient « des tonnes d'activités pour célébrer notre fierté pendant toute l'année ». Une de ses activités est un « jeu de quilles avec un ballon et des quilles humaines » qui s'appelle « Jos Montferrand attaque un groupe de Shiners![190] ». La chanson des Raftsmen version Bytown est aussi incluse sur l'album *La grande virée* produit par le groupe de musique Deux Saisons. Comme l'album *Fiers*, cette production est rattachée à un guide d'activité « pour découvrir l'univers de la musique folklorique et le patrimoine franco-ontarien ». Les jeunes peuvent colorier l'image de Jos Montferrand qu'on retrouve dans le *Nous!* et peuvent apprendre les paroles de la chanson[191]. Finalement, le fascicule *Laissez passer les Raftsmen* qui contient quelques dessins à colorier, les paroles de la chanson des Raftsmen et une recette de sucre à la crème, présente Jos Montferrand dans les chantiers de l'Outaouais en tant que le « nouveau héros [qui] vient défendre la fierté canadienne-française en gagnant plusieurs batailles avec des hommes de chantier[192] ».

Le *Nous!* est aussi le point de départ pour le méga spectacle *l'Écho d'un peuple* qui présente, entre 2004 et 2008, l'histoire de l'Ontario français sur une scène extérieure immense. Dirigés par Félix Saint-Denis, les milliers d'acteurs personnifiaient les gens de l'époque et les

---

[188] FESFO, *Notre histoire*, 2001, p. 68.
[189] Sur la couverture de l'album *Fiers*, 2001.
[190] FESFO, *Fiers*, 2001, p. 106.
[191] FESFO, *La grande virée*, 2002, p. 58-59.
[192] *Laissez passer les Raftsmen*, téléchargé 2015, consulté décembre 2020, https://www.yumpu.com/fr/document/view/36010388/laissez-passer-les-raftmen.

modèles importants lors d'événements historiques choisis. Pour sa part, Jos Montferrand était présenté dans le contexte de l'industrie forestière lors du développement de Bytown[193]. Spécifiquement, on l'évoque dans la bataille contre les *Shiners* : « Tel un héros plus grand que nature, Montferrand affronte "au moins 150 Shiners" selon un récit fidèle et une mise en scène hilarante de sa célèbre bataille ». « Hilarante », car le contraste de grandeur est démarqué par Jos Montferrand, personnifié par un homme adulte, qui se bat contre un groupe d'enfants, les *Shiners*[194]. En 2005, Saint-Denis produit un guide d'activités pédagogiques rattaché à *l'Écho d'un peuple*. Bien que dans la description générale du contexte historique, « le géant » Jos Montferrand soit introduit dans « l'époque des rois de la forêt, des maîtres de la rivière et d'un jeune héros de l'époque qui est devenue une véritable légende[195] », plus loin, il est affilié au conflit de l'industrie : « Depuis la construction du Canal Rideau, il y a des conflits et des batailles entre ces deux peuples – On a même connu la "guerre des Shiners" à l'époque du géant Jos Montferrand[196] ». Ce conflit revient dans une activité dans laquelle on présente le canal Rideau et l'industrie forestière où « certains Irlandais protestants deviennent les rivaux des Canadiens (français) catholiques. On les surnomme les "Shiners" et leur passe-temps préféré est d'attaquer le célèbre géant Jos Montferrand ![197] ». Saint-Denis continue à évoquer Jos Montferrand en tant que géant qui se bat contre les *Shiners* dans le contexte de l'industrie forestière dans ses *MiniÉchos* ; des versions abrégées du spectacle de *l'Écho d'un peuple*

[193] Description de la scène sur la page web officielle de l'écho d'un peuple, consultée décembre 2020, https://echodunpeuple.ca/le-mega-spectacle/un-spectacle-gigantesque/laissez-passer-les-raftsmen/
[194] Description de la scène sur la page web officielle de l'écho d'un peuple, consultée décembre 2020, https://echodunpeuple.ca/le-mega-spectacle/un-spectacle-gigantesque/laissez-passer-les-raftsmen/
[195] Félix Saint-Denis, *Écho d'un peuple, guide d'activités pédagogiques*, 2005, p. 29.
[196] Saint-Denis, p. 79.
[197] Saint-Denis, p. 104.

présentées dans des écoles francophones en Ontario. Dans ces *MiniÉchos*, le plus grand de la classe est choisi pour jouer Jos Montferrand qui défait les plus petits, les *Shiners*[198].

Le Jos Montferrand défenseur et batailleur est aussi évoqué dans une bande dessinée récente écrite, entre autres, par Félix Saint-Denis et publiée sur la page web du Réseau du patrimoine franco-ontarien (RPFO). Dans la bande dessinée *Éclatemps*, Jos Montferrand est décrit comme « le grand défenseur des Canadiens français ici à Ottawa ». Il est inclus dans le contexte de la « ville ultraviolente » de Bytown où « il y a plein de bagarres entre les bûcherons canadiens-français, surnommés "Canayens", les bûcherons irlandais catholiques, les protestants et des tas de conflits avec les Écossais et les British! ». Remarquez encore une fois l'utilisation du terme « Canayen » de la part de Saint-Denis. Son Jos Montferrand n'est pas restreint au territoire de l'Ontario, mais bien transcende les frontières de la francophonie afin d'assurer la survivance de la réalité française. Dans la bande dessinée, Montferrand est un « superman du temps », ce superhéros qui se donnait comme mission la protection des plus faibles. Cette description est suivie de la scène du pont dans laquelle Jos Montferrand défait 150 *Shiners*[199]. Un guide pédagogique est rattaché à la bande dessinée. Dans un volet de questionnaire, Jos Montferrand est encore le superhéros canadien-français qui défend les francophones. On pose la question « Pourquoi Jos Montferrand est appelé le superman du temps? » La réponse : « Parce qu'il est le grand défenseur des Canadiens français à Bytown[200] ». Plus loin, dans la question « qui suis-je? », l'indice pour Jos Montferrand est : « Je me suis battu contre les immigrants

[198] Saint-Denis, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.
[199] Body Ngoy, Félix Saint-Denis, Hicham Absa et Brian St-Pierre, *Éclatemps! Histoires francos en Ontario*, 2022. Visionné sur YouTube. Réseau du patrimoine franco-ontarien, « ÉCLATEMPS: capsule 6-Laissez passer les Raftsmen », YouTube, 11 septembre, 2022, vidéo, 3 :23, https://www.youtube.com/watch?v=G00entWO3bg.
[200] Réseau du patrimoine franco-ontarien, *Guide d'activités d'apprentissage*, 10, 13, consulté le 3 février, 2023, https://www.mes-racines.ca/guide-pedagogique/.

irlandais catholiques à Bytown[201] ». Finalement, dans le « jeu d'association », on associe Montferrand au « nom du géant qui se bat contre les bûcherons irlandais[202] ».

Dans une autre bande dessinée récente intitulée *Le mystère des Chutes Rideau*, on demande à des Franco-Ontariens de renommée de répondre à la question suivante : « Quelle est la plus grande force de notre histoire franco dans la région (d'Ottawa) »? On demande, entre autres, à Jean-Yves Thériault, un champion mondial de kickboxing de se prononcer sur cette question. Il est intéressant de voir que Saint-Denis choisit un batailleur pour répondre à cette question, car selon Thériault, la plus grande force de l'histoire francophone de la région était Jos Montferrand. Dans la « ville rude » et « ultra-violente » de Bytown, « remplie de conflits et de batailles entre Anglais, Écossais, Irlandais et Canadiens[,] le superhéros c'était le géant Jos Montferrand. Un soir, sur le pont qui traverse les chutes Chaudières, Jos s'est fait attaquer par 150 Shiners…et il a gagné![203] ». Il y a, à nouveau, une tendance à représenter Jos Montferrand en tant que batailleur (ici par un batailleur) dans le contexte de l'industrie et comme protecteur des siens. Cependant, il n'est pas qu'un simple batailleur, il est un superhéros.

Saint-Denis réfère souvent à la notion du superhéros. Selon lui, Montferrand « c'était vraiment le Superman des Canadiens français. On avait un super héros il y a 200 ans ; c'était Jos Montferrand[204] ». Saint-Denis explique que lorsqu'il évoque Montferrand dans les *MiniÉchos* « ben c'est le superman qui arrive et qui est le héros des Canadiens français[205] ». Superman, pour lui, veut dire « champion défenseur des Canadiens français[206] ». Ailleurs, il compare

---

[201] *Guide d'activités d'apprentissage*, p. 27, consulté le 3 février, 2023.
[202] *Guide d'activités d'apprentissage*, p. 31, consulté le 3 février, 2023.
[203] Réseau du patrimoine franco-ontarien, *Le mystère des chutes rideau, coups de cœur de l'histoire de la francophonie ottavienne*, 2020, consulté février 2023, https://www.mes-racines.ca/fichiers/BD-Mystere%20des%20chutes%20de%20Rideau/HTML5/.
[204] Saint-Denis, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.
[205] Saint-Denis, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.
[206] Saint-Denis, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.

Montferrand à Obélix dans la série *Astérix et Obélix* : « c'était le Obélix de l'époque, bedaine en moins[207] ». Obélix est un personnage étroitement lié à la bataille (contre des oppresseurs romains) pour la protection des siens (les Gaulois). Pour Saint-Denis, Obélix illustre le « gros contre les petits[208] ». Faisant encore allusion à la bataille, Jos Montferrand était « ton super athlète, c'était le wrestler de l'époque[209] ». Selon Saint-Denis, ce que Montferrand incarnait « c'est qu'il y avait plein de conflits et il avait un grand défenseur alors encore une fois c'est comme le secours de la veuve et de l'orphelin. Dans le parfait cliché du superhéros d'un peuple. C'est vraiment ça[210] ».

Lorsque nous avons demandé son opinion en ce qui a trait à la valeur que représente Jos Montferrand, Saint-Denis répond « la question de se tenir debout pour son peuple. La question de ne pas se faire piler sur les pieds. La question d'être vaillant, de travailler fort[211] ». Il offre une opinion similaire lors d'une entrevue au sein du magazine *Quad9,* dans laquelle il indique que les personnages importants pour l'Ontario français, dont fait partie Jos Montferrand, « n'ont pas eu peur de relever des défis et de défendre leurs droits[212] ». Cependant, le thème du défenseur n'est pas une nécessité pour Saint-Denis afin de qualifier un personnage de héros franco-ontarien. Saint-Denis est le porteur de mémoire de plusieurs autres personnages historiques, dont Étienne Brûlé. Bien qu'il explique qu'un héros franco-ontarien est défini par sa capacité de relever des défis et défendre leurs droits, la violence que son Montferrand personnifie n'est pas un thème partagé par tous ses personnages. Pour Saint-Denis, Brûlé est bien un jeune homme qui savait relever des défis, mais il illustre un certain biculturalisme de la culture franco-ontarienne.

---

[207] Saint-Denis, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.
[208] Saint-Denis, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.
[209] Saint-Denis, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.
[210] Saint-Denis, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.
[211] Saint-Denis, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.
[212] « Entrevue avec Félix Saint-Denis », *Quad9, le magazine des ados* 9, nº 2 (2012).

Brûlé incarne « les valeurs, le mode de vie et les coutumes des peuples français et autochtones[213] ».

Félix Saint-Denis est l'acteur principal dans la représentation de Jos Montferrand au sein de la jeunesse, voire de la population de l'Ontario français. À notre connaissance, il n'y a personne en Ontario français qui a autant propagé l'image de Montferrand. Il est alors important de noter que la représentation n'est pas celle de toute une communauté, mais bien d'un acteur au sein d'un organisme qui a pour but de faire connaître l'histoire aux jeunes et d'aider les jeunes franco-ontariens dans leur quête identitaire. Ce qui est encore plus significatif est que les documents de la FESFO, cahiers pédagogiques et albums de musique, soient distribués dans les écoles franco-ontariennes. C'est cette représentation de Montferrand que les jeunes étudient à l'école, qu'ils partagent avec leurs amis, et qu'ils rapportent à la maison à la fin de la journée. Ce n'est pas surprenant, dans ce cas, de voir un artiste comme Christian Quesnel, qui est lui-même un produit de la FESFO, tout comme Saint-Denis, représenter son Jos Montferrand comme un être violent qui s'attaque à un Irlandais sur la scène du pont.

Il y a peu de guides pédagogiques autres que ceux distribués par la FESFO. Le Centre FORA, qui souhaite améliorer l'alphabétisme des Franco-Ontariens, publie *Toute une histoire* dans lequel Jos Montferrand est représenté de la même manière : un homme « durant la guerre des Shiners [qui] se bat souvent contre les Irlandais » pour ensuite devenir « un héros pour les francophones[214] ». Jos Montferrand est aussi mentionné dans un manuel d'histoire du Canada publié en 1994, présenté comme un « manuel d'apprentissage » pour un « cours préuniversitaire de l'Ontario[215] ». Dans une section consacrée aux « rôle et contribution des groupes

[213] Saint-Denis, *Écho d'un peuple, guide d'activités pédagogiques*, p. 95.
[214] Daniel Marchildon, *Toute une histoire. Ottawa* (Sudbury : Centre FORA, 1991), p. 36.
[215] Jean-Pierre Charland (dir.), *Le Canada, un pays en évolution* (Montréal : LIDEC inc., 1994), p. i.

minoritaires », Robert Choquette y présente l'histoire des Franco-Ontariens. Jos Montferrand est inclus dans une courte description de l'industrie forestière et de la contribution des travailleurs. Choquette explique que l'ère des cages « est l'époque des héros légendaires comme Jos Montferrand, qui étale ses prouesses sur le pont des Chaudières, qui enjambe l'Outaouais[216] ». Montferrand est présenté, avant tout, comme un travailleur héroïque de l'industrie forestière, cependant la mention de ses prouesses sur le pont fait directement allusion à son combat contre 150 *Shiners*. Bien que Choquette n'évoque pas explicitement cet exploit, les lecteurs franco-ontariens qui connaissent Montferrand se rappelleront l'événement, alors que d'autres seront tentés d'en connaître davantage, surtout parce que Choquette invite les lecteurs à consulter son livre d'histoire publié en 1980 ainsi que celui de Vallières publié la même année, tous les deux évoquant la scène du pont en détail. Finalement, Michel Bock et Gaétan Gervais publient un manuel scolaire utilisé dans les écoles francophones en Ontario dans lequel Jos Montferrand est représenté dans une section consacrée à l'industrie forestière. Plus spécifiquement, on présente la difficulté d'avoir un emploi dans ce milieu où « la main-d'œuvre est jeune, mobile, sans emploi, et la lutte est âpre pour se faire embaucher[217] ». Plus loin, les auteurs expliquent que « durant le règne des Shiners, un Canadien légendaire joue un rôle dominant à Bytown », ce Canadien est Jos Montferrand qui « ne s'en laisse imposer par personne ». Bien « qu'il [sache] amuser la galerie par des démonstrations de force et de souplesse, [il] se sert de ses atouts physiques pour défendre ses compatriotes contre les attaques des Shiners[218] ». On présente par la suite la scène du pont.

[216] Robert Choquette, « Les Franco-Ontariens », dans Jean-Pierre Charland (dir.), *Le Canada, un pays en évolution* (Montréal : LIDEC inc., 1994), p. 405-432, p. 407.
[217] Bock et Gervais, *L'Ontario français. Des Pays-d'en-Haut à nos jours,* p. 74.
[218] Bock et Gervais, p. 75.

L'influence de la FESFO

Bien qu'il y ait autres ressources disponibles qui reviennent d'ailleurs sur le conflit contre les *Shiners*, on ne peut nier l'importance des outils pédagogiques de la FESFO. Sa présence dans les écoles, et sa manière de présenter Montferrand, sont apparentes lorsqu'on lit le travail d'un élève franco-ontarien. Dans le contexte du concours « Mordus des mots » en 2014-2015 dans laquelle des élèves franco-ontariens de la 12e année devaient soumettre un texte qui rejoint le thème choisi, un jeune lauréat, qui soumet pour le thème « 400e de la présence francophone en Ontario », écrit à propos de Jos Montferrand. Cet élève d'une école francophone de Toronto entame un récit à la première personne où il personnifie Jos Montferrand qui traverse le pont des Chaudières. Il présente un Jos Montferrand qui est fier de sa langue et de sa culture et qui perçoit l'utilisation de l'anglais dans les chantiers comme un « manque de respect envers notre peuple et notre culture[219] ». Cet élément linguistique est un anachronisme, car l'enjeu dans le contexte de Montferrand n'était pas linguistique, mais surtout économique. Les Canadiens français étaient en compétition avec des Irlandais pour des emplois, et non pour le droit de parler leur langue. Cet anachronisme montre l'influence de la FESFO qui prône la défense de la langue française en Ontario. Il est alors fort probable, considérant la présence de la FESFO (et du Jos de Saint-Denis) dans les écoles que cet élève ait décrit le personnage en se basant sur la représentation mise de l'avant dans les documents de la FESFO puisqu'il a choisi de représenter Jos Montferrand par l'entremise de la scène du pont.

L'influence de la FESFO est aussi ressentie au sein des programmes et des ressources diffusés par la Télévision française de l'Ontario (TFO). Saint-Denis confirme que l'ancêtre de TFO, La Chaîne, a demandé à la FESFO de travailler ensemble afin de livrer du contenu pour la

[219] Jean-Claude Larocque et Denis Sauvé (dir), *Petites Chroniques franco-ontariennes : récits historiques / Collectif d'élèves*, (Ottawa : les Éditions David, 2015).

jeunesse franco-ontarienne[220]. Jos Montferrand se retrouve dans ce contenu. TFO produit une série qui s'intitule *Y paraît que…*. Dans l'épisode « Hommes impressionnants », on présente Alexis le Trotteur et Jos Montferrand. Selon le documentaire, Montferrand « a vécu sa vie d'adulte à une époque, vraiment, où le Canadien français était un peu dominé, un peu laissé pour contre ». Il était quelqu'un qui défendait le pauvre contre le riche ou « la veuve et l'orphelin » et qui était « partisan de la justice sociale[221] ». Montferrand, cageux de profession, était « le maître d'œuvre de la paix, ni plus ni moins, dans les camps de bûcherons à cette époque-là, et dès qu'il y a un trouble quelque part, c'est à lui qu'on fait appel[222] ». Il vit et travaille dans le « Far West du Québec » où les *Shiners* et les Canadiens français s'affrontent « pour le contrôle des chantiers ». Les travailleurs visitaient souvent les tavernes, endroit où « on règle les comptes à coup de poing[223] ». Le narrateur, Jocelyn Bérubé raconte que Jos Montferrand, né à Montréal, se battait contre les Anglais pour l'honneur des Canadiens francophones. Il était aussi « le protecteur attitré des Canadiens de la région [de l'Outaouais] » lors des conflits entre francophones, Irlandais, Écossais et Anglais. Par la suite, accompagné d'animations des scènes, Bérubé raconte la scène du pont et l'exploit dans lequel Montferrand laisse sa marque au plafond[224].

TFO crée ensuite une page web interactive associée à la série *Y paraît que…* remplie de contes, de légendes et de jeux pour les jeunes francophones. Dans le conte de Jos Montferrand, on peut lire qu'il est « né dans un siècle où les combats de poings jouissaient de la faveur du

---

[220] Saint-Denis, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.
[221] Aurélien Boivin dans Y paraît que… saison 1, épisode 3, « Hommes impressionnants », 2005, https://www.idello.org/fr/ressource/4131-Hommes-Impressionnants?navcontext=7476
[222] Jean Côté dans Y paraît que… saison 1, épisode 3, « Hommes impressionnants », 2005, https://www.idello.org/fr/ressource/4131-Hommes-Impressionnants?navcontext=7476
[223] Raymond Ouimet dans Y paraît que… saison 1, épisode 3, « Hommes impressionnants », 2005, https://www.idello.org/fr/ressource/4131-Hommes-Impressionnants?navcontext=7476
[224] Jocelyn Bérubé dans Y paraît que… saison 1, épisode 3, « Hommes impressionnants », 2005, https://www.idello.org/fr/ressource/4131-Hommes-Impressionnants?navcontext=7476

public ». Dans ce milieu de bataille et de conflits, « Jos Montferrand mettait toute sa force à défendre le Canadien français. Il relevait le défi seulement pour l'honneur et, toujours, il en sortait vainqueur[225] ». Un jeu comme le bonhomme pendu est attaché au conte dans lequel les jeunes doivent deviner certains mots. Les mots choisis pour Jos Montferrand sont révélateurs : « boxe », « vainqueur », « violent », « bataille », « combat », « adversaire »[226]. On aurait pu facilement choisir des mots comme « héros », « bûcheron », « cageux ».

Finalement, en 2016, lors d'un segment intitulé « les meilleurs moments » qui présente « les francophones qui se sont démarqués au fil des années », on présente Jos Montferrand d'une façon assez complète sans s'attarder sur un symbolisme spécifique. Il était « bûcheron l'hiver, draveur au printemps. Il travaillait dans les chantiers où la vie était dure. La rivalité entre les Canadiens français et les Irlandais menait souvent à des bagarres. Jos Montferrand était un médiateur qui a souvent aidé à régler les conflits[227] ». Le choix de médiateur est intéressant. On le présente rarement en tant que médiateur entre les francophones et les Irlandais. Comme le révèlent les premières productions de TFO, il est souvent tout simplement le protecteur et le batailleur. Cependant, la notion que le grand Jos était un médiateur est suivie de la description de la scène du pont ; un drôle d'exemple de médiation. Ce qui est aussi révélateur est que TFO, comme la FESFO et les historiens des années 1980, souligne que Jos Montferrand est un personnage important pour l'Ontario français.

La présence de Félix Saint-Denis et de la FESFO dans la majorité des ressources franco-ontariennes révèle la manière dont Jos Montferrand est mis de l'avant en tant que héros. Dans le

[225] Le conte Jos Montferrand, consulté septembre 2020. Lien maintenant inaccessible. http://www.yparaitque.ca/ypq1/.
[226] Le jeu mordit, consulté septembre 2020. Lien maintenant inaccessible. http://www.yparaitque.ca/ypq1/.
[227] TFO, « Les meilleurs moments, images et visages de l'Ontario français », saison 1, épisode 5, « Jos Montferrand », 2016, https://www.tfo.org/fr/univers/les-meilleurs-moments/100962484/jos-montferrand.

cas de l'Outaouais québécois, Montferrand est soit un héros industriel qui a contribué au développement de la région, soit un héros batailleur qui sert de leçon historique à ne plus répéter, ou soit tout simplement, selon Fontaine-Rousseau et Vigneau, un drôle de héros. En Ontario français, il n'y a pas de nuances, Jos Montferrand est le héros protecteur de la minorité francophone. La manière dont Montferrand est perçu et représenté en dit beaucoup à propos de la mémoire franco-ontarienne et la référence. Dans la construction de leur mémoire, les Franco-Ontariens conservent les événements et les personnages associés à la bataille, à la ténacité et à la victoire. Ce n'est pas surprenant dans ce cas de voir Jos Montferrand mis de l'avant comme un lieu de mémoire franco-ontarien afin de rappeler au peuple que leurs ancêtres étaient des combattants et des protecteurs de leur culture. Bien que ce soit inévitable que Montferrand soit associé à l'industrie forestière, ce sont ses exploits physiques, surtout contre un oppresseur anglophone qui intéressent les porteurs de mémoire franco-ontariens.

En ce qui a trait à la référence, la persistance de la référence canadienne-française se retrouve dans la plupart des discours à propos de Jos Montferrand. Montferrand est un « Canayen » qui protège les Canadiens français et qui assure la survie de leur langue et de leur culture. Il n'est pas question de protecteur des Franco-Ontariens spécifiquement. On le dépeint comme un ancêtre du projet canadien-français qui contribue à sa continuité dans la durée. De plus, les notions de mémoire historique et utopie sont toujours présentes dans les représentations de Jos Montferrand. La mémoire en est une de lutte et de ténacité pour la survivance de la réalité francophone en Ontario pour certains, et au Canada tout entier pour les Saint-Denis. Montferrand est aussi un symbole de l'utopie de reconquête contre un oppresseur, ou dans le cas de l'Ontario français, contre la marginalisation et l'assimilation. Bien qu'à partir de 1960 on prône une

identité franco-ontarienne et une « nouvelle » référence, la référence canadienne-française n'est pas obsolète ; elle sert de base pour la référence franco-ontarienne.

L'identité franco-ontarienne

En ce qui a trait à l'identité, la FESFO et Félix Saint-Denis ne sont pas responsables de l'établissement d'une identité franco-ontarienne construite à partir d'une lutte. L'association entre l'identité franco-ontarienne et la lutte était présente bien avant l'établissement de la FESFO. Comme le remarque Christine Dallaire dans le contexte des Jeux franco-ontariens (JFO), on ne peut cependant nier le rôle que la fédération a joué dans la propagation d'une identité franco-ontarienne auprès de la jeunesse[228]. À travers ses entrevues avec plusieurs participants au JFO, Dallaire démontre que la perception d'une identité franco-ontarienne est basée sur la langue parlée, dans ce cas, le français. Dallaire différencie entre le discours linguistique, qui démarque « la performance du français [comme] critère ultime de l'appartenance francophone », et le discours culturel qui pointe vers l'héritage « d'un patrimoine associé au français[229] ». Bien que les jeunes s'identifient à leur francité, ce qui résulte à une perception pluriculturelle de la communauté franco-ontarienne dans laquelle « le francophone parle français[230] », Dallaire ajoute que les participants insistent tout de même sur « l'importance de connaître l'histoire ». Dans ce cas, l'histoire franco-ontarienne mise de l'avant « renvoi[e] davantage aux luttes et aux revendications qu'ont menées les "ancêtres" pour assurer un milieu de vie français[231] ».

---

[228] Christine Dallaire, « « Fier de qui on est…nous sommes francophones! » L'identité des jeunes aux Jeux franco-ontariens », *Francophonies d'Amérique*, nº 18 (2004) : p. 127-147 ; voir aussi Christine Dallaire, « La stabilité des discours identitaires et la représentation de la culture dans la reproduction de l'appartenance francophone chez les jeunes », *Francophonies d'Amérique*, nº 26 (2008) : p. 357-381.
[229] Dallaire, « « Fier de qui on est…nous sommes francophones! » », p. 130.
[230] Dallaire, accent dans l'original.
[231] Dallaire.

De plus, dans son analyse des entrevues et des dessins produits par les participants, Dallaire présente la culture franco-ontarienne comme une culture « marquée par une "solidarité" et le fait "qu'on a appris à se battre ensemble"[232] ». Finalement, elle soutient que, selon les données recueillies, pour ces jeunes, « le Franco-Ontarien doit proclamer sa fierté francophone, appuyer les institutions francophones et s'engager dans des luttes pour faire valoir ses droits […][233] ». Ailleurs, dans son analyse à propos de l'établissement d'organismes franco-ontariens pour le sport et l'activité physique, Dallaire soutient que « la communauté franco-ontarienne est un groupe minoritaire qui lutte pour son épanouissement au sein de la société ontarienne[234] ». Comme le montrent nos propres recherches cet épanouissement et cette survie sont aussi liés aux représentations de leur héros. Comme c'est le cas pour les travaux de Dallaire, cette thèse évoque l'identité franco-ontarienne comme une identité construite à partir d'un discours de lutte.

Les entrevues portées par Diane Gérin-Lajoie révèlent le même attachement de l'identité franco-ontarienne à une lutte. Selon des participants de la région d'Ottawa, la culture française en Ontario est synonyme d'une lutte pour la conservation de la langue française et les droits des francophones. Bien que la plupart des données indiquent un attachement au bilinguisme, les jeunes notent tout de même la présence des revendications francophones dans leur histoire et l'importance de conserver leur francité en luttant[235]. Selon Diane Farmer, la présence d'une identité axée sur la lutte est apparente à travers la présence de plusieurs institutions franco-ontariennes, dont l'ACFO, qui se donnent comme devoir d'affirmer la place des Franco-Ontariens en tant que minorité francophone avec des droits qui doivent être reconnus et

[232] Dallaire, p. 132.
[233] Dallaire, p. 135.
[234] Dallaire, « Le projet sportif des organismes franco-ontariens et leurs revendications auprès du gouvernement provincial » p. 244.
[235] Diane Gérin-Lajoie, *Parcours identitaires de jeunes francophones en milieu minoritaire* (Sudbury : Prise de parole, 2003).

respectés. Farmer soutient qu'à la suite de la rupture avec l'idéologie canadienne-française, les Franco-Ontariens prennent conscience « d'une francité renouvelée[236] ». Selon elle, le nouveau discours franco-ontarien « dénonce les ravages de l'assimilation dans une société qui s'urbanise à un rythme accéléré[237] ». Afin de répondre à cette assimilation, on établit plusieurs centres culturels franco-ontariens à travers la province. En plus d'agir comme solution à l'assimilation, ces centres devenaient des phares contre un État ontarien « hostile [et] peu sensible au but fixé par la collectivité francophone, à savoir le maintien de leur (les Franco-Ontariens) frontière et, par là, de sa différence[238] ».

Pour sa part, Danielle Juteau présente les Franco-Ontariens comme les Canadiens français de l'Ontario qui luttait « contre un État qui a jadis souhaité sa disparition ». Selon elle, même si, à partir de 2015, on ne réfère plus à une Ontaroise ou un Ontarois, l'appellation proposée par l'ancienne directrice du CRCCF, Yolande Grisé, qui « exprime le refus de la situation symbolique de minoritaire, la collectivité ne voulant plus se définir par sa différence (Franco-Ontarien), mais exister en dehors de ce rapport d'oppression », les Franco-Ontariennes et Franco-Ontariens « demeure[nt] […] soucieu[x] de défendre [leurs] droits et d'élargir [leurs] frontières[239] ».

Finalement, selon Julie Boissonneault, « aux yeux de plusieurs, être Franco-Ontarien, c'est avoir à se battre pour ce que l'on est ». Elle ajoute que dans ce cas, pour certains « il y a donc incertitude et malaise quant à la dynamique de ce qu'est être Franco-Ontarien[240] ». Il n'y a aucune incertitude ou de malaise pour ceux qui évoquent Jos Montferrand dans la culture franco-

---

[236] Diane Farmer, *Artisans de la modernité. Les centres culturels en Ontario français* (Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2014), p. 99.
[237] Farmer, p. 191.
[238] Farmer, p. 62.
[239] Danielle Juteau, *L'ethnicité et ses frontières* (Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2015), p. 61-62.
[240] Julie Boissonneault, « Se dire…mais comment et pourquoi? Réflexions sur les marqueurs d'identité en Ontario français », *Francophonies d'Amérique*, nº 18 (2004) : p. 163-169 ; p. 167.

ontarienne. Il est un batailleur, un protecteur des Canadiens français et un lutteur pour les droits des francophones et pour la francité, bref, un représentant de l'identité franco-ontarienne.

Un symbole pour le 400e

Son importance pour la communauté et leur identité est aussi apparente lors du 400e anniversaire de la présence francophone en Ontario. Michel Bock publie une analyse du 400e de la présence francophone en Ontario dans laquelle il démontre l'intention de plusieurs camps. D'un côté, au lieu d'accentuer la présence du Franco-Ontarien en Ontario, on voulait promouvoir l'histoire de l'Ontario en général. D'un autre, on promouvait le français comme langue unificatrice entre l'Ontario et le Québec, et non comme langue minoritaire des Franco-Ontariens. Ailleurs, le tourisme prend le dessus sur le symbolisme francophone en Ontario[241]. Ce qui nous interpelle particulièrement est la présence de ce que Bock appelle le « contre-récit » ou le récit « nationalitaire » qui provenait « d'acteurs issus du milieu communautaire » dont faisait partie la FESFO et, pour notre analyse, l'artiste Marc Keelan-Bishop[242].

Bock explique que ce « contre-récit » « privilégiait une conception beaucoup plus politique et autoréférentielle de l'Ontario français[243] ». Plusieurs groupes, dont la FESFO, avaient comme but de « "stimuler [le] sens d[e l']engagement" de leurs membres en lançant divers projets destinés à les sensibiliser à l'"histoire collective" de l'Ontario français et aux luttes politiques qu'avaient menées les générations précédentes[244] ». Autrement dit, en suivant la courbe installée depuis les années 1960, on voulait mettre de l'avant les luttes et la ténacité de la communauté franco-ontarienne. Paul-François Sylvestre contribue à ce discours en soutenant que

[241] Michel Bock, « Des 400 ans de « présence français en Ontario » aux excuses pour le Règlement 17 : Commémoration, réconciliation et conflits narratifs en Ontario français », *Recherches sociographiques* 61, nº 2-3 (2020) : p. 515-556.
[242] Bock, p. 530.
[243] Bock.
[244] Bock, p. 531.

« pendant quatre siècles, les Franco-Ontariens et Franco-Ontariennes ont fait preuve de détermination, parfois d'opiniâtreté, et ont toujours agi avec résolution. Leur histoire demeure tout autant une affaire de fermeté que de fierté[245] ».

Jos, rebelle francophone

Parmi les articles de presse et l'objectif de ces groupes « communautaires » se retrouvent les affiches « Rebelles francophones de l'Ontario » créées par Marc Keelan-Bishop. À travers les affiches, Keelan-Bishop voulait donner à l'histoire de l'Ontario français « une touche dramatique, pas nécessairement officielle ou institutionnelle[246] ». Bock ajoute que l'artiste illustre la présence francophone en Ontario dans un contexte où « dans la grande majorité de ces récits, l'expérience historique n'avait rien "d'aseptisé", c'est-à-dire qu'on ne craignait pas de la présenter à la lumière du conflit, de l'affrontement, voire du combat politique, à un point tel que ténacité et témérité devenaient constitutives de l'identité franco-ontarienne[247] ». Le but de cette forme de « propagande[248] » était d'utiliser des personnages francophones pour « inspirer la prochaine génération de Franco-Ontariens à se rebeller, eux aussi, pour faire connaître leurs droits[249] ». L'artiste dévoile plusieurs affiches dont une qui sert d'introduction au projet, sur laquelle il indique que « ce n'est pas facile de vivre en français en Ontario. Le courant nous tire constamment dans l'autre direction. Mais nous avons besoin de rebelles![250] ». Parmi ces rebelles francophones de l'Ontario se retrouve Jos Montferrand.

---

[245] Paul-François Sylvestre, « Quelques moments-phares de nos quatre siècles d'histoire », *Le Chaînon*, 2015, p. 13.
[246] Marc Keelan-Bishop, cité par Paul-François Sylvestre, « 400 ans de rebelles francos en Ontario », *L'Express*, novembre 2015.
[247] Bock, « Des 400 ans de « présence français en Ontario » aux excuses pour le Règlement 17 : Commémoration, réconciliation et conflits narratifs en Ontario français », p. 532.
[248] Marc Keelan-Bishop, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.
[249] « Rebelles et fiers de l'être : l'histoire franco-ontarienne en affiches ». *Radio-Canada*, octobre 2015. https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/746345/affiches-francophonie-400-ans
[250] Tiré d'une affiche de la série « Rebelles francophones en Ontario » créée par Marc Keelan-Bishop, 2015.

L'affiche présente le personnage en tant qu'« homme fort légendaire », « bûcheron » et « héros national ». La description est révélatrice. « Au début du 19e siècle à Ottawa, les bagarres entre les Canadiens français et les groupes des autres communautés sont courantes. Les camps des bûcherons n'échappent pas à cette règle! Selon la légende, Jos Montferrand, un colosse impressionnant, s'est défendu, à lui seul, contre 150 attaquants[251] ». Dans ce lieu de mémoire, on écarte presque totalement le lien à l'industrie pour accentuer l'image du défenseur et du batailleur, et ultimement, contrer l'oubli de cette histoire de défis. De plus, comme les représentations antérieures, on souligne son exploit sur le pont des Chaudières. Selon Keelan-Bishop, Jos Montferrand est « un gars très rebelle ». En ce qui est de la description du personnage, il explique que « ce n'est pas important s'il a réellement lutté contre 100 hommes ou d'où il venait. L'importance pour la jeunesse est son symbolisme ». Un symbolisme qui illustre l'habileté de se « défendre contre d'autres sous-cultures et lutter pour sa place ». Le but de Keelan-Bishop n'est pas « de représenter un conte de fées. [Il] représente la lutte, et la lutte ce n'est pas toujours beau[252] ». Son inspiration pour les personnages sur les affiches vient durant ses études secondaires « quand Félix (Saint-Denis) les contait[253] ». Keelan-Bishop, comme Saint-Denis et Quesnel, est un produit de la FESFO. Dans ce cas, ce n'est pas surprenant qu'il illustre un Jos Montferrand défenseur de la francophonie en Ontario. Comme c'est le cas avec les ressources de la FESFO, ces affiches sont distribuées dans presque toutes les écoles francophones de l'Ontario, ce qui perpétue la représentation du Jos Montferrand lutteur et protecteur à travers la jeunesse franco-ontarienne, et par extension, le reste de l'Ontario français.

[251] Tiré de l'affiche Jos Montferrand de la série « Rebelles francophones en Ontario » créée par Marc Keelan-Bishop, 2015.
[252] Keelan-Bishop, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.
[253] Keelan-Bishop, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.

Le sujet de la masculinité du personnage ressort dans toutes les représentations de Jos Montferrand en Ontario français et est surtout apparent dans l'affiche. Montferrand se tient les bras croisés, hache à la taille, avec un air imposant. Keelan-Bishop explique que son illustration de Jos Montferrand est inspirée de l'ancien lutteur professionnel, the Rock (Dwayne Johnson)[254]. L'affiche évoque un personnage fort. Cependant, bien qu'il y ait des indices de l'emploi du personnage (sa hache et sa ceinture fléchée), la masculinité de Jos Montferrand est associée à la bataille et à la force physique dans un contexte de lutte. Cette même association est faite dans les œuvres de Saint-Denis. À plusieurs reprises, en image dans le *Nous!*, en performance dans *l'Écho d'un peuple* et en chanson, Montferrand est l'homme viril qui utilise un Irlandais afin de frapper ses adversaires. De plus, comme l'affiche par Keelan-Bishop, le Jos Franco-Ontarien est toujours illustré avec soit la chemise de bûcheron, soit la ceinture fléchée et la hache ; des symboles visuels, selon le dire de Gillian Poulter, de la masculinité virile. Cependant, contrairement à la masculinité industrielle et forestière mise de l'avant dans le Festival des Raftsmen de Hull ou dans les travaux de Prévost ou de Regout et Pampalon, la masculinité associée à la bataille est prépondérante dans les représentations franco-ontariennes.

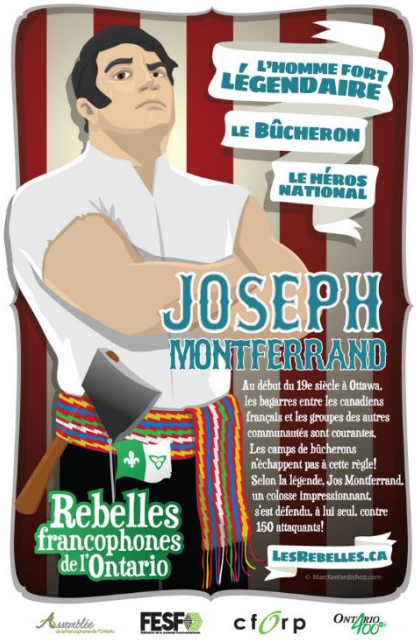


Figure 11 - Joseph Montferrand par Marc Keelan-Bishop. Avec la permission de Marc Keelan-Bishop.

Ce contraste est aussi apparent lorsque nous comparons l'affiche de Keelan-Bishop au timbre issu en 1992, présenté dans le chapitre précédent. Les deux illustrations montrent un Jos Montferrand fort et viril, une virilité évoquée par son emploi, illustré par son habillement de

[254] Keelan-Bishop, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.

bûcheron et sa hache, et par sa force, évoquée par ses épaules larges, son torse en forme de « V » et son biceps prononcé que dévoile la manche retroussée. Cependant, le timbre évoque la force du personnage dans le contexte de l'industrie forestière ce qui, finalement, illustre une masculinité de travailleur forestier. Pour Keelan-Bishop, la force du personnage est vouée à se battre physiquement pour une cause, mettant de l'avant une masculinité violente.

Les projets de commémoration et les musées

Le Jos Montferrand combattant est aussi évoqué dans d'autres projets du 400e de la présence francophone en Ontario. Le projet de commémoration de la présence francophone en Ontario, *Ontario400* publie sur leur page web « les 400 jours du 400e » ; 400 extraits qui décrivent soit un personnage ou un événement important lors des 400 dernières années. En date du 1er décembre 2014 se retrouve « la guerre des Shiners d'Ottawa ». Rattaché à l'image du timbre de Jos Montferrand, on peut lire « Trente ans avant la Confédération, les Franco-Ontariens de la région d'Ottawa se trouvent engagés dans une lutte mortelle : la Guerre des *Shiners*. Du côté des Canadiens français, Jos Montferrand se distingue au combat. Ses exploits deviennent légendaires[255] ». Comme les affiches des rebelles, on écarte presque totalement le lien entre Montferrand et l'industrie forestière pour évoquer plutôt son côté batailleur et protecteur des Franco-Ontariens.

Avec la collaboration d'autres organismes, *Ontario400* est aussi responsable d'un musée virtuel qui commémore la présence francophone en Ontario. *#mON400* est un musée virtuel du patrimoine franco-ontarien qui contient des images et des descriptions de plusieurs personnages et événements. Pour Jos Montferrand, on utilise l'article de Michel Prévost, tout en écartant la description de l'industrie forestière. Malgré ce délaissement, on présente une description assez

[255] Consulté décembre 2020, https://ontario400.ca/400jours/guerre-shiners-dottawa/

complète du personnage, incluant son emploi, ses exploits, et la fameuse scène du pont[256]. Ce qui est intéressant est l'inclusion de la bataille sur le pont dans la section « collection » dans laquelle on énumère, année en année, les événements importants pour les Canadiens français entre 1760 et 1840. En 1829, c'est la « défaite de 150 Shiners par le géant Jos Montferrand sur le pont Union[257] ». Le fait qu'on décide de marquer cet événement comme un moment important de l'histoire canadienne-française est assez révélateur du travail de la mémoire dans l'Ontario français.

Dans le musée Bytown, qui n'est pas affilié à *Ontario400* ou la FESFO, bien que la scène du pont soit présente, on opte pour une description complète du personnage, débutant avec son temps à Montréal, pour ensuite présenter ses emplois dans le contexte de l'industrie forestière, sa visite aux tavernes, et enfin son décès. Son symbolisme en tant que héros des Canadiens français est inscrit dans la section « violent Bytown » dans laquelle Montferrand est présenté au côté de Peter Aylen, un autre personnage important lors des guerres des *Shiners*[258]. La promotion de l'identité franco-ontarienne n'est pas le but premier du musée de Bytown. Son mandat est surtout de faire connaître l'histoire d'Ottawa aux touristes. Dans leur sélection de la mémoire afin de présenter l'histoire de la ville, on opte pour une représentation plus holistique de Jos Montferrand en le présentant, certes dans une atmosphère de conflit, mais un conflit presque exclusivement économique en « compétition » avec son « adversaire » Peter Aylen.

Un personnage méconnu?

À partir de Saint-Denis et la FESFO, la représentation de Jos Montferrand est bien ancrée dans l'imaginaire franco-ontarien. Le Jos de la FESFO est le défenseur, le lutteur, le sauveur, la

[256] Consulté décembre 2020, https://mon400.com/histoires/jos-montferrand/
[257] Consulté décembre 2020, https://mon400.com/musee/1760-1840/
[258] https://bytownmuseum.com/virtual-tour/

terreur des *Shiners*. Plus important, il symbolise la ténacité d'une communauté et son histoire de lutte pour ses droits. Cette représentation est divulguée par TFO, inspiré de la FESFO, dans *l'Écho d'un peuple*, dirigé par Saint-Denis, dans les affiches de Keelan-Bishop qui a appris de Saint-Denis, et dans les projets de *Ontario400* qui font affaire avec RPFO, dans lequel s'implique la FESFO et Félix Saint-Denis. Cependant, un reportage récent sur TFO démontre qu'il est possible que, malgré les efforts de la FESFO, Jos Montferrand ne soit pas connu en 2024, du moins à Ottawa parmi les Franco-Ontariens interviewé.

Reporter au sein de TFO, Rachel Crustin pose des questions aux francophones d'Ottawa afin de savoir s'ils connaissent le patrimoine ontarien. Il est intéressant de voir la mention de Jos Montferrand dans l'entrevue, indiquant que TFO juge qu'il fait partie du patrimoine. Crustin demande de nommer « l'homme fort canadien-français qui aurait combattu 150 Irlandais sur le pont Chaudières […] dans le temps où il y avait beaucoup de tensions entre les Anglais et les Français des côtés de la rivière[259] ». On juge que les Franco-Ontariens connaîtront Jos Montferrand en tant que batailleur et défenseur, et non en tant que bûcheron. Malgré cette présentation, aucun participant ne sait de qui il s'agit. La plupart répondent « Louis Cyr », un homme frôle la réponse en disant « Jos Montferland » et un autre répond simplement, avec un air impressionné, « un seul homme? ». Malgré le manque de connaissance évoqué par le Vox Pop de TFO, il est impressionnant que les gens reprennent et perpétuent la représentation de Jos Montferrand mise de l'avant par Félix Saint-Denis et la FESFO. C'est ce que nous voyons dans l'émission 100% locale où l'hôte présente l'histoire des Franco-ontariens en cinq minutes. Jos

[259] Rachel Crustin, « Connaissez-vous votre patrimoine franco-ontarien », ONFR TFO, 29 février, 2024, vidéo, 2 :00, https://onfr.tfo.org/connaissez-vous-votre-patrimoine-franco-ontarien/.

Montferrand « y'a longtemps travaillé à Ottawa comme bûcheron, il était grand de même, large de même, pi un soir il s'est battu contre 150 Irlandais sur le pont pis y'a gagné[260] ».

Conclusion

À partir des années 1960, une tendance s'installe dans la manière dont la communauté franco-ontarienne se représente. Même si, à ce moment, Jos Montferrand est absent de l'imaginaire franco-ontarien, les mêmes thèmes évoqués dans les représentations du personnage sont évoqués : la lutte, la ténacité, le courage, la survivance. Alors que les historiens des années 1980 présentent Montferrand superficiellement, ils l'associent, dans toutes les synthèses historiques, à la guerre des *Shiners* et à la protection de la réalité francophone. Pendant les années 1990, Yves et Félix Saint-Denis, au sein de la FESFO, mettent Jos Montferrand sur l'avant-scène en tant que symbole de la lutte franco-ontarienne et en tant que personnage important dans la survivance des francophones dans un Canada majoritairement anglophone. Bien que la FESFO soit une organisation visant la jeunesse franco-ontarienne, nous soutenons que ces jeunes qui assimilent cette information dans les salles de cours ou lors d'activités organisées par la FESFO la répandent à travers des projets scolaires, des discussions avec des amis à l'extérieur de l'école, et des discussions avec la famille à la maison. Cette conclusion est logique puisque Jos Montferrand est représenté de la même façon sur la chaîne TFO, dans un musée virtuel, et sur des affiches disponibles non seulement dans les corridors d'écoles, mais aussi sur les réseaux sociaux.

Le contraste entre le Jos « franco-ontarien » et le Jos de l'Outaouais québécois est aussi intéressant. Pourtant les deux émanent du même personnage. Des deux côtés de la rivière, Jos Montferrand est un homme fort qui était à la fois bûcheron, cageux et contremaître dans

[260] Vincent Poirier à l'émission 100% local. Nicolas Lacelle, « histoire franco ontarienne en 5 min vincent poirier », YouTube, 26 février, 2017, 5 :46.

l'industrie forestière qui est responsable du développement économique de la région. Cependant, d'un côté, on met l'accent sur son rôle dans l'industrie en tant que travailleur ardu, alors que de l'autre, on évoque son côté batailleur et protecteur des siens. De plus, ce qui est intéressant est le fait que, du côté ontarien, nous pouvons cibler une personne en particulier qui est responsable de la propagation de la représentation de Jos Montferrand en tant que batailleur et protecteur : Félix Saint-Denis. Contrairement à l'Outaouais québécois qui contient plusieurs acteurs qui ont consacré une œuvre au personnage. Le résultat est la présence d'un héros qui représente un élément en particulier, comparé à la présence de plusieurs héros (ou pas selon certains) Jos Montferrand en Outaouais québécois. De plus, les représentations évoquées par la FESFO démontrent la persistance de la référence canadienne-française dans la durée. Jos Montferrand défend les Canadiens français au large d'une oppression externe. Il symbolise l'utopie de la reconquête qui va contrer l'assimilation et la marginalisation des francophones. Finalement, comme le dirait Félix Saint-Denis, il est le protecteur « Canayen », le symbole qui n'est pas restreint à une frontière. En d'autres mots, il appartient au Canada français.

Jos Montferrand est né et décède à Montréal. C'est déjà apparent qu'il y ait une énorme présence dans l'Est ontarien et dans l'Outaouais québécois. Est-ce la même chose pour sa ville natale? Quelle importance donne-t-on à ce héros montréalais qui choisit cette ville pour finir ses jours? Comment est-il représenté? Montferrand s'est aussi rendu jusqu'à la ville de Québec en radeaux pour ensuite revenir dans les Pays d'en haut. Est-ce qu'on en parle dans la capitale du Québec? Est-il un élément de l'industrie ou le géant philosophe que chante Gilles Vigneault à l'aube de la Révolution tranquille? Sa présence est bien connue dans ces villes, mais les représentations varient comparées à l'Ontario français et l'Outaouais.

CHAPITRE 5 : Le Québec

Jusqu'à maintenant, deux facettes de la vie de Jos Montferrand ont été privilégiées par deux milieux différents. En Outaouais québécois, on préconise l'industrie forestière en représentant Montferrand comme le travailleur hors pair de la région et comme le modèle par excellence des hommes forts et courageux qui ont bravé les intempéries et les dangers du métier. Tandis qu'en Ontario français, on évoque la bataille et la survie face à l'oppression culturelle. Bien qu'un bûcheron et un cageux, Jos Montferrand est avant tout le protecteur de la réalité francophone en Ontario. Par la bataille, Montferrand assure la survivance des Canadiens français contre un oppresseur.

Ce chapitre démontrera que les représentations de Jos Montferrand dans le milieu québécois rejoignent davantage les représentations franco-ontariennes. Pourtant, la région de l'Outaouais est au Québec et l'industrie forestière avait une certaine présence à Montréal et dans la ville de Québec, grâce aux ports qui recevaient les bateaux utilisés pour transporter le bois outre-mer. Cependant, l'industrie forestière n'est pas aussi ressentie à l'extérieur de l'Outaouais, alors Jos Montferrand répond à des demandes différentes. Il demeure toutefois un lieu de mémoire important. Alors qu'en Outaouais il rappelle le développement industriel et les hommes qui y ont participé, à l'extérieur de la région, il assure la persistance d'une mémoire de lutte pour la survie de la langue française et de la réalité francophone au Québec.

De plus, comme c'est le cas pour l'Ontario français qui est en quête identitaire, le Québec tente de s'ancrer, pendant la Révolution tranquille, dans un État qui prône l'autonomie politique et culturelle. Comme le montre le chapitre précédent, à ce moment, le projet canadien-français vit un moment trouble. Certains croient que le projet éclate pour faire la place à un projet purement québécois, alors que d'autres soutiennent qu'il y a une certaine persistance du projet

canadien-français. L'analyse des représentations de Jos Montferrand dans le milieu québécois permet d'appréhender cette persistance du projet canadien-français et, par extension, de la référence canadienne-française.

Contexte : La Révolution tranquille et ses suites

Au Québec, la Révolution tranquille atteint un niveau presque légendaire. On présente cet événement, du moins l'année 1960, comme un moment important où le Québec se défait du carcan oppressif de l'Église catholique et du traditionalisme, et rejette son passé jugé humiliant afin de s'établir, bien fermement, dans la modernité occidentale. Ce moment de libération offre enfin l'opportunité aux Québécois de s'épanouir dans un État qui prône l'autonomie et qui, pour certains, surtout à la suite de l'élection du Parti québécois, accueille la souveraineté comme une voie nécessaire.

La présence d'un État libérateur

L'année 1960 comme l'avènement de la Révolution tranquille est une date fétichisée. Le Québec, comme le reste du monde occidental d'ailleurs, vit des changements importants à partir des années 1930, surtout en réaction à la crise économique. À partir des années 1960, l'État remplace l'Église dans plusieurs domaines sociaux afin de venir en aide aux citoyens. De plus, les gens se tournent plus volontairement vers l'État et le considèrent comme un joueur important dans leur épanouissement collectif. Comme l'indiquent Martin Pâquet et Stéphane Savard, à ce moment, on considère déjà l'État « comme garant du bien commun[1] ». Cette confiance en l'État s'accentue à la suite de la Deuxième Guerre mondiale. L'explosion industrielle et économique propulse le Québec et le reste de l'occident dans la modernité. Selon Guy Rocher, le Québec vit dans la période d'après-guerre une importante « mutation culturelle » qui engendre une « remise

[1] Martin Pâquet et Stéphane Savard, *Brève histoire de la Révolution tranquille* (Montréal : éditions Boréal, 2021), p. 16.

en question des idéologies et des mentalités » de l'État[2]. Alors que l'Union nationale (UN), sous la gouverne de Maurice Duplessis, s'associe étroitement avec le clergé catholique, on voit la construction d'un État-nation québécois prenant la forme d'un État-providence, repoussant l'Église-nation, présente surtout à partir des années 1840. Selon Pâquet et Savard, au moment de l'établissement d'un État-providence, on propulse l'État québécois comme « principal moteur de régulation économique et sociale » au Québec[3].

Les auteurs démontrent aussi que plusieurs événements mondiaux influencent le discours de l'autonomie au Québec à l'aube de la Révolution tranquille. Des mouvements importants d'émancipation et de décolonisation révèlent aux Québécois qu'il est possible de se délier des contraintes fédérales[4]. Cette mouvance vers l'autonomie québécoise prend plus d'ampleur face à l'État canadien qui entame sa propre « Révolution tranquille » pendant la Deuxième Guerre mondiale, pour citer José Igartua, s'affichant comme le symbole de l'unité nationale et se donnant la responsabilité d'agir comme réel gouvernement central qui dirige les provinces. Le discours de l'autonomie québécoise est prôné par Maurice Duplessis qui s'oppose à l'intervention du gouvernement fédéral dans les affaires de la province. Selon la légende de la Révolution tranquille, on associe Duplessis au retard et au passé. Le Parti libéral du Québec (PLQ), qui d'ailleurs ne remporte pas une victoire écrasante aux élections de 1960, ressort comme une lumière dans « la Grande Noirceur » avec des promesses de libération, de modernisation et d'autonomie. Jean Lesage et le PLQ promettent aux Québécois qu'ils les libéreront du passé contraignant.

---

[2] Guy Rocher, *Le Québec en mutation* (Montréal : Hurtubise HMH, 1973), p. 20.
[3] Pâquet et Savard, *Brève histoire de la Révolution tranquille*, p. 31.
[4] Pâquet et Savard, p. 51.

Menés par le slogan révélateur « C'est le temps que ça change », le Parti libéral de Jean Lesage et son « équipe du tonnerre » dirigent l'avenir du Québec afin de le sortir de la « Grande noirceur » et arriver à la hauteur du reste de l'Occident. Pour arriver à cette fin, Lesage favorise un État interventionniste. À ce moment, plus que jamais, l'Église-nation est remplacée par l'État-nation dans la gouvernance de plusieurs domaines, notamment l'éducation et la santé. Comme Duplessis, le PLQ prône l'autonomie du Québec, et plus spécifiquement, une autonomie territoriale. Dans un sens, ces « nouveaux » Québécois, produits de la Révolution tranquille, désirent être maîtres au sein de leurs frontières, ou bien, selon le slogan de Duplessis et plus tard Lesage, « Maître chez nous ». Selon Daniel Salée, toute société moderne, ou qui se modernise, affiche une « volonté de reconnaissance [et] le désir de voir son identité propre et son droit à la différence universellement respectés[5] ». Effectivement, le PLQ prend plusieurs démarches afin d'illustrer l'autodétermination du nouvel État, dont la scolarisation gratuite et obligatoire, jusqu'à l'âge de 16 ans, l'assurance-hôpital pour tous les Québécois, et la nationalisation de l'électricité qui continue l'établissement d'Hydro-Québec par Adélard Godbout[6]. Alors que Godbout avait établi Hydro-Québec dans les années 1940 en nationalisant l'entreprise américaine, Montreal Light, Heat and Power, Lesage nationalise le réseau en entier et exproprie les entrepreneurs privés, qui sont largement américains.

D'une plus grande importance, cette période cause une « mutation identitaire » et « l'établissement d'un être collectif moderne[7] ». Cet être moderne est tourné vers l'avenir, vers le développement économique, social et culturel d'un Québec trop longtemps ancré dans un

---

[5] Daniel Salée, « La mondialisation et la construction de l'identité au Québec », dans Mikhaël Elbaz, Andrée Fortin et Guy Laforest (dir.), *Les frontières de l'identité. Modernité et postmodernisme au Québec* (Sainte-Foy : les presses de l'Université Laval, 1996), p. 103-125, p. 110.

[6] Plusieurs études ont déjà énuméré et analysé ces multiples apports. Dont, Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *L'histoire du Québec contemporain, tome 2 : le Québec depuis 1930* (Montréal : éditions Boréal Express, 1986).

[7] Salée, « La mondialisation et la construction de l'identité au Québec », p. 112.

« retard » et selon Dumont, dans « le long hiver de la survivance[8] » causé, entre autres, par le lien trop étroit entre l'État, dans le cas de l'UN dirigé par Maurice Duplessis, et l'Église catholique. Pâquet et Savard soutiennent que cette distanciation de l'Église catholique fait en sorte que la culture québécoise n'est plus associée à la foi, mais bien à la langue française. La langue française devient alors un « cheval de bataille » pour plusieurs associations et partis[9]. De son côté, Michel Brunet est d'avis que la Révolution tranquille permet aux Québécois de réaliser qu'ils ont un avenir en Amérique du Nord. « He (le Québécois en question) lives at a new pace, in a new mood, and in a new climate. […] He already has a sense of having overcome resistance and won victories. He has the will to win[10] ». Salée soutient qu'avec la montée de « l'Homme audacieux » ou l'homme moderne, remplaçant « l'Homme hésitant » du passé, une parole hégémonique s'installe « qui affirme sans ambages et comme un leitmotiv que le Québec est une société libre, distincte, seule maîtresse de son destin, de ses choix et de son développement[11] ».

La notion de liberté sert d'assise pour une question importante : demeurer dans la Confédération canadienne ou devenir indépendant. Ce questionnement engendre aussi une prise de conscience : le Québec est dominé et menacé. D'un côté, ce nouvel État ne profite que marginalement du développement industriel et économique et d'un autre, la langue française et la culture québécoise sont en danger[12]. Effectivement, l'anglais étant la langue de l'industrie, les Canadiens français se retrouvaient au bas de l'échelle sociale et du milieu de travail. Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy révèlent que le Québécois francophone avait un revenu moyen inférieur à 35 % de celui du Québécois anglophone. De plus, les anglophones qui constituaient

---

[8] Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, (Montréal : éditions du Boréal, 1993).
[9] Pâquet et Savard, *Brève histoire de la Révolution tranquille*, p. 126 ; p. 167.
[10] Michel Brunet, « Historical Background of Quebec's Challenge to Canadian Unity », dans Dale C. Thomson (dir.), *Quebec, Society and Politics: Views from the Inside* (Toronto: McClelland and Stewart Limited, 1973), p. 39-51, p. 44-45.
[11] Salée, « La mondialisation et la construction de l'identité au Québec », p. 112.
[12] Marcel Rioux, *La question du Québec* (Paris : éditions Seghers, 1969).

seulement 7% de la main d'œuvre occupaient 80% des postes les mieux rémunérés[13]. La mission du PLQ à partir de 1960 était de remédier à cet écart et de s'assurer que les Québécois francophones prennent le contrôle de l'économie. Cependant, Pâquet et Savard présentent Jean Lesage comme un « fédéraliste autonomiste ». Il « revendique une place juste et équitable pour les Canadiens français *au sein de la Confédération*[14] ». Toutefois, pour le Parti québécois (PQ), qui opposera le PLQ à partir de 1968, la solution est la souveraineté-association. Similaire au PLQ, on revendique une place juste et équitable pour les Québécois, mais en brisant certains liens avec le gouvernement central tout en préservant, entre autres, une association économique. Malgré cette nuance importante, les deux partis désirent, chacun à leur façon, la reconnaissance du statut particulier du Québec et de la langue française qu'ils cherchent à protéger et promouvoir. Cependant, d'un côté, on croit que cette reconnaissance peut se faire en améliorant la Constitution du Canada alors que de l'autre, on soutient que la reconnaissance n'est possible que par la souveraineté-association, selon Lévesque, ou l'indépendance selon le Front de libération du Québec (FLQ) et le Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN).

L'importance de la langue française

René Lévesque quitte le PLQ en 1967 et forme le Mouvement Souveraineté-Association (MSA). Le MSA deviendra le PQ l'année suivante. Lévesque et la création du PQ placent le discours de la souveraineté-association en avant-plan. Cependant, à la suite d'un mandat de l'UN de courte durée, Robert Bourassa reprend le pouvoir à la tête du PLQ en 1970. Comme Lesage, Bourassa prône l'autonomie du Québec à l'intérieur du Canada, surtout la souveraineté économique avec l'établissement de réseau hydroélectrique à la Baie James. Sur le front culturel,

[13] Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy, « La mutation de la société québécoise, 1939-1976. Temps, ruptures, continuités », dans Fernand Dumont (dir.), *Idéologies au Canada français, 1940*-1976 (Québec : les presses de l'Université Laval, 1981), p. 33-72.
[14] Pâquet et Savard, *Brève histoire de la Révolution tranquille*, p. 96. Notre accent.

Bourassa s'oppose à la *Loi sur les langues officielles* de Pierre Elliot Trudeau qui fonde le bilinguisme sur un principe individualiste et non collectif, rejetant la thèse du biculturalisme (deux nations fondatrices), et s'oppose aussi au multiculturalisme de Trudeau qui « fait […] obstacle à toute prétention du Québec à une distinction fondée sur la culture[15] ». Bourassa est d'avis que le multiculturalisme est incompatible avec un Québec qui est majoritairement francophone et qui veut sauvegarder sa francophonie[16].

Le désir de sauvegarder la langue et la culture française est surtout apparent lors de la crise de Saint-Léonard à la fin des années 1960. Après que l'accès à des écoles anglaises soit accordé dans un secteur italien de Montréal, plusieurs citoyens francophones mettent pression sur l'UN, dirigée par Jean-Jacques Bertrand, afin d'établir une loi qui protègerait la langue française. En 1969, Bertrand établit la loi 63, soit la *Loi pour promouvoir la langue française*. Bien que Bertrand souligne l'importance du français, l'éducation demeure un choix libre des parents[17]. En 1974, Bourassa établit la loi 22 pour remplacer la loi 63. La loi 22, ou la *Loi sur la langue officielle*, reconnaît la langue française comme la langue officielle du Québec. Cette loi, d'un côté comble un vide laissé par la loi 63 et de l'autre, oppose directement la *Loi sur les langues officielles* qui reconnaissait le français et l'anglais comme langues officielles du Canada, incluant le Québec. Les Québécois devront attendre l'élection du PQ afin de voir l'établissement d'une loi beaucoup plus sévère qui renforce la préséance de la langue française au Québec.

En somme, à l'aube de la Révolution tranquille, la langue française s'impose comme vecteur d'épanouissement de l'État. Comme l'indiquent Pâquet et Savard, la langue française devient « l'élément central de la définition de l'État-nation ». Alors que l'Église-nation et la

[15] Pâquet et Savard, p. 215.
[16] Pâquet et Savard.
[17] Voir Pâquet et Savard, p. 167-170, pour une présentation de la crise de Saint-Léonard.

« composante catholique » sont jetées par-dessus bord, « langue et culture sont plus que jamais les références cardinales au Québec[18] ». La protection de la langue française est une caractéristique importante dans les représentations de Jos Montferrand dans le milieu québécois. Alors qu'en Outaouais, on ne parle pas ou peu de la langue française, les acteurs québécois ancrent Montferrand en tant que lieu de mémoire qui souligne que les Québécois ont défendu leur langue et que cette langue est un élément existentiel de leur identité. Dans ce sens, les représentations québécoises du personnage rejoignent celles de l'Ontario français. Montferrand, dans les deux provinces, répond à un certain projet national, celui de la protection et de la persistance de la réalité francophone.

La pensée indépendantiste

Bien que le PLQ au pouvoir au début des années 1970 ne soit pas un parti indépendantiste, le discours de l'indépendance du Québec continue de circuler dans l'espace public. Selon Fernande Roy, les développements qu'apporte le PLQ à partir de 1960 mettent du vent dans les voiles de la pensée indépendantiste, prônée surtout par le RIN, dans la notion que le Québec mérite un statut particulier à l'intérieur de la Confédération canadienne[19]. Alors que le RIN utilise la plateforme politique pour prôner l'indépendance, un groupe comme le FLQ utilise l'action révolutionnaire violente (ou terroriste selon ses adversaires) pour atteindre son but.

Formé en 1963, le point culminant du FLQ survient en 1970 lors d'une période qui sera nommée la crise d'octobre. Le FLQ prône l'indépendance immédiate du Québec et l'effacement des symboles britanniques à l'intérieur de la province. Le terrorisme du FLQ, souvent par l'entremise de bombes, cause la mort de 6 personnes entre 1963 et 1970. En octobre de 1970, le

[18] Pâquet et Savard, p. 167.
[19] Fernande Roy, *Histoire des idéologies au Québec aux XIXe et XXe siècles* (Montréal : les éditions Boréal, 1993), p. 109.

groupe enlève le consul britannique James Richard Cross et le ministre du Travail et de l'Immigration Pierre Laporte. Laporte sera retrouvé mort le 17 octobre causant une incertitude dans le milieu indépendantiste et le recours à la *Loi sur les mesures de guerres* par Pierre Elliot Trudeau, résultant à l'arrestation, parfois injustifiée, de plusieurs personnes.

En tant que chercheur intéressé par Jos Montferrand et ses représentations, nous nous attendions à trouver de multiples acteurs associer Montferrand au FLQ dû à son discours libérateur, voire violent. Toutefois, une seule représentation ressort du lot. En 2010, Sylvain Lemay publie *Pour en finir avec novembre*. La bande dessinée suit quatre hommes en Outaouais qui tentent d'oublier leurs actions violentes lorsqu'ils étaient jeunes. Inspiré par le mouvement du FLQ, les hommes avaient créé une cellule et avaient entamé des actions terroristes dans la région. Ils avaient nommé leur groupe, « la cellule Montferrand[20] ». La raison pour laquelle les jeunes hommes choisissent « Montferrand » n'est pas explicite. Il est possible que, comme nous l'avons démontré dans le troisième chapitre, l'auteur de la bande dessinée ait associé Jos Montferrand à la région de l'Outaouais. Cependant, il est aussi possible de voir dans Montferrand un symbole de résistance. Bien que Jos Montferrand n'ait pas défendu une cause indépendantiste spécifiquement, ou politique en général[21], il résiste aux attaques des *Shiners* et assure la survivance des francophones dans l'industrie forestière de la région de l'Outaouais. Montferrand ne participe pas à la même lutte que le FLQ, mais il participe toutefois à une lutte ; il était, après tout, un libérateur qui utilisait la violence pour atteindre son but. Cependant, à notre connaissance, le FLQ ne réfère pas à Jos Montferrand. *Pour en finir avec novembre* est une œuvre de fiction qui ne dévoile pas de lien entre le FLQ et le personnage de Jos Montferrand.

[20] Sylvain Lemay et André St-Georges (illustrateur), *Pour en finir avec novembre* (Montréal : Mécanique générale, 2010).
[21] Sauf si nous croyons les propos de Benjamin Sulte qui associe Jos Montferrand aux mouvements des patriotes.

Le PQ, les référendums et des accords échoués.

René Lévesque et le PQ sont élus en 1976. Alors que Bourassa prônait l'autonomie du Québec à l'intérieur du Canada, Lévesque recommande la souveraineté-association, ou l'autonomie politique, culturelle et juridique du Québec en tant qu'État souverain, tout en préservant une association économique avec le gouvernement du Canada. Selon Pâquet et Savard, l'élection du PQ ne met pas fin au développement de la Révolution tranquille[22]. Lévesque prône toujours l'importance d'un État interventionniste, mais cette fois souverain, et continue les avancements mis en marche par le PLQ avant lui. Selon les auteurs, Lévesque « fait siens les idéaux de la Révolution tranquille[23] ».

Dans le but d'assurer la protection de la langue française au Québec, le PQ établit la loi 101, *la Charte de la langue française,* en 1977. La loi 101 remplace la loi 22 que le PQ juge trop laxiste envers la communauté anglophone (et allophone) en accordant le droit à l'enseignement en anglais et la reconnaissance de deux langues nationales. *La Charte* tente d'accélérer la francisation du Québec en élevant le français comme langue officielle du Québec et la langue prédominante dans l'éducation et les entreprises. Le but de *la Charte,* et spécifiquement la Clause Québec, est surtout de s'assurer que les immigrants s'inscrivent aux écoles francophones en offrant seulement l'opportunité aux enfants dont les parents ont côtoyé une école anglaise au Québec de s'inscrire dans une école anglophone.

Propulsé par un nationalisme souverainiste, le PQ tient un référendum en 1980 pour la souveraineté du Québec[24]. Le vote du NON en sort victorieux. Le référendum dévoile à Trudeau

[22] Les auteurs placent la fin de la Révolution tranquille en 1983, à l'intérieur de la crise économique de 1980 et après l'application de la loi 111 de la part de Lévesque qui force les enseignants à retourner au travail, malgré la grève, ainsi provoquant un manque de confiance envers le gouvernement. Pâquet et Savard, *Brève histoire de la Révolution tranquille*.
[23] Pâquet et Savard, p. 205.
[24] Rappelons-le, une souveraineté-association prônée par René Lévesque dans laquelle le Québec est autonome, mais est encore associé, économiquement, au Canada.

que l'harmonie et l'union au Canada ne sont pas acquises ; il y a du mécontentement dans le pays qui pourrait causer une scission nationale. Afin de remédier à ce problème, Trudeau s'engage dans le rapatriement de la Constitution canadienne. En 1982, toutes les provinces, sauf le Québec, signent la nouvelle Constitution. Selon Lévesque, la nouvelle Constitution ignorait le statut historique du Québec lui donnant un droit de veto aux amendements à la Constitution canadienne. Selon Pâquet et Savard, les péquistes « proclament le droit du peuple québécois à disposer de lui-même » ainsi que « son droit historique à être partie prenante et à consentir à tout changement dans la Constitution du Canada qui pourrait affecter les droits et les pouvoirs du Québec[25] ». Cependant, dans la nouvelle Constitution, les Québécois, comme les Canadiens français partout au Canada, deviennent des composantes importantes de la « mosaïque » canadienne et n'ont de particuliers que la langue, comme l'arguait Trudeau depuis son élection à la tête du gouvernement fédéral en 1968. En autres termes, le Québec est une province comme les autres[26]. Plusieurs indépendantistes se réfèrent à la signature du rapatriement de la nouvelle Constitution comme la nuit des longs couteaux, car, selon la rumeur, les autres provinces avaient accepté le rapatriement de manière clandestine alors que René Lévesque dormait. La véracité de cet événement importe peu. Ce qui importe est le sentiment chez les indépendantistes que le gouvernement fédéral et le reste du Canada travaillaient ensemble afin d'opposer l'épanouissement du Québec, ce qui laisse certainement une amertume du côté québécois francophone.

René Lévesque se retire du milieu politique en 1985 et Robert Bourassa, à nouveau à la tête du PLQ, le remplace à la tête du Québec la même année. L'année précédente, le conservateur Brian Mulroney prenait le pouvoir au fédéral, succédant à Trudeau. Mulroney

[25] Pâquet et Savard, *Brève histoire de la Révolution tranquille*, p. 232.
[26] Linteau et coll., *L'histoire du Québec contemporain, tome II*, p. 682.

souhaitait réintégrer dans la Confédération le Québec, qui avait refusé de signer la Constitution en 1982. Pour ce faire, Mulroney, en discussion avec Bourassa pour mieux saisir les demandes du Québec, établit l'accord du lac Meech. Débutant en 1987, l'accord accordait un droit de veto constitutionnel à toutes les provinces, une compensation financière si une province se retirait d'un programme fédéral et « des pouvoirs accrus » en ce qui a trait à l'immigration. L'accord reconnaissait aussi le caractère distinct du Québec et le gouvernement québécois obtenait le droit de nommer trois juges à la Cour suprême[27].

L'accord du lac Meech échoue en 1990 après que deux membres refusent de signer : le premier ministre de Terre-Neuve, Clyde Wells, et le député manitobain Elijah Harper qui souhaitait voir plus de droits accordés aux peuples autochtones dans la nouvelle Constitution. Mulroney se lance à nouveau deux ans plus tard avec l'accord de Charlottetown qui offrait, entre autres, plus de droits aux provinces, le statut de « société distincte » pour le Québec et une place aux peuples autochtones dans la gouvernance du pays. Alors que l'accord fut accepté par les dirigeants provinciaux, il échoue à la suite d'un référendum pancanadien. Les indépendantistes du Québec perçoivent ces échecs comme un affront à leur autonomie et leur particularité constitutionnelle. Animé par un sentiment que le reste du Canada s'oppose au statut distinct du Québec, le mouvement séparatiste soutient que l'indépendance est la seule solution.

Sous la gouvernance de Jacques Parizeau et du PQ, une deuxième tentative d'indépendance marquera l'année 1995. Cette fois, il n'est pas question d'association ; on prône la séparation complète du Québec du reste du Canada. À nouveau, le NON l'emporte. Jacques Parizeau blâme l'échec du oui pour la souveraineté « sur l'argent dépensé par le gouvernement

[27] Michel Bock, « De nouveaux gains, de nouveaux défis (1982-1992), » dans Michel Bock et Yves Frenette (dir.), *Résistances, mobilisations et contestations : l'Association canadienne-française de l'Ontario (1910-2006)* (Ottawa : les Presses de l'Université d'Ottawa, 2019), p. 235-306, p. 279.

fédéral et les votes ethniques[28] » ; une déclaration qui laisse un goût amer chez plusieurs Québécois qui se voit de plus en plus affecté par la mondialisation et l'immigration. Selon Jean-François Laniel, la défaite en 1995 engendre un « syndrome post-référendaire » et une crise d'identité pour le Québec[29]. Ce deuxième référendum incite à nouveau une réaction de la part du gouvernement fédéral qui établit la *Loi sur la clarté référendaire* en 2000 stipulant qu'une province qui souhaite rompre son lien confédéral doit poser une question référendaire claire et précise. La Chambre des communes du Canada doit approuver la question, c'est-à-dire déterminer si elle permet à la population de la province concernée de déclarer précisément une décision de rompre avec le reste du Canada. Puisque cette loi vise particulièrement le Québec, les indépendantistes se sentent atteints. En réaction à cet empiètement sur le désir et l'autonomie du Québec, Lucien Bouchard, à ce moment chef du PQ et Premier ministre, passe la loi 99, *Loi sur l'exercice des droits fondamentaux et des prérogatives du peuple québécois et de l'État du Québec*. Avec cette loi, on prône l'autodétermination du peuple québécois à l'intérieur de son propre territoire. En d'autres mots, on n'aime pas que le gouvernement fédéral se donne le droit de décider du destin de l'État québécois.

La période post-référendaire, un moment trouble avec son histoire

Les propos de Jacques Parizeau à la suite de l'échec référendaire en 1995 causent un questionnement chez plusieurs indépendantistes qui deviennent réticents à aborder une indépendance du Québec qui prône le destin d'une majorité québécoise plutôt que de l'ensemble de la population de la province. Selon Jacques Beauchemin, dans la période post-référendaire, on vit une mauvaise conscience face au nationalisme québécois fondé sur le particularisme. On met

[28] Jean-François Laniel, « Le nationalisme québécois au XXIe siècle. Trois tendances récentes », *Études canadiennes / Canadian Studies* 93 (2022) : p. 155-175, p. 158.
[29] Le terme « syndrome post-référendaire » a été utilisé par Jacques Beauchemin, cité par Laniel, p. 157.

de côté le nationalisme censément ethnique afin de présenter une version civique, plus inclusive et ouverte à la pluralité. Cependant, selon Beauchemin, cette ouverture aux autres, jugée radicale, cause une relation trouble entre les Québécois et leur histoire. Selon Beauchemin, c'est comme si on délaissait le passé canadien-français par peur d'être considéré comme traditionaliste et nationaliste. Il ajoute que cette pensée insinue que « l'histoire francophone est en trop parce qu'elle semble appeler une fermeture sur elle-même[30] ». Beauchemin est d'avis que les Québécois doivent se réconcilier avec leur héritage afin de préserver l'essence de l'identité franco-québécoise. Cette réconciliation empêcherait le refus de soi qui caractérise déjà le « syndrome post-référendaire » et préserverait un sentiment d'appartenance. Selon Beauchemin, le Québec doit « se réclamer d'une mémoire et d'une histoire » tout en étant inclusif et ouvert au pluralisme. Rien n'empêche les Québécois d'être ouverts sur le monde tout en se préoccupant des besoins de la majorité francophone[31].

La thèse de Gérard Bouchard oppose celle de Beauchemin, qui l'écrit d'ailleurs en réaction au propos de Bouchard. Selon Bouchard, l'histoire du Québec doit être changée, voire adaptée afin de fonctionner avec le pluralisme. Il suggère de réécrire l'histoire nationale et de repenser l'avenir de l'identité et de la culture nationales en reconstruisant la mémoire collective. Bouchard cherche à développer une nation québécoise axée sur le pluralisme, mais avec la langue française comme matrice[32]. À l'instar de Beauchemin, Bouchard vit un réel déni de soi. Pour sa part, Jocelyn Létourneau est d'avis qu'afin de passer à l'avenir, le Québec doit « panser » le passé. Il soutient que plusieurs chercheurs, dont Gérard Bouchard, doivent échapper au discours mélancolique qui évoque une histoire de victimisation et d'inachèvement. Selon

[30] Jacques Beauchemin, *L'histoire en trop. La mauvaise conscience des souverainistes québécois* (Montréal: VLB éditeur, 2002), p. 15.
[31] Beauchemin, p. 185.
[32] Gérard Bouchard, *La nation québécoise au futur et au passé* (Montréal : VLB, 1999).

Létourneau, afin de passer à un avenir positif, les historiens doivent se donner un devoir de mémoire de réparation en évoquant les points positifs du passé canadien-français qui, selon lui, inclut la canadianité et l'appartenance au sein de la nation canadienne[33]. Beauchemin est d'avis que cette vision des choses est problématique, car selon l'approche de Létourneau, comme celle de Bouchard d'ailleurs, l'histoire du Québec n'est pas présentée comme telle, elle est remodelée afin de répondre à un besoin. Selon Beauchemin, on dirait que pour Bouchard et Létourneau, il y a de l'histoire en trop.

Selon Mathieu Bock-Côté, les thèses de Bouchard et de Létourneau indiquent qu'à la suite de l'échec du deuxième référendum, le nationalisme québécois est en processus de dénationalisation. Il est d'avis que plusieurs éléments clés contribuent à cette « dénationalisation tranquille », dont l'abandon du combat linguistique par le PQ après le deuxième référendum, le rejet de la notion des deux peuples fondateurs par le Bloc québécois en 1999 et l'affaire Michaud en 2000. En 2000, le journaliste Yves Michaud est critiqué pour des commentaires à propos des votes ethniques qui, selon lui, mettent un frein sur le souverainisme québécois. Il est aussi critiqué pour un commentaire qui compare les troubles québécois pour la liberté aux émancipations juives, comme le fait le chanoine Groulx d'ailleurs. Selon Michaud, le peuple juif n'était pas le seul à avoir souffert et, de plus, le peuple québécois avait intérêt à s'inspirer de la solidarité juive, qu'il admirait d'ailleurs. Michaud révèle les propos du chanoine Groulx dans un débat à propos du changement de nom du métro Lionel Groulx. Pour ses propos, Michaud est étiqueté en tant qu'antisémite et se voit refuser une place dans le PQ[34]. Michaud est aussi

[33] Jocelyn Létourneau, *Passer à l'avenir: histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui* (Montréal : Boréal, 2000).
[34] Mathieu Bock-Côté, *La dénationalisation tranquille : mémoire, identité et multiculturalisme dans le Québec postréférendaire* (Montréal : Boréal, 2007).

unanimement et immédiatement condamné par l'Assemblée nationale du Québec qui n'a pas pris pleine connaissance de la nature de ses propos[35].

Cette condamnation d'un simple citoyen privé démontre, selon Bock-Côté, la peur de toute accusation d'ethnocentrisme qui s'empare des milieux politiques du Québec après 1995, ce qui les pousse à soustraire le nationalisme du particularisme historique du Québec. Il est d'avis que le nouveau souverainiste pluraliste se limite au territoire et non à la culture. De son côté, Fernand Dumont soutient que dans la période post-référendaire, les Québécois délaissent leurs « raisons communes », soit leur langue, leur culture, leur histoire, leur mémoire, bref les éléments existentiels de l'identité québécoise[36]. Parmi les représentations de Jos Montferrand à partir de l'an 2000, seulement une seule se révèle sensible à cette dénationalisation. Comme nous allons le montrer, le Jos de Philippe Jean Poirier se retrouve en quête identitaire liée à une perte de repères nationaux. Les autres acteurs continuent d'associer Montferrand à la lutte francophone sans montrer de questionnement quelconque.

Une ouverture sur les autres et la question religieuse

Le conflit de la dénationalisation est apparent lors de la crise des accommodements raisonnables entre 2005 et 2008. Selon Laniel, cette crise, ou la question de la religion en général, est « au cœur de la transition postréférendaire et surtout de sa sortie[37] ». Alors que le Québec se veut plus pluraliste et accueillant, on se demande comment accommoder les différents groupes religieux qui s'ajoutent à la culture québécoise. Par exemple, la question du port du kirpan, cette dague cérémoniale sihke, à l'école mène à des débats forts médiatisés. Ce dilemme oppose le multiculturalisme prôné par le gouvernement central depuis 1982 à l'interculturalisme

[35] « Yves Michaud, 1930-2024 : le « Robin des banques » s'éteint », *Radio-Canada*, mars 2024, https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1968088/bio-yves-michaud-depute-journaliste-delegue-deces.
[36] Fernand Dumont, *Raisons communes* (Montréal : Boréal, 1995).
[37] Laniel, « Le nationalisme québécois au XXIe siècle. Trois tendances récentes », p. 160.

québécois qui souhaite contrôler l'intégration des immigrants dans la société québécoise et les accommodements à l'intérieur de ses propres frontières.

Depuis 1977, *la Charte* favorise l'intégration des immigrants à la culture québécoise francophone. De plus, depuis la Révolution tranquille et la fin de l'Église-nation, on souhaite repousser la religion, peu importe la croyance, à la sphère privée. Porté par la commission Bouchard-Taylor en 2008, mise sur place en 2007 afin de brosser un portrait à propos des accommodements raisonnables et les différences culturelles au Québec, et défendu par la suite par Gérard Bouchard[38], l'interculturalisme, contrairement au multiculturalisme, indique la présence d'une culture majoritaire, dans ce cas, le Québec francophone. Alors que le multiculturalisme favorise l'idée d'une « mosaïque » canadienne qui inclut toutes ethnicités et cultures sur un pied d'égalité, l'interculturalisme, qui s'élève surtout dans un Québec qui se perçoit comme distinct, alors qui oppose le multiculturalisme canadien, permet au Québec d'affirmer son caractère unique et francophone. L'interculturalisme québécois prône l'intégration des groupes minoritaires à une culture française qui sert de matrice. Bouchard soutient que l'interculturalisme ne tente pas d'assimiler les minorités, mais bien de les intégrer à la nation québécoise en favorisant des échanges interculturels entre la majorité et les groupes minoritaires. Cependant, on met toutefois l'accent sur la langue française et la francisation des nouveaux arrivants. Selon le principe de l'interculturalisme, l'adhésion à la situation linguistique permettra une meilleure intégration à la société québécoise[39]. Cependant, selon Beauchemin, on a l'impression que pour Bouchard, on doit manipuler l'histoire afin de paraître plus inclusif aux groupes minoritaires.

[38] Gérard Bouchard, *L'interculturalisme : un point de vue québécois* (Montréal : Boréal, 2014).
[39] Bouchard.

De son côté, Laniel démontre que ce débat atteint la collectivité québécoise en même temps que le gouvernement québécois déconfessionnalise les écoles publiques en enlevant les cours d'enseignement religieux et moral catholique du curriculum[40]. La déconfessionnalisation et la crise des accommodements suscitent un débat sur la laïcité au Québec. Comme le démontre Laniel, jusqu'en 2014, le PLQ et le PQ prônaient une « laïcité ouverte », en lien avec les accommodements raisonnables, ou « la neutralité de l'État face aux préférences religieuses de ses citoyens ». Les pratiques religieuses étaient une affaire individuelle et le Québec serait ouvert à l'expression religieuse dans les institutions publiques. Cependant, à partir de 2014, le PQ sous Pauline Marois change d'avis et prône, comme le fera la Coalition Avenir Québec (CAQ) lors de son élection, la « laïcité stricte » ou « sans trait d'union » qui restreint la pratique et l'affichage religieux en public[41].

Bien que l'élément religieux soit important dans la représentation de Jos Montferrand écrite par Benjamin Sulte, il disparaît presque complètement des représentations québécoises à partir de 1960. Alors que certains acteurs incluent la religion d'une manière implicite dans leurs œuvres (la présence de l'Église par exemple), Jos Montferrand ne défend pas le catholicisme explicitement et même, dans le cas de Paul Ohl, montre un certain manque de confiance par rapport au clergé. Le meilleur exemple de ce changement de discours est le fait que la scène dans laquelle Jos Montferrand protège Mgr Ignace Bourget n'apparaît nulle part à l'extérieur de l'œuvre de Sulte.

[40] Laniel, « Le nationalisme québécois au XXIe siècle. Trois tendances récentes », p. 160.
[41] Laniel, p. 161.

La renationalisation

Selon Laniel, le virement vers une laïcité stricte est une des étapes qui démontrent « la renationalisation du champ politique québécois[42] ». En 2019, un an après son élection comme gouvernement du Québec, la CAQ sous François Legault passe la loi 21, ou la *Loi sur la laïcité de l'État*. Cette loi confirme le statut laïque de l'État québécois en interdisant le port et l'affichage de symboles religieux en public par les gens d'autorités, dont les enseignants et enseignantes et les membres de gouvernement. Selon Yvan Lamonde, la loi 21 démontre que selon la CAQ, la laïcité de la population « assure le bien commun » et indique que « l'unité civile [tient] le vivre-ensemble[43] ».

Selon Laniel, la CAQ prône le nationalisme autonomiste ; en abandonnant toute revendication constitutionnelle, Legault souhaite préserver les liens avec le gouvernement canadien, tout en demeurant autonome à l'intérieur de ses frontières. Selon Charles Courtois, ce nationalisme rejoint un certain républicanisme québécois où on prône l'autodétermination du peuple, et non de l'individuel comme le fait le libéralisme. Selon Courtois, le républicanisme insiste sur le fait que « c'est par sa participation civique à une nation libre que la personne est libre[44] ». Dans une république, on demande une certaine souveraineté nationale qui permettra au gouvernement, dans ce cas québécois, de voir au bienfait de sa culture. Selon Laniel, la

[42] Laniel, p. 157.
[43] Yvan Lamonde, « L'histoire de la laïcité au Québec : l'établissement démocratique de la primauté du civil sur le religieux », dans Marc-André Turcotte et Julie Gagnon, *La laïcité : le choix du Québec. Regards pluridisciplinaires sur la* Loi sur la laïcité de l'État (Québec : Secrétariat à l'accès à l'information et à la réforme des institutions démocratiques, 2021), p. 175-207, cité par Laniel, p. 162.
[44] Charles-Philippe Courtois, « La nation québécoise et la crise des accommodements raisonnables : bilan et perspectives », *International Journal of Canadian Studies / Revue internationale d'études canadiennes*, nº 42 (2010) : p. 283-306, p. 286.

républicanisation est d'ailleurs une des tendances du nationalisme québécois au XXIe siècle, surtout apparent avec la question de la laïcité au Québec[45].

Laniel démontre que la renationalisation du Québec se fait aussi par la protection de la langue française. En 2021, la CAQ dépose le projet de loi 96, *Loi sur la langue officielle et commune du Québec*, adoptée l'année suivante, qui tente de mieux protéger la langue française au Québec en restreignant l'utilisation de la langue anglaise en « plafonnant à leur nombre actuel le nombre d'élèves ayant accès aux cégeps anglophones, en obligeant les entreprises à accorder une place nettement prédominante au français dans leurs enseignes et publicités, et en faisant de l'État québécois un agent "d'exemplarité" du français en réduisant ses communications en anglais avec les citoyens[46] ». Plus récemment, la loi 96 cherche à réduire le nombre d'étudiants hors province dans les universités anglophones du Québec en augmentant les droits de scolarités. Ce montant pourrait aller jusqu'à 12 000$ par année pour un étudiant de l'externe qui étudie dans une université anglophone. Ces droits ne s'appliqueront pas aux étudiants qui s'inscrivent dans une université francophone[47]. De plus, la CAQ demande la francisation des étudiants d'ailleurs dans les universités anglophones en incluant un examen de français pour ces étudiants dans leur parcours scolaire[48]. Comme nous l'avons mentionné, la protection et la promotion de la langue française, importantes pour le Québec depuis la Révolution tranquille et chez tous les partis politiques, sont un élément important des représentations québécoises de Jos Montferrand entre

[45] Laniel, « Le nationalisme québécois au XXIe siècle. Trois tendances récentes ». La troisième tendance étant l'écologisation. Un élément qui n'est pas adressé dans les représentations de Jos Montferrand au Québec.
[46] Laniel, p. 159.
[47] 12 000$ contrairement à 9 000$ présentement. On parle aussi de la possibilité d'augmenter jusqu'à 18 000$. Alex Usher, « La nouvelle politique universitaire du Québec est une perte pour la province et tout le pays », *Options politiques*, octobre, 2023, policyoptions.irpp.org/fr/magazines/octobre-2023/quebec-financement-universites-anglophones/.
[48] Gabriel Côté, « Universités anglophones : voici le niveau de français que devront atteindre les étudiants étrangers », *Journal de Québec*, décembre 2023, https://www.journaldequebec.com/2023/12/14/universites-anglophones--voici-le-niveau-de-français-que-devront-atteindre-les-etudiants-etrangers.

1960 et aujourd'hui. Bien qu'on représente Montferrand par son emploi, il est avant tout le protecteur de la réalité francophone au sein de l'État.

Finalement, afin de renationaliser le Québec culturellement et politiquement, la CAQ cherchait à promouvoir l'histoire du Québec. À partir de 2021, on souhaitait établir les « Espaces bleus, un réseau de lieux culturels et patrimoniaux planifié pour la promotion et la transmission de notre héritage culturel[49] ». Selon Laniel, ces espaces aideront le Québec à « retrouver l'identité et la fierté québécoise[50] ». La page web officielle des Espaces bleus mentionnait l'inclusion de « l'histoire de nos héros et de nos héroïnes » afin que les visiteurs fassent « le lien entre le Québec d'hier et celui d'aujourd'hui ». Selon la page web, ces héros et héroïnes « seront aussi une source d'inspiration pour les générations futures[51] ».

Toutefois, François Legault décide récemment d'annuler l'établissement des Espaces bleus dû au coût trop élevé de la construction[52]. La page web officielle des Espaces bleus est aussi désormais inaccessible. Sans indication sur les héros choisis pour illustrer l'histoire du Québec lors des discussions pour établir ces lieux, et suivant l'annulation définitive du projet, il n'y a aucun moyen de savoir si Jos Montferrand aurait tenu une place importante comme source d'inspiration pour les prochaines générations ni comment on l'aurait représenté.

La mémoire québécoise

Cependant, le désir d'établir des Espaces bleus démontre une relation trouble entre le Québec et sa mémoire. Ces espaces sont, à l'instar de Pierre Nora, des lieux de mémoire qui rappellent certains événements définisseurs de la collectivité québécoise. Le manque

---

[49] https://www.quebec.ca/culture/espace-bleu ; https://espacesbleus.org/ .
[50] Laniel, « Le nationalisme québécois au XXIe siècle. Trois tendances récentes », p. 159.
[51] https://www.quebec.ca/culture/espace-bleu. Consulté février 2024.
[52] Félix Morrissette-Beaulieu, « Québec recule définitivement sur les Espaces bleus », *Radio-Canada*, mars 2024, https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/2054139/espaces-bleus-fin-annulation.

d'information disponible ne permet pas d'identifier ce que ces lieux devaient ancrer dans la mémoire. Néanmoins, ce projet démontre tout de même que le Québec se donnait un devoir de mémoire d'empêcher l'anéantissement d'événements et de personnages historiques. La relation trouble avec sa mémoire n'est pas un phénomène du XXIe siècle. À l'aube de la Révolution tranquille, on démontre un certain désir de se détacher de son passé afin de regarder vers l'avenir. Cependant, le rejet du passé n'est pas total. Selon Beauchemin, on rejette spécifiquement « le passé honteux[53] ». La mémoire québécoise est passée sous le microscope afin d'y retirer les éléments dénigrants qui montrent un Québec dépendant.

Ce qui est surtout rejeté est l'histoire canadienne-française. Beauchemin soutient qu'elle « devient […] mal aimée » ; elle est une histoire d'oppression et de paralysie collective. À ce moment, « le Québécois s'érigera contre le Canadien français dans lequel il ne se reconnaîtra plus[54] ». Éric Bédard qualifie ce rejet comme un « optimiste typiquement moderne qui consiste à croire que l'avenir est rempli de promesses et que le passé n'a fondamentalement rien à nous apprendre[55] ». Dans *La Vigile du Québec,* Fernand Dumont soutient que le Québec moderne a l'impression que « pour pouvoir répondre à des situations nouvelles, notre liberté croit devoir renier le passé parce que celui-ci a pris la figure d'un fardeau[56] ». Ce qui est Canadien français, perçu comme « archaïque et collectif, ne peut être vraiment vivant dans une société urbanisée et industrialisée[57] ». Selon Jocelyn Létourneau, ce discours du rejet de l'histoire canadienne-française fait naître l'*homo quebecensis* qui souhaite « s'évader de [et] délaisser sa condition

---

[53] Jacques Beauchemin, « Entre le rejet du passé et les promesses de l'avenir », dans Guy Berthiaume et Claude Corbo (dir.), *La Révolution tranquille en héritage* (Montréal : les éditions Boréal, 2011), p. 157-182.
[54] Beauchemin, p. 170.
[55] Éric Bédard, « Modernité et histoire des idées au Québec. Une perspective historiographique », dans Marie-Christine Weidmann Koop (dir.), *Le Québec aujourd'hui. Identité, société et culture* (Québec : les Presses de l'Université Laval, 2003), p. 9-33, p. 30-31.
[56] Fernand Dumont, *La vigile du Québec* (Montréal : Hurtubise HMH, 1971), p. 52
[57] Dumont, p. 53.

d'incapacité et d'incompétence » (affilié au Canadien français) et de rompre « avec un passé qui l'empêchait d'advenir[58] ». Autrement dit, cet homme moderne voulait « renaître en tant que Québécois [c'est-à-dire] décomplexé et décolonisé » et souhaitait se dissocier de l'image du « porteur d'eau », « figure que l'on accolait facilement, par dérision, au Canadien français et que celui-ci avait tendance à faire sienne[59] ».

Selon Christian Labrèche, ces nouvelles préoccupations de la modernité causent une redéfinition de l'identité québécoise par un processus sélectif de la mémoire. Le concept de la mémoire et de la commémoration sont mis de l'avant dans l'introduction de cette thèse. Selon Patrice Groulx, qui analyse la commémoration, et Nora qui analyse la mémoire, les deux éléments sont des constructions sélectives qui pigent dans le passé afin de construire un présent idéal. Labrèche est du même avis. Selon lui, « la mémoire d'un événement est toujours une reconstruction du passé basée sur une sélection d'éléments ayant constitué cet événement à l'origine[60] ». De plus, l'État lui-même, comme l'indique Groulx d'ailleurs, « cherche à utiliser la mémoire du passé pour maintenir son pouvoir[61] ». Selon Labrèche, on rejette « les vieux mythes de la société canadienne-française qui avaient rythmé la vie depuis 1840 » ; souvent prônés par le clérico-nationalisme des années 1950[62]. Les Québécois sont « appelés à développer une nouvelle conception d'eux-mêmes », voire une nouvelle mémoire d'eux-mêmes. « Il leur fallait dépasser la mémoire de la subsistance pour établir une de l'existence[63] ».

---

[58] Jocelyn Létourneau, « Le "Québec moderne", un chapitre du grand récit collectif des Québécois », *Revue française de science politique* 42, nº 5 (1992) : p. 765-785; p. 772-773.
[59] Létourneau, p. 778.
[60] Christian Labrèche, « De l'utilisation politique de la mémoire des patriotes de 1837-1838 au Québec depuis la Révolution tranquille », *Bulletin d'histoire politique* 10, nº 2 (2002) : p. 150-162; p. 151.
[61] Labrèche, p. 151.
[62] Labrèche, p. 153.
[63] Labrèche.

L'importance des patriotes

Pour ce faire, une des images remises de l'avant est celle du patriote de 1837-1838. Selon Bédard, le patriote était perçu comme un homme qui n'adhérait pas « aux idées anti-modernes » et qui avait défendu « l'esprit des Lumières ». Dans le patriote, on voyait un « courageux prédécesseur [et] un passé dont [on] pouvait être fiers[64] ». Selon Labrèche, le patriote ressort comme symbole idéal dans la quête « de traces d'un nationalisme politique dans l'histoire du Québec[65] ». C'était surtout le cas pour les milieux qui prônaient l'indépendance du Québec. « Auprès de ces indépendantistes, les patriotes devenaient les nouveaux héros qui s'étaient battus pour la patrie. Ils devenaient des modèles qu'il fallait chercher à imiter[66] ». Patrice Groulx explique que, lors du tricentenaire de la bataille du Long-Sault en 1960, certains, dont Jacques Ferron du Parti rhinocéros, proposent de remplacer Dollard des Ormeaux comme symbole national par Olivier Chénier, un chef militaire patriote lors des rébellions de 1837-1838. Selon des manifestants « anti-Dollard », le personnage était « un mensonge associé à la Confédération et au colonialisme canadien tandis que Chénier […] incarne la libération nationale du Québec[67] ». En 1962, le RIN décrète que le jour de la fête de la Reine devrait être appelé le jour des patriotes[68].

Lors d'une période où les Québécois regardent vers l'avenir et sont en processus de redéfinition qui rejette les valeurs traditionnelles et conservatrices, les rébellions « portent l'idée d'une libération démocratique et nationale par le renversement des pouvoirs traditionnels[69] ».

---

[64] Bédard, « Modernité et histoire des idées au Québec », p. 24.
[65] Labrèche, « De l'utilisation politique de la mémoire des patriotes de 1837-1838 au Québec depuis la Révolution tranquille », p. 153.
[66] Labrèche, p. 154.
[67] Patrice Groulx, *Pièges de la mémoire. Dollard des Ormeaux, les Amérindiens et nous* (Hull : Collection Asticou, 1998), p. 329.
[68] Groulx, p. 330.
[69] Groulx, p. 331.

Lors de ce « ménage de nos héros », les patriotes sont évoqués comme des « héros authentiques qui ont mené une lutte de libération contre les Britanniques », une image, selon Groulx, qui gagne de la popularité en 1960 dans un Québec qui prône la décolonisation[70]. Labrèche révèle que bien qu'étant indépendantiste, le PQ ne voulait pas être associé aux patriotes et Lévesque ne voulait pas être associé à Louis-Joseph Papineau. Ceci n'empêche pas le parti de rebaptiser la route 133 qui longe le Richelieu le « chemin des Patriotes » en 1977 « marquant ainsi le 140e anniversaire de la victoire de Saint-Denis », ou d'empêcher Camille Laurin d'accepter le titre honorifique de « Patriote de l'année décerné par la Société Saint-Jean-Baptiste pour la mise en place de la loi 101[71] ». Finalement, Labrèche remarque que dans cette « nouvelle » représentation des patriotes, « les Anglais y sont d'ailleurs démonisés » et illustrés comme des méchants qui « attaquent en surnombre face à des Patriotes désarmés », ils incendient des villages, causent du carnage, molestent la population, règnent par la terreur, et font des actes d'agressions injustes et injustifiées[72].

L'évocation des patriotes est importante pour notre analyse. Dans la première représentation de Jos Montferrand en 1884, Benjamin Sulte associe Jos Montferrand aux patriotes. Montferrand fait du porte-à-porte afin d'amasser de la monnaie pour aider les patriotes emprisonnés, et selon Sulte, il participe à l'élection de 1832 en tant que fier-à-bras et protecteur des Canadiens français qui votent pour le Parti patriote, élection qui se termine en émeute et avec le meurtre de trois Canadiens français. Rappelons que, même s'il est possible que Montferrand ait participé aux élections de 1834, aucune trace factuelle ne confirme sa présence aux élections de 1832. D'autres, dont Chad Gaffield, soutiennent que Montferrand s'est battu *contre* des

[70] Groulx, p. 339.
[71] Labrèche, « De l'utilisation politique de la mémoire des patriotes de 1837-1838 au Québec depuis la Révolution tranquille », p. 158.
[72] Labrèche, p. 156.

Canadiens français afin de protéger des adversaires du Parti patriote lors des élections, ce qui assurerait l'entreprise de son employeur Baxter Bowman et finalement son emploi personnel[73]. Plusieurs acteurs québécois à partir des années 1980 jusqu'aujourd'hui, continuent d'associer Jos Montferrand aux patriotes et à cette mémoire libératrice remise de l'avant à partir de 1960. Il est important de rappeler que la seule référence aux patriotes dans la région de l'Outaouais provient du PQ, ces « authentiques nationalistes qui assurent la relève de Montferrand dans cette région[74] », et non de la municipalité régionale. Jocelyne Ouellette du PQ nomme l'édifice Jos-Montferrand en honneur de « ce grand patriote ». De plus, la première plaque installée dans l'édifice, désormais remplacée, indiquait que Jos Montferrand était un grand patriote qui avait participé aux rébellions de 1837. Ce thème, unique au milieu québécois, reviendra lors de l'analyse de Jos Montferrand dans ce milieu.

Jos dans la toponymie

En même temps que Gilles Vigneault ramène Jos Montferrand dans la conscience culturelle québécoise, le personnage apparaît dans la toponymie de Montréal. En 1960, la ville de Montréal inaugure un parc en mémoire de Jos Montferrand. L'emplacement du parc n'est pas indicatif ; il n'est pas localisé aux intersections près de son ancienne demeure ni près du port de Montréal afin de l'associer aux cages qui passaient parfois par là. La plaque se lit ainsi : « Voyageur, homme de chantier, homme fort et figure légendaire. Originaire du faubourg Saint-Laurent, il y possédait une propriété sur la rue Sanguinet[75] ». Il semble que l'objectif de la plaque est d'offrir un aperçu général du personnage et d'indiquer qu'il a bel et bien habité Montréal.

---

[73] Selon Gaffield, Papineau et les patriotes avaient une dent contre les chefs d'industries anglophone, dans ce cas Baxter Bowman. Chad Gaffield, « Société, culture et développement institutionnel : 1826-1886 », dans Chad Gaffield (dir.), *Histoire de l'Outaouais* (Institut québécois de recherche sur la culture, 1994), p. 208-249 ; p. 218-220.

[74] « L'Outaouais a élu deux députés péquistes en 1976 », *Union Paysanne*, nº 13 (2005) : p. 6.

[75] Visité par l'auteur, juin 2023.

La description sur la page web de la Commission de toponymie est plus révélatrice des pratiques mémorielles du temps. Alors qu'on fait courte mention de ses emplois, on indique qu'« en 1832, à la tête des Patriotes, il participe à une émeute à la place d'Armes où il s'en prend aux bureaucrates[76] ». Ce même détail est inclus dans la description de la rue Jos-Montferrand inaugurée en 1991 dans la ville de Québec. Cependant, au lieu de mentionner ses emplois, on écrit que « cette dénomination […] s'inscrit dans un système de noms référant à l'œuvre de Gilles Vigneault, soit le personnage de la chanson *Jos Monferrand* [sic] qui a été enregistrée une première fois à Québec en 1959[77] ». Même si d'un côté on veut l'associer à Montréal et d'un autre on veut noter sa présence dans une chanson proprement québécoise, on préserve la notion que Jos Montferrand fut membre du Parti patriote, ou du moins était sympathique à leur cause.

Contrairement à la région de l'Outaouais dans laquelle des acteurs comme Michel Prévost s'assurent que Jos Montferrand soit reconnu dans la toponymie, le personnage est quasiment absent ailleurs au Québec. Le parc à Montréal et la rue à Québec sont les seuls indices toponymiques de l'homme fort. On ne tente de l'affilier qu'une seule fois au Vieux-Port de Montréal en utilisant l'histoire d'un certain M. Longpré dans le journal *La Presse,* qui aurait connu Jos Montferrand en 1905, soit 41 ans après son décès[78], alors qu'à Québec, on lui rend hommage au Carnaval de Québec par l'entremise du « camp à Jos » dans lequel des activités de bûcherons, des jeux d'évasion inspirés de Montferrand et des conteurs de la légende du personnage rappellent son histoire[79]. On suggère même, dans le même événement, que le

[76] Commission de la toponymie, Parc Jos-Montferrand, Montréal, https://toponymie.gouv.qc.ca/ct/ToposWeb/Fiche.aspx?no_seq=215418
[77] Commission de la toponymie, rue Jos-Montferrand, Québec, https://toponymie.gouv.qc.ca/ct/ToposWeb/Fiche.aspx?no_seq=280512
[78] Jean-Guy Dubuc, « Le "Vieux Montréal", c'est Rivière-des-Prairie », *La Presse*, octobre 1972, p. 3.
[79] Valérie Bidégaré, « 5 choses à savoir sur le Carnaval », *Le Journal de Québec*, janvier 2017, p. 6 ; Valérie Bidégaré, « 10 choses à faire au Carnaval », *le Journal de Québec*, janvier 2017, p. 2.

bonhomme Carnaval soit inspiré de Jos Montferrand, quoique seulement par le fait que les deux sont grands et portent la ceinture fléchée[80].

Un Jos Montferrand fort différent

La révolution culturelle ou « mutation » selon Rocher affecte aussi la production artistique québécoise à l'aube de la Révolution tranquille. Selon Linteau et coll., les chansons (et autres productions artistiques) produites lors de cette période, bien qu'elles soient « imprégnées de tradition folklorique » dans son contenu comme dans son style selon Bruno Roy[81], étaient « souvent engagées, socialement et politiquement [et] s'inscrivent dans le nouvel esprit d'affirmation nationale et culturelle[82] ». Les auteurs ajoutent que ces œuvres étaient en fait « stimulées par le climat de la Révolution tranquille », favorisaient « une prise de conscience nationale » et souhaitaient « s'affirmer en tant que culture québécoise[83] ». Selon Roy, « la chanson québécoise devenait le combat d'une profonde conviction dont l'enjeu était notre identité même, [elle] devient le lien d'une conscience sociale renouvelée[84] ». Gilles Vigneault débute sa carrière de chanteur et de poète dans ce contexte de redéfinition et d'engagement politique.

Sa première chanson, écrite en 1959 et interprétée par Jacques Labrecque (avant d'être chanté plus tard par Vigneault) fut *Jos Montferrand*. Vigneault raconte l'histoire et l'inspiration de cette chanson en entrevue en 2019 à l'émission de radio *Dessine-moi un dimanche*. Le personnage était présent lors de sa jeunesse à Natashquan. Dans la bibliothèque familiale, parmi les si peu de livres qu'elle contenait, se retrouvait *l'histoire de Jos Montferrand* par Benjamin

---

[80] Camille B. Vincent, « Bonhomme carnaval, descendant de Montferrand? », *Le Soleil*, janvier 2018, https://www.lesoleil.com/2018/01/28/bonhomme-carnaval-descendant-de-montferrand-8943de72b439df4e0f82e2d7e35e3587/.
[81] Bruno Roy, *Panorama de la chanson au Québec* (Ottawa : les éditions Leméac, 1977).
[82] Linteau et coll., *L'histoire du Québec contemporain, tome II*, p. 763.
[83] Linteau et coll., p. 776
[84] Bruno Roy, *Pouvoir chanter* (Montréal : VLB éditeur, 1991), p. 164.

Sulte. Vigneault écrit la chanson en s'inspirant de ce livre et d'un poème de Baudelaire intitulé *l'Albatros*. Il explique qu'il voulait « à partir du poème de Baudelaire, dire que c'est important de communiquer avec un géant de temps en temps. Avec plus grand que celui que moi je m'efforce d'être[85] ».

Dans quel contexte est-il important de rencontrer un géant? Ce n'est pas clair dans l'entrevue. Cependant, les gens qui se sont intéressés aux œuvres de Vigneault s'entendent sur le fait que l'artiste chante le pays ; thème central des années 60 qui, selon Luc Bouvier et Max Roy, « acquiert une dimension politique inusitée[86] ». Pascal Norman soutient que pour Gilles Vigneault, « le fait d'écrire une chanson en français en Amérique du Nord est déjà un engagement politique[87] ». Il ajoute que le chanteur indiquait souvent que son rôle était de « faire des chansons qui représentent les Québécois[88] ». Dans le journal *la Presse,* on présente Vigneault comme un individu qui chante pour les Québécois et qui est « en souci de son pays[89] ». Bruno Roy soutient que les chanteurs québécois de cette époque, dont fait partie Vigneault, reprenaient le thème de l'identité nationale et étaient préoccupés par la construction identitaire. Selon lui, « les voix de Leclerc, Vigneault et Charlebois se sont fondues […] dans une commune espérance du pays québécois[90] ». À Gilles Vigneault d'expliquer que « toute chanson qui s'écrit au Québec est forcément nationaliste puisqu'elle contribue à nous identifier comme distincts[91] ». Il ajoute

[85] Dessine-moi un dimanche, *Gilles Vigneault nous raconte Jos Montferrand*, septembre 2019. https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/dessine-moi-un-dimanche/segments/entrevue/136029/chanson-quebecoise-histoire-gilles-vigneault
[86] Luc Bouvier et Max Roy, *La littérature québécoise du XXe siècle* (Montréal : Guérin, 1996), p. 203-204.
[87] Pascal Norman, *La chanson québécoise : miroir d'un peuple* (Montréal : France-Amérique, 1981), p. 75.
[88] Norman, p. 74.
[89] Alain de Repentigny, « Ni monument ni poète national », *La Presse*, octobre 2008, p. 10.
[90] Roy, *Pouvoir chanter*, p. 10.
[91] Philippe Meyer, « Entretien avec Gilles Vigneault », *l'Esprit*, juin 1973, dans Roy, *Pouvoir chanter*, p. 152-153.

que les productions québécoises sont « des travaux admirables et des preuves admirables de notre capacité d'être, de notre talent d'être, de notre vouloir et de notre envie d'être sur le monde[92] ».

Faute de n'avoir pas rencontré M. Vigneault en entrevue, nous devons nous fier aux interprétations d'autres gens qui ont analysé la chanson *Jos Montferrand*. Le thème récurrent est celui du philosophe ou du penseur qui contemple son pays. Gérard Goyer et Jean Hamelin expliquent qu'« à l'orée de la Révolution tranquille, le poète Gilles Vigneault a fait de Montferrand un philosophe assis sur le Cap Diamant[93] », faisant référence à un extrait du refrain de la chanson : « le cul su'l'bord du Cap Diamant, les pieds dans l'eau du St-Laurent ». Selon les auteurs, « ce nouveau Montferrand […] reflète les nouvelles valeurs de la culture québécoise[94] ». Rachel Lussier soutient que le Jos Montferrand de Vigneault, « c'était le poète, celui du macrocosme, celui qui voyait venir la vie du haut de son Cap Diamant et du creux des flots de son Saint-Laurent[95] ». Roger Fournier est d'avis que ce Montferrand, comme autres géants du répertoire de Vigneault « ont un cœur, ils aiment la vie même si elle est dure, ils sont capables de rire même avec les lèvres gercées par le soleil et le froid que le bagage de l'humanité qu'ils traînent au fond de leur cœur est au moins aussi lourd que celui de nos héros mondains[96] ». Selon Norman, la chanson elle-même « nous enseigne comment l'âme d'un peuple arrive à se grandir à l'échelle d'un continent ». Il ajoute que Vigneault « a saisi la sincérité de l'âme québécoise et l'a fait découvrir et respecter en l'incarnant dans les personnages pittoresques, que l'on pourrait côtoyer sans les reconnaître, tant ils sont, au premier abord, simples et ordinaires, et dont il nous révèle la vie intérieure, le courage, la fierté[97] ».

---

[92] Gilles Vigneault, *Actualité*, septembre 1979, dans Roy, *Pouvoir chanter*, p. 199.
[93] Gérard Goyer and Jean Hamelin, « MONTFERRAND, dit Favre, JOSEPH » dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol.9, Université Laval, 2003, http://www.biographi.ca/fr/bio/montferrand_joseph_9F.html.
[94] Goyer et Hamelin.
[95] Rachel Lussier, « Vigneault : le poète prolifique », *La Tribune*, novembre 1992, p. 2.
[96] Roger Fournier, « Gilles Vigneault », *Liberté* 8, nº 4 (1966) : p. 50-57; p. 55.
[97] Norman, *La chanson québécoise : miroir d'un peuple*, p. 73.

Les paroles qui semblent surtout avoir laissé un impact sont : « Puis Tit-Jean prend son violon, que ma Province trousse son jupon, Que ma province trousse son jupon ». Maurice Lemire interprète ce passage comme un appel de Vigneault au reste du Québec à se réveiller et d'apporter des changements. Selon lui, la Révolution tranquille « marque une plaque tournante importante entre le passéisme canadien-français, son idéal de survie et l'élan qui constitue une brise profonde de la société de la "belle province" ». À son avis, Gilles Vigneault écrit ces paroles afin d'exprimer « à sa manière l'esprit nouveau[98] ». Selon Lemire, le Jos Montferrand de Vigneault « passait de la naissance pour le petit pain à la stature de géant[99] ». Aurélien Boivin est du même avis en ce qui a trait à la relation avec le pays. Les paroles indiquées plus haut font directement référence au pays et sa situation ; « l'interlocuteur de Jos Montferrand souhaitait, en 1959, que "la Province trousse son jupon"[100] ». Finalement, Norman interprète la chanson comme un Jos Montferrand qui « cherche à devenir un géant, à hausser sa taille à celle de tout le Québec. Déjà à cette époque, il recommande à la Province de "trousser son jupon", de décider elle-même de ce qu'elle veut faire, sans interférence étrangère, "Maîtres chez nous" quoi![101] ».

Alors que Gilles Vigneault exprime qu'il souhaite ne pas être « nationalisé », les gens du Québec le perçoivent en tant que « porte-flambeau de la culture québécoise » et « poète national[102] ». La chanson de *Jos Montferrand* prend facilement des tournures nationalistes si nous considérons les multiples interprétations énumérées ci-dessus et le fait que Vigneault trouvait de la fierté à écrire des chansons pour le Québec, avec le thème « pays » en tête. Bien que Vigneault s'inspire du livre de Sulte, aucun thème de la biographie n'apparaît dans la

---

[98] Maurice Lemire (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec tome IV (1960-1969*) (Montréal : Fides, 1984), p. XI.
[99] Lemire, p. 83.
[100] Aurélien Boivin (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec tome VII, 1981-1985* (Saint-Laurent : Fides, 2003), p. 62.
[101] Norman, *La chanson québécoise : miroir d'un peuple*, p. 75.
[102] Alain de Repentigny, « Ni monument ni poète national », *La Presse*, octobre 2008, p. 10.

chanson. La chanson de Vigneault sert tout de même de lieu de mémoire important. D'un côté, on souhaite préserver la figure de Jos Montferrand dans la mémoire québécoise et de l'autre, on utilise Montferrand afin de rappeler aux Québécois qu'ils doivent s'affirmer, se tourner vers la modernité, insister sur le changement et réaliser qu'ils méritent d'être à la hauteur des autres sociétés modernes. La chanson *Jos Montferrand* est un lieu de mémoire qui empêche les Québécois, en 1960 et aujourd'hui, d'oublier qu'ils sont un peuple de géants, capables d'être maîtres dans leur demeure. Finalement, le Jos Montferrand de Vigneault rejoint le monde de la légende ; milieu dans lequel le personnage émerge fréquemment sous différentes formes.

Un personnage issu de la légende

Dans le chapitre d'introduction de cette thèse, la légende est présentée comme une chose vivante et en transformation constante. Bien que Jos Montferrand s'ancre dans la légende de son vivant, le récit qui l'entoure continue, change et s'amplifie. Rappelons que la légende s'adapte aux changements temporels et géographiques. L'ethnologie et la recension des légendes québécoises et du folklore débutent dans les années 1940 et sont surtout apparentes avec l'établissement des archives de folklore et d'ethnologie à l'Université Laval en 1944[103]. Cependant, de nouvelles légendes québécoises à propos du personnage surviennent dans les années 1960 jusqu'à aujourd'hui.

Jean-Claude Dupont soutient que la légende « reflète l'aspiration d'un groupe ou d'un peuple[104] ». Est-ce possible que la légende de Jos Montferrand reflète toujours l'aspiration du Québécois moderne? Si la légende est transformée, est-ce que cette transformation reflète une nouvelle aspiration? Le personnage demeure le défenseur des Canadiens français et de leurs

[103] Jean-Claude Dupont et Jocelyne Mathieu, « L'ethnologie : au carrefour des sciences humaines », dans Robert Lahaise (dir.), *Québec 2000* (Montréal : Hurtubise HMH, 1999), p. 121-144.
[104] Jean-Claude Dupont, *Légendes du Québec. Un héritage culturel* (Québec : Les éditions GID, 2008), p. 13.

valeurs. Plusieurs thèmes rattachent le Québec à ses origines rurales et traditionnelles, alors que d'autres placent le géant légendaire contre « l'Anglais », ennemi juré de tout ce qui est francophone, et non l'Irlandais spécifiquement. L'Anglais, rappelons-le, est démonisé au moment où la représentation du patriote de 1837-1838 refait surface. Rappelons aussi que le fer de lance des partis politiques au Québec à partir de 1960 est la sauvegarde et la promotion de la langue française. Est-ce possible que Montferrand contre « l'Anglais » soit un reflet de ce combat? Est-ce aussi possible que « l'Anglais » soit le symbole réducteur du Canada anglais, contre lequel le Québec est en conflit pour son autonomie depuis la Révolution tranquille?

Dans le contexte d'un cours sur les légendes d'Amérique française, l'ethnologue Jean du Berger présente plusieurs légendes qu'il a recueillies lors de sa carrière. Quelques-unes parmi d'elles sont des légendes à propos de Jos Montferrand recueillies en 1968 dans la région de l'Outaouais. Selon un certain M.C. Séguin, Jos Montferrand était « un gars qui se battait pour sa race, p'is pour sa religion. C'était un homme fort, euh… [pas] comme Louis Cyr. C'était un batailleur, hein! ». La scène du pont, dit et redit à plusieurs reprises, place Montferrand contre « quinze, vingt orangistes[105] ». Comme avec Sulte, la bataille contre l'anglophone est présente ; signe que cet élément est encore nécessaire et alimente l'imaginaire.

Selon Séguin, Montferrand, qui est recherché par un fier-à-bras qui ne sait pas qu'il s'adresse à l'homme qu'il recherche (Jos Montferrand lui-même), pointe l'individu dans une direction quelconque à l'aide d'une charrue qu'il soulève à l'aide d'un bras. Cet exploit cause le fier-à-bras à prendre peur et à s'enfuir[106]. Cet exploit est aussi associé à l'homme fort Claude

[105] Jean du Berger, *Les légendes d'Amérique française, notes de cours* (Québec : archives de folklore, Université Laval, 1973), p. 22.
[106] du Berger, p. 21.

Grenache qui donne des directions de la même manière à un dénommé « oiseau rouge[107] ». De plus, selon Séguin, Montferrand travaillait à la ferme de son père et, seulement à l'aide de ses mains, arrête un taureau qui fonçait sur lui[108]. Séguin, dans ce cas, fait appel à l'élément rural du passé canadien-français démontrant la pratique mémorielle d'associée, dans ce cas, un personnage a un contexte que le créateur, dans ce cas Séguin, connaît bien. Dans le texte de Sulte, la seule association entre Montferrand et la ruralité est le défrichage de Ferme-Rouge dans la région des Laurentides. Malgré cette association, Montferrand est quand même représenté, par Roger Langevin, comme un homme qui a participé dans la foresterie[109]. Il est possible que Séguin associe Montferrand à la ruralité, car cet élément fait partie du passé héroïque du Canada français. Rappelons que selon Jacques Beauchemin, à l'aube de la Révolution tranquille, on rejette le passé honteux. La ruralité, dans ce cas, retient quelque chose de courageux et de viril. Cependant, la plupart des légendes continuent d'associer Montferrand spécifiquement à la forêt. Certaines légendes décrivent un Jos Montferrand qui « chassait les ours à mains nues [et] au lieu d'abattre les arbres à la hache, il les déracinait[110] », deux exploits attribués à un autre homme fort « oublié », Jean-Baptiste Grenon[111].

En ce qui a trait au conflit, Montferrand « était la terreur des Anglais de la région de Hull et Ottawa[112] ». Il est important de noter que Montferrand travaillait pour des anglophones, alors le manque de nuance est important. Il est, encore une fois, fort possible qu'on reflète les conflits

---

[107] E. Z. Massicotte, *Athlètes canadiens-français. Recueil des exploits de force, d'endurance, d'agilité, des athlètes et des sportsmen de notre race depuis le XVIIIe siècle* (Montréal : Librairie Beauchemin, 1919), p. 129.
[108] du Berger, *les légendes d'Amérique française*, p. 224.
[109] Rappelons que Langevin représente Montferrand qui arrache une souche. Voir le chapitre 3 à propos de l'Outaouais pour une image de la statue en question.
[110] Jean-Claude Dupont et Jacques Mathieu, *Héritage de la francophonie canadienne, traditions orales* (Québec : Les presses de l'Université Laval, 1986), p. 125.
[111] Grenon était connu pour transporter un ours vivant à travers le village. Voir Massicotte, *Athlètes canadiens-français*, p. 17.
[112] Dupont et Mathieu, *Héritage de la francophonie canadienne, traditions orales*, p. 125.

du présent contre l'oppression de la langue anglaise et l'empiètement du Canada anglais. Ailleurs, « Montferrand fait de sa force prodigieuse le bouclier résistant à l'oppression anglaise » dans le contexte du conflit de l'industrie forestière[113]. Il « ne reculait devant aucun défi, mais ses combats trouvaient leur justification dans une cause juste et noble, puisqu'il y défendait les plus faibles et réparait les affronts essuyés par les Canadiens français[114] ». Annik-Corona Ouellette et Alain Vézina offrent cependant plus de précision. Bien qu'il soit le bouclier contre l'oppression anglaise, plus loin il est un personnage qui « s'est élevé contre les persécutions des Irlandais[115] ».

Fidèle au récit « dominant », Dupont présente un Montferrand « fort et intelligent qui ne cherchait jamais la chicane » qui se bat contre les « *Shiners* »[116], alors que Suzanne Cossette recueille une légende dans laquelle Montferrand se bat sur le pont contre « cinq ou six Anglais[117] ». La différence ici est que Dupont est un ethnologue qui souhaite demeurer fidèle à l'histoire alors que Cossette recueille des légendes des gens « communs », des gens qui, selon nous, ressentent davantage les tensions ethniques. Cossette, cependant, ne présente pas un événement nuancé. Selon elle, « dans les années 1880[118], il y avait beaucoup de frictions entre les Anglais et les Français, entre la région de Hull et celle d'Ottawa. Naturellement, Ottawa était d'un bord avec les Anglais, et Hull était de l'autre bord avec les Français[119] ». Cette présentation est fort simple et place Montferrand dans un conflit ethnique superficiel.

Dans le cas de Gaston Gendron, le conflit avec l'Anglais prend des proportions grandioses. Selon lui, l'époque de Jos Montferrand était une période où « les Canadiens français

---

[113] Annik-Corona Ouellette et Alain Vézina, *Contes et légendes du Québec* (Montréal : Beauchemin, 2009), p. 263.
[114] Ouellette et Vézina, p. 264.
[115] Ouellette et Vézina.
[116] Dupont, *Légendes du Québec. Un héritage culturel*, p. 204-205.
[117] Suzanne Cossette, recueillie d'un « informateur anonyme » en 1976, dans Nicole Guilbault (dir.), *Contes et sortilèges des quatre coins du Québec* (Québec : Documentor, 1991), p. 105.
[118] À noter que Montferrand est décédé à ce point et la guerre des *Shiners* est terminée. Le conflit semble s'être estompé.
[119] Guilbault, *Contes et sortilèges des quatre coins du Québec*, p. 105.

encaissaient les insultes et le mépris des Anglais ». Dans le cas du personnage, il « se dressa toute sa vie durant contre cette oppression constante ». Selon Gendron, Montferrand disait à son entourage qu'il protégeait les siens si « un Canadien français est la cible d'insultes virulentes ou hargneuses ou victime d'une quelconque oppression de la part de l'Anglais ». Ce qui ressort du conte de Gendron est la présence des patriotes. Selon lui, Montferrand « avait aussi des convictions et des allégeances politiques ». Les patriotes se fiaient à Jos Montferrand pour les protéger contre les Anglais. Lors d'un événement en particulier, un groupe de patriotes réfugié dans une église est entouré d'Anglais qui menacent de brûler l'édifice. Jos Montferrand arrive sur la scène, déracine un arbre, et l'utilise pour abattre les Anglais. En voyant le géant battre leur compatriote, un autre groupe d'Anglais tire du canon sur Montferrand. Ce dernier attrape les boulets de canon en plein vol et les relance en direction des tireurs. Selon Gendron, « avec un tel allié dans leurs rangs, les patriotes avaient foi de livrer une sévère riposte aux ennemis des Canadiens français[120] ». Plus tard, lors des élections des patriotes en 1832, Jos Montferrand, après avoir battu plusieurs « Anglais » s'empare de deux d'entre eux, les met dans une charrue, et lève la charrue d'un seul bras « afin de décourager le reste des Anglais[121] ».

Dans le cas de Gendron, Jos Montferrand est patriotique. Dans ce sens, Gendron inscrit sa légende dans la remémoration des patriotes. Il tisse un lien entre la force du personnage et son image de protecteur, et les insurrections. Il rejoint la pratique mémorielle de Sulte qui remet les patriotes de 1837-1838 de l'avant et qui soutient que Montferrand était sympathique au Parti patriote et de celle de Jocelyne Ouellette qui présente Jos Montferrand comme un individu qui a

[120] Gaston Gendron, *Les grandes légendes québécoises* (Montréal : Caractère, 2006), p. 107-108. Aussi publié plus tard dans, Gaston Gendron, *Les grandes légendes du Québec* (Montréal : Caractère, 2013).
[121] Gendron, p. 110.

participé aux rébellions. Cette manière de représenter le personnage est aussi présente dans les différents romans historiques publiés lors du XXe et XXIe siècle.

Il est aussi pertinent de noter que dans les légendes québécoises recueillies à partir de 1960, on continue d'associer Montferrand à une lutte canadienne-française, et non spécifiquement québécoise. Bien que les légendes de Montferrand servent de lieux de mémoire rappelant la lutte pour la réalité francophone, on n'ancre pas ce rappel dans les idéologies de la Révolution tranquille penchées sur un épanouissement spécifiquement québécois. Dans ce sens, on pourrait dire que Jos Montferrand contribue à la survivance d'un projet canadien-français. Après tout, les patriotes, qui prétendument se font aider par Montferrand, se rebellent pour le bien des Canadiens (ces Canadiens français avant l'acte d'Union de 1840) et pour assurer leur autonomie, voire leur liberté. Ils ne défendent pas spécifiquement les Québécois ; une appellation qui n'existe pas en 1837. Dans ce sens, il est possible de voir une persistance de la référence canadienne-française, illustrée par une mémoire de survivance contre l'oppression anglaise et l'utopie de reconquête des droits francophones au sein du Canada français.

Un Jos pour la jeunesse

Certaines légendes de Jos Montferrand sont aussi écrites pour un jeune public. Malgré le fait qu'elles sont consacrées à des enfants, Montferrand ressort toujours comme l'homme fort protecteur qui se bat. Cependant, on présente Jos Montferrand comme un homme qui protégeait ses amis et non de simple confrère de l'industrie ; « il se servait de sa force pour protéger ses amis les Canadiens français[122] ». Dans le cas de François Tardif, la scène du pont ne correspond pas exactement au récit du piège tendu à Jos Montferrand au moment de traverser le pont Union entre Bytown et Hull. Cependant, dans la légende racontée par Tardif, les Canadiens français

[122] François Tardif et Jorge del Corral, *Le Bonhomme Sept Heures et autres contes du Québec* (Paris : Auzou, 2012), p. 13.

reçoivent la nouvelle « qu'un groupe concurrent de l'autre côté de la rivière Outaouais » était en route pour ruiner le travail de ces hommes. Jos Montferrand se rend sur le pont afin d'empêcher les attaquants de passer[123].

Les *Shiners* ne sont pas mentionnés. Ce qui est important est que Jos Montferrand est évoqué comme le protecteur des siens, au point où il est prêt à se rendre seul devant 150 hommes pour s'assurer que ses amis demeurent sains et saufs. La même scène est utilisée dans *le Mémorial du Québec* dans lequel le chef des *Shiners*, Peter Aylen, envoie sa bande de l'autre côté du pont pour ruiner le travail des Canadiens français. Selon le *Mémorial*, Jos Montferrand demande : « Cent cinquante Irlandais? Ça vaut combien de Canadiens? Si ça vous tente de me suivre, vous pourrez toujours assister à une belle échauffourée. Ils ne traverseront pas la rivière, je vous le promets[124] ». Il est possible que Tardif ait emprunté du *Mémorial* publié en 1979 afin d'alimenter son conte. Cette même scène est racontée par l'historien Marcel Tessier[125]. Les affiliations politiques de Tessier peuvent être révélatrices. Selon sa biographie, Tessier « a milité pour le RIN et le Parti québécois[126] ». Cette « nouvelle » scène du pont ne montre pas un Canadien français, dans ce cas Jos Montferrand, qui se fait tendre un piège. Elle présente un francophone qui montre du courage et décide volontairement de rejoindre un groupe d'envahisseur afin de leur barrer le chemin et défait, à lui seul, 150 hommes. La scène est aussi reprise par un journaliste du *La Presse*. Selon Mario Fontaine, le jour de la Saint-Jean-Baptiste, Jos Montferrand, qui « avait la fibre nationaliste tricotée serrée », attendait « sur le pont de Hull les Anglais venus insulter ses compatriotes le jour de leur fête nationale. Il leur faisait leur affaire

[123] Tardif et Corral, *Le Bonhomme Sept Heures et autres contes du Québec*, p. 14. Publié par le même auteur, accompagné de l'illustratrice Delphine Bodet dans *Légendes du Québec* (Paris : Auzou, 2009).
[124] Éliane Catela de Bordes (dir.), *Le Mémorial du Québec, tome II, 1760-1838* (Montréal : la Société des éditions du Mémorial, 1979), p. 291.
[125] Marcel Tessier, *Marcel Tessier raconte: chronique d'histoire, tome 1* (Montréal : éditions de l'homme, 2006)
[126] Marcel Tessier. https://www.babelio.com/auteur/Marcel-Tessier/13575.

en deux temps trois uppercuts[127] ». Il va sans dire que Fontaine a décidé de présenter une scène nationaliste et un Jos Montferrand qui avait sa patrie, et la célébration de celle-ci, à cœur. En ce qui concerne les patriotes, le *Mémorial* présente aussi le personnage à leur côté lors des élections de 1832, durant lesquelles il protège son ami Antoine Voyer[128]. Selon les auteurs du *Mémorial*, Jos Montferrand était un symbole national, un « symbole de l'espoir que d'autres hommes, comme lui, ont connu, aimé et vécu[129] ». Que Tardif ait emprunté la scène du pont de ce livre importe peu. Ce qui compte, c'est que dans les deux cas, une nouvelle scène, voire une mémoire qui diffère de l'exploit « dominant », représente Jos Montferrand comme le protecteur des Canadiens français qui, de son propre gré, va seul contre 150 hommes. Du côté de la jeunesse et des adultes, il est le Québécois idéal qui protège sa patrie.

Le thème du protecteur de la patrie et de la langue est évoqué par Danielle Marcotte et Martine Latulippe dans leurs livres jeunesse respectifs. Le Jos Montferrand de Danielle Marcotte « avait le cœur droit comme une forêt d'épinettes […] l'esprit de justice commandait ses exploits, pas l'orgueil ni la fanfaronnade. Quand [il] levait le poing, c'était toujours pour défendre le faible et l'opprimé[130] ». Il était un « homme simple, pieux, plaçant la justice et le respect au-dessus de tout[131] ». Dans une entrevue avec Valérie Lessard du journal *Le Droit*, Marcotte explique qu'elle « avai[t] envie de raconter l'histoire de Jos Montferrand parce [qu'elle] vien[t] d'une famille nationaliste au sein de laquelle [elle a] toujours entendu parler de ceux qui se sont battus pour défendre leur langue et l'honneur des leurs[132] ». La présence du défenseur de la langue est importante. Depuis 1960, la francisation du Québec est un élément

[127] Mario Fontaine, « Les nerfs, Jos Montferrand! », *La Presse*, septembre 2000, p. H10.
[128] Catela de Bordes, *Le Mémorial du Québec, tome II*, p. 292.
[129] Catela de Bordes, p. 293.
[130] Danielle Marcotte, *La légende de Jos Montferrand, collection Billochet* (Montréal : 400 coups, 2001), p. 6.
[131] Marcotte, p. 39.
[132] Valérie Lessard, « Jos Montferrand: d'homme fort à personnage d'album », *le Droit*, mars 2002, p. A5.

existentiel de la nation québécoise. Marcotte ajoute que pour elle, c'était important d'écrire l'histoire de Jos Montferrand pour montrer qu'« il est primordial de ne jamais renier ses origines, le pays d'où on vient[133] ». Dans une correspondance avec Marcotte, elle explique que les valeurs de son Jos Montferrand sont la « défense du faible contre ceux qui abusent de leur pouvoir. La force intérieure. La rigueur ». Selon elle, le but du livre était d'apprendre aux enfants « à se faire respecter, à faire respecter nos droits, à défendre les siens. Sans toutefois y aller systématiquement par la force[134] ».

Pour Martine Latulippe, la défense de la langue était primordiale. En entrevue, elle indique « je n'ai pas pu m'empêcher dans le livre de souligner qu'il était fier de sa langue, qu'il était prêt à se battre pour défendre le français[135] ». Le Jos Montferrand de Latulippe, comme celui de tous les livres jeunesse, « n'est pas violent… mais il ne supporte pas qu'on se moque de lui ou des siens. […] Les Anglais aiment se moquer des Canadiens français, parfois. Et Jos ne le supporte pas[136] ». En ce qui a trait à son élément de boxeur, Montferrand « tient à gagner. Il veut montrer qu'un Canadien français peut être meilleur qu'un Anglais[137] ». Finalement, « pour Jos Montferrand, le respect, c'est important![138] ». Selon l'auteure, la valeur de Montferrand n'est « pas nécessairement se battre aux poings, mais quand même se battre pour ce en quoi on croit[139] ».

Auprès de la jeunesse, il y a un côté superhéros qui est intéressant et qui révèle, à nouveau, l'image du protecteur. Selon Latulippe, les scènes de batailles de Montferrand se

---

[133] Lessard, p. A5.
[134] Danielle Marcotte, correspondance courriel avec l'auteur, décembre 2020.
[135] Martine Latulippe, entrevue avec l'auteur, décembre 2020.
[136] Martine Latulippe, *Jos Montferrand* (Paris : Auzou, 2019) p. 11.
[137] Latulippe, p. 12-13.
[138] Latulippe, p. 14-15.
[139] Latulippe, entrevue avec l'auteur, décembre 2020.

passent « un peu à la Batman[140] ». Félix Saint-Denis fait aussi le lien à la bande dessinée héroïque en comparant Montferrand à Obélix et Superman, alors que pour Annie Groovie, Montferrand « c'est un peu notre Astérix se dressant avec bravoure et astuce devant l'envahisseur[141] ». La référence à Astérix revient aussi dans la télésérie documentaire *Kebec* dans laquelle l'animatrice, qui apprend à propos des forêts du Québec et l'histoire de Jos Montferrand répond : « C'est un épisode d'Astérix que tu me racontes là! » et l'historien invité André Martineau de répondre : « Il y a une partie un peu cartoon autour de ce personnage-là[142] ». Ce côté dessin animé est mis de l'avant par Groovie et les autres. En ce qui a trait à la défense, Groovie, comme Latulippe et Marcotte, présente Montferrand comme un homme qui « avait l'habitude de prendre la défense des plus faibles » et qui ne pouvait pas tolérer que les « francophones [soient] souvent victimes d'intimidation » de la part des « Anglais[143] ».

Jusqu'à présent, les œuvres consacrées à la jeunesse révèlent un côté nationaliste de la légende de Jos Montferrand et présentent un personnage qui d'un côté défend les siens et sa langue contre un oppresseur, et d'un autre, déteste l'intimidation. Dans ce sens, les représentations ciblant la jeunesse rejoignent celles de la FESFO où Jos Montferrand est le protecteur d'un peuple opprimé. On remarque aussi que Montferrand protège la francophonie et les Canadiens français en général, et non les Québécois spécifiquement. Jusqu'à maintenant, aucune représentation ne peint Montferrand comme le protecteur du Québec ou des Québécois. Nous sommes encore témoins, dans une certaine mesure, de la protection d'un projet canadien-français. Ce qui ressort spécifiquement du côté québécois est la lutte pour la langue française qui est défendue avec véhémence depuis la crise de Saint-Léonard en 1967.

---

[140] Latulippe, entrevue avec l'auteur, décembre 2020.
[141] Annie Groovie, *Délirons avec Léon, spécial vacances* (Montréal : éditions la courte échelle, 2010), p. 134.
[142] *Kebec*, « La forêt + l'eau », présentée par Télé-Québec, 2019. https://kebec.telequebec.tv/episodes/4/la-foret-leau.
[143] Groovie, *Délirons avec Léon,* p. 135.

L'émission *Ruine-Babines*, un genre de projet pilote produit en 2003 et financé par l'Institution nationale de l'image et du son (INIS)[144], va jusqu'à qualifier le conflit français-anglais comme « raciste ». L'émission suit Félix-Olivier, un jeune homme qui visite une maison abandonnée où réside le fantôme du Sieur de Durantaye qui raconte différents contes et légendes. Dans l'épisode en particulier, le fantôme présente Jos Montferrand comme « l'homme le plus fort qu'on ait jamais connu à Montréal ». Durantaye explique que le « port de Montréal accueillait des marins qui ne nous aimaient pas parce qu'on était français », et Félix-Olivier répond : « aujourd'hui on appelle ça du racisme[145] ». Ce qui est important à retenir est que toutes ces œuvres désirent enseigner certaines choses à la jeunesse. À partir de Jos Montferrand, les jeunes apprennent qu'ils doivent se défendre, défendre leurs amis, et contrer l'intimidation, mais plus spécifiquement, les jeunes Québécois apprennent une histoire de « racisme » qu'ils doivent contrer, qu'ils ont des valeurs qui doivent absolument être défendues, et une langue qui doit être protégée à tout prix. Contrairement à l'Outaouais, la leçon dans le milieu québécois, comme en Ontario français d'ailleurs, prend une tournure nationaliste.

Jusqu'à présent, il n'y a eu aucune mention de l'emploi de Montferrand et peu de mentions de la religion, mis à part quelques commentaires sur le fait qu'il était « pieux ». En ce qui a trait à son métier, dans plusieurs œuvres, on se contente de dire qu'il était « bûcheron » ou bien « draveur ». Ailleurs, il est « trappeur » et même « contremaître de rafting ». Seulement deux œuvres pour la jeunesse sont consacrées au travail de Jos Montferrand et non, ou bien peu, à la bataille. Robert Piette présente un Jos Montferrand avec une perche de draveur à la main, debout

[144] À notre connaissance, l'épisode à propos de Jos Montferrand est la seule produite.
[145] *Ruine-Babines*, « Jos Montferrand », réalisé par Annie Gagné, écrit par Anne St-Denis, Institut national de l'image et du son (Inis), 2003. https://www.inis.qc.ca/production/218/ruine-babines-jos-montferrand.

sur une cage, en pleine action. L'histoire évoque un homme fort à travers ses exploits dans l'industrie forestière. La seule instance où Montferrand rencontre de l'opposition, il s'échappe[146].

L'emploi est aussi un thème important dans la chanson *Jos Montferrand* par le groupe de musique Les Petites Tounes. Jos Montferrand qui est « le plus fort et le plus grand […] marche sur les billots de bois en descendant la rivière […] Il marche sur les billots de bois, du printemps jusqu'en hiver. […] C'est le héros des draveurs, beau métier pour un géant […] Il tire sur les gros billots de bois, jusque dans l'eau ça ira […] Il tire les gros billots de bois, de la pitoune ça sera[147] ». La seule mention de bataille dans la chanson est la suivante : « Tous les méchants en ont peur, qu'ils soient deux ou qu'ils soient 100[148] ».

Pour Piette et les musiciens des Petites Tounes, il semble que ce n'était pas nécessaire d'évoquer le Jos Montferrand batailleur qui protège sa langue et sa patrie. Un des membres fondateurs des Petites Tounes, Claude Samson, explique que le but de la chanson « est de faire de l'éveil musical, historique, émotif, etc. ». En écrivant des chansons comme celle-là, les membres souhaitent que « l'enfant cherche à en connaître un peu plus et que les adultes qui l'entourent participent à rechercher des réponses ou des pistes aux questions que l'enfant pourrait se poser ». Un autre but de la chanson – un but que tous les acteurs d'œuvres jeunesse avec qui nous avons eu l'opportunité de discuter partagent – est de « faire avancer la connaissance de notre histoire[149] ». Pour Marcotte, c'était de faire connaître les légendes aux enfants[150]. Latulippe est du même avis. Selon elle, « on peut passer beaucoup d'information historique par les légendes, pas nécessairement moralisateur, mais informatif peut-être plus ». Elle soutient que

[146] Robert Piette, *Le géant de l'Outaouais, Jos Montferrand* (Sillery : éditons Ovales, 1981).
[147] Les Petites Tounes, *Jos Montferrand*, 2004. https://open.spotify.com/track/7d1zg9fMT5hbzXgh1Caker
[148] Les Petites Tounes, *Jos Montferrand.*
[149] Claude Samson, correspondance courriel avec l'auteur, janvier 2021.
[150] Danielle Marcotte, correspondance courriel avec l'auteur, décembre 2020.

c'est important « pour la transmission de notre patrimoine, de notre culture, que les légendes continuent à circuler[151] ». La transmission historique est aussi un but essentiel des romans historiques. Chacun des romanciers avec qui nous avons eu l'opportunité de discuter était d'avis que le but premier de leur œuvre était de faire connaître l'histoire du Québec à travers la légende de Jos Montferrand ; l'histoire des conflits linguistiques, de l'industrie forestière, de l'expansion du Canada, de la ville de Montréal, etc.

Jos Montferrand dans les romans

En 1980, Jean Côté publie une « biographie » de Jos Montferrand. Il s'agit plutôt d'un roman historique rempli d'éléments nationalistes qui reflète son contexte de publication. Rappelons qu'en 1980, le Québec traverse son premier référendum. Une deuxième édition du même roman est publiée en 1994, pendant que le PQ de Jacques Parizeau planifie le deuxième référendum qui aura lieu un an plus tard. Ces dates seraient anodines si Côté ne s'était pas proclamé Québécois indépendantiste voulant délibérément appuyer le « oui » à la souveraineté[152]. Son roman historique fait allusion à l'oppression du Canadien et souligne pour ses lecteurs au verso que « Canadiens » était la manière dont « on surnommait les Québécois de langue française à l'époque[153] ». Côté offre la première représentation qui évoque explicitement les lamentations et les défis spécifiques aux Québécois. Il semble que dans son désir de produire un lieu de mémoire, Côté souhaitait rappeler aux gens que les Québécois étaient en lutte nationale pour la survivance de la culture québécoise.

[151] Latulippe, entrevue avec l'auteur, décembre 2020.
[152] Jean-François Nadeau, « Gilles Rhéaume et les idées brunes : Gilles Rhéaume baroudeur de l'indépendance, une biographie affligeante (de Jean Côté) », *Le Devoir*, février 2007, p. F 2.
[153] Jean Côté. *Jos Montferrand le magnifique* (Outremont : éditions Quebecor, 1994). Ce passage est absent de la version publiée en 1980.

Le roman ouvre avec une conversation entre trois « Canadiens » (ou Québécois selon l'explication de Côté). Antoine Voyer déplore le fait qu'aucun Canadien n'est admis à contester le titre de champion du Canada de boxe qui se déroule entre deux boxeurs britanniques sur le Champ-de-Mars à Montréal. Selon Louis Lefebvre, un autre homme présent, les Canadiens ne sont pas admis, car, tout simplement, les Anglais « ont peur de nous ». Avec raison, il ajoute, car « parmi les Canadiens réunis dans la taverne en ce moment, au moins une vingtaine pourrait faire mordre la poussière à leur meilleur homme[154] ». Selon Voyer, la victoire d'un Canadien lors de ce match de boxe était « une question de vie et de mort[155] ». Après la victoire du dénommé Coogan, Côté exclame « Avait-on bien entendu? Qui donc pouvait se proclamer champion du Canada sans avoir affronté les Canadiens, seuls et authentiques habitants du pays?[156] ». Ici, Côté illustre l'Anglais comme un envahisseur ; quelqu'un qui, en tant que colonisateur, n'a pas sa place dans un Québec qui appartient aux « seuls et authentiques habitants », les Canadiens. Jos Montferrand, qui saute dans l'arène pour battre Coogan est, à ce moment, un « véritable hercule d'un pays à son image[157] ».

Le Jos Montferrand de Côté est politique et nationaliste. Selon l'auteur, à l'âge de 10 ans, Montferrand discutait à propos des « grandes questions nationales » avec son enseignant. À la maison « on ne perdait jamais l'occasion de parler de la Conquête, de l'occupant, de l'avenir de tout un peuple, de sa soumission forcée. Dans l'esprit du père du héros, ce ne pouvait être qu'une soumission passagère[158] ». Très jeune, Montferrand réalise que la protection de l'opprimé est son « devoir ». Comme tous les autres Canadiens « dotés de constitutions superbes, de muscles

[154] Côté, p. 14.
[155] Côté, p. 18.
[156] Côté, p. 22.
[157] Côté, p. 24.
[158] Côté, p. 33.

puissants, d'un courage à toute épreuve, il suffisait qu'on leur rappel leur situation de conquis pour qu'ils se battent férocement à la limite de leur résistance[159] ». Les modèles du jeune Montferrand étaient « les résistants qui ne ployaient pas la tête devant l'Anglais insolent[160] ». Côté soutient que Montferrand appartenait à un groupe de « Canadiens pure laine qui éprouvaient tous un sentiment commun : une haine viscérale de l'Anglais[161] ».

Dans le roman, Montferrand est engagé dans la compagnie du Nord-Ouest par des contremaîtres anglophones. Son rôle est protecteur de chantier. La description des Anglais dans le livre fait ressortir un sentiment de dédain de la part de Côté. Le premier que le lecteur côtoie est décrit comme un avare qui n'a aucune préoccupation ou sympathie envers ses employés ; « hors les colonnes de chiffres, il ne s'intéressait pas à grand-chose[162] ». Le deuxième est un « personnage déplaisant [qui] était cauteleux avec les patrons, dur avec les subalternes. On prétendait qu'il avait obtenu la confiance des boss en refoulant aux pieds tous les principes qui différencient un homme estimable d'un salaud[163] ». La couverture de l'édition de 1980 de son roman est aussi une des seules que nous avons trouvé qui illustre explicitement le conflit entre Montferrand et « l'Anglais ». Sur la page couverture, nous pouvons voir Jos Montferrand qui empoigne un homme dépeint comme un « Anglais » par son habit de « gentleman ». Alors que les pages couvertures des autres romans illustrent Jos Montferrand par sa force physique ou par son portrait, comme le fait d'ailleurs la deuxième édition du roman de Côté, sa première édition se penche sur la bagarre contre le « conquérant ».

[159] Côté, p. 40.
[160] Côté, p. 42.
[161] Côté, p. 43-44.
[162] Côté, p. 53.
[163] Côté, p. 54.

Finalement, selon Côté, Montferrand et les autres Canadiens « dignes de ce nom » avaient constamment la défaite de la Conquête sur le cœur :

> « La défaite des Plaines d'Abraham restait toujours présente dans les esprits, et aucun Canadien digne de ce nom ne pouvait oublier les mille et une misères physiques et morales que l'Anglais avait infligées au peuple tout entier. L'habitant se soumettait, mais ne se rendait pas. Il acceptait un modus vivendi, mais espérait, au fond de son cœur et dans les tréfonds de son âme, que ses enfants et les enfants de ces derniers se souviendraient toujours, et qu'à leur tour, en leur temps et leur époque, ils s'opposeraient à l'envahisseur[164] ».

Les thèmes évoqués par Côté sont révélateurs : rancune, désir de vengeance, nationalisme presque chauvin, utilisation de la force pour reconquérir. Son Jos Montferrand sert de symbole pour ces thèmes. C'est dans ce sens que le lieu de mémoire établi par Côté est clair. Alors que pour d'autres acteurs québécois, Jos Montferrand permet de se rappeler qu'il est important de défendre sa langue, Côté en veut réellement contre l'envahisseur anglophone. Selon la représentation qu'en fait Côté, si son Jos Montferrand avait vécu pendant l'ère des référendums, il se serait assurément campé du côté du OUI, répondant, dans ce sens, au projet québécois plus qu'au projet canadien-français.

Ce qui ressort aussi de ce roman historique est la présence des patriotes. Bien que Montferrand ne participe pas activement dans les Rébellions, Côté présente un Jos Montferrand qui est sympathique envers la cause des « fils de la liberté[165] ». D'ailleurs, le « patriotisme » de Montferrand en fait « une des figures dominantes de la résistance des Canadiens français[166] » et il « suffisait de fouetter son patriotisme pour qu'il entre dans la mêlée[167] ». Le Montferrand de Côté réagit fortement à la défaite des patriotes. En apprenant les nouvelles, il demande à Antoine

---

[164] Côté, p. 84.
[165] Association paramilitaire fondée par des membres du Parti patriote, active entre 1837 et 1838.
[166] Côté, *Jos Montferrand le magnifique*, au verso du livre. Absent de la version publiée en 1994.
[167] Côté, p. 84.

Voyer, qu'il appelle son père « Alors, Papa, c'est la fin d'un rêve? ». Voyer répond « Pour le moment, oui, mais le combat reprendra, plus tard, sous d'autres formes. Ce ne sera jamais terminé. Nos enfants le continueront. Nous avons vécu un moment dans l'euphorie de la victoire. À présent, il faut boire le vin jusqu'à la lie ». Selon Côté, Montferrand était « bouleversé à la pensée de cette insurrection qui tournait mal » et « comme beaucoup de citoyens, Montferrand resta traumatisé par la tragédie nationale de 1837-1838[168] ». Ici encore, on relie Jos Montferrand aux insurrections, on attribue un nationalisme au personnage et on l'ancre dans un moment historique d'une grande importance pour l'histoire du Québec et, par extension, l'histoire de l'indépendantisme québécois.

Mathieu-Robert Sauvé évoque aussi le lien avec les patriotes dans un article du journal *La Presse*. Selon Sauvé, Montferrand « a d'ailleurs participé aux événements du 21 mars 1832 à la place d'Armes, à Montréal, qui se sont soldés par la mort de trois électeurs francophones tombés sous les balles des soldats britanniques[169] ». Il réfère à Jos Montferrand en tant que « Maurice Richard du XIXe siècle », car, comme Richard, Montferrand « a porté la cause d'un peuple[170] ». Cependant, le lien tiré par Sauvé entre Montferrand et les patriotes n'apparaît pas dans son roman historique publié cinq ans plus tard. Au lieu d'un Montferrand « patriotique » comme il le qualifie dans son article[171], Sauvé présente un Jos Montferrand courageux, certes, mais aussi sensible, poétique, et en amour ; un réel « Cyrano de l'Outaouais[172] ». Ceci est exactement l'approche de Sauvé ; comme Cyrano de Bergerac, son Montferrand est secrètement amoureux de sa cousine Roxane, à qui il envoie des lettres signées Christian, le promis de

[168] Côté, p. 117.
[169] Mathieu-Robert Sauvé, « Jos Montferrand, le Maurice Richard du XIXe siècle », *La Presse*, novembre 2002, p. F6.
[170] Titre de son article et expliqué en entrevue. Mathieu-Robert Sauvé, entrevue avec l'auteur, décembre 2020.
[171] Sauvé, « Jos Montferrand, le Maurice Richard du XIXe siècle », *La Presse*, novembre 2002, p. F6.
[172] Louis Cornellier, « Cyrano de l'Outaouais », *Le Devoir*, novembre 2007, p. F11.

Roxane. De plus, alors que Cyrano de Bergerac est gêné par son nez, Montferrand est gêné par sa grandeur. Le roman repense Jos Montferrand en Cyrano de Bergerac, injecté dans l'Outaouais et l'industrie forestière.

Contrairement aux autres œuvres déjà mentionnées, la masculinité de Montferrand est un élément explicite dans le roman de Sauvé. Cette masculinité détonne des représentations antérieures, dans la légende, comme dans le livre jeunesse, et surtout dans le livre de Côté, affiliée à sa force, son goût de bataille, sa musculature, et le travail physique de l'industrie. Sauvé, au contraire, peint un Montferrand sensible, poétique, qui exprime ses émotions. L'auteur voulait présenter un homme plus près des valeurs masculines contemporaines, un homme qui « est capable de changer un pneu quand il y a une crevaison tout en étant capable d'exprimer ses émotions lorsqu'il est avec ses proches[173] ». Le Montferrand de Sauvé est un personnage pensif, émotif, à l'écoute de son équipe de voyageur, et qui, malgré sa haine envers les Irlandais que Sauvé nous rappelle à tous moments, n'est pas attiré par la bataille[174]. Ceci est un contraste avec sa présentation antérieure d'un Jos Montferrand qui « ne refusait aucune bataille et prenait un plaisir particulier à rosser les Collins, Hennessay, Moore et Macdonald qu'il trouvait sur son chemin[175] ». La masculinité qu'il présente dans l'article rejoint beaucoup plus l'image de bûcheron des chantiers : « Jos n'était pas ce dévot gorgé de vertu. Il courait la galipote, prenait un coup solide et faisait du tapage les soirs de pleine lune[176] ». Sauvé a changé son approche entre 2002 lorsqu'il a écrit son article de presse et 2007 à la sortie de son livre. Quand nous

[173] Sauvé, entrevue avec l'auteur, décembre 2020.
[174] Mathieu-Robert Sauvé, *Jos Montferrand : le géant des rivières* (Montréal : XYZ, 2007).
[175] Sauvé, « Jos Montferrand, le Maurice Richard du XIXe siècle », *La Presse*, novembre 2002, p. F6.
[176] Sauvé, « Jos Montferrand, le Maurice Richard du XIXe siècle », *La Presse*, novembre 2002, p. F6.

avons discuté avec lui en 2020, il était d'avis que Jos Montferrand était bien content d'arrêter de se battre quand « il a vu qu'il avait moyen de survie sans avoir besoin d'utiliser ses poings[177] ».

Selon Sauvé, l'objectif principal du livre n'était pas nécessairement de faire connaître Jos Montferrand, mais d'offrir l'opportunité aux intéressés d'effectuer des recherches supplémentaires à propos du personnage et surtout à propos de l'industrie forestière au Québec. Selon lui, « Jos Montferrand est un personnage clé qui nous amène à l'intérieur de cette culture-là qu'on peut trop souvent oublier », faisant allusion à la culture de l'industrie, des cageux, des bûcherons et de l'expansion du Canada. Il est d'avis que cette facette de notre histoire n'est pas assez connue ni assez enseigné dans les écoles, alors « ne serait-ce que pour ça, il faut connaître la vie de Jos Montferrand[178] ».

Paul Ohl démontre un objectif similaire. À travers son histoire de Jos Montferrand en deux tomes, dans lesquels il invente une jeunesse au personnage, le lecteur en apprend davantage à propos de la ville de Montréal, son histoire et ses infrastructures, et à propos de l'Église catholique et le rôle des prêtres Sulpiciens[179]. Le Jos Montferrand d'Ohl est un jeune homme qui vit dans l'ombre de son grand-père et de son père. Tout au long du premier tome, Montferrand n'a qu'un but en tête, faire honneur au nom « Montferrand ». Le déroulement du premier tome peut porter à confusion. Alors qu'Ohl soutient que Jos Montferrand est le « champion des Canadiens français » et le protecteur de ces gens opprimés, le Montferrand du premier tome montre un individualisme presque égoïste. Il se bat pour l'honneur des Montferrand et travail en l'honneur de ce nom. Nous sommes du même avis que Anne-Josée Cameron : « Jos Montferrand, champion des Canadiens français? Peut-être, mais il nous faudra plus que la longue

[177] Sauvé, entrevue avec l'auteur, décembre 2020.
[178] Sauvé, entrevue avec l'auteur, décembre 2020.
[179] Paul Ohl, entrevue avec l'auteur, janvier 2021.

description enthousiaste d'un jeune homme "survitaminé" pour nous convaincre totalement[180] ». Le thème principal du premier tome est l'honneur, certes, mais un honneur personnel.

La confusion à propos du fait que, selon Ohl, dans le premier tome Montferrand est le protecteur des Canadiens français est due au fait qu'en ouverture, le lecteur rencontre le grand-père de Jos Montferrand, François Favre. Ancien soldat français qui a combattu lors de la guerre de Sept Ans, Favre ne se remet jamais de la défaite et montre une haine envers les conquérants « Inglish » qui, selon lui, maltraitent les Français de souche. Un jour, alors que Favre et des amis célèbrent le jour de l'an dans la taverne des Trois-Rois, Favre cause du désordre en exclamant haut et fort son hostilité envers les conquérants. La scène se développe en bagarre lors de laquelle Favre tue quatre soldats britanniques et en blesse deux[181]. Défendre l'honneur des siens s'applique, chez Ohl, davantage au grand-père, et non au petit-fils. Il est possible qu'en défendant son nom, Jos Montferrand défende implicitement l'honneur des francophones. Cependant, Jos Montferrand est explicitement en quête de vengeance personnelle pour honorer son patronyme. Jos Montferrand réalise qu'il a un devoir envers son peuple à partir du deuxième tome.

Paul Ohl soutient qu'à travers ces romans historiques à propos de Montferrand, « il a l'impression de reprendre le flambeau de sir Wilfrid Laurier[182] » et qu'il « complète la recherche qu'avait entreprise Wilfrid Laurier[183] ». De plus, il a l'impression qu'il « prend l'opuscule de Benjamin Sulte » et qu'il « poursuit une œuvre[184] ». Cependant, dans le premier tome, Ohl illustre son personnage autour du thème de l'honneur et, comme deuxième thème assez

[180] Anne-Josée Cameron, « Paul Ohl, genèse d'un héros », *Le Libraire*, nº 48 (2008) : p. 12.
[181] Paul Ohl, *Montferrand : le prix de l'honneur* (Montréal : libre expression, 2008), p. 24.
[182] Valérie Lessard, « Comment on devient un géant », *Le Droit*, septembre 2008, p. A4.
[183] Daniel Lemay, « La rentrée québécoise de Paul Ohl », *La Presse*, septembre 2008.
[184] Cameron, « Paul Ohl, genèse d'un héros ».

prépondérant, la résistance contre le conquérant anglais. Le thème de la résistance face à l'oppresseur est clair au point où Michel Lapierre interprète le roman comme une œuvre qui « s'inscrit dans une tradition quasi littéraire, où le thème de la force musculaire et de l'agilité athlétique se mêle à celui de la résistance politique ». Selon Lapierre, Ohl « n'hésite pas à signaler la présence de militaires anglais, que l'on tenait toujours pour des envahisseurs ». Il ajoute que « Montferrand incarne la révolte du Nouveau Monde contre un empire européen […] en réagissant aux insultes des fiers-à-bras britanniques, il ne cessera de venger, à coups de poings et de pied, l'honneur des siens[185] ». Ohl ancre Montferrand dans une période « où les Canadiens se remettaient de la prise de pouvoir des Anglais, arrivés 50 ans plus tôt. Ils étaient en pleine recherche identitaire, sans avenir. Ils étaient perçus comme des porteurs d'eau ». Son Montferrand sert de géant contre ces perceptions[186]. Selon Manon Guilbert, le Montferrand de Paul Ohl est le « défenseur de la liberté, porte-parole des Canadiens français rabroués devant les Anglais et les Irlandais qui les empêchaient de voter, patriote dans l'âme et dans l'action » et Ohl d'ajouter : « [Montferrand] est devenu anti-Anglais[187] ». Dans une autre entrevue, Ohl soutient : « Je crois que Montferrand considérait l'Anglais comme l'envahisseur[188] ».

Nous avons déjà illustré que la pratique mémorielle des insurrections des patriotes démonisait l'Anglais. Pareillement, dans ses romans historiques, Ohl a tendance à diaboliser le conquérant anglais. Le lecteur rencontre des Anglais qui n'ont aucune sympathie pour les Canadiens français. Des personnages qui montrent du dédain et de la maltraitance envers le peuple canadien. Tout au long des romans, on retrouve des groupes d'Anglais qui s'en prennent

[185] Michel Lapierre, « Montferrand, le cow-boy du Québec », *Le Devoir*, octobre 2008.
[186] Manon Guilbert, « Le héros des Canadiens français », *le Journal de Montréal*, septembre 2008.
[187] Manon Guilbert, « Un symbole de liberté », *le Journal de Montréal*, septembre 2008, p. W102 ; voir aussi Manon Guilbert, « Un symbole de liberté », *le Journal de Québec*, septembre 2008, p. W41.
[188] Serge Drouin, « Exploits de géant », *le Journal de Montréal*, novembre 2009, p. W91 ; voir aussi Serge Drouin, « Exploits de géant », *le Journal de Québec*, novembre 2009, p. W68.

à un seul Canadien, ou mettent des Canadiens en prison sans raison. À la suite de la mort de son père lors d'un duel, Jos Montferrand exprime un désir intense de vengeance. Contre l'Anglais qui a tué son père? Non. Contre l'Anglais tout court[189]. Plus tard, Montferrand exclame qu'il n'a peur de rien, « surtout pas des Anglais. Jamais un Anglais, pis même personne va me faire mettre à genoux. Craindre l'épée de l'Anglais? Craignez-pas, la force du bras sera toujours préférable à celle de l'épée, surtout si c'est l'épée d'un Anglais[190] ». Dans le deuxième tome, après avoir lu la légende biblique de Samson et les Philistins, le jeune Montferrand fait un rêve dans lequel « les mêmes images passaient et repassaient inlassablement dans sa tête : il affrontait dans une lutte sans fin une cohorte de tuniques rouges[191] ».

La présence de l'Anglais démonisé n'est pas nécessairement un reflet du penchant idéologique et politique de l'auteur. Nous ne sommes pas en mesure de conclure le penchant politique de Paul Ohl, contrairement à Côté qui était ouvertement indépendantiste. Ohl offre son interprétation de la période historique et du personnage de Jos Montferrand et accentue son rôle de défenseur de la langue française. Il raconte que lors d'un discours au salon du livre de l'Outaouais, il décrit Gatineau comme « la frontière où la langue française va s'étioler ». Il considère que la langue française au Québec est en danger, surtout dans cette région, et que Gatineau est « une sorte de Fort Alamo, le vigile de la langue[192] ». Ohl s'intéresse à Montferrand en tant qu'homme fort et en tant que « symbole d'un défenseur » et un « porte-étendard[193] ». Son intérêt vient du fait que Montferrand était protecteur de la francophonie dans l'Outaouais.

[189] Paul Ohl, *Montferrand : le prix de l'honneur*, p. 188.
[190] Ohl, p. 292.
[191] Paul Ohl, *Montferrand : un géant sur le pont* (Montréal : libre expression, 2009), p. 113.
[192] Ohl, entrevue avec l'auteur, janvier 2021.
[193] Ohl, entrevue avec l'auteur, janvier 2021.

Le Jos Montferrand d'Ohl rejoint celui de Laurier et de Sulte qui prend conscience de son rôle de défenseur envers son peuple à la suite de sa victoire au match de boxe contre l'Anglais sur le Champ-de-Mars. Entouré des siens et baignant dans leurs célébrations, Montferrand réalise son devoir : défendre les siens. Ce point est encore plus clair lorsque le personnage ouvre la lettre du Père Loubier qui lui demande d'être comme le roi Arthur et de « défendre la cause de son peuple[194] ». Son rôle de défenseur prend des grandeurs héroïques à la fin du deuxième tome. Comme Tardif, Tessier, Fontaine et le *Mémorial de Québec*, Ohl présente la scène du pont comme un attentat auquel s'attend Montferrand. Alors que ses hommes l'attendent au camp, Montferrand quitte seul pour se rendre sur le pont. En arrivant, il rencontre une masse de *Shiners* qui veut sa mort. Comme dans la légende, il en sort victorieux. Ainsi se termine l'histoire de Jos Montferrand pour Paul Ohl[195]. Selon l'auteur, le pont « était à la fois un obstacle et un lieu de rédemption pour [Montferrand] ». Il ajoute que Montferrand se rend sur le pont pour se venger, « venger son frère (qui pourtant meurt du choléra), le nom de sa famille, mais savait qu'il ne s'en tirerait pas sans égratignures ». Selon lui, la scène du pont était « la première fois [où] un Canadien français a affirmé haut et fort que personne ne pourrait plus dire qu'il appartenait à une race de vaincus[196] ». Ce n'est pas pour rien que, depuis plusieurs années, Ohl milite pour que le pont des Chaudières porte le nom « pont Montferrand[197] ».

Un autre thème intéressant dans ses romans est celui de la religion. Alors que Côté indique seulement que Montferrand était un homme pieux, et que Sauvé n'en parle aucunement, la religion est presque centrale dans les romans d'Ohl. Cependant, la relation que Jos

[194] Ohl, *Montferrand : un géant sur le pont*, p. 179.
[195] L'épilogue suit Wilfrid Laurier alors qu'il entame de la recherche afin d'écrire une biographie de Jos Montferrand.
[196] Valérie Lessard, « La grande traversée de Paul Ohl », *Le Droit*, octobre 2009, p. A3.
[197] Cela revient souvent dans des entrevues dans la presse et dans notre entrevue avec l'auteur en janvier 2021.

Montferrand a avec l'Église diffère de la représentation de Sulte et du personnage fervent catholique. Bien que le Jos Montferrand d'Ohl soit croyant, il montre un manque de confiance envers le clergé sulpicien de Montréal. Avec raison. Les hommes religieux évoqués par Ohl profitent de leur supériorité et de leur symbolisme pour contrôler plusieurs facettes de vie des Canadiens français ; jusqu'à refuser l'enterrement du père de Montferrand et aider les Anglais dans l'arrestation du jeune Jos. Ohl présente une Église corrompue qui prêche l'obéissance totale du haut de la chaire et Montferrand comme un jeune homme qui s'écarte de l'Église.

Consciemment ou non, Ohl associe Jos Montferrand à l'anticléricalisme qui marque le Québec moderne. Comme nous avons démontré en introduction, depuis les années 1930, le concept de l'Église-nation se fait tranquillement remplacer par l'idée d'un État national, pour finalement s'installer solidement lors des années 1960. La décision de peindre un Montferrand qui perd confiance en l'Église est un travail de mémoire important de la part d'Ohl. Comme Sulte avant lui, Ohl projette les idéaux de son présent sur la vie d'un homme qui a vécu lors du XIXe siècle. Il est aussi possible qu'Ohl transpose ses propres opinions de l'Église sur son personnage[198]. Le concept du lieu de mémoire est important ici. Se souvenir que Montferrand était un fervent catholique qui protégeait ses croyances n'est pas ce qui importe dans cette représentation. Ohl tente d'ancrer dans la mémoire le fait que les Canadiens français étaient malmenés par un envahisseur, mais réussi, par la lutte, à devenir maîtres de leur destin (malgré le fait que la langue française soit toujours en danger selon Ohl). Le Montferrand d'Ohl devient le symbole de cet épanouissement.

[198] Nous ne sommes cependant pas en mesure de conclure avec certitude les opinions de Paul Ohl. Cependant, Ohl est reconnu comme un auteur qui fait énormément de recherche avant d'entamer l'écriture de ses romans. Il est possible qu'il ait trouvé de l'information qui démontre ces actions de la part des sulpiciens de Montréal.

En ce qui a trait à la masculinité, celle mise de l'avant par Ohl rejoint les légendes arthuriennes qu'il aime tant[199]. La masculinité de Montferrand se traduit par l'honneur. Ce « preux chevalier » défend l'honneur de son nom et de sa famille avec la justice et le droit[200]. Cependant, Ohl rejoint les autres représentations dans le sens où la masculinité de Jos Montferrand est évoquée par sa force, sa musculature et son ardeur. Il est un batailleur hors pair et un travailleur sans relâche. Il montre aussi du courage et de la persévérance. Cependant, ce n'est pas une masculinité qui rejoint la représentation du bûcheron. Le Jos d'Ohl boit à peine, ne semble pas s'intéresser aux femmes au-delà de les respecter, et ne vante pas sa force en public.

Finalement, Ohl rejoint plusieurs autres acteurs en associant Jos Montferrand au Parti patriote. Tout au long du deuxième tome, le lecteur suit, par moment, Louis-Joseph Papineau alors qu'il entame des discussions politiques avec d'autres personnages. À un moment, Papineau visite un capitaine anglais afin de demander que Jos Montferrand soit libéré de prison. À la fin du livre, avant que Montferrand décide de se rendre sur le pont, nous apprenons que Papineau a demandé la libération de Montferrand afin que ce dernier se joigne au Parti patriote. Selon Papineau, Jos Montferrand sera « un armé du peuple pour le Parti patriote ». Il demande à Jos d'être « un membre actif, engagé, prêt à monter les barricades, [le] symbole du courage pour notre peuple… votre peuple ». Jos accepte[201]. Selon Paul Ohl, en tant que symbole du Québec, il est convaincu « qu'aujourd'hui, Montferrand se promènerait avec la fleur de lys tatouée sur la poitrine », car l'homme fort avait bel et bien « une certaine conscience politique[202] ».

Ce dernier commentaire de Paul Ohl est intéressant en ce qui a trait à la référence. Alors qu'Ohl et les journalistes qui commentent ses romans évoquent Jos Montferrand comme le

[199] Lessard, « Comment on devient un géant », p. A4.
[200] Ohl, *Montferrand : le prix de l'honneur*, avant-propos.
[201] Ohl, *Montferrand : un géant sur le pont*, p. 277.
[202] Ohl, entrevue avec l'auteur, janvier 2021.

défenseur des Canadiens français, le commentaire d'Ohl laisse croire que Montferrand aurait un penchant pour le projet québécois. Ohl est, après tout, un fervent défenseur de la langue française au Québec et sa dédicace du premier tome « aux gens du pays » peut laisser croire que l'auteur se penche sur le même projet[203]. Il est clair que le Montferrand d'Ohl, surtout la version du deuxième tome, est nationaliste. Cependant, il est difficile, par moment, de cerner si ce nationalisme s'applique à la nation canadienne-française plus vaste, ou québécoise spécifiquement.

Contrairement à Ohl, Philippe Jean Poirier évoque un Montferrand qui n'est pas dévoué à l'appartenance nationale. Le Jos de Poirier est un mercenaire qui ne croit pas à la nation et qui n'a aucun attachement à sa patrie. Dans le livre *Jos,* le lecteur suit un jeune Jos Montferrand en quête de lui-même. D'un côté, il est sur une quête nationaliste et d'un autre, plus apparent, masculine. Montferrand dans ce roman est rebelle, il se cache pour fumer, il insulte sa mère et refuse de travailler afin de contribuer financièrement à la maison ; il est, dans un sens, l'adolescent typique[204]. La masculinité du personnage dans ce livre n'est pas axée sur le travail, mais sur la bataille, sur la délinquance et sur la débauche. Sa masculinité est définie par la violence, la consommation d'alcool, le désir du conflit et du sang, et le désir de rapports sexuels avec des prostitués. Le Jos de Poirier croit qu'il est destiné à accomplir de grandes choses, mais refuse de prendre son destin en main. Afin de combler son désir d'argent et de bataille, il devient collecteur pour l'irlandais Peter Aylen (ennemi juré dans les légendes traditionnelles) ; « il vend ses bras pour quelques gages[205] ». Son emploi consiste à visiter les entreprises qui doivent de l'argent à M. Molson et à battre ceux qui refusent de payer.

---

[203] Encore, il est important, comme on le fait dans le texte, de mettre un accent sur le fait que nous ne connaissons pas le penchant politique ou religieux de Paul Ohl.
[204] Philippe Jean Poirier, *Jos* (Montréal: éditions Marchand de feuilles, 2010).
[205] Poirier, p. 19.

Sous cette façade de masculinité virile se retrouve la quête identitaire nationaliste. Poirier, dans un sens, désirait faire vivre à Montferrand un parcours similaire à celui qu'il a traversé dans son adolescence. Dans sa vingtaine, Poirier était un « anti-nationaliste qui était devenu nationaliste par la suite[206] ». À travers la figure de Jos Montferrand, il désirait marquer le parcours d'un jeune homme qui n'a aucun attachement à sa nation, et même qui répudie cette idéologie, mais qui, lors de son parcours, voit le bienfait de l'appartenance nationale[207]. Dans le roman, bien que les Canadiens se considèrent comme une « race de combattants », Jos les voit comme une « race de perdants[208] ». Avant le match de boxe sur le Champ-de-Mars, Montferrand refuse de porter la ceinture fléchée, car « ça fait trop Canadien » et il ne combat pas pour la gloire de « sa race », mais pour l'amour du sport et pour sa gloire personnelle[209].

En ce qui a trait aux patriotes, contrairement aux autres Jos analysés jusqu'ici, celui de Poirier n'est pas sympathique envers leur cause, n'aime pas le Parti et accepte des contrats de fier-à-bras aux élections contre le Parti patriote « pour irriter les fanatiques de la patrie[210] ». Plus loin dans le livre, son opinion change. Après une bataille livrée avec son équipe de cageux, Jos réalise que « se battre avec les siens était tellement plus facile et satisfaisant[211] ». En fin de roman, avant la bataille culminante entre les *Shiners* et les orangistes, Jos prie à la Vierge Marie et demande : « Faites en sorte que je sorte victorieux de tout cela pour l'honneur des Canadiens[212] ». Cependant, même s'il réussit à tuer le chef des orangistes d'une manière héroïque, sa quête identitaire ne se conclut pas. Avant de pouvoir célébrer sa victoire et de se retrouver dans sa quête identitaire, les canons anglais tirent sur Bytown ; les rébellions de 1837

[206] Philippe Jean Poirier, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.
[207] Poirier, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.
[208] Poirier, *Jos*, p. 18.
[209] Poirier, p. 65.
[210] Poirier, p. 57, p. 86.
[211] Poirier, p. 139.
[212] Poirier, p. 188.

viennent de commencer. Le lecteur perd Jos Montferrand dans la fumée laissée par la destruction du débris.

Poirier voulait illustrer que même si la bataille était héroïque pour Jos Montferrand, elle n'était pas « ancrée dans une appartenance nationale » ; Jos se bat avec des *Shiners* contre des orangistes, et non avec des Canadiens français. Alors, « à la fin, oui il réussit à faire ce grand geste-là, mais en même temps, ce n'est pas inscrit dans une appartenance nationale […] donc ça finit un petit peu en queue de poisson[213] ». Ce désir d'appartenance nationale et la quête identitaire s'inscrivent dans les objectifs du collectif Identité québécoise auquel appartenait Poirier en tant que cofondateur. Un des buts du collectif, selon Poirier, était de « revisiter les symboles identitaires » d'où son intérêt pour Jos Montferrand[214]. Le collectif se donnait comme mission « d'explorer, de réfléchir et de participer à la création de l'identité québécoise en misant sur la dimension culturelle de l'identité ». *Jos* s'inscrit dans la production d'œuvres « qui s'appuient sur une réflexion identitaire ». Le collectif avait aussi retravaillé le drapeau québécois, réactualisé l'icône patriote, et modernisé la ceinture fléchée. Selon les membres du collectif, il y a une « décadence identitaire » au Québec. « Notre identité collective est aujourd'hui défaillante […] elle échoue de rallier le plus grand nombre et […] par conséquent, elle s'avère incapable de nous unir dans l'action ». Selon eux, « l'identité n'est pas autre chose : c'est cette faculté miraculeuse que l'homme possède d'avoir conscience de ce qu'il fait, de se "voir" agir[215] ». Poirier est d'avis que la quête identitaire évoquée dans son livre, à travers Jos Montferrand, s'inscrit dans le syndrome post-référendaire après 1995. Selon lui, la défaite, et entendre « Parizeau dire "les votes ethniques" » ont fait en sorte que beaucoup de jeunes adultes se sont

[213] Poirier, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.
[214] Poirier, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.
[215] https://identitequebecoise.org/L-Identite-Manifeste.html.

éloignés du nationalisme[216]. Louis Cornellier est d'avis que « la quête de soi incertaine du Montferrand que nous offre P.J. Poirier n'est pas sans écho dans notre actualité. Les Québécois de 2010 aussi rêvent de "grandes choses", mais s'enlisent dans une indétermination qui flirte parfois avec le reniement d'eux-mêmes[217] ».

Un Québec incertain

Les perceptions de Poirier et de Cornellier rejoignent un sentiment commun dans l'analyse de l'identité québécoise après le dernier référendum et tout au long du XXIe siècle. Comme nous l'avons démontré en introduction, la période post-référendaire est caractérisée par un sentiment de dénationalisation au Québec, suscitant une certaine crise identitaire québécoise. Selon Jean-François Laniel, les victoires du NON en 1980 et 1995 « ont donné lieu à une période de transition où les options en présence se sont en quelque sorte figées, voire ont connu une crise d'identité[218] ». Selon Éric Bédard, à ce moment, « le "modèle québécois" issu de la Révolution tranquille tend à s'essouffler [et] la "question nationale" semble se poser différemment[219] ». Christian Labrèche et Jacques Beauchemin sont tous les deux d'avis que cette crise identitaire survient, car le Québec est en manque de grands projets, comme la souveraineté[220]. Selon Gérard Bouchard et Alain Roy, « la perte de sens et l'absence d'un grand projet collectif créent un vide qui est source d'angoisse[221] ». Laniel soutient que sans projets, « la définition de la nation québécoise tendit à se rapprocher du nationalisme canadien […] qui tendait à faire du Québec une province parmi les autres[222] ».

---

[216] Poirier, entrevue avec l'auteur, novembre 2020.
[217] Louis Cornellier, « Essais québécois — Montferrand en quête de lui-même », *Le Devoir*, juillet 2010, p. E8.
[218] Laniel, « Le nationalisme québécois au XXIe siècle. Trois tendances récentes », p. 157.
[219] Bédard, « Modernité et histoire des idées au Québec », p. 16.
[220] Labrèche, « De l'utilisation politique de la mémoire des patriotes de 1837-1838 au Québec depuis la Révolution tranquille », p. 159 ; Beauchemin, « Entre le rejet du passé et les promesses de l'avenir », p. 176.
[221] Gérard Bouchard et Alain Roy, *La culture québécoise est-elle est crise?* (Montréal : Boréal, 2007), p. 61.
[222] Laniel, « Le nationalisme québécois au XXIe siècle. Trois tendances récentes », p. 157.

D'un côté, le PLQ discréditait le PQ et le mouvement souverainiste, tout en négociant la place du Québec au sein du Canada « sous le signe de la "bonne entente" ». De l'autre, le PQ semblait complètement perdu et « ne semblait plus savoir quoi faire de l'article premier de son programme en faveur de la souveraineté du Québec[223] ». Bouchard et Roy font référence à un « discours de crise [qui] se nourrit d'une inquiétude identitaire, d'une incapacité à se définir, à s'adapter aux mutations[224] ». Selon Daniel Salée, la mondialisation qui s'accélérait et « l'hétérogénéité de la culture et de l'identité » avaient aussi un énorme impact sur la culture québécoise, et ce surtout à l'intérieur d'un pays qui, depuis 1982, prône le multiculturalisme et le pluralisme[225]. Selon Louis Balthazar, le Québec est une société « fragile et hésitante » qui a un « défi identitaire », celui de demeurer une société distincte devant un « pluralisme et un multiculturalisme [qui] nous traînent à nous fonder dans un certain canadianisme exclusif ou dans une identité nord-américaine englobante[226] ». Bouchard et Roy écrivent en termes d'une « francophonie en lutte[227] ». Comme nous l'avons démontré, on se penche surtout sur la survie de la langue française comme élément existentiel de la culture québécoise.

Ce Québec incertain démontre qu'on vit un moment trouble avec notre mémoire. Est-ce une coïncidence alors que la majorité des représentations de Jos Montferrand au Québec sont produites lors du XXIe siècle? Est-ce aussi une coïncidence que la majorité de ces œuvres présente un Jos Montferrand qui défend la langue française? Tous les acteurs avec qui nous avons discuté ont expliqué qu'un de leurs objectifs principaux était de faire connaître l'histoire du Québec à travers la légende de Jos Montferrand. Selon nous, cet objectif est en réaction à la

---

[223] Laniel, p. 157-158.
[224] Bouchard et Roy, *La culture québécoise est-elle est crise?,* p. 61.
[225] Salée, « La mondialisation et la construction de l'identité au Québec », p. 114.
[226] Louis Balthazar, « La politique d'une société distincte et plurielle », dans Marie-Christine Weidmann Koop (dir.), *Le Québec d'aujourd'hui. Identité, société et culture* (Québec : les Presses de l'Université Laval, 2003), p .35-48, p. 45.
[227] Bouchard et Roy, *La culture québécoise est-elle est crise?,* p. 68.

crise identitaire qui les entoure. Certains et certaines ont bel et bien noté un manque de connaissance de l'histoire, surtout dans les écoles. Mais au point de conclure qu'ils ou elles voulaient contribuer à atténuer la crise? Il n'y a pas d'indices de cela dans les entrevues.

Cependant, le désir de faire connaître l'histoire au XXIe siècle est révélateur que ces auteurs sont affectés par le milieu et leur entourage, peu importe qu'ils soient conscients de la crise identitaire du Québec. Ils et elles ont activement pris la décision d'écrire à propos de Jos Montferrand plus de 100 ans après sa mort. Dans ce sens, peu importe la façon dont Montferrand ressort de ces œuvres, il est, avant tout, un lieu de mémoire qui reflète les développements, les conflits et les aspirations d'une période jadis. Dans ce sens, les acteurs québécois hors Outaouais ne sont pas différents des Michel Prévost, des Félix Saint-Denis, ou des gens de Résonance Canada. Tous les acteurs francophones qui ont consacré leurs ressources à la présentation et la représentation de Jos Montferrand contribuent à la persistance de la mémoire ; québécoise ou outaouaise pour certains, franco-ontarienne pour d'autres. Ces gens tentent, constamment, de répondre aux trois questions évoquées par Jacques Beauchemin : « qui sommes-nous? D'où venons-nous? Où allons-nous?[228] ». Des questions révélatrices d'une crainte à laquelle, à l'instar de Pierre Nora, seuls des lieux de mémoire peuvent donner l'impression de maîtriser.

Conclusion

Quoique le contexte historique québécois affecte la province en entier et que la région de l'Outaouais fasse partie du Québec, les représentations de Jos Montferrand diffèrent entre les deux milieux. L'Outaouais n'était pas insensible au discours indépendantiste du PQ ou au slogan « C'est le temps que ça change » du PLQ. Cependant, l'Outaouais se démarque par sa proximité au gouvernement fédéral et son besoin de se créer une identité qui contrait l'empiètement perçu.

[228] Questions posées par Jacques Beauchemin dans son article « Entre le rejet du passé et les promesses de l'avenir ».

Dans le reste du Québec, surtout à Montréal et dans la ville de Québec, l'empiètement fédéral n'était pas ressenti aussi intensément que dans la région frontalière de l'Outaouais. Montréal et Québec étaient plus sensibles au discours nationaliste et souverainiste, porté par des événements comme la visite du général Charles de Gaule et son fameux « vive le Québec libre ». De plus, l'histoire des alentours de Montréal présente souvent les insurrections de 1837-1838, insurrections qui ont eu un impact dans la ville elle-même. Dans ce cas, ce n'est pas surprenant de retrouver un Jos Montferrand associé à ces événements, à ces discours et à ces idéologies ; encore, en 2023 on continue de le présenter comme « un de ces "responsables de la sécurité" » lors des élections à Montréal[229].

Ce chapitre présente un personnage nationaliste qui se levait à la hauteur d'une collectivité nationale qui revendique son autonomie. Montferrand devient, par moment, sympathisant du mouvement patriote et de l'indépendantisme. Les auteurs québécois qui se l'approprient déversent leurs espoirs et leurs craintes sur Jos Montferrand. Celui-ci ne défend pas seulement le Canadien français, il défend la langue française qui s'étiole. Il défend le pays rêvé. Alors que Jos Montferrand demeure le travailleur ardu de l'industrie forestière, comme le Jos franco-ontarien, ce Jos québécois est avant tout un batailleur et un protecteur de la réalité francophone et nationale du Québec. Pour certains, il est même un patriote qui s'est engagé dans les luttes pour la liberté franco-québécoise.

L'usage principal qu'on en fait est en tant que lieu de mémoire qui rappelle la lutte de la collectivité francophone pour le gain de son autonomie et de ses droits. Cette lutte est surtout évoquée contre un conquérant anglophone, rappelant le temps de conquête et des insurrections. Dans ce sens, bien qu'on se rappelle Jos Montferrand comme protecteur du fait français, on se

[229] François Lemieux, « Duvernay et la bataille pour la liberté de presse », *Le Patriote,* été 2023 : p. 6-14 ; p. 10.

sert du personnage pour ancrer dans la mémoire des moments historiques qui ont marqué le Québec, dont la présence du Parti patriote et ses ambitions politiques et culturelles. Alors que certains acteurs en Outaouais installent un filtre devant la violence du personnage, ce n'est pas le cas pour les représentations issues du reste de la province. Après tout, Jos Montferrand est connu, bien sûr en tant que bûcheron, mais aussi pour l'usage de ses poings.

L'usage de Montferrand pour illustrer la persistance de la référence canadienne-française est plus complexe à notre avis. Parmi les acteurs avec qui nous avons discuté, aucun n'a ouvertement affirmé, comme l'a fait Yves Saint-Denis, qu'il existe toujours un projet canadien-français dans la conscience des francophones du Canada. Cependant, on continue à représenter Jos Montferrand comme un personnage qui défend les Canadiens français *en général*, et non strictement les Québécois qui, à l'aube de la Révolution tranquille, désirent être maîtres de leur destin. Mis à part un commentaire de Paul Ohl et une représentation ouvertement indépendantiste de Jean Côté, on n'associe pas Jos Montferrand strictement à un projet québécois d'émancipation. Jos Montferrand, à toutes fins utiles, demeure le défenseur d'un projet canadien-français qui cherche l'épanouissement du fait français au Québec et à l'extérieur de ses frontières, ce qui inclut dans notre projet l'Ontario français.

Il est cependant intéressant, en ce qui a trait à la référence, de remarquer que sous la plume de plusieurs auteurs, Jos Montferrand devient un héros proprement québécois ; un homme qui a l'autonomie de son pays à cœur et qui n'hésite pas à confronter volontairement 150 hommes afin d'assurer la continuité du fait français. Pour ce Jos, c'est le temps de la reconquête, de la maîtrise de soi et de son pays. Cependant, sa confiance envers l'Église est chancelante. Est-ce un indice qu'il entre dans la modernité québécoise? Bien que des éléments liés à la Révolution tranquille fassent surface dans les représentations de Jos Montferrand, le personnage demeure, à

la base, l'homme canadien-français qui défait l'oppresseur et protège les siens. Jos Montferrand, et même les patriotes à qui on l'associe appartiennent au Canada français. Dans ce sens, on prend des figures du milieu canadien-français et on leur injecte des aspirations du milieu québécois.

Malgré cette manœuvre, la figure demeure canadienne-française. Il est vrai que Montferrand protège la langue française. Mais, en protégeant le Canadien français, il vient à protéger tous les éléments qui le définissent, dont la langue qu'il utilise. Cependant, plusieurs éléments sont présents qui peuvent qualifier Montferrand en tant que personnage québécois. Les Québécois veulent être « Maîtres » chez eux, ils veulent protéger la langue française, ils veulent être autonomes et libres, et ils veulent être francophones sans être repoussé sur les marges de la société. Toutes les représentations analysées présentent un Jos Montferrand qui répond à ces critères. Jos est libre. Bien qu'il travaille pour des anglophones, il retient ses valeurs et protège les siens. Alors qu'il ne protège pas la langue explicitement, sa présence et ses batailles contre un oppresseur anglophone permettent aux siens de vivre à leur manière, en français. Il est maître de son destin et s'affirme haut et fort. Il est, dans un sens, Québécois. Mais est-ce que cela l'empêche d'être Canadien français?

Enfin, notons que l'aspect touristique qui émerge en Outaouais est absent des représentations dans le reste du Québec qui insèrent plutôt Montferrand dans un discours nationaliste qui contribue à la formation du pays rêvé. La seule instance qui pourrait être qualifiée de tourisme mémoriel est le Carnaval de Québec qui inclut, en 2014, le camp à Jos parmi les activités offertes. Cependant, l'ajout de Jos Montferrand est assez récent. Le carnaval fonctionnait comme attrait touristique bien avant qu'on décide d'inclure un lien de parenté entre le bonhomme du carnaval et le bûcheron légendaire. Dans le milieu québécois, Montferrand ne répond pas à un besoin touristique. Il répond à un besoin identitaire et nationaliste. On ne peut

pas dire la même chose pour le milieu anglophone de l'Est ontarien et de la vallée de l'Outaouais.

CHAPITRE 6 : Le milieu anglophone

Jusqu'à présent, toutes les représentations de Jos Montferrand analysées proviennent de milieux francophones qui ressentent le besoin d'affirmer leur identité francophone et/ou régionale. Ces représentations illustrent les désirs, les craintes, les ambitions, voire l'identité des communautés qui l'évoquent. Montferrand devient un lieu de mémoire important associé à l'industrie forestière de l'Outaouais, à la lutte franco-ontarienne pour la préservation de la langue et le droit d'exister en tant que minorité, et au néonationalisme québécois, à la lutte linguistique, et par moment, au mouvement des patriotes. Ces éléments sont des caractéristiques qui définissent Jos Montferrand en tant que représentation. Il est le travailleur dans l'industrie forestière, le batailleur, le protecteur de son peuple, le justicier du droit francophone, le héros. De plus, le nationalisme lié à la liberté, à la protection de la langue française, et à la lutte contre l'oppresseur anglophone devient l'un des éléments qui forment le personnage ; des éléments mis de l'avant par les acteurs qui l'évoquent, aussi bien au Québec qu'en Ontario français.

Que se passe-t-il lorsque Jos Montferrand est évoqué dans le milieu anglophone de l'Est ontarien et de la vallée de l'Outaouais? Que se passe-t-il lorsqu'il devient Joe Mufferaw ou Big Joe Mufferaw? Est-ce que les acteurs anglophones de cette région tentent de garder le personnage « intacte » ou est-ce qu'il est complètement transformé, divorcé de son importance identitaire? Rappelons que dans l'Outaouais québécois, Jos Montferrand gagne de l'importance lorsque la CCN « empiète » sur le côté québécois. Afin de se construire une identité distincte qui contre l'anéantissement du milieu industriel hullois par l'implantation forcée de la fonction publique fédérale, les gens de Hull et de la région de l'Outaouais évoquent la représentation du cageux, du bûcheron et de l'industrie forestière. La population francophone répond à un besoin identitaire et Jos Montferrand en ressort comme une solution parmi d'autres. Dans l'Ontario

français, la minorité francophone était, et est encore, en lutte pour son existence et ses droits. Jos Montferrand est le lutteur qui assure la survivance de la réalité française en Ontario. Au Québec, le désir d'autonomie, qui parfois prend des allures de souveraineté, en réaction à l'endroit de ce qu'on perçoit comme l'oppression du Canada anglais, résulte en la construction d'un Jos Montferrand qui protège les acquis québécois et assure un futur pour la collectivité nationale.

Dans l'histoire du Canada, les anglophones ont, pour la plupart, été les gagnants et les oppresseurs[1]. Leur existence au pays est un acquis. Jamais leur langue n'était en danger. Dans ce cas, Jos Montferrand, ou Joe Mufferaw, ne reflète pas une lutte d'existence ou d'appartenance. Alors que certains acteurs demeurent fidèles à la légende « dominante » de Sulte, d'autres n'incluent pas la lutte pour les droits francophones dans les représentations. Peut-être ignore-t-on le personnage de Sulte. Il est aussi possible que les acteurs anglophones souhaitent effacer les batailles auxquelles participe Montferrand, soit pour rejoindre la vision pancanadienne qui prône l'union et l'harmonie des peuples ou encore pour éviter de se donner le mauvais rôle. Comme le note Kelly Egan du *Ottawa Citizen*, « That lesson's (la bataille contre l'oppresseur anglophone) a little hard to swallow on this side of the river[2] ».

Bien que la communauté anglophone ne se sente pas menacée au même titre que les francophones et qu'elle rejette le symbolisme de la défense de la francophonie, Jos Montferrand demeure tout de même un élément identitaire important pour les anglophones de la vallée de l'Outaouais et de l'Est ontarien qui reprennent le personnage dans leur répertoire de légendes. À travers les études de quelques folkloristes, Montferrand ressort dans des histoires orales transmises de père en fils et de mère en fille. Alors que certains éléments du Jos « francophone »

[1] Il est important de noter « pour la plupart », car les immigrants irlandais, bien qu'ils parlassent anglais, se sont retrouvés dans une différente strate sociale que les anglophones « locaux », voire Canadien « d'origine ».
[2] Kelly Egan, « Jos. Montferrand. A city lad goes to the country and learns a thing or two about the old legends », *The Ottawa Citizen*, novembre 1995, p. A9.

sont rejetés, il reflète tout de même une identité propre au milieu anglophone étudié. Finalement, d'autres s'approprient le personnage et s'en servent presque strictement avec des visées économiques. Plusieurs caractéristiques qui soulèvent Jos Montferrand en tant que symbole identitaire important disparaissent afin de répondre aux exigences du tourisme mémoriel de la vallée de l'Outaouais. Sous la plume de ces acteurs, le personnage devient une illustration plus grande que nature qui ne retient qu'un seul élément du Montferrand francophone, celle du travailleur forestier. Alors qu'il devient un personnage reconnu dans la vallée de l'Outaouais, son symbolisme francophone se dissipe.

Produit de la région

Dans un sens, Jos Montferrand et Joe Mufferaw sont la même personne. Certains chercheurs expliquent que le nom Joe Mufferaw est le résultat d'une erreur phonétique de la part d'anglophones de la vallée de l'Outaouais qui tente de dire Jos Montferrand[3]. Plusieurs journalistes et auteurs anglophones continuent d'utiliser Joe Mufferaw, tout en faisant allusion au Jos Montferrand des légendes francophones. L'explication est importante, car dans le milieu anglophone étudié, Joe Mufferaw, Mufferaw Joe ou Big Joe Mufferaw peut aussi faire référence au géant illustré dans les histoires de Bernie Bedore et dans la chanson de Stompin' Tom Connors. Montferrand est devenu Mufferaw dans cette région, car il y travaillait. Comme l'indiquent les chapitres précédents, Jos Montferrand travaillait dans l'industrie forestière des deux côtés de la rivière des Outaouais au XIXe siècle. Montferrand, bien qu'il fût Canadien français, se promenait d'un côté et de l'autre de la rivière et faisait affaire avec des anglophones. Montferrand devient Mufferaw dans ce contexte.

[3] Dont Edith Fowke, Joan Finnigan et Jeanne Pattison dans leurs entrevues avec des anglophones de la vallée de l'Outaouais.

En 1906, Anson A. Gard dévoile qu'un certain Captain John Currie travaillait aux côtés du « Best Man on the River » qui s'appelait « Joe Mofero[4] ». Le personnage, dans ce cas, n'appartient pas seulement à l'Outaouais québécois et l'Ontario français, mais à la vallée de l'Outaouais et toutes les localités qui ont été influencées par l'industrie forestière. Selon Jeanne L. Pattison, « Big Joe Mufferaw / Montferrand has become a migratory legend following the occupational routes of the lumbermen, the loggers and shanty boys, and the bar-room tavern yarns[5] ». Il est devenu omniprésent avec les forêts et la rivière et s'est ancré dans l'imaginaire des gens qui partagent ce même territoire. La plupart des légendes recueillies par les chercheurs de l'Est ontarien et de la vallée de l'Outaouais proviennent de bûcherons, de draveurs ou de cageux. Ces hommes, qui côtoyaient les chantiers ou shanty, retournaient à la maison et racontaient l'histoire de Jos Montferrand/Joe Mufferaw aux enfants, qui par la suite, s'assuraient que l'histoire perdure en la racontant à leur tour. Dans l'Est ontarien anglophone et dans la vallée de l'Outaouais, comme dans l'Outaouais québécois d'ailleurs, Jos Montferrand devient un lieu de mémoire qui assure la persistance de l'histoire de l'industrie forestière et des hommes courageux qui ont contribué au développement de la région. Il y a aussi des gens qui prétendent avoir connu, ou connaître quelqu'un qui a connu Montferrand personnellement[6]. Par exemple, Eulysse Gervais prétend que son père est allé à l'école avec le grand Jos et qu'il fut témoin de la fameuse scène du pont. Cependant, la famille Gervais arrive au Canada en 1869, soit 7 ans après le décès de Montferrand[7].

[4] Anson A. Gard, *Pioneers of the Upper Ottawa and the Humors of the Valley* (Ottawa: Emerson Press, 1906), p. 61.
[5] Jeanne L. Pattison, « On the Trail of Joe Mufferaw », 1994, p. 11. Collection F0368, 1990-026/002 (09), Edith Fowke collection, York University Archives and Special Collections, Toronto, ON.
[6] Pattison.
[7] Marie Zettler, « Life begins at 100 », *The Ottawa Citizen*, avril 1982, p. 3.

La légende de Jos Montferrand ou Joe Mufferaw circule aussi du côté anglophone de la rivière des Outaouais dans un contexte semblable à celui du côté québécois. Les gens de la vallée de l'Outaouais, comme de l'Outaouais québécois, tentent de se créer une identité distincte en pigeant dans leur histoire et leurs légendes régionales afin d'en faire ressortir des éléments qui les représentent. Parmi ces éléments se retrouvent l'industrie forestière et Joe Mufferaw, le grand bûcheron et cageux qui était respecté de tous. Selon Richard M. Reid, alors que les gens ont colonisé la vallée de l'Outaouais pour peupler les terres et vivre de l'agriculture, les forêts et les pins géants qui s'y retrouvaient étaient la plus grande ressource économique et d'expansion[8]. Plusieurs autres livres consacrés à l'histoire de la région et même certaines études écrites par les acteurs qui évoquent Montferrand montrent l'importance de l'industrie forestière pour cette région[9]. Ce qui nous interpelle pour ce chapitre est de comprendre comment Joe Mufferaw est évoqué. Pour certains, il est, tout simplement, Jos Montferrand, le personnage issu de la légende francophone. Pour d'autres, il est entièrement autre chose.

Une représentation qui se rapproche du récit « dominant »

Dans les années 1960, Lucien Brault, qui publiait déjà des histoires de Jos Montferrand dans le journal *Le Droit*, commence à écrire des articles pour le *Ottawa Journal* qui présente le Jos Montferrand « francophone » à la population anglaise de l'Est ontarien[10]. Bien que ces publications soient rares, elles sont importantes, car, déjà lors de ces années, le conteur Bernie Bedore racontait ses histoires de Big Joe Mufferaw, le géant bûcheron qui sculptait le paysage

[8] Richard M. Reid, *The Upper Ottawa Valley to 1855* (Ottawa: Carleton Press, 1990).
[9] John D. Dunfield, *Lumbering in the Ottawa Valley: an illustrated overview, 1800-2000* (Ottawa: the Author, 2002) ; Brenda Lee-Whiting, *The way it was in the Ottawa Valley* (Deep River: Townsend Books, 1992) ; Clyde C. Kennedy, *The Upper Ottawa Valley* (Renfrew: Renfrew County Council, 1970) ; Bernie Bedore, *The Broad Valley of the Ottawa* (Arnprior: Ottawa Valley Publishers, 1957) ; Bernie Bedore, *the Big Pine* (Arnprior: Mufferaw Enterprises Ltd., 1975) ; Joan Finnigan, *Finnigan's guide to the Ottawa Valley: a cultural and historical companion* (Kingston: Quarry Press, 1988).
[10] Lucien Brault, « Powerful Joe Could Lick His Weight in Wild Cats », *The Ottawa Journal*, octobre 1963, p. 4.

canadien à l'aide de son orignal géant. La rareté des publications « dominantes », dans le sens d'issues du milieu francophone, peut être attribuée au fait que le récit de Sulte n'est pas pertinent pour la population anglophone qui se fit plutôt aux légendes et aux histoires orales locales. Les thématiques évoquées par ce récit et par les représentations francophones ne rejoignent pas la population anglophone qui ne partage pas les mêmes visées identitaires. Le héros « francophone », protecteur des siens, n'est pas représentatif de la vallée de l'Outaouais. Plutôt, on préservera l'aspect du travailleur forestier afin d'identifier la région à l'industrie forestière. Dans ce cas, les écrits de Brault servent de contraste aux contes de Bedore et aux représentations axées sur l'industrie forestière.

À travers Brault les lecteurs avaient l'occasion d'apprendre à propos du personnage qui se rapprochait le plus du récit de Sulte. D'autres, après Brault, vont aussi opter pour cette représentation du personnage dans le milieu anglophone de l'Est ontarien et de la vallée de l'Outaouais. En préservant ce Jos Montferrand, ces auteurs préservent le lien entre le personnage et son rôle comme élément identitaire pour les francophones. Dans le *Forestalk Resource Magazine*, un magazine consacré à l'industrie forestière, un article décrit Jos Montferrand en tant que travailleur, justicier, et défenseur des siens, préservant ainsi toutes les caractéristiques qui forment le personnage[11]. La revue *The Caboose* décrit Montferrand de la même manière. Selon Bob Serré, Jos Montferrand était « a legendary figure renowned for his physical strength, his great ability and his jovial disposition ». En terminant, Serré ajoute que « Today the legend lives on as a powerful symbol of a turbulent past, glorifying the days when physical strength ruled supreme in the Ottawa Valley[12] ». Comme c'est le cas pour le *Forestalk Resource Magazine*,

[11] « Move over Paul Bunyan », *Forestalk Resource Magazine* 3, nº 4, Fall 1980, p. 9. https://www.for.gov.bc.ca/hfd/library/Forestalk/Forestalk_1980fall.pdf
[12] Bob Serré, « Jos Montferrand – the Man and the Legend », *The Caboose, newsletter of the Cumberland Township Historical Society* 11, nº 6 (1999), p. 21-22.

Montferrand est le travailleur et le protecteur des siens. Selon Donald Mackay, Montferrand est « a lumberjack who could run faster, jump higher, hit harder than any other timber beast […] Montferrand defended the good name of the Québécois *bûcherons* against all comers[13] ». Montferrand, en tant que protecteur des siens et du droit canadien-français « avenge[d] insults – to himself and to his race[14] ».

Finalement, avec la publication de la série de timbres « Héros légendaire / Legendary heroes », Poste Canada publie un livret qui présente les figures légendaires en détails dans les deux langues officielles du Canada. Il est maintenant disponible chez Bibliothèque et Archives Canada et chez quelques particuliers[15]. Le livret présente Montferrand comme un « colosse sympathique » qui était doté d'une force incroyable. Il était surtout connu des deux côtés de la rivière des Outaouais vu son rôle dans l'industrie forestière. Par la présentation de l'exploit de l'étampage de sa botte, le lecteur apprend que Montferrand était un travailleur hors pair, un homme charitable, mais aussi un homme qui était « appelé à défendre ses camarades contre des bandes comme celles que forment les Irlandais protestants (les *Shiners*) qui fomentent le trouble dans Bytown et qui s'attaquent aux Canadiens français ». En anglais on précise qu'il « had to defend himself and his camarades [sic] ». En anglais, on écrit aussi que Montferrand se battait « true to the French-Canadian style » (comme un vrai Canadien français dans la version francophone) ce qui veut dire avec ses pieds et ses poings. On présente par la suite la scène du pont tirée du récit de Sulte. On termine en indiquant que Montferrand est devenu célèbre durant

[13] Donald Mackay (dir.), « Tales of the Timberbeasts: Joe Montferrand », dans *The Lumberjacks* (Toronto: McGraw-Hill Ryerson, 1978), p. 35-39, p. 37.
[14] Mackay, p. 36.
[15] Pour notre part, nous avons eu l'occasion de feuilleter le livret, car Jennifer Connor nous a envoyé une copie numérisée par courriel. Février 2022.

« a time when physical strength was highly valued ». Peu importe si le conflit était « English against French or Catholic against Protestant », Montferrand était un justicier[16].

Même auprès de la jeunesse, certains auteurs préservent la nature combative du personnage. Louise McDiarmid présente le personnage comme un « hero of his people, the French-Canadians ». Montferrand, le « logger and raftsman, […] never fought for money, but only to defend his honour or his people, and to protect the weak against the strong ». Surtout, « he never hesitated to defend them from their enemies[17] ». Montferrand le défenseur des droits francophones apparaît aussi dans une très courte description sur la page web de la Bibliothèque National du Canada. Sous la date de naissance et de décès de Montferrand, on indique que « this athlete and heroic defender of the rights of the Canadiens on the Ottawa River became a legend as the all-time giant of Canadian log-drivers[18] ». Pour Shirley E. Woods, Montferrand est le « champion of the French[19] ».

Bien que Conor Ryan n'inclut que brièvement Jos Montferrand dans sa bande dessinée *The Shiners' War*, le message est clair. La bande dessinée suit Michael, un Irlandais qui arrive au Canada lors de la famine et se joint au *Shiners* qui lui promettent de l'argent et une meilleure vie sur cette nouvelle terre. À un moment dans le livre, Michael et un groupe de *Shiners* s'emparent d'un radeau canadien-français et battent les travailleurs qui s'y retrouvent. Michael tue un de ces hommes francophones qui était l'un des très bons amis de Jos Montferrand. Plus tard, Michael se retrouve dans une taverne à Bytown et tombe face à face avec Montferrand qui savait que l'Irlandais avait tué son ami. Montferrand bat Michael à mort, ou presque. C'est le seul moment

---

[16] Legendary heroes, héros légendaires. *A series on Canadian folklore, une série sur le folklore canadien*. Textes écrits par Louise Ellis. Canada Post Corporation, 1992.
[17] Louise McDiarmid, « True Tales. Jos Montferrand », dans Irene Aubrey et Louise McDiarmid (dir.), *Share a tale: Canadian tales to tell children and young adults* (Ottawa: Canadian Library Association, 1995), p. 121-123.
[18] « Heroes of Lore and Yore. Canadian heroes in fact and fiction », *National Library of Canada*, 1998. https://epe.lac-bac.gc.ca/100/200/301/nlc-bnc/heroes_lore_yore_can_hero-ef/1998/emontrnd.htm
[19] Shirley E. Woods, *Ottawa: the Capital of Canada* (Toronto: Doubleday Canada, 1980), p. 99.

où Jos Montferrand apparaît. Accompagné d'une image du Montferrand de Ryan, on peut lire que « Montferrand was the king of the French lumbermen. His fighting ability, his strength, his size, and his speed were known all across the country. And though he was equally known for his kindness, he never flinched to attack someone if they hurt one of his French brothers[20] ».

Dans la presse anglophone, mis à part Brault, nous avons retrouvé seulement deux articles qui présentent Montferrand sans utiliser des tournures comiques (à venir). Selon Daniel Leblanc du *Globe and Mail*, Jos Montferrand, qui était bûcheron, draveur et homme fort « was particularly active in protecting local Frenchmen from English aggression, once taking on 20 English troublemakers single-handedly[21] ». Pour sa part, Tom Spears du *Ottawa Citizen* utilise un extrait de la biographie écrite par Goyer et Hamelin afin de montrer que Montferrand « represented the fight against anglophone struggle, especially facing English-speaking oppressors. He was a symbol for the French[22] ».

Tous les exemples précédents présentent une version abrégée de la légende de Jos Montferrand, mais évoquent tout de même son lien auprès des Canadiens francophones. Il n'est pas qu'un simple homme fort ou bûcheron, il est un homme qui s'est donné comme devoir de protéger les siens et leurs droits. Les anglophones sont en mesure de comprendre l'enjeu identitaire qu'il personnifie. À quelques reprises, des auteurs anglophones décident de diffuser sous forme de livre ou de podcast une traduction complète du livre de Benjamin Sulte. La traduction d'Iris M. Neville est offerte par le Historical Society of Ottawa « for wider appreciation by Anglophones of the history and legends of Joseph Montferrand[23] ». Comme c'est

---

[20] Conor Ryan, *The Shiners' War* (W J Ryan and Conor Ryan, 2018).
[21] Daniel Leblanc, « Culture split. Two francophone solitudes in Ottawa-Hull's once-united French-Canadian community doesn't exist anymore. The Ottawa River separates 180,000 Quebecois from 120,000 Franco-Ontarians », *The Globe and Mail*, septembre 1996, p. D3.
[22] Tom Spears, « The Jos Montferrand who wasn't a mascot », *The Ottawa Citizen*, avril 2014, p. C8.
[23] Iris M. Neville, trans., *The History of Joseph Montferrand the Canadian Athlete, aka Joe Mufferaw, by Benjamin Sulte* (Ottawa: The Historical Society of Ottawa, 2008).

le cas pour les représentations abrégées, Neville et le Historical Society of Ottawa illustrent l'importance de Jos Montferrand envers la culture francophone du Canada. Cliff Scott, qui écrit aussi pour le Historical Society of Ottawa, offre une courte présentation de Jos Montferrand, sans toutefois omettre le fait qu'il était un « leader of the French loggers » qui défendait les travailleurs forestiers francophones contre les attaques des *Shiners* dans le contexte de l'industrie forestière. Scott explique que les deux groupes se battaient pour les emplois dans les chantiers environnants. Selon Scott, la compétition entre *Shiners* et Canadien français était « fierce » ce qui culmine à l'exploit le plus reconnu de Montferrand : la scène du pont[24].

David Williams inclut aussi le symbolisme de Montferrand dans son podcast *Fireside Canada* sur Spotify. Williams commence avec une présentation de la mascotte du Rouge et Noir, qui reviendra plus loin, pour ensuite expliquer que la mascotte est inspirée d'un homme qui a réellement vécu. L'émission offre une traduction complète du livre de Sulte avec une explication du contexte historique de l'industrie forestière afin d'aider l'auditoire à comprendre la signification du personnage pour les francophones[25].

Finalement, comme David Williams, Vincent Marquis offre une traduction du livre de Sulte sous forme de livre qu'il publie lui-même. Cependant, Marquis ajoute des éléments qui reflètent ses croyances et sa perception du pays. Cédant la parole à un narrateur du nom de François qui connaît Montferrand personnellement, Jos est présenté comme « a hero and a fighter who stood up for the downtrodden minority, and eventually began to win a measure of grudging respect for both him and the minority he personified[26] ». Plus loin, Marquis ajoute que

[24] Cliff Scott, « Big Joe Mufferaw », *The Historical Society of Ottawa*, undated. https://www.historicalsocietyottawa.ca/publications/ottawa-stories/personalities-from-the-very-famous-to-the-lesser-known/big-joe-mufferaw.
[25] David Williams, host, « Big Joe », Fireside Canada (podcast), 19 janvier, 2023, consulté le 4 juillet, 2023, Spotify.
[26] Vincent Marquis, *King of the lumberjacks. The true story of Joseph Montferrand and the legend of Big Joe Mufferaw* (The Home Works Co., 2018), p. 3.

selon Montferrand, cela l'importait peu si quelqu'un était catholique ou protestant, « God looks at the heart[27] ». Cet ajout, la première mention de la religion en lien avec Montferrand au-delà du fait qu'il était pieux, reflète les valeurs de Marquis qui est ministre ordonné. À plusieurs reprises, il indique que Montferrand était religieux pratiquant et qu'il tenait son Dieu à cœur. En ce qui a trait à sa perception du pays, Marquis indique que « Joe was not like most people of that time. It didn't matter to him if you were Canadien, Scottish, English, Irish, Métis, American, Jew or Indian. Joe only wanted to know what kind of man you were[28] ». Cette illustration d'un héros « ouvert » sur le monde rejoint le discours pancanadien qui englobe l'union, le multiculturalisme et l'égalité. Jusqu'à présent, Marquis est le seul qui associe Jos Montferrand à ce discours, un contraste avec la version du Montferrand reproduite au Québec qui démontrait un certain manque de confiance envers l'Anglais et le travailleur irlandais.

Un manque de pertinence ou une légende propre à eux?

Une journaliste du *Ottawa Citizen*, reconnaît que lorsqu'on réfère au Montferrand issu de la légende francophone, on fait allusion au « Outaouais version of Mr. Montferrand » qui était un « humanitarian who fought for justice » et qui « has become important because of the image he projected, he said, he fought to make sure that French Canadians were not second-class citizens[29] ». Michel Lapalme va même jusqu'à soutenir qu'en Outaouais il y a un « Joe Montferrand cult[30] ». Si le Jos de l'Outaouais est le défenseur du Canadien français, comment est-ce qu'on représente le Jos de l'Ontario? Comment construit-on les lieux de mémoire qui lui rendent hommage?

---

[27] Marquis, p. 54.
[28] Marquis, p. 55.
[29] Joanne Laucius, « He's a lumberjack and he's OK », *The Ottawa Citizen*, juin 2001, p. A2.
[30] Michel Lapalme, « Gatineau's future lies in being green and cosmopolitain », *The Ottawa Citizen*, décembre 2001, p. B4.

À l'origine, il est le même individu. Son côté protecteur ne disparaît pas, mais on ne spécifie pas le groupe qu'il défendait. Alors que pour certains anglophones de l'Est ontarien et de la vallée de l'Outaouais il demeure un homme vaillant qui défendait les travailleurs, son symbolisme francophone est évacué. À l'instar de Pierre Nora, et du commentaire de Kelly Egan dans le *Ottawa Citizen,* cette facette du personnage ne répond pas aux critères de leurs lieux de mémoire.

Le symbolisme francophone de Montferrand est surtout mis de côté dans des articles de la presse anglophone. Dans sa présentation de l'histoire de l'industrie forestière dans les alentours d'Ottawa, Daniel Drolet inclut une courte biographie de Jos Montferrand et son rôle dans l'industrie en tant que bûcheron et guide de cage. En terminant, il indique que Montferrand « was an Ottawa Valley prototype of the strong, silent, fight-for-the-right hero[31] ». Selon Drolet, Montferrand est un héros qui se bat pour les droits des gens. Cependant, ce n'est pas clair qui ou quels droits il protège. Bien qu'il demeure un défenseur, il n'y a pas mention de sa défense des Canadiens français *contre* un oppresseur anglophone ; pourtant une caractéristique importante du personnage du côté francophone. Dans la presse francophone, on n'hésite pas à spécifier que Jos Montferrand était le protecteur des droits francophones contre les oppresseurs anglophones.

D'autres articles anglophones omettent tout simplement le fait qu'il se battait pour une cause. En 2006, un article qui souligne l'anniversaire de son décès évoque le côté boxeur du personnage décédé en 1864, sans décrire son emploi ni son symbolisme pour le milieu francophone[32]. Dans le *Globe and Mail*, Montferrand est « a man of the people[33] ». Quel peuple? Aucune spécification. Pour sa part, Megan Gillis du *Ottawa Citizen* indique que Montferrand

[31] Daniel Drolet, « When lumber ruled a river », *The Ottawa Citizen*, juillet 1987, p. F2.
[32] « Died this day, Joe Montferrand, 1864 », *The Globe and Mail*, octobre 2006, p. S7.
[33] Clive Doucet, « Giants of Canada's Ottawa Valley, a review », *The Globe and Mail*, octobre 1981, p. D19.

était un bûcheron reconnu pour sa bataille sur le pont des Chaudières contre 150 « Irishmen[34] ». Cependant, Gillis n'explique pas le contexte dans lequel cette bataille a lieu et le sens identitaire rattaché à l'exploit.

Le chapitre d'introduction présente un phénomène similaire dans la représentation de Maurice Richard dans la presse anglophone. Bien que Richard demeure un emblème sportif important auprès des Canadiens anglais, lorsqu'ils évoquent le Rocket, les journalistes anglophones optent pour une approche privée de symbolisme. Au lieu de rattacher Richard à un nationalisme quelconque, comme le fait la presse francophone, les journaux anglophones publient des analyses et des commentaires sur ses performances sur la glace ; il est, avant tout, un joueur de hockey professionnel. Dans le cas de Jos Montferrand, les journaux francophones n'hésitent pas à peindre un héros symbolique qui défend les siens contre un oppresseur anglophone, alors que la presse anglophone se contente de présenter ses métiers, son rôle dans l'industrie forestière de la région et son rôle de défenseur du plus faible, sans toutefois spécifier qui il défend et pourquoi. Il est possible que certains journalistes montrent de la réticence à présenter ce côté diviseur du personnage, ce qui reflèterait le discours pancanadien axé sur l'union et l'harmonie des peuples et la demande des lieux de mémoire qu'on établit ; on souhaite oublier la lutte linguistique afin de rappeler l'importance de l'industrie forestière et des braves travailleurs. Il est aussi probable que le symbole du défenseur francophone soit méconnu ou jugé non pertinent. Finalement, il est possible que le Jos Montferrand évoqué par la presse anglophone soit tout simplement le personnage issu des légendes locales anglophones qui, encore une fois, n'associent pas leur héros industriel à une cause spécifique.

[34] Megan Gillis, « The man who inspired the Redblacks' Mascot », *The Ottawa Citizen*, mai 2017.

Les livres consacrés à la jeunesse canadienne-anglaise évoquent aussi le personnage par son métier et sa force. Christopher Moore dans le *Big Book of Canada*, un manuel qui présente tous les provinces et les territoires du pays, indique que Joseph Montferrand « the king of the Ottawa river loggers » était un homme fort capable d'étamper sa botte dans les plafonds de taverne[35]. Pour sa part, Barbara Hehner décrit Montferrand par sa taille, « unusually tall », et son emploi. Comme Moore, Hehner évoque l'exploit où Montferrand étampe son pied sur le plafond de la taverne. Sa renommée, selon Hehner, vient du fait que « Joe could do twice as much work in a day as any other man[36] ». Il est possible que ces deux auteurs jugent que la bataille et la violence ne soient pas des sujets appropriés pour les enfants ou qu'ils aient recueilli leurs informations des légendes locales. De son côté, McDiarmid n'hésite pas à inclure cet élément de la légende du personnage. Du côté francophone, plusieurs livres pour la jeunesse ont aussi dépeint la violence et la bataille dans la vie de Montferrand. Alors qu'il est possible qu'on se fie à la légende locale, il est aussi probable qu'on construise le lieu de mémoire ainsi afin de promouvoir un discours pancanadien. La représentation d'un francophone qui se battait contre l'oppresseur anglophone n'est pas une image qui concorde avec le discours d'union et d'harmonie. Ou plutôt, cette représentation n'est pas jugée pertinente pour la jeunesse anglophone? Il est possible que rappeler l'histoire de l'industrie forestière, une industrie importante pour le développement de l'Est ontarien et de la vallée de l'Outaouais, par l'entremise de Jos Montferrand ait été plus important que rappeler une lutte entre les francophones et les anglophones.

---

[35] Christopher Moore, *The Big Book of Canada. Exploring the provinces and territories* (Toronto: Tundra Press, 2002), p. 99.
[36] Barbara Hehner, *The Spirit of Canada: Canada's story in legends, fiction, poems, and songs* (Toronto: Fitzhenry & Whiteside, 1999), p. 87.

L'histoire de Jos Montferrand est à l'honneur dans le contexte de l'émission canadienne *Canadian Made* portant sur différentes inventions canadiennes. Dans le premier épisode, « Clothing Revolutions », on présente la chemise à carreaux rouge et noir popularisée par le bûcheron. L'artiste Clermont Duval présente Montferrand dans ce contexte. Le personnage « was between 6 foot 4 and 6 foot 8. In those days when a tall man was 5 foot 7, he was a giant ». Duval ajoute que Jos était bûcheron dans la vallée de l'Outaouais et « ran the crews that brought timber down to sawmills ». Il décrit par la suite la scène du pont et l'exploit où Montferrand étampe sa botte sur le plafond d'une taverne. Cependant, selon Duval, sa bataille et sa victoire contre le « prisoner, bloody hammer Blackwell » marquaient « the beginning of the real legend of Joe Mufferaw[37] ». Bien que Duval présente le côté batailleur du personnage, il ne fait aucune mention de Montferrand comme défenseur des droits francophones. Il est possible que *Canadian Made*, étant une émission qui reproduit le discours « Canadian », dans un sens, l'harmonie et l'unité du pays, hésitât à inclure une bataille entre les francophones et les anglophones. Il est aussi possible qu'on ne voyait pas la pertinence d'inclure le symbolisme du protecteur des francophones dans une émission à propos d'inventions canadiennes. Le symbolisme de Montferrand se restreint à son rôle dans l'industrie forestière de la région. En ce qui a trait aux exploits attribués à Montferrand, selon nos recherches de la documentation écrite, il ne se bat jamais contre un dénommé Blackwell. Il est possible que Duval, comme l'a fait Jacques Falquet d'ailleurs en Outaouais québécois, ait inventé une histoire ou il racontait quelque chose qu'il a entendu lors de sa jeunesse.

Ce n'est pas la première fois que l'artiste raconte des faits qui appartiennent peut-être à l'histoire orale de la région. Dans une entrevue avec Marc Montgomery de Radio-Canada

[37] *Canadian Made*, episode 1, « Clothing Revolutions », dirigé par David New, écrit par David New et Kevin McMahon, paru le 1er juin 2012, History Canada. Envoyé à l'auteur par David New, décembre 2019.

International, Duval explique que Montferrand mesurait 6 pieds 8 pouces et pesait au-dessus de 300 livres[38]. Sur l'émission *Still Standing* et dans une entrevue sur CTV News, Duval soutient que le personnage « could cut a tree 10 inches in diameter with one slash of his axe[39] ». Ces exploits légendaires peuvent provenir du répertoire de Duval. Il a grandi près des chantiers de Mattawa d'une famille de quatre générations de travailleurs forestiers. En entrevue, il explique qu'alors qu'il connaît Montferrand à travers les chansons de Gilles Vigneault et de Stompin' Tom Connors, il se rappelle les légendes que racontaient les hommes qui revenaient des chantiers[40]. Curieusement, Duval ne fait jamais le lien entre Montferrand et les droits francophones dans ses interventions grand public. Dans l'émission *Still Standing*, Duval présente son lien à l'industrie forestière dans la région[41] alors que dans son entrevue avec CTV News il le compare à un « Wayne Gretzky of his time, but he was a strongman, he wasn't a hockey player[42] ». Duval explique la comparaison à Gretzky dans une entrevue avec le *North Bay Nugget*. Montferrand « was an ideal figure to look up to at a time when French-Canadian culture didn't have a sports or cultural icon[43] ». Toutefois, il ne fait aucune mention de sa bataille ou son lien avec la défense des Canadiens français. Pourtant dans l'entretien effectué dans le cadre de cette thèse, Duval présente Montferrand d'une autre manière. Bien qu'il explique à nouveau que Montferrand est comme Wayne Gretzky « dans le sens de superhéros sportif, une image de force à émuler et une image de fierté dans la culture », il ajoute que, selon lui, Montferrand est « le

[38] Marc Montgomery, « Arts: the Legend of Big Joe Mufferaw », *RCI – Radio Canada International*, décember 2013.
[39] Still Standing, season 3, episode 4, 2017 ; « 'A True Canadian' : Artist pays tribute to folk hero Big Joe Mufferaw with wood statue ». *CTV News*, juillet 2017. 2:18. https://www.ctvnews.ca/canada/a-true-canadian-artist-pays-tribute-to-folk-hero-big-joe-mufferaw-with-wood-statue-1.3486183.
[40] Clermont Duval, entrevue téléphonique avec l'auteur, décembre 2020.
[41] Still Standing, season 3, episode 4, 2017.
[42] « 'A True Canadian' : Artist pays tribute to folk hero Big Joe Mufferaw with wood statue ». *CTV News*, juillet 2017. 2:18. https://www.ctvnews.ca/canada/a-true-canadian-artist-pays-tribute-to-folk-hero-big-joe-mufferaw-with-wood-statue-1.3486183.
[43] Maria Calabresa, « Artist's work inspired historic figures », *North Bay Nugget*, juin 2012.

défenseur des Canadiens français, le portrait de la culture québécoise et le champion des Canadiens français qui les défendait contre le méchant Britannique ». À travers Montferrand « on s'élève ; on se sert du personnage pour se grandir[44] ».

Pour sa part, sans spécifier les francophones, le musée de Mattawa peint tout de même une représentation d'un personnage important pour le Canada. Montferrand était le « strong man who helped the weak, resorting to violence as a last resort, preserving traditional values[45] ». Du même avis, l'historien local, John Whalen explique que Montferrand est « a question of equality, of treating people fairly. And stuff like that. That all comes from part of his life. And it's really part of our life, that's what being a Canadian is all about[46] ». Au lieu de présenter Montferrand comme le protecteur des francophones, Whalen fait allusion au côté égalisateur du personnage. Il associe un personnage, à la base, canadien-français à une idéologie canadienne d'égalité, d'harmonie et d'union. Il est possible que CTV et *Still Standing*, comme *Canadian Made*, délaissent le lien de Jos Montferrand comme défenseur des Canadiens français afin de préserver une représentation plus canadienne et unificatrice. Cependant, il est aussi possible que pour le musée de Mattawa et Whalen, qui présentent le personnage dans le contexte de Mattawa, la représentation du protecteur et du défenseur du faible répondait à leur besoin tandis que la défense du francophone spécifiquement ne rejoignait pas le discours « unificateur » évoqué par la cohabitation d'anglophones et de francophones dans la ville. Finalement, l'industrie forestière était importante pour la ville de Mattawa et Montferrand est ce lieu de mémoire qui rappelle les hommes qui ont contribué à son développement.

---

[44] Duval, entrevue avec l'auteur, décembre 2020.
[45] Mattawa Museum – Big Joe Mufferaw, Joseph Montferrand. https://mattawamuseum.ca/about/big-joe-mufferaw/
[46] « 'A True Canadian' : Artist pays tribute to folk hero Big Joe Mufferaw with wood statue ». *CTV News*, juillet 2017. 2:18. https://www.ctvnews.ca/canada/a-true-canadian-artist-pays-tribute-to-folk-hero-big-joe-mufferaw-with-wood-statue-1.3486183.

Mise à part l'omission du symbolisme francophone de Jos Montferrand, une des pratiques de la presse anglophone est la tendance à réduire au ridicule la légende de Jos Montferrand. Montferrand est le « French Canadian strong boy » et non « strong *man* » ce qui infantilise la masculinité du personnage[47]. Ailleurs, il est « a hulking man », jouant sur un physique disproportionné[48]. On ajoute aussi des tournures comiques à ses exploits. Michael Farber du *Gazette* explique que « Montferrand also protected local French speakers from English aggression, once dispatching 20 Anglo rowdies single-handed. Bill 101 managed to dispatch thousands, but Montferrand didn't have the law behind him[49] ». Selon Kelly Egan, Montferrand était « strong as a bull, with fists that struck like cinder blocks », donnant une analogie comique au personnage. Elle ajoute qu'il était « a real-life hero to the French because he beat the snot out of the Irish ». Et finalement, il était si populaire que Gatineau « named a darn building after him, right there in downtown Hull […] The naming was done by them separatists fellas, the PQs, a gang known to stand up to the English too. Might be something in that[50] ».

Dans le contexte de la fermeture de l'hôtel Castor dans le Marché By, on écrit que « more than seven-foot-tall Joe Montferrand was supplied with free drinks by patrons who liked seeing the Bytown giant kick chunks out of rafters in the bar-room[51] ». Au lieu de présenter l'exploit maintes fois répété, surtout dans la légende francophone, on évoque la scène de l'étampe de plafond comme un truc de fête où Montferrand faisait simplement « kick chunks » des travers de bois. Au ridicule, on ajoute des passages qui dévalorisent le personnage. Un auteur s'attaque à sa capacité d'écrire en expliquant que la ville d'Arnprior « was named after Joe Mufferaw who lost

[47] « Wooden statue of 'Big Joe' offered city », *The Ottawa Citizen*, février 1966, p. 25.
[48] Richard Labonté, « Finnigan's gigantic undertaking », *The Ottawa Citizen*, août 1981, p. 40.
[49] Michael Farber, « Win would give strongman a lift », *The Gazette*, septembre 1985, p. A3.
[50] Kelly Egan, « Jos. Montferrand. A city lad goes to the country and learns a thing or two about the old legends », *The Ottawa Citizen*, novembre 1995, p. A9.
[51] « NCC won't demolish Bytown giant's haunt », *The Ottawa Citizen*, août 1963, p. 15.

a crowbar there, and returned every year to look for his “iron prier.” Joe wasn’t much for spelling[52] ». Bien qu’il soit impossible de savoir si Montferrand était fort en orthographe, l’ajout de ce commentaire discrédite le personnage.

Finalement, on change complètement le résultat d’un des événements racontés par Benjamin Sulte. Dans la première biographie de Montferrand, Jos s’en prend à un certain Martin Hennessey. Montferrand finit par gagner la joute et Hennessey, plus tard, reçoit un coup de fusil dans une taverne à Bytown. Selon Geoff Johnson du *Ottawa Citizen*, Hennessey défait Montferrand facilement. Peu après la bataille, Hennessey est retrouvé mort et, selon Johnson, Montferrand est le principal suspect qui aurait tué son adversaire afin de venger sa perte[53]. Il est possible que Montferrand ait perdu contre Hennessey et que Sulte peigne une image parfaite de son héros canadien-français. Cependant, bien qu’Hennessey soit victime d’une fusillade dans une taverne à Bytown, il décède lors d’un combat avec un certain Hiram Whitney[54].

Ces passages démontrent que Jos Montferrand ne tient pas la même estime pour certains anglophones. Chose normale lorsque comparé aux milieux québécois et franco-ontarien, le personnage n’a pas la même pertinence symbolique. Ce n’est pas pour dire qu’il n’a pas d’importance identitaire. Alors que, pour la majorité des francophones du Québec et de l’Ontario français, Jos Montferrand est le grand défenseur du peuple contre une oppression anglophone, du côté anglais, comme en Outaouais québécois d’ailleurs, il est un important marqueur identitaire lié à l’industrie forestière. Bien qu’il soit, pour certains, le protecteur du faible, il est avant tout un lieu de mémoire qui rappelle les travailleurs qui ont contribué au développement économique de la vallée de l’Outaouais et, par extension, à l’agrandissement d’Ottawa (Bytown).

---

[52] Dave Brown, « Below the Hill. The Name Game And Painless Extractions », *The Ottawa Journal*, février 1968, p. 43.
[53] Geoff Johnson, « A campfire, a jug of rum and tall tales », *The Ottawa Citizen*, mai 1982, p. 45.
[54] http://hwtproject.ca/directory/hennessey-martin-and-emily-____-hennessey/

La recherche folklorique anglophone

Dans le milieu anglophone de l'Est ontarien et de la vallée de l'Outaouais, plusieurs chercheurs et chercheuses qui se nomment des folkloristes consacrent une partie de leurs travaux aux légendes, incluant celle de Jos Montferrand. Notamment, les œuvres de Joan Finnigan montrent à travers sa carrière son intérêt pour les légendes et l'importance des légendes dans la vie des gens. Selon la folkloriste Edith Fowke, le folklore regroupe tout ce qui est légué par la tradition, soit oralement ou par coutume. Elle explique que le folklore varie d'un endroit à l'autre et d'un groupe à l'autre. Elle donne l'exemple de légendes racontées par des matelots comparé à celles racontées par des bûcherons. Dans ce sens, le folkore est un reflet du groupe, du milieu, du peuple[55]. Le folkore, et les légendes qui en ressortent, deviennent alors des importants marqueurs identitaires. Ce sont des histoires créées par des individus afin de s'expliquer leur place dans ce monde et d'assurer la survie de leur identité. Dans ce cas, Jos Montferrand devient une figure historique qui permet de générer des discours.

Ailleurs, Fowke soutient que la légende devrait être offerte sous la forme utilisée par le peuple (the folk), ce qui est, la plupart du temps, oralement[56]. Le rôle des folkloristes comme Fowke et les chercheurs comme Finnigan est d'enregistrer la tradition orale et de transmettre le tout à l'écrit afin d'assurer sa survie dans la durée. Lorsque documentée, la légende devient un lieu de mémoire important pour ancrer les éléments essentiels afin qu'une collectivité se confère une identité. À partir des récits légendaires qu'elle a recueillis, Finnigan contribue à la construction du répertoire des légendes dans la vallée de l'Outaouais, parfois en utilisant Jos Montferrand comme figure principale.

[55] Edith Fowke, *Canadian folklore* (Toronto: Oxford University Press, 1988), p. 1-2.
[56] Edith Fowke, *Folklore of Canada* (Toronto: McClelland & Stewart Inc., 1976), p. 10.

La contribution de Joan Finnigan

Dans ses livres, Finnigan tente de préserver des éléments du Jos Montferrand issu de la légende francophone. Elle a un penchant pour le récit de Sulte dans sa publication *Giants of the Ottawa Valley* qui offre des biographies des géants de la région en question, incluant Jos Montferrand « the king of the river[57] ». Dans ce livre, Finnigan offre une traduction du livre de Sulte, mais, pour une raison inconnue, elle change le nom de certaines personnes. Par exemple, Bill Collins, l'homme que Montferrand lance dans un foyer, devient Joe Collins. En plus de la traduction, elle ajoute le contexte historique de la vallée de l'Outaouais et l'importance de l'industrie forestière afin que les lecteurs comprennent la signification de Jos Montferrand pour la région[58]. Catharine Carroll, qui analyse les œuvres de Finnigan pour sa thèse de maîtrise, indique que, « the legendary strongmen and giants who emerged from the lumber era (ce qui inclut Montferrand) became one of the writer's symbols for the country[59] ». Dans un recueil de poèmes, Finnigan écrit « the land needed giants, and so it bred giants[60] ». Pour Carroll, ce texte démontre que selon Finnigan, Montferrand était devenu un géant dû au paysage rude canadien, une représentation illustrée aussi du côté de l'Outaouais québécois[61]. Ailleurs, Finnigan soutient que « the lumbering era left behind astounding strongmen and giants » dont le « lumbering giant » Jos Montferrand[62].

Jos Montferrand est important dans les œuvres de Finnigan. Dans une lettre qu'elle envoie à Bernie Bedore en 1980, elle explique qu'elle connaît Jos Montferrand, ou Joe Mufferaw, depuis un jeune âge, car son grand-père et son oncle lui racontaient des histoires de

---

[57] Joan Finnigan, *Giants of the Ottawa Valley* (Burnstown: General store publications), p. 12.
[58] Finnigan.
[59] Catharine Carroll, « Joan Finnigan: an Essay and Bibliography » (thèse de maîtrise, Carleton University, 1999), p. 70.
[60] Joan Finnigan, *A reminder of familiar faces* (Toronto: McGraw-Hill Ryerson, 1988), p. 56.
[61] Carroll, « Joan Finnigan: an Essay and Bibliography », p. 69.
[62] Joan Finnigan, « Say, that reminds me of another story », *Canadian literature* 108 (1986), p. 82-90.

Montferrand lorsqu'ils revenaient des chantiers[63]. De plus, dans l'introduction de son livre *I come from the Valley*, elle explique que le nom de Joe Mufferaw était commun chez elle, car sa grand-mère l'utilisait pour faire peur aux enfants : « Joe Mufferaw'll get you if you don't watch out[64] ». Dès un jeune âge, Montferrand laisse une impression dans son imaginaire. Dans ses présentations de la vallée de l'Outaouais, elle n'oublie jamais de marquer la présence de Jos Montferrand « the legendary river giant[65] ». Il est le « unifying legendary symbol of the two sides of the Ottawa River Valley[66] ». Montferrand est un « pituitary giant and outstanding leader […] in the lumbering era of the nineteenth century[67] ». Finnigan inclut aussi, sans tournures comiques ou distorsions, l'exploit où Jos étampe son pied sur le plafond d'une taverne[68]. Contrairement à plusieurs représentations évoquées dans le milieu anglophone de l'Est ontarien et de la vallée de l'Outaouais, Finnigan est une des seules qui explique que Montferrand forçait ses hommes à visiter l'église « whenever they were 'stoppin' over' on The Drive[69] ».

Finnigan montre aussi son désir de préserver des éléments du récit « francophone » dans ses contes légendaires et œuvres poétiques. Le poème « One of the most famous of the Joe Mufferaw stories » décrit la scène du pont dans laquelle Montferrand s'en prend à un groupe de *Shiners*. Finnigan inclut le symbolisme francophone de la scène en expliquant que Montferrand protégeait les Canadiens français. Cependant, son ajout inclut un « short Italian fellow » que Montferrand prend par la jambe et utilise comme massue pour battre les autres. Selon Finnigan, cette manœuvre étire la jambe de l'Italien jusqu'à 8 pieds de long. Pour le restant de sa vie,

---

[63] Lettre de Joan Finnigan à Bernie Bedore, Septembre 1980. Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.
[64] Joan Finnigan, *I come from the Valley* (Toronto: NC Press Ltd., 1976), p. 12.
[65] Joan Finnigan, *Laughing all the way home* (Ottawa: Deneau, 1984), p. 13.
[66] Joan Finnigan, *Legacies, legends and lies* (Kingston: Quarry Press, 1987), p. xi.
[67] Finnigan, p. 133.
[68] Finnigan, p. 132.
[69] Finnigan, p. 151.

l'homme a dû vivre avec une jambe plus longue que l'autre[70]. Ce même exploit est raconté dans sa pièce de théâtre *Wintering over* dans laquelle deux « shanty men » se raconte des histoires. Celle du pont fait partie de celles-ci, mais l'Italien est remplacé par un Irlandais qui, lui aussi, se fait étirer la jambe jusqu'à une longueur de 8 pieds[71].

Par moment, elle met tout simplement le récit « dominant » issu du milieu francophone en avant-plan sans recourir à des ajouts de sa part. Dans la même collection de poèmes que la scène du pont, elle inclut la bataille contre le « mulâtre » que Montferrand frappe tellement fort qu'il meurt quelques années plus tard[72]. Dans sa pièce de théâtre, Jos Montferrand se révèle bon danseur comme dans la version de Sulte. Cependant, Finnigan ajoute une tournure comique en indiquant que Montferrand faisait tournoyer les femmes avec tellement de puissance que leurs cheveux frisés s'aplatissaient et qu'il fallait plusieurs jours avant que leurs cheveux ne retrouvent leur état habituel[73].

En 1981, Finnigan publie une histoire pour un jeune public. *Look! The land is growing giants*, qui paraît deux ans plus tard en français sous le titre *Regarde, il y a des géants partout*, illustre un Jos Montferrand littéralement géant qui a de la difficulté à trouver sa place dans la vie due à sa grandeur[74]. Le livre est une version retravaillée d'un recueil de poèmes publié la même année[75] et inclut des passages publiés ailleurs antérieurement, par exemple le passage de la danse qui aplatissait les cheveux des dames. Malgré le fait que Finnigan évoque un réel géant dans une histoire pour plaire aux jeunes, elle préserve plusieurs extraits appartenant au récit de Sulte. Le géant Montferrand de Finnigan est né à Montréal et il décide d'aller travailler dans l'industrie

[70] Finnigan, *A reminder of familiar faces*, p. 70.
[71] Joan Finnigan, *Wintering Over* (Kingston: Quarry Press, 1992), p. 82.
[72] Finnigan, *A reminder of familiar faces*, p. 84.
[73] Finnigan, *Wintering Over*, p. 83.
[74] Joan Finnigan, *Look! The land is growing giants* (Montreal: Tundra Books, 1981) ; Joan Finnigan, *Regarde, il y a des géants partout* (Montréal: livres tundra, 1983).
[75] Joan Finnigan, *This series has been discontinued* (Frederiction: Fiddlehead Poetry Books, 1981).

forestière de la vallée de l'Outaouais. Comme le Jos Montferrand de Sulte, son personnage est un justicier, s'assure que la paix règne dans les chantiers, aime danser et est un travailleur hors pair. Plus tard, il décide de prendre sa retraite à Montréal, se marie, et a des enfants. Finalement, ce Montferrand doit utiliser sa force afin d'imposer le calme. Cependant, au lieu d'utiliser ses poings, cette version du géant Montferrand lance ses adversaires dans les airs ce qui évoque une image moins violente.

Cependant, Finnigan ne peut s'empêcher d'ajouter une touche de fantastique. Montferrand est né sur une ferme au nord de Montréal, car il était trop grand pour la ville. Il quitte Montréal, car il ne se sent pas à sa place. Selon son père, la vallée de l'Outaouais et le paysage canadien sont parfaits pour lui. Ici, elle répète sa thèse que le paysage avait besoin de géants, alors ce dernier a créé des géants. Tout au long du livre, Montferrand est pourchassé par le Windigo, une créature mythique tirée de la culture autochtone, reconnue pour son cannibalisme et son barbarisme. Montferrand finit par affronter le Windigo et le tue. En fin de livre, Montferrand a six fils qui, après avoir tenté de travailler dans l'industrie forestière, laquelle tire à sa fin, fondent l'équipe de hockey professionnelle, les Canadiens de Montréal. Leurs enfants établissent d'autres équipes de hockey, et leurs petits-enfants, encore plus d'équipes, jusqu'à ce que la Ligue nationale de hockey soit établie ; ces hommes étaient des « giants in their own way ».

Nous sommes d'avis que, dans l'histoire de Finnigan, le Windigo remplace les *Shiners*. Le Windigo, comme ce groupe d'Irlandais, tend des pièges à Montferrand et tente de le tuer. Dans le cas des *Shiners*, ce sont des embuscades, alors que le Windigo fait rouler de grosses roches en bas d'une colline afin d'écraser le géant. Les *Shiners*, comme le Windigo, coincent Montferrand dans un coin. Dans le récit de Sulte, Montferrand saute en bas du pont et s'échappe

en nageant. Dans celui de Finnigan, Montferrand saute par-dessus la rivière des Outaouais et atterrit sur la rive opposée. Les *Shiners* capturaient des gens pour les battre ou les tuer. Le Windigo est dépeint comme une bête qui capture des gens pour les manger. Finalement, Montferrand a une bataille culminante, d'un côté contre les *Shiners* sur le pont, et de l'autre, contre le Windigo. Dans les deux cas, il en sort victorieux. Ces batailles sont présentées comme les dernières bagarres importantes du géant.

Une autre symbolique qui ressort de l'histoire est la vision pancanadienne qui concorde avec le discours d'union et d'harmonie. Carroll analyse la bataille de Montferrand chez Finnigan comme une manifestation de ce discours. Le Montferrand de Finnigan s'en prend à tout le monde, sans exception. Une scène le montre en train de lancer des Écossais, des Irlandais, des Canadiens français, des Juifs, etc. Selon Carroll, cette scène illustre Montferrand comme un individu qui « uses his impressive physical presence to maintain peace between warring factions, thereby promoting cohesion and unity » ; autrement dit, il est « a unifying symbol for Canada[76] ». Nous sommes d'avis qu'une autre scène évoque plus précisément le discours de l'union, de l'harmonie, et même du multiculturalisme canadien. Lorsque Jos Montferrand tue le Windigo, le seul moyen d'assurer sa disparition est de le brûler. Puisque le Windigo est un géant comme Montferrand, cela prend plusieurs jours pour que le Windigo soit complètement désintégré. L'immense feu rassemble des gens de partout dans le pays qui festoie. Selon Finnigan, plusieurs femmes de différentes religions se rassemblent afin de fournir de la nourriture aux gens. Elle explique que ces femmes mettent leurs différences de côté et ressentent « the warmth generated by co-operation ». L'auteure ajoute que « the burning of the Windigo brought creeds and breeds together in a Melting Pot[77] ». Dans un compte-rendu offert par le *Globe and Mail*, la mort du

[76] Carroll, « Joan Finnigan: an Essay and Bibliography », p. 76.
[77] Finnigan, *Look! The land is growing giants.* Cette publication n'est pas paginée.

Windigo « brought Canadians of all races, religions and languages together in celebration[78] ». Si Finnigan tentait d'évoquer l'image d'un Canada multiculturel et uni, ce compte-rendu et l'analyse de Carroll sont des indices qu'elle a réussis.

En tant qu'écrivaine et poète, Finnigan présente des œuvres originales et imaginaires, cependant, en tant que recherchiste de la vallée de l'Outaouais, elle préserve le contour des événements du récit « dominant » de Sulte. Bien qu'elle décrive des passages de la vie « dominante » de Montferrand, elle ajoute une touche d'imaginaire. Sous Finnigan, comme tous les acteurs rassemblés dans ce projet jusqu'à présent, Montferrand était un homme fort et la force reste un élément important. Dans une de ses histoires, l'homme le plus fort du Québec est à la recherche de l'homme le plus fort de l'Ontario. Le Québécois, après des jours de recherches, retrouve Jos Montferrand qui, pour prouver qu'il est le plus fort, se prend lui-même par le collet et se lève du sol[79]. Dans sa pièce de théâtre, Finnigan raconte la même histoire, mais Jos Montferrand est l'homme le plus fort du Québec qui est recherché par l'homme le plus fort de l'Ontario[80].

Il est intéressant de voir que dans une version de cet exploit, Montferrand est évoqué comme un Ontarien, alors que dans l'autre il est un Québécois. Il est possible qu'en tant que recherchiste s'intéressant aux légendes de la vallée de l'Outaouais, Finnigan ait recueilli cet exploit d'une histoire orale régionale. Dans ce cas, pour la personne qui racontait l'histoire, Jos Montferrand était une figure ontarienne. Cependant, la recherche de l'homme fort et la fuite subséquente de l'adversaire est un conte associé à plus d'un homme fort québécois. Dans la version québécoise, l'homme fort en question, Claude Grenache ou Jos Montferrand, lève une

[78] « Publishers Choice », *The Globe and Mail*, novembre 1983, p. D11.
[79] Finnigan, *A reminder of familiar faces*, p. 60.
[80] Finnigan, *Wintering Over*, p. 70.

charrue à une main. Il est possible que Finnigan ait retravaillé son histoire après avoir appris la version québécoise. Elle préserve le côté fantastique en illustrant Jos Montferrand qui se lève lui-même du sol, tout en précisant que Montferrand est bel et bien un homme fort du Québec. En conclusion, Finnigan n'hésite pas à ajouter un élément pancanadien à ses histoires et ses poèmes. Alors que dans ses biographies elle évoque le Montferrand de Sulte, son Montferrand légendaire devient le symbole du discours pancanadien.

Un certain Robert A. répand le Montferrand de Finnigan en délaissant le récit de Sulte. Dans une brochure promotionnelle pour le « Mufferaw Stomporee », un camp d'été à Osgoode en Ontario, on peut lire tous les exploits des récits de Finnigan : Montferrand travaille dans les chantiers, car il est trop grand pour autre chose, il a un canot fait sur mesure, il pagaie plus vite qu'un bateau à vapeur, et il tue le Windigo[81].

La légende reste une méthode importante pour la transmission de la vie de Montferrand, mais diverge parfois du récit « dominant » de Sulte. Lors d'une entrevue avec une certaine Javel Stewart Carmichael d'Arnprior, Finnigan apprend que Montferrand a perdu une bataille contre l'oncle de Carmichael. Selon Carmichael, son oncle Jimmy Stewart s'en est pris à Montferrand, car ce dernier se battait constamment contre les plus petits que soi. Elle ajoute que Stewart pensait avoir tué Montferrand. Selon elle, cet événement s'était passé entre 1850 et 1860[82]. Cependant, selon les sources disponibles, entre 1850 et 1860, Montferrand était de retour à Montréal et vivait sa retraite en paix. Il est possible que Carmichael contribuât à la construction identitaire d'Arnprior en indiquant qu'un homme fort, son oncle, faisait partie de la population. Et, selon sa logique, on sait qu'il est fort, car il a défait la personne qui était réputée d'être la plus forte dans la région : Jos Montferrand.

---

[81] *Mufferaw Stomporee*, pamphlet promotionnel rédigé par Robert A., 2004.
[82] Finnigan, *Giants of the Ottawa Valley*, p. 30.

Dans une autre entrevue, une certaine Phoebe McCord raconte à Finnigan que son grand-père, qui travaillait dans l'industrie forestière, a vu Mountain Jack Thomson, un autre géant légendaire, battre Jos Montferrand à Fort William. Selon McCord, Montferrand était arrogant et clamait qu'il était le plus fort dans le Pontiac. Afin de prouver le contraire, Mountain Jack le bat jusqu'à ce que Montferrand s'excuse pour son arrogance[83]. Dans la biographie écrite par Sulte, Montferrand ne perd aucune bataille et il n'est surtout pas arrogant. De la même façon dont Sulte crée un personnage qui comble ses visées identitaires, il est probable que la version du grand-père de McCord donne plus d'importance à un autre géant de la région, car ce Mountain Jack Thompson faisait partie de son panthéon identitaire.

Néanmoins, pour d'autres, Montferrand demeure le phare identitaire par excellence. Selon Gilbert Arnold, le grand-père de son beau-père a travaillé avec Montferrand sur les chantiers au long de la rivière des Outaouais. Il raconte que Montferrand se rendait à Grenville dans les Laurentides afin de battre tous les Irlandais catholiques, car ces derniers haïssaient les francophones. Par la suite, Montferrand se promenait tout au long de la rivière des Outaouais et battait tous les Irlandais qu'il rencontrait. À son retour à Hull, il forçait tous les Irlandais à traverser de l'autre côté de la rivière. Finalement, il ne laissait pas sa marque de talon dans les tavernes afin de payer pour la facture, mais comme un avertissement aux Irlandais qui visitait l'établissement que Montferrand n'était pas loin[84]. Pour Arnold, Montferrand est un héros dans son imaginaire et son histoire, le démarquant comme un important marqueur identitaire des gens de l'Outaouais et de ses environs.

[83] Finnigan, *Legacies, legends and lies*, p. 33.
[84] Joan Finnigan, *Tell me another story* (Toronto: McGraw-Hill Ryerson, 1988), p. 309.

Autres produits de la recherche folklorique

La majorité des légendes proviennent de gens d'un certain âge qui prétendent avoir connu Montferrand ou connaissent quelqu'un qui l'a connu. Jeanne L. Pattison présente une analyse de l'appropriation de Jos Montferrand / Joe Mufferaw dans la vallée de l'Outaouais. À la suite d'une description du personnage de Sulte, elle inclut ses entrevues avec les habitants du coin. Mrs. Simon Parcher explique qu'elle connaît Mufferaw à travers des histoires racontées par son grand-père qui travaillait dans les chantiers. Selon lui, Montferrand était assez fort pour transporter tous les troncs d'arbres sur ses épaules et les déposer dans la rivière[85]. En temps normal, on utilise des chevaux pour transporter le bois et un système de levier pour envoyer le tout dans l'eau. Parcher ajoute qu'elle n'a jamais entendu parler de Mufferaw de son père, car il habitait la ville, « so they were too far from the water to get mixed up with a man that worked along the rivers as much as Joe Mufferaw done[86] ». Comme en Outaouais québécois, Montferrand est étroitement lié à la rivière et à l'industrie.

Un jour, en travaillant dans son jardin, Parcher trouve un talon de botte en caoutchouc. Elle soutient que ce talon appartenait à une très grande botte ; celle de Jos Montferrand. Selon elle, Montferrand chaussait des bottes de la grandeur de 21 pouces. De plus, le talon se retrouvait à cet endroit, car Montferrand « followed where the pine was, and this (l'endroit de sa demeure) was all heavy, heavy pine long time ago, and there is still lots of pine[87] ». Encore une fois, Montferrand est associé aux forêts et à l'industrie forestière. Selon Parcher, il n'allait pas en ville et restait près de la rivière ou des forêts dans la région. Cette anecdote démarque à nouveau

[85] Pattison, « On the trail of Joe Mufferaw », p. 17.
[86] Pattison, p. 18.
[87] Pattison, p. 20 ; l'histoire du talon de Montferrand apparaît dans Dave Brown, « Below the Hill. Of Bulls, Tall Tales, And the Greatest Star », *The Ottawa Journal*, mai 1969, p. 30.

Montferrand comme une figure importante dans la région, liée à une industrie qui a permis l'expansion des environs et l'établissement de famille.

Dans une autre entrevue avec Mrs. Fred Richter, on se tourne vers la grandeur légendaire de Jos Montferrand afin d'expliquer des phénomènes inexplicables. Un jour, le frère de Mrs. Richter aperçoit une corde haute dans les airs qui allait d'un arbre à l'autre. La seule explication logique : Jos Montferrand, « because nobody else could reach the tree tops[88] ». Lors d'une autre occasion, son frère voit un framboisier qui pousse dans le haut d'un arbre ; Mufferaw l'a planté là[89]. Il trouve un couteau de chasse planté dans le haut d'un arbre ; c'est le couteau de Jos Montferrand[90]. Finalement, un jour il voit une cabane haute dans les arbres ; c'est la cabane de Montferrand[91]. Selon Richter, « anything that's big or we don't know how to explain, well, Joe Mufferaw, you know![92] ».

Par moment, les anecdotes prennent l'allure de contes grandioses. L'oncle de Louise McDiarmid raconte la fois où Jos Montferrand a attrapé une anguille géante dans la rivière des Outaouais. L'anguille était tellement grosse qu'après l'avoir tué, Montferrand l'a coupé en morceaux et a nourri la population d'Ottawa. Les os du poisson ont été utilisés pour faire des clôtures dans la ville et sa peau a servi pour faire des bottes pour les bûcherons[93]. Cette histoire montre l'association entre Montferrand, la rivière des Outaouais et l'industrie forestière. Ces gens racontent des histoires en guise de divertissement, mais aussi afin de répandre leur identité. Comme nous avons déjà noté, la légende est un important marqueur identitaire. À travers elle, on apprend à propos de l'histoire des gens, leur crainte, leur espoir, et ultimement, la manière dont

---

[88] Pattison, p. 25 ; l'anecdote de la corde apparaît dans Dave Brown, « Below the Hill. From String in the Treetops to Tall Tall Tales », *The Ottawa Journal*, janvier 1969, p. 12.
[89] Pattison, p. 26.
[90] Pattison, p. 30.
[91] Pattison, p. 27.
[92] Pattison.
[93] Aubrey et McDiarmid, *Share a tale*: *Canadian tales to tell children and young adults*, p. 19.

ils s'identifient avec la région et les personnages. Dans certains cas, ces légendes sont appropriées et commercialisées. C'est le cas pour le conteur d'Arnprior, Bernie Bedore.

La contribution de Bernie Bedore

Dans le cas des contes de Bernie Bedore, qu'il nomme des « Tall tales » vu leur invraisemblance, le côté identitaire de la légende de Jos Montferrand est dissipé pour faire place aux visées économiques, rejoignant ainsi la pratique du tourisme mémoriel. Le tourisme de la mémoire associé à Jos Montferrand est apparent dans les œuvres et les manœuvres de Bedore, reconnu comme étant un conteur de la vallée de l'Outaouais, surtout dans les alentours d'Arnprior et Renfrew. Tout au long de sa vie, Bedore écrivait et propageait, d'un côté, l'histoire de la vallée de l'Outaouais et de l'autre, les exploits grandioses de son Big Joe Mufferaw.

La genèse d'un conteur et d'un personnage

Bedore participe au tourisme mémoriel en s'appropriant Montferrand avec une visée touristique et économique pour la vallée de l'Outaouais. Dans une entrevue avec Jeanne L. Pattison, il explique que lors de son premier emploi dans un bureau de tourisme torontois, la secrétaire lui posait souvent des questions liées à la géographie du Canada : comment telle ou telle rivière était-elle formée? D'où vient le nom de telle ville ou telle montagne? C'est à ce moment qu'il aurait commencé à raconter ses « Tall tales »[94].

Dans ses premières histoires, le personnage principal était « a big shanty man from the Ottawa Valley » et non Joe Mufferaw[95]. Plus tard, il décide de retravailler les contes qu'il racontait à la secrétaire et de les publier en utilisant le nom Big Joe Mufferaw pour son héros, un

[94] La traduction de « tall tale » en français est difficile. Un « tall tale » est un récit avec des éléments incroyables ou inconcevables. Le terme qui se rapproche le plus de « tall tale » est des histoires à dormir debout. Dans ce cas, à partir de ce moment, nous allons utiliser « histoire à dormir debout » lorsque nous allons parler des « tall tales » de Bernie Bedore.

[95] Pattison, « On the trail of Joe Mufferaw », p. 32.

nom qu'il avait entendu lorsqu'il était enfant sans toutefois savoir de qui il s'agissait. Bedore a grandi dans l'hôtel de ses parents à Arnprior. Tous les jours, il s'assoyait dans le hall d'entrée et écoutait les contes des hommes qui revenaient des chantiers et qui prenaient la forme d'histoires à dormir debout. Un nom qui était souvent utilisé était « Mufferaw ». Selon lui, le nom était simplement associé à un homme fort qui travaillait dans l'industrie forestière ; telle ou telle personne était « un Mufferaw[96] ». Il explique aussi que « to tell the Mufferaw » signifiait raconter une histoire invraisemblable ou une histoire à dormir debout[97]. Dans une entrevue avec Joan Finnigan, il explique aussi que quelqu'un dans le village était surnommé « Mufferaw Joe » puisque cette personne était grande, mais encore une fois, Bedore ne savait pas de qui il s'agissait spécifiquement[98]. Avec ce nom en tête, Bedore commence à rédiger ses œuvres dans les années 1950.

Les histoires de Bedore, intitulées les « Tall Tales of Joe Mufferaw » illustre un géant de la vallée de l'Outaouais qui porte le nom de Joe Mufferaw. Ce qui reste de la légende « dominante » issu du milieu francophone est le fait que le Mufferaw de Bedore est un ardent travailleur associé à l'industrie forestière de la région. Ce Joe Mufferaw n'est pas francophone, ne protège pas ses droits ou les droits des siens, et ne se bat pas. Dans une entrevue avec le *Ottawa Citizen*, Bedore explique qu'après avoir publié ses histoires à dormir debout dans le *North Bay Nugget,* un lecteur l'informe que le vrai nom de son personnage était Joseph Montferrand[99]. Par la suite, Bedore entame une recherche à propos de l'homme. Ses fonds d'archives comprennent une traduction du livre de Sulte et une traduction de *Nos Hommes forts*

[96] Pattison, p. 34.
[97] Pattison.
[98] Finnigan, *I come from the Valley*, p. 135-136.
[99] Trish Dyer, « Valley storyteller helps keep the past alive », *The Ottawa Citizen*, novembre 1984, p. 3.

écrit par André Napoléon Montpetit[100]. Dans quelques correspondances avec des maisons de publication, Bedore incluait, avec ses contes, la traduction du livre de Sulte afin de montrer que son personnage était inventé à partir d'une soi-disant vraie personne[101].

Dans les fonds se retrouvent aussi des correspondances avec un certain Paul Montferrand et des reçus d'hôtel qui démontrent que Bedore a visité ce Montferrand à Montréal en 1965. Selon Paul Montferrand, il est le petit-petit fils du héros francophone. Ailleurs, il indique qu'il est le petit-fils de Jos Montferrand. Le lien entre ce Montferrand et le grand Jos n'est pas clair. Cependant, il est un héritier de Jos Montferrand, car il envoie une lettre au cimetière Côte-des-Neiges à Montréal donnant la permission à Bedore de photographier la tombe du grand Jos[102]. Deux ans avant sa visite, Bedore tente de publier la traduction du livre de Sulte, intitulé *Jos Montferrand, Legendary Giant*[103]. Selon nos recherches, cette traduction n'a jamais été publiée.

Un hommage à Jos Montferrand?

À plusieurs reprises, Bedore indique que ses histoires à dormir debout sont des hommages à Jos Montferrand. Dans une annonce envoyée à la presse pour promouvoir ses livres, Bedore explique que « Joe Mufferaw 'en caricature' is a salute to The Great Jos Montferrand who was King of them all on the Ottawa for some forty years ». Dans le même article, on retrouve un coupon pour la vente de la légende de Jos Montferrand écrite par Bedore pour 1 dollar[104]. Dans son dernier livre, publié en 1994, il inclut un extrait de l'histoire de Montferrand écrite par Sulte, bataille et violence en moins, et indique en fermeture qu'il « decided to build the mythical character of Joe Mufferaw bigger and bigger as a salute to my woods and river hero

[100] Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.
[101] Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.
[102] Lettre de Paul Montferrand à Bernie Bedore, 1965, Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.
[103] Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.
[104] « This is Joe Mufferaw, Canada's Gentle Giant », *The Ottawa Citizen*, décembre 1966, p. 23.

Joseph Montferrand. I wanted to ensure his memory never fades[105] ». L'omission de la bataille est intentionnelle. Selon la fille de Bedore, Judy, « the street-brawling yarns » associés à Montferrand « worried him (Bernie Bedore) », et il était « very protective of his creation[106] ».

Sa création pose un problème pour certaines personnes. Selon Eddie MacCabe du *Ottawa Journal*, le Joe Mufferaw de Bedore est « something of a corruption of the real-life giant of the Canadian bush scene, Joe Montferrand[107] ». Ailleurs, on peut lire que « Bedore's subsequent decision to research the life of Montferrand and continue to use the character created considerable controversy in historical and literary circles[108] ». Ce qui semble déranger les gens est le fait que Bedore préserve le nom « Jos Montferrand » dans ses traductions ; le nom d'un homme qui a réellement existé et qui, pour certains, a un attachement identitaire dans le milieu francophone.

En 1969, il enregistre son livre *Les histoires extraordinaires de Jos. Montferrand* au bureau des droits d'auteurs[109]. La seule histoire que nous avons trouvée est *La barbue de Montferrand*, une traduction de *Mufferaw's Catfish*. Dans le conte, Jos Montferrand pêche une barbotte géante dans un lac en Ontario. Il vend la peau du poisson à la marine anglaise afin de construire des baleinières et il transforme les moustaches de la barbotte en mâts pour des navires. Avec l'épine dorsale, il construit une haie autour d'une prison. Cependant, il garde un morceau de l'épine afin de se tailler un peigne. Finalement, la queue sert pour bâtir un hangar à l'aéroport d'Ottawa[110]. Nous croyons que cette histoire était vastement distribuée dans les alentours

---

[105] Bernie Bedore, *Mythical Mufferaw* (Kingston: Quarry Press, 1994), p. 89.
[106] Ron Corbett, « What's in a name? Legend of Big Joe Mufferaw spreads to CFL football », *The Ottawa Sun*, février 2014.
[107] Eddie MacCabe, « A visit to Mufferaw Joe », *The Ottawa Journal*, janvier 1977, p. 21.
[108] Trish Dyer, « Valley storyteller helps keep the past alive », *The Ottawa Citizen*, novembre 1984, p. 3.
[109] Formulaire certification du bureau des droits d'auteurs, Canada, 1969, Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.
[110] Bernie Bédard, *La Barbue à Montferrand*, Anne Gramme, trans. (Arnprior : Distribution de Montferrand, 1966).

d'Ottawa, car dans les fonds de Bedore, nous avons retrouvé un petit pamphlet. D'un côté, on peut lire *Mufferaw's Catfish*, de l'autre, *La barbue à Montferrand*. Un article du journal *Le Droit* indique que quelqu'un (Bedore n'est jamais nommé) se promenait dans la ville avec un sac de coton orné d'un dessin de Montferrand (nous avons retrouvé ce sac dans ses fonds d'archives) et distribuait des plaquettes ou brochures de l'histoire de Jos Montferrand[111]. Il est fort possible que Bedore distribuât les brochures *La barbue à Montferrand* afin de promouvoir son produit.

Sur son curriculum vitae, Bedore indique qu'il a publié *les histoires extraordinaires de Jos Montferrand* afin de « revive the legend of this great Canadian riverman of the first half of the 1800s[112] ». Dans l'introduction d'une réédition de son premier livre, Bedore soutient que Montferrand « will live forever in caricature through Bernie Bedore's greater than life character Joe Mufferaw ». Il ajoute que ses récits « will remain forever a monument to Jos Montferrand, all time giant of Canadian shanty and river men, athlete and true hero of Canada's younger days[113] ». Finalement, dans son poème « Mufferaw and Me » publié dans *Wonder Things: a selection of poems,* on dirait que Montferrand donne sa bénédiction à Bedore d'écrire ses histoires. À la fin du poème, on peut lire : « Since I was very young, the ghost of Jos Montferrand and I have sat side by side in two old captain's chairs, chuckling together as we enjoy the wonderful feats of Canada's mythical giant, Big Joe Mufferaw[114] ».

En réponse aux critiques, Bedore insiste sur le fait que « his Joe Mufferaw character has received the blessing of Montferrand's own ancestor[115] », faisant probablement référence à Paul Montferrand qui insistait être un descendant du fameux Montferrand. En entrevue avec Louise

---

[111] « Jos Montferrand », *Le Droit*, novembre 1966, p. 6.
[112] Curriculum vitae de Bernie Bedore, Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.
[113] Bernie Bedore, *Tall tales of Joe Mufferaw* (Arnprior: Amethyst, 1979), p. 6.
[114] Bernie Bedore, *Wonder things: a selection of poems* (Arnprior: Mufferaw Enterprises, 1985).
[115] Trish Dyer, « Valley storyteller helps keep the past alive », *The Ottawa Citizen*, novembre 1984, p. 3.

McDiarmid, Bedore explique que « you will not find anywhere a true story of Joseph Montferrand which I have turned into a mythical story[116] ». Il n'a pas tort, mais ce qui pose un problème pour certains est que, malgré le fait que Bedore présente sa « création » comme un hommage à Jos Montferrand que ce dernier a « accepté », ce Mufferaw est une version qui rejette plusieurs éléments du personnage légendaire « dominant » de la culture francophone, dont la défense des siens, la bagarre et la défense de la francophonie canadienne. Alors que d'autres auteurs et journalistes anglophones préservent une facette du symbolisme de la défense du faible, dans son illustration d'un géant à la Paul Bunyan, Bedore préserve le lien entre Montferrand et l'industrie forestière ; un symbolisme important pour la région, mais pas tout à fait complet.

Alors que dans ses débuts, Bedore souhaite utiliser Jos Montferrand pour décrire le développement de la vallée de l'Outaouais et du Canada, plus le temps avance, plus la pratique du tourisme mémoriel se met à l'œuvre. Bedore transforme son Mufferaw en produit commercial en enregistrant son nom en marque de commerce, en l'insérant dans plusieurs festivals ou parcs, et en créant une panoplie de produits portant le nom de Joe Mufferaw. Bien que, dans un sens, le but de tout auteur ou artiste est de voir un gain capital avec leurs œuvres, Bedore va encore plus loin en rendant le nom de Mufferaw une propriété privée et en donnant l'impression que son but n'est pas tout simplement de rattacher un personnage légendaire au développement de la région, mais de le transformer en produit commercialisé.

À partir des années 1950 et tout au long des années 1960, Bedore publie ses histoires dans plusieurs journaux et magazines : *the Northern Sportsman*, *the Beaver* (1961), *the Arnprior Chronicle* (1964), *the Renfrew Mercury* (1964)[117], *the Outdoorsman* (1964)[118], *the Ottawa*

[116] Louise McDiarmid, « Bernie Bedore and the Mythical Mufferaw », *Appleseed Quarterly, the Canadian journal of storytelling* 7, nº 3 (1997): p. 11-17, p. 14.
[117] Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.
[118] Bernie Bedore, « The cross-eyed pickerel », *The Outdoorsman* 3, nº 2 (1964), p. 25.

Journal (1963)[119] et *the Ottawa Citizen* (1966)[120]. Dans son article dans *the Outdoorsman*, Bedore inclut un coupon pour obtenir une copie format poche de « the cross-eyed pickerel », une des histoires qu'il publiera plus tard dans *Tall tales of Joe Mufferaw*, pour la somme de 50 sous. Il indique que c'est un « folded greeting form […] a vest pocket novel (short and light) » qui encourage la lecture de ses histoires n'importe où, et qui propage son produit[121]. La copie format poche se retrouve dans ses fonds et rentre effectivement dans la poche d'un manteau[122]. Finalement, il publie son premier livre, un rassemblement des histoires publiées antérieurement, en 1966[123].

The Tall tales of Big Joe Mufferaw

Dans ses histoires à dormir debout Bedore illustre un géant qui, accompagné de quelques animaux de compagnie, forme le paysage du Canada. Dans sa dernière publication, qui sert de genèse du personnage, il raconte qu'un farfadet, surnommé un wee-lad, divulgue à Mufferaw son destin : celui de former la vallée de l'Outaouais et le reste du Canada[124]. Mufferaw rassemble son équipe de « Troubleshooters incorporated » en aidant certains animaux. Il donne l'eau d'un lac magique à son géant orignal blanc après que la bête passe près de se noyer[125]. Sa grenouille devient géante en se baignant dans la sueur du géant[126]. Son castor devient géant après que Mufferaw lui donne une transfusion sanguine afin de lui sauver la vie[127]. Et son aigle

[119] Bernie Bedore, « Barrum – Joe Mufferaw's Pet Frog », *The Ottawa Journal*, janvier 1963, p. 35 ; Bernie Bedore, « Pea Soup and Johnny Cake », *The Ottawa Journal*, mars 1963, p. 35 ; Bernie Bedore, « Joe Mufferaw's Catfish », *The Ottawa Journal*, janvier 1963, p. 35.
[120] Win Mills, « Joe Mufferaw sure could catch fish », *The Ottawa Citizen*, novembre 1966, p. 30.
[121] « The cross-eyed pickerel », Box I 7.2, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.
[122] Box I 7.2, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.
[123] Bernie Bedore, *Tall tales of Joe Mufferaw* (Arnprior: Mufferaw Enterprises ltd., 1966).
[124] Bedore, *Mythical Mufferaw*, p. 16.
[125] Bedore, p. 14-15.
[126] Bedore, p. 27.
[127] Bedore, p. 30.

gigantesque est la progéniture d'un mélange entre un aigle du Canada et un aigle de l'Amérique du Sud[128].

Tout au long de son dernier volume, Mufferaw et les « Troubleshooters » aident des animaux en détresse et résolvent des problèmes liés à la nature ou au pays. Ils aident une baleine échouée retournée à l'eau[129], et s'assurent que des tortues traversent la rue en toute sécurité afin de pondre leurs œufs[130]. De plus, à l'aide de son aigle et sa grenouille, Mufferaw établit le premier système de livraison transcanadienne, ce qui donne à John A. Macdonald l'idée d'établir le chemin de fer transcanadien avec Mufferaw comme superviseur de développement[131]. Finalement, lorsqu'un trou se forme au fond des Grands Lacs, diminuant le niveau d'eau au Canada et aux États-Unis et mettant en danger la vie des animaux marins, Mufferaw et sa bande bouchent le trou et prennent l'eau de l'Arctique afin de remplir les lacs[132].

Dans les livres antérieurs, Mufferaw crée les Laurentiennes en donnant des coups de pied au sol et en envoyant de la boue partout, il crée les îles sur les lacs Ontario en secouant la boue des bois de son orignal, il forme Mount Pakenham avec la corne de ses pieds, il crée Three Miles Bay en sortant l'eau du ventre d'un géant doré, il établit plusieurs sites importants en luttant amicalement contre Paul Bunyan, et plus encore[133]. Certains de ses livres reçoivent une réception froide. Selon les critiques, le Joe Mufferaw de Bedore est « the Ottawa Valley answer to Baron von Munchausen », un personnage légendaire de la culture allemande. Selon l'auteur de l'article, les histoires de Mufferaw sont des « interconnected improbabilities in Ottawa Valley idioms » et,

---

[128] Bedore, p. 24.
[129] Bedore, p. 41-49.
[130] Bedore, p. 51-58.
[131] Bedore, p. 33-40.
[132] Bedore, p. 67-76.
[133] Bedore, *Mythical Mufferaw* ; Bedore, *Tall tales of Joe Mufferaw* ; Bernie Bedore, *Scotty the Pike: More tall tales of Joe Mufferaw* (Arnprior: Amethyst, 1981).

selon elle, « the teller seems to be a schoolboy and the tales directed at children[134] ». Pour ce qui est de *Mythical Mufferaw*, le dernier livre de Bedore, Jennifer J. Connor est d'avis que les efforts de Bedore « to sustain both a corporate theme and a pan-Canadian perspective sometimes overwhelm plot and character[135] ».

Au-delà de ses livres cibles de divers critiques, Bedore écrit aussi une pièce de théâtre qui a connu beaucoup de succès dans la vallée de l'Outaouais et surtout dans les alentours d'Arnprior et Renfrew. La pièce présente l'établissement de la vallée de l'Outaouais et le travail dans les chantiers de bûcherons. Alors que la pièce n'est pas à propos de Joe Mufferaw, Bedore et Bill Berndt écrivent et composent quelques chansons pour la pièce qui évoquent le personnage et ses exploits. *Vive le Mufferaw* illustre Montferrand qui attrape tellement de poissons qu'il fallait vingt cuisiniers pour tout faire cuire. *Mufferaw Joe* raconte la fois où Mufferaw s'est fait piquer par des guêpes qui, avec son sang, sont devenues immenses. Mufferaw les tue et utilise leurs dards pour construire une clôture[136].

Bedore se promène aussi dans les écoles afin de raconter ses histoires à dormir debout aux jeunes enfants[137], comme il fait, par exemple, dans le contexte de l'émission *Christmas in the Valley* en 1990. Bedore raconte à un groupe d'enfants que Joe Mufferaw aide le père Noël à déprendre son traîneau d'un banc de neige et, ainsi, sauve Noël[138]. Bedore et son collaborateur

---

[134] Anne Montagnes, « Of many books », *The Globe and Mail*, janvier 1982, p. E15.
[135] Jennifer J. Connor, Review of [Mythical Mufferaw: More Adventures of Joe Mufferaw, and His Friends Fast Eagle, Broadaxe the Moose, Barrum the Frog, and Bucky the Beaver. By Bernie BEDORE. Illus. by Allen Lutes (Kingston, Ont.: Quarry Press, 1994. Pp. 91.) / Witches, Ghosts & Loups-Garous: Scary Tales from Canada's Ottawa Valley. By Joan FINNIGAN. (Kingston, Ont.: Quany Press, 1994. Pp. 83.)], *Ethnologies* 18, nº 2 (1996), p. 202–203.
[136] Bernie Bedore, *Yonder Lies the Valley* (Arnprior: Mufferaw Enterprises ltd., 1975).
[137] Exemple: Sandra Shaver, « Storyteller enlivened book fest », *The Ottawa Citizen*, mai 1994, p. B4.
[138] Storydon Don Marcotte, « Christman In The Valley – CJOH Special », YouTube, 15 décembre, 2013, video, 48:24, https://www.youtube.com/watch?v=084uuUovGdw&list=PLm6RLD4IxjTM1S5RrEPnpJDY4xDMHco7W&index=1&t=2112s.

Bill Berndt apparaissent aussi à la télévision dans les années 1970. L'émission *Mufferaw Land* était diffusée pendant 10 minutes tous les samedis soir. Dans l'émission, Bedore racontait une de ses histoires à dormir debout et Bill Berndt chantait une de leur chanson[139]. Finalement, à la suite de la publication de son dernier livre, Bedore contacte son éditeur Bob Hilderley de Quarry Press afin de lui annoncer qu'il travaillait sur deux autres ouvrages : *Marvels of Mufferaw* et une autre qui présentent les exploits des fils du personnage, Jack Pine et Red Pine, appelé *Sons of Mufferaw*[140]. Cependant, ces livres ne sont pas publiés.

Le penchant vers le commercial

Au moment où Bedore publie son premier livre en 1966, il enregistre ses *Tall Tales of Joe Mufferaw* et le nom « Joe Mufferaw » en tant que marques de commerce qui ne peut être utilisé que par lui sous peine de violation de droits d'auteurs[141]. La marque de commerce établi par Bedore est dissoute en 1993[142]. Sous « Mufferaw Enterprises Limited », Bedore publie ses livres après plusieurs rejets de maisons d'édition, et fait transparaître ses visées économiques avec le personnage. Comme l'indique McDiarmid, il est difficile de conclure que le Joe Mufferaw de Bedore appartient aux légendes de la région, alors à son identité, « as Bernie Bedore literally owns the character he has created[143] ». Cependant, Bedore n'a pas créé le personnage, il a simplement créé les histoires qui l'entourent.

Dans son livre *Come smile with me*, Bedore se présente lui-même comme le « creator of the mythical character Big Joe Mufferaw, Canada's gentle giant[144] », un titre qu'on lui donne à

---

[139] Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.; Win Mills, « Non-malicious name calling », *The Ottawa Citizen*, novembre 1970, p. 25.
[140] F1981, f218, 5010.1, Box 32, File 2, Quarry Press fonds, 1981-2004, Queen's University Archives, Kingston, ON.
[141] Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.
[142] https://www.rafburtonwoodbase.org/corporation/523861.
[143] McDiarmid, « Bernie Bedore and the *Mythical Mufferaw* », p. 15.
[144] Bernie Bedore and Wanda Lynn Butler, *Come Smile with Me. Ottawa Valley Yarns* (Kingston: Quarry Press, 1990), p. 6.

plusieurs reprises dans les journaux[145]. Dans une lettre envoyée au County Council of Renfrew pour demander de financer la pièce *Yonder Lies the Valley*, Bedore vend son produit en incitant sur le fait qu'il a contribué à l'écriture de l'histoire de la région : « No one in the Valley has done a dam [sic] thing about these things except the few old faithfuls who keep trying and never lose faith ». De plus, il soutient, « I have given the Valley the greater than life legend of Joe Mufferaw[146] ». Dans un brouillon qui aurait été publié sous le titre « Is Joe Mufferaw a legend? », Bedore aurait soutenu que « the mythical character, Joe Mufferaw, is drawn from my imagination[147] ».

Il y a une importante nuance à faire ici. Comme nous indiquons plus haut, Joe Mufferaw est une erreur phonétique de Jos Montferrand. Dans ce sens, Joe Mufferaw et Jos Montferrand sont la même personne. On note par ailleurs des contradictions dans les dires de Bedore. Dans certaines entrevues, que nous présentons plus haut, il explique que Mufferaw pour lui n'était qu'un nom inventé. Cependant, dans un document qui semble être un des premiers brouillons pour *Tall Tales of Joe Mufferaw*, Bedore indique, « I have always heard of him as Joe Mufferaw and made that spelling to best suit the sound of the word […] Tales of his prowess have been told over the cracker barrel and beside the big potbellied box stoves for many years[148] ». Ailleurs, il explique que dans sa jeunesse, il écoutait des histoires dans lesquelles Joe Mufferaw était le protagoniste, « people stretched the facts and added feats to Joe Mufferaw[149] ». Finalement, dans une entrevue avec Pattison, il explique qu'il se souvient du nom de Big Joe

[145] Par exemple, Wanda Lynn Butler, « Another side of Bernie Bedore », *The Arnprior Chronicle-Guide*, août 1989.
[146] Lettre destinée au County Council of Renfrew, 1975. Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.
[147] Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.
[148] Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.
[149] Bernie Bedore, *Jos Montferrand, legendary giant*, 1963. Non publié. Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.

Mufferaw des histoires qu'on lui racontait lors de son enfance[150]. Toutefois, quand Bedore reprend ce personnage construit à partir d'histoires locales de Jos Montferrand, pour en faire un produit commercial et une marque de commerce, il rejette tous les liens avec les histoires qu'il a entendues pour établir une sorte de monopole sur « son » Mufferaw. Que Bedore enregistre ses histoires est une chose, mais ce qui pose problème pour certains sont ses démarches d'appropriation exclusive du nom Joe Mufferaw et tous ses dérivés.

Par exemple, Bedore n'écrivant jamais directement à Finnigan, s'adresse au Writer's Union of Canada et menace de la poursuivre en justice pour des violations de droits d'auteurs. Finnigan devait publier un livre qui aurait contenu le nom de Joe Mufferaw. Malheureusement, le titre du livre n'est pas mentionné dans les correspondances. Finnigan, qui décrit Bedore comme le « creator of the tall tales of Joe Mufferaw[151] », et non de Joe Mufferaw tout court, lui répond dans une lettre que Joe Mufferaw, contrairement à ce que Bedore soutient, n'appartient à personne. Elle ajoute qu'elle connaît Mufferaw depuis son enfance et que lors de ses recherches pour la publication de *Giants of the Ottawa Valley*¸ plusieurs gens lui ont fait parvenir leurs histoires de Joe Mufferaw provenant de leur propre enfance. Elle ajoute que « historical characters belong to themselves and then after fifty years to the people who choose to write about them ». En ce qui est de la collaboration de Bedore, elle explique que lors de ses conférences elle « give you full credit for your part in the evolution of this Ottawa Valley legend ». Remarquez que Finnigan écrit « évolution » et non « création », une nuance importante pour sa défense. Ici, Finnigan indique que le nom de Mufferaw existait dans le domaine public bien avant que Bedore n'y ajoute sa marque de commerce. Pour conclure, elle rappelle à Bedore

[150] Pattison, « On the trail of Joe Mufferaw », p. 32.
[151] Finnigan, *Finnigan's guide to the Ottawa Valley: a cultural and historical companion*, p. 146.

que « those who truly have the Valley in their hearts (une prétention que Bedore faisait souvent) work co-operatively not competitively to elucidate the valley's unique heritage[152] ».

Deux mois plus tard, Finnigan reçoit une réponse de l'Union. Selon eux, Bedore veut « point out that it is Joseph Montferrand and not Joe Mufferaw, who is an actual historical figure and public domain […] The character Joe Mufferaw and the name Joe Mufferaw are part of the registered trademark of Mr. Bedore's Mufferaw Enterprises Limited, with headquarters at Arnprior, Ontario[153] ». Sa fille, Judy, fait la même remarque en 2014 lors du débat à propos de la mascotte du Rouge et Noir[154]. En février 1981, le Writer's Union of Canada suggère à Bedore de rencontrer Finnigan en personne afin de résoudre le problème. Bedore répond que ce n'est pas nécessaire et que les choses vont se résoudre d'elles-mêmes[155]. Nous ne connaissons pas les suites de cette affaire, mais nous constatons que Finnigan réfère à « Jos Montferrand » et non « Joe Mufferaw » lorsqu'elle présente le géant de la vallée de l'Outaouais dans ses travaux publiés à partir de 1980.

Selon S. D. Neill, les actions de Bedore pour réclamer la propriété intellectuelle du nom et des histoires Joe Mufferaw sont attristantes : « I found this claim to ownership of a folk hero paradoxical and somewhat sad for a storyteller ». Il met l'accent sur le fait que Mufferaw n'appartient pas à Bedore et offre plusieurs exemples qui illustrent la figure de Joe Mufferaw. Selon Neill, « American and Canadian folklorists have demonstrated that [Mufferaw] belongs to the lumbermen of Ontario and the Lake States ». Il ajoute que Bedore écrit tout simplement des «

---

[152] Lettre de Joan Finnigan à Bernie Bedore, 26 septembre, 1980. Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.
[153] Lettre de Barry L. Penhale du Writer's Union of Canada de la part de Bernie Bedore à Deneau & Greenberg Publishers Ltd. qui s'occupe du cas de Joan Finnigan, 25 novembre, 1980. Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON. Soulignement dans l'original.
[154] Ron Corbett, « What's in a name? Legend of Big Joe Mufferaw spreads to CFL football », *The Ottawa Sun*, février 2014.
[155] Lettre du Writer's Union of Canada à Bernie Bedore, février 1981 ; Lettre de Bernie Bedore au Writer's Union of Canada, mars 1981. Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.

Bunyanesque tales about Mufferaw[156] ». Offusqué par les propos de Neill, Bedore lui écrit une lettre dans laquelle il explique que l'enregistrement en tant que droits d'auteurs n'est qu'une précaution. Neill répond qu'inscrire que Mufferaw est la propriété intellectuelle de Bedore « leads people to think that only Bernie Bedore can tell Joe Mufferaw stories, and that no one else has told them (except illegally if they did not get permission from Bernie Bedore)[157] ». Malgré le fait que Bedore écrit à Neill que ce n'était jamais son intention de mettre cette idée de l'avant et qu'il souhaite que les gens continuent d'écrire à propos de Mufferaw sans crainte[158], nous retrouvons dans les fonds de Bedore plusieurs correspondances qui révèlent le contraire.

Mufferaw, pour Bernie Bedore, est un produit commercial et touristique. Sous Mufferaw Enterprises Limited, il vend plusieurs marchandises Mufferaw : des chandails, des affiches, des livres, des disques de musique, des ustensiles, des napperons, des bijoux, des cartes de souhaits, des fanions, et des jouets. En 1996, sa fille Judy commence sa marque de vêtements sous le nom « Mufferaw Designs ». Son but était de vendre des vêtements, des chapeaux et des serviettes qui incluaient l'image de Joe Mufferaw[159]. En plus des produits commerciaux, Bedore vend le droit à ses histoires et ses chansons. En 1969, il vend « Vive le Mufferaw » et le conte « Mufferawgraphy I » pour 50 dollars au Canadian Broadcast Corporation (CBC) qui les inclut dans l'émission *Hi Diddle Day*, une émission pour enfants mettant en vedette plusieurs fantoches[160]. L'année suivante, il vend une autre chanson à CBC pour l'émission *Something*

[156] S. D. Neill, « Joe Mufferaw: Ottawa Valley Legend », *Canadian's Children Literature*, 1980, p. 101-104.
[157] Lettre de S.D. Neill à Bernie Bedore, avril 1981. Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.
[158] Lettre de Bernie Bedore à S.D. Neill, mai 1981. Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.
[159] Karen Brown, « Mufferaw Designs cut fine figure », *The Ottawa Citizen*, août 1996, p. E1.
[160] Contrat entre Canadian Broadcast Corporation et Bernie Bedore, 1969. Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.

else[161]. En 1979, Bedore demande 100 dollars à Irene Aubrey et Louise McDiarmid pour l'utilisation d'un de ses contes dans *Share a tale: Canadian tales to tell children and young adults*[162]. Bedore reçoit par ailleurs une statue de Joe Mufferaw en papier mâché, construite par les Ladies of Deep River dans le contexte de leur carnaval d'hiver. La statue illustre Big Joe Mufferaw, habillé en bûcheron (chemise à carreaux, jeans bleus et tuque typique du travailleur forestier) appuyé sur un coude, assis les jambes étendues et une perche de draveur dans la main droite. Une photo de la statue montre qu'elle était assez grosse pour que Bedore se tienne debout à côté de son tronc sans dépasser sa tête.

Tout au long de sa vie, Bedore louait cette statue à différentes organisations, dont le Festival des Raftsmen de Hull[163], le Plowing festival[164] et le carnaval d'hiver d'Arnprior[165]. Bedore avait aussi un contrat à long terme avec Champlain Storyland, un parc thématique situé à Renfrew en Ontario entre 1966 et 2008. Le parc contenait plusieurs modèles en papier mâché de personnage de conte de fées. Répondant à une lettre envoyée par les propriétaires du parc pour la possibilité de louer la statue, Bedore explique qu'il leur loue la statue Joe Mufferaw « for promotional possibilities » et demande aussi que ses livres et ses produits Mufferaw soient mis en vente à travers le parc[166]. Les festivals servaient d'attrait aux touristes et Bedore voyait l'occasion d'insérer son personnage dans ce tissu touristique. De ce fait, avec son *Mythical Mufferaw,* Bedore participe pleinement au tourisme mémoriel ; il offre sa propre version d'un

[161] Compromis de vente, CBC à Bedore. Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.
[162] Lettre de Irene Aubrey à Bernie Bedore, Mars 1979. Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.
[163] Lettre de Bernie Bedore à Gilles Bélanger, 2 avril 1968, P143, 1986-12-005, boîte 1, Fonds Festival des Raftsmen 1967-1974, Archives nationales du Québec à Gatineau, Gatineau, QC.
[164] M.J. Charles, « Ottawa Valley's history to be portrayed », *The Ottawa Citizen*, septembre 1983, p. 76.
[165] « Mufferaw presides over carnival », *The Ottawa Journal*, février 1973, p. 51.
[166] Lettre de Bernie Bedore à Durk et Donnie Heyda (fondateurs de Storyland), Octobre 1968. Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.

personnage local et l'implante comme moyen de faire de l'argent. Dans un sens, son Mufferaw représente l'industrie forestière de la vallée de l'Outaouais, tout en répondant à un besoin commercial.

Des tentatives toponymiques

La statue, bien qu'introuvable aujourd'hui, a servi, dans un sens, comme un des seuls indices toponymiques de Jos Montferrand dans la vallée de l'Outaouais et l'Est ontarien. Mis à part la statue à Mattawa, sculptée par Clermont Duval, qui présente à la fois Big Joe Mufferaw et Jos Montferrand, et représente l'importance de l'industrie forestière dans la ville de Mattawa[167], Ottawa et ses alentours n'ont rien qui évoque Jos Montferrand / Joe Mufferaw. Dans un chapitre précédent, nous avons présenté Charles Saint-Germain et son désir d'inaugurer une statue en mémoire de Jos Montferrand. St-Germain et Bedore correspondaient afin d'assurer le succès de cette statue[168]. Comme nous l'avons indiqué, la statue ne voit jamais le jour.

D'autres efforts visaient l'inauguration d'une statue ou l'établissement d'un autre marqueur en mémoire du personnage à Ottawa. En 2004, on parle d'installer une statue de Jos Montferrand sur l'avenue King-Edward à Ottawa[169]. L'année suivante, on désire voir Montferrand dans le quartier des plaines LeBreton, où se retrouve maintenant le monument aux pompiers canadiens[170]. En 2018, des votes sont émis pour que le nom de « Joe Mufferaw » soit utilisé pour un des trains de la ligne de la Confédération de l'O-Train[171]. Tous ces efforts échouent. Selon Ron Corbett, l'absence de Jos Montferrand, et d'autres marqueurs toponymiques de l'industrie forestière donnent l'impression que « we are embarrassed by our history ». Corbett

[167] Confirmé par Clermont Duval, entrevue avec l'auteur, décembre 2020.
[168] Lettre de Charles Saint-Germain à Bernie Bedore, décembre 1966. Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.
[169] Paul Gessell, « The positive side to disrupting King Edward », *The Ottawa Citizen*, novembre 2004, p. B2.
[170] Adam Mohammed, « Why Big Joe Mufferaw may welcome you to Ottawa », *The Ottawa Citizen*, octobre 2005, p. 1 ; Kelly Roesler, « And the popular vote goes to… » *The Ottawa Citizen*, octobre 2005, p. B3.
[171] Jon Willing, *The Ottawa Citizen*, mars 2018.

souhaite que le film de David New à propos de Jos Montferrand fasse justice au personnage et ouvre des débats concernant l'emplacement d'un lieu de mémoire en son hommage[172]. Un appel téléphonique avec New confirme que le film n'est jamais paru dû à un manque de financement[173]. Bien que Bedore utilise sa statue à des fins promotionnelles et pécuniaires, elle demeure un élément important dans la propagation de la mémoire de Joe Mufferaw et de Jos Montferrand[174]. Comme le montre la description de la statue offerte plus haut, elle tisse aussi le lien entre l'industrie et le personnage.

Bedore et le tourisme mémoriel

En 1971, Bedore tente d'établir *Mufferawland*, un « travel and craft-oriented industries complex » près d'Arnprior, accessible par l'autoroute 417. *Mufferawland*, ou le *Mufferawland Travel Complex* aurait été un centre de production et de vente pour promouvoir l'artisanat local. Des artisans de la région auraient pu produire leurs œuvres sur place et les vendre par la suite aux touristes. Puisque Bedore avait de l'expérience dans le milieu touristique, et puisqu'il participait de plein gré au tourisme mémoriel, il est clair que son but était d'augmenter le nombre de visiteurs dans la région et, surtout, près d'Arnprior.

Cependant, sa proposition souligne qu'un des buts principaux serait la production et la vente de produits Mufferaw. Le plan du complexe inclut le quartier général de Mufferaw Enterprises Limited, une station-service au nom de « Stopping Place », un centre de production et d'imprimerie au nom de « Artisana » pour l'impression des livres Mufferaw, un centre nommé « Mufferaw Mews » consacré à la production d'artisanat local, un motel au nom de « Mufferaw Inn » et finalement, un parc qui aurait porté le nom « Mufferaw Park ». Selon la proposition,

[172] Ron Corbett, « Ottawa legend Big Joe Mufferaw banished from hometown », *The Ottawa Sun*, décembre 2012.
[173] David New, entrevue téléphonique avec l'auteur, décembre 2019.
[174] Dépendamment des événements, la statue était accompagnée d'une affiche avec les deux noms.

« Mufferaw Park will contain figures and scenes from Tall Tales of Joe Mufferaw ». Les touristes se promèneraient dans un parc extérieur, sur des « walkways with figures and scenes from Tall Tales of Joe Mufferaw animated and with voice and music ». Tout au long du trajet, Bedore aurait installé des kiosques pour la vente de marchandise Mufferaw[175]. Ce complexe ne voit jamais le jour.

Après l'échec de *Mufferawland*, Bedore tourne son attention vers *TimberTown*, un projet qu'il envisageait depuis 1952[176]. Cependant, tous les documents dans ses fonds démontrent que Bedore commence les démarches à partir des années 1970 jusqu'au milieu des années 1980. Comme *Mufferawland*, le but principal de *TimberTown* était d'augmenter le tourisme dans les alentours d'Arnprior et de Renfrew. Selon la proposition du projet, « TimberTown will capture and re-create the spirit of the Ottawa Valley during the height of the great square timber era, functioning importantly as a place of living history ».

Sur papier, *TimberTown* aurait ressemblé au *Upper-Canada Village* situé à Morrisburg en Ontario. Cependant, *TimberTown* aurait été axé sur l'industrie forestière à la fin des années 1800. Sur le plan, on peut voir que les visiteurs auraient pu visiter la reconstruction d'un « shanty », apprendre à propos de la vie du bûcheron, comprendre le fonctionnement de l'industrie forestière, de la coupe à la production en visitant une scierie, assister à des démonstrations liées à l'industrie et finalement, contempler des artefacts provenant de l'ère du bois.

Au premier regard, Bedore voulait promouvoir l'histoire de la région en évoquant l'industrie du bois, une industrie très importante pour le développement économique de la région. Le lien entre son Mufferaw et l'industrie aurait apparu avec l'ajout du « Mufferaw

[175] Document Mufferawland. Box I 7.2, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.
[176] Barbara Sibbald, « Financial woes fell Timbertown », *The Ottawa Citizen*, november 1987.

Junction », « one of the park's fun areas ». Cette section du parc aurait contenu quelques manèges, un parc pour les enfants, un magasin de souvenir dans lequel Bedore aurait mis en vente ses livres et sa marchandise Mufferaw ainsi qu'un théâtre « with puppet shows and shows about Joe Mufferaw[177] ». Comme ce fut le cas pour *Mufferawland*, Bedore entame un projet avec le tourisme comme fer de lance, mais il saisit aussi l'opportunité de mettre en valeur son produit commercial, soit ses histoires de Big Joe Mufferaw. Dans le but d'attirer les touristes vers le Mufferaw Junction, Bedore aurait tissé un lien serré entre Mufferaw et l'industrie forestière dans le contexte de *TimberTown,* démontrant à nouveau, la pratique du tourisme mémoriel. Bien que le symbolisme entre Mufferaw et l'industrie soit apparent, la visée économique de Bedore ressort dans son désir de vendre sa marchandise Mufferaw à travers le parc thématique. Le développement du parc échoue à cause d'un manque de fonds et le site est vendu en 1985 pour devenir *Logos land,* le « resort and water park » encore actif aujourd'hui. En 1987, Bedore tente à nouveau d'établir *TimberTown,* mais cette nouvelle tentative échoue[178].

TimberTown aurait été un des points d'arrêt dans le *Big Pine Country*, une agglomération de plusieurs villes et villages dans les alentours de Renfrew et Arnprior. Bedore et le Big Pine Council souhaitaient augmenter le tourisme dans la région en indiquant plusieurs points d'arrêts attrayants aux touristes à l'aide d'indications placées sur le bord des routes. Le projet initial commençait à Arnprior et se terminait à Renfrew. Le projet se développe au point d'inclure plusieurs autres villages, créant une réelle carte touristique de la région de la vallée de l'Outaouais.

---

[177] Document TimberTown ; TimberTown Proposed Development Plan. Mufferaw Junction apparaît sur les pages 22-23 et le plan du parc sur la page 19. Box I 7.2, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.

[178] Tony Atherton, « Timbertown dreams: Valley theme park may be on the verge of comeback », *The Ottawa Citizen*, janvier 1987, p. C3.

Sur la carte touristique, la présence de Big Joe Mufferaw est apparente. Sur la version finale de la carte du Big Pine Country, il y avait une route qui traversait directement au milieu des points de repère. Cette route aurait porté le nom du « Mufferaw Trail ». De plus, la carte inclut des points de repère qui font allusion aux événements des livres de Bedore. La visite d'un lac ou d'une montagne aurait inclus la légende qui explique la formation de cet emplacement par Big Joe Mufferaw et ses animaux de compagnies. On peut lire aussi que Mount Saint-Patrick, par exemple, était « home of the wee-lads », les farfadets qui apparaissent dans les histoires de Joe Mufferaw[179]. En injectant Mufferaw dans ce projet, Bedore tisse un lien entre son personnage et le Big Pine Country, soit Arnprior et ses environs. En même temps, alors qu'il s'assure du lien entre la vallée de l'Outaouais et son personnage, Bedore s'assure que le tourisme mémoriel autour de Big Joe Mufferaw persiste et que son produit commercial se propage par tous les moyens.

Protéger sa « création »

Judy Bedore insiste sur le fait que son père est protecteur de sa création et des valeurs de Joe Mufferaw ; il ne veut pas que son personnage soit affilié à la bataille et à la violence. Cependant, cette protection va au-delà des valeurs du personnage. Bedore est aussi protecteur de son produit commercial. Louise McDiarmid reconnaît que Bedore était effectivement un bon conteur, mais il était surtout un « tough businessman[180] ». Tout au long de sa carrière de conteur, Bedore poursuit plusieurs personnes en justice pour violation de droits d'auteurs. Nous avons déjà évoqué le cas avec Joan Finnigan en 1980.

[179] Documents Big Pine County. Box I 7.2, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.
[180] McDiarmid, « Bernie Bedore and the *Mythical Mufferaw* », p. 12.

En 1971, Bedore envoie une lettre à son avocat Ross Carson afin de lui dire que l'émission *This Land* diffusée sur CBC était en violation de droits d'auteurs. *This Land,* qui a paru entre 1970 et 1982 présentait les différentes régions du Canada, leur géographie et leur histoire. Bedore est particulièrement préoccupé par l'épisode « forests, their conservation and protection ». Bedore présente l'épisode à son avocat comme ceci : « the host says : 'In years gone by, the U.S. had Paul Bunyan. Canada had Big Joe Mufferaw.' The forest is presented with a man standing among trees. He has a beard and a plaid shirt. Then comes the song Big Joe Mufferaw by Tom Connors and there are pictures of the Shanty, log drives and such in the background ». Selon Bedore, ce passage viole les droits d'auteurs. Il souhaite que son avocat « point out to CBC that Mufferaw is copyrighted, that I made Joe Mufferaw the big man of Canada's forest and river ». Ensuite, sur deux pages, il continue d'insister avoir créé et publicisé Joe Mufferaw : « I distributed booklets […] I have copies of Mufferaw Tall Tales […] I appeared on CJOH-TV and was interviewed as the creator of Joe Mufferaw […] ». Et Tom Connors dans tout cela? « I am getting plenty fed up with Tom Connors standing up on CBC-TV taking credit for Joe Mufferaw. I would appreciate very much if they would recognize me as the creator of Joe Mufferaw. It is rather frustrating to see another person brazenly furthering his career, at least in part by using a character I created[181] ».

Il y a un réel conflit entre Bernie Bedore et Stompin' Tom Connors. Tout au long de sa carrière, Bedore était convaincu que Tom Connors avait volé son personnage. La chanson de Connors, *Big Joe Mufferaw,* paru en 1970, raconte les hauts faits d'un géant au nom de Big Joe Mufferaw, « the best man in Ottawa ». Selon Connors, « Big Joe Mufferaw paddled into Mattawa all the way from Ottawa in just one day ». Il avait une grenouille qui était « bigger than

[181] Lettre à Ross Carson de Foster and Carson provenant de Bernie Bedore, 1971. Sujet : This Land, CBC. About copyright. Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.

a horse and he barked like a dog » et qui courait plus vite qu'un train. Un jour, en coupant des arbres, Mufferaw « work[ed] up a sweat and […] the Mississippi dripped off of Big Joe's face ». Il a construit le canal Rideau en marchant « back and forth so many times to see that gal (a little girl he had in Kemptville Town) ». Il éteint un feu à Smiths Falls « with five spit balls ». Il saute dans Calabogie Lake, attrape un « cross-eyed bass » et l'enterre dans le sol afin de créer Mount Saint-Patrick. Finalement, « Big Joe drank a bucket of gin, and he beat the living tar out of twenty-nine men. And high on the ceiling of the Pembroke pub, there is twenty-nine boot marks, and they are signed with love[182] ».

Dans son entrevue avec Pattison, Bedore reconnaît que Connors ait fait de la recherche avant d'écrire sa chanson, mais « all the research he could do had to be the stuff I had written and done. He took the stuff straight out of the book ». Selon lui, le « cross-eyed bass » de Connors est le même poisson que son « cross-eyed pickerel ». « All he did was change the pickerel to the bass and changed enough things that it couldn't be considered plagiarism ». Ce que Bedore souhaitait de Connors était qu'il lui donne « recognition and a bit of royalty, but he didn't…[183] ». Ailleurs, Bedore soutient que Connors est un « easterner who made it in Toronto on an Ottawa Valley song […] he took the idea of Joe Mufferaw and wrote a song that sold one million records[184] ».

Cependant, dans un de ses spectacles au Horseshoe Tavern en 1973, Connors reconnaît que Big Joe Mufferaw était un Canadien français qui a vécu à Montréal et qui « got buried under a tombstone for a while, until a fella named Stompin' Tom went up that way and heard a few

[182] Paroles de la chanson *Big Joe Mufferaw* de Stompin' Tom Connors recueillies sur https://genius.com/Stompin-tom-big-joe-mufferaw-lyrics.
[183] Pattison, « On the trail of Joe Mufferaw », p. 40.
[184] Lettre de Bernie Bedore au County Council of Renfrew, 1975. Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.

tall, tall tales, and wrote a song about Big Joe Mufferaw[185] ». Dans son autobiographie, Connors se rappelle une soirée où lui et des amis se racontaient des histoires. Un homme âgé présent s'exclame « Now that's a Mufferaw! ». Comme nous l'avons indiqué, un Mufferaw indiquait qu'une histoire était invraisemblable ou grandiose. Curieux, Connors demande ce qu'est un Mufferaw. L'homme explique à Connors que Mufferaw est un géant basé sur Joseph Montferrand. Tout simplement, Mufferaw était une erreur phonétique de Montferrand. L'homme lui raconte quelques histoires dont la fois que la grenouille géante de Mufferaw a sauté par-dessus un arc-en-ciel[186]. De là, Connors entame sa propre recherche à propos du personnage. Il explique que la seule raison pour laquelle il utilise Mattawa dans sa chanson est que cela rimait avec Ottawa[187]. Il raconte aussi qu'il rencontre Bernie Bedore qui lui donne un de ses fascicules à propos des « Tall Tales de Joe Mufferaw ». Connors était particulièrement intéressé par le cross-eyed pickerel et croyait, comme toutes légendes, qu'il s'agissait d'une histoire que les gens se racontaient et que Bedore l'a simplement mise à l'écrit[188]. À travers ses chansons, le but de Connors était de promouvoir l'identité canadienne ; de montrer qu'elle n'était pas « elusive » et que les gens ne devraient pas être « distraught about it ». Il explique que « someone should tell Canadians about themselves », alors il se donne cette mission[189]. Dans ce sens, Mufferaw, pour Connors, est un important marqueur identitaire qui fait partie de l'histoire et des légendes du pays.

L'année où la chanson est diffusée sur les ondes, l'agent de Connors reçoit une lettre de l'avocat de Bedore ; le conteur poursuit le chanteur en justice. Ross Carson écrit que Bedore

---

[185] Polarpablo, « Big Joe Mufferaw », YouTube, 17 mars, 2013, video, 3 :47, https://www.youtube.com/watch?v=Ctx14x2HHao.
[186] Stompin' Tom Connors, *Stompin' Tom and the Connors Tone* (Toronto: Penguin Books, 2001), p. 62-65.
[187] Connors, p. 66.
[188] Connors, p. 70.
[189] Dave Mulholland, « Stompin' Tom personifies the true Canadian identity », *The Ottawa Citizen*, november 1976, p. 55.

souhaite que toute publication de l'album de Connors sur lequel paraît « Big Joe Mufferaw » cesse d'être produite et la chanson ne doit plus paraître sur les ondes[190]. Quelques mois plus tard, le nouvel avocat de Bedore, David E. Clarke, envoie une autre lettre avec des « preuves » de la violation de droits d'auteurs. Dans la lettre, certains éléments se ressemblent : les grenouilles géantes sont présentes dans les deux versions, Connors a un cross-eyed bass alors que Bedore a un cross-eyed pickerel, et la sueur du Mufferaw de Connors crée le Mississippi alors que la sueur du Mufferaw de Bedore crée un lac en Ontario. D'autres arguments laissent perplexe. En premier lieu, Connors n'a simplement pas le droit d'utiliser le nom « Mufferaw ». Deuxièmement, les paroles « Joe worked up a sweat » posent un problème, car le Mufferaw de Bedore transpire aussi en travaillant. De plus, Connors évoque un Mufferaw qui imprègne sa botte sur le plafond d'une taverne (un exploit reconnu de Jos Montferrand) ; cependant, le Mufferaw de Bedore fait la même chose. Le refrain, « paddled into Mattawa all the way from Ottawa in just one day », pose un problème, car le Mufferaw de Bedore travaille de Québec à Mattawa. Finalement, le couplet « Joe worked from the Gatineau down » ne fonctionne pas, car Bedore appelle son personnage « the king of the Ottawa and up the Gatineau[191] ». Selon Charlie Rhindress, la famille de Bedore continue d'envoyer des plaintes à l'agent de Connors jusqu'aux années 2000[192], ce qui laisse présumer que l'affaire ne s'est pas conclue à sa satisfaction.

Bien que le Mufferaw de Bedore demeure pertinent pour l'identité fondée sur l'industrie forestière dans la région, certaines de ses actions illustrent un homme qui supplante l'élément identitaire du personnage afin de répondre au tourisme mémoriel et à la marchandisation.

---

[190] Lettre de Ross Carson, avocat chez Gowling and Henderson, à Jury Krytiuk du Canadian Music Sales Corporation Ltd., Mars 1970. Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.

[191] Lettre de David E. Clarke, avocat chez Gowling and Henderson à Day, Ault &White, Décembre 1970. Box I 7.1, Bernard V. Bedore fonds, Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.

[192] Charlie Rhindress, *Stompin' Tom Connors. The myth and the man – an unauthorized biography* (Halifax: Formac Publishing company limited, 2019).

Contrairement aux acteurs comme Félix Saint-Denis ou les gens de Résonance Canada qui ont un plus grand esprit culturel et souhaitent partager leurs œuvres à des fins identitaires, Bedore, avec son esprit entrepreneur et son projet économique limite comment les gens peuvent répandre l'image de Mufferaw. En 1993, une co-auteure et amie de Bedore, Wanda Lynn Butler contacte la maison de publication Quarry Press afin de publier son livre *The Resurrection of Big Joe Mufferaw.* Cela faisait maintenant près de 10 ans que Mufferaw est apparu dans un livre et Butler, en co-auteur avec Bedore, souhaitait expliquer sa disparition et le ramener à l'avant-plan. Bob Hilderley, l'éditeur chez Quarry Press, contacte Bedore afin de lui dire que Butler tente de publier un livre sans son consentement. Hilderley écrit ensuite à Butler afin de lui dire qu'il n'est pas en mesure de publier son livre, car Bedore le menace de violer ses droits d'auteurs. Pourtant, selon Butler et son avocate Nicola M. Hunt, Bedore et Butler ont signé un contrat qui stipule que Butler est en mesure de publier et faire la promotion de publication à propos de Mufferaw sans l'accord de Bernie Bedore ; le droit d'auteur était maintenant la propriété des deux auteurs[193]. Malgré ce contrat, Hilderley refuse[194].

Quelques mois plus tard, en 1994, Quarry Press publie *Mythical Mufferaw* écrit par Bernie Bedore. Ce livre, sans expliquer la disparition du personnage, sert de genèse au Joe Mufferaw de Bedore. Dans une lettre à Hilderley, Bedore demande à l'éditeur de s'assurer qu'aucune des histoires qu'il utilise dans *Mythical Mufferaw* ne ressemble aux histoires dans *the Resurrection of Big Joe Mufferaw*. De plus, dans son livre, il ne veut aucune mention de Wanda Lynn Butler ou des travaux qu'ils ont réalisés ensemble[195]. Dans les fonds, nous avons aussi

[193] Ce contrat se retrouve dans les fonds de Quarry Press dans le fichier de Wanda Lynn Butler. F1981, f218, 5010.1, Box 32, File 1, Quarry Press fonds, 1981-2004, Queen's University Archives, Kingston, ON.
[194] Plusieurs lettres entre Butler et Hilderley et entre Nicola M. Hunt et Hilderley, sur une période de 2 ans, 1992-1994. F1981, f218, 5010.1, Box 32, File 1, Quarry Press fonds, 1981-2004, Queen's University Archives, Kingston, ON.
[195] Lettre de Bernie Bedore à Bob Hilderley, Octobre 1993. F1981, f218, 5010.1, Box 32, File 2, Quarry Press fonds, 1981-2004, Queen's University Archives, Kingston, ON.

retrouvé une demande de transfert de droit d'auteur avant la publication du dernier livre. Bernie Bedore transfère les droits d'auteurs à son épouse Vera Bedore[196]. À l'intérieur du livre on peut lire : « text copyright © Vera Bedore, 1994 »[197]. Est-ce que Bedore voulait s'assurer que Butler ne tente pas d'argumenter que le droit d'auteur, sous le nom de Bernie Bedore, lui appartenait aussi? Cela importe peu. Ce qui est important est, encore une fois, comment Bedore, un homme préoccupé par la promotion de l'histoire de la région et des légendes met son projet économique, produit du tourisme mémoriel, devant le projet culturel et identitaire de ses œuvres.

Une variété de produits commerciaux

La figure de Montferrand en tant que produit commercial ne finit pas avec Bedore. En 2014, la nouvelle équipe de la Ligue canadienne de Football, le Rouge et Noir, ou les RedBlacks, d'Ottawa annonce le nom de leur nouvelle mascotte, un géant bûcheron souriant portant une hache et une chemise à carreaux. Son nom était Big Joe Mufferaw. La mascotte porte le nom du personnage de Bernie Bedore spécifiquement, car les directeurs de l'équipe prennent la peine de contacter Judy Bedore afin de lui demander la permission de l'utiliser. Selon Bedore, elle et l'équipe étaient activement en discussion pour la republication des livres de son père, avec la mascotte comme personnage principal. « This initiative will bring Big Joe Mufferaw and the history of the lumber industry in our region into the hearts and minds of a new generation of young people for years to come[198] ». Ce personnage, selon les directeurs de l'équipe, « has an axe but is completely unthreatening. Has a friendly smile. He is a friend to all. After a hard day

[196] « Assignment of Copyright agreement » entre Bernie Bedore et Vera Bedore, décembre 1993. F1981, f218, 5010.1, Box 32, File 2, Quarry Press fonds, 1981-2004, Queen's University Archives, Kingston, ON.
[197] Bedore, *Mythical Mufferaw.*
[198] « Ottawa RedBlacks announce mascot will be named Big Joe Mufferaw », *The Globe and Mail*, mars 2014.

cutting down trees, he helps injured woodland creatures[199] ». Il est clair que l'équipe s'est inspirée de la création de Bernie Bedore.

Quelques jours plus tard, certains francophones, dont Michel Prévost[200], l'ancien député de Prescott-Russel, Jean Poirier[201] et d'autres sur les réseaux sociaux, notamment TwitterX, montrent leur mécontentement envers le nom « Big Joe Mufferaw ». Selon eux, Joe Mufferaw est l'erreur phonétique de Jos Montferrand, une personne qui a réellement existé et qui tient une symbolique parmi les francophones du Québec et de l'Ontario. Martin Comtois du journal *Le Droit* soutient que certains francophones « ont parlé d'une claque sur la gueule des francophones, d'ignorance, de méconnaissance de l'histoire du coin[202] ». Jeff Hunt, propriétaire du Rouge et Noir, revient sur sa décision et la mascotte est maintenant appelée Big Joe en anglais et Grand Jos en français.

Le changement de nom établit deux camps, ceux qui sont en accord avec le changement et ceux qui s'opposent. Ceux en accord sont heureux de voir l'équipe revenir sur leur pas et prendre en considération le mécontentement de la population francophone[203]. Ceux qui s'opposent en ont beaucoup plus à dire. Selon un lecteur du *Ottawa Citizen*, « Gros Jos is a colloquial expression for a well-endowed woman. So did they rename this poor fellow the big boob?[204] ». Ailleurs, Don Pajot montre de la frustration et écrit, « Where does this silly super-sensitivity end? I think I will lodge a formal complaint about the "Redblacks logo." The word "red" is overly offensive and signifies for many a "communist inference" and I am severely

---

[199] « The Axeman cometh », *The Ottawa Citizen*, mars 2014.
[200] Michel Prévost, entrevue avec l'auteur, novembre 2020 ; Michel Prévost, « le grand Joseph (Jos) Montferrand, figure de légende », *Le Chaînon* 33, nº 1 (2015).
[201] Jean-François Dugas, « Le Rouge et Noir change sa hache d'épaule », *Le Droit*, avril 2014, p. 5.
[202] Martin Comtois, « Le Rouge et Noir a échappé le ballon », *Le Droit*, mars 2014, p. 51.
[203] Bob McRae, « Re: Redblacks pressured, 'Mufferaw' sacked, April 1 », *The Ottawa Citizen*, avril 2014 ; « Re: Why so PC, Redblacks, April 2 », *The Ottawa Citizen*, avril 2014 ; « Re: Respect name's integrity, April 3 », *The Ottawa Citizen*, avril 2014.
[204] « Re: Redblacks pressured, 'Mufferaw' sacked, April 1 », *The Ottawa Citizen*, avril 2014.

offended ». Selon lui, « no reasonable person was offended by Joe Mufferaw and his colourful Ottawa River connections ». Il ajoute qu'à son tour, « we have a right to be offended and dismayed by the team's dumping him, especially for political expedience[205] ». L'affiliation au politique revient à nouveau dans un article de Roy MacGregor. Selon lui, « it was an unfortunate bit of timing: the mascot was introduced in the midst of a Quebec provincial election (celle qui voit l'élection de Pauline Marois à la tête du PQ) where language, culture and French-English relations are, once again, front and centre[206] ».

Nous ne croyons pas que le problème était d'une nature politique, comme l'incite Pajot et MacGregor. En optant pour Big Joe Mufferaw, le personnage de Bedore, Jos Montferrand, la version prédominante chez les francophones, est évacué. Cette mascotte, qui devait représenter une équipe bilingue souhaitant satisfaire une clientèle bilingue, ne représente pas le défenseur des droits francophones ; il est un personnage issu d'une illustration anglophone qui représente l'industrie de la région. Selon les francophones, l'importance est de respecter un nom ; Joe Mufferaw et Jos Montferrand sont la même personne, alors pourquoi ne pas le nommer ainsi? Hunt était bien au courant de ce fait. Il explique à Meggie Sylvester du *Ottawa Citizen* que le nom Big Joe Mufferaw l'a envoyé « on a history lesson and it turns out, Big Joe Mufferaw is a character based on a real French-Canadian named Joseph Montferrand[207] ». Mais a-t-il réellement pris la peine de faire de la recherche approfondie? Selon Hunt, Montferrand était « a lumberjack in the Ottawa Valley who epitomized raftmanship and strength[208] ». Aucune mention de symbolisme, de bataille, ou de défense. Est-ce possible que le personnage de Bedore eût pris

[205] Don Pajot, « Why so PC, Redblacks? Re: Redblacks pressured, 'Mufferaw' sacked, April 1 », *The Ottawa Citizen*, avril 2014.
[206] Roy MacGregor, « Redblacks' Mufferaw now just another Joe after francophone backlash », *The Globe and Mail*, avril 2014.
[207] Meggie Sylvester, « Big Joe Mufferaw it is for Redblacks' mascot », *The Ottawa Citizen*, mars 2014, p. C4.
[208] Meggie Sylvester, « Big Joe Mufferaw it is for Redblacks' mascot », *The Ottawa Citizen*, mars 2014, p. C4.

la place de Montferrand dans la conscience collective anglophone? Que Joe Mufferaw ne soit plus une référence à Jos Montferrand, mais au géant de Bedore? En fin de compte, Hunt montre un certain laissez-faire envers le débat concernant l'importance du personnage. Selon lui, le problème entourant la mascotte est un « first-world problem », un problème de petite importance. Il ajoute, « we are talking about a mascot for a football team. We've got bigger fish to fry[209] ».

Sans faire affaire avec Judy Bedore, la direction du Rouge et Noir décide tout de même de publier un livre destiné aux jeunes partisans de l'équipe. En 2014, on publie *Big Joe and the Return of Football*. Le livre était offert gratuitement aux membres du Big Joe and Friends Kids Club, un club payant qui envoyait des offres et des concours aux enfants qui regardaient les parties du Rouge et Noir. Dans le livre, on suit la mascotte Big Joe alors qu'il aide un groupe de jeune à découvrir l'histoire du Rouge et Noir[210]. Ce Big Joe n'a rien à voir avec celui de Bedore ou avec Jos Montferrand. Il n'y a aucune bataille, aucune mention de son emploi en tant que bûcheron (mis à part sa géante hache et sa tenue), et aucune formation du paysage. Le Rouge et Noir, avec l'aide de Mark Sutcliffe a tout simplement créé un nouveau produit, vider de son essence identitaire, afin de le vendre auprès des jeunes.

Depuis Bedore, on retrouve plusieurs références à Montferrand vidées de son identité francophone, et autant de produits commercialisés. Joe Mufferaw est le personnage principal d'une pièce de théâtre intitulé *The Robbed Reindeer* dans laquelle il sauve Noël qui est mis en danger par un certain H.Q. Crankspea. Crankspea vole les bois des rênes du père Noël et met la faute sur Mufferaw. Mufferaw, à l'aide d'un lutin, doit prouver que c'est bel et bien Crankspea qui compromet le temps des fêtes. Dans le script, on peut lire que ce Mufferaw est un « rugged and cuddly all at the same time lumberjack » et que lors de la production de la pièce il

[209] Tim Baines, « Name Angst Won't Go Away », *The Ottawa Sun*, avril 2014.
[210] Mark Sutcliffe, *Big Joe and the Return of Football: a RedBlacks story* (Ottawa: Great River Media, 2014).

est préférable que « Joe should retain the childlike glee of an oversized cartoon character[211] ». Mufferaw devient aussi un personnage dans la lutte féminine amateur canadienne. Aubyn O'Grady, fondatrice du League of Lady Wrestlers, se présente dans le ring de lutte sous le nom de « Big Jody Mufferaw », une « log driver from Ottawa Valley that carries her grandmother's axe around with her[212] ». Bien que O'Grady et le League of Lady Wrestlers tentent de « tackle gender stereotypes one over-dramatic fight at a time[213] », Montferrand est à nouveau vidé de son symbolisme francophone et protecteur.

Finalement, le côté anglophone de l'Est ontarien et de la vallée de l'Outaouais contient plus de produits commercialisés avec le nom de Mufferaw que tout le Québec en entier. Du côté québécois, on retrouve la bière de la microbrasserie du Lièvre qui est désormais nommée La Frousse. Dans le milieu anglophone étudié, on retrouve deux pizzas qui portent le nom de Big Joe Mufferaw[214], un sandwich fait avec des crêpes, le Big Joe Panwich[215], une barre de chocolat au nom du « Big Joe Bar », « Inspired by the French-Canadian Folk hero from Ottawa, Big Joe Mufferaw, as a snack worthy of the name[216] », un café qui, avant d'être renommé le « Outlier », se nommait le « Mufferaw Jo! » et indiquait sur le sac qu'il était « Strong and alive, this dark roast will put hair on your chest[217] », et finalement une compagnie de spiritueux qui porte le nom

[211] Lindsay Price, *The Robbed Reindeer* (Crystal Beach: Theatrefolk Inc., 1997).
[212] Ramna Shahzad, « League of Lady Wrestlers tackle gender stereotypes one over-dramatic fight at a time », *CBC News*, mars 2017. https://www.cbc.ca/news/canada/toronto/programs/metromorning/lady-wrestlers-1.4042493.
[213] Ramna Shahzad, « League of Lady Wrestlers tackle gender stereotypes one over-dramatic fight at a time », *CBC News*, mars 2017.
[214] Joe Family Pizzeria, https://joesfamilypizzeria.ca/?p=menu, consulté juillet 2023 ; Joe's Italian Kitchen https://www.ubereats.com/ca/store/joes-italian-kitchen/Z4rz0qIwTSq1vaWJQSrLRw/a2f6ff02-9b61-4410-89f4-0cd5e6706d77/64308c2c-2525-4954-ab1c-bf0a7fe5f41f/e4a71d1f-c6ec-4dd9-8cd0-9058958084db, consulté juillet 2023.
[215] Flapjack's Pancake Shack. http://www.flapjacks.ca/, consulté juillet 2023.
[216] Delight Chocolates, https://www.delightchocolate.ca/products/big-joe-bar, consulté juillet 2023.
[217] De la brûlerie Equator Coffees. Collection de l'auteur.

de « Joe Mufferaw spirits[218] ». Quelqu'un a même nommé un trille le « Mufferaw Bloodroot » à cause de sa couleur et son immensité[219].

Comme la fleur, certains de ces produits tentent d'inclure un élément se rapportant au personnage. Le café se penche sur la force de Montferrand pour indiquer la torréfaction, et sur sa masculinité en indiquant que le torse du buveur sera poilu. Les spiritueux affilient le produit à la région et incluent, sur leur page web, un hommage à Jos Montferrand, « the Man, the Myth, the Legend ». Le texte explique que « Joe Mufferaw embodies the values, integrity, valour, and strength of Canadians from Coast to Coast to Coast ». Les spiritueux « celebrate the life of Canada's Giant Gentleman[220] ». Malgré ceci, le produit en tant que tel ne pointe vers aucun élément du personnage ; sa force, sa robustesse, qu'il était bon danseur, etc. La compagnie de spiritueux commandite ou organise[221] aussi le récent *Joe Mufferaw Logger Festival* qui sera tenu annuellement à partir de 2025 à Pembroke en Ontario. Alors qu'il y a peu d'informations à propos du festival, la page Facebook du festival indique que le festival « celebrat[es] the Legend and History of Logging in the beautiful Ottawa Valley[222] ». Il semble que ce festival, avec la tenue de concours associés à l'industrie forestière, est un successeur au Festival des Raftsmen de Hull. Il reste à voir si Jos Montferrand ou Joe Mufferaw fera une apparition.

Pour les autres produits, le lien n'est pas clair. La pizza chez Joe's Pizzeria contient de la viande hachée et des cornichons et celle de Joe's Italian Kitchen, de la saucisse, du bacon et du jambon italien. Est-ce que les propriétaires veulent indiquer que la pizza est bourrative? Digne de

---

[218] Joe Mufferaw Spirits & Co, http://www.joemufferaw.com/?fbclid=IwAR0MMh_pXZyraCYQtfmK2MjGUieJ_DGyhND-xV5oLzueognEhPwK9iKdv7w. Consulté juillet 2023

[219] https://mfnc.ca/a-virtual-tour-of-rare-ottawa-valley-trilliums-and-other-marvellous-mutations/ consulté juillet 2023

[220] Joe Mufferaw Spirits & Co.

[221] Le peu d'informations disponibles ne mentionne pas le rôle de la compagnie. Nous savons seulement, par la présence du festival sur leur page web officielle, que la compagnie de spiritueux est associée au festival.

[222] Joe Mufferaw Logger Festival, 25 mars 2024, Facebook. https://www.facebook.com/LoggerFestival/.

l'appétit d'un homme? Comme pour la barre de chocolat? Il est possible que ces marchands utilisent le nom de Big Joe Mufferaw simplement pour faire ressortir leur produit du lot en l'associant à la région, comme l'avait fait le créateur de la boîte de cigares Montferrand dans les années 1900.

La quantité de produit qui porte le nom de Mufferaw est impressionnante. Est-ce le résultat de la présence du personnage de Bedore? Est-ce que la présence de ces produits est tout simplement « naturelle » en considérant la nature du personnage légendaire? Bien que la compagnie de spiritueux tente de tisser un lien identitaire, tous ces produits vident le personnage de son importance identitaire. Il devient, tout simplement, une commodité.

Conclusion

Tout au long de ce projet, nous avons mis l'accent sur le fait que pour tous les milieux analysés, Jos Montferrand porte une importance identitaire. Pour certains, il est le protecteur du droit francophone, pour d'autres, il est le symbole par excellence de l'industrie forestière qui définit une région. Peu importe le milieu, Montferrand ressort comme un élément important dans la définition de soi en tant que milieu, communauté, ou peuple. Du côté anglophone, les choses se compliquent.

La première section présente des gens qui ont l'essence identitaire du personnage à cœur. En présentant le personnage issu de la légende francophone, ces acteurs préservent le lien entre le personnage, le héros, et son rôle comme élément identitaire pour les francophones. La deuxième section montre que, malgré l'embellissement du personnage dans le milieu légendaire, Montferrand ou Mufferaw retient son élément identitaire des anglophones de l'Est ontarien et de la vallée de l'Outaouais. Comme c'est le cas pour l'Outaouais québécois, Montferrand demeure un lieu de mémoire important qui rappelle l'industrie forestière et les hommes qui ont contribué

au développement de la région. L'embellissement du personnage survient lorsque des gens comme Bernie Bedore tentent d'avoir le monopole sur un personnage légendaire. Alors que certains journalistes continueront d'utiliser des tournures comiques pour décrire Mufferaw et malgré le fait que la mascotte Big Joe garde encore des traces du Big Joe Mufferaw de Bedore, les efforts de folkloristes et chercheurs anglophones, et le débat à propos du nom de la mascotte permettent à Jos Montferrand, le héros canadien-français, de se faire connaître dans le milieu anglophone et de survivre en tant que phare de l'identité francophone.

Finalement, le discours prédominant dans le milieu anglophone de l'Est ontarien et de la vallée de l'Outaouais est axé sur l'union et l'harmonie des peuples. Cependant, ceci n'entraîne pas nécessairement le rejet du symbolisme identitaire francophone. Les représentations qui préservent le Jos Montferrand issu du milieu francophone incluent des éléments de la lutte canadienne-française dans le contexte de l'industrie forestière de la région. Montferrand est le protecteur des francophones du Canada, il est le travailleur ardu de l'industrie forestière qui a développé la région, et il est l'homme fort qui combat pour ses droits et les droits de ses confrères. Cependant, ce qui ressort surtout de l'analyse du milieu anglophone étudié est la relégation de Jos Montferrand au discours pancanadien.

Pour Finnigan, Montferrand est bel et bien le vaillant héros de la francophonie, mais il est aussi le géant bûcheron rassembleur dans ses actions contre une menace. Son histoire de Montferrand illustre un homme fort qui travaillait dans l'industrie forestière, mais il montre aussi l'habileté de tous les peuples de s'unir afin de fêter la disparition du Windigo qui terrorisait tout le monde. Les histoires orales recueillies par Finnigan et Pattison illustrent aussi la persistance du lien à la francophonie canadienne. Bien que Montferrand soit dépeint comme un géant qui plante des framboisiers dans le haut des arbres, il demeure le travailleur francophone qui

protégeait les siens tout au long de la rivière des Outaouais. La représentation de Montferrand est reléguée au discours pancanadien dans les travaux de Bedore et dans les écrits de certains journalistes anglophones. Il unit des espèces et s'assure que l'harmonie au Canada règne. Il est un symbole unificateur et non de division linguistique. Cela étant dit, les œuvres de Finnigan sont toujours disponibles, alors que ceux de Bedore se font rares. Est-ce possible que parmi la mer d'œuvres anglophones qui promouvaient le discours canadien, le symbolisme francophone réussisse à persister?

CHAPITRE 7 : Conclusion

Le but de cette thèse était d'analyser les différentes représentations de Jos Montferrand dans plusieurs milieux à partir de 1959, soit près de 100 ans après sa mort. Bien qu'il décède en 1864, sa légende perdure jusqu'à nos jours, dans des romans, des poèmes, des chansons, des produits commerciaux, des livres d'histoires, et plus encore. En analysant les différentes représentations qui en ressortent, notre but était de démontrer comment plusieurs acteurs qui appartiennent à différents milieux s'approprient Jos Montferrand afin de répondre à différentes fins.

Pour ce faire, nous avons analysé les représentations de Montferrand dans la région de l'Outaouais, dans l'Ontario français, au Québec et dans le milieu anglophone de l'Est ontarien et de la vallée de l'Outaouais. Alors qu'il est né à Montréal, Jos Montferrand a passé la majorité de sa vie sur les deux rives de la rivière des Outaouais en tant que bûcheron, cageux et contremaître. Le premier fait intéressant que cette thèse révèle est la présence du personnage dans plusieurs milieux. Montferrand arrive dans l'Outaouais avant l'acte d'Union de 1840. À son arrivée, la frontière géographique et identitaire entre le Québec et l'Ontario n'existait pas. Jos Montferrand est un Canadien qui se promène et travaille sur un vaste territoire. Par la suite, le Canada est uni et les frontières s'érigent entre le Québec et l'Ontario. Cependant, la légende de Jos Montferrand est déjà établie des deux côtés de la frontière ; il « appartient » aux Québécois comme aux Franco-Ontariens. Dans ce cas, sa légende est enflée et perpétuée au Québec comme en Ontario. Sa présence dans les légendes anglophones s'explique de la même manière. L'industrie forestière était dominante sur le côté québécois de la rivière des Outaouais, à la majorité francophone, et la rive ontarienne, à la majorité anglophone. Les travailleurs forestiers autant anglophones que francophones alimentaient leurs rudes journées par des histoires et des légendes. Il n'est alors pas

surprenant de constater que Jos Montferrand, ou Joe Mufferaw fasse partie des légendes anglophones de l'Est ontarien et de la vallée de l'Outaouais.

La mémoire et ses lieux

Puisque Jos Montferrand fait partie de la culture de différents milieux, ses représentations reflètent les besoins de chaque communauté. Comme l'explique Jean-Claude Dupont, la légende « reflète l'aspiration d'un groupe ou d'un peuple[1] », alors que selon Marius Barbeau, la légende est un « caméléon [qui] change de couleur avec le milieu [et la] génération[2] ». Notre analyse montre justement qu'alors que la légende de Jos Montferrand demeure, en général, intouchée à travers le temps et entre les milieux, les éléments qu'on en retient reflètent les aspirations et les craintes du groupe qui se l'approprie. Dans ce cas, le concept des lieux de mémoire devient important et intéressant. Selon Pierre Nora, un lieu de mémoire est établi lorsqu'une communauté ressent la crainte de l'oubli. Il est d'avis que si ce n'était de la crainte d'oublier certains événements, personnages, ou éléments, il n'y aurait pas de besoin ressenti d'ancrer ces derniers en tant que lieu de mémoire. L'établissement de lieu de mémoire se fait par un travail de mémoire sélectif qui préserve des éléments et en rejette d'autres. En utilisant le concept de lieu de mémoire, notre thèse rejoint les études de Patrice Groulx, Colin C. Coates et Cecilia Morgan, Stéphanie St-Pierre, Julie Perrone, Suzanne Laberge et Alexandre Dumas, ainsi que Benoît Melançon. Comme nous, tous ces auteurs illustrent la pratique mémorielle lors de la commémoration ou la représentation d'événements et de personnages. Ces études démontrent que des acteurs occultent certains éléments et en soulignent d'autres afin d'établir une représentation qui répond à leurs besoins.

---

[1] Jean-Claude Dupont, *Légendes du Québec. Un héritage culturel* (Québec : Les éditions GID, 2008), p. 13.
[2] Marius Barbeau, « Préface », dans Claude Aubry, *Légendes du Canada français* (Hull : éditions de l'Espoir, 1977), p. 2.

Dans notre thèse, Jos Montferrand est un lieu de mémoire important pour chaque milieu analysé. Il est important de souligner les dates de l'émergence des représentations de Jos Montferrand. Bien que cette analyse débute en 1959 avec la chanson écrite par Gilles Vigneault, la présence de Jos Montferrand se renforce sur la place publique à partir des années 1980, et surtout au tournant du XXIe siècle. Selon Pierre Nora, on voit dans les années 1980, période où l'on fait un « retour réflexif de l'histoire sur elle-même » causant donc la disparition de la mémoire vraie, une matérialisation de la mémoire et un intérêt prononcé pour les archives et la généalogie[3]. François Dosse réfère à ce moment comme une « fièvre commémorative[4] ». Bien que cette « fièvre » débute dans les années 1980, Michel Bock est d'avis qu'elle « déferle sur le monde occidental depuis quelque trente ou quarante ans[5] ».

Est-ce une coïncidence que Jos Montferrand soit injecté dans la mémoire d'une façon importante après ces années-là? Alors que cette injection mémorielle est moins prononcée dans les années 1960 et 1970, le moment où débute notre analyse, dans le cas de Montferrand, elle prend de l'ampleur à la fin des années 1990 et au XXIe siècle. Montferrand apparaît dans les livres d'histoires franco-ontariens en 1980, mais est propulsé en tant que lieu de mémoire sur la scène publique à la fin des années 1990 par les Saint-Denis, père et fils, deux hommes qui se donnent comme devoir la propagation de l'histoire et de l'identité franco-ontarienne. En Outaouais, Prévost commence sa défense du personnage en 1978, mais ses publications et ses conférences débutent en 2002. On voit aussi un intérêt important de la part de Résonance Canada pour les cageux et Montferrand au XXIe siècle alors que l'Outaouais se questionne davantage à

[3] Pierre Nora, « Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux », dans Pierre Nora (dir)., *Les Lieux de Mémoire, vol. 1 : la République* (Paris : Éditions Gallimard, 1984) p. xvii-xlii, p. xxiii.
[4] François Dosse. « Le moment ricoeur », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire,* nº 69 (2001) : p. 137-152, p. 137.
[5] Michel Bock, « Des 400 ans de « présence français en Ontario » aux excuses pour le Règlement 17 : Commémoration, réconciliation et conflits narratifs en Ontario français », *Recherches sociographiques* 61, nº 2-3 (2020) : p. 515-556, p. 515.

propos de son identité. La manifestation de Montferrand en tant que lieu de mémoire à partir du XXIe siècle est surtout visible au Québec. Alors que Côté remet de l'avant la figure de Jos Montferrand en tant que figure identitaire importante en 1980, la majorité des représentations du personnage sont créées à partir de l'année 2000, soit lors de la période post-référendaire où le Québec est en crise identitaire.

En ce qui a trait à Jos Montferrand en tant que lieu de mémoire, il faut noter que le travail de mémoire accompli diffère d'un milieu à l'autre. En Outaouais québécois, on utilise la figure de Jos Montferrand pour évoquer le travailleur forestier et ancrer l'histoire et l'impact de l'industrie forestière dans la mémoire. Les gens de l'Outaouais se retrouvent dans une région frontalière, à la proximité d'Ottawa et du gouvernement fédéral. À la suite de l'acquisition de plusieurs acres de terres du côté québécois afin d'établir un milieu de fonction publique fédérale, effaçant presque entièrement le tissu identitaire hullois attaché à l'industrie, on remet en valeur l'industrie forestière et les hommes qui ont contribué au développement de la région et l'on attache notre identité à ces héros qui ont bravé les intempéries et les dangers du métier. La majorité des représentations de Jos Montferrand évoquées en Outaouais québécois depuis 1959 illustre le personnage en tant que travailleur hors pair qui avait le courage et la force pour abattre les arbres et naviguer la rivière. Dans ce sens, on ancre ces éléments dans le tissu identitaire de l'Outaouais tout en rejetant presque totalement l'aspect batailleur de l'homme. Montferrand en tant que symbole de l'industrie répond davantage aux besoins identitaires de la communauté. Cependant, on ne doit pas conclure que l'image du travailleur est la seule illustrée dans la région. Certains vont se pencher sur la violence du personnage afin d'évoquer une image négative, alors que d'autres vont tout simplement remettre en question son héroïsme et sa validité en tant que

représentant de l'Outaouais. Cependant, en règle générale, la pratique d'associer étroitement Montferrand à l'industrie forestière est commune.

En Ontario français, la région de l'Est de l'Ontario, l'endroit où nous retrouvons le plus de représentations franco-ontariennes de Jos Montferrand, ressent aussi les répercussions de l'industrie forestière. Montferrand est donc associé à la foresterie ; il est le bûcheron et draveur qui a bravé la rivière des Outaouais. Cependant, il doit répondre à un besoin qui est propre aux Franco-Ontariens, soit celui de la lutte et de la persévérance de la réalité française en tant que minorité francophone dans une mer d'anglophones. Alors que Montferrand est inévitablement le travailleur forestier, surtout représenté par l'art dans les œuvres de Pierre Hardy et Clermont Duval, il est avant tout le batailleur qui assure la survivance des francophones. Remémorer surtout par la FESFO, et plus spécifiquement par Yves et Félix Saint-Denis, Jos Montferrand est constamment représenté en conflit contre le travailleur irlandais qui représente l'oppression anglophone. Dans les livres, les chansons, les affiches et les présentations muséales, on illustre Montferrand sur le pont Union contre un grand nombre de *Shiners*. Sous la plume des acteurs franco-ontariens, la bataille contre les Irlandais devient strictement une bagarre ethnolinguistique. Montferrand, dans cette scène importante, est le brave « Canayen » qui, avec ses poings et ses pieds, assure la continuité du fait français en Ontario. Comme on le fait en Outaouais québécois, sans complètement retirer les éléments qui définissent Jos Montferrand, on favorise un élément en particulier lorsqu'on l'installe en tant que lieu de mémoire. Pour les Franco-Ontariens, on veut se rappeler que l'identité franco-ontarienne est en danger d'extinction dans une province majoritairement anglophone, et que la lutte et les revendications sont obligatoires afin de survivre.

Le milieu québécois illustre une application similaire de Jos Montferrand en tant que lieu de mémoire. À l'aube de la Révolution tranquille, le Québec, tout en souhaitant être reconnu en tant que peuple fondateur méritant un statut distinct dans la Confédération, tente aussi d'acquérir son autonomie, au point où la souveraineté est prônée. Alors que la souveraineté et même l'indépendance sont un discours provenant surtout du Parti québécois, le nationalisme autonomiste du Parti libéral du Québec et plus récemment de la Coalition Avenir Québec, qui souhaite voir un Québec autonome à l'intérieur du Canada, met aussi l'accent sur la préservation et la promotion de la langue et de la culture française. Bien que pour un souverainiste comme Jean Côté, Montferrand représente le combat pour l'indépendance et que pour Gilles Vigneault, il est un géant philosophe qui incite les Québécois à se « trousse[r] le jupon », en général, Jos Montferrand est le défenseur de la langue française au Québec. On le retrouve en tant que travailleur légendaire dans certaines œuvres, dont le roman jeunesse de Robert Piette et la chanson des Petites Tounes, mais il représente avant tout les revendications linguistiques d'un peuple qui souhaite établir fermement sa culture francophone.

Une pratique unique du milieu québécois est l'association entre Jos Montferrand et le Parti patriote. Alors que Benjamin Sulte, dans la première représentation de Montferrand écrite en 1884, présente un personnage sympathique à la cause des patriotes et protecteur du vote patriote, le Québec est le seul milieu qui reprend cette idée, au point où selon Jocelyne Ouellette et Paul Ohl, Montferrand serait un membre actif du parti. Dans les patriotes, comme dans Montferrand, on pouvait voir un passé de revendicateurs qui combattent pour le fait français au Québec. Montferrand, comme les patriotes, s'est battu pour la patrie et les droits du peuple. Dans un sens, on se penche sur un personnage qui représente une mémoire libératrice. Comme en Ontario français, le lieu de mémoire établi ancre dans la mémoire québécoise le fait que, pendant

des années, certaines personnes ont lutté pour le droit de vivre en français. L'industrie forestière importe peu pour des villes comme Québec et Montréal qui ont seulement vu les cages arrivées au port pour charger le bois sur des navires britanniques. Ce qui importe pour ces Québécois est la survivance de leur langue et de leur culture. Leurs héros, dont Montferrand et les patriotes, viennent répondre à cette demande.

Finalement, nous avons vu que des représentations de Jos Montferrand circulaient aussi dans les légendes anglophones de l'Est ontarien et de la vallée de l'Outaouais. Ce n'est pas surprenant puisque l'industrie forestière s'étale sur les deux rives de la rivière des Outaouais. Comme c'est le cas pour l'Outaouais québécois, la mémoire qu'on retient du personnage est son association à la foresterie et au développement de la région. La légende de Jos Montferrand, ou son homologue Joe Mufferaw, est racontée par des bûcherons anglophones qui reviennent des chantiers. Alors que la légende est perpétuée oralement de père en fils et de mère en fille, Mufferaw demeure la figure de l'homme courageux et fort qui a bravé les dangers de son métier et les intempéries ; il représente les hommes de la région. Alors que certains anglophones propulsent d'autres géants de la région à l'avant-plan en illustrant des bagarres contre Joe Mufferaw, ce dernier demeure une figure importante afin de s'identifier à la force de la région et d'expliquer son histoire aux autres.

Le tourisme de la mémoire

Cependant, l'analyse du milieu anglophone de l'Est ontarien et de la vallée de l'Outaouais révèle une autre pratique associée au travail de la mémoire. Selon Enzo Traverso, la mémoire peut être utilisée pour répondre à des fins économiques ou marchandes. Dans la pratique du tourisme de la mémoire, on conduit la mémoire vers des besoins de consommation liés au tourisme. On veut illustrer une mémoire plus consensuelle afin d'augmenter les revenus

touristiques en promouvant l'idée que le passé est un objet soumis à la loi du marché, partie prenante de l'industrie du loisir, et un « lieu » qu'on peut visiter en abolissant les frontières temporelles, moins pour s'y recueillir que pour s'y divertir. Deux acteurs dans le milieu anglophone étudié et un festival en Outaouais québécois participent de plain-pied au tourisme de la mémoire. Avant de revenir sur les actions uniques de l'auteur Bernie Bedore, nous devons rappeler celles de Charles Saint-Germain et des organisateurs du Festival des Raftsmen de Hull.

Dans les années 1960, l'échevin Charles Saint-Germain s'approprie la figure de Jos Montferrand et tente de l'établir en tant que monument touristique dans le marché By de la ville d'Ottawa. Bien que Saint-Germain montre une certaine attirance au personnage, son but est clair : augmenter le tourisme dans le marché et ainsi augmenter les revenus. Saint-Germain évoque une représentation transformée au point où Jos Montferrand n'est plus associé à la lutte contre l'oppresseur anglophone ; il est avant tout le travailleur qui a contribué au développement de la ville d'Ottawa. Selon cette approche, nous pouvons conclure que pour les besoins de Saint-Germain, la lutte contre l'anglophone était un élément diviseur alors que l'industrie forestière offrait une image accueillante de fraternité. De l'autre côté de la rivière, les organisateurs du Festival des Raftsmen de Hull font la même chose. Le festival se présente comme un événement international, ouvert à tous les participants (masculins) et tous les visiteurs. De plus, l'événement est tenu à Hull, une ville qui devient du plus en plus anglicisée après l'installation de la fonction publique fédérale. Le but des organisateurs est d'accueillir plus de touristes et de visiteurs. Ils veulent devenir un festival québécois aussi important que le Carnaval de Québec. De ce fait, alors qu'ils choisissent Jos Montferrand comme mascotte des festivités, la représentation du personnage est atténuée pour répondre à leurs besoins. Comme c'est le cas pour les démarches de Saint-Germain, un personnage qui est reconnu pour sa violence et pour sa lutte contre

l'anglophone peut être accueillant pour une partie de la population francophone qui est en faveur des revendications à l'aube de la Révolution tranquille, mais certainement pas pour les résidents anglophones de Hull, ni pour les visiteurs du reste du Canada, spécifiquement ceux de l'autre côté de la rivière des Outaouais. Afin de répondre à leurs besoins touristiques, les organisateurs retirent les éléments de violence et de bagarre de la représentation de Jos Montferrand afin de mettre en valeur son lien à l'industrie forestière. Ce Jos Montferrand plus consensuel représente les hommes qui ont contribué au développement de la région, et par extension, les hommes qui participent dans les événements de force liés à la foresterie. Les hommes qui s'engagent dans les épreuves compétitionnent pour la ceinture Jos-Montferrand, une indication que le gagnant est maintenant à la hauteur du plus important travailleur de l'ère des cages, et non le plus important bagarreur pour la survivance francophone.

Un cas unique est celui de Bernie Bedore. Avant d'entamer une carrière comme auteur de livres jeunesse, Bedore travaillait au sein du bureau du tourisme à Toronto. Le futur conteur utilise ses connaissances dans le domaine afin de tenter d'augmenter le tourisme dans la vallée de l'Outaouais, surtout dans les alentours de sa ville natale d'Arnprior. Pour ce faire, Bedore écrit des histoires à partir de Joe Mufferaw. Bien que Joe Mufferaw existe dans le répertoire de légendes anglophones depuis déjà longtemps, Bedore clame haut et fort qu'il a inventé Big Joe Mufferaw et tous ses exploits de toutes pièces. Avec cette notion en tête, il va commencer à créer un genre de monopole autour de son personnage en enregistrant le nom de Mufferaw et tous ses dérivés en tant que marque de commerce. De ce fait, chaque individu qui décide de propager la mémoire de Joe Mufferaw serait en violation de droits d'auteurs.

Afin de rendre son personnage plus consensuel, Bedore retire complètement toutes notions de défense, de lutte et de violence. Son personnage est un géant qui, à l'aide d'animaux

de compagnie à sa hauteur, participe à la formation du paysage canadien. Ce qui reste de Jos Montferrand est une distorsion linguistique de son nom et son association à la forêt, puisque Big Joe Mufferaw porte la hache, la chemise à carreaux et coupe du bois. Bedore s'engage par la suite dans la vente de livre et de produits commercialisés qui porte l'image de son personnage, Jos Montferrand devient une marchandise. De plus, en tentant de développer le tourisme dans ses alentours, Bedore injecte son Big Joe Mufferaw dans ses plans. Un motel aurait tenu le nom de son personnage, la visite à un mont aurait expliqué son rôle dans le coin, et dans chaque attrait touristique de la région, on aurait pu se procurer un produit « Big Joe Mufferaw ». Alors que les organisateurs du Festival des Raftsmen de Hull et Charles Saint-Germain reconduisent la mémoire de Jos Montferrand pour paraître plus accueillants pour les touristes, Bedore va plus loin en transformant un héros légendaire en figure accueillante certes, mais surtout en produit commercial sous son unique gouverne.

La référence

L'analyse du travail mémoriel de Jos Montferrand illustre aussi la persistance de la référence canadienne-française en Ontario français et au Québec. Selon Fernand Dumont, la référence établit des paramètres afin que les gens, peu importe le milieu ou le temps, se reconnaissent et réalisent qu'ils partagent un destin commun. La référence, dans ce cas, sert de repère identitaire. À travers la référence, on réalise qu'on partage une mémoire historique et une utopie commune[6]. Notre thèse débute avec les représentations émergeant au moment décrit comme un rejet ou une recomposition de la référence canadienne-française. À la suite des États généraux du Canada français, on ressent que le Québec délaisse les francophones hors province afin de s'investir dans son propre destin, mettant ainsi fin au projet canadien-français. Après cet

[6] Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise* (Montréal : éditions du Boréal, 1993).

événement, plusieurs chercheurs, dont Pierre Savard et Marcel Martel, présentent les États généraux comme la cause d'une rupture profonde entre le Québec et les minorités francophones, résultant en l'éclatement de la référence canadienne-française. Cependant, notre thèse rejoint les études de Michel Bock, François-Olivier Dorais, Serge Miville et Anne-André Denault qui soutiennent que la référence canadienne-française persiste au-delà de ce moment et retient une certaine présence dans la conscience des collectivités. L'idée est que, bien que de « nouvelles » références s'établissent, dont une québécoise et une franco-ontarienne, ces nouvelles références ne font jamais table rase avec la référence canadienne-française. Des sédiments de cette dernière persistent dans les « nouvelles » références. Alors que Dorais, Miville et Bock illustrent la persistance de la référence canadienne-française en Ontario français, Bock rejoint Denault afin de démontrer que celle-ci persiste aussi au Québec.

À l'instar de ces chercheurs, notre thèse, en analysant les représentations de Jos Montferrand dans différents milieux depuis 1959, illustre la persistance, dans une certaine mesure, de la référence canadienne-française. Par exemple, en Ontario français, Jos Montferrand devient le défenseur des Canadiens français au sens large, et non spécifiquement des Franco-Ontariens. Ainsi, en défendant la réalité francophone en général, Montferrand devient le protecteur du projet canadien-français, sans l'aspect religieux qui ne répond plus aux besoins culturels à la suite de l'éclatement de l'Église-nation. Il est vrai qu'il défend la langue française dans des œuvres franco-ontariennes, cependant on ne l'associe pas explicitement à une lutte franco-ontarienne. Montferrand représente une mémoire de survivance de la francophonie au large et l'utopie de reconquête des droits francophones. De plus, la représentation de Jos Montferrand est propulsée par Yves et Félix Saint-Denis. Saint-Denis père croyait profondément au projet canadien-français dans le sens où le sort des Franco-Ontariens était lié à celui des

Québécois, avec en tête, un Québec souverain. Nous avons conclu que les Saint-Denis se portaient à la défense du fait français et que, puisque les représentations de Jos Montferrand au sein de la FESFO proviennent d'eux, ces représentations illustrent la persistance de la référence canadienne-française. Félix Saint-Denis va jusqu'à insister sur le fait que Jos Montferrand est, avant tout, un « Canayen », un homme sans frontière qui répond à tous les besoins francophones. Ce terme « Canayen » renvoie au fait que Jos Montferrand appartient aux Canadiens français et, par extension, est leur défenseur.

Dans le milieu québécois, Jos Montferrand est le défenseur de la langue et de la culture francophone. Alors que Jean Côté se penche entièrement sur un Montferrand qui représente le projet québécois d'indépendance de l'État, la majorité des représentations québécoises illustrent la persistance, du moins à l'intérieur de certaines limites, de la référence canadienne-française. Montferrand n'est pas explicitement le protecteur de la langue française au Québec. Il a le devoir de protéger le fait français en général. Il répond à un projet national qui existe au Québec comme en Ontario français, celui de la protection et de la persistance de la réalité francophone. De plus, comme c'était le cas pour le projet canadien-français, Jos Montferrand au Québec représente la même mémoire de survivance contre un oppresseur, dans ce cas le Canada anglais, et la même utopie de reconquête des droits francophones.

Cependant, il est important de souligner à nouveau que les représentations de Montferrand illustrent la persistance, du moins à l'intérieur de certaines limites, de la référence canadienne-française. Il est possible que cette référence canadienne-française se limite au Québec ou à l'Ontario français. On dirait que les acteurs québécois et franco-ontariens véhiculent la même référence, mais parallèlement. Mis à part Yves Saint-Denis, aucun acteur dans leur milieu respectif, par exemple le Québec, ne parle concrètement de l'autre milieu, dans ce cas

l'Ontario français. Nous devons aussi rappeler que le milieu québécois nous a causé beaucoup de confusion en ce qui a trait à la référence. Selon les représentations qu'en ont faites plusieurs acteurs québécois, Jos Montferrand est un héros québécois ; il a l'autonomie de son pays à cœur et ne résiste pas à confronter qui que ce soit afin d'assurer la continuité du fait français. Jos est un (re)conquérant qui montre une maîtrise de soi. Cependant, il est aussi, à la base l'homme canadien-français qui défait l'oppresseur et protège les siens.

Par ailleurs, l'analyse de la référence devient compliquée dans la région de l'Outaouais. Dumont clarifie qu'une référence « régionale » est possible et qu'elle est formée par une sorte d'hybridité entre une culture locale et une influence externe. La référence « régionale » de l'Outaouais serait affectée par trois variables : la culture interne ou locale de l'Outaouais, la culture externe québécoise et la culture externe canadienne qui s'implante dans la région à la suite de la Révolution tranquille canadienne et après l'empiètement du gouvernement fédéral[7]. Nous avons démontré que malgré la présence de deux « nouvelles » références externes en Outaouais, des sédiments de la référence canadienne-française persistent en filigrane. Bien que Montferrand dans la région soit un travailleur avant tout, il est tout de même un travailleur *canadien-français* qui protège les siens, comme dans le drame de John Marier dans lequel Montferrand défend les travailleurs canadiens-français de la Pointe-Gatineau pour finalement aller aider d'autres travailleurs canadiens-français ailleurs. Le drame de Marier est, après tout, une histoire de survivance contre l'oppresseur et de reconquête. Nous avons dévoilé les mêmes sédiments dans les articles de Michel Prévost. Le Montferrand de Prévost est le protecteur des *Canadiens français* et non des Québécois de l'Outaouais. Selon Prévost, Montferrand assure la survivance des Canadiens français et la reconquête de soi dans un milieu de tension ethnique. Le

[7] Fernand Dumont, « Mouvements nationaux et régionaux d'aujourd'hui », *Cahiers internationaux de sociologie* 66 (1979) : p. 5-17.

Montferrand de Prévost n'appartient pas à l'Outaouais, au Québec ou à l'Ontario français, il est un symbole du Canada français. Cette persistance en filigrane était aussi présente dans l'émission *Fais ton baluchon* dans laquelle Montferrand est ce « Canayen » qui protège les siens, et sur la plaque qui accompagne l'œuvre de Roger Langevin. La plaque raconte aux lecteurs que Montferrand était le protecteur des Canadiens français.

La masculinité

La thèse aborde aussi le thème de la masculinité. Dans tous les milieux, la masculinité de Jos Montferrand est représentée par sa force et sa virilité. Cependant, la nuance demeure dans l'application de sa force. Pour le milieu anglophone et l'Outaouais québécois, la force du personnage, alors sa virilité, est associée à son rôle en tant que travailleur forestier. De plus, cette force s'accompagne de la capacité de survivre dans la nature et d'affronter les intempéries. Pour le Québec et l'Ontario français, la force du personnage est associée à son habileté en tant que batailleur et défenseur. Le Jos québécois et franco-ontarien est un homme fort qui ne perd aucune bataille et qui défait l'oppresseur afin d'assurer la survivance de la francophonie. Dans ce sens, à l'instar de Judith Butler, la masculinité de Jos Montferrand est liée à ses pratiques corporelles performatives de sa virilité qui est perçue différemment d'un milieu à l'autre[8]. Ce qu'il *fait* le définit en tant qu'homme viril.

Bien que certains auteurs, dont Mathieu-Robert Sauvé et Philippe Jean Poirier, tentent de brosser le portrait d'un homme émotif ou d'un individu qui définit sa masculinité par sa débauche, la force du personnage et son application sont toujours les marqueurs principaux de son genre. Bien que ce soit le cas, notre thèse offre l'occasion de se questionner sur la légitimité de la masculinité de Montferrand aujourd'hui. Nous avons déjà démontré que la masculinité

[8] Judith Butler, « Performance Acts and Gender Constitution: an Essay in Phenomenology and Feminist Theory », *Theatre Journal* 40, nº 4 (1988): p. 519–531.

virile rattachée à la force physique s'opposait à une masculinité de col blanc définie par la hiérarchie dans la corporation (ou le bureau). Pour cette masculinité de la fonction publique, la valeur de l'homme n'était pas dans sa force physique, mais dans son statut professionnel et sa position dans la strate sociale. Dans ce cas, notre analyse, comme d'autres avant elle, illustre la présence de plusieurs masculinités, une réalité que R.W. Connell évoque dans son étude qui aborde la masculinité comme une entité qui n'est pas fixe et qui peut être plurielle, laissant place à plusieurs masculinités existantes dans un même milieu, un même temps, et qui compétitionnent l'une contre l'autre[9].

Cependant, ce qui guide notre questionnement est le fait que la masculinité que Montferrand personnifie, encore aujourd'hui, a tendance à entrer dans la catégorie de la masculinité hégémonique, voire l'hypermasculinité. Connell définit la masculinité hégémonique comme la forme dominante de la masculinité, une dominance par consentement, une forme tellement répétée et évoquée comme la forme « normale » qu'elle devient acceptée au large comme la forme dominante[10]. Bien que Connell définisse cette masculinité hégémonique en 1995, elle continue d'utiliser la même définition en 2005 et en 2020, démontrant ainsi que cette forme dominante de la masculinité n'a pas tellement changé avec le temps. Cependant, dans une étude écrite en 2005 avec James W. Messerschmidt, Connell précise que son modèle d'hégémonie en 1995 était une forme de masculinité fixe. Elle se corrige en insistant sur le fait qu'alors que la masculinité hégémonique est toujours présente, dans le sens d'une forme normative de masculinité, il y a certaines formes de masculinités qui pourraient être considérées

[9] R. W. Connell, *Masculinities* (Australie : Allen & Unwin, 1995). Son étude est publiée à nouveau en 2005 et en 2020.
[10] Connell.

comme hégémoniques à l'intérieur d'un milieu spécifique[11]. Par exemple, Ian Wellard démontre qu'il y a une forme normative de masculinité dans le monde du sport. Afin de paraître virils, les hommes sportifs utilisent leur corps pour illustrer la force et le pouvoir. Par exemple, ils rejettent la douleur, dominent l'adversaire, ou mettent en valeur leur hétérosexualité. Selon Wellard, ces performances dénotent le succès du sportif. À l'opposé, un homme qui montre de la faiblesse ou l'inhabileté de participer dans l'activité est considéré efféminé[12]. La précision de Connell illustre la complexité du genre. Ceci est surtout le cas de nos jours avec la présence de plusieurs sexualités et de genres dont la métrosexualité, l'homosexualité et le concept de la non-binarité. Une étude récente dirigée par Peter Gossage et Robert Allen Rutherdale démontre aussi la complexité de la masculinité. L'étude illustre que plusieurs masculinités existaient dans un même milieu, dans ce cas le Canada, et lors d'une même période. Cependant, bien qu'ils constatent qu'il y a plus qu'une masculinité, ils concluent qu'une forme hégémonique demeure dominante et « normale »[13].

Nous sommes du même avis, du moins en ce qui a trait à l'Amérique du Nord. Nous comprenons la masculinité hégémonique ou normative comme une masculinité hétérosexuelle, répondant à l'hétéronormativité dans la société, valide, dans le sens que l'homme possède toutes ses capacités physiques, à l'opposé d'une personne avec un handicap, rude, dans le sens qui oppose toute notion de féminité, et dans le cas de l'Amérique du Nord, blanche. Cette forme dominante de la masculinité, à la fois physiquement et émotionnellement, continue d'être propagée dans la culture populaire, soit dans les films, les téléséries et les bandes dessinées. En

[11] R. W. Connell et James W. Messerschmidt, « Hegemonic Masculinity : Rethinking the Concept », *Gender & Society* 19, n° 6 (2005): p. 829-859.
[12] Ian Wellard, *Sport, masculinities and the body* (New York: Routledge, 2009), p. 38.
[13] Peter Gossage et Robert Allen Rutherdale (dir.), *Making Men, Making History: Canadian Masculinities Across Time and Place* (Vancouver, Toronto: UBC Press, 2018).

Amérique du Nord, ces formes de consommation sont accessibles et très populaires, perpétuant la forme dominante de la masculinité sur une plus grande portée. Selon Esther de Dauw et Daniel J. Connell, la culture populaire évoque une masculinité ancrée dans le corps musclé et actif, et dans la violence, ou du moins, dans le courage d'affronter ses peurs et ses problèmes sans l'assistance d'autrui, des caractéristiques masculines ayant énormément d'impact sur les comportements des hommes qui consomment cette culture populaire[14].

Alors que les représentations de Jos Montferrand répondent à la masculinité hégémonique, nous sommes d'avis qu'elle frôle l'hypermasculinité, soit la masculinité qui associe le succès à la violence. On associe aussi l'hypermasculinité à la tendance de percevoir les femmes comme une forme de propriété qu'on doit acquérir afin de posséder plus de capital social[15]. Alors que Mathieu-Robert Sauvé présente Montferrand comme un homme qui « courait la galipote », la plupart des représentations évoquent le personnage comme un homme galant qui respectait les femmes. Ainsi, Montferrand frôle l'hypermasculinité, par sa tendance à la bagarre et à démontrer sa valeur par sa force, ses prouesses et son isolement émotionnel, dans le sens où il ne semble jamais craindre les affrontements et ne regrette jamais ses actions, mais il ne l'incorpore pas entièrement dans les représentations de son comportement envers les femmes.

Cette valorisation de la bagarre est problématique, car dans un sens, Jos Montferrand ressort comme héros à émuler. Les jeunes garçons qui lisent les romans historiques de Paul Ohl ou Philippe Jean Poirier, ou qui contemplent les dessins de Christian Quesnel, Félix Saint-Denis ou Marc Keelan-Bishop voient un homme viril, fort et courageux, mais aussi qui fait sa renommée par des actes violents qu'il ne semble pas regretter. Il importe de problématiser de

[14] Esther De Dauw et Daniel J. Connell (dir.), *Toxic Masculinity : Mapping the Monstrous in our Heroes* (Mississippi: University Press of Mississippi, 2020).
[15] De Dauw et Connell.

telles représentations surtout à l'heure où l'on tente de soustraire cette masculinité hégémonique fondée sur la violence et la capacité physique afin d'inclure d'autres formes de masculinités dans la société comme des formes « normales » et « acceptables ». À une époque qui remet en question la masculinité hégémonique, les représentations de Jos Montferrand illustrent un homme viril qui gagne sa valeur par la force et la violence. Nous avons déjà vu plusieurs acteurs retravailler la légende de Jos Montferrand afin de répondre à des besoins contemporains. Par exemple, Poirier injecte le questionnement national du Québec et son questionnement personnel en tant qu'homme dans sa représentation de Jos Montferrand en évoquant un jeune homme en quête identitaire à la fois nationale et masculine. Ceci est un ajout d'un acteur qui contemple son propre contexte ; le Jos « dominant » de Benjamin Sulte n'était pas du tout en quête identitaire.

Nous avons aussi révélé des représentations qui rejettent cette hypermasculinité, car cette forme de masculinité n'était pas valorisée par les acteurs responsables. Dans le cas du tourisme de la mémoire, la masculinité fondée sur la violence est jetée par-dessus bord afin de créer une représentation plus accueillante au touriste. Cependant, il est possible que l'hypermasculinité du personnage continue à être mise de côté dans l'avenir afin de remettre en question le besoin de la violence et du combat physique pour résoudre des conflits sociaux. Cependant, peu importe les changements, Montferrand sera et même devra toujours être représenté grand et musclé en tenue de bûcheron ou de cageux, car selon Gillian Poulter, le costume en dit beaucoup sur la représentation et la valeur de l'homme[16]. Dans le cas de Jos Montferrand, son costume, étant sa tenue de bûcheron ainsi que sa grandeur et sa musculature, indique, d'un côté, le résultat de son métier et de son milieu de vie rude sur le corps, ainsi que la nécessité de la force corporelle pour la pratique du métier.

[16] Gillian Poulter, *Becoming Native in a Foreign Land: Sport, Visual Culture & Identity in Montreal 1840-85* (Vancouver: UBC Press, 2009).

Méthodes

Cette thèse proposait aussi initialement de faire une histoire culturelle de Jos Montferrand en tant que symbole. Le but était de comprendre comment les gens représentaient Jos Montferrand et, en extension, se représentaient eux-mêmes et le monde qui les entourait. En fin de compte, la thèse indique aussi que l'histoire intellectuelle est un élément important dans la construction d'une histoire culturelle. Les acteurs qui représentent Montferrand dans leurs œuvres devaient être analysés afin de comprendre leurs intentions et leurs actions. L'histoire intellectuelle demande aussi que l'œuvre soit analysée dans son contexte et que les représentations soient comparées les unes aux autres, géographiquement et à travers le temps. Le sommaire des chapitres ci-haut illustre bel et bien que la représentation de Jos Montferrand est un produit de son milieu : le Jos Outaouais est le bûcheron avant tout, le Jos franco-ontarien un batailleur, etc. Comprendre l'intention des auteurs ajoute un angle pertinent pour appréhender la manière dont Montferrand est illustré. Certains acteurs se rapprochent dans leurs intentions et leurs actions, alors que d'autres diffèrent. Nous pouvons conclure que ceux qui se rejoignent évoquent un Jos Montferrand similaire en accentuant certains éléments tout en en rejetant d'autres.

De plus, l'analyse des biographies des acteurs et les discussions que nous avons eues avec certains d'entre eux (voir Annexe A) révèlent que la manière dont Jos Montferrand est évoqué est influencée par l'environnement de l'acteur et la façon dont ils perçoivent leur entourage. Michel Prévost, Isabelle Regout et Alexandre Pampalon soutiennent que l'identité outaouaise est en danger et que l'histoire de la région n'est pas assez répandue. Cette crainte dirige leurs productions et influence comment ils représentent Jos Montferrand. À travers le personnage, ils trouvent l'occasion de présenter l'histoire et l'importance de l'industrie forestière

pour la région de l'Outaouais. Dans ce contexte, bien que Jos Montferrand demeure le batailleur hors pair, il est avant tout le travailleur ardu qui a contribué au développement de l'Outaouais. Dans une certaine mesure, les artistes Clermont Duval et Pierre Hardy font de même du côté ontarien. Alors que chacun nous explique en entrevue que Jos Montferrand est le défenseur des Canadiens français, dans leurs œuvres offertes au grand public, ils associent plutôt le personnage à l'industrie forestière afin de promouvoir cet aspect de l'histoire de la région. Il est aussi important de garder en tête que c'est en réponse à des demandes contractuelles que Duval et Hardy ont conçu leurs œuvres. Les artistes devaient créer une représentation qui est consensuelle. Une image de Jos Montferrand qui se bat contre l'anglophone sème la division.

En tant que Franco-Ontariens militants, Félix Saint-Denis et Marc Keelan-Bishop s'investissent dans la lutte franco-ontarienne pour la reconnaissance de la minorité francophone en Ontario. La manière dont ils évoquent Jos Montferrand en entrevue est similaire à la façon dont ils l'évoquent à travers leurs œuvres. Montferrand reflète leurs craintes et leurs espoirs. Il est le rebelle francophone, le surhomme qui protège l'opprimé de l'oppresseur et qui assure la survivance de la francité en Ontario. Bien que Saint-Denis représente Montferrand de cette manière depuis les années 1990, Keelan-Bishop s'y met en 2015. La lutte n'est pas terminée, alors les acteurs ne changent pas la manière d'illustrer leurs héros. Dans une certaine mesure, Christian Quesnel rejoint ses confrères de la FESFO. Étant lui-même un produit de la FESFO, Quesnel peint un Jos Montferrand violent, rempli de colère, qui écrase un opposant irlandais. Comme c'est le cas pour Keelan-Bishop, le Montferrand de Quesnel est un batailleur avant tout. Cependant, l'entrevue avec Quesnel révèle des détails qui ne sont pas apparents dans sa représentation. Quesnel est affecté par un nationalisme de vivre-ensemble, un nationalisme qui, selon lui, rejoint les discours de René Lévesque. Selon Quesnel, Montferrand est un médiateur et

une leçon d'histoire. Il représente une lutte entre deux groupes ethniques qui est passée et qui doit servir de leçon. Les Québécois doivent demeurer fidèles à leur origine, sans nécessairement être fermés sur le monde. On doit protéger ses acquis, dont la langue française, sans nécessairement empêcher les autres de vivre à leur manière.

L'importance de la langue française est aussi évoquée par d'autres acteurs issus du milieu québécois. Martine Latulippe, Danielle Marcotte et Paul Ohl indiquent l'importance de préserver la langue française. Bien que leurs buts premiers soient de faire connaître les légendes québécoises et l'histoire du Québec, le personnage devient un protecteur de la patrie et du faible contre ceux qui abusent de leur pouvoir. La langue française n'est pas explicitement évoquée dans l'œuvre de Latulippe. Montferrand défend ses amis contre des attaquants. Cependant, l'entrevue nous permet de conclure que c'est bien ce que son Montferrand représente. Pour Marcotte, Jos Montferrand personnifie la justice et la défense du faible. Notre correspondance et ses entrevues publiées dans la presse révèlent son attachement nationaliste. Dans le cas de Paul Ohl, bien que nous n'ayons aucun indice qu'il ait un penchant nationaliste, il explique qu'il est un protecteur de la langue française et représente un Montferrand qui, aujourd'hui, serait sympathique avec la cause québécoise. Son Montferrand, romancé et comparé au roi Arthur et au Samson de la bible, montre une ambivalence envers l'Anglais. Il est possible que ce soit un reflet de la crainte d'Ohl envers la survivance de la langue française.

Par moments, certains auteurs laissent paraître leurs convictions nationalistes. Jean Côté, partisan avoué du Parti québécois et indépendantiste, transpose ses craintes et ses idéologies sur son personnage. Montferrand montre de la colère envers les Anglais, est tourmenté par la Conquête, tient des discussions politiques liées au futur du Québec avec ses maîtres d'école et est sympathique au mouvement patriote et aux insurrections. Comme c'est le cas avec les autres

acteurs, Côté n'est pas le seul à inscrire ses préoccupations sur Montferrand. Nous avons remarqué la même chose dans le cas de Philippe Jean Poirier, aussi issu du milieu québécois. Appartenant à un collectif qui souhaitait retravailler les symboles québécois et qui soutenait que l'identité québécoise était en danger, Poirier évoque un Jos Montferrand qui n'a aucune appartenance nationale. Il brise le moule qui dépeint Montferrand comme un héros sans faille et évoque un personnage en lutte interne qui se cherche dans ce monde. Sa quête identitaire dépend de cet attachement national ; une réalité qui affecte l'auteur et les Québécois post-référendaires. Poirier aborde aussi le thème de la masculinité. Il est d'avis que la quête identitaire n'est pas seulement associée au politique, mais aussi au genre. Le jeune homme a de la difficulté à s'identifier en tant qu'homme, alors il faut aborder cet enjeu. Mathieu-Robert Sauvé est du même avis. Bien que son but soit de présenter l'histoire de l'industrie forestière à travers Jos Montferrand, il aborde la masculinité du personnage d'une manière unique. Selon Sauvé, l'homme d'aujourd'hui n'est plus simplement l'homme fort, il est l'homme émotif. Son Jos Montferrand, bien que fort, n'hésite pas à illustrer ses émotions et ses craintes. En ce qui a trait au nationalisme, Stompin' Tom Connors souhaite promouvoir l'identité canadienne. En entrevue et dans sa biographie, Connors se présente comme un homme patriotique qui a l'identité de son pays à cœur. Sa chanson Big Joe Mufferaw sert, d'un côté, à immortaliser un homme canadien qui a marqué l'histoire de la région, mais aussi à faire connaître la force des Canadiens aux gens de son pays.

D'autres se questionnent sur la nécessité de représenter Jos Montferrand et de le peindre comme un important marqueur identitaire. Jean-Yves Vigneau et Alexandre Fontaine-Rousseau, tous deux issus de la région de l'Outaouais, décrivent Jos Montferrand comme un « drôle de héros », un personnage qui, selon eux, reçoit trop d'attention dans la région. Au lieu de se

conformer au récit « dominant » comme le fait Michel Prévost par exemple, ces acteurs décident de représenter un Jos Montferrand différent. D'un côté, on évoque sa vieillesse et sa disparition dans une culture qui regarde vers l'avenir, alors que de l'autre, on souhaite illustrer son rôle dans le rasage des forêts dans l'Outaouais. Sous Fontaine-Rousseau et Vigneau, on aperçoit un personnage qui a un côté obscur et complexe. Les représentations de Vigneau et Fontaine-Rousseau s'inscrivent dans la période du démantèlement des figures canadiennes, une période où l'on rejette les personnages qu'on a louangés auparavant. De son côté, Jacques Falquet se détourne aussi du récit « dominant », un récit qu'il juge ridicule vu son attachement idéologique. Selon Falquet, Montferrand n'a rien d'idéologique ; il est un représentant de la région de l'Outaouais et des hommes qui travaillaient dans l'industrie forestière. Dans ce sens, même si Falquet ne se conforme pas au récit de Sulte, il rejoint tout de même Michel Prévost en associant le personnage à l'industrie forestière ; une pratique commune dans la région de l'Outaouais.

Il y a certains acteurs qui souhaitent tout simplement faire connaître l'histoire de la région ou de la province. Claude Samson (Les Petites Tounes) chante Montferrand dans l'espoir que les enfants qui écoutent iront, à leur tour, faire davantage de recherche afin de connaître leur histoire. Pour leur part, Joan Finnigan et les folkloristes anglophones veulent s'assurer que les légendes canadiennes survivent dans la durée. Par moments, Montferrand est l'homme de Sulte, à d'autres, il est l'homme issu de l'imaginaire des gens de la vallée de l'Outaouais. Ce qui importe aux folkloristes est que les gens de la région préservent la mémoire de Jos Montferrand et des événements importants pour leur histoire.

Finalement, les organisateurs du Festival des Raftsmen de Hull rejoignent la pratique du tourisme de la mémoire de Bernie Bedore. Bien qu'ils aient à cœur la propagation de l'histoire industrielle de l'Outaouais, ils semblent aussi portés par une visée économique liée au tourisme.

Ils ont été accusés d'avoir effacé le don d'ubiquité de Jos Montferrand en l'incluant trop étroitement dans leurs festivités et en tentant d'obtenir les droits du livre de Benjamin Sulte au profit du festival et de Hull. Du côté anglophone, Bedore enregistre les droits d'auteur de ses livres et le nom de Mufferaw et tous ses dérivés, ce qui montre une quête de monopole sur une figure historique et légendaire. Les intentions économiques des organisateurs du festival de Hull et de Bedore donnent l'impression qu'ils s'approprient la figure de Montferrand et empêchent que d'autres acteurs contribuent à en propager la légende.

Une histoire culturelle et intellectuelle nous permet de faire cette analyse alors que la simple analyse des œuvres n'offre qu'une facette de la représentation. En comparant les œuvres et en les insérant dans leur contexte, nous sommes en mesure d'offrir une analyse plus nuancée et approfondie. De plus, nos entrevues donnent plus de renseignements pour comprendre l'intention de l'acteur selon son contexte. Cette approche permet aussi un questionnement à propos de la pratique mémorielle et l'implantation de lieux de mémoire.

Sur le plan empirique, la thèse offre la première comparaison des évocations d'un héros canadien-français et canadien dans divers milieux. Ce travail a permis de faire ressortir les thèmes persistants qui sont modelés selon le milieu, l'époque, et les objectifs ou les défis des milieux et des acteurs. L'annexe B énumère toutes les ressources analysées qui évoquent Jos Montferrand. Ce travail empirique offre aussi des pistes pour analyser de prochaines évocations de la légende de Jos Montferrand afin d'identifier les thématiques qui se prolongent dans la durée, celles qui s'effritent et les nouvelles qui émergent. Si un jour, par exemple, les Franco-Ontariens ne ressentent plus le besoin de lutter, quelle tournure prendra la représentation de Jos Montferrand en Ontario français? Va-t-il disparaître?

En guise de conclusion

Au moment de déposer cette thèse, cela fait 160 ans que Jos Montferrand est décédé et il persiste dans l'imaginaire collectif. On le reconnaît officiellement comme personnage historique important au Québec en 2023 et Isabelle Regout indique que sa reconnaissance au niveau fédéral arrivera sous peu[17]. Il n'y a aucun doute, comme le démontre cette thèse, que Jos Montferrand fut un personnage important. Contrairement à tant d'autres hommes forts, Jos Montferrand n'est pas tombé dans l'oubli. Il a été remis de l'avant dans la conscience culturelle à partir de 1959 par la chanson de Gilles Vigneault et a perduré dans différentes œuvres et dans les médias jusqu'à nos jours. En 2027, on célèbrera le 225e anniversaire de la naissance de Jos Montferrand. Alors que Regout soutient que la *Maison des Cageux* mettra en valeur cet événement[18], est-ce que ces célébrations seront restreintes à cet établissement à Lanoraie? Si le mouvement de démantèlement de figures importantes continue en 2027, verrons-nous Montferrand dégringoler de son piédestal? Verrons-nous à nouveau un discours tel celui du Barreau de Hull mis de l'avant dans les années 1970 et 1980 peignant Jos Montferrand comme un être violent qui personnifie une lutte ethnique qu'on tente à tout prix de rejeter dans un Canada de plus en plus multiculturel?

[17] Isabelle Regout, correspondance avec l'auteur, janvier 2024.
[18] Regout.

ANNEXE A : Entrevues et correspondances

Albert, Jacob | Franco-American Programs (Université du Maine), correspondance électronique, novembre 2019.

Anctil, Pierre | Professeur (Université d'Ottawa), correspondance électronique et discussion en présentiel, septembre 2020.

Butterfield-Nagy | Desiree, Special Collections (Université du Maine), correspondance électronique, novembre 2019.

Chevalier, Keith P. | Archivist & head of special collections (Collège Saint-Anselm), correspondance électronique, novembre 2019.

Connor, Jennifer | Professeur (Memorial University of Newfoundland), correspondance électronique, février 2022.

Duval, Clermont | Artiste, œuvre : statue Big Joe Mufferaw / Jos Montferrand à Mattawa, ON, entrevue téléphonique, décembre 2020.

Elbaz, Michaël | Bibliothécaire, CBC & Radio-Canada Solutions Media, correspondance électronique, mars 2020.

Faherty, Anna | Archiviste (Université du Maine), correspondance électronique, avril 2020.

Falquet, Jacques | Conteur, créateur du conte « les 12 travaux de Jos Montferrand », entrevue (Zoom), décembre 2020.

Fillion, Danny | Propriétaire microbrasserie du lièvre, correspondance électronique, janvier 2023.

Fontaine-Rousseau, Alexandre | Bédéiste, auteur de la bande dessinée « La pitoune et la poutine », entrevue (Zoom), février 2021.

Hamilton, Madison | Coordonnatrice du programme des plaques (Ontario Heritage Trust), correspondance électronique, février 2020.

Hardy, Pierre | Muraliste, œuvre : la murale « hommage aux Franco-Ontariens » à Ottawa, correspondance électronique, octobre 2020.

Keelan-Bishop, Marc | Artiste, responsable de la série d'affiches « Rebelles francophones en Ontario », entrevue (Zoom), novembre 2020.

Lacroix, Patrick | Professeur (Acadia University), correspondance électronique, avril 2020.

Latulippe, Martine | Écrivaine, auteure du livre jeunesse « Jos Montferrand », entrevue (Zoom), décembre 2020.

Lipin, Elizabeth M. | Librarian & archivist (Institut francophone du collège Assumption), correspondance électronique, novembre 2019.

Marcotte, Danielle | Écrivaine, auteure du livre jeunesse « La légende de Jos Montferrand », correspondance électronique, décembre 2020.

New, David | Directeur de films, a tenté de diriger un film à propos de Jos Montferrand, correspondance téléphonique, décembre 2019.

Ohl, Paul | Écrivain, auteur des romans « Montferrand, le prix de l'honneur » et « Montferrand, un géant sur le pont », entrevue téléphonique, janvier 2021.

Ouimet, Raymond | Historien (Société de l'histoire de l'Outaouais), correspondance électronique, mai 2021.

Perreault, Robert B. | Professeur (collège Saint-Anselm), correspondance électronique, novembre 2019.

Perry, Maureen | Research and instruction librarian (Lewiston-Auburn College), correspondance électronique, avril 2020.

Pichette, Jean-Pierre | Professeur (Université Sainte-Anne), correspondance électronique, mai 2020.

Poirier, Philippe Jean | Écrivain, auteur du roman « Jos », entrevue (Zoom), novembre 2020.

Posen, Sheldon | Responsable de la collection « Sous le couvercle » (Musée canadien de l'histoire), correspondance électronique, avril 2020.

Prévost, Michel | Président de la société de l'histoire de l'Outaouais, responsables de plusieurs articles et conférences à propos de Jos Montferrand, entrevue (Zoom), novembre 2020.

Prévost, Michel | Correspondance électronique, 2020-2024.

Quesnel, Christian | Bédéiste, artiste d'une toile de Jos Montferrand (titre inconnu) en 2017, entrevue (Zoom), novembre 2020.

Regout, Isabelle et Alexandre Pampalon (Résonance Canada) | Médiateurs culturels, Responsables du musée Philemon-Wright, entrevue (Zoom), décembre 2020.

Regout, Isabelle et Alexandre Pampalon (Résonance Canada) | Correspondance téléphonique et électronique, 2020-2024.

Saint-Denis, Félix | Co-créateur et directeur artistique de l'Écho d'un peuple, animateur culturel au sein de la FESFO, entrevue (Zoom), novembre 2020.

Samson, Claude (Les Petites Tounes) | Musicien, écrit la chanson « Jos Montferrand », correspondance électronique, janvier 2021.

Sauvé, Mathieu-Robert | Écrivain, auteur de « Jos Montferrand, le géant des rivières », entrevue (Zoom), décembre 2020.

Toney, Kimberly | Head of readers' services (American Antiquarian Society), correspondance électronique, novembre 2019.

Vigneau, Jean-Yves | Artiste, œuvre : « Dis-moi ti Jos, comment t'es devenu un géant » située à Gatineau, entrevue (Zoom), janvier 2021.

ANNEXE B : Ressources consultées qui évoquent Jos Montferrand

Archives / Fonds

Bernard V. Bedore fonds (boîte I 7.1 et I 7.2), Arnprior & McNab/Braeside Archives, Arnprior, ON.

Bibliothèque et archives Canada / Collection de la bibliothèque nationale.

Bibliothèque et archives nationales du Québec / les archives nationales du Québec à Gatineau et à Montréal.

Centre de recherche sur les francophonies canadiennes. Université d'Ottawa. Ottawa, ON.

Edith Fowke Collection, York University Archives and Special Collections, Toronto, ON.

Enquête devant la Chambre d'assemblée du Bas-Canada sur les événements du 21 mai 1832 à Montréal, Québec, 1833. Ressource en ligne. Collection de la BAnQ.

Fonds Champlain Marcil, Archives nationales du Québec à Gatineau, QC.

Fonds Festival des Raftsmen 1967-1974 (boîtes 1 et 2), Archives nationales du Québec à Gatineau, QC.

Fonds Productions lyriques de Gatineau, Archives nationales du Québec à Gatineau, QC.

Quarry Press fonds, 1981-2004 (boîte 32, fichier 1 et boîte 32, fichier 2), Queen's University Archives, Kingston, ON.

Journaux

The Arnprior-Chronicle Guide

CBC News (Reportage télé)

CTV News (Reportage télé)

Le Devoir

Le Droit

L'Express

La Gatineau

The Globe and Mail

Le Journal de Montréal

Le Journal de Québec

Le Libraire

The Montreal Gazette

The North Bay Nugget

The Ottawa Citizen

The Ottawa Journal

La Presse

Radio-Canada (Articles et reportages télé)

The Renfrew Mercury

La Tribune

Articles dans un journal académique

Bourgoin, Louis-Marie. « Jos Montferrand, contremaître de chantier et guide de cage », *Asticou*, n° 23, (1980) : p. 34-39.

Connor, Jennifer. « The Legend of Joseph Montferrand and its Scientific Context in the 1880s ». *Canadian Folklore canadien* 8 (1986) : p. 7-20.

Connor, Jennifer J. Review of [Mythical Mufferaw: More Adventures of Joe Mufferaw, and His Friends Fast Eagle, Broadaxe the Moose, Barrum the Frog, and Bucky the Beaver. By Bernie BEDORE. Illus. by Allen Lutes (Kingston, Ont.: Quarry Press, 1994. Pp. 91.) / Witches, Ghosts & Loups-Garous: Scary Tales from Canada's Ottawa Valley. By Joan

FINNIGAN. (Kingston, Ont.: Quany Press, 1994. Pp. 83.)], *Ethnologies* 18, nº 2 (1996), p. 202–203.

Coursol, Luc. « Capsules d'histoire – Jos Montferrand ». *La Laurentie, bulletin de la Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides* 1, nº 4 (2009) : p. 17-18.

Coursol, Luc. « Les premiers forestiers de la lièvre ». *La Laurentie : Bulletin de la Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides*, 1, nº 4 (2009) : p. 7-15.

Finnigan, Joan. « Say, that reminds me of another story ». *Canadian literature* 108 (1986) : p. 82-90.

Fournier, Roger. « Gilles Vigneault ». *Liberté* 8, nº 4 (1966) : p. 50-57.

Gouin, Jacques. « Jos Montferrand. Histoire, légende et symbole ». *Asticou*, nº 3 (1969) : p. 5-9.

Lemieux, Gilles. « La vie de l'illustre Joe Montferrand par sir Wilfrid Laurier ». *Asticou*, nº 8 (1971) : p. 27-34.

McDiarmid, Louise. « Bernie Bedore and the Mythical Mufferaw ». *Appleseed Quarterly, the Canadian journal of storytelling* 7, nº 3 (1997): p. 11-17.

Monteiro, George. « Histoire de Montferrand: l'Athlete Canadien and Joe Mufraw ». *The Journal of American Folklore* 73, nº 287 (1960): p. 24–34.

Monteiro, George. « Montferrand meets the McDonalds : Freezing one Frame in the Growth of a Legend ». *Canadian Folklore canadien* 6 (1984): p. 95-101.

Neill, S. D. « Joe Mufferaw: Ottawa Valley Legend ». *Canadian's Children Literature* (1980) : p. 101-104.

Prévost, Michel. « Joseph (Jos) Montferrand : roi des forêts de l'Outaouais ou pilier de tavernes? ». *Cap-aux-Diamants* 69 (2002) : p. 13-17.

Prévost, Michel. « Joseph (Jos) Montferrand : roi des forêts de l'Outaouais ou pilier de tavernes? ». *L'Outaouais généalogique* 25, nº 4 (2003) : p. 134-138.

Prévost, Michel. « Qui était donc Jos Montferrand ». *Par-Delà Le Rideau* (2004) : p. 16-18.

Prévost, Michel. « Jos. Montferrand, de la légende à la réalité ». *Histoire Québec* 11, nº 1 (2005) : p. 37-40.

Prévost, Michel. « Jos Montferrand, figure légendaire de l'Outaouais ». *Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française* (2012). www.ameriquefrancaise.org/fr/article670/Jos_Montferrand

Prévost, Michel. « Jos Montferrand : roi des forêts de l'Outaouais ou pilier de tavernes ». *Journal du clan Laniel* 11, nº 3 (2014) : p. 14-15.

Prévost, Michel. « Jos Montferrand ou Big Joe Mufferaw? ». *Hier encore*, nº 7 (2015) : p. 32-33.

Prévost, Michel. « Le grand Joseph (Jos) Montferrand, figure de légende ». *Le Chaînon* 33, nº 1 (2015) : p. 43-48.

Prévost, Michel. « Jos Montferrand : figure légendaire désignée personnage historique ». *L'info de la Vallée*, 6 décembre, 2023. https://infodelavallee.ca/culture/2023/12/06/chronique-historique-jos-montferrand-michel-prevost.

Livres et documents variés

ABC Stratégies. « Identité à fleur d'eau. Cageux de l'Outaouais, draveurs du Québec. Rapport final Columbo 1806 », 2018-2019.

ABC Stratégies. « Plan muséologique du Musée fluvial national Philemon-Wright », 2019,

American Guide Series, Rhode Island: a Guide to the Smallest State. Boston: Houghton Mifflin Company, 1937.

Aubé, Mary Elizabeth et Yves Frenette. *Joseph Montferrand 1802-1864.* Toronto : Fiducie du patrimoine ontarien, 2009.

Bedore, Bernie and Wanda Lynn Butler. *Come Smile with Me. Ottawa Valley Yarns.* Kingston: Quarry Press, 1990.

Bedore, Bernie. *Wonder things: a selection of poems.* Arnprior: Mufferaw Enterprises, 1985.

Bedore, Bernie. *Yonder Lies the Valley.* Arnprior: Mufferaw Enterprises ltd., 1975.

Blanchard, Louie. *The lumberjack frontier; the life of a logger in the early days on the Chippeway.* Lincoln: University of Nebraska Press, 1969.

Boivin, Aurélien, dir. *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec tome VII, 1981-1985.* Saint-Laurent : Fides, 2003.

Bond, Courtney C. J. Bond. *Le pays de l'Outaouais. Un guide historique de la région de la capitale nationale* (Ottawa : Services d'information et d'histoire, 1968)

Carroll, Catharine. « Joan Finnigan: an Essay and Bibliography ». Thèse de maîtrise, Carleton University, 1999.

Catela de Bordes, Éliane, dir. *Le Mémorial du Québec, tome II, 1760-1838.* Montréal : la Société des éditions du Mémorial, 1979.

Cité de Hull. *Hull d'aujourd'hui 1875…1975*. Société des éditions montréalaises inc., 1975.

Commission de la capitale nationale. *La région de l'Outaouais autrefois : aperçu d'histoire d'Ottawa, Hull et de la région de la capitale nationale*. Ottawa : Services d'information et d'histoire, 1967.

Connors, Stompin' Tom. *Stompin' Tom and the Connors Tone.* Toronto: Penguin Books, 2001.

du Berger, Jean. *Les légendes d'Amérique française, notes de cours*. Québec : archives de folklore, Université Laval, 1973.

Ducharme, Jacques. *The Shadows of the Trees: the Story of French Canadians in New England*. New York: Harper, 1943.

Dupont, Jean-Claude. *Légendes du Québec. Un héritage culturel*. Québec : Les éditions GID, 2008.

Dupont, Jean-Claude et Jacques Mathieu. *Héritage de la francophonie canadienne, traditions orales*. Québec : Les presses de l'Université Laval, 1986.

« Entrevue avec Félix Saint-Denis ». *Quad9, le magazine des ados* 9, nº 2 (2012).

Finnigan, Joan. *A reminder of familiar faces*. Toronto: McGraw-Hill Ryerson, 1988.

Finnigan, Joan. *Giants of the Ottawa Valley*. Burnstown: General Store Publications, 1981.

Finnigan, Joan. *I come from the Valley*. Toronto: NC Press Ltd., 1976.

Finnigan, Joan. *Laughing all the way home*. Ottawa: Deneau, 1984.

Finnigan, Joan. *Legacies, legends and lies*. Kingston: Quarry Press, 1987.

Finnigan, Joan. *Tell me another story*. Toronto: McGraw-Hill Ryerson, 1988.

Finnigan, Joan. *This series has been discontinued*. Fredericton: Fiddlehead Poetry Books, 1981.

Finnigan, Joan. *Wintering Over*. Kingston: Quarry Press, 1992.

Gard, Anson A. *Pioneers of the Upper Ottawa and the Humors of the Valley*. Ottawa: Emerson Press, 1906.

Gendron, Gaston. *Les grandes légendes québécoises*. Montréal : Caractère, 2006.

Gendron, Gaston. *Les grandes légendes du Québec*. Montréal : Caractère, 2013.

Gonthier, Luc. *Les hommes forts du Québec*. Montréal : Caractère, 2015.

Goyer, Gérard and Jean Hameli. « Montferrand, dit Favre, Joseph » dans *Dictionnaire Biographique du Canada*, vol.9, Université Laval, 2003.

Guilbault, Nicole, dir. *Contes et sortilèges des quatre coins du Québec.* Québec : Documentor, 1991.

Hehner, Barbara. *The Spirit of Canada: Canada's story in legends, fiction, poems, and songs*. Toronto: Fitzhenry & Whiteside, 1999.

Lane, Brigitte. « Franco-American Folk Traditions and Popular Culture in a Former Milltown: Aspects of Ethnic Urban Folklore and the Dynamics of Folklore Change in Lowell, Massachusetts ». Dans Albert B. Lord (dir.), *Harvard Dissertations in Folklore and Oral Traditions*. New York & London: Garland Publishing, 1990, p. 180-226.

Larocque, Jean-Claude et Denis Sauvé, dirs. *Petites Chroniques franco-ontariennes : récits historiques / Collectif d'élèves*. Ottawa : les Éditions David, 2015.

Latrémouille, Denise. *D'or et d'azur, de sueur et de labeur*. Hull : Domtar inc., 2000.

Laughead, W.B. *The marvelous exploits of Paul Bunyan.* Minneapolis : Red River Lumber Co., 1922.

Legendary heroes, héros légendaires. A series on Canadian folklore, une série sur le folklore canadien. Textes écrits par Louise Ellis. Canada Post Corporation, 1992.

Lemire, Maurice, dir. *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec tome IV* (1960-1969). Montréal : Fides, 1984.

Mackay, Donald, dir. « Tales of the Timberbeasts: Joe Montferrand ». Dans *The Lumberjacks*. Toronto: McGraw-Hill Ryerson, 1978, p. 35-39.

Malchelosse, Gérard, dir. *Mélanges historiques. Études éparses et inédites de Benjamin Sulte.* Montréal : G.Ducharme, 1924.

Marier, John. « Jos Montferrand à Pointe-Gatineau : un drame avec musique », 1967, S8576 A653 J67 1960z fol., collection de préservation, Bibliothèque et archives Canada, Ottawa, ON.

Marquis, Vincent. *King of the lumberjacks. The true story of Joseph Montferrand and the legend of Big Joe Mufferaw.* The Home Works Co., 2018.

Massicotte, E. Z. *Athlètes canadiens-français. Recueil des exploits de force, d'endurance, d'agilité, des athlètes et des sportsmen de notre race depuis le XVIIIe siècle.* Montréal : Librairie Beauchemin, 1919.

Montpetit, A. N. *Nos hommes forts. Napoléon Mathurin, héroïque naufragé.* Québec : C. Darveau, 1884.

Moore, Christopher. *The Big Book of Canada. Exploring the provinces and territories.* Toronto: Tundra Press, 2002.

Mosaïcultures Internationales de Montréal. « MosaïCanada150, Gatineau 2017 – album officiel », 2017.

« Move over Paul Bunyan ». *Forestalk Resource Magazine* 3, n° 4, Fall 1980, p. 9. https://www.for.gov.bc.ca/hfd/library/Forestalk/Forestalk_1980fall.pdf

Mufferaw Stomporee, pamphlet promotionnel rédigé par Robert A., 2004

Neville, Iris M., trans. *The History of Joseph Montferrand the Canadian Athlete, aka Joe Mufferaw, by Benjamin Sulte*. Ottawa: The Historical Society of Ottawa, 2008.

Norman, Pascal. *La chanson québécoise : miroir d'un peuple*. Montréal : France-Amérique, 1981.

Ouellette, Annik-Corona et Alain Vézina. *Contes et légendes du Québec*. Montréal : Beauchemin, 2009.

Pattison, Jeanne L. « On the Trail of Joe Mufferaw ». 1994, 11. Collection F0368, 1990-026/002 (09), Edith Fowke collection, York University Archives and Special Collections, Toronto, ON.

Pichette, Jean-Pierre. « La diffusion du patrimoine oral des Français d'Amérique ». Dans Claude Poirier (dir.). *Langue, espace, société. Les variétés du français en Amérique du nord*. Québec : Presses de l'Université Laval, 1994, p. 127-143.

Price, Lindsay. *The Robbed Reindeer*. Crystal Beach: Theatrefolk Inc., 1997.

Répertoire du patrimoine culturel du Québec. « Montferrand dit Favre, Joseph, évaluation d'inventaire, Inventaire du patrimoine culturel de la MRC d'Antoine-Labelle (2016) ». https://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=27226&type=pge.

Rhindress, Charlie. *Stompin' Tom Connors. The myth and the man – an unauthorized biography*. Halifax: Formac Publishing company limited, 2019.

Rhode Island History. Providence: the Rhode Island Historical Society, 1972.

Rivard, Émilie, *Savoir. L'Outaouais*. Montréal : les éditions Québec Amérique, 2023.

Robinson, Helen, M. *Open Highways, book 4.* Chicago: Scott Foresman, 1965.

Sauvé, Eugène et Jocelyne Deslauriers. « La légende de Jos Montferrand – les chantiers sont terminés ». Musée canadien des civilisation, 21 au 24 juillet 1989. (Script de la pièce de théâtre).

Scott, Cliff. « Big Joe Mufferaw ». *The Historical Society of Ottawa*, undated. https://www.historicalsocietyottawa.ca/publications/ottawa-stories/personalities-from-the-very-famous-to-the-lesser-known/big-joe-mufferaw

Serré, Bob. « Jos Montferrand – the Man and the Legend ». *The Caboose, newsletter of the Cumberland Township Historical Society* 11, n° 6 (1999), p. 21-22.

Shay, Frank. *Here Audacity! American Legendary Heroes.* Freeport: Books for Libraries, 1967.

Shepard, Esther et Kent Rockwell. *Paul Bunyan.* San Diego: Harcourt Brace Jovanovich, 1985.

Stevens, James. *Paul Bunyan.* New York: Garden City Pub. Co, 1925.

Sulte, Benjamin. *Histoire de Montferrand, l'athlète canadien.* Montréal: Camyré et Braseau, 1884.

Tessier, Marcel. *Marcel Tessier raconte: chronique d'histoire, tome 1.* Montréal : éditions de l'homme, 2006.

Vallat Emrich, Marion et George Gershon Korson. *The child's book of folklore*. New York: Dial Press, 1947.

Walker, Paul Robert. *Big Men, Big Country: a Collection of American Tales.* San Diege: Harcourt, 1993.

Weider, Ben. *Les hommes forts du Québec de Jos Montferrand à Louis Cyr.* Trois-Pistoles : Éditions Trois-Pistoles, 1999.

Woods, Shirley E. *Ottawa: the Capital of Canada*. Toronto: Doubleday Canada, 1980.

Romans, livres jeunesse et bande dessinées

Bédard, Bernie. *La Barbue à Montferrand*. Anne Gramme, trans. Arnprior : Distribution de Montferrand, 1966.

Bedore, Bernie. *Mythical Mufferaw.* Kingston: Quarry Press, 1994.

Bedore, Bernie. *Scotty the Pike: More tall tales of Joe Mufferaw.* Arnprior: Amethyst, 1981.

Bedore, Bernie. *Tall tales of Joe Mufferaw.* Arnprior: Mufferaw Enterprises ltd., 1966.

Bedore, Bernie. *Tall tales of Joe Mufferaw.* Arnprior: Amethyst, 1979.

Bedore, Bernie. « The cross-eyed pickerel ». *The Outdoorsman* 3, nº 2 (1964).

Bedore, Bernie. *The Mufferaw Catfish*. Arnprior : Mufferaw Enterprises Ltd, 1966.

Comann, Page, *Outaouais* (Lyon: M+ éditions, 2023).

Côté, Jean. *Jos Montferrand le magnifique*. Outremont : éditions Quebecor, 1980.

Côté, Jean. *Jos Montferrand*. Outremont : éditions Quebecor, 1994.

Finnigan, Joan. *Look! The land is growing giants*. Montreal: Tundra Books, 1981.

Finnigan, Joan. *Regarde, il y a des géants partout*. Montréal: livres tundra, 1983.

Fontaine-Rousseau, Alexandre et Xavier Cadieux. *La pitoune et la poutine*. Saint-Laurent : Éditions Pow Pow, 2019.

Groovie, Annie. *Délirons avec Léon, spécial vacances.* Montréal : éditions la courte échelle, 2010.

Latulippe, Martine. *Jos Montferrand*. Paris : Auzou, 2019.

Lemay, Sylvain. *Pour en finir avec novembre*. Montréal : éditions Mécanique générale, 2010.

Marcotte, Danielle. *La légende de Jos Montferrand, collection Billochet*. Montréal : 400 coups, 2001.

McDiarmid, Louise. « True Tales. Jos Montferrand ». Dans Irene Aubrey et Louise McDiarmid. *Share a tale: Canadian tales to tell children and young adults*. Ottawa: Canadian Library Association, 1995, p. 121-123.

Ohl, Paul. *Montferrand : le prix de l'honneur*. Montréal : libre expression, 2008.

Ohl, Paul. *Montferrand : un géant sur le pont*. Montréal : libre expression, 2009.

Piette, Robert. *Le géant de l'Outaouais, Jos Montferrand*. Sillery : éditons Ovales, 1981.

Poirier, Philippe Jean. *Jos*. Montréal: éditions Marchand de feuilles, 2010.

Réseau du patrimoine franco-ontarien. *Le mystère des chutes rideau, coups de cœur de l'histoire de la francophonie ottavienne*, 2020, consulté février 2023, https://www.mes-racines.ca/fichiers/BD-Mystere%20des%20chutes%20de%20Rideau/HTML5/.

Ryan, Conor. *The Shiners' War*. W J Ryan and Conor Ryan, 2018.

Sauvé, Mathieu-Robert. *Jos Montferrand : le géant des rivières*. Montréal : XYZ, 2007.

Sutcliffe, Mark. *Big Joe and the Return of Football: a RedBlacks story*. Ottawa: Great River Media, 2014.

Tardif, François et Jorge del Corral. *Le Bonhomme Sept Heures et autres contes du Québec*. Paris : Auzou, 2012.

Manuels et documents scolaires

ABC Stratégies, « Cahier pédagogique Défi Inventif-Créatif », 2017.

Bédard, Raymond, Jean-François Cardin, Sébastien Brodeur-Girard et Claudie Vanasse. *Le Québec, une histoire à suivre… des revendications et luttes dans la Colonie Britannique aux enjeux de la société québécoise depuis 1980, 2e cycle secondaire, 1ère année, Manuel de l'élève, Vol.2.* Laval : Éditions Grand Duc, 2007.

Bernier Cormier, Ève, Geneviève Goulet et André Thibault. *Chroniques du Québec et du Canada, des Origines à 1840, 2e ed., Manuel de l'élève, 3e Secondaire*. Montréal : Pearson, 2018.

Bessette, David, Lucie Parent et Anne-Catherine Lafaille. *Au fil des Temps, 3e ed., 5ieme année, géographie, histoire et éducation à la citoyenneté*. Anjou : Éditions CEC, 2003.

Bock, Michel et Gaétan Gervais. *L'Ontario français. Des Pays-d'en-Haut à nos jours*. Ottawa : Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, 2004.

Cardin, Jean- François. *Le Québec : héritages et projets*. Laval : Éditions HRW, 1994.

Centre de recherche en civilisation canadienne-française. *Explorations et enracinements français en Ontario, 1610-1978,* dir. Pierre Savard. Toronto : ministère de l'Éducation, 1980.

Choquette, Robert. « Les Franco-Ontariens ». Dans Jean-Pierre Charland (dir.), *Le Canada, un pays en évolution*. Montréal : LIDEC inc., 1994, p. 405-432.

Deir, Elspeth et John Fielding, traduit par Louise Durocher. *Le Canada : un patrimoine à raconter, module 3 : les conflits et les changements.* Montréal : McGraw-Hill, 2001.

FESFO. *Fiers*, 2001.

FESFO. *Idées d'activités pédagogiques préparées par la FESFO pour le document Nous!,* 1999.

FESFO. *La grande virée*, 2002.

FESFO. *Notre histoire*, 2001.

FESFO. *Nous! 101 faits historique de l'Ontario français*, 1999.

Jean, Gaétan et Virginie Martel. *Voyages, manuel : géographie, histoire et éducation à la citoyenneté : 2e cycle du primaire*. Anjou : Éditions CEC, 2004.

Laissez passer les Raftsmen, téléchargé 2015, consulté décembre 2020, https://www.yumpu.com/fr/document/view/36010388/laissez-passer-les-raftmen

Marchildon, Daniel. *Toute une histoire. Ottawa.* Sudbury : Centre FORA, 1991.

Ministère de l'éducation. Histoire, cycle intermédiaire, suggestions aux enseignants, 1978.

Ministère de l'éducation de l'Ontario. Le curriculum de l'Ontario 11e et 12e année, Études canadiennes et mondiales, 2015.

Molyneux, John et Marilyn Olsen. *Tour d'horizon du Canada*. Toronto : McGraw-Hill, 1982.

Réseau du patrimoine franco-ontarien. *Guide d'activités d'apprentissage, 10, 13*, consulté le 3 février, 2023, https://www.mes-racines.ca/guide-pedagogique/

Saint-Denis, Félix. *Écho d'un peuple, guide d'activités pédagogiques*, 2005.

Sylvestre, Paul-François et Guy Morrissette. *Agenda historique de l'Ontario français*. Ottawa : Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, 1984.

Sylvestre, Paul-François. *L'Ontario français au jour le jour : 1384 éphémérides de 1610 à nos jours*. Toronto : Éditions du Gref, 2005.

Tessier, Yves. *Histoire du Québec : d'Hier à l'an 2000 : les fondements historiques du Québec contemporains*. Montréal : Guérin, 1994.

Synthèses historiques

Choquette, Robert. *L'Ontario français, historique.* Montréal, Paris : Éditions études vivantes, 1980.

Gaffield, Chad. *Histoire de l'Outaouais*. Institut québécois de recherche sur la culture, 1994.

Vallières, Gaetan. *L'Ontario français par les documents*. Montréal, Paris : Éditions études vivantes, 1980.

Musées et expositions

https://bytownmuseum.com/virtual-tour/

https://mon400.com/histoires/jos-montferrand/

https://ontario400.ca/400jours/guerre-shiners-dottawa/

Mattawa Museum – Big Joe Mufferaw, Joseph Montferrand. https://mattawamuseum.ca/about/big-joe-mufferaw/

Musée canadien de l'histoire. Gatineau, QC.

Sous le couvercle, exposition principale. Le Canada raconté par les boîtes à cigares, 1883-1935. Boîte Joe Montferrand, daté 1912. Musée Canadien de l'Histoire.

Toponymies

Chemin Jos-Montferrand. Ange-Gardien, QC.

https://toponymie.gouv.qc.ca/ct/ToposWeb/Fiche.aspx?no_seq=418634

Édifice Jos-Montferrand. Gatineau, QC.

https://toponymie.gouv.qc.ca/ct/ToposWeb/Fiche.aspx?no_seq=353128

Parc Jos-Montferrand. Montréal, QC.

https://toponymie.gouv.qc.ca/ct/ToposWeb/Fiche.aspx?no_seq=215418

Rue Jos-Montferrand. Gatineau, QC.

https://toponymie.gouv.qc.ca/ct/ToposWeb/Fiche.aspx?no_seq=429295

Rue Jos-Montferrand. Québec, QC.

https://toponymie.gouv.qc.ca/ct/ToposWeb/Fiche.aspx?no_seq=280512

Sculptures, affiches et œuvres

Dagg, Josh, « Jos Montferrand, pilote de cages », Maison des Cageux, Lanoraie, QC, 2022.

Duval, Clermont, « Big Joe Mufferaw / Jos Montferrand », Mattawa, ON.

Giles, Jérémie, « D'or et d'azur, de sueur et de labeur », Hull, QC, 2000.

Hardy, Pierre, « Hommage aux Franco-Ontariens », Ottawa, ON, 1992.

Keelan-Bishop, Marc, « Affiche Jos Montferrand de la série Rebelles francophones en Ontario », Ontario, 2015.

Langevin, Roger, « Jos Montferrand, le défricheur », Saint-Aimé du Lac-des-Iles, QC, 1996.

Mosaïcultures Canada, « Jos Montferrand, le géant gatinois », Gatineau, QC, 2017.

Palais de Justice de Gatineau, « Plaque hommage à Jos Montferrand », Immeuble Jos-Montferrand, Gatineau, QC, 1978 (réédition date inconnue). *Photographie de la plaque du Palais de Justice envoyée par courriel par Brigitte Massé, directrice des services judiciaires

criminel, pénal et jeunesse de Gatineau et du Palais de justice de Maniwaki, décembre 2019.

Quesnel, Christian, Toile Jos Montferrand, « Titre inconnu », Gatineau et Montréal, QC, 2017.

Saint-Brigid's Center for the Arts, « Plaque hommage à Jos Montferrand », Ottawa, ON, 2009.

Timbre Jos Montferrand, de la série Légendary Heroes. Poste Canada, 1992.

Vigneau, Jean-Yves, « Dit-moi ti-Jos, comment t'es devenu un géant », Gatineau, QC, 2020.

Vidéos, chansons et autres ressources Internet

Canadian Made, episode 1, « Clothing Revolutions », dirigé par David New, écrit par David New et Kevin McMahon, aired June 1, 2012, History Canada. Envoyé à l'auteur par David New, décembre 2019.

Charabia, Jos Montferrand, Bandcamp, mai 2015, MP3 digital, 3:51, https://charabia.bandcamp.com/track/jos-montferrand.

Crustin, Rachel. « Connaissez-vous votre patrimoine franco-ontarien ». ONFR TFO, 29 février, 2024. Vidéo, 2 :00. https://onfr.tfo.org/connaissez-vous-votre-patrimoine-franco-ontarien/.

Dessine-moi un dimanche. « Gilles Vigneault nous raconte Jos Montferrand », septembre 2019. https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/dessine-moi-un-dimanche/segments/entrevue/136029/chanson-quebecoise-histoire-gilles-vigneault

Fais ton baluchon, « La rivière Outaouais: Jos Montferrand », interprété par Roland Chenail et André Montmorency, diffusé 17 juin, 1967 par Radio-Canada. Consulté sur la plateforme Curio le 17 janvier, 2024. https://curio.ca/fr/catalogue/561b6ae3-e1c9-4fad-b478-02b6c511bc94.

Fiers! Album de musique, 2001.

« Heroes of Lore and Yore. Canadian heroes in fact and fiction », National Library of Canada, 1998. https://epe.lac-bac.gc.ca/100/200/301/nlc-bnc/heroes_lore_yore_can_hero-ef/1998/emontrnd.htm

« Jos Montferrand, le bûcheron qui aimait la bagarre ». Hugues Théorêt, entrevue avec Jacques Beauchamp. Aujourd'hui l'histoire. Radio-Canada, 20 février 2020.

Kebec, « la forêt + l'eau », présentée par Télé-Québec, 2019. https://kebec.telequebec.tv/episodes/4/la-foret-leau.

L'Écho d'un peuple. https://echodunpeuple.ca/le-mega-spectacle/un-spectacle-gigantesque/laissez-passer-les-raftsmen/

Le conte Jos Montferrand, consulté septembre 2020. Lien maintenant inaccessible. http://www.yparaitque.ca/ypq1/.

Le jeu mordit, consulté septembre 2020. Lien maintenant inaccessible. http://www.yparaitque.ca/ypq1/.

Le temps d'une bière, « Eps # 35, Jos Montferrand, Pilier de Tavernes », YouTube, 24 juin 2022, video, 1 :01 :59, https://www.youtube.com/watch?v=RDXlNr4EAko&t=1s

Les Petites Tounes. *Jos Montferrand*. 2004. https://open.spotify.com/track/7d1zg9fMT5hbzXgh1Caker

Ngoy, Body, Félix Saint-Denis, Hicham Absa et Brian St-Pierre. *Éclatemps! Histoires francos en Ontario*, 2022. Visionné sur YouTube. Réseau du patrimoine franco-ontarien, « ÉCLATEMPS: capsule 6-Laissez passer les Raftsmen ». YouTube, 11 septembre, 2022, vidéo, 3 :23, https://www.youtube.com/watch?v=G00entWO3bg.

Page web officielle de l'artiste Jean-Yves Vigneau, http://www.vigjy.net/artiste/Dis%20moi%20ti%20jos.html.

Paroles de la chanson Big Joe Mufferaw de Stompin' Tom Connors recueillies sur https://genius.com/Stompin-tom-big-joe-mufferaw-lyrics.

Poirier, Vincent, à l'émission *100% local*. Nicolas Lacelle, « histoire franco-ontarienne en 5 min vincent poirier », YouTube, 26 février, 2017, 5 :46.

Polarpablo, « Big Joe Mufferaw », YouTube, 17 mars, 2013, video, 3 :47, https://www.youtube.com/watch?v=Ctx14x2HHao.

Prévost, Michel et Jean-Yves Vigneau. « Un géant en Outaouais : entretien autour du personnage de Jos Montferrand ». Ville de Gatineau, 12 août, 2020. Vidéo YouTube, 56:21.

Ruine-Babines. « Jos Montferrand ». Réalisé par Annie Gagné, écrit par Anne St-Denis. Institut national de l'image et du son (Inis), 2003. https://www.inis.qc.ca/production/218/ruine-babines-jos-montferrand.

Still Standing, season 3, episode 4, 2017.

Storydon Don Marcotte, « Christman In The Valley – CJOH Special », YouTube, 15 décembre, 2013, video, 48:24, https://www.youtube.com/watch?v=084uuUovGdw&list=PLm6RLD4IxjTM1S5RrEPnpJDY4xDMHco7W&index=1&t=2112s.

TFO, « Les meilleurs moments, images et visages de l'Ontario français », saison 1, épisode 5, « Jos Montferrand ». 2016, https://www.tfo.org/fr/univers/les-meilleurs-moments/100962484/jos-montferrand.

Vigneault, Gilles. *Jos Montferrand*, 1959.

Williams, David. « Big Joe ». Fireside Canada (podcast), January 19 2023, accessed July 4th 2023, Spotify.

Y paraît que… saison 1, épisode 3, « Hommes impressionnants », 2005, https://www.idello.org/fr/ressource/4131-Hommes-Impressionnants?navcontext=7476

Produits commercialisés

Brûlerie Equator Coffees (le café Mufferaw Jo est maintenant remplacé par le Outlier). https://equator.ca/?tw_source=google&tw_adid=&tw_campaign=18309936712&gad=1&gclid=CjwKCAjwp8OpBhAFEiwAG7NaEnn2LQ_DpUEmyQWRB42K4_LBV4k2qt8QLKx6FYdeuCODs7S0ncVDWBoCMKgQAvD_BwE

Delight Chocolates, https://www.delightchocolate.ca/products/big-joe-bar

Flapjack's Pancake Shack. http://www.flapjacks.ca/

Joe Family Pizzeria, https://joesfamilypizzeria.ca/?p=menu

Joe's Italian Kitchen, https://www.ubereats.com/ca/store/joes-italian-kitchen/Z4rz0qIwTSq1vaWJQSrLRw/a2f6ff02-9b61-4410-89f4-0cd5e6706d77/64308c2c-2525-4954-ab1c-bf0a7fe5f41f/e4a71d1f-c6ec-4dd9-8cd0-9058958084db

Joe Mufferaw Spirits & Co, http://www.joemufferaw.com/?fbclid=IwAR0MMh_pXZyraCYQtfmK2MjGUieJ_DGyhND-xV5oLzueognEhPwK9iKdv7w

Microbrasserie du lièvre, la bière Jos Montferrand se nomme maintenant La Frousse. https://www.microdulievre.com/

ANNEXE C : Approbation d'éthique

26/06/2020

Université d'Ottawa
Bureau d'éthique et d'intégrité de la recherche

University of Ottawa
Office of Research Ethics and Integrity

CERTIFICAT D'APPROBATION ÉTHIQUE | CERTIFICATE OF ETHICS APPROVAL

Numéro du dossier / Ethics File Number	H-05-20-5718
Titre du projet / Project Title	Les différents Jos Montferrand : la construction et la reconstruction d'un héros populaire à l'aube de la Révolution tranquille (1959-2020).
Type de projet / Project Type	Thèse de doctorat / Doctoral thesis
Statut du projet / Project Status	Approuvé / Approved
Date d'approbation (jj/mm/aaaa) / Approval Date (dd/mm/yyyy)	26/06/2020
Date d'expiration (jj/mm/aaaa) / Expiry Date (dd/mm/yyyy)	25/06/2021

Équipe de recherche / Research Team

Chercheur / Researcher	Affiliation	Role
Phillip CHIPMAN	École des sciences de l'activité physique / School of Human Kinetics	Chercheur Principal / Principal Investigator
Christine DALLAIRE	École des sciences de l'activité physique / School of Human Kinetics	Superviseur / Supervisor
Michel BOCK		Co-superviseur / Co-supervisor

Conditions spéciales ou commentaires / Special conditions or comments

550, rue Cumberland, pièce 154
Ottawa (Ontario) K1N 6N5 Canada

550 Cumberland Street, Room 154
Ottawa, Ontario K1N 6N5 Canada

613-562-5387 • 613-562-5338 • ethique@uOttawa.ca / ethics@uOttawa.ca
www.recherche.uottawa.ca/deontologie | www.recherche.uottawa.ca/ethics

26/06/2020

Université d'Ottawa
Bureau d'éthique et d'intégrité de la recherche

University of Ottawa
Office of Research Ethics and Integrity

Le Comité d'éthique de la recherche (CÉR) de l'Université d'Ottawa, opérant conformément à l'*Énoncé de politique des Trois conseils* (2014) et toutes autres lois et tous règlements applicables, a examiné et approuvé la demande d'éthique du projet de recherche ci-nommé.

L'approbation est valide pour la durée indiquée plus haut et est sujette aux conditions énumérées dans la section intitulée "Conditions Spéciales ou Commentaires". Le formulaire « Renouvellement ou Fermeture de Projet » doit être complété quatre semaines avant la date d'échéance indiquée ci-haut afin de demander un renouvellement de cette approbation éthique ou afin de fermer le dossier.

Toutes modifications apportées au projet doivent être approuvées par le CÉR avant leur mise en place, sauf si le participant doit être retiré en raison d'un danger immédiat ou s'il s'agit d'un changement ayant trait à des éléments administratifs ou logistiques du projet. Les chercheurs doivent aviser le CÉR dans les plus brefs délais de tout changement pouvant augmenter le niveau de risque aux participants ou pouvant affecter considérablement le déroulement du projet, rapporter tout évènement imprévu ou indésirable et soumettre toute nouvelle information pouvant nuire à la conduite du projet ou à la sécurité des participants.

The University of Ottawa Research Ethics Board, which operates in accordance with the *Tri-Council Policy Statement* (2014) and other applicable laws and regulations, has examined and approved the ethics application for the above-named research project.

Ethics approval is valid for the period indicated above and is subject to the conditions listed in the section entitled "Special Conditions or Comments". The "Renewal/Project Closure" form must be completedfour weeks before the above-referenced expiry date to request a renewal of this ethics approval or closure of the file.

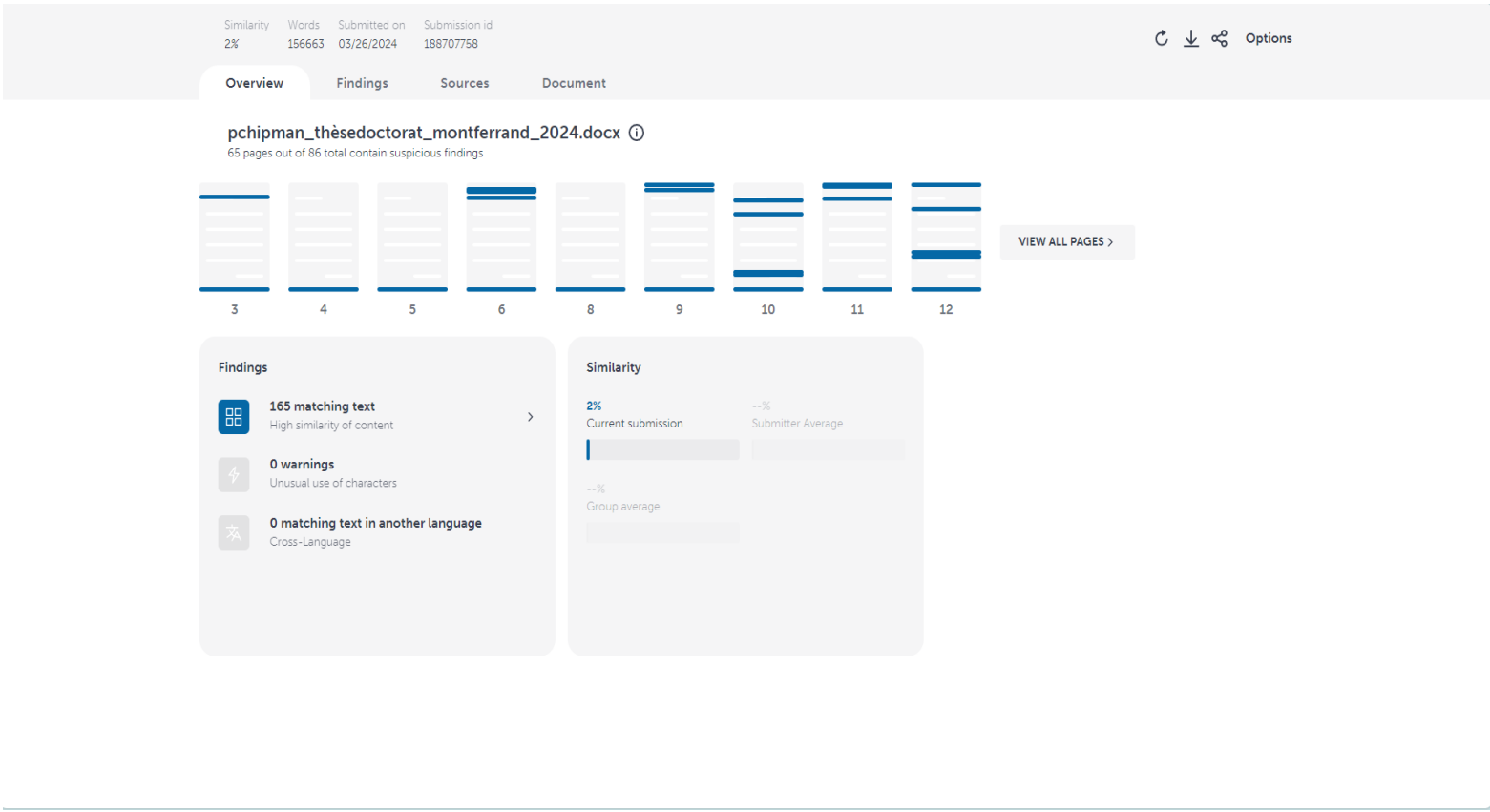
Any changes made to the project must be approved by the REB before being implemented, except when necessary to remove participants from immediate endangerment or when the modification(s) only pertain to administrative or logistical components of the project. Investigators must also promptly alert the REB of any changes that increase the risk to participant(s), any changes that considerably affect the conduct of the project, all unanticipated and harmful events that occur, and new information that may negatively affect the conduct of the project or the safety of the participant(s).

Germain ZONGO
Responsable d'éthique en recherche / Protocol Officer
Pour/For **Daniel LAGAREC** Président(e) du/ Chair of the **Comité d'éthique de la recherche en sciences de la santé et sciences / Health Sciences and Sciences Research Ethics Board**

550, rue Cumberland, pièce 154 Ottawa (Ontario) K1N 6N5 Canada
550 Cumberland Street, Room 154 Ottawa, Ontario K1N 6N5 Canada

613-562-5387 • 613-562-5338 • ethique@uOttawa.ca / ethics@uOttawa.ca
www.recherche.uottawa.ca/deontologie | www.recherche.uottawa.ca/ethics

ANNEXE D : Soumission à Ouriginal



BIBLIOGRAPHIE

American Guide Series, Rhode Island: a Guide to the Smallest State. Boston: Houghton Mifflin Company, 1937.

Andrew, Caroline. « La présence gouvernementale ». Dans Chad Gaffield (dir.), *Histoire de l'Outaouais*. Institut québécois de recherche sur la culture, 1994, p. 461-492.

Andrew Caroline. « La politique régionale ». Dans Chad Gaffield (dir.), *Histoire de l'Outaouais*. Institut québécois de recherche sur la culture, 1994, p. 735-760.

Aubé, Mary Elizabeth et Yves Frenette. *Joseph Montferrand 1802-1864.* Toronto : Fiducie du patrimoine ontarien, 2009.

Aubert de Gaspé, Philippe. *Mémoires*. Tours : Mame, 1930.

Aubry, Claude. *Légendes du Canada français*. Hull : éditions de l'Espoir, 1977.

Balthazar, Louis. « La politique d'une société distincte et plurielle ». Dans Marie-Christine Weidmann Koop (dir.), *Le Québec d'aujourd'hui. Identité, société et culture*. Québec : les presses de l'Université Laval, 2003, p. 35-48.

Beauchemin, Jacques. *L'histoire en trop. La mauvaise conscience des souverainistes québécois*. Montréal : VLB, 2002.

Beauchemin, Jacques. « Entre le rejet du passé et les promesses de l'avenir ». Dans Guy Berthiaume et Claude Corbo (dir.), *La Révolution tranquille en héritage*. Montréal : les éditions Boréal, 2011, p. 157-182.

Beaudoin, Réjean. *Naissance d'une littérature : essai sur le messianisme et les débuts de la littérature canadienne-française (1850-1890)*. Montréal : Boréal, 1989.

Bédard, Bernie. *La Barbue à Montferrand*. Anne Gramme, trans. Arnprior : Distribution de Montferrand, 1966.

Bédard, Éric. « Modernité et histoire des idées au Québec. Une perspective historiographique ». Dans Marie-Christine Weidmann Koop (dir.), *Le Québec aujourd'hui. Identité, société et culture*. Québec : les presses de l'Université Laval, 2003, p. 9-33.

Bédard, Raymond, Jean-François Cardin, Sébastien Brodeur-Girard et Claudie Vanasse. *Le Québec, une histoire à suivre… des revendications et luttes dans la Colonie Britannique aux enjeux de la société québécoise depuis 1980, 2e cycle secondaire, 1ère année, Manuel de l'élève, Vol.2.* Laval : Éditions Grand Duc, 2007.

Bedore, Bernie. *The Broad Valley of the Ottawa*. Ottawa: Ottawa Valley Publishers, 1957.

Bedore, Bernie. « The cross-eyed pickerel ». *The Outdoorsman* 3, n^{o} 2 (1964).

Bedore, Bernie. *Tall tales of Joe Mufferaw.* Arnprior: Mufferaw Enterprises ltd., 1966.

Bedore, Bernie. *The Mufferaw Catfish*. Arnprior : Mufferaw Enterprises Ltd, 1966.

Bedore, Bernie. *The Big Pine*. Arnprior : Mufferaw Enterprises Ltd., 1975.

Bedore, Bernie. *Yonder Lies the Valley.* Arnprior: Mufferaw Enterprises ltd., 1975.

Bedore, Bernie. *Tall tales of Joe Mufferaw.* Arnprior: Amethyst, 1979.

Bedore, Bernie. *Scotty the Pike: More tall tales of Joe Mufferaw.* Arnprior: Amethyst, 1981.

Bedore, Bernie. *Wonder things: a selection of poems.* Arnprior: Mufferaw Enterprises, 1985.

Bedore, Bernie. *Mythical Mufferaw.* Kingston: Quarry Press, 1994.

Bedore, Bernie and Wanda Lynn Butler. *Come Smile with Me. Ottawa Valley Yarns.* Kingston: Quarry Press, 1990.

Behiels, Michael D. *Prelude to Quebec's Quiet Revolution: Liberalism versus Neo-Nationalism, 1945-1960*. Kingston et Montréal: McGill-Queen's University Press, 1985.

Bellavance, Marcel. *Le Québec et la Confédération : un choix libre? Le clergé et la constitution de 1867*. Sillery : éditions du Septentrion, 1992.

Bernier Cormier, Ève, Geneviève Goulet et André Thibault. *Chroniques du Québec et du Canada, des Origines à 1840, 2e ed., Manuel de l'élève, 3e Secondaire*. Montréal : Pearson, 2018.

Bessette, David, Lucie Parent et Anne-Catherine Lafaille. *Au fil des Temps, 3e ed., 5ieme année, géographie, histoire et éducation à la citoyenneté*. Anjou : Éditions CEC, 2003.

Bienvenue, Louise et Christine Hudon. « « Pour devenir homme, tu transgresseras… » Quelques enjeux de la socialisation masculine dans les collèges classiques québécois (1880-1939) ». *The Canadian Historical Review* 86, nº 3 (2005) : p. 485-511.

Blanchard, Louie. *The lumberjack frontier; the life of a logger in the early days on the Chippeway*. Lincoln: University of Nebraska Press, 1969.

Blanchette, Roger. *Les régions du Québec, histoire en bref : l'Outaouais*. Québec : les presses de l'Université Laval, 2009.

Bock, Michel. « Se souvenir et oublier : la mémoire du Canada français, hier et aujourd'hui ». Dans Joseph Yvon Thériault, Anne Gilbert et Linda Cardinal (dir.), *L'espace francophone en milieu minoritaire au Canada : nouveaux enjeux, nouvelles mobilisations.* Québec : les éditions Fides, 2008, p. 161-204.

Bock, Michel. « « Jeter les bases d'une "politique franco-ontarienne" » : le Comité franco-ontarien d'enquête culturelle à l'heure des grandes ruptures (1967-1970) ». *Cahiers Charlevoix* 9 (2012) : p. 61-106.

Bock, Michel. « Des braises sous les cendres. L'Ontario français et le projet national canadien-français au lendemain des États généraux (1969-1991) ». Dans Jean-François Laniel et Joseph Yvon Thériault (dir.), *Retour sur les États généraux du Canada français*. Québec : Presses de l'Université du Québec, 2016, p. 167-231.

Bock. Michel. « De nouveaux gains, de nouveaux défis (1982-1992) ». Dans Michel Bock et Yves Frenette (dir.), *Résistances, mobilisations et contestations : l'Association canadienne-française de l'Ontario (1910-2006).* Ottawa : les presses de l'Université d'Ottawa, 2019, p. 235-306.

Bock, Michel. « Une association nouvelle pour une ère nouvelle (1969-1982) ». Dans Michel Bock et Yves Frenette (dir.), *Résistance, mobilisations et contestations : l'Association canadienne-française de l'Ontario (1910-2006).* Ottawa : les presses de l'Université d'Ottawa, 2019, p. 171-234.

Bock, Michel. « Des 400 ans de « présence française en Ontario » aux excuses pour le Règlement 17 : commémoration, réconciliation et conflits narratifs en Ontario français ». *Recherches sociographiques* 61, n° 2-3 (2020) : p. 515-556.

Bock, Michel. « Frères, repoussoirs ou étrangers? La « diaspora » francophone dans la conscience historique des intellectuels et militants du Québec : l'exemple de *L'Action nationale* (1970-1995). *Cahiers Charlevoix* 13 (2020) : p. 373-440.

Bock, Michel et Gaétan Gervais. *L'Ontario français. Des Pays-d'en-Haut à nos jours*. Ottawa : Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, 2004.

Bock-Côté, Mathieu. *La dénationalisation tranquille : mémoire, identité et multiculturalisme dans le Québec postréférendaire.* Montréal : Boréal, 2007.

Boissonneault, Julie. « Se dire…mais comment et pourquoi? Réflexions sur les marqueurs d'identité en Ontario français ». *Francophonies d'Amérique,* n° 18 (2004) : p. 163-169.

Boivin, Aurélien, dir. *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec tome VII, 1981-1985.* Saint-Laurent : Fides, 2003.

Bond, Courtney C. J. Bond. *Le pays de l'Outaouais. Un guide historique de la région de la capitale nationale.* Ottawa : Services d'information et d'histoire, 1968.

Bouchard, Gérard. *La nation québécoise au futur et au passé*. Montréal : VLB, 1999.

Bouchard, Gérard. *L'interculturalisme : un point de vue québécois*. Montréal : Boréal, 2014.

Bouchard, Gérard et Alain Roy. *La culture québécoise est-elle en crise?* Montréal : Boréal, 2007.

Bourgoin, Louis-Marie. « Jos Montferrand, contremaître de chantier et guide de cage », *Asticou*, nº 23 (1980), p. 34-39.

Bouvier, Luc. *Les sacrifiés de la bonne entente. Histoire des francophones du Pontiac*. Montréal : L'Action nationale, 2022.

Bouvier, Luc et Max Roy. *La littérature québécoise du XXe siècle*. Montréal : Guérin, 1996.

Braun, Virginia et Victoria Clarke. *Thematic Analysis: a Practical Guide*. Californie: SAGE, 2022.

Brown, Dave. « The Northern Character Theme and Sport in Nineteenth Century Canada ». *Canadian Journal of History of Sport* 20, nº 1 (1989): p. 47-56.

Brown, Jennifer S.H. « Compagnie du Nord-Ouest ». *L'encyclopédie canadienne*. 2007.

Brunet, Michel. « Historical Background of Quebec's Challenge to Canadian Unity ». Dans Dale C. Thomson (dir.), *Quebec, Society and Politics: Views from the Inside*. Toronto: McClelland and Stewart Limited, 1973, p. 39-51.

Butler, Judith. « Performance Acts and Gender Constitution: an Essay in Phenomenology and Feminist Theory ». *Theatre Journal* 40, nº 4 (1988): p. 519-531.

Cantin, Serge. « Nation et mémoire chez Fernand Dumont. Pour répondre à Gérard Bouchard ». *Bulletin d'histoire politique* 9, nº 1 (2000) : p. 40-59.

Cardin, Jean- François. *Le Québec : héritages et projets*. Laval : Éditions HRW, 1994.

Cardinal, Linda. « C'est l'temps. Le premier mouvement de revendication pour le droit à des services de justice en français en Ontario, 1975-1977 ». Chaire de recherche sur la francophonie et les politiques publiques, 2011.

Carroll, Catharine. « Joan Finnigan: an Essay and Bibliography ». Thèse de maîtrise, Carleton University, 1999.

Castonguay, Charles. « Le bien-fondé de la clause Québec dans l'Outaouais, vingt ans après le coup de force constitutionnel de 1982 ». *Bulletin d'histoire politique* 12, nº 2 (2004): p. 174-188.

Catela de Bordes, Éliane, dir. *Le Mémorial du Québec, tome II, 1760-1838.* Montréal : la Société des éditions du Mémorial, 1979.

Cellard, André et Jean Harvey. « La vie socioculturelle ». Dans Chad Gaffield (dir.), *Histoire de l'Outaouais*. Institut québécois de recherche sur la culture, 1994, p. 687-734.

Centre de recherche en civilisation canadienne-française. *Explorations et enracinements français en Ontario, 1610-1978*, Pierre Savard (dir.). Toronto : ministère de l'Éducation, 1980.

Charland, Jean-Pierre (dir.). *Le Canada, un pays en évolution.* Montréal : LIDEC inc., 1994.

Choquette, Robert. *L'Ontario français, historique.* Montréal, Paris : Éditions études vivantes, 1980.

Choquette, Robert. « Les Franco-Ontariens ». Dans Jean-Pierre Charland (dir.), *Le Canada, un pays en évolution*. Montréal : LIDEC inc., 1994, p. 405-432.

Cité de Hull. *Hull d'aujourd'hui 1875…1975*. Société des éditions montréalaises inc., 1975.

Clark, Anna. « The Rhetoric of Masculine Citizenship: Concepts and Representation in Modern Political Culture ». Dans Stefan Dudink, Anna Clark et Karen Hagemann (dir.),

Representing Masculinity: Male Citizenship in Modern Western Culture. New York: Palgrave Macmillan, 2007, p. 3-24.

Clavel, Bernard, Maurice Grenier, Michel l'Écuyer et Gérald Samson. *À la recherche d'une identité franco-ontarienne*. Toronto : éditions Champlain, 1984.

Coates, Colin M. et Cecilia Morgan. *Heroines and History. Representations of Madeleine de Verchères and Laura Secord*. Toronto, Buffalo, London: University of Toronto Press, 2002.

Comann, Page, *Outaouais*. Lyon: M+ éditions, 2023.

Commission de la capitale nationale. *La région de l'Outaouais autrefois : aperçu d'histoire d'Ottawa, Hull et de la région de la capitale nationale*. Ottawa : Services d'information et d'histoire, 1967.

Connell, R. W. *Masculinities*. Australie : Allen & Unwin, 1995.

Connell, R. W. et James W. Messerschmidt. « Hegemonic Masculinity : Rethinking the Concept ». *Gender & Society* 19, n° 6 (2005): p. 829-859.

Connor, Jennifer. « The Legend of Joseph Montferrand and its Scientific Context in the 1880s ». *Canadian Folklore canadien* 8 (1986) : p. 7-20.

Connor, Jennifer J. Review of [Mythical Mufferaw: More Adventures of Joe Mufferaw, and His Friends Fast Eagle, Broadaxe the Moose, Barrum the Frog, and Bucky the Beaver. By Bernie BEDORE. Illus. by Allen Lutes (Kingston, Ont.: Quarry Press, 1994. Pp. 91.) / Witches, Ghosts & Loups-Garous: Scary Tales from Canada's Ottawa Valley. By Joan FINNIGAN. (Kingston, Ont.: Quany Press, 1994. Pp. 83.)], *Ethnologies* 18, n° 2 (1996), p. 202–203.

Connors, Stompin' Tom. *Stompin' Tom and the Connors Tone*. Toronto: Penguin Books, 2001.

Côté, Jean. *Jos Montferrand le magnifique*. Outremont : éditions Quebecor, 1980.

Côté, Jean. *Jos Montferrand*. Outremont : éditions Quebecor, 1994.

Coursol, Luc. « Capsules d'histoire – Jos Montferrand ». *La Laurentie, bulletin de la Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides* 1, nº 4 (2009) : p. 17-18.

Coursol, Luc. « Les premiers forestiers de la lièvre ». *La Laurentie : Bulletin de la Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides*, 1, nº 4 (2009) : p. 7-15.

Cross, Michael S. « The Shiners' War: Social Violence in the Ottawa Valley in the 1830s ». *The Canadian Historical Review* 54, nº 1 (1973): p. 1-26.

Cyr, Louis. *Mémoires de l'homme le plus fort du monde*. Montréal : VLB éditeur, 1980.

Dallaire, Christine. « Le projet sportif des organismes franco-ontariens et leurs revendications auprès du gouvernement provincial ». *Recherches sociographiques* 36, nº 2 (1995) : p. 243-263.

Dallaire, Christine. « « Fier de qui on est…nous sommes francophones! » L'identité des jeunes aux Jeux franco-ontariens ». *Francophonies d'Amérique*, nº 18 (2004) : p. 127-147.

Dallaire, Christine. « La stabilité des discours identitaires et la représentation de la culture dans la reproduction de l'appartenance francophone chez les jeunes ». *Francophonies d'Amérique*, nº 26 (2008) : p. 357-381.

Danko, Elizabeth Ann. *Historical Research*. Oxford: Oxford University Press, 2008.

Dauphinais, Paul R. « A Class Act : French-Canadians in Organized Sport, 1840-1910 ». *International Journal of the History of Sport* 7, nº 3 (1990): p. 432-442.

De Dauw, Esther et Daniel J. Connell (dir.). *Toxic Masculinity : Mapping the Monstrous in our Heroes.* Mississippi: University Press of Mississippi, 2020.

De Fina Anna et Alexandra Georgakopolou dirs. *The Handbook of Narrative Analysis.* Malden et Oxford: John Wiley & Sons, 2015.

Deir, Elspeth et John Fielding, traduit par Louise Durocher. *Le Canada : un patrimoine à raconter, module 3 : les conflits et les changements.* Montréal : McGraw-Hill, 2001.

Denault, Anne-Andrée. « Abandon ou solidarité? Les positions des partis politiques du Québec à l'égard des communautés francophones de 1970 à 2007 ». Dans Joseph Yvon Thériault, Anne Gilbert et Linda Cardinal (dir.), *L'espace francophone en milieu minoritaire au Canada. Nouveaux enjeux, nouvelles mobilisations* (Montréal : Éditions Fides, 2008), p. 431-463.

Dennie, Donald. « La politique ontarienne et les Franco-Ontariens (1900-1995) ». Dans Joseph Yvon Thériault (dir.), *Francophonies minoritaires au Canada. L'État des lieux*. Moncton : les éditions d'Acadie, 1999, p. 361-382.

Di Felice, David. « 'The Richard Riot': a Socio-Historical Examination of Sport, Culture and the Construction of Symbolic Identities ». Thèse de maîtrise, Queen's University, 1999.

Dionne, René. « La littérature franco-ontarienne. Esquisse historique (1610-1987). Dans Cornelius J. Jaenen (dir.), *Les Franco-Ontariens*. Ottawa : les presses de l'Université d'Ottawa, 1993, p. 341-390.

Dorais, François-Olivier. *Un historien dans la cité : Gaétan Gervais et l'Ontario français*. Ottawa : presses de l'Université d'Ottawa, 2016.

Dorais, François-Oliver Dorais. « Gaétan Gervais : un intellectuel franco-ontarien entre ruptures et constantes ». Dans Jean-François Laniel et Joseph Yvon Thériault (dir.), *Retour sur les États généraux du Canada français : Continuités et ruptures d'un projet national*. Québec : Presses de l'Université du Québec, 2016, p. 109-142.

Dosse, François. « Le moment ricoeur ». *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, nº 69 (2001) : p. 137-152.

Dosse, François. *La marche des idées : histoire des intellectuels – histoire intellectuelle*. Paris : édition de la découverte, 2003.

Drisko, James et Tina Maschi. *Content Analysis*. New York : Oxford University Press, 2015.

du Berger, Jean. *Les légendes d'Amérique française, notes de cours*. Québec : archives de folklore, Université Laval, 1973.

Ducharme, Jacques. *The Shadows of the Trees: the Story of French Canadians in New England*. New York: Harper, 1943.

Dumont, Fernand. *Le lieu de l'homme*. Montréal : HMH, 1968.

Dumont, Fernand. *La vigile du Québec, Octobre 1970 : l'impasse?* Montréal : éditions Hurtubise HMH, 1971.

Dumont, Fernand. « Mouvements nationaux et régionaux d'aujourd'hui », *Cahiers internationaux de sociologie* 66 (1979) : p. 5-17.

Dumont, Fernand. « Une révolution culturelle? ». Dans Fernand Dumont (dir.), *Idéologies au Canada français, 1940-1976*. Québec : les presses de l'Université Laval, 1981, p. 5-32.

Dumont, Fernand. *Genèse de la société québécoise*. Montréal : éditions du Boréal, 1993.

Dumont, Fernand. *Raisons communes*. Montréal : Boréal, 1995.

Dumont, Fernand. « Essor et déclin du Canada français ». *Recherches sociographiques* 38, nº 3 (1997) : p. 419-467.

Dunfield, John D. *Lumbering in the Ottawa Valley: an illustrated overview, 1800-2000*. Ottawa: the Author, 2002.

Dupont, Claude. *Légendes du Québec : un héritage culturel*. Québec : les éditions GID, 2008.

Dupont, Claude et Jacques Mathieu. *Héritage de la francophonie canadienne*. Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1986.

Dupont, Jean-Claude et Jocelyne Mathieu. « L'ethnologie : au carrefour des sciences humaines ». Dans Robert Lahaise (dir.), *Québec 2000*. Montréal : Hurtubise HMH, 1999, p. 122-144.

Dussault, Gabriel. *Le curé Labelle. Messianisme, utopie et colonisation au Québec, 1850-1900*. Montréal : Hurtubise HMH, 1983.

Farmer, Diane. *Artisans de la modernité. Les centres culturels en Ontario français*. Ottawa : les presses de l'Université d'Ottawa, 2014.

Finnigan, Joan. *I come from the Valley*. Toronto: NC Press Ltd., 1976.

Finnigan, Joan. *Giants of the Ottawa Valley*. Burnstown: General Store Publications, 1981.

Finnigan, Joan. *Look! The land is growing giants*. Montreal: Tundra Books, 1981.

Finnigan, Joan. *This series has been discontinued*. Fredericton: Fiddlehead Poetry Books, 1981.

Finnigan, Joan. *Regarde, il y a des géants partout*. Montréal: livres tundra, 1983.

Finnigan, Joan. *Laughing all the way home*. Ottawa: Deneau, 1984.

Finnigan, Joan. « Say, that reminds me of another story ». *Canadian literature* 108 (1986), p. 82-90.

Finnigan, Joan. *Legacies, legends and lies*. Kingston: Quarry Press, 1987.

Finnigan, Joan. *A reminder of familiar faces*. Toronto: McGraw-Hill Ryerson, 1988.

Finnigan, Joan. *Finnigan's Guide to the Ottawa Valley: a Cultural and Historical Companion*. Kingston: Quarry Press, 1988.

Finnigan, Joan. *Tell me another story*. Toronto: McGraw-Hill Ryerson, 1988.

Finnigan, Joan. *Wintering Over*. Kingston: Quarry Press, 1992.

Fontaine-Rousseau, Alexandre et Xavier Cadieux. *La pitoune et la poutine*. Saint-Laurent : Éditions Pow Pow, 2019.

Fournier, Roger. « Gilles Vigneault ». *Liberté* 8, nº 4 (1966) : p. 50-57.

Fowke, Edith. *Folklore of Canada*. Toronto: McClelland & Stewart Inc., 1976.

Fowke, Edith. *Canadian Folklore*. Toronto: Oxford University Press, 1988.

Frenette, Yves. *Brève histoire des Canadiens français*. Montréal : les Éditions du Boréal, 1998.

Frenette, Yves. « Mémoire et histoire dans les communautés francophones minoritaires : réflexions d'un praticien ». *Minorités linguistiques et société / Linguistic Minorities and Society*, nº 21 (2023) : p. 1-18.

Gaffield, Chad, dir. *Histoire de l'Outaouais*. Institut québécois de recherche sur la culture, 1994.

Gaffield, Chad. « Société, culture et développement institutionnel : 1826-1886 ». Dans Chad Gaffield, dir. *Histoire de l'Outaouais.* Institut québécois de recherche sur la culture, 1994, p. 208-249.

Gagnon, Alain G. « Notes sur la *Genèse de la société québécoise* », dans Forum autour de la *Genèse de la société québécoise*. *Recherches Sociographiques* 36, nº 1 (1995) : p. 88-92.

Gard, Anson A. *Pioneers of the Upper Ottawa and the Humors of the Valley*. Ottawa: the Emerson Press, 1906.

Gauvreau, Michael. *The Catholic Origins of Quebec's Quiet Revolution, 1931-1970*. Montréal et Kingston: McGill-Queen's University Press, 2005.

Gendron, Gaston. *Les grandes légendes québécoises*. Montréal : Caractère, 2006.

Gendron, Gaston. *Les grandes légendes du Québec*. Montréal : Caractère, 2013.

Genest, Myriam. « La chanson québécoise tout sauf tranquille! ». *À rayons ouvert*, nº 84 (2010).

Gérin-Lajoie, Diane. *Parcours identitaires des jeunes francophones en milieu minoritaire*. Sudbury : Prise de parole, 2003.

Gervais, Gaétan. « Le problème des institutions en Ontario français ». *Revue du Nouvel-Ontario*, nº 8 (1986) : p. 9-12.

Gervais, Gaétan. « L'Ontario français (1821-1910) ». Dans Cornelius J. Jaenen (dir.), *Les Franco-Ontariens*. Ottawa : les presses de l'Université d'Ottawa, 1993, p. 49-126.

Gervais, Gaétan. « Aux origines de l'identité franco-ontarienne ». *Cahiers Charlevoix, volume 1, Études franco-ontariennes* 1 (1995) : p. 125-168.

Gervais, Gaétan. « L'Ontario français et les « États généraux du Canada français » (1966-1969) ». *Cahiers Charlevoix* 3 (1998) : p. 231-364.

Gervais, Gaétan. « L'histoire de l'Ontario français (1610-1997) ». Dans Joseph Yvon Thériault (dir.), *Francophonies minoritaires au Canada. L'état des lieux*. Moncton : les éditions de l'Acadie, 1999, p. 145-162.

Gonthier, Luc. *Les hommes forts du Québec.* Montréal : Caractère, 2015.

Gossage, Peter et Robert Allen Rutherdale (dir.). *Making Men, Making History : Canadian Masculinities Across Time and Place*. Vancouver, Toronto: UBC Press, 2018.

Gouin, Jacques. « Jos Montferrand. Histoire, légende et symbole ». *Asticou*, nº 3 (1969) : p. 5-9.

Goyer, Gérard et Jean Hamelin. « Montferrand, dit Favre, Joseph ». Dans *Dictionnaire biographique du Canada*, volume 9. Université Laval, 2003.

Grandmaître, Bernard. « Le développement de la communauté franco-ontarienne ». *Revue du Nouvel-Ontario*, nº 8 (1986) : p. 13-17.

Groovie, Annie. *Délirons avec Léon, spécial vacances.* Montréal : éditions la courte échelle, 2010.

Groulx, Patrice. *Pièges de la mémoire. Dollard des Ormeaux, les Amérindiens et nous*. Hull : Collection Asticou, 1998.

Groulx, Patrice. « Benjamin Sulte, père de la commémoration ». *Journal of the Canadian Historical Association* 12 (2001): p. 49-72.

Groulx, Patrice. « La commémoration de la bataille de Sainte-Foy du discours de loyauté à la « fusion des races » ». *Revue d'histoire de l'Amérique française* 55, n^{o} 1 (2001) : p. 45-83.

Guay, Donald. « La force des Québécois ». *Cap-aux-diamants*, n^{o} 69 (2002) : p. 10-12.

Guilbault, Nicole, dir. *Contes et sortilèges des quatre coins du Québec.* Québec : Documentor, 1991.

Hamelin, Jean et Jean-Paul Montminy. « La mutation de la société québécoise, 1939-1976. Temps, ruptures, continuités ». Dans Fernand Dumont (dir.), *Idéologies au Canada français, 1940-1976*. Québec : les presses de l'Université Laval, 1981, p. 33-72.

Hamelin, Jean et Yves Roby. *Histoire économique du Québec (1851-1896)*. Montréal : Fides, 1971.

Hardy, René. *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec, 1830-1930*. Montréal : Boréal, 1999.

Hareven, Tamara. *Family Time and Industrial Time the relationship between the family and work in New England industrial community*. Cambridge: Cambridge University Press, 1982.

Hehner, Barbara. *The Spirit of Canada: Canada's story in legends, fiction, poems, and songs*. Toronto: Fitzhenry & Whiteside, 1999.

Hodgson, Carmen. « Sur quoi se fonde l'identité régionale ». Dans Pierre-Louis Lapointe (dir.), *Actes du colloque sur l'identité régionale de l'Outaouais, tenu à Hull les 13, 14 et 15*

novembre 1981 / Proceedings of the Forum on the Regional Identity of Western Quebec, held in Hull on November 13, 14 and 15, 1981. Institut d'histoire et de recherche sur l'Outaouais inc., 1981, p. 271-275.

Hotte, Lucie. « Littérature et conscience identitaire : l'héritage de CANO ». Dans Andrée Fortin (dir.), *Produire la culture, produire l'identité?* Québec : Presses de l'Université Laval, 2000, p. 53-68.

Hudon, Christine. « « Le muscle et le vouloir » Les sports dans les collèges classiques masculins au Québec, 1870-1940 ». *Historical Studies in Education / Revue d'histoire de l'éducation* 17, n° 2 (2005) : p. 243-263.

Huggins, Mike. « The Visual in Sport History: Approaches, Methodologies and Source ». *The International Journal of the History of Sport* 32, n° 15 (2015): p. 1813-1830.

Igartua, José E. *The Other Quiet Revolution. National Identities in English Canada, 1945-71*. Vancouver, Toronto: UBC Press, 2006.

Jean, Gaétan et Virginie Martel. *Voyages, manuel : géographie, histoire et éducation à la citoyenneté : 2e cycle du primaire*. Anjou : Éditions CEC, 2004.

Joyce, Thomas Andrew. « A Nation of Employees: The Rise of White-Collar Workers and the Perceived Crisis of Masculinity in the 1950s ». *The Graduate History Review* 3, n° 1 (2011): p. 24-48.

Joyce, Thomas Andrew. « Manly after All: White-Collar Workers and the Defense of Corporate Manhood in the 1950s ». Présentation de conference. The Business History Conference (BHC), Columbus, OH, mars 2013.

Juteau, Danielle. *L'ethnicité et ses frontières*. Montréal : presses de l'Université de Montréal, 2015.

Juteau, Danielle et Lise Séguin-Kimpton. « La collectivité franco-ontarienne: structuration d'un espace symbolique et politique ». Dans Cornelius J. Jaenen (dir.), *Les Franco-Ontariens*. Ottawa: les presses de l'Université d'Ottawa, 1993, p. 265-304.

Kennedy, Clyde C. *The Upper Ottawa Valley*. Renfrew: Renfrew County Council, 1970.

Klapp, Orrin E. « The Creation of Popular Heroes ». *American Journal of Sociology* 54, nº 2 (1948) : p. 135-141.

Klapp, Orrin E. « Hero Worship in America ». *American Sociological Review* 14, nº 1 (1949): p. 53-62.

Laberge, Suzanne et Alexandre Dumas. « L'affaire Richard/Campbell : un catalyseur de l'affirmation des Canadiens français ». *Bulletin d'histoire politique* 11, nº 2 (2003) : p. 30-44.

Labrèche, Christian. « De l'utilisation politique de la mémoire des Patriotes de 1837-1838 au Québec depuis la Révolution tranquille ». *Bulletin d'histoire politique* 10, nº 2 (2002) : p. 150-162.

Lamonde, Yvan. *Histoire sociale des idées au Québec, volume 1 : 1760-1896*. Montréal : éditions Fides, 2000.

Lamonde, Yvan. *La modernité au Québec, tome 1 : la crise de l'homme et de l'esprit (1929-1939)*. Montréal : Fides, 2011.

Lamonde, Yvan. *La modernité au Québec, tome 2 : la victoire différée du présent sur le passé (1939-1965)*. Montréal : Fides, 2016.

Lane, Brigitte. « Franco-American Folk Traditions and Popular Culture in a Former Milltown: Aspects of Ethnic Urban Folklore and the Dynamics of Folklore Change in Lowell,

Massachusetts ». Dans Albert B. Lord (dir.), *Harvard Dissertations in Folklore and Oral Traditions*. New York & London: Garland Publishing, 1990, p. 180-226.

Laniel, Jean-François. « Le nationalisme québécois au XXIe siècle. Trois tendances récentes ». *Études canadiennes / Canadian studies* 93 (2022) : p. 155-175.

Laniel, Jean-François et Joseph Yvon Thériault. « Les figures du possible de la francophonie canadienne. Vers une seconde mémoire des États généraux du Canada français? ». Dans Jean-François Laniel et Joseph Yvon Thériault (dir.), *Retour sur les États généraux du Canada français : continuités et ruptures d'un projet national*. Québec : presses de l'Université de Québec, 2016, p. 1-12.

Lapointe, Jean. « L'historiographie et la construction de l'identité ontaroise ». Dans Simon Langlois (dir.), *Identité et cultures nationales. L'Amérique française en mutation*. Québec : les presses de l'Université Laval, 1995, p. 153-166.

Lapointe, Pierre-Louis. « Échanges sur l'identité régionale / Discussions on Regional Identity ». Dans Pierre-Louis Lapointe (dir.), *Actes du colloque sur l'identité régionale de l'Outaouais, tenu à Hull les 13, 14 et 15 novembre 1981 / Proceedings of the Forum on the Regional Identity of Western Quebec, held in Hull on November 13, 14 and 15, 1981*. Institut d'histoire et de recherche sur l'Outaouais inc., 1981, p. 279-285.

Lapointe, Pierre Louis. « Géographie, histoire et definition d'une identité régionale : le cas de l'Outaouais ». *Histoire Québec* 11, nº 2 (2005) : p. 4-17.

Lapointe-Gagnon, Valérie. *Panser le Canada. Une histoire intellectuelle de la commission Laurendeau-Dunton*. Montréal : Boréal, 2018.

Lappage, Ronald S. « The Physical Feats of the Voyageur ». *Canadian Journal of Sport History* 15, nº 1 (1984): p. 30-37.

Larocque, Jean-Claude et Denis Sauvé, dirs. *Petites Chroniques franco-ontariennes : récits historiques / Collectif d'élèves*. Ottawa : les Éditions David, 2015.

Latrémouille, Denise. *D'or et d'azur, de sueur et de labeur*. Hull : Domtar inc., 2000.

Latrémouille, Denise. « L'Outaouais « terre incognita » ou terre de légende? ». *Histoire Québec* 11, nº 1 (2005) : p. 26-29.

Latulippe, Martine. *Jos Montferrand*. Paris : Auzou, 2019.

Laughead, W.B. *The marvelous exploits of Paul Bunyan.* Minneapolis : Red River Lumber Co., 1922.

La Vopa, Anthony. « A New Historical History? Jonathan Israel's Enlightenment ». *The Historical Journal* 52, nº 3 (2009): p. 717-738.

Lee-Whiting, Brenda. *The Way it was in the Ottawa Valley*. Deep River : Townsend Books, 1992.

Legris Dumontier, Sophie-Hélène. « La commission de la capitale nationale et l'île de Hull : entre identité nationale et conscience régionale (1959-1979) ». Thèse de maîtrise, Université d'Ottawa, 2014.

Lemay, Sylvain. *Pour en finir avec novembre*. Montréal : éditions Mécanique générale, 2010.

Lemieux, François. « Duvernay et la bataille pour la liberté de presse ». *Le Patriote*, été 2023 : p. 6-14.

Lemieux, Germain. *Les vieux m'ont conté.* Montréal : éditions Bellarmin.

Lemieux, Gilles. « La vie de l'illustre Joe Montferrand par sir Wilfrid Laurier ». *Asticou*, nº 8 (1971) : p. 27-34.

Lemire, Maurice, dir. *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec tome IV* (1960-1969). Montréal : Fides, 1984.

Lemire, Maurice. « L'appel des grands espaces ». *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* 8, nº 1 (1996) : p. 9-27.

Létourneau, Jocelyn. « Le "Québec moderne", un chapitre du grand récit collectif des Québécois ». *Revue française de science politique* 42, nº 5 (1992) : p. 765-785.

Létourneau, Jocelyn. *Passer à l'avenir : histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui*. Montréal : Boréal, 2000.

Lévesque, Stéphane, Jean-Philippe Croteau et Raphaël Gani. « La conscience historique de jeunes franco-ontariens d'Ottawa : histoire et sentiment d'appartenance ». *Historical Studies in Education / Revue d'histoire de l'éducation* 27, nº 2 (2015): p. 177-229.

Lewis, Brian. « Social History: a New Kind of History ». Dans Nancy Partner et Sarah Foot (dir.), *The SAGE Handbook of Historical Society*. London: SAGE Publications Ltd., 2008, p. 93-104.

Linteau, Paul-André, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard. *L'histoire du Québec contemporain, tome 2 : le Québec depuis 1930*. Montréal : les éditions Boréal express, 1986.

Long, Tom and Stacy Milbouer. « A Brief History and Overview of Amoskeag Falls ». *New Hampshire Magazine* (2010).

Mackay, Donald, dir. « Tales of the Timberbeasts: Joe Montferrand » Dans *The Lumberjacks.* Toronto: McGraw-Hill Ryerson, 1978, p. 35-39.

Maheu-Bourassa, Alexie. « Les hommes forts, un idéal masculin des festivals forestiers au Québec, 1967-1990 ». Thèse de maîtrise, Université Laval, 2016.

Malchelosse, Gérard, dir. *Mélanges historiques. Études éparses et inédites de Benjamin Sulte.* Montréal : G.Ducharme, 1924.

Marchildon, Daniel. *Toute une histoire. Ottawa*. Sudbury : Centre FORA, 1991.

Marcotte, Danielle. *La légende de Jos Montferrand, collection Billochet*. Montréal : 400 coups, 2001.

Marier, John. « Jos Montferrand à Pointe-Gatineau : un drame avec musique », 1967, S8576 A653 J67 1960z fol., collection de préservation, Bibliothèque et archives Canada, Ottawa, ON.

Marquis, Vincent. *King of the lumberjacks. The true story of Joseph Montferrand and the legend of Big Joe Mufferaw*. The Home Works Co., 2018.

Martel, Marcel. *Le deuil d'un pays imaginé. Rêves, luttes et déroutes du Canada français*. Ottawa : presses de l'Université d'Ottawa, 1997.

Massicotte, E. Z. *Athlètes canadiens-français. Recueil des exploits de force, d'endurance, d'agilité, des athlètes et des sportsmen de notre race depuis le XVIIIe siècle.* Montréal : Librairie Beauchemin, 1919.

Massicotte, Julien. « Réflexions sur les États généraux du Canada français et l'Acadie du Nouveau-Brunswick ». Dans Jean-François Laniel et Joseph Yvon Thériault (dir.), *Retour sur les États généraux du Canada français. Continuités et ruptures d'un projet national*. Québec : Presses de l'Université du Québec, 2016. p. 85-108.

McDiarmid, Louise. "Bernie Bedore and the Mythical Mufferaw". *Appleseed Quarterly, the Canadian journal of storytelling* 7, nº 3 (1997): p. 11-17.

McDiarmid, Louise. « True Tales. Jos Montferrand ». Dans Irene Aubrey et Louise McDiarmid (dir.), *Share a tale: Canadian tales to tell children and young adults*. Ottawa: Canadian Library Association, 1995, p. 121-123.

McRoberts, Kenneth. « La thèse de la tradition-modernité : l'historique québécois ». Dans Mikhaël Elbaz, Andrée Fortin et Guy Laforest (dir.), *Les frontières de l'identité. Modernité et postmodernisme au Québec*. Sainte-Foy : les presses de l'Université Laval, 1996, 29-46.

Melançon, Benoît. *Les yeux de Maurice Richard.* Montréal : éditions Fides, 2006.

Metcalfe, Alan. *Canada Learns to Play : the Emergence of Organized Sport, 1807-1914.* Toronto: Oxford University Press, 1987.

Meunier, É-Martin et Joseph Yvon Thériault, dir. *Les impasses de la mémoire : histoire, filiation, nation et religion*. Montréal : Fides, 2007.

Meunier, E., Martin et Jean-Philippe Warren. *Sortir de la « Grande noirceur », l'horizon « personnaliste » de la Révolution tranquille.* Sillery, Éditions du Septentrion, 2002.

Ministère de l'éducation. Histoire, cycle intermédiaire, suggestions aux enseignants, 1978.

Ministère de l'éducation de l'Ontario. Le curriculum de l'Ontario 11e et 12e année, Études canadiennes et mondiales, 2015.

Miville, Serge. « Le grand « schisme »? La « première mémoire » des États généraux et la presse francophone au Canada ». Dans Jean-François Laniel et Joseph Yvon Thériault (dir.), *Retour sur les États généraux du Canada français. Continuités et ruptures d'un projet national*. Québec : Presses de l'Université du Québec, 2016. p. 59-84.

Miville, Serge. « « Nous sommes l'un des deux peuples fondateurs et nous voulons être traités comme tel » : la référence canadienne-française dans la presse franco-ontarienne (1969-1982) ». *Mens* 18, nº 1 (2017) : p. 111-148.

Molyneux, John et Marilyn Olsen. *Tour d'horizon du Canada*. Toronto : McGraw-Hill, 1982.

Monteiro, George. « Histoire de Montferrand: l'Athlete Canadien and Joe Mufraw ». *The Journal of American Folklore* 73, nº 287 (1960): p. 24–34.

Monteiro, George. « Montferrand meets the McDonalds : Freezing one Frame in the Growth of a Legend ». *Canadian Folklore canadien* 6 (1984): p. 95-101.

Montpetit, A. N. *Nos hommes forts. Napoléon Mathurin, héroïque naufragé.* Québec : C. Darveau, 1884.

Moore, Christopher. *The Big Book of Canada. Exploring the provinces and territories.* Toronto: Tundra Press, 2002.

Morrow, Don et Kevin B. Wamsley. *Sport in Canada: a History. 4th edition.* Don Mills: Oxford University Press, 2017.

Mosse, George L. *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*. Paris : édition Abbeville, 1997.

Mott, Morris. « One Solution to the Urban Crisis: Manly Sports and Winnipeggers, 1900-1914 ». *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine* XII, nº 2 (1983): p. 57-70.

« Move over Paul Bunyan ». *Forestalk Resource Magazine* 3, nº 4, Fall 1980, p. 9.

Nadeau, Gabriel. « The Shadows of the Trees: the Story of French Canadians in New England, review ». *The Canadian Historical Review* 25, nº 1 (1944): p. 79-80.

Neill, S. D. « Joe Mufferaw: Ottawa Valley Legend ». *Canadian's Children Literature* (1980): p. 101-104.

Neville, Iris M., trans. *The History of Joseph Montferrand the Canadian Athlete, aka Joe Mufferaw, by Benjamin Sulte*. Ottawa: The Historical Society of Ottawa, 2008.

Nora, Pierre. « Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux ». Dans Pierre Nora (dir.), *les Lieux de Mémoire, volume 1 : la république*. Paris : Éditions Gallimard, 1984, p. xvii-xlii.

Norman, Pascal. *La chanson québécoise : miroir d'un peuple*. Montréal : France-Amérique, 1981.

Ohl, Paul. *Louis Cyr, une épopée légendaire.* Outremont : les éditions Libre Expression, 2005.

Ohl, Paul. *Montferrand : le prix de l'honneur*. Outremont : les éditions Libre Expression, 2008.

Ohl, Paul. *Montferrand : un géant sur le pont*. Outremont : les éditions Libre Expression, 2009.

Ouellette, Annik-Corona et Alain Vézina. *Contes et légendes du Québec*. Montréal : Beauchemin, 2009.

Pâquet, Martin et Stéphane Savard. *Brève histoire de la Révolution tranquille*. Montréal : éditions Boréal, 2021.

Paré, François. « Les Franco-Ontariens ont-ils droit au discours identitaire ». Dans Simon Langlois (dir.), *Identité et cultures nationales. L'Amérique française en mutation*. Québec : les presses de l'Université Laval, 1995, p. 167-178.

Pattison, Jeanne L. « On the Trail of Joe Mufferaw ». 1994, 11. Collection F0368, 1990-026/002 (09), Edith Fowke collection, York University Archives and Special Collections, Toronto, ON.

Perin, Roberto. *Ignace de Montréal. Artisan d'une identité nationale*. Montréal : Boréal, 2008.

Peronne, Julie. « Le processus d'héroïsation du Rocket ». Thèse de maîtrise, Université de Montréal à Québec, 2008.

Pichette, Jean-Pierre. « La diffusion du patrimoine oral des Français d'Amérique ». Dans Claude Poirier (dir.), *Langue, espace, société. Les variétés du français en Amérique du Nord*. Québec : Presses de l'Université Laval, 1994, p. 127-143.

Piette, Robert. *Le géant de l'Outaouais, Jos Montferrand*. Sillery : éditons Ovales, 1981.

Podruchny, Carolyn. « Baptizing Novices : Ritual Movements among French Canadian Voyageurs in the Montreal Fur Trade, 1780-1821 ». *The Canadian Historical Review* 83, nº 2 (2002): p. 165-195.

Poirier, Philippe Jean. *Jos*. Montréal: éditions Marchand de feuilles, 2010.

Poulter, Gillian. « Snowshoewing and Lacrosse: Canada's Nineteenth-Century 'National Games' ». *Culture, Sport and Society* 6, nº 2-3 (2003): p. 293-320.

Poulter, Gillian. *Becoming Native in a Foreign Land: Sport, Visual Culture & Identity in Montreal 1840-85*. Vancouver: UBC Press, 2009.

Prévost, Michel. « Joseph (Jos) Montferrand : roi des forêts de l'Outaouais ou pilier de tavernes? ». *Cap-aux-Diamants* 69 (2002) : p. 13-17.

Prévost, Michel. « Joseph (Jos) Montferrand : roi des forêts de l'Outaouais ou pilier de tavernes? ». *L'Outaouais généalogique* 25, nº 4 (2003) : p. 134-138.

Prévost, Michel. « Qui était donc Jos Montferrand ». *Par-Delà Le Rideau* (2004) : p. 16-18.

Prévost, Michel. « Jos. Montferrand, de la légende à la réalité ». *Histoire Québec* 11, nº 1 (2005) : p. 37-40.

Prévost, Michel. « Jos Montferrand, figure légendaire de l'Outaouais ». *Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française* (2012). www.ameriquefrancaise.org/fr/article670/Jos_Montferrand

Prévost, Michel. « Jos Montferrand : roi des forêts de l'Outaouais ou pilier de tavernes ». *Journal du clan Laniel* 11, nº 3 (2014) : p. 14-15.

Prévost, Michel. « Jos Montferrand ou Big Joe Mufferaw? ». *Hier encore*, nº 7 (2015) : p. 32-33.

Prévost, Michel. « Le grand Joseph (Jos) Montferrand, figure de légende ». *Le Chaînon* 33, nº 1 (2015) : p. 43-48.

Prévost, Michel. « Jos Montferrand : figure légendaire désignée personnage historique ». *L'info de la Vallée*, 6 décembre, 2023. https://infodelavallee.ca/culture/2023/12/06/chronique-historique-jos-montferrand-michel-prevost.

Prost, Antoine. « Sociale et Culturelle indissociablement ». Dans Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli (dir.), *Pour une histoire culturelle*. Paris : Seuil, 1997, p. 131-146.

Ramos, Howard et Kevin Gosine. « The Rocket : Newspaper Coverage of the Death of a Québec Cultural Icon, a Canadian Hockey Player ». *Journal of Canadian Studies / Revue d'études canadiennes* 36, nº 4 (2002) : p. 9-31.

Reid, Richard M. *The Upper Ottawa Valley to 1855*. Ottawa: Carleton Press, 1990.

Répertoire du patrimoine culturel du Québec. « Montferrand dit Favre, Joseph, évaluation d'inventaire, Inventaire du patrimoine culturel de la MRC d'Antoine-Labelle (2016) ». https://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=27226&type=pge.

Réseau du patrimoine franco-ontarien. *Guide d'activités d'apprentissage, 10, 13*, consulté le 3 février, 2023, https://www.mes-racines.ca/guide-pedagogique/

Réseau du patrimoine franco-ontarien. *Le mystère des chutes rideau, coups de cœur de l'histoire de la francophonie ottavienne*, 2020, consulté février 2023.

Rhindress, Charlie. *Stompin' Tom Connors. The myth and the man – an unauthorized biography.* Halifax: Formac Publishing company limited, 2019.

Rhode Island History. Providence: the Rhode Island Historical Society, 1972.

Rioux, Jean-Pierre. « La mémoire collective ». Dans Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli (dir.), *Pour une histoire culturelle*. Paris : Seuil, 1997, p. 325-340.

Rioux, Jean-Pierre et Jean-François Sirinelli, dir. « Introduction ». Dans *Pour une histoire culturelle*. Paris : Seuil, 1997.

Rioux, Marcel. *La question du Québec*. Paris : éditions Seghers, 1969.

Rivard, Émilie, *Savoir. L'Outaouais*. Montréal : les éditions Québec Amérique, 2023.

Robidoux, Michael A. « Historical Interpretations of First Nations Masculinity and its Influence on Canada's Sport Heritage ». *The International Journal of the History of Sport* 23, nº 2 (2006): p. 267-284.

Robinson, Helen, M. *Open Highways, book 4.* Chicago: Scott Foresman, 1965.

Roby, Yves. *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776-1930.* Sillery : Septentrion, 1990.

Rocher, Guy. *Le Québéc en mutation*. Montréal : Hurtubise HMH, 1973.

Rouillard, Jacques. « La Révolution tranquille : rupture ou tournant? ». *Journal of Canadian Studies / Revue d'études canadiennes* 32, nº 4 (1998) : p. 23-51.

Rousseau, Louis. « Note de recherche : à propos du 'réveil religieux' dans le Québec du XIXe siècle : où se loge le vrai débat? ». *Revue d'histoire de l'Amérique française* 49, nº 2 (1995) : p. 223-245.

Roy, Bruno. *Panorama de la chanson au Québec*. Ottawa : les éditions Leméac, 1977.

Roy, Bruno. *Pouvoir chanter*. Montréal : VLB éditeur, 1991.

Roy, Fernande. *Histoire des idéologies au Québec aux XIXe et XXe siècles*. Montréal : Boréal, 1993.

Ryan, Conor. *The Shiners' War*. W J Ryan and Conor Ryan, 2018.

Ryan, Pascale. *Penser la nation. La Ligue d'Action Nationale (1917-1960)*. Montréal : Leméac, 2006.

Saint-Denis, Félix. *Écho d'un peuple, guide d'activités pédagogiques*, 2005.

Salée, Daniel. « La mondialisation et la construction de l'identité au Québec ». Dans Mikhaël Elbaz, Andrée Fortin et Guy Laforest (dir.), *Les frontières de l'identité. Modernité et postmodernisme au Québec*. Sainte-Foy : les presses de l'Université Laval, 1996, p. 103-125.

Sauvé, Mathieu-Robert. *Jos Montferrand : le géant des rivières*. Montréal : XYZ, 2007.

Savard, Pierre. « De la difficulté d'être Franco-Ontarien ». *Revue du Nouvel-Ontario,* nº 1 (1978) : p. 11-22.

Savard, Pierre. « Relations avec le Québec ». Dans Cornelius Jaenen (dir.), *Les Franco-Ontariens*. Ottawa : les presses de l'Université d'Ottawa, 1993, p. 231-263.

Serré, Bob. « Jos Montferrand – the Man and the Legend ». *The Caboose, newsletter of the Cumberland Township Historical Society* 11, nº 6 (1999), p. 21-22.

Shay, Frank. *Here Audacity! American Legendary Heroes.* Freeport: Books for Libraries, 1967.

Shepard, Esther et Kent Rockwell. *Paul Bunyan.* San Diego: Harcourt Brace Jovanovich, 1985.

Sorrell, Richard S. « Sports and Franco-Americans in Woonsocket, 1870-1930 ». Dans *Rhode Island History*. Providence: the Rhode Island Historical Society, 1972, p. 117-126.

Stevens, James. *Paul Bunyan.* New York: Garden City Pub. Co, 1925.

St-Pierre, Stéphanie. « Étienne Brûlé : la création d'un personnage ». *Revue du Nouvel-Ontario,* nº 29 (2004) : p. 5-44.

St-Pierre, Stéphanie. « Étienne Brûlé, premier Franco-Ontarien ». *Encyclopédie du Patrimoine Culturel de l'Amérique Française.*

St-Pierre, Stéphanie. « Étienne Brûlé ou l'écart entre l'homme et le personnage ». *Société historique du Nouvel-Ontario,* 2014.

Sulte, Benjamin. *Histoire de Montferrand, l'athlète canadien.* Montréal: Camyré et Braseau, 1884.

Sutcliffe, Mark. *Big Joe and the Return of Football: a RedBlacks story*. Ottawa: Great River Media, 2014.

Sylvain, Philippe. « Quelques aspects de l'antagonisme libéral-ultramontain au Canada français ». Dans Jean-Paul Bernard (dir.), *Les idéologies québécoises au 19e siècle*. Montréal : éditions Boréal express, 1973, p. 127-149.

Sylvestre, Paul-François. *L'Ontario français au jour le jour : 1384 éphémérides de 1610 à nos jours*. Toronto : Éditions du Gref, 2005.

Sylvestre, Paul-François. « Quelques moments phares de nos quatre siècles d'histoire ». *Le Chaînon*, 2015.

Sylvestre, Paul-François. *L'Ontario français, quatre siècles d'histoire*. Ottawa, les éditions David, 2019.

Sylvestre, Paul-François et Guy Morrissette. *Agenda historique de l'Ontario français*. Ottawa : Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, 1984.

Tanguay, Daniel. « Le « moment mémoire » à l'heure du présentisme contemporain ». Dans É-Martin Meunier et Joseph Yvon Thériault (dir.), *Les impasses de la mémoire : histoire, filiation, nation et religion*. Montréal : Fides, 2007, p. 15-28.

Tardif, François et Jorge del Corral. *Le Bonhomme Sept Heures et autres contes du Québec*. Paris : Auzou, 2012.

Tessier, Jules. « Les Franco-Ontariens vus à travers leur littérature ». Dans Simon Langlois (dir.), *Identité et cultures nationales. L'Amérique française en mutation*. Québec : les presses de l'Université Laval, 1995, p. 179-204.

Tessier, Marcel. *Marcel Tessier raconte: chronique d'histoire, tome 1.* Montréal : éditions de l'homme, 2006.

Tessier, Yves. *Histoire du Québec : d'Hier à l'an 2000 : les fondements historiques du Québec contemporains*. Montréal : Guérin, 1994.

Thériault, Joseph Yvon. « L'institution en Ontario français ». *Mens* 6, nº 1 (2005) : p. 9-27.

Thibault, Jimmy. « Écrire dans l'ombre de la longue décennie 1970 en Acadie et en Ontario français. La place de la relève littéraire dans le discours critique ». *Recherches sociographiques* 61, nº 2-3 (2020) : p. 275-295.

Thomson, Ann. « L'histoire intellectuelle: quelles idées, quel contexte? ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 5, nº 59 (2012) : p. 47-64.

Traverso, Enzo. *Le passé : mode d'emploi, histoire, mémoire, politique.* Paris : éditions La Fabrique, 2005.

Vacante, Jeffrey. *National Manhood and the Creation of Modern Quebec*. Vacouver: UBC Press, 2017.

Vallat Emrich, Marion et George Gershon Korson. *The child's book of folklore*. New York: Dial Press, 1947.

Vallières, Gaetan. *L'Ontario français par les documents*. Montréal, Paris : Éditions études vivantes, 1980.

Vicero, Ralph Dominic. « Immigration of French Canadians to New England, 1840-1900: a Geographical Analysis ». Dissertation, University of Wisconsin, 1968.

Ville de Gatineau. *Diagnostic culturel de l'Outaouais.* Sous la coordination de Julie Martineau. 2013.

Walker, Paul Robert. *Big Men, Big Country: a Collection of American Tales.* San Diege: Harcourt, 1993.

Wamsley, Kevin B. et Robert S. Kossuth. « Fighting it out in Nineteenth-Century Upper Canada/Canada West: Masculinities and Physical Challenges in the Tavern ». *Journal of Sport History* 27, nº 3 (2000): p. 405-430.

Weider, Ben. *Les hommes forts du Québec de Jos Montferrand à Louis Cyr.* Trois-Pistoles : Éditions Trois-Pistoles, 1999.

Weil, François. *Les Franco-Américains, 1860-1980*. Paris: Belin, 1989.

Welch, David. « Survivre en se transformant: les pratiques sociales en Ontario français au cours des années 60 et 70 ». *Nouvelles pratiques sociales* 9, nº 1 (1996) : p. 151-167.

Wellard, Ian. *Sport, Masculinities, and the Body*. New York: Routledge, 2009.

West, Candace et Don H. Zimmerman. « Doing Gender ». *Gender & Society* 1, nº 2 (1987): p. 125-151.

Woods, Shirley E. *Ottawa: the Capital of Canada*. Toronto: Doubleday Canada, 1980.